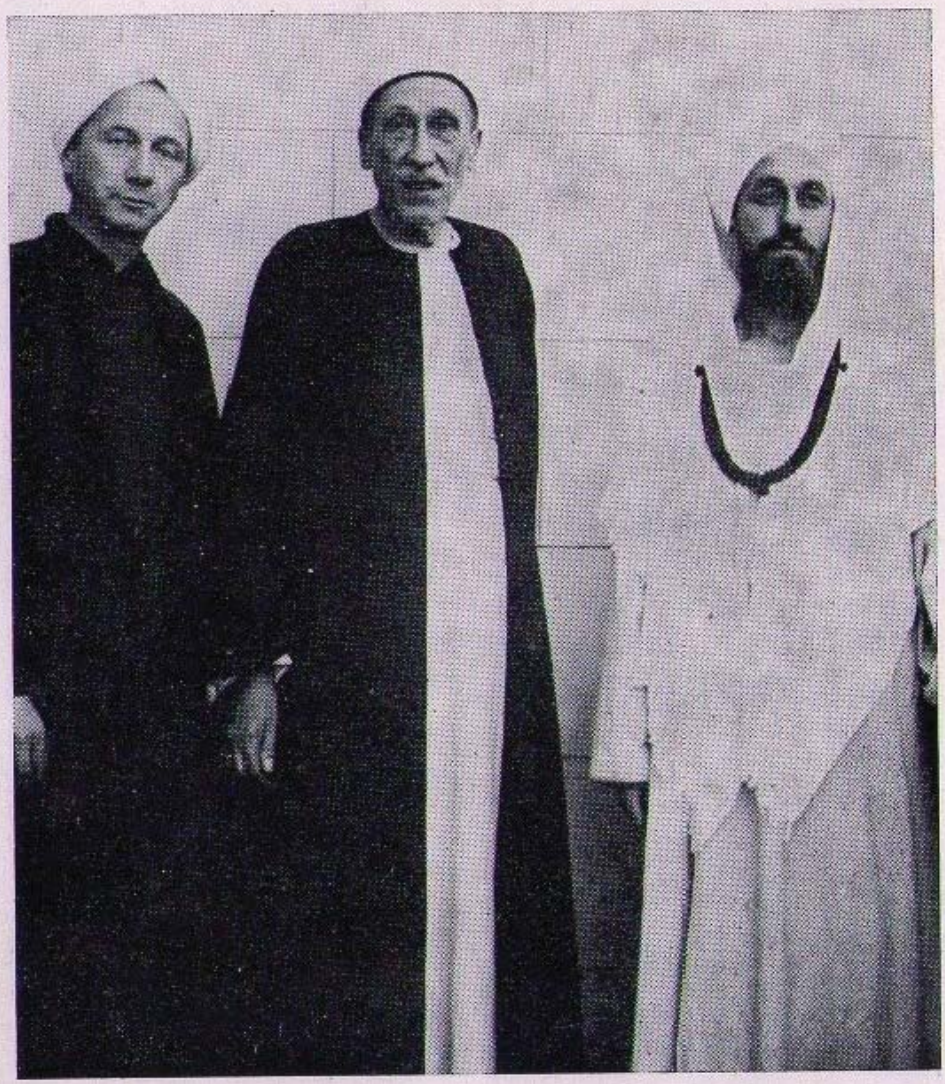
Marie-France JAMES
Docteur ès lettres

ÉSOTÉRISME ET CHRISTIANISME

AUTOUR DE René GUÉNON

PREFACE DE JACQUES-ALBERT CUTTAT



NOUVELLES EDITIONS LATINES

ERRATUM

p. 98 10e ligne : écossisme
p. 111 2e paragraphe, 8e ligne : contre
p. 116 note 19, 4e ligne : contre
p. 116 note 19, 3e paragraphe, 2e ligne : rédemptrice
p. 129 17e ligne : présentées
p. 137 3e paragraphe, 7e ligne : êtres
p. 143 2e paragraphe, 8e ligne : arguties
p. 146 3e paragraphe, 3e ligne : «le Maçon
p. 153 3e paragraphe, 6e ligne : pas
p. 170 note 17, 3e ligne : 1917
p. 174 note 24, 2e paragraphe, 8e ligne : appeler
p. 189 16e ligne : dire
p. 220 23e ligne : consacré au
p. 243 2e paragraphe, 6e ligne : les
p. 250 3e paragraphe, 6e ligne : fausser
p. 271 note 104, 3e ligne : du plan
p. 272 note 105, 2e ligne : où
p. 273 note 107, 2e paragraphe, 17e ligne : christianisme
p. 285 8e ligne : nostalgie
p. 301 2e paragraphe, 1re ligne : Sheikh
p. 345 note 150, 4e ligne : une doctrine cabalistique de la «génération libre et féconde» et une seconde de la «génération stérile et désordonnée»
p. 383 note 9, 2e paragraphe, 2e ligne : attrait
p. 392 note 35, 7e ligne : tel
p. 407 2e paragraphe, 11e ligne : d'«identité existentielle» et d'«altérité essentielle».
p. 465 Cabasilas
p. 477 Vreede, Frans
p. 478 22e ligne : Sphinx

DU MEME AUTEUR

Esotérisme, occultisme, franc-maçonnerie et christianisme aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. Explorations bibliographiques, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1981.

Marie-France JAMES

Docteur ès lettres

ÉSOTÉRISME ET CHRISTIANISME autour de René GUÉNON

Préface de Jacques-Albert CUTTAT

avec treize photographies hors-texte

Nouvelles Editions Latines
1, Rue Palatine, 75006 Paris

© Nouvelles Editions Latines, Paris, 1981.
I.S.B.N. 2-7233-0146 X

PREFACE

Mademoiselle James m'a prié de préfacer son présent livre : Esotérisme et Christianisme autour de René Guénon. *Je donne suite à ce désir pour deux raisons.*

La première, c'est que j'ai été moi-même fortement marqué par ce grand écrivain dont la dizaine de livres et les nombreux articles ont ranimé et approfondi ma vie spirituelle. Ce que je lui dois avant tout, c'est la notion de Tradition, *c'est-à-dire le fait que l'humanité dans son ensemble est depuis tout temps orientée vers une Divinité transcendante, qu'elle a donc la* «foi» *au sens très large de ce mot, comme Mademoiselle James le fait bien entrevoir. Elle pense avec saint Paul — l'apôtre des Gentils — que les non-Chrétiens qui ignorent Dieu sont « sans excuse » parce qu'Il se manifeste clairement dans l'univers.*

La seconde raison qui me fait écrire cette préface, c'est que le monde actuel, s'il n'est pas athée, est bien souvent agnostique ou sceptique, sous l'influence de la science et de la littérature modernes. Les livres de René Guénon, par leur clarté et leur profondeur, sont d'excellentes occasions de réorienter leurs lecteurs vers la réalité d'un monde transcendant, supra-terrestre. Mademoiselle James met bien en évidence cette perspective.

Je ne saurais dans cette brève préface résumer les grandes données de l'œuvre remarquable de René Guénon. L'une des principales idées guénoniennes, comme le montre bien ce livre, c'est que l'Orient spirituel a beaucoup à donner à l'Occident. Je pense notamment aux deux dimensions suivantes de toute spiritualité : l'intériorité *et le* sens cosmique, *ainsi que l'auteur du présent livre le montre avec éloquence.*

L'intériorité *est aux antipodes de tout ce qui est superficiel. Aussi bien pour l'Occident que pour l'Orient religieux, Dieu — la suprême Réalité par opposition à l'illusion (en sanscrit*

mâyâ) — *habite le tréfonds de nos âmes, c'est-à-dire le Soi* (*en sanscrit* âtmâ). *L'Orient spirituel nous rappelle que par l'authentique concentration — ou orientation concentrique de la conscience — nous sommes à même de « toucher » le monde divin. La concentration contemplative est le grand levier de la « réalisation » métaphysique ou « déification », mot qui désigne la suprême vocation de l'être humain.*

Mais cette « réalisation » implique une démarche intime qui dépasse l'égocentrisme. Le sens cosmique rend la conscience coextensive à l'univers. Or, Dieu est supra-cosmique. Dès lors, pour s'unir à Lui, il ne suffit pas de surmonter l'ego, *il faut en outre transcender la conscience universelle. Ce sens de cette dimension cosmique de la conscience est manifeste dans les Psaumes ; les Pères grecs et latins de l'Eglise ont parlé à ce propos du « Christ cosmique », que saint Paul a fortement évoqué et qui s'est estompé dans l'actuelle conscience chrétienne à partir de l'aube des temps modernes, notamment sous l'influence de la domination « technique » du monde. La rencontre interreligieuse avec l'Asie a réanimé cette intuition cosmique depuis une dizaine d'années.*

René Guénon a une vue si forte de la dimension supra-cosmique de Dieu qu'il a circonscrit Dieu comme l'Infini *et la* Toute-Possibilité, *analogues métaphysiques de l'Essence et la Toute-Puissance du Dieu de la Bible. C'est par là que Guénon a ramené à la foi biblique plusieurs de ses lecteurs qui se sentaient à l'étroit dans la théologie courante.*

Vu cette intuition profonde de Dieu chez René Guénon, on peut s'étonner que ce penseur si spirituel ait eu une véritable cécité à l'égard de la Personne divino-humaine du Christ. *Mademoiselle James a consacré plusieurs pages au fait que Guénon, tout en reconnaissant le caractère originellement* initiatique — *c'est-à-dire supra-individuel ou proprement métaphysique — des* sacrements *chrétiens, en soit venu à penser que ceux-ci ont été abaissés au niveau exotérique à partir de l'époque du Concile de Nicée. Cette idée d'une « exotérisation » des sacrements, y compris l'Eucharistie qui, pour le chrétien, est « initiatique » au plus haut degré, a valu à Guénon de graves critiques des « milieux catholiques », et même de la part d'un de ses éminents admirateurs, Frithjof Schuon, auteur d'un livre par ailleurs très guénonien :* De l'Unité transcendante des Religions. *La raison de la divergence dont il s'agit me paraît résider dans la conviction (d'origine védantique) de Guénon que Dieu — le Dieu métaphysique — est foncièrement supra-personnel, alors que, pour le Chrétien, Dieu est la personne absolue et, dès lors, identique à Son Fils incarné.*

Je ne voudrais pas terminer cette préface sans avoir souligné que Esotérisme et Christianisme autour de René Guénon *est d'une étonnante richesse en détails souvent inédits sur le passé gnostique et franc-maçon de Guénon. Mais ce passé peu chrétien ne doit pas dissimuler le fait que Guénon est l'un des rares génies spirituels de notre siècle. C'est dire que je lui souhaite un grand nombre de lecteurs. L'ouvrage de Mademoiselle James ne manquera pas d'y contribuer.*

Jacques-Albert CUTTAT

INTRODUCTION

Une opinion fort répandue veut que René Guénon ait été pratiquement ignoré des milieux chrétiens de son temps [1] et que l'œuvre guénonienne, du vivant de son auteur, soit passée sous silence au niveau de la critique catholique.

A l'encontre de cette assertion, la présente étude qui a pour titre original *L'ésotériste René Guénon* (1886-1951) *et les milieux catholiques de son temps* se veut le produit, largement inédit, d'une part, de l'exploration des contacts et interrelations de Guénon avec les milieux catholiques de son temps à travers sa famille, son éducation, ses amitiés, ses relations intellectuelles et professionnelles et sa collaboration à diverses revues se réclamant plus ou moins du catholicisme ; d'autre part, de la recension des comptes rendus de livres et d'articles de revues de René Guénon fournis par des auteurs catholiques ou assimilés — et vice versa.

Un profil historico-littéraire à résonnance philo-théologique susceptible de dévoiler un certain nombre d'influences exercées sur notre auteur, d'étoffer les renseignements biographiques déjà connus et enfin, de situer l'imbrication de la vie et de l'œuvre de René Guénon avec le catholicisme de la première moitié du XXème siècle dont le jugement, multiforme mais identique quant à son fond même, peut n'être pas indifférent à ceux qui s'intéressent au « traditionalisme » [2] de René Guénon.

1. Néanmoins dès 1954, un fervent guénonien tel André Préau réclamait déjà une étude étoffée sur les « rapports exacts » de René Guénon avec le catholicisme. Cf. « Sur René Guénon », *Cahiers du Sud*, 1954, n° 304, p. 293.

2. Même si, dénonçant le traditionalisme — comme d'ailleurs le gnosticisme et le syncrétisme — Guénon prévient ainsi toute assimilation possible de ses idées à cette forme de « spiritualité à rebours », il n'en demeure pas moins que c'est à bon droit et en connaissance de cause que l'ancien adepte de l'école guénonienne, Jacques-Albert Cuttat, la définit comme un « néo-traditionalisme (...) Tout se passe comme si Guénon avait repris et mis à l'échelle d'une connaissance plus vaste et plus profonde de l'Orient les trois thèses fondamentales du traditio-

Une approche originale motivée par le désir de mettre en forme et de présenter au public les éléments [3] d'un débat appelé à être revécu par toute personne sensibilisée à la fois à la réalité du Mystère chrétien et à l'envergure métaphysique de l'œuvre guénonienne.

Pour notre part, peu préparé au plan philosophique et théologique à l'image de bon nombre de nos contemporains, nous avons été littéralement séduit par l'envergure métaphysique et la construction intellectuelle de l'édifice guénonien lors de notre première lecture des principaux ouvrages du « codificateur de l'ésotérisme doctrinal au XXème siècle » [4]. Un seul point d'ombre transparaissait : la relativisation guénonienne de la mystique chrétienne, position en fonction de laquelle nous nous séparions radicalement de l'ésotériste et... maçon — nous allions l'apprendre plus tard — René Guénon. En effet, nous ne pouvions accepter de voir entachés par quelque « anthropomorphisme » et rabaissés au niveau du « sentimentalisme », les grands mystiques de la tradition chrétienne. Conforme à cette dernière, notre conviction était et demeure que les sommets de la véritable mystique — qui passent explicitement ou implici-

nalisme du début du XIXème siècle (notamment de Joseph de Maistre et de Lamennais), à savoir : l'Anti-rationalisme, l'Unanimité traditionnelle comme critère de la vérité et surtout — considérablement majorée — la Primauté spirituelle de l'Orient. » Cuttat, J.-A., Compte rendu d'une série de vingt conférences libres de Jacques-Albert Cuttat consacrées au « néo-traditionalisme » (R. Guénon, A.K. Coomaraswamy, F. Schuon), in *Annuaire de l'E.P.H.E., (Vème Section : Sciences religieuses)*, 1958-1959, p. 68. Cf. aussi Cuttat, J.-A., *La rencontre des religions*, p. 89-97 ; Cornelis, F. o.p., Leonard, A. o.p., *La Gnose éternelle*, p. 84-88.

3. Nous sommes conscient de la part importante accordée, dans le corps de l'ouvrage, aux citations placées entre guillemets et aux citations rapportées en pavés mais, compte tenu de la complexité du sujet traité et de la qualité de notre documentation — pour une part inédite et, pour l'autre, rarement sinon jamais exploitée — il nous a paru opportun de respecter le plus possible la lettre même des pièces et des documents utilisés. Nous nous sommes d'ailleurs montré soucieux d'effectuer un tri et de présenter sous la forme de « notes » insérées en bas de page les extraits d'auteurs — et nos propres commentaires — jugés facultatifs pour le lecteur rompu à la problématique de l'œuvre guénonienne, spécialement en ce qui a trait à ses rapports avec l'orthodoxie chrétienne, mais précieux pour les profanes en la matière dont plusieurs sauront apprécier le fait de trouver ici une recension inédite et des références rarement explorées sinon complètement ignorées.

4. Hutin, S., « Esotérisme » in *Encyclopaedia Universalis*, t. VI, p. 451.

tement par le Christ, vrai Dieu vrai Homme— débouchent dans le *nec plus ultra* [5] d'une expérience de la plénitude trinitaire, sans pour autant abolir la distinction fondée du créé et de l'Incréé, l'indispensable altérité prérequise à toute relation d'amour. Déjà, l'« abnégation de soi » — par comparaison avec son pendant oriental, l'« extinction du moi » — constituait bien à nos yeux la voie étroite, la voie authentique, la suprême dialectique traduisant l'articulation fondamentale du plan divin sur le monde et sur l'homme.

Nous étions ainsi amené à nous interroger sur l'intelligence guénonienne du christianisme. Comme telles, les catégories d'ésotérisme et d'exotérisme n'avaient rien pour nous rebuter. Nous acquiesçons sans réticence à l'idée du double niveau de la « lettre » et de l'« esprit » qui se voulait le cheminement vers un approfondissement de la Vérité. Mais, par voie de conséquence, il nous apparaissait que l'esprit et la lettre, l'ésotérisme et l'exotérisme, d'une même tradition, ne pouvaient s'ignorer, encore moins s'opposer ou même se contredire... Et pourtant, une lecture approfondie de l'œuvre de l'ésotériste René Guénon aboutissait bien à ce constat. Les fondements du christianisme dit « exotérique » : le dogme trinitaire et le théandrisme christique, le Sacrifice de la Croix et la Résurrection, fondant la réalité de la Création, l'immortalité de l'homme et l'union béatifiante, s'y trouvaient déviés sinon entièrement évacués. De plus, la critique unilatérale de Guénon diagnostiquant dans l'éphémère et illusoire développement historique un fatal précipité hors de l'Essence édénique, une stérile et inéluctable « marche descendante »... se situait tout à fait à l'encontre, sinon de notre impression subjectiviste, du moins de notre vision du mystère judéo-chrétien de l'Histoire se percevant moins à travers les traits d'une « princesse envoyée en exil et qui aspire au retour », qu'à travers ceux d'« Abraham se mettant en route vers un pays que Dieu lui montrera » [6].

Ainsi, faisant fi de la recommandation guénonienne de ne pas s'attarder sur la « partialité » des points de vue philosophique et théologique, nous avons été amené à nous pencher sur la critique catholique de l'œuvre de René Guénon, afin de vérifier et de compléter notre discernement de cette trop actuelle — en même temps que très ancienne — problématique mettant aux

5. le point suprême.

6. Hering, J., *Le Royaume de Dieu et sa venue*, p. 150 ; rapporté in Danielou, J. s.j., *Le Mystère de l'Avent*, p. 34.

prises le dogme chrétien et la gnose païenne doublée en la circonstance du syncrétisme.

Les *Souvenirs et jugements sur René Guénon* de Noële Maurice-Denis Boulet, publiés dans *La Pensée catholique* au début des années 60, contribuèrent à nous mettre sur la voie de ce discernement, de même qu'à nous découvrir l'intérêt et à nous laisser entrevoir la matière d'une recherche axée sur les imbrications de la vie et de l'œuvre de René Guénon avec certains milieux catholiques français, spécialement avant son installation définitive au Caire mais aussi, ultérieurement et jusqu'à aujourd'hui, compte tenu que l'intelligentsia catholique n'a pas ignoré les écrits guénoniens dans la mesure où ces derniers pouvaient impliquer le donné de la révélation et de la foi chrétiennes.

L'ensemble de la documentation — inédite tout autant qu'éparse ou méconnue — a ainsi contribué à nous aider à mieux discerner la genèse de l'œuvre guénonienne, à étoffer et à éclairer sous un jour nouveau les rapports multiples et variés de Guénon avec les milieux catholiques de son temps, de même qu'à prolonger jusqu'à aujourd'hui les constantes du verdict catholique porté sur l'œuvre de notre auteur.

L'intérêt du prologue consacré à la *Genèse de l'œuvre* de René Guénon réside essentiellement dans la livrée d'un profil synthétique des différents facteurs qui ont contribué à orienter et à asseoir les fondements de la pensée guénonienne et ainsi, à mieux situer le personnage au moment où, dorénavant ancré à l'ésotérisme, à la gnose et à la maçonnerie, il s'apprête à injecter dans les milieux catholiques français l'idée d'une intelligence universelle de toutes les religions inspirée des doctrines orientales.

Nos recherches ont laissé apparaître que les contacts de Guénon avec les intellectuels catholiques — avant d'aboutir le plus généralement à un dialogue de sourds... — se sont révélés, à une certaine époque, comme une aide et un appui précieux pour notre ami. Nous voulons pour illustration de cette politique de la main tendue, le fait que les premiers ouvrages de Guénon ont été publiés grâce à la bienveillante intervention de Jacques Maritain tandis que, de son côté, le Père Emile Peillaube s.m.l. laissait carte blanche à Guénon pour une dénonciation du théosophisme de Madame H.-P. Blavatsky dans une suite de numéros de la *Revue de philosophie* — et cela sans compter avec le Père Félix Anizan o.m.i. qui verra d'un bon œil la collaboration de Guénon à la revue *Regnabit*.

Maintenant il demeure que Guénon, avec plus ou moins de bonne foi, — et c'est là un nouvel acquis de la présente étude — a joué pendant longtemps la carte de la fausse représentation en masquant aux yeux de ses proches et amis catholiques ses affiliations déterminantes et irréversibles au soufisme moniste dans ligne de Mohaddyn Ibn Arabi et à la maçonnerie écossaise dans le cadre de la Grande Loge de France ; que l'on songe à sa famille, à Abel Clarin de la Rive, directeur de *La France chrétienne antimaçonnique* à laquelle Guénon collabora avant la première guerre mondiale et dont il avait été prévu qu'il hériterait de la direction, à Noële Maurice-Denis avec qui il demeurera en étroit contact pendant près de dix ans, à Olivier de Frémond avec qui il entretiendra une correspondance suivie jusqu'à la fin des années 30, à Louis Charbonneau-Lassay etc. Mais les plus perspicaces n'ont pas été dupes longtemps — sinon jamais — de l'orientation fondamentale de l'œuvre et du projet guénoniens qui tendaient à rien de moins qu'à relativiser la personne du Christ et la radicale nouveauté de la Révélation judéo-chrétienne et à réinterpréter la doctrine et la tradition chrétiennes à la lumière des principes ésotéro-ocultistes.

Ce qui explique que l'une des constantes de la critique catholique ait été la dénonciation du caractère gnostique et syncrétiste de l'œuvre guénonienne jugée par là inconciliable avec la véritable perspective chrétienne. Nous sommes conscient que cette critique catholique de l'œuvre guénonienne — qui porte la marque de son temps : la crise moderniste, l'influence de l'Action française et l'avant Concile — manque quelquefois de nuance, souffre d'une rigidité teintée parfois de parti pris politique et ne s'ajuste pas parfaitement à l'ampleur de la problématique soulevée par l'œuvre de René Guénon ; une problématique qui aurait commandé — et qui commande toujours — d'être analysée en s'appuyant sur une philosophie renouvelée de la nature qui, hélas, nous fait encore tragiquement défaut. Mais, en revanche, nous nous devons de reconnaître que cette analyse-critique catholique vise juste quant à l'essentiel, c'est-à-dire quant à l'identification des fondements mêmes de l'œuvre guénonienne et à sa radicale incompatibilité avec la Révélation chrétienne.

D'ailleurs, le bilan de la critique catholique pour la période qui s'étend de la mort de René Guénon à nos jours — et qui inclut le témoignage de poids d'un ancien adepte de l'ésotérisme traditionnel en la personne de Jacques-Albert Cuttat — donne à penser que les constantes du verdict catholique ne sauraient

être modifiées en leur fond. En effet si, reprenant l'argument du Père Bernard Allo o.p., les mots veulent dire quelque chose et les concepts correspondent à des réalités qui ne sauraient s'identifier à leur contraire ou se dissoudre impunément dans l'informel et l'inexprimable, il s'avère que, dans l'esprit même des conclusions de Jacques-Albert Cuttat, l'expérience chrétienne ne saurait être confondue avec la spiritualité orientale et donc, encore moins, avec ses dérivés ésotéro-occultistes.

L'« ésotérisme traditionnel » part d'un postulat essentiellement moniste qu'il pose comme l'essence même de toutes les religions et projète ses propres catégories — dans le présent cas, l'ésotérisme dit « chrétien » — sur le donné révélé et l'expérience chrétienne de Dieu. Ce qui a pour résultat d'évacuer la spécificité de ces derniers et de les réduire à n'être plus, d'une part, que relativisme exotérique et, d'autre part et dans les meilleurs cas, que réalisation incomplète ou, à la limite d'une réinterprétation syncrétiste, que facettes phénoménologiques, équivalentes à bien d'autres, qui toutes sont axées, en définitive, sur une même métaphysique impersonnelle et inscrites dans le sillage d'un même itinéraire spirituel-type.

Il faut reconnaître que l'ésotérisme a beau jeu avec le langage mystique, des plus phénoménologiques et, ainsi, susceptible de donner lieu à bien des équivoques. C'est le moment de souligner ici, non seulement, comme le fait Antoine Faivre [7], que l'ésotérisme insiste sur des points de doctrine que les Eglises constituées ont tendance à négliger ou à passer sous silence (sur ce point pertinent, cf. un intéressant article du Père Jean Daniélou s.j. *Les traditions secrètes des apôtres, Eranos-Jahrbuch,* 1962) mais de souligner aussi la parcimonie avec laquelle l'ésotérisme choisit de lire et de ne retenir de la tradition chrétienne que ce qui est susceptible, au plan formel, de prêter le flan à la perspective ésotérique.

Il y a lieu de signaler également la manipulation dont fait l'objet certains symboles. A titre d'exemple, nous songeons en particulier au symbolisme de la croix. Nul doute que la croix renferme une symbolique très riche que le christianisme a intérêt, s'il ne l'a déjà fait, à approfondir mais, cet approfondissement ne saurait se situer — comme tel est le cas en perspective ésotérique où la croix est perçue exclusivement sous l'angle de

7. Faivre, A., « L'ésotérisme chrétien du XVIème au XXème siècle », in Puech, H.-Ch., (sous la direction de) *Histoire des religions,* t. II, p. 1304-1362.

l'« ampleur » et de l'« exaltation » — en marge ou à l'encontre même de ce qui constitue, avec la Résurrection, un des axes de la foi chrétienne, à savoir le Sacrifice de la Croix. Cela va de soi — diront certains ; néanmoins, par les temps qui courent, cela vaut peut-être mieux en le disant... En effet, la Croix constitue une véritable pierre d'achoppement dont saint Paul était déjà conscient qu'elle est « folie aux yeux des sages ». André Malraux qui, pour sa part, prédit que le XXIème siècle sera métaphysique ou ne sera pas — ne voulait pas, lui non plus, d'une voie qui passe par l'épreuve de la Croix, « je ne l'accepterai jamais » déclarait-il [8]. Julien Green, quant à lui, précise pertinemment que « le christianisme sans la Croix n'est qu'une rêverie de philosophe mais — ajoute-t-il — personne ne veut de la Croix » [9].

Néanmoins, compte tenu du renouvellement de perspective prôné par le Concile de Vatican II, il s'avère que l'intelligentsia catholique gagne à modifier son angle d'approche de la problématique en question en s'orientant davantage dans le sens d'une perspective qui tienne compte de l'intention d'unité et d'universalité des nouvelles générations. C'est ainsi que les signes des temps amènent l'Eglise à privilégier les points de rencontre et à miser sur les richesses méconnues des religions non-chrétiennes et des groupements para-chrétiens aptes à renouveler et à parachever l'intelligence du donné révélé. Le ton n'est plus à réfuter et à exclure mais plutôt à assumer la diversité du potentiel humain et du patrimoine religieux universel, un peu à la manière de ce que Jacques-Albert Cuttat appelle une « synthèse assomptive » appelée à être vécue à travers une « récapitulation par dépassement in Christo ».

Ainsi, nous voulons espérer que, dans un avenir prochain, une partie de l'intelligentsia chrétienne — et non plus seulement des adeptes férus d'ésotérisme et d'occultisme plus ou moins parés d'une étiquette chrétienne — consacreront leurs efforts à une perspective renouvelée de la pensée et des sciences traditionnelles dont plusieurs éléments semblent confirmés par les nouvelles données des sciences physiques et humaines et par la religiologie. Nous le signalions plus haut, ce qu'il nous manque et qui nous fait terriblement défaut, c'est une nouvelle philo-

8. Malraux, A., *La tentation de l'Occident,* p. 203.
9. Green, J., « Journal » (3 juillet 1948), in *Œuvres complètes,* t. IV, p. 1019.

sophie de la nature apte à jeter les bases d'un nouveau dialogue entre l'Orient et l'Occident, entre l'intuition traditionnelle et les données de la science moderne. C'est-à-dire une nouvelle approche du réel qui nous aidera à embrasser et à mieux situer — à travers un processus de discernement — les nombreuses facettes et les ressorts cachés de l'homme et de l'univers. Et nous voulons croire que, dès lors, il deviendra possible de dialoguer plus sciemment et plus fructueusement autour du thème de l'expérience authentique du Dieu transcendant.

INDEX CHRONOLOGIQUE DE LA VIE ET DE L'ŒUVRE DE RENE GUENON

avec indication de quelques abréviations

1882 Second mariage de Jean-Baptiste Guénon, quinquagénaire, architecte-expert, et de Anna-Léontine Jolly.

1886 Naissance de René-Jean-Marie-Joseph Guénon, fils unique et de santé fragile, le 15 novembre à Blois, rue Croix-Boissée.

1887 Baptême de l'enfant en l'église Saint-Saturnin.

1894 La famille Guénon déménage au quai du Foix et aménage au 74, rue du Foix.
La première éducation de René Guénon est assurée par sa tante, Madame Veuve Duru, née Ernestine Jolly.

1897 Première communion et Confirmation de Guénon en l'église Saint-Nicolas.

1898 Guénon amorce ses études secondaires à l'école Notre-Dame-des-Aydes. Son état de santé l'oblige à des absences répétées.

1901 En novembre, à la suite d'un incident scolaire, Monsieur Guénon père transfère son fils au collège Augustin-Thierry.

1902 Guénon est introduit à la philosophie par un spécialiste des présocratiques, Albert Leclère.

1903 Guénon est reçu bachelier ès lettres : philosophie.

1904 Premier de sa classe, lauréat du prix d'Honneur du collège Augustin-Thierry et du Concours général, Guénon obtient son baccalauréat de Maths Elem. avec la mention « Assez bien ».
Déjà en contact avec le chanoine Gombault, examinateur du diocèse de Blois, et remarqué pour ses convictions religieuses par l'abbé Clamet, Guénon se voit décerné le prix d'Instruction religieuse.

Pélerinage à Lourdes en compagnie de sa tante, Madame Duru.
Avec l'intention de préparer une licence de Mathématiques donnant accès à l'Ecole Polytechnique et à l'Ecole Normale Supérieure, Guénon monte à Paris et s'inscrit en Mathématiques spéciales au collège Rollin.

1906 La Direction du collège Rollin confirme l'hypersensibilité de Guénon et sa tendance au sentiment de persécution.
Guénon connaît l'échec scolaire et abandonne le collège Rollin.
Par ailleurs, il est introduit à l'Ecole Hermétique dirigée par Papus pseudonyme du docteur Encausse, et suit les cours qui y sont dispensés. Il est reçu dans l'ordre Martiniste et dans diverses organisations maçonnico-occultistes annexes. Il ébauche alors un roman : « La Frontière de l'Autre Monde ».
Réformé pour raison de santé, il s'installe au 51 de la rue Saint-Louis en l'Ile.

1908 Guénon collabore à la préparation du Congrès spiritualiste et maçonnique de juin où il compte officier comme secrétaire. Il tend alors et déjà à se démarquer de la ligne générale — qualifiée de « matérialiste » — des milieux occultistes de son temps et prend position contre certaines idées de Papus. Dans cet esprit, il tente une rénovation de l'ordre du Temple.
Guénon fait la connaissance de Fabre des Essarts, patriarche de l'Eglise gnostique de France, et noue des contacts plus étroits avec Albert de Pouvourville, initié taoïste, et Léon Champrenaud, initié au soufisme.

1909 Guénon est sacré évêque gnostique sous le nom de Palingenius.
Il se voit exclu de l'ordre Martiniste.
Il assume la direction d'une nouvelle revue créée à l'initiative de Fabre des Essarts, *La Gnose*. Sa collaboration, amorcée avec un article relatif au « Démiurge », se résume en une ébauche de ses principaux ouvrages.
A l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Guénon suit le cours de Monseigneur Lacroix consacré au « Catholicisme pendant la Révolution ».

1910 Guénon fait la connaissance de Gustave Agélii, initié au soufisme par le Sheikh Abder Rahmân Elish El-Kébir.

1912 Extinction de *La Gnose*.
Guénon est initié au soufisme sous le nom de Sheikh Abdel Wâhed Yahia par l'intermédiaire de John Gustaf Agélii.
Mariage catholique avec une jeune institutrice de l'enseignement libre, assistante de Madame Duru à Montlivault, Berthe Loury.
Guénon confirme son affiliation maçonnique à la Loge Thebah, filiale de la Grande Loge de France du Rite écossais ancien et accepté.

1913 Décès de Jean-Baptiste Guénon.
Olivier de Frémond fait la connaissance de Guénon chez Abel Clarin de la Rive.
A la suite de son intervention épistolaire (1909-1911) au titre de directeur de *La Gnose*, Guénon collabore à *La France chrétienne anti-maçonnique* (F.C.A-M.), sous le pseudonyme du « Sphinx », de juillet 1913 à juillet 1914.
Dans le cadre de cette revue, il développe avec Charles Nicoullaud et Gustave Bord, collaborateurs à la *Revue internationale des sociétés secrètes* (R.I.S.S.), une polémique autour de la question des « Supérieurs Inconnus ».

1914 Une proche ami de Guénon, affilié comme lui à l'Eglise gnostique, Pierre Germain, recouvre la foi à Lourdes.

1915 En iuillet, Guénon obtient en Sorbonne une Licence ès lettres (série : philosophie, option : mathématiques spéciales) avec mention « Bien ».
Il est recruté comme suppléant au collège de Saint-Germain-en-Laye.
A l'automne, désireux de préparer l'agrégation de Philosophie, lui et Pierre Germain s'inscrivent au cours de Philosophie des sciences du Professeur Milhaud. — C'est l'occasion de faire la connaissance d'une jeune thomiste qui fréquente par ailleurs l'Institut catholique de Paris, Noële Maurice-Denis.

1916 Noële Maurice-Denis introduit Guénon auprès de Jacques Maritain et du Père Emile Peillaube s.m.l.
Guénon obtient son Diplôme d'études supérieures en Philosophie avec un Mémoire consacré à l'« Examen des idées de Leibnitz sur la signification du calcul infinitésimal ».

1917 Décès de Madame Anna-Léontine Guénon.
Guénon est muté à Sétif en Algérie où il se rend en compagnie de son épouse et de Madame Duru.

Il amorce une importante correspondance avec Noële Maurice-Denis.

1918 Retour de Guénon dans la métropole et affectation au lycée de Blois.
Le couple Guénon, sans enfant, prend à sa charge une nièce par alliance, Françoise Bélile âgée de quatre ans.

1919 Guénon essuie un échec définitif à l'oral de l'agrégation de Philosophie.
Il délaisse alors l'enseignement et réintègre son appartement parisien. — Son travail personnel est entrecoupé de leçons particulières.
Gonzague Truc l'introduit à *La Revue philosophique.*

1921 Sylvain Lévi refuse la thèse de doctorat de Guénon consacrée à une *Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues* (IGEDH), premier ouvrage de son auteur.
Publication du *Théosophisme. Histoire d'une Pseudo-Religion* (THPR), Guénon signe par ailleurs un important article sur le même thème dans la *Revue de philosophie* d'inspiration néo-thomiste.

1922 Décès de Pierre Germain.
Guénon reprend l'enseignement de la Philosophie à l'école des Francs-Bourgeois dirigée par les Frères des Ecoles chrétiennes.

1923 Publication de *L'Erreur Spirite* (ES).
En mai, Guénon est remercié de ses services à l'école des Francs-Bourgeois.
Par l'entremise de son ami Frans Vreede, il obtient un service partiel de bibliothécaire au Centre d'études néerlandaises de l'université de Paris.

1924 Publication de *Orient et Occident* (OO).
Frédéric Lefèvre organise autour de Ferdinand Ossendowsky une table ronde composée de l'orientaliste René Grousset, du philosophe néo-thomiste Jacques Maritain et de l'hindouiste René Guénon.

1925 Publication de *L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta* (HDV).
Publication de *L'Esotérisme de Dante* (ED).
Première collaboration de Guénon au *Voile d'Isis* (V.I.).
Guénon amorce sa collaboration à la « Revue universelle du Sacré-Cœur » *Regnabit* dirigée par le Père Félix Anizan o.m.i., assisté de Louis Charbonneau-Lassay.

En décembre, il prononce en Sorbonne son unique conférence publique : *La Métaphysique Orientale* (MO).

1926 Guénon obtient l'enseignement de la Philosophie au cours Saint-Louis, une école libre de jeunes filles fréquentée par sa nièce Françoise.
Fondation avec un groupe d'amis de l'« Union intellectuelle pour l'entente des peuples ».
De 1926 à 1929, il fournit près de vingt-cinq comptes rendus de livres à une revue d'inspiration catholique *Vient de paraître.*

1927 Publication de *Roi du Monde* (RM).
Publication de *La Crise du Monde Moderne* (CMM).
Eviction de Guénon de la revue *Regnabit.*
Reprise de la polémique avec la *Revue internationale des sociétés secrètes.*

1928 En janvier, décès de Madame Berthe Guénon suivi, neuf mois plus tard, du décès de Madame Duru.
Guénon fait la connaissance de Marcel Clavelle, alias Jean Reyor.

1929 Publication de *Autorité Spirituelle et Pouvoir Temporel* (ASPT).
Publication de *Saint Bernard* (SB).
Guénon est remercié de ses services au cours Saint-Louis.
Sa nièce Françoise retourne dans sa famille.
Guénon jette les fondements de sa tribune permanente au *Voile d'Isis* appelé à se transformer en *Etudes traditionnelles* (E.T.).
Guénon fait la connaissance d'une veuve richissime, Madame Dina, à la librairie Chacornac. Tous deux visitent l'Alsace.

1930 Le 5 mars, départ de Guénon pour Le Caire en compagnie de Madame Dina. — Après trois mois, retour de Madame Dina dans la métropole.
Guénon est introduit dans le cercle du Sheikh Salâma Radi de la branche shadilite et commence à fréquenter l'université El Azhar.

1931 Publication du *Symbolisme de la Croix* (SC).

1932 Publication des *Etats multiples de l'Etre* (EME).

1933 Frithjof Schuon se rend à Mostaganem, en Algérie, pour y recevoir l'initiation soufie et amorce sa collaboration aux *Etudes traditionnelles.*

1934 Guénon épouse la fille d'un sheikh négociant, Fatma Hanem Ibrahim.

1935 Guénon se découvre des affinités intellectuelles avec Ananda K. Coomaraswamy.
Tout en demeurant propriétaire de deux maisons à Blois, Guénon, par l'entremise de Louis Caudron, liquide son appartement de l'Ile Saint-Louis.
En juillet, vacances à Alexandrie.

1936 Michel Vâlsan débarque à Paris et rejoint le milieu des *Etudes traditionnelles.*

1937 Après la mort de son beau-père, Guénon emménage dans la proche banlieue du Caire, rue Nawal, faubourg de Doki, dans une villa meublée à la bourgeoise qui lui sera gracieusement offerte en 1939 par un de ses admirateurs, John Levy.

1944 Naissance d'un premier enfant, une fille prénommée Khadija.

1945 Publication du *Règne de la Quantité et les Signes des Temps* (RQST).

1946 Guénon installe définitivement sa famille en plein centre du Caire, rue Gam'a Abdine.
Publication des *Principes du Calcul Infinitésimal* (PCI).
Publication de *La Grande Triade* (GT).
Publication des *Aperçus sur l'Initiation* (AI), un recueil d'articles parus de 1932 à 1938.

1947 Naissance d'une seconde fille : Leila.
Dans le cadre du Rite écossais ancien et accepté, création de la Loge « La Grande Triade » de tendance guénonienne.

1949 Naissance d'un premier fils : Ahmed.
Sur l'initiative de Guénon, création d'une loge extra-obédentielle : « Les Trois Anneaux » qui connaîtra une existence éphémère.
Guénon obtient la naturalisation égyptienne.

1951 Décès de Guénon le 7 janvier, à 23 heures. Prière des morts à la mosquée Seyidna-Hussein et inhumation dans le caveau de la famille Mohammed Ibrahim.
17 mai, naissance d'un fils posthume : Abdel Wâhed.

Recueils posthumes
d'articles de revues et de comptes rendus
fournis par René Guénon

1952 *Initiation et Réalisation Spirituelle* (IRS)
1954 *Aperçus sur l'Esotérisme Chrétien* (AEC).
1962 *Symboles Fondamentaux de la Science Sacrée* (SFSS).
1964 *Etudes sur la Franc-Maçonnerie et le Compagnonnage* (EFMC).
1968 *Etudes sur l'Hindouisme* (EH).
1970 *Formes Traditionnelles et Cycles Cosmiques* (FTCC).
1973 *Aperçus sur l'Esotérisme Islamique et le Taoïsme* (AEIT).
Comptes Rendus (CR).
1976 *Mélanges* (MS).

Autre abréviation

Cahiers anti-judéomaçonniques (C.A-J-M.).

GENESE D'UNE ŒUVRE

CONSTANTES D'UNE PERSONNALITE

THEME ASTROLOGIQUE

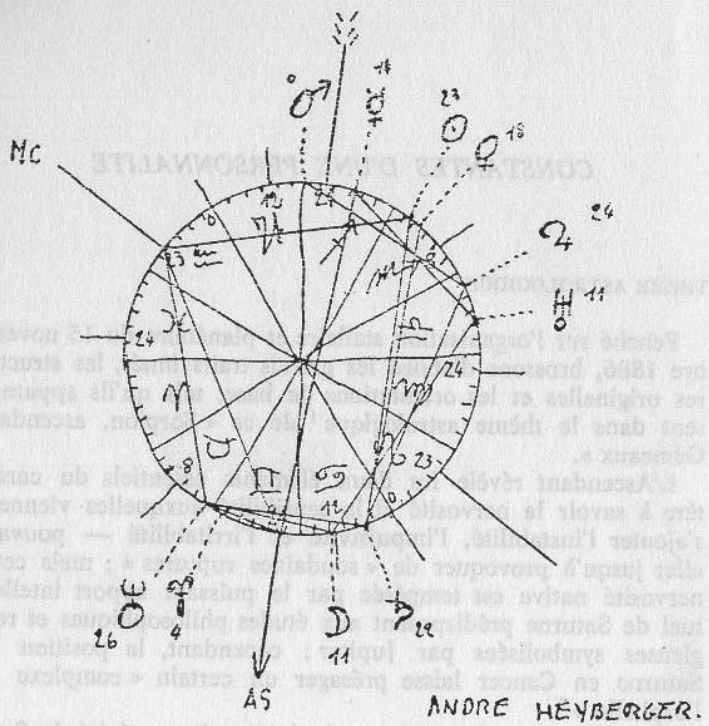
Penché sur l'organisation stellaire et planétaire du 15 novembre 1886, brossons d'abord les grands traits innés, les structures originelles et les orientations de base, tels qu'ils apparaissent dans le thème astrologique [1] de ce « Sorpion, ascendant Gémeaux ».

L'Ascendant révèle les deux éléments essentiels du caractère à savoir la nervosité et la sensibilité auxquelles viennent s'ajouter l'instabilité, l'impulsivité et l'irritabilité — pouvant aller jusqu'à provoquer de « soudaines ruptures » ; mais cette nervosité native est tempérée par le puissant apport intellectuel de Saturne prédisposant aux études philosophiques et religieuses symbolisées par Jupiter ; cependant, la position de Saturne en Cancer laisse présager un certain « complexe de l'orphelin » [2].

De même, la violence, la combativité et l'agressivité du Scorpion sont canalisées dans le secteur du travail quotidien, ce qui permet de limiter la violence combative à la lutte pour les idées, où il apparaît néanmoins que la subjectivité peut tendre à s'exprimer sous l'apparence de la plus grande objectivité [3].

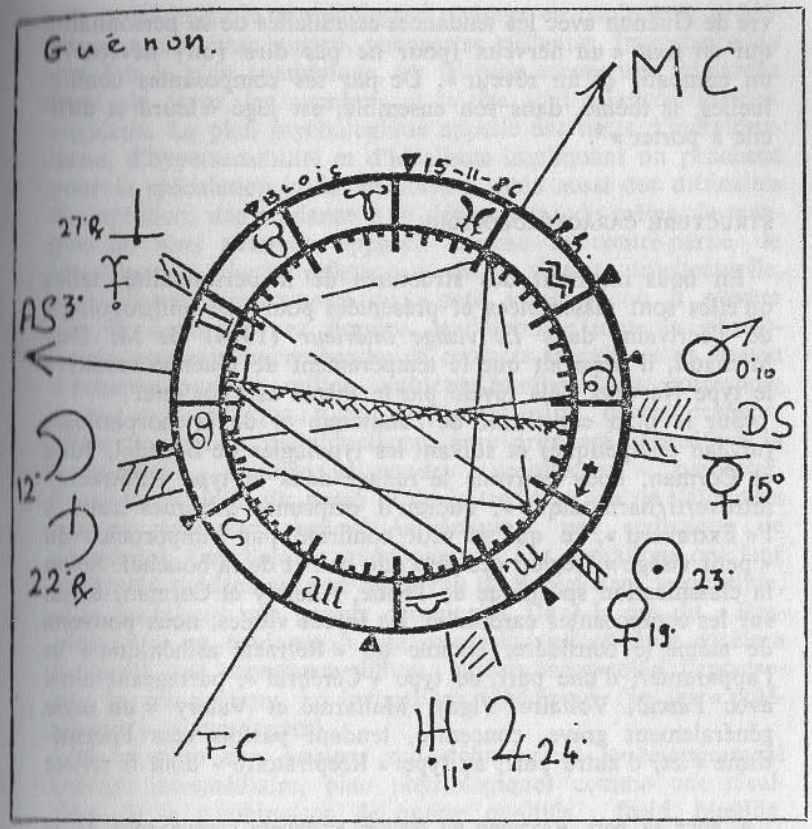
Un carré d'Uranus à la Lune confirme l'indication d'une grande irritabilité doublée d'une susceptibilité exacerbée ; ce qui semble indiquer un sujet manquant de sérénité et d'aménité. Le thème révèle aussi une forte sensualité et la propension à un amour passionné et jaloux susceptible d'être investi

1. Thème établi et analysé par André Heyberger. Cf. Laurant, J.-P., *Le sens caché dans l'œuvre de René Guénon*, p. 15-18.
2. Précision fournie par Max Lejbowicz, « Essai d'une approche astrologique de René Guénon », in Alleau, R., Scriabine, A., (sous la direction de) *Actes du colloque international : René Guénon et l'actualité de la pensée traditionnelle.*
3. *Ibid.*



Thème établi par André Heyberger et intégré in Laurant, J.-P., *Le sens caché dans l'œuvre de René Guénon.*

à travers une démarche intellectuelle ou mystique. L'influence de Neptune, planète du mysticisme, est très forte dans le thème ; située en Maison XII en compagnie de Pluton — ce qui donne un mélange de tendances à la fusion et à l'auto-destruction — elle semble même présager un attrait pour les sciences occultes et des dons de médiumnité. Cependant, dans le cas d'une haute intelligence appliquée aux études philosophiques et religieuses, charnière de la métaphysique, la révélation la



Thème natal de René Guénon, Blois, 15 novembre 1886, vers 18 heures. *

plus nette du thème est l'existence d'une « puissante et souveraine intuition ».

Enfin, le lien unissant l'Ascendant au Milieu du Ciel témoigne, rétrospectivement, de la concordance de la vie et de l'œu-

* Thème établi par Max Lejbowicz et intégré in Alleau, R., Scriabine, A., (sous la direction de) *Actes du colloque international : René Guénon et l'actualité de la pensée traditionnelle,* p. 111. Les positions horaires sont arrondies au degré et, lorsqu'il n'y a pas d'indication horaire, elles le sont pour midi du jour mentionné.

vre de Guénon avec les tendances essentielles de sa personnalité qui en font « un nerveux (pour ne pas dire [un] névrosé) [4], un combatif et un rêveur ». De par ses composantes conflictuelles, le thème, dans son ensemble, est jugé « lourd et difficile à porter » [5].

STRUCTURE CARACTÉROLOGIQUE

En nous inspirant des structures de la personnalité, telles qu'elles sont rassemblées et présentées pour une anthropologie de l'écrivain, dans *Le visage intérieur* (1974) de M. Guy Michaud, il apparaît que le tempérament de Guénon recouvre le type Nerveux déjà révélé par le thème astrologique.

Sur le plan constitutif de l'anatomie et de la morphologie (niveau énergétique) et suivant les typologies de Bourdel, Jung et Corman, nous pouvons le ranger dans le type « Rétracté/introverti/harmonique », quoiqu'il emprunte quelques traits à l'« Extraverti », ce qui se veut confirmé par l'importance du « petit visage » (région des yeux, du nez et de la bouche). Selon la classification spécifique de Pende, Allendy et Corman, basée sur les composantes cardinales, les forces vitales, nous pouvons de même le considérer comme un « Rétracté asthénique » et l'apparenter, d'une part, au type « Cérébral », partageant ainsi avec Pascal, Voltaire, Vigny, Mallarmé et Valery « un style généralement grave, concentré, tendant parfois vers l'hermétisme » et, d'autre part, au type « Respiratoire » dont il reflète

4. Pour sa part, Raymond de Becker attribuera l'ordonnance de la pensée inductive et déductive guénonienne à « l'assurance et [à] la logique redoutables propres aux tempéraments schizoïdes qui, précisément, se dérobent à toute confrontation avec le réel ». Cf. *L'Hindouisme et la crise du monde moderne*, p. 60.

Tandis que Robert Amadou expliquera la manie guénonienne de toujours prendre en mauvaise part le « sentimental » et de bannir « personne » au profit d'« individualité », par la « pitoyable défense d'un enfant hypernerveux monté en hypersensible paranoïde ». Cf. « Ésotérisme de Guénon », *Cahiers de l'homme-esprit*, n° 3, 1973, p. 108.

5. *Ibid.*

« Le 'Scorpion' est toujours en état de crise : conflit entre les instincts notamment l'instinct sexuel, et les aspirations spirituelles ; partagé entre Dieu et Satan, il a 'le diable au corps'. Importance des forces subconscientes, fermentation intérieure intense, passion destructrice ou révolte, goût du bouleversement et des révolutions. Le type des grands tourmentés. » Inspiré des classifications du Dr. Ferrière et de André Barbault ; rapporté in Michaud, G., *Le visage intérieur*, p. 121.

très précisément la morphologie [6] : visage en ovale avec prédominance de l'étage moyen, pommettes saillantes, importance du nez. Sur le plan anatomique, un tel type accuse une démarche lente ; le corps, les membres et la tête sont allongés, minces, anguleux. Le plan psychologique appelle des traits d'individualisme, d'hypersensibilité et d'idéalisme impliquant un penchant pour la spéculation et la méditation, mais aussi des difficultés d'adaptation, une tendance à la dépression ; de même, le manque de sens pratique apparaît comme la contre-partie de l'imagination, de la réflexion et de la vivacité intellectuelle. Par ailleurs, l'importance du « petit visage », où il s'avère que la ligne du nez domine et détermine toute la physionomie, annonce une recherche de contacts affectifs et un besoin d'échange avec le milieu ambiant (famille, amis, correspondance, métacosmique...). Sur le plan littéraire, devrait transparaître un certain individualisme, avec primauté accordée à la « structure » ; le style se voudra « architecturé », orchestré. Sensible au poids du passé et de la tradition, on ne s'étonnera pas de retrouver chez l'« Asthénique », une stylistique de convention (i.e. l'œuvre guénonienne). Les sensations ont leur part mais, guidées par une recherche de l'unité dans le multiple, elles traduisent une grande complexité. Dans le cas du « Respiratoire », sa tendance à une expansion affective se décèlera à travers une abondance diffuse, parfois incontrôlée, l'apostrophe, les interjections, les invocations véhémentes (i.e. les « polémiques » guénoniennes).

A la suite des Anciens qui définissaient le tempérament (niveau intermédiaire, plan physiologique) comme une résultante de la combinaison de quatre qualités : froid, humide, chaud, sec, et des quatre éléments de base, à savoir l'eau, l'air, le feu et la terre, il apparaît que le tempérament Nerveux de Guénon traduit une combinaison de « froid » et de « sec » et qu'il est plus proprement associé à l'élément « terre » ; harmoniques qui commandent un paysage minéral (i.e. le désert...) et comme pouvant élever la rêverie jusqu'aux méditations métaphilosophiques. On retrouve ici les traits types, déjà énoncés pour une part : hypersensibilité, pessimisme, instabilité, inadaptabilité, réflexion, mais groupés autour de celui qui en consti-

6. Cf. Planche de photographies inédites. De même, les photographies insérées in Chacornac, P., *La vie simple de René Guénon* ; Laurant, J.-P., *op. cit.* ; Amadou, R., *op. cit.* ; « L'homme et son message. René Guénon », numéro spécial, *Planète Plus*, avril 1970.

tue le pivot, « l'excitation mentale ». L'écriture est petite et fine, penchée, grêle et sèche. Le style littéraire fait appel à une faculté d'analyse minutieuse qui se traduit par « une phrase enveloppante, synthétique, qui ramasse d'un coup toutes les circonstances intéressées, avec leurs plus lointaines résonnances ».

Enfin, au niveau informationnel du caractère où l'acquis intervient au même titre que l'inné et, suivant la typologie verticale de Jung associant la « sensation » à une prédominance de l'étage inférieur du faciès, le « sentiment » à celle de l'étage moyen, la « pensée » à celle de l'étage supérieur et, l'« intuition » à un équilibre des trois — ces quatre thèmes dédoublés à leur tour à travers un rapport « extra-introversion » que nous pouvons caractériser à la suite de Heine d'« Aristo-Platonicien » — le cas de Guénon se révèle plutôt complexe. Alors qu'une légère prédominance de l'étage du sentiment sur le cérébral nous inclinerait à en faire un sentimento-cérébral, l'importance des récepteurs (y compris les oreilles) avec une nette affirmation de la ligne et de l'ampleur nasales nous amène à le spécifier comme un cérébro-sensitif, où tendent à se mêler — sinon à s'équilibrer — les facteurs « introversion » et « extraversion » [7].

7. Les types « sensation introvertie », « pensée introvertie » et « pensée extravertie », définis par Jung et repris ici par la plume de G. Michaud, semblent particulièrement lui convenir :

« Le type *sensation introvertie* paraît au premier abord beaucoup plus difficile à saisir [que le type « sensation extravertie »]. Déconcertant, incompréhensible aux autres comme à soi-même : c'est d'ailleurs ainsi que le décrit Jung. N'est-ce pas qu'il y a une contradiction de nature entre la fonction sensation et l'introversion ? L'individu de ce type, pour autant qu'il existe dans la réalité, sera donc continuellement partagé entre son attachement à l'objet et les exigences de sa vie intérieure. D'où chez lui le primat de la perception subjective, le retranchement dans un monde imaginaire et mythique, irréel sans doute, mais dont la présence et la pression font apparaître le monde objectif comme un spectacle, un théâtre d'ombres » (a).

« C'est le type *pensée introvertie* qui se rapproche relativement le plus du type d'expansion cérébrale. Indifférent à l'objet, suivant les idées issues de ses spéculations en les ruminant et les creusant sans cesse, il est réservé, taciturne, et son jugement paraît froid et inflexible. Replié sur lui-même, il tend à ignorer, voire à mépriser autrui. »

« Le type *pensée extravertie* est un cérébral d'un genre particulier, qui édifie sa vie intellectuelle et son comportement social sur la réalité objective, dont il prétend tirer des règles valables pour tous. Aussi, fort de son 'objectivité', refoulant sentiments et amitiés, se pose-t-il, au nom de la justice et de la vérité, en champion d'une morale intransigeante et autoritaire. Dogmatique, froid et impersonnel, mais aisément irritable et susceptible si l'on conteste la validité de ses principes et

Voyons maintenant si l'analyse graphologique peut nous aider à préciser ce diagnostic.

ANALYSE GRAPHOLOGIQUE

L'analyse de l'écriture [8], à partir d'une lettre de Guénon datant vraisemblablement de la fin des années 40, couvre l'ensemble de la vie et constitue une synthèse des tendances innées aussi bien que des fruits de l'expérience acquise tout au long du périple.

L'importance de la région du « petit visage », avec une ligne nasale déterminant l'ensemble de la physionomie, que nous a révélée la structure caractérologique, corrobore ici le diagnostic graphologique qui considère la « grande acuité des perceptions sensibles » comme la ligne force, la structure fondamentale de la personnalité de Guénon.

> L'écriture émane d'un être dont la nature est très sensorielle, c'est-à-dire que chez lui les idées, les émotions, les impressions, les sentiments, sont à la remorque des sensations et n'en sont pas séparés. Tous les sens sont développés.
> Ceci implique du réalisme, une certaine sensualité et un sens esthétique affiné. Mais également du « flair ». Le scripteur sent les choses avant que de les penser. (...) Il n'y a jamais rien dans sa pensée qui ne soit déjà dans toutes les fibres de son être sensible. Et cela existe avec une grande vibration, une intense réceptivité, un grand élan et un grand rayonnement. [9]

Mais on note que — presque à égalité — notre sujet est aussi un « Cérébral » dont la pensée se développe alors à travers un processus de « sensation objectivée », à travers l'affirmation de

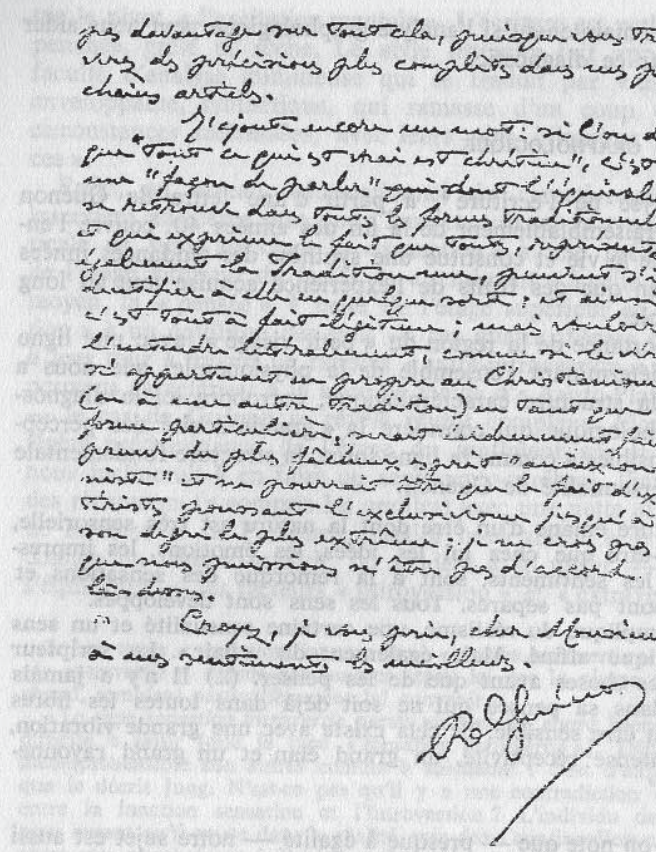
l'évidence de ses déductions, il n'en a pas moins des facultés créatrices et, pour peu que les circonstances s'y prêtent, peut devenir écrivain : moraliste comme La Rochefoucauld, doctrinaire comme Guizot, orateur, du genre accusateur public, comme Saint-Just. C'est alors le 'style commitatoire' qui exprime 'la colère du juste, l'indignation sacrée' et dont les sentences tombent comme des couperets. »

Michaud, G., *op. cit.*, p. 131 et 133.

(a) Précisons pour notre part que, dans le présent cas, le côté imaginaire, irréel est atténué par un souci d'objectivité et de réalisme que notre sujet tient alors du type « sensation extravertie ».

8. Analyse graphologique effectuée par J. Monnot. Inséré in Méroz, L., *René Guénon ou La sagesse initiatique*, p. 227-231.

9. *Ibid.*, p. 227.



Spécimen d'écriture analysé par J. Monnot et intégré in Meroz, L., *René Guénon ou La sagesse initiatique*, p. 226.

ce qui est ressenti comme existant : « la chose réelle telle qu'elle est ». Une manière originale de marquer de la distance face aux doctrines et aux idées reçues et, de demeurer ouvert, réceptif, aux « données immédiates de la vie ».

Sa démarche intellectuelle qui se veut objective, et, douée par ailleurs d'un sens critique très réaliste, consiste donc à éclairer par la pensée, par le raisonnement, « par une rigoureuse et

objective logique », ce qui est déjà perçu par le contact vital. Ceci ne saurait aller sans conflit intérieur ; mais cette insatisfaction constamment dynamique se révèle un stimulant pour la recherche et la précision de sa pensée, et il tire même une certaine jouissance intellectuelle à disséquer les problèmes en allant jusqu'à l'extrême fond de leurs données. Mais il sait, là aussi, que sa continuelle lucidité peut nuire à la pureté de son objet... ce qui tend à nous révéler un autre de ses combats.

Sa pensée est de celles qui dénotent un respect inné des traditions, du passé. Conservateur et novateur, il aimerait concilier le progrès de la vie moderne avec l'éthique et l'esthétique de l'antiquité. On relève son goût pour l'érudition, mais d'une érudition qui prend toujours appui sur le concret, le réel, jamais sur la pure abstraction. « Il n'y a pas chez lui de rêve », c'est un empiriste méthodique et un réaliste, en lutte avec lui-même et qui a besoin de se prouver qu'il a raison. « Il a besoin de croire qu'il a raison, parce que c'est la foi avant tout qu'il professe ». Ce qui explique la tendance dogmatique de sa pensée sans qu'elle se veuille toutefois systématique.

Il est de ceux qui essaient de mettre en accord leurs actes et leur pensée. Il s'efforce de vivre sa philosophie et de mériter à ses propres yeux par la sincérité. Très accessible à la culpabilité, on note « qu'il ne supporterait pas une doctrine qui la mettrait au premier rang, il en serait écrasé ». Ce qui s'allie par ailleurs avec une extrême exigence envers les autres comme envers soi-même.

Son Surmoi très sévère en fait un homme d'ordre et de principes et lui donne l'étoffe d'un chef mais, aspirant avant tout à « faire partie intégrante de la réalité », il ne cherchera pas à se mettre en valeur pour lui-même. Son ambition se limitera à diffuser sa pensée et à l'incarner au niveau du vécu. Il a d'ailleurs un type noble et sérieux et cultive la gravité ; ce qui peut donner lieu à des idées fixes, à des « secrets » dus à son amour pour l'ésotérisme, à son attrait pour « le sens caché des choses ».

Actif mais par à-coups, se réservant des temps de méditation, toute son énergie et sa volonté sont canalisées dans une « guerre pour ses idées ». Il y met une obstination qui sait combiner le savoir-faire et le sens politique. Rigoureux et vigoureusement polémique, il se montre habile à exploiter les failles de l'adversaire. C'est ainsi qu'il tient à rester en contact immédiat avec la vie, de façon à agir directement par sa présence et l'affirmation de soi. Sur le plan du caractère, il apparaît donc à la fois

comme un Introverti et un Extraverti, quoique plus tourné vers la vie intérieure que vers le monde extérieur.

> Si la fonction « Sensation » extravertie lui confère le sens objectif des réalités tangibles, le goût de l'expérience, et le bon sens mesuré du jugement, le besoin de construire aussi, la fonction « Sensation » introvertie lui donne une attirance pour l'irrationnel, une grande ouverture et intensité de participation subjective aux données de l'inconscient, une aspiration à se détacher de « l'objet », à lutter contre son emprise, à chercher une retraite en lui-même. Elle le rend particulièrement réceptif aux images, aux symboles de l'inconscient collectif, à « l'essence la plus intime des archétypes dont le sédiment s'est formé au cours du fonctionnement psychique de toute la lignée ancestrale et qui représente les expériences accumulées depuis les temps les plus anciens sur cette planète » (C.G. Jung). [10]

La signature, pour sa part, confirme l'attirance pour le merveilleux, le « magique » de l'enfance et le mythique, lui aussi apparenté aux origines de l'homme, de l'humanité.

Cette façon de percevoir le monde et d'en tirer une compréhension globale peut donner lieu à une dimension prophétique mais, compte tenu du fait que cette dernière s'enracine chez lui dans la « Sensation » qui est, par nature, double, bi-polaire : positive et négative (ce qui l'amènera d'ailleurs à lutter, avec quelque obsession, contre « des reptiles intérieurs qui l'assaillent »), cette dimension prophétique disions-nous, demeure néanmoins sujette au contresens et à la méprise.

Enfin, on ne sera nullement étonné que sa nature conflictuelle, son « ambitendance » générale aux prises avec l'existentiel, débouche sur une pensée de type religieux — elle seule se révélant apte à résoudre le déchirement intérieur. C'est ainsi que son approche métaphysique devient source de discipline et de maîtrise de soi qui, en retour, lui permettent de livrer de cette perspective métaphysique, une expression où transparaissent la largeur d'esprit et la haute intelligence ; ce qui lui assure

10. *Ibid.*, p. 230-231.

11. « (...) il redoutait l'affrontement direct des hommes. Il craignait d'engager plus que son intelligence, et cet affrontement eût sollicité son cœur. Il lutta pour maintenir ses défenses : voyez comme il exorcise la personne — la personne humaine et la personnalité du Grand Architecte de l'Univers — le sentiment, la psychanalyse, la mystique. Toujours la peur de l'Autre, la peur d'aimer, la peur de la vie (sa haine du bergsonisme !). Les formes de la politesse orientale, il les reçut en Occidental désabusé et il s'abrita derrière ce jeu en le prenant trop à cœur.

Guénon, cependant, languissait après des relations interpersonnelles qui le fussent vraiment, intimes et donc affectives. Aussi leurra-t-il son désir, apaisa-t-il son angoisse dans le faux semblant d'une correspondance écrite, c'est-à-dire d'un échange entre deux personnes ombrées, impersonnel dans le fond comme dans la forme, d'une impossible et douloureuse impersonnalité. Son agressivité se donnait demi-libre cours dans les polémiques de presse où il était fort. A un niveau supérieur, l'idée de réalisation métaphysique conciliait pour lui le penchant à l'union et l'effroi des conditionnements, particulièrement des liens affectifs. (...) René Guénon n'a voulu vivre que pour la vérité. Donc, sous l'angle de la vérité totale, il n'a vécu que pour la vérité. Avec ardeur, avec enthousiasme, je le soupçonne, j'en suis sûr ; et souffrant du blocage qui lui interdisait de se livrer entier aux hommes comme à la vérité ; à Dieu même, par la double raison que Dieu est l'Autre et que paradoxalement le monde est son lieu. »

Amadou, R., *op. cit.*, p. 84 et 100.

un grand ascendant et un grand rayonnement. On note qu'avec un peu plus d'affectivité — il s'en méfie et la refoule...[11] — il eût pu se découvrir ue véritable vocation religieuse.

EXPERIENCES PREMIERES ET DEVOILEMENT DES AFFINITES

L'IMPERFECTION VÉCUE COMME « CONDAMNATION » ET « REJET »

Enfance

René Guénon voit le jour à Blois, dans une maison de la rue Croix-Boissée, le 15 novembre 1886. Dès la naissance, sa santé se révèle fragile. Ses parents [1], Jean-Baptiste Guénon originaire de Brézé et Anna-Léontine Jolly originaire d'Averdon, très affectés par la perte récente d'une petite fille d'un an [2], l'entourent de soins attentifs. La famille, très catholique, le fait ondoyer à domicile le 4 janvier 1887 par le curé de Saint-Saturnin en Vienne ; René-Jean-Marie-Joseph Guénon recevra le complément aux cérémonies du baptême, où sa grand-mère maternelle Anastasie Johannet-Jolly officie comme marraine, le 15 novembre suivant.

René a sept ans lorsque son père, devenu architecte-expert [3] de la société d'assurances La Mutuelle de Loir-et-Cher, décide de quitter la rue Croix-Boissée et d'installer sa famille sur la rive droite de la Loire, au faubourg du Foix, dans une maison plus grande, avec jardin et vue sur la rivière. Plus tard, cette maison deviendra pour Guénon le lieu privilégié où il aimera venir de temps à autre se retremper dans l'atmosphère familiale de ses jeunes années.

Pour le moment, il s'agit d'assurer l'instruction de René. Sa

1. Jean-Baptiste Guénon épousa en premières noces Marie-Clémentine Desnoyers qui mourut le 17 octobre 1881, sans laisser d'enfant. Un an après, le 22 juillet 1882, alors âgé de cinquante-deux ans, il convola avec Anna-Léontine Jolly, elle-même âgée de trente-deux ans.
2. Jeanne, née le 29 septembre 1885 et décédée en septembre 1886, deux mois avant la naissance de René.
3. Travail qui consistait essentiellement à établir des constats de sinistres et à évaluer les pertes subséquentes.

santé délicate ne lui permet pas d'aller à l'école avec ses camarades. C'est Madame Veuve Duru née Ernestine Jolly [4], sœur de sa mère et institutrice à Blois qui, avec la plus grande affection, assumera la responsabilité de l'éducation primaire de Guénon. Il est confirmé et communie pour la première fois à onze ans, le 7 juin 1897 en l'église Saint-Nicolas. L'image-souvenir est ornée d'une citation du Père Tesnière : « C'est moi votre Pain ; l'Amour peut-il faire davantage que de se donner à ceux qu'Il aime ».

Ecole Notre-Dame-des-Aydes (1898-1901)

A la rentrée d'octobre 1898, à l'aube de ses douze ans, Guénon amorce ses études secondaires à l'école Notre-Dame-des-Aydes, un établissement religieux dirigé par les prêtres séculiers avec à sa tête le chanoine Orain. Les cours dispensés sont communs avec ceux du Petit Séminaire. René est intelligent ; malgré des absences répétées dues à son état de santé, il devient rapidement un brillant élève et se classe souvent premier. Ses notes [5] de Troisième et de Seconde en font foi. L'élève Guénon se classe premier ou second (sur neuf) dans l'ensemble des matières, sauf en Dessin et en Littérature et Composition française où il doit se contenter le plus souvent d'un « assez bien » et même d'un « passable ». Ses travaux de Composition française, son professeur l'abbé Bossard ne les juge jamais assez longs et assez complets. Le plus souvent, la conduite est jugée « très bonne », l'application « très soutenue », la propreté et tenue « très satisfaisantes ». Le 25 juillet 1901, en fin de seconde, le nouveau directeur, le chanoine Montagne, signait les observations suivantes :

> Très bon élève à tous égards. Les éclatants succès de la distribution [des prix] ont été la très légitime consécration d'un travail toujours soutenu et servi, grâce à Dieu, par d'excellents moyens. Les maîtres s'en réjouissent comme les parents.

4. Veuve de L. Duru, ingénieur et propriétaire d'une « Fabrique d'Instruments de Pesage, Mesurage & de Coffres-forts », à Bordeaux. Elle habita d'abord le 43, rue des Trois marchands, puis le 63, rue du Foix, voisine des Guénon qui habitaient le 74.

5. A moins d'indications contraires, l'ensemble des informations qui suivent sont tirées d'un dossier inédit rassemblé par le Dr Jean Mornet lequel a, par ailleurs, consacré deux articles à Guénon dans le *Bulletin de l'Association des anciens élèves du lycée de Blois*, 1954 et 1955.

A l'automne 1901, au moment où René entreprend sa classe de Première (Rhétorique), intervient un incident, banal en soi mais d'importance dans la mesure où il aboutira au retrait délibéré de Guénon de l'école Notre-Dame-des-Aydes et à son transfert au collège Augustin-Thierry. Paul Chacornac résume l'affaire en rapportant une lettre de l'abbé E. Boiteau [6], professeur à l'école Notre-Dame-des-Aydes, en date du 18 avril 1951 ; mais cette relation des faits, à quelque cinquante ans de distance, souffre de nombreuses inexactitudes que nous pouvons aujourd'hui corriger grâce à un dossier inédit rassemblé par le docteur Jean Mornet.

Il semble qu'une fâcheuse situation couvait depuis un certain temps puisqu'au début d'octobre 1901, le chanoine Montagne écrivait à Monsieur Guénon père :

> Enquête faite, je crois que René s'est beaucoup trop impressionné. On a d'ailleurs aujourd'hui même pris des mesures préventives, et je veux espérer que le cher enfant ne sera pas malheureux du tout.

Les choses s'enveniment le 19 octobre ; nous en voulons pour preuve une lettre que Monsieur Guénon adresse le lendemain au chanoine Montagne et dont nous extrayons ce qui suit :

> Sans vous entretenir — ce qui serait beaucoup trop long — de l'attitude de M. Simon [7] vis-à-vis de mon fils depuis la rentrée, je crois devoir vous informer qu'hier soir, pendant plus d'une heure et jusque dans les rues, il lui a fait une scène qui l'a rendu malade, et en rentrant René a été obligé de se mettre au lit avec une forte fièvre. Nous craignons des complications et sommes inquiets.

6. « C'était un brillant élève, toujours le 1er de sa classe. Malheureusement, en classe de 2ème s'est produit un petit incident pas banal. Il fut classé 2ème à une composition de français, par son professeur Simon Davancourt. Son père vint se plaindre au professeur qui lui proposa, — chose qui ne se fait jamais — de lire la copie du 1er et celle de son fils, et lui dit que s'il admettait que la copie du 1er était meilleure que celle de son fils, il le classerait dernier ou vice-versa. Le père fut obligé de reconnaître que le 1er méritait vraiment la première place. Alors le professeur classa René Guénon le dernier, et le père vexé mit son fils au collège Augustin-Thierry. » Rapporté in Chacornac, P., *La vie simple de René Guénon*, p. 24.

7. Simon Davancourt, professeur de Littérature et de Composition française.

Sans attendre les éclaircissements du chanoine-directeur, Monsieur Guénon réitère le 22 octobre, cette fois avec détails à l'appui :

> Je ne veux pas m'étendre sur tout ce qui a été fait contre mon fils depuis la rentrée — Vous devez le savoir — Mais ce que vous ignorez peut-être ce sont les injures et les menaces qui lui ont été faites par M. Simon, mardi soir après la classe — Parlant de la place de 4ème qui a été attribuée à René, M. Simon a cherché à lui prouver qu'il avait un grand nombre de fautes, 10 ! ce qui est absurde, j'en ai la preuve, et comme il ne pouvait convaincre René, il lui a proposé de choisir à N.-D. seulement, un professeur comme juge, avec accompagnement de menaces — Ceci est par trop naïf — passons — Il lui a dit en le traitant d'imbécile qu'il pouvait être certain de n'être jamais le premier — il lui a promis de lui distribuer en classe des paquets de sottises comme il n'en a jamais reçu (sic) et que toute l'année il lui rendrait la vie dure — Il a ajouté que M. Bossard avait eu parfaitement raison de lui faire des scènes l'année dernière et il lui a promis de faire exactement comme lui et aussi qu'il savait bien que la place de 4ème le rendait malade mais que cela ne lui donnerait pas la fièvre typhoïde, et enfin qu'il pouvait aller au Collège ou à... Chailles, ou partir pour des rives lointaines, et qu'il serait heureux de ne jamais le revoir (sic) etc, etc. (...) Dans de telles conditions mon fils ne peut plus assister aux classes de M. Simon et je me trouve dans l'obligation de ne plus envoyer mon fils à l'école N.-D. des Aydes. Veuillez donc, je vous prie, m'envoyer la note de ce qui vous est dû afin que je puisse la solder le plus tôt possible.

Nous voyons donc que déjà en Seconde le besoin, obsessif chez Guénon, d'être le premier avait suscité les réprimandes et la mise au pas de son professeur de Français, l'abbé Bossard. Sans doute, sa santé fragile, sa nervosité, son impressionnabilité auxquelles s'ajoutaient maintenant — Guénon avait quatorze ans — les troubles de l'adolescence : la quête de l'identité, une personnalité qui cherche à s'affirmer, à briller, une sensibilité exacerbée, expliquent que les autorités de l'établissement crurent alors bon de temporiser.

Mais, au retour des grandes vacances à l'automne 1901, notre jeune perfectionniste de quinze ans est aux prises avec la même obsession, devrions-nous dire la même culpabilité, le même désespoir, le même anéantissement... de n'être que quatrième (sur huit) en Composition française. Son nouveau professeur, M. Simon Davancourt, qui observe et connaît déjà ce tempérament orgueilleux, indépendant, dont le regard devait déjà traduire quelque arrogance, n'hésite pas à lui reconnaître dûment dix fautes et à le classer dans la moyenne. Irrité, le jeune René réagit avec une grande susceptibilité qui l'amène à contourner et à outrepasser le donné objectif de l'affaire. Une scène s'ensuit, scène qui connaîtra, aux yeux de certains, son dénouement définitif quelque trente ans plus tard avec le départ irréversible de Guénon vers les terres de l'Islam. A la vue du père[8] abondant dans le sens du réquisitoire du fils, le conflit courait vers des dimensions disproportionnées. Le chanoine Montagne, tout en déplorant sincèrement le retrait de René, décide alors, dans l'intérêt de son ancien élève comme de celui de l'établissement dont il a la charge, d'établir les mises au point qui s'imposent, dans une lettre adressée à Monsieur Guénon père, le 23 octobre 1901 :

> Vous savez peut-être que, depuis 12 jours, je n'ai pas quitté la chambre, c'est ce qui m'a empêché d'aller causer avec vous, comme j'aurais voulu le faire, au reçu de votre première lettre. La seconde me peine et, en même temps, me froisse, vous voudrez bien le comprendre.
> Je suis peiné, très peiné même, à l'idée de voir s'éloigner de nous un enfant auquel, vous le savez, j'ai toujours témoigné, en toute circonstance, l'affection la plus paternelle, et qui, pour moi, est tout simplement victime de son tempérament — son impressionnabilité excessive lui faisant voir les choses tout autrement qu'elles ne sont en réalité.
> Cette affirmation, dont la preuve dépasserait de beaucoup les limites d'une simple lettre, n'enlève rien aux belles et bonnes qualités de René, que tous ici reconnaissent avec moi mais, comme j'ai déjà eu l'occasion de vous le dire, Monsieur, tout est là pour lui. Et ainsi il croit bien consciencieusement à la persécution, mais sa croyance, basée sur de perpétuels malentendus, est erronée.
> Et ceci m'amène, Monsieur, à vous dire que, tout en comprenant ce que peut souffrir votre cœur paternel en voyant l'état si pénible auquel, en fait, ses impressions réduisent votre cher fils, je ne puis, en aucune façon, accepter vos appréciations sur Monsieur Simon, c'est-à-dire, sur un homme qui a l'estime de tous. Monsieur Simon est un professeur, dont l'esprit de justice et d'impartialité est reconnu universellement.

8. Le père de notre philosophe paraît lui avoir légué une hérédité d'où n'étaient pas exclue une certaine forme de dignité tatillonne et de susceptibilité orgueilleuse. » Mornet, J., « René Guénon à Blois », *Bulletin de l'Association des anciens élèves du lycée de Blois*, 1954, p. 23.

Un mois plus tard, Monsieur Guénon informait l'école Notre-Dame-des-Aydes de la satisfaction qu'il avait d'avoir mis son fils au collège Augustin-Thierry, où les maîtres et les élèves se retrouvaient parés de toutes les vertus... D'autre part, il adressait des remerciements chaleureux à l'ancien professeur de Mathématiques en signalant que René perdait en lui « un professeur éclairé qu'il remplacera difficilement et dont le souvenir ne s'effacera jamais en lui » ; il concluait en précisant qu'il aurait bien voulu avoir l'occasion de lui démontrer « d'une façon indéniable » que la résolution qu'il avait prise de retirer son fils de Notre-Dame-des-Aydes n'avait « aucun rapport avec l'impressionnabilité de René ». Dans sa réponse, l'interlocuteur maintenait que le jeune élève était victime de son exagération et regrettait vivement la détermination de Monsieur Guénon de retirer son fils de Notre-Dame-des-Aydes. Mais les Guénon ne reviendront pas sur leur décision. René préparera ses trois baccalauréats : Rhétorique, Philosophie, Maths- Elem., au collège laïque Augustin-Thierry.

L'imperfection vécue comme « condamnation » et « rejet »

Nous voyons donc que dès l'adolescence, stimulé, pressé même, par un père qui semble avoir projeté toutes ses espérances et ambitions sur son fils unique, le besoin de se situer au zenith, à la première place... se révèle comme une tendance profonde de la personnalité de Guénon. Il est d'ores et déjà quelqu'un qui non seulement veut mais *DOIT* gagner sur tous les terrains ou, tout au moins, sur un terrain qui paraît synthétiser tous les autres ; quitte, sous l'effet de son impressionnabilité congénitale et chronique, à altérer les contours de la réalité et à dénoncer tous ceux qui auraient tendance à lui barrer la route ou à ralentir sa marche. Qui n'est pas précisément avec moi est contre moi...

Notre avis est qu'il ne saurait s'agir essentiellement d'une recherche de préséance motivée par un pur instinct de domination personnelle ; ce qui, néanmoins, pourrait trouver son explication dans le fait qu'un enfant mésadapté, malingre, laissé à l'écart par l'impossibilité où il est de suivre, de s'affirmer et de se mesurer avec des camarades, cherche à compenser par une préséance reconnue au niveau scolaire. D'ailleurs à seize

ans, et quoique conscient de sa gaucherie [9], on le verra s'offusquer à nouveau de n'être pas premier... garçon d'honneur à un mariage où il avait été invité par une cousine.

La nature de cette tension, vécue comme un impératif, nous paraît beaucoup plus profonde et déjà imbriquée existentiellement dans sa démarche philosophico-religieuse. Guénon n'étant pas du type à s'épancher dans un « journal », notre matériel d'analyse se limite à peu de choses. Tout de même, nous avons vu que son thème astrologique présageait un certain « complexe de l'orphelin »... Nous savons par ailleurs que ses parents, relativement âgés il est vrai, ont survécu jusqu'au mariage de leur fils ; que sa tante, Madame Duru, veuve sans enfant et voisine des Guénon, l'entoura et l'instruisit avec une tendresse toute maternelle. René lui demeurera intimement attaché (peut-être davantage qu'à sa mère... [10]) et l'accueillera, sous son toit de l'Ile Saint-Louis, jusqu'à sa mort survenue en 1928.

Et pourtant, dès son jeune âge, Guénon connaît l'angoisse et l'insécurité. Une menace pèse sur sa fragilité. L'activité professionnelle du père qui consiste à établir des constats de sinistres provoqués par le feu et l'eau... peut avoir eu un effet sur l'impressionnabilité du jeune Guénon [11]. Cet arrière-fond de

9. « (...) je crois que la jeune fille qui sera demoiselle d'honneur avec toi ne sera pas aussi mal partagée que tu veux bien le dire car je ne me suis jamais aperçue que tu étais gauche et je crois que tous les gens de la noce seront de mon avis ». *Lettre de C. Gasnault à Guénon*, 14 novembre 1902. Inédit.

10. Nous possédons peu d'informations sur la mère de René Guénon. Nous savons néanmoins qu'elle lui confectionnera et expédiera des « omelettes chaudes » (!) au 51 de la rue Saint-Louis en l'Ile, jusqu'à son mariage ; ce qui voudrait témoigner d'une relation affectueuse et toute maternelle. Cependant, nous inclinerions à penser que Guénon était en relation plus chaleureuse avec sa tante. Au tournant du siècle, alors que Madame Duru aura été affectée comme institutrice libre au village de Montlivault, Guénon lui rendra visite régulièrement, ce qui sera l'occasion de ses premiers contacts avec le curé de Montlivault, l'abbé Ferdinand Gombault. De même, c'est Madame Duru qui organisera le mariage de son neveu avec son assistante à l'école libre, Mademoiselle Berthe Loury.

11. Mêlée aux quelques documents rassemblés par le Dr Jean Mornet, figure une lettre en provenance de Madrid, datée du 25 octobre 1904, adressée à Monsieur Guénon père et, signée par l'énigmatique « G ». Nous ignorons si Jean-Baptiste Guénon accepta de se compromettre dans cette affaire d'allure policière, mais le contenu vaut d'être rapporté afin d'illustrer un climat d'intrigue et de secret où le père semble avoir précédé le fils.

Monsieur,

Me trouvant ici prisonnier pour banqueroute, je viens vous demander

catastrophe n'est sans doute pas étranger à une peur panique qui lui fait exagérer les choses. Peur d'être abandonné, rejeté, anéanti... Avec l'entrée en jeu de la dimension religieuse, nous voyons apparaître un mélange de culpabilité et de besoin d'absolu qui pèse très lourd sur ses maigres épaules. Mais Guénon se veut, se doit, d'être à la hauteur de la situation. C'est ainsi que, hypertendu, il tente de se réaliser, de se valoriser, de se racheter par le succès scolaire, ce qui est tout à fait son style. Il a déjà la tête et l'âme débordantes de questions.... Terriblement insécure face au mystère existentiel, il vit dans l'attente de déchiffrer l'énigme, de trouver l'équation qui résout toutes les autres, de se libérer de son angoisse, de la cause de son mal, de lui-même, d'abolir la distance qui le sépare du Vrai dans toute sa nudité, mais aussi dans toute sa vérité. Guénon est à la recherche de la certitude qui le sécurisera, qui le fixera dans ce qu'il est vraiment, plus : qui le rendra invincible, affranchi des éléments, du jugement et de la sentence. Mais la route est semée d'embûches et la voie connue pour être étroite...

Se faire réprimander, se voir reléguer dans la moyenne, c'est faillir, retourner au bourbier, à son mal, à son désespoir ; c'est être condamné, pour incapacité, à l'imperfection, à son lot de

si vous voulez m'aider à retirer une somme de 940.000 francs que je possède en billets de banque dans une malle qui se trouve, à cause des circonstances que vous connaîtrez, en dépôt, dans une gare de France.

Il faudrait pour cela que vous veniez ici payer au Greffe du Tribunal les frais de mon jugement afin de lever la saisie de mes bagages et pouvoir ainsi vous emparer d'une valise à secret dans laquelle se trouve caché le récépissé du chemin de fer indispensable pour retirer la malle en dépôt.

En récompense, je vous cèderai le *tiers* de la somme.

Je ne puis recevoir votre réponse en prison, mais si vous acceptez, vous enverrez à une personne de toute confiance qui me la remettra en toute sûreté une dépêche exactement comme suit :

Tomas Salomon
Adouana, 35, principal
Madrid
Recibido viajante

Par précaution, ne la signez qu'avec ce nom = *Avon*

Ne sachant si vous êtes à la même adresse, dans la crainte que la présente ne vous parvienne pas, j'attendrai votre réponse pour signer mon nom et vous donner détails.

En attendant, je ne signe donc que :

G.

La plus absolue discrétion
Raison majeure *télégraphiez ; n'écrivez pas.*

terre-à-terre, d'ignorance, d'incertitude, d'angoisse, et s'enliser à la périphérie du réel. C'est être jugé indigne d'émerger, être rejeté — par l'intermédiaire de ses maîtres — par cela même qui est recherché, désiré, pressenti comme vital, axial. Frustré à l'origine, Guénon n'aspire déjà qu'à retourner à sa Cause... par-delà l'énigme, et se révèle irrité par tout ce qui l'en éloigne : l'opacité d'un monde qui le persécute et veut ralentir sa marche et l'imperfection de son être qui le condamne et le déprime. Tout ce qui, quelques années plus tard, sera considéré comme manifestation illusoire... semble aujourd'hui se liguer pour lui faire admettre qu'il n'est pas à la hauteur de la situation, de cette mission déjà vaguement entrevue.

LES PRÉSOCRATIQUES

Collège Augustin-Thierry (1901-1904)

Dès son premier trimestre au collège Augustin-Thierry [12], René s'est déjà ressaisi. Ainsi, son professeur de Lettres reconnaît en lui un « élève modèle, un esprit sérieux et pondéré ». Malgré son état de santé qui l'oblige à des absences prolongées, il termine sa classe de Rhétorique avec une Félicitation du Conseil de Discipline et obtient son baccalauréat première partie avec la mention « Assez bien ». On note en effet « quelques lacunes » en Composition française et surtout en Histoire/Géographie, mais on juge qu'il « pourra fort bien réussir du côté des sciences ».

En classe de Philosophie, Guénon aborde un domaine qui l'intéresse au premier chef. Son professeur de Philosophie, Albert Leclère, le juge aussitôt comme quelqu'un qui « sait écrire et [qui] réfléchit avec méthode (...) un élève excellent [qui] assimile très bien et d'une façon personnelle (...) qui n'a donné que de la satisfaction à tout point de vue ». Ce qui, en fin d'année, lui vaut, au niveau du collège, le prix d'Excellence en Philosophie, un prix d'Honneur en Dissertation française dorénavant exercée en contexte philosophique et, dû à son intel-

12. Situé dans l'ancienne abbaye de Notre-Dame du Bourg-Moyer, le collège Augustin-Thierry a été entièrement détruit lors du bombardement de juin 1940. Cf. n. 5 du présent chapitre. Les informations complémentaires sont tirées des *Bulletins de distribution des prix,* pour les années correspondantes.

ligence, à sa clarté d'esprit et à sa méthode de travail, un Accessit au Concours de Physique et de Sciences naturelles. Au niveau national, son baccalauréat deuxième partie est obtenu avec la mention « Assez bien ».

Tout en continuant à s'affirmer en Mathématiques et surtout en Sciences [13] et à se classer, en Maths Elem., au premier rang dans toutes les matières, il développe un zèle particulier pour la philosophie ; zèle qui, au dire de Leclère, est « d'autant plus méritoire qu'il est plus désintéressé ». En effet, en cette année de Maths Elem., Guénon suit aussi assidûment les cours de Philosophie que s'il y était contraint. L'année se termine avec trois Félicitations du Conseil de Discipline, un prix d'Excellence pour l'ensemble des matières, de nouveaux prix en Français, Physique et Sciences naturelles et un Accessit en Histoire contemporaine. De plus, remarqué pour ses convictions religieuses [14] par l'aumônier du collège, l'abbé Clamet, Guénon est le seul à se voir décerner un prix d'Instruction religieuse. Au niveau national, il obtient à nouveau la mention « Assez bien ».

Concentré sur le monde des idées, des principes et des nombres, sur une philosophie toute métaphysique où son talent est reconnu, ses efforts soutenus et encouragés, et sa personnalité valorisée par ce spécialiste des présocratiques qu'est Albert Leclère — à la manière d'un poisson dans son élément, Guénon est plus à l'aise dans sa peau. En effet, au cours de ses trois années passées au collège Augustin-Thierry, on ne relève aucune allusion à sa nervosité, à son impressionnabilité et à son obsession de la persécution. De même, les bulletins de notes des deux dernières années, période où il suit assidûment les cours de Leclère, ne mentionnent aucune absence... L'ambiance est au beau fixe. Néanmoins, il ne semble pas que Guénon se soit dès lors départi de son indépendance timide et hautaine à la fois, de sa solitude, de sa marginalité, qu'il se soit davantage mêlé ou qu'il ait cherché à faire corps avec ses camarades de classe à Augustin-Thierry ou avec ceux qu'il côtoie dans le cadre des activités de la Société des sciences et lettres du Loir-et-Cher ou de l'Association de la jeunesse catholique. Chose singulière, note le Dr Mornet en 1955, ce « premier de classe » laisse peu de souvenirs parmi ses anciens condisciples : « parmi ceux qui

13. Au titre d'un des meilleurs élèves, il bénéficia d'un abonnement gratuit à la *Revue scientifique* (1903) — abonnement qu'il renouvellera par la suite à ses frais.

14. *Lettre de A. Yvonneau au Dr Jean Mornet,* 28 février 1951. Inédit.

restent de la génération à laquelle il appartient, aucun ne se rappelle René Guénon » [15]. Quant à Lucien Balzer, son benjamin de quelques années, il garde en mémoire ses trajets quotidiens de l'école à la maison en compagnie d'un René Guénon qui ne lui soufflait mot... [16]. On peut supposer que, noyé dans ses pensées, concentré sur ce qu'il percevait déjà comme incommunicable, maintenu en état d'alerte et de tension par une foule de questions, de problèmes, d'énigmes dont il ne cessait d'être bombardé, Guénon n'avait rien à dire... à ce gamin qui partageait sa route et dont l'humaine présence se bornait à réchauffer quelque peu son solitaire parcours.

Albert Leclère

Albert Leclère, professeur laïc dit « l'excellent », marié et père d'un enfant, alliait à une forte personnalité une érudition certaine. La preuve en est que, dès 1904, il sera nommé professeur de Philosophie à l'université de Berne. Auparavant, il aura eu le temps de publier une série d'articles dans les *Annales de philosophie chrétienne* (1897-1901) et de s'interroger : *Le même enseignement moral convient-il aux deux sexes ?* Il répondra négativement dans le cadre de la *Revue de métaphysique et de morale* (1900). Au moment où, sous sa direction, Guénon aborde la philosophie, Alcan vient d'éditer son premier ouvrage qui se veut un *Essai critique sur le droit d'affirmer* (1901), inspiré des présocratiques et tendant à une restauration de l'éléatisme [17].

Leclère s'inscrit ainsi dans un courant de pensée qui, depuis Hegel et surtout le grief de « décadence » de Nietzsche, cherche son inspiration dans les rares et précieux débris de la sagesse

15. Mornet, J., « Autour de René Guénon », *Bulletin de l'Association des anciens élèves du Lycée de Blois,* 1955, p. 16.

16. Confidence faite au Dr Jean Mornet.

17. « Les Eléates dégagèrent les premiers la métaphysique de la science, dont la véritable notion fut pour la première fois bien précisée par Démocrite. Parménide nie absolument l'existence des phénomènes, y compris ceux qui constituent la conscience empirique, y compris la réalité de l'opinion vraie elle-même. Il pose l'existence d'un être non pensé par nous et dont pourtant l'essence est de penser. Parti de la conscience empirique, mais par pure condescendance pour l'ignorant, serf de l'opinion, il s'élève à l'idée de la pensée pure d'où il considère toutes choses et juge de tout à l'aide du seul principe de contradiction. La doctrine exposée dans ce livre est une restauration de l'éléatisme. » Leclère, A., *Essai critique sur le droit d'affirmer,* p. 37.

d'avant Socrate — dont la première édition des fragments, rassemblés par H. Diels, n'allait paraître qu'en 1903. Faisant fi de la multiplicité changeante du monde et de sa science... dont par ailleurs les résultats et conclusions s'avèrent de plus en plus menaçants pour la religion et la métaphysique en ce début de XXème siècle, notre auteur tente donc ici de dépasser l'illogisme du contradictoire, en faisant appel à une métaphysique de l'Unité absolue où la conscience, présentée comme irréelle, entraîne l'irréalité de tout phénomène. C'est à juste titre qu'on a pu établir un certain parallèle entre les conceptions métaphysiques des présocratiques et celles présentées dans les *Upanishads* de la tradition hindoue. En effet, on décèle ici et là une même recherche cosmo-métaphysique sur la nature de l'univers et sur sa cause première, dans une perspective où l'apparente matière ne saurait être opposée à l'esprit, ni le sujet à l'objet, mais étroitement imbriqués et identifiés dans l'Un de la pensée pure. Leclère résume ainsi le but de son « essai » :

> Entreprendre la critique de la conscience et du phénomène ; puis, pour pousser à bout cette critique, instituer celle de la science ; déclarer sans réserve avec Parménide que le contradictoire ne peut être ni réel, ni pensé, et établir la liste des vérités que l'on ne peut pas ne pas affirmer quand on veut être absolument sincère avec soi-même ; (...) Notre méthode a été celle-ci : partir de la conscience empirique pour nous placer au point de vue de la pensée en soi, qui est la norme et l'essence de la pensée concrète si elle existe, mais qui, nous l'avons prouvé, se trouve être la négation même de cette même pensée concrète ; (...) Quant aux résultats de cette méthode, on peut les résumer comme il suit. L'usage vraiment normal de la pensée concrète, si l'on admet son existence, ou, si l'on préfère, le développement de l'idée toute abstraite de « la pensée en soi », pensée toute abstraite qu'on peut appeler aussi du nom de « logique en soi », aboutit 1° à la négation absolue du phénoménal (...) 2° à la justification de la science envisagée comme fait purement idéal (...) 3° à l'établissement d'une métaphysique, métaphysique et morale dont la certitude est absolue (...) Cette métaphysique, reprise dans son ensemble, consiste à s'élever de l'être concret jusqu'à la forme pure de toute pensée, pour finir par l'affirmation de la pensée réelle et vivante ; elle prétend construire en dehors de la conscience empirique, elle fait profession d'ignorer la science, la critique de la science, autant que sa propre existence dans la conscience de celui qui l'édifie ; c'est ainsi qu'elle s'assure à elle-même une indépendance souveraine. (...) le savant et le philosophe doivent, s'ils veulent être des esprits complets, reconnaître que, par delà les savoirs qui sont relativement normaux à l'esprit, il en est un, un seul, qui est sans restriction absolument normal à l'esprit, et qui consiste d'une part dans la critique, de l'autre dans la métaphysique instituées ici.[18]

Il ne fait aucun doute que Guénon restera marqué par cette introduction à la philosophie, par le biais des présocratiques et sous la direction de Leclère. En effet, guidé par le principe de non-contradiction[19] perçu comme le fondement de base d'un approfondissement dans le discernement, c'est bien sur l'« indépendance souveraine » et la « certitude absolue » d'une métaphysique axée et résumée en l'Un, de même que sur la notion d'un monde « illusoire » entraînant à considérer la science comme « fait purement idéal », symbolique... que Guénon établira les fondements de son œuvre. S'inspirant des *Upanishads* et plus précisément de la perspective advaïtine du *Vêdânta* telle qu'elle est commentée par l'école de Çankara, Guénon dépassera les catégories de l'Etre pour atteindre le Zéro métaphysique du Non-Etre, mais il demeure que l'enseignement de Leclère aura largement contribué à le mettre sur la piste... en lui dévoilant les premiers indices d'une pensée appelée à répondre à son besoin impérieux de se situer en vérité et de tendre vers un savoir absolu délivré de la contradiction, de l'erreur, de la partialité et du doute.

D'ailleurs, le professeur veillait à assurer à ses élèves[20] que, armée d'une telle perspective métaphysique, la démarche intellectuelle était à l'abri de tout conflit réel entre la science et la religion ; et de conclure à ce propos dans l'optique de la controverse préternaturel/surnaturel et au sujet des difficultés suscitées par l'exégèse moderne autour des « dogmes historiques » :

> (...) pour qui adhère à la doctrine ici proposée, et veut néanmoins demeurer un croyant, les travaux les plus avancés de l'exégèse contemporaine sont sans aucun danger ; (...) Cependant, il lui faut croire à un rapport réel entre les phénomènes

18. *Ibid.*, p. 256-258.

19. De l'avis de Robert Amadou, Guénon « n'a jamais su distinguer les contraires et les contradictoires ». Cf. « Esotérisme de Guénon », *Cahiers de l'homme-esprit*, n° 3, 1973, p. 100.

20. *Essai critique sur le droit d'affirmer* n'est pas à proprement parler un « manuel scolaire » mais, outre que, en conclusion, l'auteur précise les avantages pédagogiques d'un tel enseignement philosophique, il fait directement allusion à un public composé de jeunes gens prêts à se lancer dans la vie « après une seule année d'études philosophiques ».

dont la Bible fait le récit, et les vrais événements qui ont eu lieu dans le vrai univers inconnu à la conscience empirique ; mais, désintéressé comme il l'est du monde de l'apparence, que lui importe de ne pouvoir préciser ce rapport ? [21].

Guénon retiendra cette relativisation de la dimension proprement historique de la Révélation judéo-chrétienne... avec toutes ses conséquences sur le théandrisme christique, sur la Mort et la Résurrection du Christ-Jésus, et s'aventurera même, sur des bases que d'aucuns dénonceront comme syncrétiques, à préciser le rapport entre le monde de l'apparence et l'univers réel. En effet, pour Guénon, l'essentiel se joue, se détermine ailleurs et de toute éternité, hors du temps et de l'espace qui, périodiquement, ne peuvent en révéler que de multiples et éphémères symboles.

L'auteur terminait en rappelant à ses élèves que « la vérité c'est ce qui est normal à l'esprit de penser et de croire :

(...) regardez en vous, cherchez ce que vous ne pouvez nier, laissez votre pensée se développer d'elle-même sans la troubler, et vous verrez, je ne dis pas ce qu'il faut croire, mais ce que vous croyez au fond, implicitement. (...) Plus tard, quand on a débuté ainsi, on peut réussir à faire accepter les vérités les plus éloignées, en apparence, de ce qu'il est naturel à l'esprit de penser (...) Il n'est pas jusqu'à cette proposition : « L'être est, mais il n'est pas vrai que vous le pensiez, sinon où vous êtes réellement, c'est-à-dire en lui, loin de cette conscience empirique qui n'est point », il n'est pas jusqu'à cette proposition qui ne finisse par trouver créance. (...) Comment bien penser, si l'on ne sait tout d'abord rectifier, au nom de l'idée pure, les idées qu'une longue habitude, une paresse d'esprit jamais complètement vaincue, mille influences extérieures enfin ont parées d'un semblant de logique ? Dans la mesure où nous avons le courage d'être vraiment des esprits, nous nous rendons aptes à engendrer le vrai savoir, d'où suit le bien vivre. [22]

La vérité en soi est ici ramenée à une dimension purement intuitive, plongeant ses racines dans l'inconscient et vérifiée à la lumière de la logique pure. Démarche que Guénon ne tardera pas à poursuivre, à approfondir et à conceptualiser d'une manière plus ou moins originale, au contact des doctrines orientales, des théories gnostico-occultistes et de la perspective maçonnique. C'est ainsi que nous sommes amené à nuancer l'affirmation de Guénon [23], dans *Orient et Occident* (1924), se proclamant indemne de toute influence philosophique occidentale, antérieure à la fixation de ses idées qu'il voulait entièrement inspirées de l'Orient.

21. *Ibid.*, p. 260-261.
22. *Ibid.*, p. 262-263.

Enfin, sans nous y arrêter, signalons que par la suite Leclère publiera entre autres *Le mysticisme catholique et l'âme de Dante* (1906). Contrairement à Guénon qui fera de l'auteur de *La Divine Comédie* un des plus illustres représentants de l'ésotérisme en Occident, aux yeux de Leclère l'expérience spirituelle de Dante, subordonnée à une émotivité toute humaine et naturelle, se verra ramenée à « une synthèse incomplète et illogique, mais prestigieuse et géniale du mysticisme catholique authentique [24] et de l'esprit dont procèdent toutes les formes dégénérées de celui-ci ». A travers cet aperçu de psychologie religieuse, Guénon pourrait avoir retenu l'étroite imbrication de l'affectivité et du mysticisme. Leclère donnera aussi une analyse-critique de la philosophie anti-intellectualiste à l'aube du XXème siècle, *Pragmatisme, modernisme, protestantisme* (1909), et un *Bilan de la philosophie religieuse* (1913), philosophie religieuse qu'il ne définit pas en termes clairs, mais à laquelle il reproche de diminuer « le scandale du surnaturel », de réduire la religion à la morale et, de feindre de ne dire, du divin, que des choses sans rapport avec le réel. Ces trois ouvrages, dont les deux derniers ont été signalés dans *Les Entretiens idéalistes* de Paul Vulliaud, révèlent des thèmes susceptibles d'avoir fait l'objet d'échanges et de réflexions à l'époque où Guénon fréquentait le collège Augustin-Thierry. A partir de 1910, l'intérêt de Leclère devait s'orienter plus particulière-

23. « (...) ce que nous sommes intellectuellement, c'est à l'Orient seul que nous le devons et ainsi nous n'avons derrière nous rien qui soit susceptible de nous gêner le moins du monde. Si nous avons étudié la philosophie, nous l'avons fait à un moment où nos idées étaient déjà fixées sur tout l'essentiel, ce qui est probablement le seul moyen de ne recevoir de cette étude aucune influence fâcheuse. » *OO*, p. 225.

24. L'auteur précise que son introduction rétrospective des divers types de mystique catholique omet tous les mystiques antérieurs à la première Renaissance. Compte tenu de cette délimitation, saint François d'Assise et saint François de Sales lui apparaissent comme les meilleurs représentants du « mysticisme catholique authentique ». Dante se situe « entre ceux qui méritent absolument le nom d'évangéliques, et ceux, plus ou moins déchristianisés, qui ne pratiquent au fond d'autre religion que la 'religion de la beauté' ». Leclère décèle des traces de cette forme atténuée de mysticisme « où le paganisme se teinte de sentimentalité catholique », chez Dante et chez Gœthe.

ment vers la psychologie religieuse, la psycho-pathologie et même la psychiatrie.

LE PRÉTERNATUREL

Collège Rollin (1904-1906)

Premier de sa classe en Maths Elem., lauréat du prix d'Honneur du collège Augustin-Thierry et du Concours Général, René Guénon monte à Paris où, introduit par la lettre qui suit :

> Léon Boucheron, principal du Collège Augustin Thierry, présente ses hommages à Monsieur Rousselot et se permet de lui rappeler qu'il a été son élève au lycée d'Agen. Il lui adresse un excellent élève, le jeune Guénon, qui désire préparer Polytechnique. Guénon est le meilleur élève du Collège de Blois — Accessit de physique au Concours général de Philosophie — vient de faire une excellente classe d'Elémentaires. Il est encore jeune — il est remarquablement doué et très travailleur.

Il s'inscrit, comme interne, en Mathématiques spéciales au collège Rollin [25] avec l'intention d'obtenir une Licence de Mathématiques. L'intérêt de Guénon pour cette discipline est confirmé par certains brouillons de notes datant vraisemblablement de l'époque de l'enseignement de Leclère au collège Augustin-Thierry, et qui traduisent l'importance prioritaire que Guénon attachait à la certitude mathématique [26].

Les résultats qu'il obtient la première année (1904-1905) sont très faibles dans l'ensemble ; en Mathématiques, en Physique aussi bien qu'en Dessin d'imitation, il rejoint le dernier quart d'une classe de trente-deux élèves. Mais il « montre de bonnes dispositions » pour la langue allemande et les Lettres en général où il se classe second. Les Arts d'agrément qui offrent un éventail qui va de la danse à l'équitation, en passant par les instruments de musique, retiennent notre ami pour des cours d'escrime. Aux prises avec une compétition féroce, appelé à se mesurer à de jeunes « matheux » pré-sélectionnés, Guénon se bute à de dures réalités. On note à nouveau qu'il « a besoin, dans son intérêt, de devenir moins impressionnable et moins nerveux ». Dans une lettre datée du 6 mars 1905, le nouveau directeur du collège Rollin, Monsieur A. Cuvillier, autorise, par permission toute spéciale, le jeune René à sortir le lendemain : « Je pense qu'il reviendra de Blois plus calme », et poursuit en réitérant *la* question : « mais pourquoi son imagination s'exagère-t-elle les choses, comme il le fait ? ». Monsieur Cuvillier est contrarié de voir la façon dont René supporte l'internat où « il se rend malheureux à plaisir ». Il est facile d'imaginer que le grégarisme permanent de l'internat devait assez mal convenir à ce type de jeune homme indépendant, marginal et, à nouveau victime de sa nervosité, de son impressionabilité ... accentuées par la perspective cauchemardesque d'un échec.

La seconde année (1905-1906), tout en poursuivant ses études au collège Rollin, Guénon s'inscrit à l'Association des candidats à l'Ecole Polytechnique et à l'Ecole Normale Supérieure, dans le but précis de combler ses lacunes mais, en janvier, il exprimait déjà « le désir de ne suivre ni les cours de dessin graphique, ni les cours de dessin d'imitation » [27], épreuves obligatoires pour l'entrée à Polytechnique mais facultatives pour l'Ecole Normale Supérieure. Malgré les réticences d'un directeur qui tolère mal les statuts privilégiés, les absences de Guénon, du côté de Blois, se multiplient [28]. Il s'ensuit que, tout au long de cette seconde année, le « travail à l'étude » et la « conduite » subissent une décote de « très bien » à « bien ». Les observations trimestrielles signalent que René doit « surveiller sa lenteur et corriger, s'il est possible, son caractère un peu ner-

25. Aujourd'hui, le lycée Jacques-Decour, 12, avenue Trudaine.

26. « Ce qui fait la certitude des résultats des mathématiques, c'est que l'esprit n'a pas à faire appel à l'expérience pour les vérifier ; il étudie ici des choses qui n'existent pas en dehors de lui, qui n'ont de réalité qu'en tant que pensées ; la seule condition de la vérité est ici *l'accord de la pensée avec elle-même.* Au contraire, dans les sciences de faits, les résultats obtenus par le raisonnement doivent ensuite être vérifiés par l'expérience ; il doit y avoir non plus seulement *accord de la pensée avec elle-même,* mais aussi *accord entre la pensée et les phénomènes.* Ici, il ne peut pas y avoir de certitude absolue ; il y a place pour le doute (...) ». Cf. *Brouillons de notes,* conservés dans le dossier rassemblé par le Dr J. Mornet. Inédit.

27. *Lettre de A. Cuvillier à Monsieur Guénon père,* 5 janvier 1906. Inédit.

28. « (...) la circulaire de M. le Recteur, dont j'ai le devoir d'observer les instructions, porte expressément que les internes [ne] sortiront [qu'à compter] du dimanche matin ». *Lettre de A. Cuvillier à Monsieur Guénon père,* 26 février 1906. Inédit

« Je vois que l'état de santé de votre fils ne lui a pas permis de reprendre encore ses études. Je vous serais très obligé de bien vouloir, selon l'habitude, demander à votre médecin un certificat pour justifier l'absence. » *Lettre de A. Cuvillier à Monsieur Guénon père,* 16 juin 1906. Inédit.

veux et impressionnable ». Malgré « des progrès en Mathématiques et en Physique qui sont de bonne augure », en fin d'année ses professeurs le jugent « encore loin du niveau de l'examen ».

C'est ainsi que Guénon abandonne l'idée de poursuivre des études universitaires en Mathématiques pures. Quelque dix ans plus tard, en 1915, il obtiendra une Licence ès Lettres (section : Philosophie, option : Mathématiques générales) et, l'année suivante, se verra décerner un Diplôme d'études supérieures en Philosophie avec un Mémoire consacré à l'*Examen des idées de Leibnitz sur la signification du calcul infinitésimal*. Reçu à l'écrit, il essuiera un échec définitif à l'oral de l'Agrégation de Philosophie en 1919 ; de même, il ne devait jamais obtenir son Doctorat ès Lettres puisque le manuscrit de l'*Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues* allait être refusé pour son manque de rigueur scientifique, par Sylvain Lévi, en 1921.

Mais déjà, avec l'échec au collège Rollin, une page est tournée. Réformé pour raison de santé en 1906, Guénon s'installe à l'écart de l'agitation du Quartier Latin, au 51 de la rue Saint-Louis en l'Ile, dans l'ancien hôtel Cheniseau, siège de l'archevêché à l'époque des événements de 1848. Durant quelque vingt-cinq ans — entrecoupés de brefs séjours à l'étranger et en province — jusqu'à son départ pour le Caire, Guénon occupera un appartement au 3ème étage : cuisine, salon et deux chambres.

Dorénavant, à partir de 1906, Guénon a toute liberté pour chercher sa voie... en marge de l'académie universitaire, du côté des milieux maçonnico-occultistes. Introduit par un ami, il fréquente d'ailleurs, depuis peu, l'Ecole Hermétique de Papus.

L'Abbé Ferdinand Gombault

C'est par l'entremise de sa tante Madame Vve Duru, devenue institutrice à Montlivault dans le Loir-et-Cher, que René Guénon fit la connaissance du curé du village, le chanoine Ferdinand Gombault, ancien élève du Séminaire Français de Rome et Docteur en Philosophie de l'Académie Saint-Thomas. Examinateur du diocèse de Blois, on peut supposer que le chanoine Gombault eut tôt fait de déceler l'intérêt du jeune bachelier en herbe pour les questions philosophiques et religieuses. Pendant plus de trente ans, jusqu'au départ de Guénon pour le

Caire tout au moins [29], un contact régulier, à l'occasion des petites et des grandes vacances, sera maintenu entre ces deux intellectuels que réunit un même intérêt pour le préternaturel [30] et les énigmes de l'occulte confrontés aux données scientifiques, philosophiques et religieuses. Mais c'est dans deux camps différents, opposés, que chacun devait choisir d'œuvrer ; alors que le chanoine Gombault, formé dans la ligne du plus strict thomisme de la seconde moitié du XIXème siècle, sera tout entier voué à l'apologie du catholicisme, Guénon, influencé par les courants maçonnico-occultistes, allait rapidement se tourner vers une gnose ressourcée au *Vêdânta* et intégrée par la voie du soufisme. On peut supposer que le chanoine Gombault, à l'image des proches et amis catholiques de Guénon, ignora longtemps, au moins jusqu'au début des années 30, les choix déterminants du neveu de Madame Duru. Ce qui ne les empêcha point de discuter âprement — politique à l'occasion, puisque nos deux amis sont partisans de l'Action française — mais surtout de thèmes aussi divers qu'abrupts, tels les façons et contrefaçons de la mystique, les apparitions, les miracles, l'hypnose, la radiasthésie, le spiritisme ; même de cosmologie et d'hypothèses antédiluviennes, de prédestination, d'exégèse, sans oublier les religions non-chrétiennes, en particulier le bouddhisme et le brahmanisme. Un ensemble de thèmes sur lesquels d'ores et déjà le chanoine Gombault se penchait et qu'il tentait de situer en s'inspirant de la plus stricte orthodoxie, dans une impressionnante liste de publications qui s'échelonnent sur une vingtaine d'années (1894-1915).

C'est en nous familiarisant davantage avec le personnage à travers quelques-uns de ses écrits que nous serons à même de discerner le type d'influence que le chanoine Gombault a pu exercer sur le jeune Guénon dont on se souvient [31], avec quelle ferveur, il priait à Lourdes vers l'âge de dix-huit ans...

Dès 1894, on avait vu l'abbé Gombault donner un *Accord de la Bible et de la science dans les données fournies par la cos-*

29. Point d'information confirmé par la nièce de Guénon, sœur Marie-Chantal, de son vrai nom : Françoise Bélile.

30. « *Préternaturel* : ce qui est en dehors du cours ordinaire des choses, non pas en ce qu'il dépasse les possibilités de cette nature, mais en ce qu'il dépasse les possibilités d'une nature donnée. » Lalande, A., *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, p. 882.

31. Confidence de Mme Vve Duru rapportée in Maurice-Denis Boulet, N., « L'ésotériste René Guénon », *La Pensée catholique*, 1962, n° 77, p. 30.

mographie et la physique du globe. Très bien informé dans le domaine scientifique, il abordait avec compétence les aspects les plus divers de la cosmogénie et de la géogénie, allant jusqu'à soutenir l'hypothèse de « la pluralité des mondes habités » [32]. Néanmoins, la critique [33] de l'époque relevait son souci quelque peu excessif de recueillir çà et là des indices d'une concordance entre la science et la Bible. Etant donné que notre abbé reconnaît sagement que la Bible ne saurait être considérée comme un traité scientifique, on s'interroge sur le bien-fondé « de menus rapprochements, de coïncidences qui peuvent n'être que fortuites »... On comprend mal qu'il trouve un certain intérêt à noter que le nom hébreu de la terre « en exprime la forme globulaire » ou que l'Ecclésiaste nous enseigne « le mouvement giratoire du vent » et « la circulation aérotellurique des eaux ». On relève également qu'il n'hésite pas à faire appel aux réservoirs de l'écorce terrestre et même à « des atmosphères supérieures à la nôtre » afin d'expliquer la masse extraordinaire des eaux diluviennes... [34].

Ce premier ouvrage révèle donc des traits de caractère et d'intelligence qui allaient parfaitement se convenir et s'ajuster — dans la forme sinon dans le fond — aux tendances et aux préoccupations d'un Guénon, toute sa vie penché sur les nombreux rapprochements qu'est susceptible d'offrir le symbolisme cosmologique, scriptural et linguistique. L'abbé Gombault allait d'ailleurs publier en 1915, dans l'esprit de Genèse XI, I., une analyse de la *Similitude des écritures figuratives* (chinoise, égyptienne, babylonienne), qui traduit sa conviction, à l'origine [35], d'une seule et unique langue hiéroglyphique ; un point

32. A l'époque de ses premiers contacts avec Guénon, l'abbé Gombault traite à nouveau la question. Nous en voulons pour preuve un *Brouillon de conférence* daté d'octobre 1903 et structuré en trois points : I. L'homme, centre de l'Univers ; II. La pluralité des mondes habités ; III. La pluralité des mondes habitées et nos dogmes.

33. « Comptes rendus », *La Science catholique,* 15 août 1895, p. 838.

34. « N'est-il pas plus raisonnable de ne retenir que la thèse, ou si l'on veut l'hypothèse qui supprime toutes les difficultés, — l'hypothèse qui fait du déluge biblique un phénomène purement local, n'atteignant que le pays habité par Noé et la race à laquelle il appartient ?... ». Conclusion d'une *série de notes* (non datées) sur le thème du Déluge universel. Inédit.

35. Pour l'abbé Gombault, l'origine de l'espèce humaine s'inscrit dans le cadre de « la doctrine d'un couple unique (...) dans l'esprit même du Christianisme et écrite en toutes lettres dans tous nos livres sacrés ». (*Conférence de juillet* 1903). Ce qui ne saurait l'empêcher de s'intéresser aux diverses chronologies (chaldéenne, égyptienne, chinoise, indienne,

qui recoupe à sa façon la notion de tradition primordiale si chère à Guénon. Un même penchant à traiter les questions les plus abruptes et à suivre les données d'un problème jusque dans leurs ultimes conséquences allait aussi l'amener à réfuter et à commenter longuement, dans les colonnes de *La Science catholique* (1903-1904), un ouvrage du Père Leray sur *La Constitution de l'univers et le dogme de l'Eucharistie* (1869).

Dès 1894, il s'employait aussi à fustiger *L'Avenir de l'Hypnose,* porte ouverte sur le spiritisme où Satan achève « de se dépouiller de l'anonymat qu'il garde encore dans l'Hypnotisme». Rédigé en grande partie pour réfuter les doctrines beaucoup trop « Salpêtrière » de l'abbé Elie Méric [36], il en profitait pour dénoncer les interprétations des doctes du spiritisme et adeptes d'un faux catholicisme, les Gibier, Péladan, Papus etc. Il va de soi que notre digne abbé y niait la réincarnation et la possibilité de communiquer avec les morts. — Le fait d'assimiler plus ou moins le magnétisme hypnotique au spiritisme et de n'y voir que « deux nuances du diabolisme » amenait *La Science catholique* [37], sous la plume de J. Forget, à déceler chez l'abbé Gombault une « tendance théologique beaucoup trop étroite ». On déplorait en effet son insistance à souligner « la difficulté de marquer une ligne de départ entre le *naturel* et le *préternaturel*», ce qui l'amenait à « élargir démesurément » les frontières du préternaturel... Jean-Pierre Laurant a déjà attiré l'attention sur certains recoupements avec *L'Erreur Spirite* (1923) de Guénon. Nos deux auteurs se montrent en effet unanimes à considérer le spiritisme — qui se veut essentiellement une communication avec les désincarnés, en s'appuyant sur la théorie du corps astral — comme une pseudo-science qui ne résiste pas à un contrôle sérieux mais dont la réalité des phénomènes apparaît aussi certaine que leur origine, inquiétante ; origine que Guénon rattachera à quelque satanisme qui s'ignore, ce dernier alimenté par les « états inférieurs » que notre ami associe au « subconscient ». Mais le parallère s'arrête là puisque, si Guénon refuse les théories de la réincarnation et du corps astral, il n'en

scientifique) relatives à l'antiquité de l'homme (*Conférence d'août* 1903), à l'hypothèse des Préadamites (*Conférence de juin* 1903) ou aux diverses approches traditionnelles (Hésiode, Thibet, Zend-Avesta, Hindous, Indiens, Mexicains, Chaldée, Assyrie, Egypte) du concept de Paradis terrestre (*Conférence de septembre* 1903).

36. Meric, E., *Le Merveilleux et la science, étude sur l'hypnotisme.*

37. Forget, J., « Bulletin théologique », *La Science catholique,* fév. 1896, p. 313-314.

demeure pas moins que, dans le cadre de cet ouvrage tendant à la réhabilitation de la magie et de la théurgie... il sous-entend de manière fort habile son adhésion occulte aux théories de l'état subtil et de la métempsychose, dans la logique même d'un des fondements de son œuvre : les états multiples de l'être. Etats multiples qui intègrent donc aussi des « états supérieurs » que Guénon associera au « supra-conscient ». C'est ainsi que, toujours dans ce même contexte de *L'Erreur Spirite,* Guénon sera amené à affirmer que « tout ce qui est dit théologiquement des anges et des démons peut aussi être dit métaphysiquement des états supérieurs et inférieurs de l'être » ; axiome, il va sans dire, qui allait en faire sourciller plus d'un... et auquel on peut déjà rattacher l'énigme des « Supérieurs Inconnus » à laquelle Guénon nous introduira dans la suite de la présente étude.

Notons que, dans la première décade du siècle, parallèlement à l'intégration de Guénon aux milieux maçonnico-occultistes groupés autour de Papus, le chanoine Gombault donnera à paraître dans *La Science catholique,* une série d'articles connexes ayant trait à la métapsychique et plus spécialement à l'occultisme et au spiritisme. Qu'est-ce donc qui avait pu amener l'abbé Gombault à s'intéresser de si près au spiritisme et à l'occultisme ? C'est alors qu'il faut se rappeler la part qu'il avait prise dans la controverse suscitée *Autour des apparitions de Tilly-sur-Seulles* (1896) [38], ancien haut-lieu, « colline inspirée » du prophète hérésiaque Vintras. Venu en simple curieux et avec mille précautions dans ce village du Calvados, l'abbé Gombault avait fini par prendre la plume en convaincu et à se faire l'avocat, discussion scientifique et théologique à l'appui — et par comparaison avec Lourdes, la Salette et Pontmain — de la véracité des visions [39] de la Vierge reçues par les élèves et les religieuses du Sacré-Cœur de l'école de Tilly, du 18 mars au

38. Ensemble de visions accompagnées de phénomènes insolites — amorcé le 18 mars 1896 alors que les élèves et les religieuses de l'école de Tilly se crurent témoins d'une première apparition de la Vierge (Immaculée-Conception) aux abords d'un arbre du champ Lepetit situé à quarante ou cinquante mètres de l'école. Par la suite, les apparitions se succédèrent et se scindèrent en deux séries *non simultanées* : à l'école — et — au champ Lepetit, chaque groupe ayant ses témoins bien déterminés. Les phénomènes au champ se poursuivront tout au long des années 1896, 1897, 1898... et seront longuement commentés par Gaston Mery dans *L'Echo du merveilleux.*

39. Vingt-quatre visions de la Vierge plus deux visions de la basilique souhaitée.

26 juillet 1896. Face à la dichotomie des phénomènes, l'abbé Gombault avait déjà souligné que

> Partout où se montre le *préternaturel divin,* on est presque assuré que le *préternaturel diabolique* fera son apparition, si Dieu le permet, pour retarder et même égarer le jugement de ceux qui auront à se prononcer sur ces faits, en même temps que pour atténuer, s'il se peut, l'effet des manifestations divines en jetant sur elles le discrédit des contrefaçons.
> Les contrefaçons affectent ordinairement deux modes qui parfois se développent parallèlement : l'un est grossier et patent à tous les yeux ; l'autre est tissé dans la trame des événements avec toute l'habileté satanique, et il faut une étude attentive et l'application des règles théologiques qui concernent le discernement des esprits, pour suivre la marche de l'œuvre démoniaque et séparer finalement l'ivraie du bon grain. [40]

S'il s'avérait que notre abbé s'était trompé, il reconnaissait d'ores et déjà qu'il aurait alors été trompé par le Menteur...

> (...) et je ne serais pas humilié de le savoir plus malin que moi ; j'irai alors m'asseoir sur le banc de ceux que le diable aura *roulés,* en compagnie de M. Gaston Méry (...) Papus viendra nous voir de temps en temps, et nous causerons des malices de la *force psychique.* [41]

Lors même que l'imposteur Léo Taxil [42] venait, sinon de dévoiler du moins de proclamer la « mystification » du *Diable au XIXème siècle,* l'abbé Gombault rédigeait, en 1897, un Rapport sur les apparitions de Tilly-sur-Seulles pour le compte de l'évêque de Bayeux demeuré, jusque là ,enfermé dans sa réserve. *Un* verdict négatif, confirmé en 1956 par l'autorité épiscopale de Bayeux [43], stipule que « la réalité des apparitions de Tilly n'a jamais été reconnue par l'Eglise » et que « pélerinages et manifestations religieuses sont interdits » sur les lieux de l'affaire.

Comme nous sommes en droit d'avancer qu'à l'époque des aparitions de Tilly-sur-Seulles l'abbé Gombault était déjà en

40. Gombault, F., *Les visions de l'école de Tilly-sur-Seulles,* p. 3-4.

41. Gombault, F., *Les apparitions de Tilly-sur-Seulles, étude scientifique et théologique. Réponse à M. Gaston Mery,* p. 5.

42. Cf. Weber, E., *Satan Franc-Maçon : la mystification taxilienne* ; Berchmans, M., *Le Diable au XIXème siècle. La mystification du Dr Bataille.* Pour un point de vue différent sur la question, cf. Fry, L., *Léo Taxil et la Franc-Maçonnerie.*

43. Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.,* n° 80, p. 68, n. 2.

relation avec Madame Duru et que cette dernière semble même avoir pris un intérêt direct [44] à la controverse, la famille Guénon en aura sans doute reçu des échos. Ainsi, nous pouvons émettre l'hypothèse qu'au moment de sa Première communion (1897), le jeune René Guénon est déjà éveillé, alerté, par un affrontement de Dieu et de Satan sur un arrière-plan d'insolite... Des éléments qui sont ici susceptibles d'avoir influencé chez notre ami sa quête impérative pour un discernement de l'invisible.

Noële Maurice-Denis Boulet, qui introduisit Guénon dans le milieu de l'Institut catholique de Paris et entretint avec lui une amitié suivie de 1915 à 1923, portera un jugement très sévère sur le chanoine Gombault, dont elle avait eu à déplorer les effets néfastes de son « thomisme de manuel lié à une évidente étroitesse d'esprit » sur René Guénon. Certes, sa tendance à établir des rapprochements hâtifs, telle qu'elle s'était à nouveau manifestée à travers un parti-pris téméraire en faveur des apparitions de Tilly-sur-Seulles, ne témoignait pas d'une véritable compétence spirituelle ni d'une aptitude au discernement psychologique et théologique en matière de mystique :

> (...) dans son esprit, dans son milieu, ces apparitions de la Vierge à toute une classe d'enfants d'une école, ces manifestations de dévotion paysanne, c'était là le mysticisme catholique ! Par contre, tout ce qui ne venait pas d'un milieu orthodoxe était nécessairement suspect, faux et même diabolique. Les « signes » mis en valeur en chacun des cas apparaissent superficiels, conventionnels, enfantins. C'est formé par des gens comme cela que notre Guénon de dix-huit ans, arrivant à Paris, en 1904, en proie à la vive et naturelle curiosité de la jeunesse, se précipitait chez leur bête noire, Papus, contre qui Gombault avait polémiqué. Il faisait vite le tour du spiritisme, puis du théosophisme, et même du gnosticisme de Fabre des Essarts. Mais il gardait, en poursuivant ses investigations dans les milieux maçonniques, une opposition foncière à la religion de son enfance, pour lui synonyme d'étroitesse, d'*exotérisme*, de théologisme, je veux dire d'une conception des dogmes comme exclusifs des hérésies plutôt que comme lumière de doctrine et de vie spirituelle. Cette lumière, il la chercherait ailleurs. Pour lui, le catholicisme, ce serait désormais une « tradition » respectable, préférable, certes, du point de vue social et même intellectuel, au profond désordre moderne, mais aussi une tradition superficielle, « incomplète », et liée au sentimentalisme puéril de la dévotion populaire, au mysticisme des phénomènes. (...) Comment reprocher à Guénon sa conception péjorative du mysticisme chrétien ? [45]

44. Par référence à un brouillon de lettre non datée, de l'abbé Gombault, adressée à un anonyme et qui spécifie que le signataire a déjà remis à Mme Duru une documentation relative aux apparitions de Tilly-sur-Seulles.

Mais enfin, il demeure que l'abbé Gombault — curé de village plus curieux et compétent en matière à la fois théologique, philosophique et scientifique que la très grande majorité des confrères de son temps — n'allait pas se fixer obsessionnellement sur le cas de Tilly-sur-Seulles. Au contraire, cette expérience allait sans tarder se révéler stimulante à approfondir l'épineuse question de *L'imagination et les phénomènes préternaturels* (1899). Un ouvrage qui se voyait couronné par l'Institut catholique de Paris et qui peut, encore aujourd'hui, constituer une source de référence sur le plan des catégories de la mystique naturelle et de la mystique surnaturelle.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à une réfutation thomiste des théories occultistes traitant directement du préternaturel. Au premier plan, la triade corps-âme-esprit, avec sa théorie du « double fluidique » (...« corps astral » ou « état subtil » selon les nuances de chacun), confrontée avec celle de l'« union substantielle de l'âme et du corps ». C'est l'occasion de passer en revue les divers phénomènes qui ne relèvent pas du sens commun et que certains auraient tendance, aujourd'hui, à classer tout simplement dans le domaine de la métapsychique telles la bilocation, la stigmatisation, la lucidité, la clairvoyance, la divination, la télépathie etc., mais dont l'auteur nous rappelle que, si la science moderne est appelée à faire des progrès dans leur investigation — investigation dont les résultats ne pourront que mieux contredire les théories de l'occultisme, du théosophisme et du spiritisme — il n'en demeure pas moins que ces phénomènes préternaturels demeurent, dans la ligne de saint Thomas, étroitement imbriqués avec le divin ou le diabolique. Ce qui nous ramène au fameux paradoxe que, les théories occultistes réfutées, les phénomènes n'en seront pas pour autant désoccultés, et conserveront leur énigme, leur mystère. Décidément, les choses ne sont pas simples... et on se prend à excuser quelque peu Guénon d'avoir poussé sa propre investigation sous d'autres cieux jugés plus savants et plus cléments. Mais, nouveau paradoxe : alors qu'il se sera désormais perçu dans la voie de la pure vérité métaphysique, Guénon se sentira irré-

45. Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.*, p. 69.

versiblement guetté, menacé, persécuté par les forces du mal... Les anciennes catégories de « divin » et de « diabolique » seront transposées dans un affrontement manichéen entre la « tradition » et la « contre-tradition », entre l'« initiation » et la « contre-initiation » et, les opposants et contradicteurs sur son propre terrain seront qualifiés de « sataniques ». Davantage qu'un Gombault — affermi dans la foi chrétienne et acquis, malgré ses écarts, à la rigueur scientifique — il s'ensuivra donc que Guénon, incliné par son tempérament et poussé par ses propres investigations, évoluera toute sa vie dans un univers occulté.

Achevons le portrait du chanoine Gombault en attirant l'attention sur son intérêt marqué pour les religions orientales dans leurs rapports avec le christianisme, surtout le brahmanisme et le bouddhisme. Ce dernier considéré comme une « corruption » du brahmanisme, avant même que Guénon, jusqu'aux années 30, soutienne à son tour la thèse qui veut que le bouddhisme soit perçu comme une « déviation » de ce même brahmanisme [46]. A l'inverse de la thèse dominante des orientalistes de la fin du XIXème siècle, le chanoine Gombault, prenant appui sur la très relative ancienneté des textes orientaux traditionnels, s'emploiera à démontrer *Les emprunts du Brahmanisme et du Bouddhisme* au judaïsme et au christianisme, dans une série d'articles parus dans la *Revue de Lille* (1911). Thème repris dans la préface « A la recherche de la vraie religion » et le chapitre troisième « Les ' fausses origines ' des dogmes chrétiens » d'un de ses ouvrages demeurés inédits : *Vers l'Homme-Dieu par l'Eglise,* dont diverses indications donnent à penser qu'il aurait été rédigé pendant la guerre 1914-1918. Inutile de préciser que l'argumentation de notre chanoine apologète se situe à l'encontre même de la position guénonienne. On peut même supputer que c'est à la suite de discussions et de confrontations avec le neveu de Madame Duru, influencé par le postulat qui veut que le christianisme soit un sous-produit de l'Inde « gâté », en chemin, et en Palestine..., que le curé de Montlivault décida de s'atteler à sa réfutation ; réfutation qui se voulait une suite logique à sa stigmatisation des courants modernistes partisans de l'évolution des dogmes et complices des théoriciens de la « religion universelle » ... à extraire d'une quintessence rationnelle de l'ensemble des religions,

46. Dans le cours des années 30, A.-K. Coomaraswamy amènera Guénon à reviser ses positions sur la question en considérant dorénavant le bouddhisme comme une tradition originale et authentique.

compte tenu qu'elles revendiquent toutes le statut équivalent de Révélation. Notre chanoine, au contraire, s'emploiera à démontrer que seul le judéo-christianisme, prolongé dans l'Eglise, a droit au titre de Révélation surnaturelle, et que les traits de similitude, perceptibles dans les textes orientaux, sont dus pour une part à la révélation primitive et, pour l'autre, à des emprunts bibliques (Ancien et Nouveau Testament) dont les indices [47], sinon les preuves, sont repérables depuis le VIIIème siècle avant Jésus-Christ, c'est-à-dire depuis les diasporas juives sous Salmanasar roi d'Assyrie et Nabuchodonosor, jusqu'aux évangiles apocryphes répandus par les nestoriens au IIème siècle.

A constater une telle divergence d'opinions entre le chanoine Gombault et René Guénon, on demeure quelque peu étonné de voir confirmer [48] leur relation suivie pendant une bonne trentaine d'années. Quel motif, quel intérêt poussaient Guénon à rendre régulièrement visite au curé de Montlivault ? Nous dirions, essentiellement, des liens de vieille amitié, de même appartenance politique, et le terrain propice à échanger commentaires et impressions sur les divers milieux catholiques que Guénon côtoiera jusqu'à son départ pour le Caire. Egalement, les liens d'amitié qui unissaient le chanoine [49] et Mesdames Duru et Guénon qui avaient toutes deux exercé comme enseignantes libres à Montlivault. Il n'est pas impossible que ce soient elles, que préoccupait quelque peu la situation religieuse de René comme elles le confieront à Noële Maurice-Denis, qui aient vu d'un œil favorable ces visites régulières à la cure de Montlivault, confiantes dans les prières et l'intervention du pieux chanoine.

En tout cas, le chanoine Gombault ne pouvait manquer de parcourir les ouvrages de Guénon amorcés par son *Introduc-*

47. « De la Perse et de la Médie, ils [les Juifs] passent par la Bactriane et le Thibet, et vont les uns en Chine, les autres dans l'Inde, emportant avec eux leurs livres sacrés. (...) Ainsi, le Judaïsme était connu dans la région où se composait le *Rig-Véda,* au moment même où se versifiaient les derniers chants du premier livre védique. (...) C'est un fait démontré que l'influence de l'antique révélation, et après cela, l'influence des livres mosaïques s'est fait sentir chez tous les peuples. Et tous les peuples à monuments littéraires en ont accusé les traces aisément reconnaissables. » Gombault, F., « Christianisme et Bouddhisme », *Revue de Lille,* oct. 1911, p. 1002 et 1006.

48. *Lettre de sœur Marie-Chantal à l'auteur,* 20 juin 1974. Inédit.

49. « (...) prêtre très original d'après ce que Berthe [Guénon-Loury] m'en avait dit ». *Lettre de H. Loury à l'auteur,* 8 juin 1974. Inédit.

tion Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues (1921) et dont sept nouveaux titres allaient être publiés avant son départ pour Le Caire. Sans doute, leur contenu s'est révélé matière à ample discussion. A ce propos, nous aurions été curieux de lire quelque compte rendu rédigé de la plume même du chanoine, mais nos recherches ne nous ont permis d'en déceler aucun. C'est là ce qui nous amène à signaler un autre point d'étonnement, le fait que le curé de Montlivault semble avoir clos la liste de ses publications à une date aussi précoce que 1915, alors qu'il n'avait encore que cinquante-sept ans. Nous n'avons obtenu aucun point d'information susceptible d'expliquer cette brusque interruption. Nous pouvons simplement rappeler, en guise de conclusion, qu'elle coïncide avec la rencontre de Noële Maurice-Denis et de René Guénon et l'amorce de la confrontation de ce dernier avec les conceptions néo-thomistes en vogue depuis peu à l'Institut catholique de Paris, et dont certains représentants, tels Jacques Maritain et Pierre Germain, n'allaient pas tarder à déplorer et à rectifier l'étroit thomisme auquel Guénon disait se référer en la personne du chanoine Gombault. Ce qui, au lendemain de la guerre 1914-1918, décida peut-être le curé de Montlivault à céder sa plume à des plus jeunes...

LES « MAITRES » DE RENE GUENON

Jean-Pierre Laurant[1] a eu l'occasion de montrer que l'idée de l'intervention directe de « Maîtres », à titre de guide spirituel ou de transmetteur de certains pouvoirs occultes, appartient au décor habituel de l'ambiance maçonnico-occultiste du XIXème siècle. Nous en trouvons déjà des traces notoires au XVIIIème siècle sous le thème des « Supérieurs Inconnus » ; il est rapporté que ces derniers seraient entrés en relation avec certaines têtes pensantes de la Maçonnerie de l'époque, tels le baron Charles de Hund, Martinès de Pasqually, Jean-Baptiste Willermoz et Guiseppe Balsamo connu sous le nom de Cagliostro. Si nous remontons plus loin, nous décelons la constance de l'idée, sous des formes plus discrètes, sous couvert du symbolisme.

Ce contact avec l'« Instructeur », le « Maître mystérieux », perçu comme détenteur de la Vérité éternelle — par delà le conflit existentiel et par trop actuel (la crise moderniste bat son plein...) de la science et de la religion — et livrant passage aux vrais fondements de la Connaissance acquise une fois pour toutes, Guénon l'appelle de ses vœux, transposés dans une ébauche[2] de roman *La Frontière de l'Autre Monde* qui date vraisemblablement de l'époque de son introduction dans les milieux gnostico-occultistes (1906) groupés autour de l'Ecole Hermétique de Papus ; de son vrai nom le docteur Gérard Encausse, disciple d'Eliphas Levi, de Saint-Yves d'Alveydre et du thaumaturge lyonnais Nizier-Anthelme Philippe et, comme tel, considéré comme le grand rénovateur de l'occultisme à la fin du XIXème siècle. Eveillé à la philosophie par l'intermédiaire des présocratiques, sous la direction de son professeur

1. Laurant, J.-P., *Le sens caché dans l'œuvre de René Guénon.*
2. *Ibid.*, p. 22-25. Les premier, second et quatrième chapitres du roman sont réunis dans un cahier. Le cinquième chapitre se réduit à son titre : « Le pouvoir occulte ».

au collège Augustin-Thierry, Albert Leclère ; rendu conscient de la complexité du préternaturel et de l'ampleur des forces du mal, par ses conversations avec le défenseur des apparitions de Tilly-sur-Seulles, le curé Ferdinand Gombault — Guénon a déjà et dès lors beaucoup lu et réfléchi dans le cadre de la perspective gnostico-occultiste. Une dizaine de poèmes [3], dont la rédaction est antérieure au roman, en font foi. Relevons, d'une part, ce cri désespéré à l'endroit de celui qui barre la route, le funeste Démiurge, esprit de division « Pourquoi t'efforces-tu d'empêcher nos prières de parvenir jusqu'à Dieu, ô Gardien du Seuil ? » et, d'autre part, cette prespective à terme de la réconciliation plérômique de Satan « Et alors, délivré de ton sombre royaume, tu pourras contempler la clarté du Plérôme ! (...) Et tu remonteras alors, dans l'Infini, au Principe éternel duquel tu es sorti. » Notons de même, une première articulation des concepts fondamentaux de sa métaphysique :

Ton orgueil insensé, tu dois le regretter,
O toi qui à Dieu même as voulu t'égaler !
Ne savais-tu donc pas, quoi qu'il puisse paraître,
Que l'Absolu n'est rien, que l'Etre est le Non-Etre ?
Quoi ! ignorais-tu donc que le haut, c'est le bas ?
Car Dieu est l'Infini, Il est tout et n'est pas ! [4]

Le roman se structure à partir d'une intervention mystérieuse (un billet que le protagoniste trouve sur son bureau au retour d'une randonnée dans Paris) puis, une voix l'interpelle... et lui fait comprendre, en s'appuyant sur un des principes fondamentaux du credo occultiste [5], la triade : corps-âme-esprit, le lien

3. Les poèmes sont réunis dans un second cahier. La liste des titres : 1) le Vaisseau fantôme, 2) la Maison hantée, 3) Baal Zéboub, 4) la grande Ombre noire, 5) la haute Chasse, 6) Litanies du Dieu noir, 7) Samaël, 8) les Aspects de Satan, 9) Satan-Panthée. Cf. Laurant, J.-P., *op. cit.*, p. 23.

4. Extrait du poème consacré aux « Aspects de Satan » ; rapporté in Laurant, J.-P., *L'argumentation historique dans l'œuvre de René Guénon.*

5. « Les docteurs de l'occultisme renaissant ont emprunté aux antiques doctrines mystiques, transmises par les Néoplatoniciens et les Kabbalistes, les éléments d'une sorte de credo ésotérique dont les postulats fondamentaux furent admis par tous les adeptes et sont restés les mêmes depuis le XVIème siècle jusqu'à nos jours. C'est d'abord la conception délibérément spiritualiste de la substance. La matière dont est formé le monde sensible n'existe pas par elle-même et les phénomènes de la nature ne sont pas régis par des lois mécaniques et fatales. La matière n'est qu'une résultante, qu'une manifestation du monde des

qui unit l'énigme du Sphinx et le mystère de la Croix. Le second chapitre démarre avec la rencontre d'un homme charmant qui amène notre jeune héros à une séance d'invocation spirite où lui est révélée la supériorité de Lucifer sur *Adonaï* le manifesté ; suit une initiation de type maçonnique qui, s'appuyant sur le Mal par « la voie gauche et grâce à la puissance noire », fait de notre jeune homme, un prince Rose-Croix. L'ensemble est entouré de considérations relatives à la science des nombres, la cabale, la gnose, déjà abordées dans les poèmes.

Rien dans tout cela d'exceptionnel. Tous les éléments indiqués peuvent facilement s'expliquer en référence à une liste bibliographique fort accessible et, concernant les quelques circonstances relatées, par les premières expériences initiatiques de Guénon au sein des groupements para-maçonniques affiliés au Martinisme de Papus.

Plus tard, Guénon affirmera, à plusieurs reprises, être entré dans ces organisations « pseudo-initiatiques », alors qu'il était

Esprits. Ce qui tombe sous le contrôle de nos sens est, comme le dit saint Paul, 'un ensemble de choses invisibles manifestées visiblement', ou bien, ainsi que l'énonce la Table d'Emeraude d'Hermès Trismégiste, 'ce qui est en bas est comme ce qui est en haut pour accomplir le miracle de l'Unité' ; (...) Le second axiome est la constitution identique du Grand Monde, ou Univers, et du Petit Monde, c'est-à-dire l'être humain. L'homme est le résumé de la Création, l'univers est un homme en grand. (...) En troisième lieu, tout organisme vivant est marqué du signe du Ternaire. L'homme est triple en son unité personnelle : division tripartite qui peut, d'ailleurs, être présentée sous des dénominations différentes. L'homme est conçu comme ayant deux corps : un corps matériel et un corps astral ou médiateur plastique entre la matière et l'âme. Ou bien n'ayant qu'un seul corps, il possède deux âmes, c'est à savoir le principe vital et le principe spirituel. (...) Un quatrième concept, dont on trouve la trace chez tous les occultistes, est l'influence permanente et déterminante exercée par les astres sur le cours des événements et sur les destinées humaines. Enfin un axiome universellement admis est le pouvoir mystérieux que l'homme est capable d'exercer sur la nature quand il sait user des facultés que lui confère sa dignité de créature privilégiée. Les raisons et la source de ce pouvoir surnaturel sont, il est vrai, conçues de deux façons différentes. Certains occultistes les placent dans la facultée donnée à l'homme de commander aux êtres inférieurs et aux choses par l'effet d'une volonté puissante, fortifiée par un long entraînement, concentrée sur un but déterminé et s'exerçant pour des vues désintéressées et louables. D'autres, et ce sont les plus nombreux, les trouvent dans l'ascension de l'esprit de l'homme vers le divin et dans la puissance mystérieuse que ce rapprochement mystique donne à l'élu. » Le Forestier, R., *L'Occultisme et la Franc-Maçonnerie Ecossaise,* p. 105-109. Cf. aussi Amadou, R., *L'Occultisme. Esquisse d'un monde vivant.*

déjà en possession des fondements traditionnels de son œuvre et, pour le simple motif de vérifier l'authenticité traditionnelle des dites organisations. S'employant à cultiver le mystère autour de la source première de ses informations — ce qui est conforme à l'idée qui veut que, dans le cas exceptionnel d'une intervention des « Supérieurs Inconnus », l'individualité de ces derniers revête un caractère essentiellement symbolique, et que leur nom apparaisse pure convention — Guénon maintiendra devant son public et dans sa correspondance, qu'à la limite, ses véritables sources « ne comportent point de références ».

Deux exceptions à la règle, d'une part, le témoignage du docteur Tony Grangier [6] relatant une confidence de Guénon, en date du 22 décembre 1927, à savoir que « sa Vérité était impersonnelle, d'origine divine, transmise par Révélation, détachée et sans passion » ; une des très rares occasions où Guénon se permet d'user du terme « Révélation » dans un sens qu'il ne saurait s'appliquer à lui-même comme « exotérique » et qui pourrait être compris comme pure « intuition supérieure ». Plus tard, dans ses *Aperçus sur l'Initiation,* Guénon précisera que ce dernier cas, quoique rare... demeure toujours possible. D'autre part, un article de André Préau consacré à Guénon, sous le titre *Connaissance orientale et recherche occidentale,* paru en 1934 dans une revue éditée en Inde *Jayakarnataka* ; article que Guénon avait revu et complété avant sa publication et qui stipule que

> (...) sa connaissance des idées orientales a été directe, c'est-à-dire essentiellement due à des maîtres orientaux ; c'est en effet à l'enseignement oral d'orientaux que M. René Guénon doit la connaissance qu'il possède des doctrines de l'Inde, de l'ésotérisme islamique et du Taoïsme, aussi bien que de celle des langues sanscrite et arabe, et ce trait le distingue suffisamment des orientalistes européens ou américains qui, sans doute, ont parfois travaillé avec des Asiatiques mais sans leur demander autre chose qu'une aide destinée à faciliter un travail restant pratiquement livresque et conçu suivant les méthodes de l'érudition occidentale. [7]

6. Grangier, T., *Souvenirs sur René Guénon,* conférence faite chez le docteur Pierre Winter, le 24 février 1951. Inédit.

7. Rapporté in Chacornac, P., *La vie simple de René Guénon,* p. 42. Au lendemain de la mort de Guénon, Préau fera plus que nuancer sa position sur cette question. En effet, il précisera ne rien découvrir dans les ouvrages du maître « qui n'ait été déjà publié ou qu'il n'ait pu reconstituer par son intelligence » et donc que la valeur et le succès

L'INFLUENCE HINDOUE

L'hypothèse la plus répandue, sans preuve déterminante à l'appui, veut que, au plus tard en 1909 — époque de son élévation à l'épiscopat gnostique sous le nom de Palingenius, qui apparaît comme le couronnement de ses pérégrinations dans les organisations dites pseudo-initiatiques, tôt suivie de la publication de ses premiers textes dans *La Gnose* en novembre 1909 — Guénon ait bénéficié, comme déjà dans un proche entourage, Saint-Yves d'Alveydre et Yvon Le Loup plus connu sous le nom de Sédir, de *décisifs* contacts hindous [8] se réclamant du courant vêdantiste. La confirmation de cette hypothèse amènerait à penser, à la suite de Chacornac, que « l'œuvre de René Guénon représente l'aboutissement de tentatives faites pendant plusieurs lustres par des Hindous pour provoquer un réveil traditionnel en Occident » [9]. Il ne saurait s'agir, en toute éventualité, d'un contact rigoureusement initiatique au sens où Guénon l'entend, puisque lui-même reconnaît que la condition de base de l'initiation hindoue est l'appartenance native à ladite tradition [10]. Néanmoins, il demeure possible et même probable que, entre 1906 et 1909, Guénon ait bénéficié de rencontres et d'échanges privilégiés avec certains représentants de la tradition hindoue se réclamant de l'école de Çankara.

Que ces contacts se soient révélés décisifs quant à l'orientation et au contenu même de l'œuvre guénonienne et plus précisément, pour expliquer la haute teneur intellectuelle — irréversible [11] en ses points fondamentaux — des premiers articles

de l'œuvre lui paraissent dûs essentiellement, sinon entièrement, aux seules qualités personnelles de Guénon. Cf. Préau, A., « René Guénon, son temps et son œuvre », *France-Asie,* numéro spécial, janv. 1953, p. 1172. Cf. aussi n. 29 subséquente.

8. Il faut remonter au début du XVIIIème siècle pour trouver sous la plume de Sincerus Renatus, fondateur de la Rose-Croix d'or, l'idée de situer les « Maîtres » dans l'Inde. L'auteur affirmait qu'il ne restait plus de « Maître » en Europe. L'idée sera reprise par Swedenborg, Mme Blavatsky etc. Cf. *R.I.S.S.,* 15 nov. 1933, p. 749.

9. Chacornac, P., « La vie simple de René Guénon », *E.T.,* numéro spécial, 1951, p. 324.

10. Cf. *IGEDH.* Néanmoins, il précisera plus tard, pour un de ses correspondants désireux de recevoir l'initiation hindoue : « Le rattachement n'est possible que si vous alliez vous-même en Inde. » *Lettre de Guénon à L. Caudron,* 17 novembre 1934. Inédit.

11. A l'exception de sa position relative aux religions ; ces dernières, d'abord perçues comme des « déviations », seront, dès l'époque de sa collaboration à *La France antimaçonnique* (1913-1914), perçues comme des « adaptations » de la tradition primordiale.

parus dans *La Gnose* (1909-1912), est une autre question. Pour notre part, nous inclinerions à penser que, depuis ses premiers cours à l'Ecole Hermétique — notre ami suit entre autres l'enseignement de Sédir en qui il reconnaîtra plus tard « l'un des premiers à avoir parlé de l'Orient traditionnel de façon convenable » [12] — Guénon consacre tout son temps à une étude sérieuse de l'unité primordiale des différentes formes traditionnelles [13]. Le thème, mis en vogue depuis le XVIIIème siècle, est déjà, sous l'impulsion de la « renaissance orientale »[14], fort documenté tant par des essais et profils historiques que par des traductions de textes avec, au premier plan, ceux relatifs aux doctrines hindoues. D'ailleurs, le procès-verbal [15] des premières séances de l'éphémère Ordre du Temple rénové, qui remonte à mars 1908, offre déjà un amalgame de thèmes où se décèle l'influence déterminante de Saint-Yves d'Alveydre, lui-même marqué du sceau de l'Inde et de l'empreinte de Fabre d'Olivet. Ainsi plusieurs numéros de *La Gnose* feront une large place à son *Archéomètre* abondamment annoté par Alexandre Thomas, connu sous le pseudonyme de Marnès, et par Guénon [16].

12. Dans une notice nécrologique consacrée à « Sédir et les doctrines hindoues », *V.I.*, avril 1926 ; rapporté in Laurant, J.-P., *Le sens caché dans l'œuvre de René Guénon*, p. 43.

13. « (...) il est à la portée de chacun de constater que certaines notions capitales remises en lumière par René Guénon avec une force et une clarté inégalées, n'avaient pourtant jamais entièrement disparu de la conscience occidentale puisqu'on en retrouve des traces pendant le cours du XIXème siècle.

On peut citer la notion de Tradition Primordiale, celle de l'identité du contenu essentiel de toutes les traditions, la théorie des cycles cosmiques, l'universalité et le rôle privilégié du symbolisme comme moyen d'expression des réalités spirituelles les plus profondes. De telles conceptions, qui échappent en grande partie à la perspective exotérique et sont totalement étrangères à la philosophie profane, restaient en dehors de l'instruction religieuse courante comme de la culture générale 'mondaine' mais des érudits, tant protestants que catholiques, n'ont cessé de les rappeler pendant tout le cours d'un siècle qui, à tant d'autres égards, mérita bien l'épithète de stupide que lui décerna Léon Daudet. » Bernard, Mme M.-P., « Les idées traditionnelles au temps des grandes illusions », *E.T.*, déc. 1956. Cf. aussi Viatte, A., *Le Catholicisme chez les romantiques*, et *Les sources occultes du Romantisme*.

14. Cf. Schwab, R., *La Renaissance orientale*, et BIES, J., *Littérature française et pensée hindoue* (des origines à 1950).

15. Cf. Laurant, J.-P., *op. cit.*, p. 46-49.

16. Par cette volonté d'explication « archéométrique » totale de l'univers, Guénon apparaît conforme à la tendance générale des milieux maçonnico-occultistes qui est de chercher à « réconcilier la science et la religion par une vision transcendante qui légitime enfin le langage

D'autre part, J.-P. Laurant a très bien montré les multiples recoupements de Guénon avec des auteurs des XVIIIème et XIXème siècles comme Frédéric de Rougemont, de Brière, Frédéric de Portal, R. Creuzer, Colebrooke, B.G. Tilak, F.-Ch. Barlet etc. [17] et, concernant les textes de la tradition hindoue, sa référence à des traductions [18] — au premier chef, anglaises — du *Vêdânta* et des commentaires de son maître à penser, Çankara. Ces éléments paraissent suffisants à expliquer l'ébauche de *L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta* paru dans *La Gnose*.

Maintenant, il demeure que Guénon a rencontré un certain nombre d'Hindous plus ou moins repérables selon les cas. Mentionnons déjà, à titre exaustif, un certain « D.N.S.D. Brahmine » qui signe *Les premiers tantras des Hindous* dans *La Voie* de mai 1906 ; à moins qu'il ne s'agisse là d'un simple pseudonyme, Guénon pourrait, par l'entremise de Léon Champrenaud ou Albert de Pouvourville, avoir été mis en contact avec cet énigmatique personnage. On sait par ailleurs que c'est un certain Hiran Singh, « qui semble avoir été très informé des activités de diverses sociétés secrètes tant occidentales qu'orientales » [19] et sur lequel nous possédons hélas peu de renseignements, qui fournit à Guénon les documents de base qui serviront à son *Théosophisme, Histoire d'une Pseudo-Religion* (1921) et à *L'Erreur Spirite* (1923). Selon toute probabilité, une première dénonciation du néo-spiritualisme dans les colonnes de *La Gnose* puise aux mêmes sources. De plus, Guénon sous la signature du « Sphinx » et Hiran Singh sous celle du « Swami Narad Mani » [20] collaborent parallèlement à *La France anti-*

rationnel », tendance qui va de pair avec un anticléricalisme motivé par le refus que l'Eglise oppose à s'intégrer cette dimension de synthèse. Cf. *ibid.*, p. 49. Précisons que « rationnel » s'entend ici au sens où l'intuition transcendante, d'ordre supra-rationnel et d'une certitude plus que mathématique..., se dit et se vérifie à travers une démarche logique et géométrique, laissant loin derrière elle — du moins, est-ce l'avis de Guénon — les « points de vue » alimentés par le subjectivisme philosophique et la partialité théologique...

17. Cf. « Les sources historiques » in Laurant, J.-P., *L'argumentation historique dans l'œuvre de René Guénon*, p. 90-134.

18. Parallèlement, des témoignages divers nous signalent la patiente familiarisation de Guénon avec l'écriture sanscrite, sous la direction de l'indianiste français Sylvain Lévi.

19. Cf. Chacornac, P., *La vie simple de René Guénon*, p. 53.

20. Pour l'essentiel, un important article consacré au *Brahma-Samaj* et à *L'Arya-Samaj* dans le numéro du 11 décembre 1913 et qui se veut une dénonciation du *Vêdânta* occidentalisé et de l'influence conjuguée du protestantisme et de la Société théosophique de Mme Blavatsky en Inde ; deux thèmes qui seront, par la suite, repris par Guénon.

maçonnique de Abel Clarin de la Rive en 1913-1914. Le contact avec ce virulent dénonciateur de la Société théosophique paraît avoir été maintenu au moins jusqu'au début des années 20 puisque, dans sa correspondance, Guénon signale [21] être retardé dans la rédaction de ses travaux par l'attente de nouveaux documents. Madame H. Sauvage, amie et voisine de la famille Guénon, nous rapporte [22] pour sa part qu'au lendemain de la guerre 1914-1918, René avait entrepris des démarches en vue d'effectuer un voyage en Inde mais, s'étant vu refuser un visa d'entrée par les autorités britanniques, il avait dû abandonner son projet. Ce qui pourrait expliquer, en partie, pourquoi notre ami ne cherchera pas à pousser plus avant, jusqu'en Inde, son voyage de 1930 en compagnie de Madame Vve Dina ou encore, pourquoi, alors qu'il sera déjà installé au Caire, il rejettera l'offre, qui lui sera faite par des amis européens, de le défrayer du coût d'un voyage dans la patrie du *Vêdânta*.

Dans l'explication qu'il nous donne de deux tableaux ornant l'appartement de Guénon au 51 de la rue St-Louis en l'Ile, Chacornac signale d'abord un ami de Shri Aurobindo avec lequel Guénon aurait été en contact vers 1908, un dénommé Sasi Kumar Hesh qui partit pour l'Amérique en lui faisant don d'un immense tableau représentant les funérailles d'un brahmane et dont il ne reçut plus de nouvelles par la suite ; de même, cet autre brahmane — à moins que ce ne soit le même — qui aurait instruit Guénon et dont le seul indice demeure un portrait [23], grandeur nature, de son épouse.

Enfin, pour ajouter à l'énigme ou à la légende, rapportons un témoignage [24] issu du proche entourage de Guénon qui veut que, à la suite de la publication du *Roi du Monde* (1927) se référant au centre initiatique-type de l'« Agartha », notre ami ait vérifié, par le moyen des capacités radiasthésiques de Geor-

21. *Lettre de Guénon à N. Maurice-Denis*, 7 mai 1921. Inédit.

22. *Entrevue de Mme H. Sauvage accordée à l'auteur*, 3 mars 1974. Inédit.

23. « (...) le portrait, grandeur nature, d'une femme hindoue, brune, tête nue, vêtue d'une robe de velours rouge portant des anneaux aux oreilles dont la figure se détachait, d'une façon lumineuse. — C'était, dit-on, la femme d'un Brahmane qui instruisit R.G. ». Chacornac, P., *op. cit.*, p. 64.

24. *Document confidentiel inédit*. Compte tenu que l'ouvrage de Jean Robin *René Guénon. Témoin de la Tradition* puise largement dans ce « Document confidentiel inédit » sans même signaler ladite source, il nous apparaît que ce document n'a plus rien de « confidentiel » et vaut d'être utilisé dans la présente publication ; néanmoins, nous réservons à son auteur le droit à l'anonymat.

ges Thomas, dit Tamos, une « rupture » avec un certain représentant de la tradition hindoue. Ce qui, boucle bouclée, nous ramène à notre point de départ, la question des « Supérieurs Inconnus » [25].

L'INFLUENCE EXTRÊME-ORIENTALE

Albert de Pouvourville

Toujours par l'entremise des milieux maçonnico-occultistes, Guénon connaît très tôt Pouvourville, initié taoïste plus connu sous le nom de Matgioï. Originaire de Nancy, Eugène-Albert-Puyou comte de Pouvourville côtoya dès l'âge scolaire celui qui allait devenir une tête de pont du mouvement occultiste, auquel il consacrera d'ailleurs un ouvrage biographique, *Nos Maîtres : Stanislas de Guaïta* (1909). Devenu officier de cavalerie, il est affecté au Tonkin — comme déjà l'initié taoïste Philastre — où il ne tarde pas à porter un intérêt sérieux à la langue, aux idées et aux gens du pays. Ce qui l'amène à être considéré comme une sorte d'interprète officiel des lettrés annamites auprès des autorités françaises. Ainsi, il fait la connaissance d'un sage thaumaturge, le Tong-Song-Luat qui occupe un haut rang « dans le Thien dianhien et dans le Bachlien, les deux Sociétés secrètes maejures de la Race Jaune » [26]. Ce dernier l'instruit et l'initie au taoïsme sous le nom de Matgioï qui signifie « Œil du jour ». Au dire de J.-P. Laurant, cet ésotérisme extrême-oriental amena notre nouvel initié à comprendre « l'œuvre coloniale comme un échange entre le progrès matériel et scientifique apporté par l'Occident et la dimension métaphysique restituée à notre civilisation par l'Orient » [27]. Ses souvenirs initiatiques sont rapportés sous forme de roman : *De l'Autre Côté du Mur* (1897) et *Le Maître des Sentences* (1899).

De retour en France, Pouvourville continue à partager et à attiser les sentiments antireligieux et anticléricaux des occultistes de son temps. Sous le pseudonyme de Mogd, il collabore d'abord

25. La question des « Supérieurs Inconnus » fera l'objet d'une polémique entre Guénon et certains rédacteurs de la *R.I.S.S.* en 1913-1914. Cf. la suite du présent texte.

26. Matgoï, « Aux tournants de la Voie », *La nouvelle revue d'Indochine*, juil. 1936, p. 271.

27. Laurant, J.-P., *L'argumentation historique dans l'œuvre de René Guénon*, p. 120.

à la revue martiniste de Papus *L'Initiation* où il prend la liberté de vanter les mérites de l'opium dont il se montrera friand toute sa vie, puis, à *La Haute science* consacrée « à la Tradition ésotérique et au symbolisme religieux ». Peu après, en concurrence avec Papus, il démarre *La Voie* (1904-1907). Parmi les collaborateurs, figure l'énigmatique Nguyèn V. Cang qui signe une *Correspondance d'Extrême-Orient* dont le thème du « Dalaï Lama » sera repris par Guénon dans *La Gnose* ; en ce qui concerne la question de l'« ésotérisme chrétien », signalons l'apport d'Albert Jounet et de l'ex-abbé Calixte Melinge connu sous le pseudonyme du Dr Alta, avec son « Evangile de saint Jean », également, les études de Louis Leleu sur les « Noms divins » dans l'œuvre de Denys l'Aréopagite. Pour Matgioï, ces nouvelles colonnes se veulent l'occasion de développer longuement, sous son aspect extrême-oriental, le thème de l'unité des diverses traditions. Sa collaboration s'amorce donc sur le thème de *La tradition primordiale,* tôt suivi d'un premier écrit de ses deux principaux ouvrages : *La Voie métaphysique* (1905) et *La Voie rationnelle* (1907). Chacornac rapporte que le fils du Tong-Song-Luat séjourna en France un certain temps pendant lequel il aida à la traduction des textes chinois contenus dans ces deux ouvrages, et de poursuivre :

> Nous pouvons dire aussi — et sans pouvoir préciser davantage — que Guénon, même du côté taoïste, reçut *plus* que n'avait reçu Albert de Pouvourville.[2]

Nous avons vu qu'à quelque vingt-cinq ans de distance, lors de la revision de l'article d'André Préau[29] paru en avril 1934 dans la revue indienne *Jayakarnataka,* Guénon confirmera son initiation taoïste. D'après ces maigres indices, il apparaît que

28. Chacornac, P., *op. cit.*, p. 43.

29. « (...) nous savons de façon certaine que le texte de cet article avait été communiqué à René Guénon avant sa publication. M. Préau avait tout d'abord écrit, d'après des renseignements antérieurs, que c'était à l'enseignement oral d'Orientaux que Guénon devait sa connaissance des doctrines de l'Inde et de l'ésotérisme islamique.
Sur le texte qui lui avait été communiqué, Guénon ajouta de sa main 'et du Taoïsme', confirmant et complétant à la fois ce que M. Préau avait écrit. » *Ibid.*, p. 42
Néanmoins, au sujet des initiations orientales de Guénon, Monsieur Préau s'interrogeait récemment : « Certains jours je me demande si Guénon a vraiment eu des contacts avec l'Inde... ne serait-ce pas uniquement l'influence de Matgioï. » *Lettre de A. Préau à J.-P. Laurant, mai* 1973. Inédit.

Guénon aurait reçu l'empreinte du Tao par l'entremise probable du fils du Maître de Matgioï, qui se chargea par là même de l'introduire à l'écriture chinoise. Par la suite, jusqu'à son départ pour Le Caire, Guénon devait poursuivre son apprentissage du chinois sous la direction de Louis Laloy.

Quant à la mention d'un « plus », elle tient peut-être au fait que, dans la perspective d'une résurgence de la pensée ésotérique — où le concept de « tradition primordiale » est appelé à englober et à coiffer, à travers la « métaphysique pure », l'ensemble des traditions et des religions — la supériorité de la conceptualisation guénonienne sur celle de Matgioï apparaît évidente et déterminante.

En effet, déjà et parallèlement formé par les doctrines hindoues, Guénon, à l'encontre de celui qu'il n'hésite pourtant pas à reconnaître comme « notre Maître »[30] Matgioï, évitera de conceptualiser et même de comprendre la tradition primordiale comme « exclusivement humaine »[31]. Bien au contraire, pour

30. Guénon, R., « La religion et les religions », *La Gnose,* sept.-oct. 1910.

31. « Lorsque Fohi, cet empereur énigmatique, écrivit, trois mille sept cents ans avant Jésus Christ, c'est-à-dire deux mille trois cents avant Moïse, les arcanes métaphysiques et cosmogoniques qui servirent de trame au *Yiking,* il déclara tirer très respectueusement son enseignement du passé, en le déclarant très savant, très prudent, et très difficile à déterminer. (...) Il date donc son œuvre (...) d'un *état solaire et stellaire,* qu'il décrit dans tous les détails, et auquel, sans erreur possible, les astronomes de l'avenir pourront assigner une chronologie. (...) Pour le demi-milliard d'individus qui peuplent l'Extrême-Orient, quelle que soit la forme extérieure de leurs croyances, il n'y a eu, en ce qui concerne l'origine des choses, l'essence divine, et les rapports du ciel avec la terre et les hommes, il n'y a eu, à aucune époque que ce soit, historique ou légendaire (et l'histoire de Chine est authentique depuis cinq mille années), ni révélation divine ni intervention d'en haut. Dans les livres, dans les gloses, dans les traditions, il n'y a rien de 'surnaturel' ; l'idée n'en est pas émise ; le mot n'y est pas prononcé. Aucun patriarche n'a vu le Seigneur, comme Moïse ; aucun homme n'eut de conversation avec les anges, comme Mahomet ; aucun saint n'atteignit vivant à la perfection éternelle, comme le Bouddha ; aucun Dieu ne descendit sur la terre, comme le Messie. Pour raisonner la sévère logique, pour comprendre l'indéniable clarté de la tradition chinoise, il faut préciser, en la marquant fortement, cette distinction originelle ; qu'elle se dit humaine, et qu'elle ne réclame que des lumières humaines, à l'exclusion de tout mystère divin et même de tout *postulatum* métaphysique. (...) cette Tradition, à quoi tout Jaune, même sans bien la comprendre et approfondir, est aussi attaché qu'à sa famille, à sa terre et à son propre sang, parce qu'elle est, au résumé, tout l'héritage intellectuel et moral des Ancêtres, cette Tradition ne se réclame pas d'une source divine (au moins directe et spéciale à la race) ; elle ignore la doctrine théocratique impo-

Guénon, dès l'amorce de son œuvre, la tradition primordiale est d'origine « supra-humaine ». Point essentiel, stratégique, puisqu'il réfute par avance toute relativisation de la tradition primordiale, en référence aux archétypes, aux spéculations philosophiques, et autres facettes du « mental » qui ressortent proprement à l'ordre « naturel ».

De plus, il se distancera assez rapidement — au plus tard en 1912 — de certaines prises de position de Matgioï marquées de l'empreinte d'un occultisme primaire. En effet, s'il est vrai qu'à l'époque de *La Gnose,* tandis que Matgioï commente *L'Erreur métaphysique des religions à forme sentimentale,* Guénon, parallèlement, s'inspirera de son « Aimez la Religion, défiez-vous des religions » pour présenter ces dernières comme des « déviations » [32] ; influencé pour une part par les représentants de l'Islam, il rejettera assez tôt cette grossière dichotomie pour faire place aux catégories d'ésotérisme et d'exotérisme. Toutefois, il continuera à partager sa conception du « sentimentalisme » religieux [33] ; son anti-anthropomorphisme et anti-hellénisme fondés sur la négation de la valeur de l'individualité, — à développer l'ébauche de sa thèse de l'obscuration continue des connaissances à travers la marche descendante de l'histoire [34] et — il adhérera toujours à la double conclusion du premier chapitre de *La Voie métaphysique,* à savoir que « l'abaissement de l'homme n'est pas un élément nécessaire de la grandeur du ciel ; [et que] la souffrance de l'homme [35] n'est pas un élément nécessaire de son évolution. »

sée ; elle ne constitue pas de dogmes religieux. (...) La Tradition en personne ne s'impose pas autrement que par sa clarté et la toute puissante vertu de son passé. » Matgioï, *La Voie métaphysique,* p. 6-10

32. Guénon, R., *op. cit.*

33. « Le Dieu personnel des 'religions jéhovistes', était pour Matgioï à l'origine de [leur] infirmité intellectuelle. La notion de grâce excitait particulièrement son ironie. Elle est rigoureusement absente du système exposé par Guénon. » Laurant, J.-P., *Le sens caché dans l'œuvre de René Guénon,* p. 157.

34. « (...) la thèse historique de l'obscuration continue des connaissances qui devait tenir tant de place chez Guénon s'ébauchait chez Matgioï : l'histoire de l'Orient permettait de comprendre l'origine de cette dégradation ; le Christianisme, reflux du Bouddhisme, avait été rattaché artificiellement par 'des copistes malfaisants' au 'Jéhovisme démiurgique'. Le thème du Démiurge, si important dans l'Esotérisme, trouvait ici une nouvelle application : les Juifs avaient intercepté le rayon céleste et rendu nécessaire cette forme imparfaite et amoindrie de connaissance que fut la Révélation. » *Ibid.,* p. 53.

35. Pour Matgioï « l'exaltation de la souffrance dans le Christianisme masquait le manque de connaissances ». Cf. *ibid.,* p. 53.

Par la suite, Guénon et Matgioï continueront à nourrir des liens et à se rencontrer, assez souvent chez Gary Lacroze, jusqu'au départ de notre auteur pour Le Caire en 1930. — Quelques années plus tard, on assistera à un véritable coup de théâtre avec la publication, sous la plume de Matgioï, d'une *Sainte Thérèse de Lisieux, protectrice des peuples* (1934) honoré d'une préface de Mgr Beaudrillart et d'un avant-propos du président général de l'Œuvre de Saint-François de Sales, Mgr Henry. Cette apologie de la « petite voie » après laquelle soupire le paganisme de l'Asie ... sera tôt suivie d'une réédition de *La Voie métaphysique* avec un exemplaire dédicacé à l'archevêque de Paris. A l'exemple de Stanislas de Guaïta dont il commentait quelques années auparavant « Qu'il soit mort dans les bras de l'Eglise est un épisode sentimental » [36], le comte de Pouvourville aurait donc connu un retour inattendu à l'Eglise. Ce qui fera dire à Guénon que si Albert de Pouvourville était encore vivant, Matgioï était mort depuis longtemps... [37].

LA CONSÉCRATION GNOSTIQUE

En 1890, après s'être cru investi par l'« éon » Jésus, Jules Doinel, bien connu des milieux gnostico-occultistes de l'époque groupés autour d'une adepte renommée de la Société théosophique, Lady Caithness, duchesse de Pomar, avait pris l'initiative de réanimer le mouvement gnostique. Marqué du sceau épiscopal [38] d'une part par un évêque régulier de l'Eglise catholique d'Utrecht et, d'autre part, par trois évêques cathares, cet archiviste du Loiret, membre du Conseil de l'ordre du Grand Orient de France « que possédait avant tout une haine solide du catholicisme » [39], s'était établi patriarche de l'Eglise gnostique sous

36. Laurant, J.-P., « Matgioï et l'Orient des Occultistes », *Cahiers de l'homme-esprit,* n° 1, 1973, p. 25.

37. Cf. *Document confidentiel inédit.*

38. Renseignement fourni par M. Robert Amadou qui le tient lui-même de Augustin Chaboseau.

39. Maurice-Denis Boulet, N., « L'ésotériste René Guénon. Souvenirs et jugements », *La Pensée catholique,* 1962, n° 77, p. 21.
Revenu au catholicisme en 1895 (cf. Simon, J.-M., « Mes souvenirs orléanais sur Jules Doinel », *La République du Centre,* 11 août 1954 et 30 août 1961 ; Armilous (note de), in La Rédaction, « Un ouvrier de la première heure : l'abbé de Bessonies », *R.I.S.S.,* janv.-juin 1913, p. 839 ss.), l'authenticité de la conversion de Doinel demeure, encore aujourd'hui, contestée dans les milieux maçonnico-occultistes.

le nom de Valentin II. Désireux de restituer l'antique gnose et de voir resurgir un groupement de « Parfaits », il consacra à son tour un certain nombre d'évêques issus de son proche entourage, tels Papus, Sédir, Barlet, Jounet etc. Parmi eux, figurait Léonce Fabre des Essarts, historien de l'ésotérisme et poète symboliste, sacré évêque sous le nom de Synésius et qui succéda à Doinel à la tête du mouvement en 1902. A la suite d'un schisme survenu en 1906, Jean Bricaud, qui avait déjà été consacré par Papus, s'intitule patriarche, sous le nom de Jean II, de ce qu'il dénommera l'Eglise catholique gnostique, d'inspiration plus proprement occidentale, tandis que le patriarche Synésius, secondé par Albert de Pouvourville (l'évêque Simon) et Léon Champrenaud (l'évêque Théophane), adopte le dénominatif d'Eglise gnostique de France, d'inspiration plus proprement orientale, et qui ne tardera pas à s'intituler Eglise gnostique universelle. *Les enseignements secrets de la gnôse* (1907) publié sous la signature gnostique Simon-Théophane prenant à partie les Pères de l'Eglise « accusés d'avoir dénaturé et torturé de mille façons les enseignements qu'ils avaient reçus » et honoré de l'*imprimatur* de Synésius [40], situent fort bien l'orientation syncrétiste de cette dernière chapelle.

A l'occasion du Congrès spiritualiste et maçonnique de juin 1908, Guénon est introduit auprès du patriarche Synésius. Il demande alors à être admis dans son obédience. Ainsi dès 1909 [41], il est à son tour consacré évêque d'Alexandrie sous le nom de Palingenius, l'équivalent en grec de son prénom René :

40. Rapportons quelques extraits de sa préface : « Vous avez mes très chers et très vaillants collaborateurs (...) retrempé notre chère Gnôse aux sources orientales, qui sont sa véritable origine et, par ainsi complété Valentin par Wen-Wang et commenté les divins mystères du Tau par les enseignements secrets du Tao. (...) Il est digne, juste et salutaire, au moment où s'accomplit cette agonie des anciens Dieux, pleine d'infinie tristesse, dont parle Anatole France, où s'effondre, dans la poussière du chemin, l'échafaudage vermoulu des doctrines individualistes et des religions jéhovistes, où l'athéisme tente d'instaurer sur leurs ruines sa sinistre désolation plus affreuse encore que l'enfer de la théologie, il est digne, juste et salutaire, de crier *urbi et orbi* qu'il est une tradition qui ne saurait mourir, à qui d'ailleurs toutes celles qui ont vécu jusqu'à présent ont emprunté leurs éléments de vitalité et que cette tradition s'appelle la Sainte Gnôse ».

41. A la même époque, Guénon, entouré de Léonce Fabre des Essarts, Mathilde Fabre des Essarts, Marie Chauvel de Chauvigny, André Lebey et Masson-Oursel suit, à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, les cours de Mgr Lucien-Léon Lacroix consacrés au « Catholicisime pendant la Révolution ».

« qui renaît ». Au lendemain de sa conversion à Lourdes, l'ancien gnostique et ami de Guénon, Pierre Germain, rapportera plaisamment : « Ils étaient presque tous évêques — aux réunions, il n'y avait qu'une vieille dame et moi pour représenter les simples fidèles » [42].

Néanmoins, cette affiliation gnostique permettra à Guénon de livrer une ébauche de son œuvre dans les colonnes de *La Gnose*, créée sur l'initiative de Fabre des Essarts, pour faire pendant au *Réveil gnostique* de Jean Bricaud. S'il est vrai que Guénon, pour des motifs de tactique et de vocation personnelle, marqua assez rapidement ses distances par rapport au groupement placé sous la direction de Fabre des Essarts, il n'en demeure pas moins qu'il continua à évoluer dans une ligne qui peut se réclamer à juste titre de l'hyper-gnose prônée par l'Eglise gnostique universelle de Synésius.

L'EMPREINTE SOUFIE

Léon Champrenaud

Tout jeune encore, Léon Champrenaud a été mêlé de manière active au mouvement du renouveau occultiste. A la fin des années 1890 on le trouve déjà maître de conférences, au côté de Barlet, Sédir, Phaneg etc., à l'Ecole Hermétique de Papus. D'abord rédacteur à *L'Initiation* puis fait membre du Suprême Conseil de l'ordre Martiniste, il devient rédacteur en chef (1904), sous le pseudonyme de Noël Sisera, d'une publication réservée aux martinistes, *L'Initiateur*. Mais, à l'exemple de Matgioï, il ne tarde pas à s'écarter de l'occultisme occidental de Papus qui lui paraît voué à l'impasse et à se tourner vers les doctrines orientales. C'est ainsi que, après avoir été sacré évêque gnostique par Synésius, sous le nom de Théophane, il sera initié au soufisme sous le nom de Abdul-Haqq, c'est-à-dire « Serviteur de la Vérité ». Au côté de Matgioï, il fonde la revue *La Voie* et présente conjointement avec l'initié taoïste, *Les enseignements secrets de la gnôse*. En 1910, il donnera un *Matgioï et son rôle dans les Sociétés secrètes chinoises*, suivi d'une étude succinte sur la métaphysique taoïste. Entouré de Matgioï et de Guénon-Palingénius, il contribua à diriger nettement *La Gnose* dans le sens des doctrines ésotériques de l'Orient (hin-

42. Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.*, p. 21, n. 3.

douisme, taoïsme, soufisme). Dans une note nécrologique parue dans *Le Voile d'Isis* de mai 1926, Guénon reconnaît en celui avec qui il a beaucoup travaillé à l'époque, « un des premiers qui s'efforcèrent de faire connaître en France les véritables doctrines métaphysiques de l'Orient ».

John Gustaf Agelii

Peintre suédois originaire de la région de Stockolm (1869). Après des études scolaires non couronnées de succès, il effectue en 1890, un premier voyage à Paris. Il entre alors à l'atelier du peintre Emile Bernard et prend le nom d'artiste Ivan Aguéli. Patronné par le peintre Bernard, il se fait admettre dans la société théosophique. Simultanément, il fréquente les milieux anarchistes. Il retourne à Stockholm puis revient à Paris à la fin de 1892 ; des liens se créent entre lui et la jeune poétesse socialiste et théosophe Marie Huot. Emprisonné à Mazas pendant plusieurs mois pour avoir donné asile à un jeune anarchiste recherché par la police, il met à profit sa détention pour étudier les langues hébraïque et arabe, de même que le malais. Il se découvre alors « une faculté incroyable de s'assimiler de nouvelles langues, de pénétrer et d'analyser leurs architectures » [43]. Sur la liste de ses projets de lecture figurent la Bible en hébreu, Fabre d'Olivet, l'Evangile de saint Jean en arabe, Denys l'Aréopagite, Villiers de l'Isle Adam etc., sans oublier celui qui l'influença fortement, son compatriote, le théosophe suédois Swedenborg.

Après sa libération, il part pour l'Egypte. Ainsi, de septembre 1894 à l'été 1895, il séjournera au Caire et à Assiout, la ville natale de Plotin. De retour à Paris, il se consacre sérieusement à l'étude des langues et des civilisations orientales à l'Ecole des Langues Orientales : hindoustani, arabe vulgaire, arabe classique, cette dernière sous la direction de Hartwig Derembourg qui commente alors *La lumière du Livre révélé et les secrets de l'exégèse* d'Abdallah Ibn Omar ; et à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes où Sylvain Lévi l'introduit au sanscrit. La mort de son père le ramène en Suède pendant les six premiers mois de 1897 ; de retour en juillet, son biographe Axel Gauffin [44] situe à cette époque son entrée dans l'Islam, sans pouvoir en déterminer toutefois, les circonstances et le lieu. Familiarisé

43. Rapporté in Chacornac, P., *op. cit.*, p. 44.
44. Gauffin, A., *Ivan Aguéli.*

avec le bouddhisme, il s'embarque pour l'Inde où il dit vouloir entrer dans un couvent bouddhiste et, si possible, pénétrer jusqu'à Lhassa. Mais son voyage se termine à Ceylan où il arrive au début de 1899. Les vivres coupés à leur source : Marie Huot, notre ami réintègre la France en décembre 1899.

Dorénavant animé du désir d'un rapprochement de l'Orient et de l'Occident, il collabore, en 1902, à la *Revue blanche* et publie quelques *Notes sur l'Islam* dans *L'Initiation.* En décembre, accompagné d'un jeune médecin italien Enrico Insabato, dont il avait fait la connaissance à Paris en 1901, et qui rêve comme lui d'une sorte d'alliance entre les peuples orientaux et occidentaux, il se rend en Egypte pour travailler à la réalisation de ce projet. C'est ainsi qu'ensemble, ils lancent deux revues arabo-italiennes *Il Commercio italiano* et *Il Convito.* C'est surtout dans cette dernière que notre ami publiera de nombreux articles et des traductions, en italien, de traités de l'ésotérisme islamique. Chacornac rapporte [45] que, au plus tard en 1907, John Gustaf Agelii fit la connaissance du Sheikh Abder Rahmân Elish El-Kébir qui l'initia peu après au soufisme sous le nom de Abdul-Hâdi, le « Serviteur du Guide », et le fit même *moqqadem,* c'est-à-dire son représentant, habilité à rattacher de nouveaux disciples à la branche shadhilite du soufisme. Dès lors, le *Il Convito,* dénommé *An-Nâdi* en arabe, s'oriente dans un sens nettement « traditionnel », dans l'esprit même — intellectuel et universel — d'un certain Sheikh El-Akbar qui n'est nul autre que Mohyddin Ibn Arabi. C'est ainsi que, à la suite de Michel Vâlsan [46], nous pouvons discerner dans le contenu de la dernière année du *Il Convito* (1907) — « interrompu par des réactions des milieux modernistes »... — un précurseur de *La Gnose* et même du *Voile d'Isis* appelé à se transformer en *Etudes traditionnelles.*

De retour en France au début de 1909, Abdul-Hâdi se réconcilie avec Marie Huot et commence à se plaindre de sa surdité. En 1910, il fait la connaissance de Guénon-Palingénius. Nos deux amis sympathisent aussitôt. En décembre 1910, le directeur de *La Gnose* présente à ses lecteurs le *Projet d'explication des termes techniques des différentes doctrines traditionnelles,* à l'initiative d'un étudiant islamite qui « ne connaît rien du Christianisme, ni du Judaïsme, non plus que des traditions

45. Chacornac, P., *op. cit.,* p. 45.
46. Valsan, M., « L'Islam et la fonction de René Guénon », *E.T.,* janv.-fév. 1953.

hindoue et chinoise. Il ne connaît que l'Islam, ou plutôt une seule école islamite [47], celle de Mohyddin Ibn Arabi, des Malamattiyah et d'Abdul-Karîm El-Guîli. Mais il connaît presque toutes les langues européennes et les langues dites sémitiques, et il possède une méthode pour déterminer le sens exact des mots, fussent-ils tirés d'une langue étrangère ». C'est ainsi que s'amorça la nouvelle collaboration qui compte de nombreuses traductions de traités islamiques tels *Le Cadeau* de Mohammed Ibn Fazlalah El-Hindi, *El Malâmatiyah* de Seyid Abu Abdur Rahmân, le *Traité de l'Unité, L'Identité suprême dans l'ésotérisme musulman* et *Les catégories de l'Initiation* de Mohyddin Ibn Arabi ; et des articles qui se veulent d'abord des *Pages dédiées à Mercure* où Abdul-Hâdi affirme, dès janvier 1911, l'identité doctrinale du taoïsme et de l'Islam [48] et, l'équilibre,

47. Ecole qui se réclame en fait du soufisme philosophique et moniste considéré, par plusieurs, comme « hétérodoxe » dans l'optique même de la tradition musulmane. En effet, il peut très bien se faire que certains courants soufis doivent leur inspiration, leur orientation, à des influences étrangères au Coran et à l'Islam, et lisent le Coran sous cette lumière nouvelle. Le Coran leur sert alors plutôt d'illustration et de garantie d'orthodoxie, ce qui explique la fréquente valorisation de textes jugés très secondaires par rapport aux thèmes centraux du Coran, ou encore, la mésinterprétation de ces derniers, tel le *tawhîd* ou affirmation de l'unicité de Dieu. Nous en voulons pour exemple Mohyddin Ibn Arabi qui tire les ultimes conclusions logiques de l'affirmation centrale : Dieu seul existe vraiment, en transposant cette affirmation coranique, du plan psychologique d'une vue mystique, au plan philosophique : si Dieu seul existe, tout ce qui existe est Dieu, évacuant ainsi l'aspect complémentaire affirmé par le Coran : la distinction radicale entre Dieu et la créature et l'inaccessibilité de la transcendance divine. C'est ainsi que le soufisme philosophique et moniste de Mohyddin Ibn Arabi, qui prône l'unité, l'identité d'essence divine, s'éloigne de l'Islam. En conséquence, il en résulte donc l'admission et la reconnaissance officielles de l'Islam orthodoxe, c'est-à-dire la lettre des textes mais, au plan des faits, la véritable interprétation est réservée aux seuls « initiés ». C'est ainsi qu'apparaît une double vérité : la lettre du Coran pour le vulgaire, le sens caché pour les sages, l'élite. Cf. Caspar, R., *Cours de mystique musulmane.*

48. « Parmi les différentes doctrines ésotériques, il n'en est, à ma connaissance, aucune qui offre autant d'analogie avec celle des arabo-islamites que le Taoïsme chinois, tel que l'a exposé Matgioï dans ses divers ouvrages. Cela est d'autant plus surprenant que l'Islam, non seulement exotérique, mais encore ésotérique, est, je ne dis pas la combinaison, mais le juste milieu et l'équilibre entre le Judaïsme et le Christianisme. (...) L'Islamisme a beau avoir adopté la plupart des personnages et des localités des deux Testaments dans son symbolisme (même avec un sens identique), son esprit est autre. Il s'éloigne des autres traditions dites sémitiques pour se rapprocher nettement du Taoïsme, ou de la 'Tradition primordiale'. L'Islamisme, même exotérique, s'est toujours défendu d'être une religion nouvelle ; il a toujours revendiqué le titre de 'Dinul-

le juste milieu que ce dernier constitue entre le judaïsme et le christianisme, point qui sera repris ultérieurement par Guénon ; viennent ensuite des *Pages dédiées au soleil,* puis *L'universalité dans l'Islam* et *L'Islam et les religions anthropomorphiques.* De son côté, Guénon amorce, dès février 1911, l'ébauche d'une de ses œuvres maîtresses : *Le Symbolisme de la Croix.*

Abdul-Hâdi, de nouveau en Suède depuis le début de 1911 après avoir confié à Guénon les articles à paraître dans la revue, sera de retour en France en juin 1912. Compte tenu de la dédicace du *Symbolisme de la Croix* (1931) dont la première page porte la mention « A la mémoire vénérée de Es-Sheikh Abder Rahmân Elish El-Kébir, à qui et due la première idée de ce livre. Mecr El Quâhirah 1329-1939 H. » (la première date correspond à l'année 1912 de l'ère chrétienne) — et de certaines confirmations dans la correspondance de Guénon, il y a tout lieu de penser que Guénon reçut, au cours de l'année 1912, la *barakah* [49] du Sheikh Elish El-Kébir par l'intermédiaire de Abdul-Hâdi. Ce dernier passa l'année 1913 à peindre la Touraine, les bords de la Loire et de l'Indre, de la Seine et de l'Oise et, l'année 1914, les paysages et les habitants de l'Egypte. Expulsé par les autorités anglaises pour des raisons jugées obscures, en 1915 on le retrouva exerçant son art à Barcelone. Son biographe ne croit pas impossible qu'il ait terminé ses jours dans une secte à prétention universelle, le béhaïsme. En tout cas, devenu complètement sourd, c'est écrasé par une locomotive dans la région de Barcelone qu'il rendit l'âme le 1er octobre 1917.

Sheik Abder Rahmân Elish El-Kébir

Abdul-Hâdi [50] rapporte que le Sheikh Abder Rahmân Elish El-Kébir, restaurateur du rite malékite [51], et son fils, porteur

Fitrah', c'est-à-dire la Religion primitive, celle du commencement de l'Humanité. » Abdul-Hâdi, « Pages dédiées à Mercure : Sahaïf Atariddiyah », *La Gnose,* janv. 1911, p. 28.

49. le don, la bénédiction.

50. Le profil biographique et spirituel du Sheikh Elish El-Kébir est tiré essentiellement de l'article d'un guénonien et musulman fervent, Michel Vâlsan, lui-même chef d'une *tarîquah* (a) à Paris, rattachée à la *zâwiya* (b) du Sheikh El-Alaoui de Mostaganem. « L'Islam et la fonction de René Guénon », *E.T.*, janv.-fév. 1953, a été rédigé pour une part à partir des renseignements fournis par Abdul-Hâdi dans le *Il Convito.* Il est pour le moins étonnant de constater que, compte tenu de « l'ascendance illustre » des Sheikh Elish El-Kébir père et fils, il ne nous soit

du même nom — d'une ascendance illustre qui leur permettait une position prépondérante en Islam mais dont ils ne voulurent rien savoir — furent jetés en prison et condamnés à mort à la suite des événements, sur le sol égyptien, de la révolte nationaliste d'Arabi Pacha réprimée par les Anglais en 1882. Le père ne tarda pas à mourir en prison et le fils, dès lors (± 1882-1883) fut grâcié et exilé ... sans doute à Damas, où il se lia avec Abd El-Kader. Ils furent amis et condisciples dans la lignée de Mohyddin Ibn Arabi, et on rapporte que c'est le Sheikh Elish El-Kébir qui présida aux derniers offices et entarra la dépouille d'Abd El-Kader à Sâlihiyyé, à côté de la tombe du Maître. Par la suite, sous la fausse accusation d'aspirer au Califat universel du monde musulman, pour son propre compte ou pour celui du Sultan du Maroc, le Sheikh Elish El-Kébir connut à nouveau la prison où il séjourna pendant deux ans, dans des conditions jugées immondes. A nouveau grâcié, on lui concéda un exil honorable à Rhodes. Amnistié [52] par la reine Victoria au plus tard en 1901, il rentre pour s'établir au Caire d'où son influence irradiera à la fois comme « sommité scientifique » et comme « chef suprême de beaucoup de confréries religieuses ». En tant que sheikh d'une branche shadhilite et chef du *maddhab mâleki* à l'université El-Azhar [53], on rapporte

pas donné de bénéficier de renseignements biographiques plus amples et plus précis.

a) confrérie soufie.

b) confrérie-mère.

51. Un des quatre rites juridiques de l'Islam. L'initiative en revint à Malik Ibn Anas. Le *Larousse encyclopédique* rapporte que « son argumentation se fonde sur la pratique autant que sur le *hadîth* (a) et n'est pas hostile à l'opinion personnelle. »

a) recueil des traditions orales relatives à la vie du Prophète.

52. « L'amnistie anglaise porte sur l'exil qui commence après le premier emprisonnement : entre temps, le Cheikh avait subi le deuxième emprisonnement par l'acte 'd'un prince musulman', et obtenu la grâce de ce côté-là mais il était resté toujours exilé d'Egypte. » Vâlsan, M., *Ibid.*, p. 42, n. 3.

53. « Pour ceux qui ne sont pas au courant de la signification de ces termes, nous précisons que les termes 'branche shâdhilite' indiquent une branche de l'organisation initiatique (*tarîqah*) fondée au VIIème siècle de l'Hégire par le Cheikh Abû-l-Hasan ash-Shâdhili (593 H./1196 - 656 H./1258), une des plus grandes figures spirituelles de l'Islam, qui fut aussi Pôle ésotérique de la tradition ; il s'agit donc là d'une fonction initiatique proprement dite ; quant aux termes *madhhab mâleki*, ils indiquent une des quatre écoles juridiques sur lesquelles reposent l'ordre exotérique de l'Islam, et qui sont chacune représentées dans l'enseignement de la plus grande Université du monde islamique, El-Azhar, du Caire. » *Ibid.*, p. 36.

que le Sheikh Elish El-Kébir réunissait en lui les deux compétences et même les deux autorités requises respectivement pour les domaines ésotérique et exotérique de la tradition islamique.

Néanmoins, c'est surtout en tant que « descendant spirituel d'Ibn Arabi » qu'il rencontre Abdul-Hâdi et influe ainsi sur l'orientation du *Il Convito*. Dans le deuxième numéro (1907), il signe même un article [54] en langue arabe relatif à l'orthodoxie du Sheikh El-Akbar, plus connu sous le nom de Mohyddin Ibn Arabi et intitulé *Le Prince de la Religion, le Grand Pôle Spirituel, l'Etoile brillante dans tous les siècles*. Le texte rapporte que le Sheikh El-Akbar était porté dans toutes ses activités par l'Esprit-Saint. Dans sa traduction italienne, Abdul-Hâdi précise en note :

> Les Soufis, parvenus à certains degrés, reçoivent du monde spirituel supérieur des ordres directs auxquels ils obéissent et qui déterminent leurs actes, gestes et paroles. Le Cheikh Elish el-Kébir est dans ce cas. [55]

La fin de cet article rédigé par la plume du Sheikh Elish El-Kébir se voulait un témoignage de remerciement à l'endroit de Abdul-Hâdi pour son effort à faire connaître et comprendre aux hommes d'aujourd'hui l'esprit même de Mohyddin Ibn Arabi — et l'exhortait à poursuivre sa tâche « sans se préoccuper de la haine que son œuvre islamophile peut susciter parmi certains groupes de soi-disant musulmans ». C'est ainsi que, dans le troisième numéro du *Il Convito* était annoncée la constitution, en Italie [56] et en Orient, d'une société dévolue à l'étude et à la diffusion de la pensée de Mohyddin Ibn Arabi

54. L'article est dit être « basé à son tour sur l'autorité du célèbre Imân ach-Cha'rânî dont les jugements font loi en matière d'orthodoxie et d'hétérodoxie, lui-même ayant été un des plus grands Soufis de l'Islam et un docteur profond en matière de tradition et de loi sacrée. » Rapporté in *Ibid.*, p. 43.

La traduction italienne de l'article du Sheikh Elish El-Kébir parût dans le numéro 7-8. Le texte était accompagné de notes dues à la plume de Abdul-Hâdi.

55. Rapporté in *ibid.* Cette allusion à des « ordres directs » reçus du monde spirituel supérieur » est un point très complexe qui chevauche — sinon recouvre — l'énigmatique question des « Supérieurs Inconnus ».

56. Dans sa correspondance, Abdul-Hâdi mentionne un certain Sheikh Senussi duquel il reçoit, en 1909 peu après son retour à Paris, le conseil d'interrompre toutes relations avec les Italiens. Cf. Chacornac, P., *Ibid.*, p. 46.

(le Sheikh El-Akbar) d'où son nom : *Akbariyyah* [57]. Les objectifs de la Société se présentaient comme suit :

1. Approfondir et diffuser les enseignements aussi bien ésotériques qu'exotériques du Maître, par des éditions, traductions et commentaires des œuvres de celui-ci et de ses disciples, comme aussi par des conférences et des réunions.
2. Réunir autant qu'il sera possible et convenable, tous les disciples du Grand Maître, pour former de cette façon, sinon un lien de fraternité, du moins un rapprochement basé sur la solidarité intellectuelle entre les deux élites d'Orient et d'Occident.
3. Aider matériellement et moralement tous ceux qui représentent la tradition « mohiyyiddinienne », surtout ceux qui par la parole et les actes œuvreront pour sa diffusion et son développement.

Le travail de la société s'étendra encore à l'étude d'autres Maîtres du mysticisme oriental, comme par exemple Jelâl-ed-Dine er-Rûmi (506 H./1209 - 672 H./1273) [58] mais le sujet principal restera, bien entendu, Ibn Arabi.

La société ne s'occupera absolument pas de questions politiques, quelles qu'elles soient, et ne sortira pas de la recherche philosophique, religieuse ou théosophique sur laquelle elle se base. [59]

Compte tenu que Mohyddin Ibn Arabi est considéré comme le grand génie, le *doctor maximus* du soufisme en tant qu'il a réussi une des synthèses philosophico-religieuses les plus fortes de l'humanité, comparable à celles de Platon, de Plotin [60] et de

57. A ne pas confondre, au dire de M. Vâlsan, avec la *tarîqah* du même nom, établie en Inde depuis l'époque même du Sheikh El-Akbar et avec laquelle Abdul-Hâdi aurait eu — par l'entremise du Sheikh Elish El-Kébir, on peut le supposer — des « rapports directs ». Par contre, nulle indication n'est donnée en ce qui concerne les rapports éventuels que René Guénon aurait pu avoir avec ladite *tarîqah*. Cf. Vâlsan, M., *op. cit.*, p. 44, n. 1.

58. Considéré comme le plus grand poète persan ; fondateur de la confrérie des Mawlawites, ou derviches « tourneurs », répandus en Iran et en Turquie dans les classes nobles.

59. Rapporté in Vâlsan, M., *op. cit.*, p. 44-45.

60. La philosophie hellénistique, déjà composite lorsqu'elle arrive au monde arabe au VIIIème siècle de notre ère, est un mélange de platonisme, d'aristotélisme, de stoïcisme, de néo-pythagorisme etc. En métaphysique et en théodicée, elle est guidée par le platonisme et le néo-platonisme de Plotin. Ce que Louis Massignon dénomme « le syncrétisme philosophique oriental ». Cf. son *Essai sur les origines du lexique technique de la mystique musulmane*, p. 73-81.

certains védântistes — synthèse inspirée, par ailleurs, d'une mystique, d'une métaphysique, d'une gnose « universaliste » [61] qui se veut le cœur, la transcendance et la transparence de toutes les religions, voilées quant à l'essentiel par leurs points de vue respectifs — il apparaît que par la transmission « initiatique » due au Sheikh Elish El-Kébir, l'influence de Mohyddin Ibn Arabi allait se révéler de poids — sinon déterminante — sur René Guénon [62], initié au soufisme en 1912 sous le nom de Sheikh Abdel Wâhed Yahia : le « Serviteur de l'Unique, Jean ».

> Il y a entre l'enseignement de René Guénon et celui de [Mohyddin Ibn Arabi] plus qu'une simple concordance naturelle entre des métaphysiciens véritables. Il y a là encore une relation d'un ordre plus subtil et plus direct du fait que René Guénon reçut son initiation islamique d'un maître qui lui-même était nourri à l'intellectualité et à l'esprit universel du Cheikh el-Akbar ; il s'agit du Cheikh égyptien Elish el-Kébir. (...) le Cheikh Abdel-Wâhed Yahia, son disciple d'origine occidentale qui eut le rôle de développer son message intellectuel, message qui était non seulement celui de l'Islam, mais celui de l'esprit traditionnel universel. Ceux qui ont compris l'œuvre de René Guénon savent qu'à travers celle-ci les forces spirituelles de l'Orient ont offert une aide providentielle à l'Occident en vue d'un redressement traditionnel qui intéresse l'humanité dans son ensemble. (...) du reste, [Guénon] ne s'est jamais présenté

61. R. Caspar résume ainsi la dimension d'universalité chez Mohyddin Ibn Arabi : « Les diverses religions atteignent chacune Dieu sous un aspect différent. Le 'gnostique' (*ârif*), lui, l'atteint sous tous les aspects. Les religions sont 'les fleuves d'une même source'. Donc chaque religion particulière est relative, bonne pour le vulgaire. Il faut les dépasser pour la religion des 'gnostiques' de toutes les religions, la 'religion universelle'. (...) sa notion de religion mystique universelle, dépassant les clivages des dogmes et des religions particulières, peut paraître plus ouverte que le légalisme étroit des *fuqahâ*. En fait, il corrompt tout dialogue religieux, justement à cause de son universalisme. Le vrai dialogue ne peut s'engager qu'entre religions réelles et avec des âmes en recherche, en tension vers la vérité. Il n'y a rien à dire et rien à recevoir de qui admet tout à l'avance, puisque tout est en tout. » Caspar, R., *op. cit.*, p. 107 et 109.

62. « (...) le soufisme de Guénon était lui-même très particulier, dans la postérité de Mohyddine Ibn-Arabi, c'est-à-dire passablement védantisé, et Guénon à son tour accentua cette teinte. L'orthodoxie de ce soufisme-là est généralement contestée par les musulmans sunnites. Une exception notable : le Dr Abdul Halim Mahmoud, de l'Université de El-Azhar, qui a défendu Guénon. » Amadou, R., « Esotérisme de Guénon », *Cahiers de l'homme-esprit*, numéro spécial, 1973, n° 3, p. 87.

spécialement au nom de l'Islam, mais au nom de la conscience traditionnelle et initiatique universelle.[63]

Quant à l'influence marquante du Sheikh Elish El-Kébir, nous avons déjà fait remarquer, à la suite de Guénon lui-même, que c'est dans la lignée de ce maître spirituel que lui avait été suggérée[64] l'idée d'un livre sur *Le Symbolisme de la Croix* dont le maître assurait son disciple que « si les Chrétiens ont le signe de la croix, les Musulmans en ont la doctrine »[65]. Dans cet ouvrage qui, tant par sa doctrine métaphysique que par sa méthode symbolique[66] est considéré par les uns, catholiques, comme « d'inspiration nettement musulmane »[67] et, par les autres, guénoniens, comme « le plus représentatif [des ouvrages de son auteur] de l'idée d'universalité intellectuelle de la tradition »[68] — Guénon avait insisté, dans le sillage du Maître, que « dans l'ordre ésotérique, le rapport de l' ' Homme Universel ' avec le Verbe d'une part, et avec le Prophète d'autre part, ne laisse subsister, quant au fond même de la doctrine, aucune divergence réelle entre le Christianisme et l'Islam, entendus l'un et l'autre dans leur véritable signification »[69]. Par ailleurs, le Sheikh Elish El-Kébir paraît avoir eu une certaine connaissance de la Maçonnerie et de son symbolisme initiatique — n'expliquait-il pas la correspondance des lettres arabes du nom d'*Allah* par leurs formes respectives, avec la règle, le compas, l'équerre et le triangle... — et considéré leur « revivification » comme se situant dans la ligne même du « redressement intellectuel et spirituel du monde occidental ». La simple recension du *Il Convito* de 1907 montre pour sa part que

> (...) il est question chez le Cheikh Elish et ses compagnons, de concordance doctrinale entre l'Islam d'un côté et le Christianisme et la Maçonnerie de l'autre, de la nécessité d'une revivification des réalités traditionnelles — tout d'abord, dans l'ordre intellectuel initiatique — d'un essai d'établir un trait d'union spirituelle entre Orient et Occident, et de la notion d'une élite à laquelle revient cette fonction, enfin du rôle de l'intellectualité islamique et surtout de l'enseignement du Cheikh el-Akbar dans ce travail.[70]

63. Vâlsan, M., *op. cit.*, p. 35, 38-39.

64. M. Vâlsan précise par ailleurs que c'est « surtout à partir de données doctrinales provenant de ce maître que Guénon écrivit ce livre qui occupe une place centrale dans l'ensemble de son œuvre et qui concerne au plus haut point les modalités occidentales de participation à l'intellectualité traditionnelle. » Cf. « Notes de lecture », *E.T.*, janv.-fév. 1968, p. 34.

65. Cf. une note figurant au chap. III du *Symbolisme de la Croix*, p. 75.

66. M. Vâlsan précise que les ouvrages de Guénon qui traitent du symbolisme « procèdent de principes caractéristiques des hommes spirituels (*aïssawis*) principes qui sont ceux de la Science des Lettres (*Ilmu-l-Hurûf*) entendue surtout au sens de connaissance et art du Souffle divin ou de vie (les ' lettres ' étant avant tout les éléments articulés du Verbe). (...) cette science spirituelle fut celle d'Al-Hallâj, célèbre *aïssawi* des 3ème et 4ème siècles de l'Islam ». Vâlsan, M., *op. cit.*, p. 34.

67. Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.*, n° 78-79, p. 139. Cf. aussi Vâlsan, M., « Références islamiques du 'Symbolisme de la Croix' », *E.T.*, mars à déc. 1971.

68. Vâlsan, M., « L'Islam et la fonction de René Guénon », *op. cit.*, p. 36.

69. Cf. n. 65 du présent chapitre.

Nous reconnaissons là, à la suite de M. Vâlsan, certaines thèses fondamentales de l'œuvre guénonienne. C'est ainsi que, après la mort de Abdul-Hâdi, Guénon demeurera un des seuls en Europe à poursuivre la tâche initialement esquissée lors de la constitution des *Akbariyyah*. Plus tard, alors qu'il se sera fixé définitivement au Caire — au lendemain de la mort du Sheikh Elish El-Kébir[71] — ses ouvrages et le rayonnement des *Etudes traditionnelles* allaient susciter d'autres intellectuels voués à ce même type de « redressement occidental » alimenté à la chaîne initiatique du soufisme de Mohyddin Ibn Arabi, par le biais dès lors — Guénon ne se considérant nullement missionné à transmettre l'initiation — des Allawias de Mostaganem.

LA CONFIRMATION MAÇONNIQUE

Depuis le début de ce chapitre consacré aux influences maîtresses exercées sur l'œuvre de Guénon, nous avons souvent fait allusion à l'influence première des milieux maçonnico-occultistes groupés autour d'une filiale du Groupe indépendant d'études ésotériques : l'Ecole Hermétique, inspirée du Martinisme de Papus.

Un résumé des péripéties guénoniennes pour la période qui

70. Vâlsan, M., *op. cit.*, p. 45.

71. « Le personnage que je devais voir à Sohag est mort l'année dernière ; je ne m'y suis donc pas arrêté en allant à Louqsor, ayant su cela ici [au Caire] avant mon départ. » *Lettre de Guénon à M. Hillel*, 11 avril 1930. Inédit.

va de 1906 à 1909 nous servira donc d'introduction à la confirmation maçonnique de Guénon au Rite écossais ancien et accepté, dans le cadre de la Grande Loge de France en 1912. En effet, nous employons le terme « confirmation » et non celui de « régularisation » puisqu'il demeure que la Grande Loge Unie d'Angleterre, qui représente l'orthodoxie maçonnique avec sa profession de foi dans le Dieu de la Bible et l'immortalité de l'âme, ne reconnaît pas, de manière officielle [72], le Rite écossais ancien et accepté, entâché d'illuminisme et d'occultisme.

A la suite de son échec au collège Rollin qui lui barre la route de Polytechnique et de l'Ecole Normale Supérieure, Guénon délaisse donc les études proprement académiques au profit des doctrines néo-spiritualistes inspirées d'un gnostico-occultisme très en vogue en ce début de XXème siècle.

Introduit par un ami à l'Ecole Hermétique située au 13 rue Séguier, de 1906 au début de 1909, Guénon suit les cours dispensés quatre fois par semaine par les professeurs Papus, Barlet, Sédir, Phaneg etc., et se fait admettre dans toutes les organisations connexes. Au premier chef, l'ordre Martiniste qui, au dire de son fondateur, était « une Chevalerie Chrétienne respectant la liberté intellectuelle et morale de tous ses membres et donnait à ceux-ci une instruction élevée sur le symbolisme, l'illuminisme et leurs adaptations » [73]. Après avoir satisfait aux deux premiers degrés, Phaneg, de son vrai nom Georges Descormiers, le fait Supérieur Inconnu [74]. Guénon prend alors connaissance des cahiers de l'ordre et se voit pourvu, en tant qu'initiateur, d'une charte de délégué général pour sa région natale le Loir-et-Cher. Et les événements s'enchaînent ; notre ami se fait recevoir dans deux obédiences maçonniques en relation d'amitié avec l'ordre Martiniste : la Loge symbolique Humanidad n° 240 du Rite national espagnol, avec pour vénérable Charles Détré dit Teder, et le Chapitre et Temple INRI du Rite primitif et originel swedenborgien ; dans cette dernière, il reçoit de Théodore Reuss, Grand-Maître du Grand-Orient et Souverain Sanctuaire de l'Empire d'Allemagne, le cordon de soie noire du Kadosh, qui l'apparente au 30° degré de la Maçonnerie écossaise [75].

72. Un problème difficile, complexe, qui appellerait de subtiles nuances qu'il ne nous appartient pas de développer dans le cadre de la présente étude. Au besoin cf. Mellor, A., *La Franc-Maçonnerie à l'heure du choix* où le Rite Ecossais (et donc la Grande Loge de France) ne trouve pas sa place ni dans la Franc-maçonnerie régulière ni dans la Franc-maçonnerie irrégulière, mais où il est qualifié d'« atypique » — ce qui ne résoud en rien le problème.

73. Papus, « L'occultisme et son état actuel », *L'Initiation*, mai 1907 ; rapporté in Chacornac, P., *op. cit.*, p. 31-32.

L'abbé Barbier considèrera, pour sa part, que le Martinisme de Papus « est peut-être la force la plus dangereuse et la plus redoutable de l'ordre maçonnique. » Barbier, E., *Les infiltrations maçonniques dans l'Eglise*, p. 47.

74. Dénominatif de l'un des degrés de l'ordre Martiniste.

Déjà familiarisé avec les doctrines hindoues par le biais des commentaires hautement spiritualistes de Çankara sur le *Vêdânta*, Guénon ne tarde pas à juger hétérogène et noyé dans des conceptions modernes l'enseignement reçu à l'Ecole Hermétique. Pour échapper à ce qu'il juge comme un faux spiritualisme incohérent et dépourvu de base traditionnelle, spiritualisme trop étroitement « occidental » et, au demeurant, influencé par les idées qui ont cours dans la Société théosophique de Madame H.P. Blavatsky, Guénon songe alors à grouper dans une nouvelle Loge dite « Melchissédec » — figure du « Roi du Monde » et symbole-type de la tradition primordiale — les membres les plus intéressants des organisations affiliées.

Or... au début de 1908, lors même qu'un groupe de l'ordre Martiniste, réuni dans un hôtel au 17 rue des Cannettes, s'exerçait à obtenir certaines communications spirites par « écriture directe », on reçut l'ordre d'y amener Guénon. Par la suite, tantôt rue des Cannettes, tantôt rue Saint-Louis en l'Ile, l'« en-

75. « Le grade de Chevalier Kadosch est le 30° de la série écossaise, et aussi, pratiquement, le grade suprême, ceux qui suivent n'étant que des grades 'administratifs'. Son étude s'avère donc importante.

Son symbolisme philosophique réside essentiellement en un rite consistant à gravir une *échelle mystérieuse*, dont les sept marches signifient les sept arts libéraux *Nec plus ultra*. L'échelon ultime indique que le récipiendaire est parvenu au faîte de l'initiation maçonnique. Ce rite et quelques autres, d'un allégorisme désuet et simpliste, n'est pas le centre d'intérêt du grade. Celui-ci réside dans son caractère de *grade de vengeance*. L'Ambition, l'Ignorance et le Fanatisme, tels sont les trois infâmes ennemis de l'Ordre, à combattre sans trêve ni relâche, est-il dit au candidat. L'insigne du grade est un poignard, et le mot sacré *Nekam* (en hébreu, *Vengeance*). La vengeance dont il s'agit est, symboliquement, celle de l'Ordre des Templiers à raison de l'assassinat de leur grand maître Jacques de Molay par 'deux Abominables', à savoir *Clément V* et *Philippe Le Bel*. (...) L'un incarne le despotisme spirituel, l'autre la tyrannie temporelle. Le grand maître martyr symbolise la liberté humaine, dans sa dignité et sa grandeur. Le récipiendaire jure de le venger et déclare 'fouler aux pieds' la tiare pontificale et la couronne royale. (...) D'*où* vient ce grade de haine et qui en fut l'inventeur ? La question est des plus obscures. » Mellor, A., *La Franc-Maçonnerie à l'heure du choix*, p. 357-358.

tité » enjoignit au groupe de fonder un « Ordre du Temple » dont Guénon serait le chef.

C'est dans cette ambiance que Guénon aborda le Congrès spiritualiste et maçonnique de 1908 ; congrès inauguré un dimanche de Pentecôte, qui se déroula du 7 au 10 juin dans la grande salle des Sociétés savantes — et dont *Les infiltrations maçonniques dans l'Eglise* (1910) nous résument succintement les objectifs :

> Réaliser, sous le prétexte de réaction contre le matérialisme, une fédération des différentes sectes, Gnostiques, Théosophes, Kabbalistes, dont les doctrines de l'occultisme forment le fond commun ; puis, à la faveur de ce groupement, entreprendre une restauration de la Franc-Maçonnerie déchue de son véritable esprit par suite de ses entraînements politiques.[76]

Muni de ses grades qui allaient bientôt être mués en 90° du Rite de Memphis-Misraïm[77], Guénon se proposait d'officier comme secrétaire du Congrès. A sa place sur l'estrade d'honneur, il s'en retire, choqué par une phrase prononcée par Papus dans son discours d'ouverture : « Les sociétés futures seront transformées par la certitude de deux vérités fondamentales de spiritualisme : la survivance et la réincarnation. »[78]. Chacornac rapporte que cet incident marqua la fin de la participation de Guénon au dit Congrès[79]. Officiellement soit, mais il faut éviter de déduire de ce désaccord partiel une désolidarisation de Guénon face à l'esprit même et aux objectifs prônés lors de ce rassemblement. Au contraire, l'analyse rétrospective de l'œuvre guénonienne nous la révèle comme véritable projection des *Akbariyyah* tout autant que de l'initiative martiniste : le Congrès spiritualiste et maçonnique de 1908.

76. Barbier, E., *op. cit.*, p. 145-146.

77. « A la suite [du Congrès spiritualiste et maçonnique de 1908] fut créé, dans le Temple du Rite mixte du Droit Humain, un Souverain Grand-Conseil du Rite de Memphis-Misraïm pour la France et ses dépendances. La patente constitutive fut délivrée par le Souverain Sanctuaire d'Allemagne, signée et scellée le 24 juin, à Berlin, par le Grand-Maître Théodore Reuss (Peregrinos) qui assistait au Congrès. La loge Humanidad, précédemment rattachée au Rite Espagnol, devint Loge-Mère pour le Rite de Memphis-Misraïm. Ajoutons que Guénon fut pourvu d'une patente de 30°-90°. » Chacornac, P., *op. cit.*, p. 33.

78. Rapporté in *Ibid.*

79. Il demeure que Guénon fut missionné pour piloter les congressistes à la cathédrale Notre-Dame et pour en commenter le symbolisme. Cf. Baylot, J., « Guénon maçon ? », in numéro spécial « L'homme et son message, René Guénon », *Planète Plus*, avril 1970, p. 122.

René Guénon, adolescent →

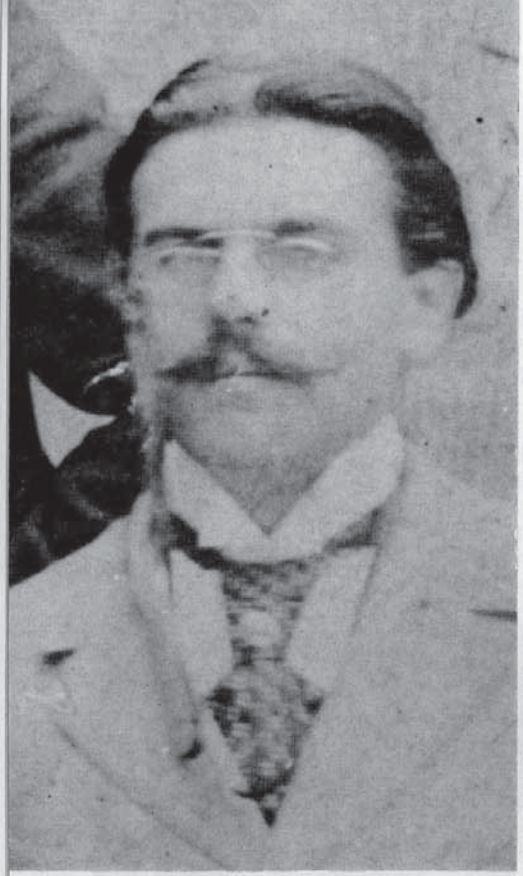




René Guénon et Berthe Loury le jour de leur mariage

Ci-dessous, le chanoine Ferdinand Gombault





Albert Leclère



Olivier de Frémond



Ci-contre,
Louis Charbonneau-Lassay

Faute de pouvoir consulter le compte rendu de ce Congrès — document rare et rendu pratiquement inaccessible par le fait que son tirage a été limité aux souscripteurs — nous devons à nouveau nous reporter à l'étude de l'abbé Emmanuel Barbier qui insiste, au premier chef, sur l'importance que les doctrines du néo-spiritualisme attachent à « paraître en règle » avec le christianisme. Commentant la partie du compte rendu consacrée au Couvent maçonnique des rites spiritualistes, tenu conjointement au Congrès, notre abbé citera au passage quelques propos tenus par Papus dans ce nouveau discours d'ouverture appelant une épuration, un retour aux sources de la Franc-maçonnerie « vénérable institution qui a été accaparée en France par des ignorants de l'hermétisme et de ses enseignements, qui ont méconnu les enseignements traditionnels, détruit le symbolisme et tripatouillé les Rituels pour transformer en association politique l'antique institution initiatique ». Quant au discours de clôture prononcé par Téder, dont le compte rendu stipule qu'il ne saurait être publié intégralement... — « car, si tout peut être dit quand le Temple est couvert, tout ne peut être rapporté au dehors » — il est intéressant d'extraire des quelques bribes publiées, ce qui suit :

> Il y a, en Maçonnerie comme en religion, un *exotérisme* et un *ésotérisme* à l'étude desquels chacun de nous doit s'appliquer, s'il veut arriver à la découverte de la vérité éparpillée dans la diversité des cultes, des écoles, des classes, des degrés, et qui devient *Une* pour celui qui après avoir *passé les dehors*, est devenu capable d'embrasser d'un coup d'œil tout ce qui se rattache au gouvernement du monde. (...) Etant le lien invisible qui unit entre elles toutes les religions et toutes les politiques, la Franc-Maçonnerie Universelle est spiritualiste dans son essence (...) le trait d'union invisible entre les cultes du monde. [80]

Mis à part le fait que Guénon ne consentira jamais à octroyer une quelconque dimension ésotérique aux religions proprement dites, il n'en demeure pas moins qu'on ne saurait dire que l'œuvre guénonienne renie l'esprit de cette Maçonnerie qui se veut spiritualiste et universelle. Au contraire, elle s'y inscrit ... avec des nuances légitimées par l'inévitable originalité attachée à toute son œuvre.

Entre temps, de 1908 à 1911, Guénon qui se prétend « tem-

80. Rapporté in Barbier, E., *op. cit.*, p. 159-160.

plier réincarné »[81] poursuit sa tentative de rénovation de l'ordre du Temple. Rénovation due à ... l'initiative première d'une « entité » qui a nom Jacques de Molay, suivi de Weishaupt et de Cagliostro. On rapporte que l'esprit des « communications », reçues par « écriture automatique » avec le martiniste Desjobert comme medium, était tout à fait dans la ligne de la vengeance templière — à l'endroit de la Papauté et de la Monarchie — qui fait l'objet de plusieurs hauts grades de la Maçonnerie écossaise. Ce mélange d'illuminisme révolutionnaire à la Weishaupt, de spiritisme et d'écossime se réclamant des Templiers et de Supérieurs Inconnus, donnent à penser que Guénon était loi d'être stabilisé, sinon en ses fondements métaphysiques... du moins au plan tactique. Cette opération, fomentée à l'encontre du courant papusien, sera d'ailleurs tôt démasquée en avril 1909 et Guénon, accusé de vouloir s'emparer de la direction occulte du Martinisme et de la Maçonnerie spiritualiste. Amplifiant l'accusation, on ira même jusqu'à induire son affiliation à un Tiers ordre romain ! Malgré une riposte on ne peut plus claire sur ce dernier point :

> (...) Un autre reproche qui nous cause le plus profond étonnement, c'est celui d'être les auxiliaires du cléricalisme, ou même des cléricaux déguisés ; nous ne nous en serions jamais doutés, nous qui ne comptons plus les excommunications lancées contre nous par la Sainte Eglise Romaine, ce dont nous nous faisons gloire d'ailleurs. C'est contre nous que les cléricaux répandent chaque jour les pires calomnies, qu'ils rééditent sans cesse les fantastiques récits propagés jadis par cette colossale fumisterie que fut « Le Diable au XIXème siècle » toutes choses qui nous sont du reste parfaitement indifférentes ; de telles attaques ne valent pas qu'on leur fasse l'honneur d'une réponse.
> Ceux qui font le jeu des cléricaux, ce sont ceux qui, par leurs procédés peu fraternels, s'efforcent de semer la discorde au sein de la Maçonnerie.[82]

Guénon se verra exclu[83] des Loges affiliées et de l'Ecole Hermétique, marquant ainsi, par sa rupture avec le courant

81. *Document confidentiel inédit.*
82. Desjobert, J., Guénon, R., Blanchard, V., Lettre ouverte aux Francs-Maçons, 22 février 1909, in « Les Contrefacteurs de la Maçonnerie », *L'Acacia,* mars 1909, p. 209.
83. « A la vérité, la cohabitation de deux esprits exceptionnels, Papus et Guénon, n'était plus possible. Il s'ouvrait un conflit de génération. L'exclusion fut la forme prise par une spéaration devenue inéluctable.

proprement papusien, la fin d'une période (1906-1909) et l'amorce d'une nouvelle, sa direction de *La Gnose* (1909-1912). Mais « l'Ordre du Temple rénové » n'en poursuivra pas moins ses « évocations » et activités jusqu'à la fin de 1911 où Guénon proclamera alors, « sur l'ordre des Maîtres »[84], la dissolution de l'ordre du Temple. Par la suite, l'expérience templière constituera une de ces choses dont Guénon ne parlera jamais le premier... s'employant même à contourner les questions que lui poseront à ce propos ses futurs proches collaborateurs.

Radié des Loges affiliées au Martinisme de Papus — Loges se réclamant en fait sinon en droit du Rite écossais ancien et accepté — dès 1910, Guénon s'intéresse aux travaux d'une Loge spiritualiste dûment reconnue, la Loge Thebah, filiale de la Grande Loge de France, elle-même rattachée au Rite écossais ancien et accepté. C'est ainsi que, au cours des années 1910 et 1911, sous la signature de Palingénius, il consacrera quatre articles à la Franc-maçonnerie dans la revue *La Gnose* : *La gnose et la Franc-Maçonnerie* (mars 1910), *L'orthodoxie maçonnique* (avril 1910), *Les hauts grades maçonniques* (mai 1910), *A propos du Grand Architecte de l'Univers* (juillet et août 1911) où il expose ses vues fondamentales sur la question.

En 1912, lors même que notre ami a tourné la page de la rénovation de l'ordre du Temple, de son épiscopat gnostique et de la revue *La Gnose* suspendue depuis février 1912, conjointement à son initiation au soufisme et à son mariage catholique avec l'institutrice Berthe Loury, Guénon est confirmé Maçon au Rite écossais ancien et accepté par le truchement de la Loge Thebah. En janvier 1913, *Le Symbolisme,* revue-type de la Maçonnerie spiritualiste, fondée et dirigée par Oswald Wirth, publie une conférence de Guénon prononcée devant ses frères maçons sur le thème de *L'enseignement initiatique,* ébauche des *Aperçus sur l'Initiation* qui convaincront leurs lecteurs, tel un Maçon « orthodoxe » comme Jean Baylot, de la Grande Loge Nationale Française, du lien spirituel rattachant Guénon à la Franc-maçonnerie.

Néanmoins, dès 1916 — époque de ses premiers contacts avec le milieu de l'Institut catholique de Paris — Guénon suspendra définitivement sa participation active aux travaux de sa

Avec le recul, il n'en reste rien à porter au débit de quiconque. Pour Guénon, ce fut le signe d'un essor personnel. Une seconde étape de sa carrière maçonnique sera vécue à la Grande Loge de France. » Baylot, J., *op. cit.*
84. *Document confidentiel inédit.*

Loge ; travaux qu'il avait par ailleurs menés de front avec sa collaboration à *La France chrétienne antimaçonnique* (1913-1914), sous le pseudonyme du « Sphinx ». Cette suspension n'a pas à être perçue comme une « rupture » mais plutôt en fonction d'un aménagement prioritaire du temps et d'une organisation tactique de l'action de Guénon ; une action qui ne visait à rien de moins qu'à amener le catholicisme à cautionner une élite appelée à retrouver, à partir d'une perspective qu'il faut bien reconnaître comme foncièrement syncrétique, la source unique perdue... la véritable Connaissance métaphysique, d'essence gnostique. C'est ainsi que, jusqu'au début des années 30, Guénon s'abstiendra de traiter de manière directe et ouverte de la Franc-maçonnerie, se limitant à en déplorer la « dégénérescence » et à dénoncer les « influences anti-traditionnelles » dont elle est victime en son sein même.

Le refus marqué des milieux catholiques à l'endroit des théories guénoniennes concourra, pour une part, à amener notre ami à émigrer au Caire. A travers ses livres et par le biais d'une volumineuse correspondance, Guénon n'en poursuivra pas moins sa tâche de conscientisation pour la levée d'une élite occidentale se réclamant à la fois de la métaphysique orientale dite « universelle » et du catholicisme, perçus comme identiques en leur fond même. Mais, étape nouvelle, à partir de 1932 par le biais de ses articles publiés dans les *Etudes traditionnelles,* Guénon verra l'opportunité de lever le discrédit maçonnique et d'amener graduellement ses lecteurs à l'idée de s'en référer à la Franc-maçonnerie et au Compagnonnage, comme aux deux voies initiatiques les plus accessibles en Occident. Sur l'initiative de Guénon, sera même créée à Paris, en 1947, dans le cadre du Rite écossais ancien et accepté, la Loge « La Grande Triade » qui poursuit ses activités depuis. Appuyée sur une profession de foi guénonienne, cette Loge s'est vouée à la restauration de la Maçonnerie intégralement traditionnelle. C'est ainsi que certains, et non des moindres, seront amenés à considérer que « l'œuvre guénonienne demeure essentielle à l'intelligence maçonnique du présent et de l'avenir » [85].

85. Baylot, J., *op. cit.,* p. 121.
« Bien que Guénon se soit surtout consacré à l'exposition des doctrines orientales, il a souvent, dans ses articles et dans ses livres, remis en lumière, voire même *expliqué pour la première fois,* les principaux symboles maçonniques. » Hutin, S., *Les francs-maçons,* p. 177.
Néanmoins, l'ensemble de la Franc-maçonnerie régulière ne se montre pas unanime à endosser de tels verdicts : « Son hypothèse d'une prétendue Tradition primordiale n'a rien d'original, en dépit du pédantisme avec lequel certains guénoniens l'ont présentée. C'est l'Age d'or des cosmogonies antiques. Du point de vue de la terminologie maçonnique (et aussi non-maçonnique), elle a brouillé fâcheusement la signification des mots *tradition* et *traditionnel,* en leur donnant un sens totalement détourné. Du point de vue philospohique, elle est une pure vue de l'esprit. Du point de vue historique, l'hypothèse demeure indémontrée et même contredite par les sciences de l'homme. Du point de vue religieux, elle est un contre-sens sur la Révélation primitive et la Chute. Aussi, du point de vue maçonnique, beaucoup pensent que le Guénonisme a été une intrusion, aggravée par le dogmatisme de tels guénoniens qui ont même qualifié de 'contre-initiation' toute pensée rebelle, et voué furieusement les hérétiques aux poignards — symboliques ! — des Kadoschs. Il a laissé de profondes blessures. » Mellor, A., « René Guénon » in *Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie et des Francs-Maçons.* Cf. aussi Naudon, P., *La Franc-Maçonnerie et le Divin,* p. 67.

L'ESOTERISTE RENE GUENON

ET LES MILIEUX CATHOLIQUES DE SON TEMPS

RENE GUENON
ET « LA FRANCE CHRETIENNE ANTIMAÇONNIQUE »
(1909-1914)

« LA FRANCE CHRÉTIENNE ANTIMAÇONNIQUE » ET SON DIRECTEUR : ABEL CLARIN DE LA RIVE

C'est à partir de janvier 1896 que, succédant à Léo Taxil, Abel Clarin de la Rive se voit confier la direction et le poste de rédacteur en chef de l'hebdomadaire antimaçonnique et antisémite [1], *La France chrétienne* [2], organe du Conseil antimaçonnique de France. Par la suite, le journal sera patronné, à la fois, par la Société d'études et de propagande antimaçonnique, l'Académie Saint-Jean (1896) [3] et l'Union des patriotes catholiques (1900). Sur sa couverture, en exergue, on pouvait lire l'appel de Rome :

> En premier lieu arrachez à la Franc-maçonnerie le masque dont elle se couvre, et faites-la voir telle qu'elle est. (Sa Sainteté le Pape Léon XIII, Encyclique *Humanum Genus,* 20 avril 1884).

Depuis, la France, les autorités ecclésiastiques et jusqu'à Thérèse de Lisieux [4] avaient été secouées par l'affaire Taxil qui

1. « Au XIXème siècle, trois thèmes anti-maçonniques feront fortune : le thème anglophobe, le thème antisémite, enfin le thème luciférien qui, de Léo Taxil à nos jours, représentera la Maçonnerie comme la Contre-Eglise infernale. » Mellor, A., Introduction, in Le Forestier, R., *La Franc-Maçonnerie templière et occultiste,* p. 15.
2. *La France chrétienne* (1887-1914) est le produit d'une fusion de *La Petite guerre* et de *Jeanne d'Arc.* Entouré d'Adrien Téqui, Alain Gouzien, J. Todevin, la comtesse de Beaurepaire et l'abbé Pougeois, Léo Taxil en assume la direction de 1887 à 1895. Par la suite, sous Clarin de la Rive, elle deviendra en juin 1910 *La France chrétienne antimaçonnique* puis, à partir de janvier 1911, *La France antimaçonnique.*
3. Une initiative taxilienne. Pour liste des membres et statuts généraux, cf. Fry, L., *Léo Taxil et la Franc-Maçonnerie,* p. 110-114.

avait connu son dénouement le 18 avril 1897. Clarin de la Rive, qui avait d'abord cru à l'authenticité des documents et des faits palladistes relatés dans *Le Diable au XIXème siècle,* avait par la suite joué un rôle de premier plan dans le démasquage de l'imposteur Taxil... ce trop fameux publiciste, soi-disant catholique, qui avait été mêlé à tous les aspects de la lutte antimaçonnique.

Abel Clarin de la Rive, né à Chalon-sur-Saône, avait déjà derrière lui une longue carrière de journaliste, d'historien et de romancier lorsque les circonstances l'amenèrent d'abord à seconder les collaborateurs de *La Franc-Maçonnerie démasquée* groupés autour des abbés Henry Joseph, alias J. Tourmentin, et Gabriel de Bessonies, alias Gabriel Soulacroix. Il en profite alors pour publier *La Femme et l'enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle* (1894) et *Le juif et la Franc-Maçonnerie* (1895), ce qui lui vaut d'hériter de la direction de *La France chrétienne.* Son intérêt pour l'Orient avait été signalé par un *Dupleix ou les Français aux Indes orientales* (1888) mais, à la suite d'un séjour en Afrique du Nord où il avait été fait officier de l'ordre du Nichan-Iftikar [5], il s'était surtout spécialisé dans les questions musulmanes. Déjà en 1883, on avait assisté à la publication de son *Histoire générale de la Tunisie depuis* 1590 *avant Jésus-Christ jusqu'en* 1883. Quelques années plus tard, sous le pseudonyme de Cheikh Sihabil Klarin M'Ta El Chott, il publiait un roman étrange *Ourida* (1890), la « Petite Rose » placée sous le patronage de l'archange Gabriel... où voisinent à la fois des traits chrétiens, musulmans et maçonniques et, sous la même signature, un *Vocabulaire de la langue parlée dans les pays barbaresques — coordonné avec le « Koran »* (1890) ; une rétrospective qui couvre l'Egypte, le Maroc, la Tunisie, la Turquie, et dont une bonne partie est consacrée aux rites, sectes et confréries religieuses de l'Islam. Dans une lettre [6] datée du 25 mai 1895, il avouera d'ailleurs à l'abbé de Bessonies que les questions musulmanes lui sont très familières et qu'il est l'auteur d'ouvrages soi-disant écrits par les sectateurs de Mahomet. Il ira même jusqu'à avancer que certains l'ont pris pour un « vrai musulman ».

Sans aucun doute, Clarin de la Rive connaissait fort bien les

4. Cécile, sœur o.c.d., Longchampt, J., *Le triomphe de l'humilité : Thérèse mystifiée* (1896-1897), *l'affaire Léo Taxil et le Manuscrit B.*

5. Cf. Comptes rendus et travaux de la *Société des études historiques,* 1886, p. 20.

6. Lettre reproduite in Fry, L., *op. cit.,* p. 224.

tenants et les aboutissants du monde musulman. C'est d'ailleurs dans les pages de *La France chrétienne* qu'on avait pu lire, tout au long des années 1897-1898, une étude fort détaillée sur *Les sociétés secrètes musulmanes en Afrique du Nord* signée A.D. Rioux, pseudonyme de Taxil, mais dont Clarin de la Rive, en connaisseur, avait cru bon de poursuivre la publication après avril 1897.

A partir de 1901, on l'avait vu accorder une large place aux propos du président de la Grande Loge de France, le F.·. Ch.-M. Limousin, ayant trait au symbolisme et à la métaphysique, et entreprendre une longue série documentaire qui dénonçait l'ordre Martiniste de Papus. Dans le camp maçonnique, la quantité tendant à s'affirmer au détriment de la qualité, un tel état de fait avait amené Clarin de la Rive, à l'orée de 1909, à porter un jugement favorable sur la cause antimaçonnique [7], et à applaudir l'initiative de la Ligue française antimaçonnique de lancer des cours d'études maçonniques ; néanmoins, de plus en plus tourné vers ce qu'il percevait comme le nœud du problème, il regrettait qu'on « n'ait pas songé à la création d'un cours de *ritualisme et de symbolisme maçonniques* qui sont, malheureusement, ignorés de l'immense majorité des antimaçons !!! » [8] et déplorait ainsi qu'on s'en tienne à une approche périphérique de la question. Le F.·. Oswald Wirth avait quelque peu raison de s'étonner : « décidément la science maçonnique, qui est si fâcheusement en baisse parmi les Maçons, renaît parmi les Antimaçons. Voilà un singulier phénomène! » [9].

7. « Nous devons en toute justice et vérité reconnaître, documents officiels sous les yeux, que la Franc-maçonnerie régulière et certaines sociétés similaires telles que le Martinisme par exemple, ont progressé pendant l'année 1908. Leurs ateliers ont généralement augmenté sur toute la surface du globe. Mais, nous devons aussi faire remarquer qu'en ce qui concerne la Franc-maçonnerie régulière la quantité est aux dépens de la qualité en France, principalement, et aucun franc-maçon sérieux ne nous contredira, l'ancien mode de recrutement qui offrait encore quelques garanties a été remplacé par de véritables fournées d'arrivistes et de politiciens qui se moquent complètement du ritualisme et du symbolisme traditionnels. Un pareil état de choses nous fait donc prévoir, à très bref délai, la transformation de la plupart des loges en clubs et nous fait concevoir les plus grandes espérances pour le succès final de la lutte que nous soutenons depuis des années. » Clarin de la Rive, A., « L'année maçonnique 1908 », *F.C.A-M.,* 14 janv. 1909, p. 11-12.

8. Clarin de la Rive, A., « Cours d'études antimaçonniques », *F.C.A-M.,* 4 fév. 1909, p. 38.

9. Wirth, O., « A propos de *Morals and Dogma* », *L'Acacia,* oct. 1906, p. 202.

Mais l'ignorance n'avait-elle pas été payée du prix de la mystification taxilienne ? Un grave incident de parcours au sujet duquel on tâtonnait pour savoir quelles étaient les véritables leçons à en tirer en vue d'une réforme de la stratégie antimaçonnique.

Intervention épistolaire de Guénon au titre de Directeur de « La Gnose » (1909-1911)

Peu après on avait vu Clarin de la Rive traiter en de nombreuses colonnes le cas de Jules Doinel dans *L'Eglise néognostique valentinienne universelle* (11 et 18 mars 1909), le schisme récemment survenu *Chez les gnostiques : Synesius et Johannes II* (6 mai 1909), de même que *L'origine gnostique de la Franc-Maçonnerie* (1er et 8 avril 1909). C'est sur ces entrefaites qu'il avait cru bon — après sa mention des récentes *Excommunications martinistes* (17 juin 1909) — d'insérer dans sa *Tribune pour tous* (1er juillet 1909) une lettre/mise au point signée des dits excommuniés : les Maçons J. Desjobert, R. Guénon, A. Thomas, qu'il jugea d'ailleurs « fort intéressante et très suggestive ». En effet, cette lettre destinée aux lecteurs de *La France chrétienne* [10] et adressée à son directeur, se voulait une protestation contre l'excommunication et l'exclusion de l'ordre Martiniste de ses auteurs qui jugeaient cette mesure [11] nulle, étant donné que :

> Tout Martiniste, a le droit de n'appartenir à aucune des formations relevant du Suprême Conseil, et de rester membre de l'Ordre tout en gardant son entière liberté ; (...) et que toutes les chartes d'Officiers de l'Ordre (Délégués et Présidents des Loges) sont données à vie, et ne peuvent être retirées sous aucun prétexte. [12]

Néanmoins, après sa Tenue extraordinaire du 6 juin 1909, la Loge Humanidad n° 240 avait prononcé une sentence de « perte

10. « Les vrais Maçons doivent respecter toutes les convictions, même en les combattant ; c'est pourquoi nous vous adressons ces lignes, bien que vous soyez notre adversaire, tandis que nous croirions nous déshonorer en faisant la moindre réponse aux attaques que peuvent diriger contre nous les individus dont nous venons de parler » (a). Desjobert, J., Guénon, R., Thomas, A., « Lettre à M. le Directeur de *La France chrétienne* (20 juin 1909) », *F.C.A-M.*, 1er juil. 1909, p. 225-227.
(a) en l'occurence Papus et Teder.
11. Mesure émanant de Papus et Teder.
12. Desjobert, J., Guénon, R., Thomas, A., *op. cit.*, p. 226.

des droits maçonniques et d'expulsion définitive de la Maçonnerie » et, le Souverain Sanctuaire d'Allemagne procédé à une annulation de patentes 30°-90°. Ce que les milieux antimaçonniques ont dû enregistrer comme tel au niveau de la lettre, mais qui n'altérait en rien l'esprit, le lien spirituel... revendiqué « à vie » par les dits expulsés.

Guénon avait-il dès lors personnellement pris contact avec Clarin de la Rive ? Tout porte à croire que non. Même si le directeur de *La France chrétienne* commente (9 décembre 1909), dès sa parution, la couverture du premier numéro de *La Gnose* et accorde dorénavant un vif intérêt aux idées gnostiques, l'allusion quelque peu satirique à travers *Le Dalaï-Lama et S.G. l'Epopte Palingenius* (14 avril 1910) — inscrite dans le cadre d'une nouvelle série consacrée au *Péril Jaune et les sociétés secrètes initiatiques* [13] — tend à montrer que *La France chrétienne* se croit en présence d'un tout autre personnage. Ainsi, elle publiera une nouvelle mise au point : *Une lettre de Sa Grâce Palingenius* (28 avril 1910), concernant cette fois le Dalaï-Lama, sans que soit signalé un quelconque lien entre le signataire et le Maçon R. Guénon. Clarin de la Rive se bornera à reproduire ladite lettre où notre ami réaffirme [14] que le Dalaï-Lama ne peut être en fuite, parce « qu'il est toujours le même », étant donné qu'« il est la manifestation (et non pas l'incarnation) d'un Principe ». A la suite de propos aussi hermétiques, que Clarin de la Rive jugera d'une « artificieuse subtilité », le directeur de *La Gnose* profite de l'occasion pour préciser, au bénéfice des lecteurs de *La France chrétienne*, la distance qui le sépare des occultistes, des théosophistes et des spirites, à savoir qu'il juge le boudhisme « hérétique » et la théorie de la réincarnation « absurde ».

Passant sous silence les articles que Palingenius consacre à *La gnose et la Franc-Maçonnerie* (mars 1910) et à *L'orthodoxie maçonnique* (mai 1910), dans les colonnes de *La Gnose*, Clarin de la Rive reproduira intégralement leur suite consacrée aux *Hauts grades maçonniques* (7 juillet 1910) sans leur adjoindre le moindre commentaire, si ce n'est, mis en exergue, le mot du Frère Ch.-M. Limousin : « L'adversaire est un collaborateur. » Qu'est-ce à dire ? Clarin de la Rive voulait-il marquer ainsi le caractère démystificateur des propos tenus par Palin-

13. Clarin de la Rive, A., in *F.C.A-M.*, de mars 1910 à 1911.
14. Comme déjà dans son article « Le Dalaï-Lama », paru in *La Gnose* de mars 1910.

genius à l'endroit de la Franc-maçonnerie ? En effet, il semble bien que Clarin de la Rive ne voulait retenir que la dénonciation guénonienne « des incohérences, des lacunes, des superfétations » actuelles des systèmes de hauts grades maçonniques et le souhait de Palingenius de voir ces systèmes de hauts grades réservés « aux études philosophiques et métaphysiques », compte tenu des prérogatives de la haute maçonnerie qui sont « de transmettre la science ésotérique et de conserver intégralement le dépôt sacré de la Tradition orthodoxe, une et universelle ». Mais, nous avons peine à croire que le vétéran de l'antimaçonnerie ait été dupé par de tels lieux communs...

Et pourtant, trois semaines plus tard, *La France chrétienne antimaçonnique,* qui se veut source de documentation, d'information et de critique, récidive, lors même qu'elle entreprend dans son numéro du 28 juillet 1910 la reproduction intégrale d'un article de Palingenius ayant trait à des *Remarques sur la production des nombres* — remarques qui ne tendent à rien de moins qu'à asseoir les concepts métaphysiques de « Non-Etre », d'« Etre » et de « Manifestation » sur la logique du symbolisme numérique — et ceci... sans la moindre analyse-critique ; Clarin de la Rive n'y voit qu'une occasion de compléter le *Cours philosophique et interprétatif des initiations anciennes et modernes* (1841) du F.·. J.M. Ragon, par le biais de la « rare érudition » du directeur de *La Gnose.*

Le numéro qui suit rend compte d'une « Tenue blanche » *Chez les gnostiques de Paris* (5 août 1910), à l'occasion de la réception d'une « Chevalière de l'Ordre du Paraclet ». Clarin de la Rive nous dit avoir pu y assister « grâce à une intervention bienveillante ». Même si certains [15] ont cru pouvoir avancer que c'est par l'entremise de l'abbé Gombault que Guénon aurait été introduit auprès de Clarin de la Rive — ce dont aucun indice ne vient étayer le bien-fondé — nous pouvons par contre supposer, à titre de simple hypothèse, que, à la suite de la bonne presse réservée aux propos de notre ami dans les colonnes de *La France chrétienne,* Sa Grâce l'Epopte Palingenius a rendu possible la présence de Clarin de la Rive à cette hiérurgie, présidée par Synesius, qui « lui parut fleurer la poésie des mystères de l'Extrême-Orient, plus que le roussi des bûchers du Moyen-Age », et à propos de laquelle il reproduira, le 17 novembre 1910, un article du *Fantasio,* relatif à cette même *Eglise secrète.*

15. *Document confidentiel inédit.*

Entre temps, *La France chrétienne antimaçonnique* avait de nouveau obtempéré au désir de Palingenius de reproduire en ses pages une lettre, datée du 15 septembre 1910, adressée à M. Alhaiza, directeur de la revue phalanstérienne *La Rénovation* — lettre qui rectifiait certains points relatifs à la doctrine gnostique ; *Chez les gnostiques* (3 novembre 1910) est pour notre ami l'occasion de préciser que la doctrine ne peut en aucune façon être influencée par les convictions personnelles de chacun, y compris celles du patriarche Synesius (Fabre des Essarts), étant entendu que « la Gnose ne vénère et ne glorifie que l'Idée pure, et qu'elle ne peut pas accorder la moindre importance à des choses qui appartiennent au monde hylique ». D'autre part, et à l'encontre d'un « sens *dualiste* tout à fait contraire à l'orthodoxie gnostique », notre ami souligne que l'Eglise gnostique admet la femme aux fonctions sacerdotales au même titre que l'homme. Enfin, à propos du « Jéhovisme hébraïque » sur lequel « il y aurait bien des choses à dire », il se borne à faire remarquer que les gnostiques rejettent « naturellement le sens exotérique et vulgaire de la Bible, sens que les traducteurs ont altéré et faussé jusqu'à l'absurdité », mais admettent « la Bibre hébraïque véritable [16] au même titre que les Ecritures sacrées de tous les autres peuples » et il juge dès lors que rien dans la tradition gnostique ne permet de justifier l'assertion qui fait de *Jehovah* un « Eon ». Notre ami veut ainsi marquer la distance qui le sépare de ce que le monde judéo-chrétien est convenu d'appeler le « gnosticisme ».

Dans ce qui se coiffera dorénavant du titre *La France antimaçonnique,* Palingenius, secrétaire général de l'Eglise gnostique de France et directeur de *La Gnose,* poursuit la publication de ses lettres/mises au point. Dans la *Tribune pour tous* du 27 avril 1911, il dénonce comme « antignostique » la mentalité protestante et moderniste d'un nommé H. Devillère qui se prétend par ailleurs « pasteur gnostique » et, face à ses attaques conre le catholicisme, lui rappelle que « nous n'avons à prendre parti ni pour ni contre une religion quelle qu'elle soit » ; il termine en invitant H. Devillère à se reporter à la déclaration publiée par la Direction de *La Gnose* en tête du numéro de janvier 1911.

La France antimaçonnique en fit tout autant... en reproduisant *Ce que nous ne sommes pas* (4 mai 1911). En résumé :

16. Entendre : la *Thora,* interprétée à la lumière cabalistique du *Zohar.*

Nous ne nous plaçons jamais sur le terrain de la science analytique et expérimentale (...), nous ne nous plaçons pas davantage sur le terrain de la philosophie occidentale moderne (...), nous ne nous occupons nullement des questions d'ordre moral et social, notre domaine n'a aucun point de contact non plus avec celui des religions exotériques, avec lesquelles, par conséquent, nous ne pouvons nous trouver ni en concurrence ni en opposition (...) nous ne sommes ni des occultistes ni des mystiques... nous entendons donc rester absolument étrangers au mouvement dit spiritualiste (...) nous ne sommes ni ne voulons être des novateurs à aucun titre ni à aucun degré (...) nous ne songeons point à nous adresser à la masse ni à nous faire comprendre d'elle.
Nous sommes fermement et fidèlement attachés à la Tradition orthodoxe une et immuable comme la Vérité (...) nous sommes les adversaires irréductibles de toute hérésie et de tout modernisme (...) nous n'admettons que les formes traditionnelles régulières, et, si nous les admettons toutes au même titre, c'est parce qu'elles ne sont en réalité que des vêtements divers d'une seule et même Doctrine.

Et tout ceci, destiné au peuple catholique... sans le moindre commentaire de la Direction de *La France antimaçonnique*. Voilà ce dont on a peine à déceler le bien-fondé ; surtout que des articles comme *A propos du Grand Architecte de l'Univers* (juillet 1911) et *Conceptions scientifiques et idéal maçonnique* (octobre 1911), en réalité du ressort de la revue, seront passés sous silence. Mais peut-être *La France antimaçonnique* ne disposait-elle pas d'un personnel suffisamment qualifié pour décortiquer des études rédigées de main de maître. Ce qu'on aurait voulu, sans nul doute, c'est que les érudits, par un retournement providentiel, changent de camp... Et qui sait, si l'on ne se nourrissait pas de la patience d'attendre ; mais nous aurons, dans une phase ultérieure, à traiter plus longuement de cette épineuse question.

En août de la même année, Albert Jounet, président de l'Alliance spiritualiste et directeur d'une revue spécialisée dans l'« ésotérisme chrétien », *La Résurrection*, fait une brève entrée en scène (24 août 1911) après avoir été attaqué — toujours dans les colonnes de *La France antimaçonnique* — par « un Gnostique qui n'est pas évêque »[17] (17 août 1911). Dans sa

17. Nous n'avons aucune indication concernant le personnage qui se cache sous ce pseudonyme mais, vraisemblablement, il appartenait au groupe du *Réveil gnostique* de J. Bricaud.

riposte, A. Jounet fait une large place au projet d'« élaboration d'une synthèse de toutes les vérités et de tous les hommes » qu'il présente sous une triple gradation : « *Alliance universelle,* accueillant même les non spiritualistes pourvu qu'ils soient fraternels et moraux ; *Alliance spiritualiste,* accueillant tous les spiritualistes, même non chrétiens ; et *Cortège messianique,* devant mener, par un Congrès permanent des religions et par la réforme et l'union des Eglises chrétiennes, à la formation de l'Eglise catholique messianique, organe du Christ glorieux ». L'auteur précise que « cette dernière formation exige l'illumination des Eglises chrétiennes et du Pontificat de Pierre, par le Pontificat spirituel de Jean ». Ce qui lui laisse le sentiment de demeurer dans « la large voie du Christianisme central » puisque se réclamant, comme Paul Vulliaud dans ses *Entretiens idéalistes,* de la même gnose que celle de Clément d'Alexandrie. Dès le 26 août, Palingenius fait parvenir au journal de Clarin de la Rive ses commentaires sur la polémique en cours ; lettre que *La France antimaçonnique* publie côte à côte avec une nouvelle lettre du « gnostique qui n'est pas évêque », dans son numéro du 31 août 1911. Dans ce qui se veut une brève mise au point, Palingenius assène un démenti à la déclaration de A. Jounet à savoir qu'il n'aurait « jamais fait partie à aucun titre, d'aucun des groupements néo-gnostiques fondés par Jules Doinel, ses successeurs ou ses émules ». Il en fait au contraire un « Evêque élu » (mais non consacré) de Montélimar qui aurait remis sa démission vers 1894-1895[18]. En tout cas, Palingenius tient à le rendre clair, « dans son actuelle évolution néo-spiritualiste, A. Jounet n'est des nôtres *à aucun point de vue,* et n'a absolument *rien de commun* avec nous ». D'autre part, il proclame que la voie gnostique « est beaucoup plus large encore que celle du *christianisme* même ' central ' », dussent ses adeptes se réclamer d'un gnosticisme gréco-alexandrin dont lui, Palingenius, n'a que faire. Et il termine en invitant A. Jounet et le public de *La France antimaçonnique* à la lecture d'un article qu'il vient de consacrer à une dénonciation des *Néo-spiritualistes* (août 1911). Cette fois, Clarin de la Rive ne donna aucune suite à l'invitation de reproduire ce qui se voulait une attaque — dans ce but, Palingenius n'invitait-il pas à former une « Ligue antioccultiste »... — pêle-mêle de tout ce qui est « formellement contraire aux principes les plus élémentaires de la métaphysique » à savoir : la réincarnation, la com-

18. Information confirmée depuis.

munication avec les morts par des moyens matériels (*sic*) et... l'immortalité humaine, puisque « le rapport du contingent à l'absolu (...) est (...) rigoureusement égal à zéro ».

Par contre, il y a tout lieu de déceler, dans le commentaire anonyme d'*Un côté peu connu de l'œuvre de Dante* (5 octobre 1911), un article directement inspiré, sinon rédigé, par Guénon-Palingenius — rappelant les liens qui unissaient l'auteur de *La Divine Comédie* à un Tiers ordre de filiation templière analogue à la Fraternité de la Rose-Croix, la *Fede Santa,* et invitant des antimaçons tels « MM. Copin-Albancelli et Louis Dasté, qui se consacrent particulièrement à la reconstitution de l'histoire des *Sociétés secrètes* en général, et à la découverte des liens qui les unissent à travers le temps et l'espace », à chercher du côté de Dante qui leur réserve de « bien curieuses découvertes »...

Par la suite, Palingenius suspend ses interventions auprès de *La France antimaçonnique.* Le dernier numéro à paraître de *La Gnose* est de février 1912. Tout au long de cette année qui fait suite à son retrait de l'Eglise gnostique de Fabre des Essarts, à l'abandon « sur l'ordre des Maîtres » du projet en cours : la rénovation de l'Ordre du Temple, et qui correspond à sa triple mutation (mariage catholique, initiation soufie et confirmation maçonnique à la Grande Loge de France), aucune mention de Guénon ne sera faite dans la revue de Clarin de la Rive. Il faudra attendre juillet 1913 pour le voir réapparaître, au sein même des troupes antimaçonniques, couvert de l'ombre du « Sphinx »...

LA « REVUE INTERNATIONALE DES SOCIÉTÉS SECRÈTES » DE MGR ERNEST JOUIN

Monseigneur Ernest Jouin

Entre temps, nous assistons à la création de la *Revue internationale des sociétés secrètes* sur l'initiative de Mgr Ernest Jouin, curé de la paroisse Saint-Augustin, à Paris, qui avait dès lors acquis une longue expérience de la judéo-maçonnerie dont il fixa d'ailleurs le vocable. Ses premiers démêlés avec la Franc-maçonnerie remontaient à l'époque où il avait été curé de Joinville-le-Pont (1882-1886) et, en 1909, il avait fait l'acquisition d'une importante bibliothèque maçonnique et occultiste qui allait atteindre par la suite les 30 000 volumes.

Sa thèse était et demeurera que la juiverie [19] et le protestantisme sont derrière la Franc-maçonnerie ; que tous trois poursuivent un même but : la destruction de l'Eglise catholique et de toute religion ; développent une même tactique : la laïcité par le monopole de l'enseignement ; et alimentent les mêmes

19. « Il ne s'agit pas ici d'antisémitisme. Le cœur de ce prêtre était imperméable à la haine. Mais c'est un devoir de justice de manifester la vérité ; et cet esprit intrépide, dans l'enquête entreprise sur les forces occultes qui conduisent la lutte satanique contre l'Eglise de Dieu, fut rapidement conduit à démasquer le Juif complice et souvent inspirateur du Maçon. » Lodge, W., « Monseigneur Jouin et la question juive », *R.I.S.S.* (judéo-maçonnique), numéro spécial consacré à Mgr Jouin, 15 août 1932, p. 649.

Mgr Jouin n'était pas le premier à soutenir la thèse de l'inspiration juive de la Maçonnerie. Il avait été précédé, au XIXème siècle, par des noms aussi prestigieux que Barruel, Deschamps, Crétineau-Joly, Jannet, Gougenot des Mousseaux, Mgr Delassus, Mgr Meurin, etc. De nos jours, la thèse a de nouveau été reprise par l'historien réputé Bernard Fay dans *La Franc-Maçonnerie et la révolution intellectuelle du XVIIIème siècle* et René Le Forestier *L'occultisme et la Franc-Maçonnerie écossaise.*

Pesés et soupesés les thèses, hypothèses et parti-pris de toutes parts... l'impact juif, sur le monde et dans le monde, demeure, et ne saurait être aveuglément nié pour des motifs de tactique... réactionnaire, révolutionnaire ou autres. Au contraire, l'intelligence d'une problématique aussi complexe commande, au premier chef, la reconnaissance d'un état de fait. Jacques Maritain, qu'aucun ne taxerait d'antisémitisme, commente en ces termes « le mystère d'Israël » :

« Israël est un mystère. Du même ordre que le mystère du monde et le mystère de l'Eglise. Au cœur, comme eux, de la Rédemption. Une philosophie de l'histoire appuyée à la théologie peut essayer de prendre quelque intelligence de ce mystère ; il la dépassera toujours de toutes parts, nos idées et notre connaissance pouvant être immergées dans ces choses-là, non les circonscrire. (...) Il y a une relation supra-humaine d'Israël au monde comme de l'Eglise au monde. C'est seulement en considérant ces trois termes qu'on peut, fût-ce énigmatiquement, se faire quelque idée du mystère d'Israël. Une sorte d'analogie renversée avec l'Eglise est ici, croyons-nous, l'unique fil conducteur. (...) La diaspora — déjà commencée avant l'ère chrétienne — est la correspondance terrestre. Israël espère passionnément, attend, veut l'avènement de Dieu dans le monde, le royaume de *Dieu ici-bas.* Il veut, d'une volonté éternelle, d'une volonté surnaturelle et déraisonnable la justice dans le temps, dans la nature et dans la cité. La sagesse grecque n'est rien pour lui ; ni la mesure, ni le bonheur des formes. La beauté qu'il cherche est celle dont le nom est ineffable, et il la veut dans cette vie charnelle, aujourd'hui.

Une foi qui fasse violence à toutes les suites du péché d'Adam, (...) Espérance terrestre, les Juifs ont en excès ce dont la moyenne des Chrétiens n'a pas assez. La foncière carence de leur communion mystique, c'est l'inintelligence de la croix, le refus de la croix, et donc la transfiguration. L'aversion de la croix est essentielle au judaïsme, en

munication avec les morts par des moyens matériels (*sic*) et... l'immortalité humaine, puisque « le rapport du contingent à l'absolu (...) est (...) rigoureusement égal à zéro ».

Par contre, il y a tout lieu de déceler, dans le commentaire anonyme d'*Un côté peu connu de l'œuvre de Dante* (5 octobre 1911), un article directement inspiré, sinon rédigé, par Guénon-Palingenius — rappelant les liens qui unissaient l'auteur de *La Divine Comédie* à un Tiers ordre de filiation templière analogue à la Fraternité de la Rose-Croix, la *Fede Santa,* et invitant des antimaçons tels « MM. Copin-Albancelli et Louis Dasté, qui se consacrent particulièrement à la reconstitution de l'histoire des *Sociétés secrètes* en général, et à la découverte des liens qui les unissent à travers le temps et l'espace », à chercher du côté de Dante qui leur réserve de « bien curieuses découvertes »...

Par la suite, Palingenius suspend ses interventions auprès de *La France antimaçonnique.* Le dernier numéro à paraître de *La Gnose* est de février 1912. Tout au long de cette année qui fait suite à son retrait de l'Eglise gnostique de Fabre des Essarts, à l'abandon « sur l'ordre des Maîtres » du projet en cours : la rénovation de l'Ordre du Temple, et qui correspond à sa triple mutation (mariage catholique, initiation soufie et confirmation maçonnique à la Grande Loge de France), aucune mention de Guénon ne sera faite dans la revue de Clarin de la Rive. Il faudra attendre juillet 1913 pour le voir réapparaître, au sein même des troupes antimaçonniques, couvert de l'ombre du « Sphinx »...

LA « REVUE INTERNATIONALE DES SOCIÉTÉS SECRÈTES » DE MGR ERNEST JOUIN

Monseigneur Ernest Jouin

Entre temps, nous assistons à la création de la *Revue internationale des sociétés secrètes* sur l'initiative de Mgr Ernest Jouin, curé de la paroisse Saint-Augustin, à Paris, qui avait dès lors acquis une longue expérience de la judéo-maçonnerie dont il fixa d'ailleurs le vocable. Ses premiers démêlés avec la Franc-maçonnerie remontaient à l'époque où il avait été curé de Joinville-le-Pont (1882-1886) et, en 1909, il avait fait l'acquisition d'une importante bibliothèque maçonnique et occultiste qui allait atteindre par la suite les 30 000 volumes.

Sa thèse était et demeurera que la juiverie [19] et le protestantisme sont derrière la Franc-maçonnerie ; que tous trois poursuivent un même but : la destruction de l'Eglise catholique et de toute religion ; développent une même tactique : la laïcité par le monopole de l'enseignement ; et alimentent les mêmes

19. « Il ne s'agit pas ici d'antisémitisme. Le cœur de ce prêtre était imperméable à la haine. Mais c'est un devoir de justice de manifester la vérité ; et cet esprit intrépide, dans l'enquête entreprise sur les forces occultes qui conduisent la lutte satanique contre l'Eglise de Dieu, fut rapidement conduit à démasquer le Juif complice et souvent inspirateur du Maçon. » Lodge, W., « Monseigneur Jouin et la question juive », *R.I.S.S.* (judéo-maçonnique), numéro spécial consacré à Mgr Jouin, 15 août 1932, p. 649.

Mgr Jouin n'était pas le premier à soutenir la thèse de l'inspiration juive de la Maçonnerie. Il avait été précédé, au XIXème siècle, par des noms aussi prestigieux que Barruel, Deschamps, Crétineau-Joly, Jannet, Gougenot des Mousseaux, Mgr Delassus, Mgr Meurin, etc. De nos jours, la thèse a de nouveau été reprise par l'historien réputé Bernard Fay dans *La Franc-Maçonnerie et la révolution intellectuelle du XVIIIème siècle* et René Le Forestier *L'occultisme et la Franc-Maçonnerie écossaise.*

Pesés et soupesés les thèses, hypothèses et parti-pris de toutes parts... l'impact juif, sur le monde et dans le monde, demeure, et ne saurait être aveuglément nié pour des motifs de tactique... réactionnaire, révolutionnaire ou autres. Au contraire, l'intelligence d'une problématique aussi complexe commande, au premier chef, la reconnaissance d'un état de fait. Jacques Maritain, qu'aucun ne taxerait d'antisémitisme, commente en ces termes « le mystère d'Israël » :

« Israël est un mystère. Du même ordre que le mystère du monde et le mystère de l'Eglise. Au cœur, comme eux, de la Rédemption. Une philosophie de l'histoire appuyée à la théologie peut essayer de prendre quelque intelligence de ce mystère ; il la dépassera toujours de toutes parts, nos idées et notre connaissance pouvant être immergées dans ces choses-là, non les circonscrire. (...) Il y a une relation supra-humaine d'Israël au monde comme de l'Eglise au monde. C'est seulement en considérant ces trois termes qu'on peut, fût-ce énigmatiquement, se faire quelque idée du mystère d'Israël. Une sorte d'analogie renversée avec l'Eglise est ici, croyons-nous, l'unique fil conducteur. (...) La diaspora — déjà commencée avant l'ère chrétienne — est la correspondance terrestre. Israël espère passionnément, attend, veut l'avènement de Dieu dans le monde, le royaume de *Dieu ici-bas.* Il veut, d'une volonté éternelle, d'une volonté surnaturelle et déraisonnable la justice dans le temps, dans la nature et dans la cité. La sagesse grecque n'est rien pour lui ; ni la mesure, ni le bonheur des formes. La beauté qu'il cherche est celle dont le nom est ineffable, et il la veut dans cette vie charnelle, aujourd'hui.

Une foi qui fasse violence à toutes les suites du péché d'Adam, (...) Espérance terrestre, les Juifs ont en excès ce dont la moyenne des Chrétiens n'a pas assez. La foncière carence de leur communion mystique, c'est l'inintelligence de la croix, le refus de la croix, et donc la transfiguration. L'aversion de la croix est essentielle au judaïsme, en

formules hypocrites et mensongères à savoir : la défense de la République, le triomphe de la démocratie et la laïcité de la paix par la Société des Nations. Nationaliste, antimoderniste et partisan d'un « Catholicisme intégral », on ne saurait nier son affinité avec l'aile catholique de l'Action française, mais il demeure que « son action antimaçonnique, il la situait sur un plan surnaturel, mystique, en tout cas, en dehors et au-dessus des partis » [20].

tant que ce mot désigne la forme spirituelle selon laquelle Israël s'est retranché de son Messie. (...) l'œuvre de la croix est là aussi, mais voilée et méconnue, et subie malgré eux. (...) Le drame d'Israël, c'est de lutter conre le prince de ce monde en aimant le monde, en étant *attaché* au monde. Et en sachant mieux que quiconque la valeur du monde.
Israël a un double rôle à l'égard de l'histoire du monde et du salut du monde. En ce qui regarde *directement* ce salut, il est un témoin, et quel témoin ! Il garde le dépôt des Ecritures (...), il est tout le long des temps une vivante et indestructible archive des promesses de Dieu. En ce qui regarde *indirectement* le salut du monde, il obéit à une vocation sur laquelle, à mon avis, il convient d'insister avant tout, et qui donne le mot de bien des énigmes. Tandis que l'Eglise est assignée à l'œuvre du rachat surnaturel et supratemporel du monde, Israël est assigné, dans l'ordre de l'histoire temporelle et de ses finalités propres, à une œuvre d'activation terrestre de la masse du monde. Il est là, lui qui n'est pas du monde, au plus profond de la membrure du monde, pour l'irriter, l'exaspérer, le *mouvoir*. Comme un corps étranger, comme un ferment activant introduit dans la masse, il ne laisse pas le monde en repos, il l'empêche de dormir, il lui apprend à être mécontent et inquiet tant qu'il n'a pas Dieu, il stimule le mouvement de l'histoire.
La passion d'Israël n'est pas, comme celle de l'Eglise, une passion rédemprice achevant ce qui manque aux douleurs du Sauveur. C'est une passion soufferte pour la stimulation et l'émancipation de la vie temporelle du monde ; une passion de bouc émissaire, engagé dans le destin terrestre du monde et dans ses voies mêlées de péché, et sur lequel se répercutent les douleurs impures du monde, quand le monde se venge des plaies de son histoire sur celui qui active son histoire. Israël subit ainsi le choc en retour de l'activation qu'il produit, ou que le monde le pressent destiné à produire. » Maritain, J., « L'Impossible antisémitisme » (1937) ; repris in *Le mystère d'Israël et autres essais*, p. 29-43.

20. « Les groupements nationalistes, fascistes ou autres sont impuissants par eux-mêmes à guérir le mal. La guerre est religieuse. Notre conversion est l'unique remède. Et cette conversion, il faut l'opérer en enlevant le libéralisme qui amène la décomposition du sang, raviver les convictions anémiées, réapprendre les formules de la foi catholique et leur rendre leur place dans le langage et la conscience. » Rapporté in Sauvêtre, Abbé, *Un bon serviteur de l'Eglise, Mgr Jouin, protonotaire apostolique, curé de Saint-Augustin.*
« Lorsque les catholiques ne reculeront plus, lorsqu'ils puiseront leur courage dans la pratique de la vertu, absente aujourd'hui de la plupart des foyers, lorsqu'ils reprendront la voie du sacrifice pour suivre leur Messie de misère, jusqu'au Golgotha, lorsqu'ils ne mendieront plus leur salut à droite ou à gauche, mais qu'ils formeront à la demande de sa Sainteté Pie X le parti de Dieu, la question juive sera solutionnée, la guerre sainte établira la paix mondiale, et peut-être même obtiendra-t-elle la conversion d'Israël. Mais que les catholiques se rendent bien compte qu'en donnant la main aux Juifs, en vivant au fond comme eux les maximes déréglées et impies du Talmud, du Schulchen'Arukh, du Zohar et de la Cabale, ils préparent, sous une étiquette bolchevique ou autre, le règne despotique d'un Qahal universel. » Jouin, E. Mgr, *Les fidèles de la Contre-Eglise : Juifs et Maçons*, p. 139.

Il n'était pas de ceux qui avaient été mêlés de près ou de loin à l'affaire Taxil et qui s'étaient rendus dupes du *Diable au XIXème siècle*. Tout en comprenant que l'étude des initiations incline l'esprit vers cette solution mystique à laquelle les hauts faits de la Maçonnerie moderne apportent une apparente confirmation, il n'admettait pas l'idée d'une « action directe du démon dans le gouvernement maçonnique ».

> Craignons de compliquer la Maçonnerie, et de la rendre plus ténébreuse encore qu'elle ne l'est. Les francs-maçons sont des hommes comme nous et ils agissent de même. Il faut peut-être craindre de leur prêter trop de puissance diabolique, et ne pas admettre d'intervention surnaturelle dans les Sociétés secrètes, fussent-elles occultistes et spirites, sans en avoir une preuve authentique. [21]

Il opposait à l'idée d'une action directe de Satan, l'ordre providentiel par lequel tout, en ce monde, relève d'un pouvoir humain. Quant à ce pouvoir, plus ou moins occulte, de la Maçonnerie et des Sociétés secrètes qui poursuivent le même but, « il existe par la simple raison qu'il n'y a point de corps sans tête, point de société sans gouvernement, point d'armée sans général, point de peuple sans pouvoir public » [22]. C'est pour cela qu'il reconnaissait comme salutaire à la cause antimaçonnique de se familiariser quelque peu avec « ce monde infernal », tout en jugeant que « les antimaçons devaient être francs-catholiques pour terrasser les francs-maçons » [23].

21. Jouin, E. Mgr, in *R.I.S.S.*, 15 janv. 1913, p. 17 ; repris in Dulac, R., « Notre Programme : Occultisme et Mysticisme », *R.I.S.S.* (occultiste), déc. 1932, p. 211.
22. Jouin, E. Mgr, in *R.I.S.S.*, janv. 1913 ; repris in Nicoullaud, C., *Episode antimaçonnique*, p. 181.
23. Jouin, E. Mgr, « Lettre à Charles Nicoullaud », *R.I.S.S.*, 5 fév. 1914 ; repris in Nicoullaud, C., *ibid.*, p. 191.

La « Revue Internationale des Sociétés Secrètes » (1912-1939)

La *R.I.S.S.*, composée d'une « partie judéo-maçonnique » et d'une « partie occultiste » traitant respectivement des aspects « extérieur » et « intérieur » de l'emprise maçonnico-occultiste [24] saura s'imposer, tant par son intérêt documentaire que par sa masse : 1 500 pages *in-octavo* la première année, plus de 5 000 pages la seconde année, près de 3 000 pages les six premiers mois de 1914 etc. Reliée aux quatre coins du monde comme l'illustre la liste de ses collaborateurs, alimentée par le réseau d'information de Mgr Umberto Benigni : l'Agence Internationale ROMA, à laquelle succède, en 1923, le Comité VERITAS de Documentation Sociale, la *R.I.S.S.* est également jumelée avec un Centre d'études international consacré à la Franc-maçonnerie, au judaïsme et à la subversion révolutionnaire dans le monde, fondé en 1913 sous le nom de Ligue franc-catholique ; et Léon de Poncins considère que « c'est probablement la seule organisation de ce genre, ayant existé dans le monde entier » [25]. Les Maçons eux-mêmes reconnaissent l'intérêt de la *R.I.S.S.* pour l'historien « qui [y] découvre des documents introuvables ailleurs sur les rituels et les activités des Loges particulièrement adonnées à l'ésotérisme et aux sciences occultes » [26], mais l'interprétation des textes et des faits sera évidemment dénoncée et qualifiée — un peu hâtivement dirions-nous — de « néo-taxilisme » tant par les milieux maçonniques que par l'aile gauche chrétienne.

La double direction de la *R.I.S.S.* et de la Ligue franc-catholique, toutes deux approuvées par S.S. Benoît XV (1918) et le cardinal Gasparri (1919), sera assurée par Mgr Jouin — « qui contrôlait plutôt deux fois qu'une ce qui se publiait dans sa revue » [27] — jusqu'en 1932. Le chanoine Georges Schaefer lui succèdera jusqu'à l'extinction de la revue en 1939.

Mise à part la collaboration épisodique du jésuite allemand Herman Gruber avec sa *Vraie solution des questions fondamentales concernant la Franc-Maçonnerie* (mars 1912) marquant une nette distinction entre l'ancienne Maçonnerie opérative sous l'égide catholique et la nouvelle Maçonnerie spéculative, adogmatique et essentiellement humanitaire, où la part juive lui apparaît d'ailleurs des plus relatives [28] ; celle du grand spé-

24. « [Mgr Jouin] avait partagé l'effort de sa lutte contre les Sociétés secrètes en deux poursuites que définit clairement la division de sa Revue en deux fascicules : la revue grise, plus spécialement adonnée à l'examen de l'activité, au dehors, des Sectes, dans le domaine politique, économique, international ; et la revue rose, occupée à l'étude de l'activité intérieure de ces mêmes sectes ou de sectes plus cachées.

D'abord réunies, puis séparées en deux publications distinctes (a), ces deux considérations se complétaient dans l'esprit de Mgr Jouin. Mais il ne leur donnait pas le même rang : si, dans l'ordre du temps, il plaçait avant, la critique de l'œuvre politique des sociétés secrètes ; dans un ordre de dignité, il lui préférait la poursuite de leur œuvre ésotérique. Il disait — ce qui est bien évident pour tous — que seul un motif religieux est capable d'expliquer entièrement cette frénésie de démolition de toutes les choses bonnes qui inspire si clairement l'activité des Sectes depuis cent cinquante ans. D'illustres aveux d'adversaires, souvent reproduits, confirmaient sur ce point la présomption de la raison et l'expérience de l'histoire.

Il fallait donc observer et combattre la religion secrète des sectateurs et sectaires de toute espèce. Ici, moins qu'ailleurs, la conciliation et l'accomodement ne pouvaient être supportables : l'intégrité de la croyance commandait strictement la pureté de la conduite : tel dogme, telle morale. De plus, il fallait se rappeler que, dans cette religion catholique attaquée de toutes les sectes, le dogme — et un dogme précis, défini — valait par lui-même : dans cette religion ,on est sauvé par le bien qu'on fait, et par le vrai qu'on croit. » Dulac, R. Abbé, « Notre programme : Occultisme et Mysticisme », *R.I.S.S.* (occultiste), déc. 1932, p. 209-210.

(a) En fait, la partie proprement « occultiste » (revue rose) paraîtra de juillet 1913 à juillet 1914 — ce qui correspond à la période de collaboration de René Guénon à *La France antimaçonnique* sous le pseudonyme du « Sphinx » et de sa première polémique avec la *R.I.S.S.* — puis de janvier 1928 à juin 1933.

25. Poncins, L. de, *Christianisme et Franc-Maçonnerie*, p. 21, n. 5.

26. Hutin, S., *Les Francs-Maçons* ; rapporté in *ibid.*

27. Duguet, R., « La vraie figure de Mgr Jouin », *C.A-J-M.*, n° 1, 1932, p. 15.

28. Position qui lui attira le désaccord courtois de Mgr Jouin. Signalons que le Père Herman Gruber s.j., considéré comme un des spécialistes les mieux informés des choses maçonniques — déjà, dans l'affaire Taxil, il s'était élevé contre l'extravagante présentation de diableries dans les Loges — mais dont l'« insolite confiance » dans la Maçonnerie de Hauts Grades... étonnera certains tels Pierre Virion et Léon de Poncins, le Père Gruber, disions-nous, se révèlera être au côté du Père Mukermann s.j., l'un des initiateurs du rapprochement de la Franc-maçonnerie et de l'Eglise catholique, marqué par les Entretiens d'Aix-la-Chapelle (1926-1928) et dont, quelque dix ans plus tard, la *Lettre au Souverain Pontife* du F.·. Albert Lantoine traduira la nouvelle orientation. En France, la reprise du flambeau pour un rapprochement catholico-maçonnique sera successivement l'œuvre des Pères Joseph Berteloot et Michel Riquet également jésuites. Les arguments les plus progressistes en faveur d'une levée des condamnations papales à l'endroit de la Franc-maçonnerie ont été présentés par l'avocat et historien Alec Mellor dans *Nos Frères séparés* et *La Franc-Maçonnerie à l'heure du choix*, deux ouvrages grandement sujets à caution. Depuis, cet écrivain catholique et historien de la Franc-maçonnerie a été initié à la Grande Loge Natio-

cialiste de la Franc-maçonnerie américaine, Arthur Preuss, et de certains méconnus, tel E. Nesiotès, dont l'aperçu sur La *Franc-Maçonnerie et l'Eglise grecque* (juillet 1912) laisse déjà entrevoir une attitude de clémence qui contraste avec l'attitude catholique ; de 1912 à 1914, Mgr Jouin travaillera plus précisément en collaboration avec Charles Nicoullaud, Gustave Bord et Henri Guillebert des Essars.

Les deux premiers se révèleront les interlocuteurs attitrés de René Guénon, alias le « Sphinx », dans la controverse à propos des « Supérieurs Inconnus » qui opposera *La France antimaçonnique* à la *R.I.S.S.* (1913-1914) ; tandis que le troisième fera davantage parler de lui au tournant des années 30, lors de la reprise de la polémique (1929-1936) entre Guénon, désormais au *Voile d'Isis/Etudes traditionnelles,* et sa « bête noire », la *R.I.S.S.,* qui le talonne depuis sa collaboration à la « Revue universelle du Sacré-Cœur », *Regnabit* (1925-1927).

Un proche collaborateur : Charles Nicoullaud

Pour mener à bien la tâche entreprise, *La société secrète : notre programme,* dès janvier 1912, Mgr Jouin se voit secondé par Charles Nicoullaud, vendéen comme bien d'autres, vétéran de la presse catholique et royaliste. Sensibilisé à l'occultisme et à la théosophie, astrologue à ses heures, il avait publié sous le pseudonyme de Fomalhaut, un *Manuel d'astrologie sphérique et judiciaire* (1897) fort apprécié pour sa « consciencieuse objectivité » et qui, toute sa vie, allait le tenir « obstinément penché sur le problème des destinées » [29].

Cette contribution à la science des astres l'avait amené à figurer au nombre des participants du Congrès spiritualiste et maçonnique de 1908... Une incartade qui allait lui valoir les plus vifs soupçons et diffamations de la part des maçons tout autant que des antimaçons [30] opposés à sa thèse de l'« inspira-

nale Française de Neuilly, après avoir reçu du cardinal Marty, le conseil « d'agir selon sa conscience s'il l'estimait suffisamment éclairée » (a).

(a) Rapporté in Guichard, A., *Les Francs-Maçons,* p. 296.

29. Colmet, P., « Nécrologie : Charles Nicoullaud », *R.I.S.S.,* 30 août 1925, p. 609.

30. Au lendemain de la mort de Mgr Jouin, Flavien Brenier, alias A.G. Gatebois, cherchant à discréditer la *R.I.S.S.* par le biais d'une campagne lancée par *Le Figaro* et *L'Ami du peuple,* avancera la thèse — sans preuve à l'appui, sinon des textes « truqués » relatifs au Congrès de 1908 où le nom de Fomalhaut est, par la plume de Brenier-Gatebois, fallacieusement précédé de la mention maçonnique — la thèse

tion diabolique » des sociétés secrètes, des sectes et de la Franc-maçonnerie, et qui avaient intérêt à faire de Nicoullaud un traître à toutes les causes... y compris la sienne. Guénon ajoutera son grain à cette campagne de discrédit en dénonçant le collaborateur de Mgr Jouin comme un spécimen de la satanique « contre-initiation » (!!). Dans la perspective guénonienne, le vocable ne saurait être trop fort... puisque Nicoullaud saura s'opposer à Guénon sur son propre terrain : la thèse qui veut que des éléments — « diaboliques » pour l'un, «supra-humains» pour l'autre — soient à l'œuvre dans la quintessence maçonnique et occultiste.

Il fallait donc que Charles Nicoullaud ait eu l'occasion de se familiariser avec la question mystique. Il l'avait été, entre autres, par le biais d'une pénible expérience qu'il avait faite du fonctionnement de certaines œuvres catholiques de propagande et d'apostolat, expérience « qui avait eu le double résultat de déchaîner en lui la curiosité, alors assez rare, des plus hauts états mystiques et de surexciter son âpre-verve satirique en face des contrefaçons ou des inévitables médiocrités de réalisation » [31] et qui l'amena à publier deux romans de psychologie mystique *L'Expiatrice* (1909) et *Zoé, théosophe à Lourdes* (1911) ; de même il publia *L'Initiation dans les Sociétés secrètes : l'Initiation maçonnique* (1911) qui apparaît largement influencé par les révélations controversées du *Lucifer démasqué* (1895) de Jules Doinel, alias Jean Kostka. Par la suite, il s'était surtout spécialisé dans les questions de l'occultisme et de l'ésotérisme. Ce qui l'avait amené à soutenir la thèse des *Infiltrations maçonniques dans l'Eglise* de l'abbé Emmanuel Barbier contre le plaidoyer du grand hébraïste et cabalisant Paul Vulliaud, adepte d'un « ésotérisme catholique » longuement étayé dans les colonnes de ses *Entretiens idéalistes* ; terrain où — il faut bien le reconnaître — *La critique du libéralisme* de l'abbé Barbier et la *R.I.S.S.* de Mgr Jouin n'étaient pas toujours aptes sur les plans exégétique et patristique à fournir une réplique adéquate. Il demeure qu'au lendemain de sa

des « antécédents maçonniques » de Charles Nicoullaud. Cette thèse se vera réfutée dans le cadre de la riposte de la *R.I.S.S.* à *La honteuse campagne contre Monseigneur Jouin et la R.I.S.S.* (partie judéo-maçonnique, numéro spécial du 1er novembre 1932) et par l'abbé Paul Boulin, alias Roger Duguet, consacrant le deuxième numéro de ses *Cahiers anti-judéomaçonniques* à répondre par la négative à la question : *Charles Nicoullaud fut-il franc-maçon ?* (janvier 1933).

31. Colmet, P., *op. cit.,* p. 607.

mort survenue en 1925, la compétence de Charles Nicoullaud sera perçue par la *R.I.S.S.* comme « irremplaçable probablement longtemps » en une matière aussi « obscure et périlleuse » [32].

Gustave Bord

Ancien co-directeur avec Charles d'Hericault de la *Revue de la Révolution* où Firmin Boissin, sous le pseudonyme de Simon Brugal, figura au nombre des collaborateurs, Gustave Bord s'assure une réputation d'historien de la Franc-maçonnerie par *La conspiration révolutionnaire de* 1789, *les complices, les victimes* (1909), concluant à son origine jacobite, et *La Franc-Maçonnerie en France des origines à* 1815 (1909). Egalement, il s'intéresse de près à l'énigme du Temple en publiant des *Etudes sur la question Louis XVII. Autour du Temple* (1912). Collaborateur à la *R.I.S.S.* au cours des seules années 1913-1914, il signe une importante série d'articles relatifs aux *Illuminés de Bavière.* Parallèlement, il prend parti dans la polémique qui oppose Charles Nicoullaud à René Guénon à propos des « Supérieurs Inconnus ».

L'abbé Paul Boulin

Prêtre du diocèse de Troyes, l'abbé Paul Boulin publie un roman délibérément amer et direct qui sera jugé « scabreux » par la critique *La Folie Mauroy* (1908) et collabore à *L'Univers* de François Veuillot de 1908 à 1912. A la suite de la création du *Sodalitium Pianum* [33], il devient l'un des principaux repré-

32. *Ibid.*

33. Soladitium Pianum (1909-1921). Réseau secret international antimoderniste créé et organisé par Mgr Umberto Benigni — connu, approuvé et subventionné officieusement par Pie X — caractérisé par un « antijésuitisme » à partir de fin 1913.

Le *Sodalitium Pianum,* de son nom de code S.P. ou « La Sapinière », dans l'attente d'une approbation canonique qui ne vint jamais, était dirigé par une diète composée de quatre ecclésiastiques. Le réseau s'affilia des sections locales dites « Conférences de Saint-Pierre » composées de clercs et de laïcs qui acceptaient les statuts et le programme du S.P. Ses organes de presse : la *Correspondance de Rome* qui disparaît à la fin de 1912, remplacée par l'« Agence internationale ROMA » qui diffuse un bulletin quotidien *Rome et le Monde* et un bulletin hebdomadaire les *Cahiers romains.* Ses pendants sur le sol français : *La critique du libéralisme* de l'abbé Barbier (qui n'appartint jamais au S.P.) et *La Vigie* dont le rédacteur en chef, l'abbé Paul Boulin, alias Roger Duguet

sentants de Mgr Benigni sur le sol français. C'est ainsi qu'en 1912, sous le pseudonyme de Roger Duguet, il est amené à seconder Henri Merlier dans la création et la rédaction d'un « Organe catholique romain intégral » *La Vigie,* jusqu'au moment où l'archevêque de Paris, le cardinal Amette, se déclare fatigué des polémiques violentes et injurieuses de l'abbé Boulin et le fait rappeler par l'évêque de Troyes en mars 1913. Néanmoins, l'abbé Boulin pouvait compter sur la bienveillance et l'estime du vicaire général et recteur de l'Institut catholique de Paris, Mgr Baudrillart. En 1921, l'abbé Boulin lance une revue bimensuelle *L'Actualité catholique,* bientôt suspendue par ordre du Saint-Siège puis, dans le sillage de Mgr Benigni, il publie une série de brochures antijésuites sous le pseudonyme d'I. de Récalde. En contact avec la *R.I.S.S.* depuis sa création, il en sera un des principaux rédacteurs de 1922 à 1929, période pendant laquelle il signe le plus souvent Pierre Colmet. On lui reconnaît une estime pour la personne et la compétence de Guénon dont il se fit même un ardent défenseur auprès de la direction de la *R.I.S.S.* ... jusqu'au jour où il eut vent des liens maçonniques de notre ami. A la suite de certains propos désobligeants à l'endroit du mouvement français d'Action catholique, l'abbé Boulin dut suspendre sa collaboration à la revue de Mgr Jouin. Il n'en conserva pas moins toute son estime à la revue, à son fondateur et à ses collaborateurs comme tend à le démontrer le contenu des *Cahiers anti-judéomaçonniques,* lancés en 1932 et interrompus l'année suivante par le décès prématuré de notre abbé.

DISSENSSIONS AU SEIN DU MOUVEMENT ANTIMAÇONNIQUE

Pour mieux comprendre la suite des événements et interpréter à leur lumière la future collaboration de Guénon à *La France antimaçonnique* d'août 1913 jusqu'à la suspension de la revue en juillet 1914, de même que le rôle qui fut le sien dans la polémique en cours, il faut maintenant nous pencher sur la divergence de vues relative à la lutte antimaçonnique.

et Pierre Colmet, était un des membres les plus actifs du S.P. Mgr Benigni entretenant une réserve très grande vis-à-vis de tous les groupes antimaçonniques, la *R.I.S.S.* ne saurait être considérée comme un de ses organes. Le *Sodalitium Pianum* fut dissout en 1921, suite à la diffusion d'un Mémoire établi à partir d'une photographie de documents de haute importance saisis à Gand, chez l'un des principaux agents du S.P., l'avocat Jonckx. Cf. Poulat, E., *Intégrisme et catholicisime intégral.*

En résumé signalons que, à la suite de « l'affaire des Fiches » (1904) [34], l'Union française antimaçonnique de Paul Copin-Albancelli, ancien maçon 18ème degré du Grand Orient de France, et de Louis Dasté, pseudonyme de André Baron, qui a pour organe *La Bastille*, s'allie à la Fédération Jeanne d'Arc du commandant Driant en 1906 et devient ainsi la Ligue française antimaçonnique dont le comité directeur s'adjoint le commandant Cuignet et Flavien Brenier. En marge, quoique en accord tacite, le groupe de *La France chrétienne* de Clarin de la Rive ; tandis qu'est maintenue à l'écart *La Franc-Maçonnerie démasquée*, pour la simple raison que les nationalistes [35] Copin-Albancelli et Clarin de la Rive se révèlent tout à fait allergiques à la version satanisante de son rédacteur en chef l'abbé Henry Joseph, alias J. Tourmentin. En 1909, au moment même où se crée à Rome, sous la direction de Mgr Benigni, le réseau secret international antimoderniste *Sodalitium Pianum* dit réseau de « La Sapinière », Flavien Brenier tente de constituer un Comité secret international antimaçonnique dont l'ancien maçon Copin-Albacelli se voit exclu [36]. Il s'ensuit une scission :

> (...) le groupe Copin (M. Talmeyr, L. Dasté, le général de Chalendar, P. Nourrisson) fonde autour de *La Bastille*, la Ligue de défense nationale, contre la franc-maçonnerie, mais avec peu de succès ; le groupe Brenier (Cuignet, Antoine Baumann, Olivier de Frémond, l'abbé Duperron), continuant la Ligue française antimaçonnique, se développe au contraire rapidement et lance la *Revue antimaçonnique*. En novembre 1911, au

34. « Jean Bidegain, secrétaire adjoint du Grand Orient de France depuis 1894, agent double ou converti récent qui se suicidera en 1926, a vendu à la Ligue de la Patrie française des documents d'où il résulte que les officiers catholiques sont 'fichés' par les loges pour le compte du gouvernement. Le scandale éclate, provoque la démission du ministre de la Guerre, le général André, et un renouveau de l'antimaçonnisme. » *Ibid.*, p. 279.

35. Tout au long des années 1905-1910, Copin-Albancelli et Clarin de la Rive multiplient les occasions de réaffirmer leur solidarité antimaçonnique sur une base nationale : « Une même cause, la cause française... ».

36. Dans son *Episode antimaçonnique*, Nicoullaud avance à plusieurs reprises et en s'appuyant sur le témoignage de l'abbé de Bessonies que Copin-Albancelli a fait échouer un projet de fédération des ligues antimaçonniques en 1908 — mais sans jamais expliquer pourquoi ni comment.

Dans « La division créée par les mauvais procédés » in *La Bastille*, 19 avril 1913 ; repris in *ibid.*, p. 30, Copin-Albancelli ne s'était pas expliqué davantage sur ce qu'il entendait par « mauvais procédés ».

> Congrès de sa ligue (qui compte alors 2 000 membres), Brenier fait adopter son projet de Bureau antimaçonnique international — mais sans caractère secret — destiné à coordonner l'activité des organisations existantes et à en susciter où il n'y en a pas. Nouvelle crise au début de 1912 : Cuignet part avec Baumann et le commandant de Fraville le remplace. [37]

C'est dans cette ambiance relatée par Emile Poulat dans *Intégrisme et catholicisme intégral* (1969), que l'on voit naître la *R.I.S.S.* Malgré une suspicion qui ne peut manquer de régner à l'endroit de l'ancien maçon Copin-Albancelli, toujours « excommunié de la Sainte Eglise et libre-penseur » [38], Mgr Jouin n'hésite pas à lui prêter les colonnes de sa nouvelle revue. Dans *Deux tactiques* (janvier 1912) et *Principes fondamentaux de la tactique secrète anti-catholique* (mars 1912), Copin-Albancelli se borne à réaffirmer son opposition à tout projet d'organisation secrète antimaçonnique. Mais on le connaissait suffisamment depuis *La Franc-Maçonnerie et la question religieuse* (1892), *Comment je suis entré dans la Franc-Maçonnerie et comment j'en suis sorti* (1904) et plus encore par *Le Pouvoir occulte contre la France* (1908) sans que nous insistions sur sa *Conjuration juive contre le monde chrétien* (1909). Sa thèse, cautionnée en partie par Clarin de la Rive, fait de la Franc-maçonnerie une pyramide de sociétés secrètes superposées où l'objectif apparaît essentiellement politique ; pour lui, l'affaire Taxil n'a rien de fondé, elle se résume en une simple manœuvre de la Franc-maçonnerie pour détourner l'attention du public français de son travail politique clandestin. L'action antimaçonnique doit donc se limiter ni plus ni moins à une lutte « nationale ». Pour Nicoullaud, le but poursuivi par la Franc-maçonnerie apparaît tout autre ; il en veut pour preuve que cette « contre-église » [39], depuis l'affaire Taxil, cherche à « tuer à jamais sous le ridicule les recherches mystiques sur l'action diabolique dans ses ateliers » [40]. La campagne liguant maçons et antimaçons contre son étude de *L'Initiation maçonnique*, et le silence (maçonnique) — qui fait figure de caution tactique — entretenu autour des dits et écrits du directeur de *La Bastille* en consti-

37. Poulat, E., *op. cit.*, p. 280.
83. Nicoullaud, C., *op. cit.*
39. L'expression a été lancée par les milieux maçonniques. Cf. le F.·. Ch.-M. Limousin dans la revue *Acacia*, 1909.
40. Nicoullaud, C., *op. cit.*

tuent à ses yeux une excellente illustration : « A l'époque de Taxil on n'avait pas agi autrement ! » [41].

Pour éviter que les partis en présence, dont chacun assure ses arrières, ne se cabrent sur leur position et n'aboutissent ainsi à une pulvérisation du mouvement antimaçonnique, donc à la mutilation de son action, Mgr Jouin, parallèlement à la création de sa Ligue franc-catholique (1913), soumet un nouveau projet de *Fédération antimaçonnique* (5 mai 1913) inspiré du testament antimaçonnique de l'abbé de Bessonies, alias G. Soulacroix, bras droit de J. Tourmentin à la *Franc-Maçonnerie démasquée* : « Je voudrais une fédération, qui, laissant à chacun son initiative sur les moyens de la lutte, fit converger contre l'ennemi tous les efforts des antimaçons, sans jamais tirer sur leurs troupes ». Approuvé par des personnalités aussi différentes que Mgr Gilbert, évêque français résidant à Rome et lié au réseau « La Sapinière » et le cardinal Amette, Mgr Jouin se bornait à apporter une formule de base résumée en deux articles :

> Le premier contient la promesse d'attaquer la Maçonnerie et les Sociétés secrètes en dehors de tout parti politique. Cet article respecte dans chaque groupement l'autonomie d'organisation, la liberté d'initiative et l'appréciation personnelle des moyens les mieux appropriés à cette lutte antimaçonnique. Le second renferme l'engagement formel de ne jamais attaquer les Ligues ou les organes fédérés, ni les membres qui en font partie. Enfin, le Comité fédératif devrait être composé de personnes étrangères aux discordes d'hier, pour qu'il n'en soit plus question demain. [42]

Mais plus loin, il ne manquait pas de préciser qu'il fallait être chrétien pour être antimaçon ; cette conviction s'étayant sur le fait que la Maçonnerie s'appelle la « contre-église ». Les antimaçons doivent donc être « les soldats de l'Eglise au premier chef, le corps de choix, l'avant-garde toujours composée des meilleures troupes » [43].

Comme certains l'avaient très justement prophétisé, les difficultés pratiques allaient surgir davantage des hommes que des choses... En effet, Mgr Jouin ne tarda pas à se heurter à l'opposition déclarée de Copin-Albancelli, Clarin de la Rive et Flavien Brenier, qui « n'étaient point de sincères adversaires de l'ennemi commun » ; le fond du litige était « leur étrange refus de découvrir et de nommer l'influence satanique dans l'inspiration et la direction occulte du mouvement maçonnique (...) leur oubli de l'Evangile et leur méconnaissance de l'enseignement des papes » [44]. A travers une longue polémique relatée par Charles Nicoullaud dans *Episode antimaçonnique* (1914), le projet de fédération allait connaître l'échec ; c'est ainsi que les querelles et disputes allaient se poursuivre entre antimaçons... tôt alimentées par un nouveau venu, Guénon, alias le « Sphinx ».

41. *Ibid.*
42. La Direction, « La Fédération antimaçonnique », *R.I.S.S.*, 5 mai 1913 ; repris in Nicoullaud, C., *Episode antimaçonnique*, p. 59.
43. *Ibid.*

COLLABORATION DU FRANC-MAÇON GUÉNON A « LA FRANCE ANTIMAÇONNIQUE », SOUS LE PSEUDONYME DU « SPHINX » (1913-1914)

Ici nous abordons une question qui recèle encore tout son mystère, la collaboration effective du Maçon Guénon à *La France antimaçonnique* de juillet 1913 à juillet 1914. En effet, à supposer que Clarin de la Rive n'ait pas eu l'occasion de consulter les registres de la Grande Loge de France pour l'année 1912, en revanche il n'a pu ignorer, comme d'ailleurs l'ensemble de ses confrères antimaçons, la conférence du Maçon Guénon sur *L'Enseignement initiatique* publiée dans *Le Symbolisme* de janvier 1913. La *R.I.S.S.* a même pris soin d'en inclure une pertinente critique dans son *Index documentaire* :

> Il n'est pas exact de dire que le secret maçonnique ne peut pas être pénétré par les profanes. On peut très bien, sans fréquenter les ateliers de la Secte, connaître les symboles qu'on y emploie, comprendre leurs différents sens ésotériques et arriver à la connaissance exacte des secrets maçonniques. Et le F trois points Guénon, force un peu la note (...) La difficulté n'est pas en effet, de communiquer les mystères ésotériques des Sociétés Secrètes et de la Franc-Maçonnerie, mais bien de les faire admettre et saisir par ceux auxquels on les explique. C'est en ce sens seulement qu'on peut dire le secret maçonnique incommunicable. [45]

Alors, comment expliquer cette rencontre de Guénon et de Clarin de la Rive sur le terrain antimaçonnique, comment expli-

44. Sauvêtre, *op. cit.*, p. 169, 197, 199.
45. « Index documentaire », *R.I.S.S.*, fév. 1913, p. 561.

quer la confiance du directeur de *La France antimaçonnique* qui laisse notre auteur consulter toute une documentation inédite sur l'affaire Taxil ; documentation qui contribua à convaincre Guénon que, loin d'être simplement une plaisanterie de mauvais goût, les prétendues révélations sur le luciféranisme et le satanisme dans la Maçonnerie à l'époque de Taxil représentaient une très sérieuse, très grave manifestation de ce qu'il rangera plus tard sous le vocable de « contre-initiation » [46]. Important dossier dit « dossier Le Chartier » du nom de son compilateur, dont Guénon héritera d'ailleurs et qui servira à alimenter de la manière la plus saugrenue... ses futures polémiques avec la *R.I.S.S.* (1929-1936).

Comme nous l'avons déjà signalé, certains ont avancé que l'abbé Gombault aurait servi d'intermédiaire entre Guénon et Clarin de la Rive. D'une part, nous ne possédons aucun indice tendant à fonder cette assertion ; d'autre part, et compte tenu d'un certain clivage qui régnait alors au sein du mouvement antimaçonnique avec d'un côté, les revues nationalistes *La Bastille* et *La France antimaçonnique* (cette dernière a d'ailleurs cru opportun de supprimer le vocable « chrétienne » en 1911, sans que ses appuis ni son public en soient pour autant modifiés) et, de l'autre, les revues qui se veulent directement d'inspiration et d'obédience ecclésiales et savent s'entourer de clercs comme les abbés de Bessonies et Henry Joseph à la *Franc-Maçonnerie démasquée,* l'abbé Duperron pour la *Revue antimaçonnique* et Mgr Jouin pour la *R.I.S.S.* — on a peine à discerner pourquoi l'abbé Gombault aurait entretenu des liens plus étroits avec la revue de Clarin de la Rive ; aucune allusion n'est faite à sa personne ou à ses écrits, pas même à l'époque des apparitions de Tilly-sur-Seulles. Il semble donc plus juste d'envisager la relation Guénon/Clarin de la Rive comme une simple résultante de la collaboration épistolaire à l'époque de *La Gnose.*

Le seul témoignage dont nous disposons est celui d'Olivier

46. « Par Monsieur de la Rive, René Guénon fut mis au courant des détails de l'affaire Taxil. De l'examen des documents (dont certains devaient demeurer entre ses mains), il retira la conviction qu'il existait bien des groupes luciférien et sataniques, mais que ce n'était pas dans la Maçonnerie — qui lui était bien connue — qu'il fallait les chercher. Il acquit la certitude qu'il y avait, de par le monde, des groupes qui s'efforçaient consciemment de jeter le discrédit sur tout ce qui subsiste d'organisations traditionnelles, qu'elles soient de caractère religieux ou de caractère initiatique. » Chacornac, P., *La vie simple de René Guénon,* p. 51-52.



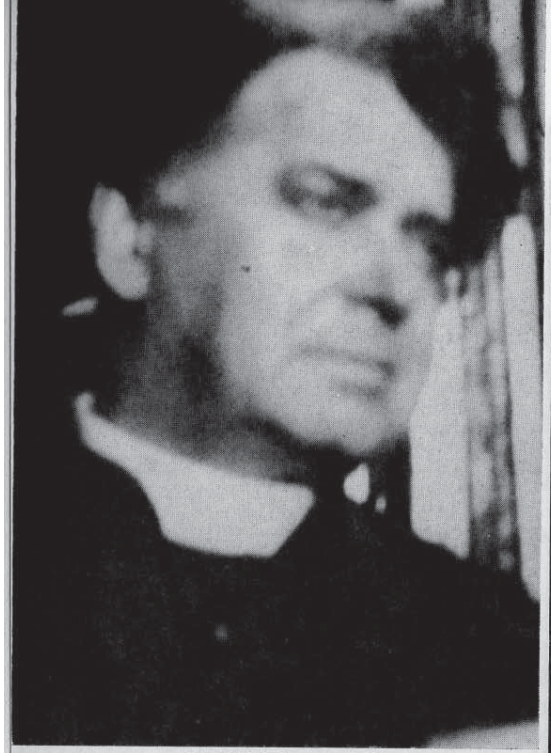
L'abbé Paul Boulin



Sœur Marie-Chantal



L'abbé Clamet



L'abbé Léonce Petit

Ci-contre,
Noële Maurice-Denis Boulet





Frithjof Schuon,
Titus Burckhardt,
Jacques-Albert Cuttat
à Bâle
au cours des années 1930

de Frémond alors rattaché au groupe de la *Revue antimaçonnique* et qui, lors de ses visites chez Clarin de la Rive, eut l'occasion de faire la connaissance de Guénon en qui il crut reconnaître son secrétaire... Dans une lettre inédite adressée à Louis Charbonneau-Lassay et datée de 1934, Frémond, s'interrogeant sur les raisons qui avaient pu pousser Clarin de la Rive à prêter son journal à Guénon, se borne à avancer que cette évolution de la Franc-maçonnerie vers la gnose puis vers l'hindouisme et vers l'antimaçonnisme avait retenu l'attention de Clarin de la Rive... D'ailleurs, Frémond s'empresse d'ajouter : « les vieilles lettres que j'ai de [Guénon] respirent un parfait esprit catholique ». On peut donc supposer que, masquant d'une part sa collaboration active aux travaux de la Loge Thebah et, d'autre part, ses liens avec les sociétés initiatiques musulmanes — point sur lequel la compétence de Clarin de la Rive aurait pu être alertée — Guénon a sans doute joué la carte de l'orthodoxie traditionnelle et de l'authentique Maçonnerie présentée comme conformes au catholicisme.

En tout cas, rien dans la correspondance Frémond/Guénon/Ch.-Lassay (1931-1939), que nous commenterons plus longuement dans une phase ultérieure, ne donne à penser que les amis catholiques de Guénon sont conscients de sa confirmation maçonnique de 1912. S'ils le sont, ils n'y attachent aucune importance ; pour eux, malgré les propos ambigus de Guénon, ce dernier a définitivement tourné le dos à la Maçonnerie.

Cela était déjà sans doute le sentiment de Clarin de la Rive en 1913. En excellents termes avec l'ancien maçon Copin-Albancelli — celui-là même qui affirmait, en 1908, combattre les francs-maçons politiciens, au nom de la Franc-maçonnerie...[47] — Clarin de la Rive ne demandait qu'à donner sa chance au nouvel « antimaçon » Guénon, à ce puriste qui se réclamait avant tout de la « tradition », et à tirer parti de sa singulière érudition maçonnique et occultiste dont il avait pu apprécier l'ampleur et la finesse depuis 1909. Du point de vue guénonien, l'objectif poursuivi par notre ami se révèle au contraire nettement gnostico-maçonnique, avec toutes les allures d'une opération de réhabilitation et de propagande.

> A cause de son caractère initiatique, il convenait de rendre à la Maçonnerie son vrai visage, défiguré par la mystification taxilienne ; à cause de leur politique et de leur modernisme, il fallait combattre les Maçons contemporains, infidèles à la

47. Copin-Albancelli, P., *Le Pouvoir occulte contre la France*, p. 282.

vocation initiatique, pour que la Maçonnerie puisse redevenir effectivement ce qu'elle n'a jamais cessé d'être virtuellement. C'est ce travail qu'entreprit René Guénon dans *La France antimaçonnique* au cours des années 1913-1914, et qui fut interrompu par la première guerre mondiale. [48]

Ce que la Maçonnerie n'a jamais cessé d'être virtuellement... Guénon l'avait déjà rappelé aux lecteurs de *La Gnose* en 1910 et 1911. C'est ainsi que Guénon, sous le pseudonyme du Sphinx, publie une série d'articles de fond qui, même à des yeux réticents comme ceux d'Alec Mellor, « comptent parmi les études les plus solides sur l'histoire obscure et complexe du Rite écossais rectifié, de la Stricte Observance et des ' Supérieurs Inconnus ' » [49].

Le Sphinx fournit d'abord à Clarin de la Rive les documents nécessaires pour la rédaction d'un article consacré à *L'initiation maçonnique du F.·. Bonaparte* (31 juillet 1913). Comme pour faire suite à la conclusion de l'auteur qui s'interrogeait sur la concurrence du Rite écossais ancien et accepté et du Rite écossais rectifié, le Sphinx traitera plus longuement la question du *Régime écossais rectifié de* 1776 *à* 1815 (14 août 1913) de même que celle de ses origines (19 février 1914) jusqu'à nos jours (25 février 1914). Après sa relation de l'histoire générale du Régime écossais rectifié, inspirée des *Acta Latomorum* (1815) du F.·. Thory, il en vient à commenter la récente scission (1913) survenue dans la Franc-maçonnerie française ; scission qui se révèle au détriment du Grand Orient de France mis au ban par l'ensemble de la Maçonnerie pour sa non reconnaissance de la notion du « Grand Architecte de l'Univers » — et au profit des Rituels rectifiés, gardiens en France de « la vraie Maçonnerie de Tradition » grâce à la nouvelle Grande Loge d'Angleterre. A deux reprises, le Sphinx aura soin de préciser au sujet de la notion du « Grand Architecte de l'Univers », qu'il n'est peut-être pas tout à fait exact, comme le prétend M. Albert Monniot dans son article de *La Libre parole* du 19 janvier 1914, d'appliquer ce concept à Dieu. Il estime au contraire que :

48. Chacornac, P., *op. cit.*, p. 53.

49. Mellor, A., *La Franc-Maçonnerie à l'heure du choix*, p. 34. De même, la revue de Maçonnerie spiritualiste, *Le Symbolisme*, jugera que Guénon « nous conduit avec finesse à une conception raisonnable et très acceptable pour la raison des fameux Supérieurs Inconnus ». Cf. « Comptes rendus de Livres », *Le Symbolisme*, 1952, p. 125.

(...) la notion de Dieu et la conception maçonnique du « Grand Architecte de l'Univers » sont deux choses qui peuvent être fort différentes en principe, même si elles ne le sont pas toujours en fait dans l'esprit de tous les Maçons. [50]

Dans une note postérieure, il veillera d'ailleurs à préciser que la différence qui existe entre la formule anglaise adoptée ici : « au nom du Grand Architecte de l'Univers » et l'ancienne formule française : « à la gloire du Grand Architecte de l'Univers », a peut-être dans son « ésotérisme » plus d'importance qu'on serait tenté de le croire au premier abord...

Ici, comme par la suite, dans un ensemble d'articles qui se veulent d'intérêt proprement documentaire, Guénon se montre aussi parcimonieux que Clarin de la Rive quant à l'analyse-critique des pièces présentées — épousant ainsi la douteuse méthode prônée par Copin-Albancelli : « que les antimaçons cherchent dans toutes les directions et qu'ils prennent le public pour juge de leurs découvertes » [51] ... comme si le public était

50. Le Sphinx, « Le Régime Ecossais Rectifié », *F.C.A-M.*, 26 février 1914, p. 104, n. 3. Guénon avait déjà eu l'occasion de préciser son point de vue sur la question dans la revue *La Gnose* : la conception du Grand Architecte de l'Univers doit « pour être vraiment universelle, impliquer toutes les possibilités particulières contenues dans l'unité harmonique de l'Etre Total. (...) Le Grand Architecte, en effet, n'est pas le Démiurge, il est quelque chose de plus, infiniment plus même, car il représente une conception beaucoup plus élevée : il trace le plan idéal qui est réalisé en acte, c'est-à-dire manifesté dans son développement indéfini (mais non infini), par les êtres individuels qui sont contenus (comme possibilités particulières, éléments de cette manifestation en même temps que ses agents) dans son Etre Universel ; et c'est la collectivité de ces êtres individuels, envisagés dans son ensemble, qui, en réalité, constitue le Démiurge, l'artisan ou l'ouvrier de l'Univers. Cette conception du Démiurge, qui est celle que nous avons précédemment exposée dans une précédente étude, correspond, dans la Qabbalah, à l'*Adam Protoplastes* (premier fondateur), tandis que le Grand Architecte est identique à l'*Adam Qadmon*, c'est-à-dire l'Homme Universel.

Ceci suffit à marquer la profonde différence qui existe entre le Grand Architecte de la Maçonnerie, d'une part, et, d'autre part, les dieux des diverses religions, qui ne sont tous que des aspects divers du Démiurge ». Guénon, R., « A propos du Grand Architecte de l'Univers », *La Gnose*, juil.-août 1911 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 283-284.

Une conception nettement gnostique et révisée à la lumière du *Vêdânta* où transparaissent l'ascendance et la transcendance de la perspective maçonnique sur le point de vue religieux — conception que Guénon crut plus opportun de ne pas développer devant les lecteurs de *La France antimaçonnique*, surtout dans le cadre d'un article où il s'attache à prôner l'« orthodoxie » du Régime écossais rectifié.

51. Copin-Albancelli, P., « Les nécessités de la besogne antimaçonnique actuelle », *F.C.A-M.*, 31 juil. 1913, p. 316.

apte à discerner le vrai du faux, la vérité de l'imposture, dans cet inextricable enchevêtrement où les spécialistes eux-mêmes ont de la difficulté à ne pas s'égarer.

Et Guénon, au premier chef, est tout à fait conscient de cette difficulté, de cette embûche, qu'en bon tacticien il n'aura de cesse d'accentuer. C'est ainsi que son apport ne favorisera en rien un discernement chrétien de la problématique maçonnico-occultiste ; bien au contraire, tous les documents théosophiques, gnostiques, etc. qu'il présente, tous les entrefilets qu'il insère, nombreux et anonymes, repérables par leur style et leur contenu, comme *Les adversaires du symbolisme* (31 juillet 1913), *M. Bergson à l'académie française* (19 février 1914), *Une appréciation sur l'occultisme* (11 juin 1914), sont triés sur le volet et subtilement agencés en fonction d'une perspective déviée. Brouilleur de piste... ses propos ne veulent être que structure de sous-entendus, pensée nébuleuse cherchant à neutraliser chez son public tout jugement élaboré, à maintenir toute interrogation en suspens ; tactique voilée visant à la formation d'un nouvel « état d'esprit »... Ce projet non avoué pouvant se définir comme une mutation de la pensée antimaçonnique, avec pour objectif d'inspirer et de développer un courant catholique favorable à la Maçonnerie dite traditionnelle — dans le cas présent, revue, corrigée et complétée à la lumière de la métaphysique orientale — et ceci au moyen d'une tactique exposée noir sur blanc dans ses *Réflexions à propos du Pouvoir occulte* » (11 juin 1914).

C'est ainsi que nous sommes amenés à situer Guénon de plain-pied dans le vaste courant de la « Nouvelle Eglise » [52] lancée et alimentée à la fin du XIXème siècle et au début du XXème — sur un fond « synarchique » et « archéométrique » à la Saint-Yves d'Alveydre — par l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix de Stanislas de Guaïta, le Martinisme de Papus, et le renouveau spiritualiste du symbolisme maçonnique à l'instigation du Maçon Oswald Wirth.

Polémique autour de l'énigme des « Supérieurs Inconnus »

Ce qui doit retenir avant tout notre attention, c'est la longue polémique déclenchée entre Guénon, alias le Sphinx, pour *La France antimaçonnique* et Charles Nicoullaud secondé par Gustave Bord pour la *R.I.S.S.* au sujet de la mystérieuse question des « Supérieurs Inconnus ». Polémique qui illustre à point la psychologie et la tactique guénoniennes, et constitue un exemple-type des difficultés de l'intelligence antimaçonnique et anti-occultiste aux prises avec une matière fuyante... où s'entrelacent au réel, la mystification, la fumisterie aussi bien que l'imposture, une imposture qui non seulement refuse de dire son vrai nom mais dont on a peine à réfuter raisonnablement les assertions.

Compte tenu de la complexité du thème débattu au sujet duquel, encore récemment, les auteurs du *Matin des magiciens* (1960) se demandaient [53] si les « Supérieurs Inconnus » évo-

52. Virion, P., *Mystère d'iniquité,* p. 1-4.

53. Pauwels, L., Bergier, J., *Le Matin des magiciens,* p. 349.

Rapportons de même le témoignage d'un contemporain Samuel Liddell Mathers, plus connu sous le nom de MacGregor, Grand-Maître d'une société initiatique se réclamant de la tradition rosicrucienne, l'*Hermetic Brotherhood of the Golden Dawn in the Outer,* connu pour avoir joué un rôle d'incitation psychologique à l'époque du nazisme. Signalons qu'il séjourna un certain temps à Paris et qu'il est l'auteur d'un essai sur la cabale. Ecoutons le témoignage de MacGregor au sujet des « Supérieurs Inconnus » tel qu'il nous est relaté par W. Gerson :

« La Golden Dawn est divisée en dix grades auxquels il faut sans doute ajouter trois degrés très secrets.

La Golden Dawn comporte deux catépories de rites et de cérémonies : ceux célébrés collectivement dans un temple ; ceux accomplis dans l'oratoire particulier du disciple. L'existence de 'Frères aînés au-delà de cette terre', de Maîtres cosmiques, supervisant toute l'évolution occulte de notre planète était article de foi à la Golden Dawn. Aux degrés ultimes, ces Supérieurs Inconnus opérèrent une transformation 'transcendante' de l'individu par des pratiques de magie permettant d'entrer en contact avec l'Invisible. Voici le peu qu'on sait des Maîtres secrets :

'Je ne sais même pas leur nom terrestre et je les connais seulement par certaines devises secrètes. Je ne les ai vus que très rarement dans leur corps physique et, dans ces rares cas, le rendez-vous fut pris dans l'astral par eux. Ils me rencontrèrent physiquement aux temps et lieux fixés à l'avance. Pour mon compte, je crois que ce sont des êtres humains et vivant sur cette terre, mais qui possèdent des pouvoirs terribles et surhumains (...). Je me sentais en contact avec une force terrible ; je ne puis la comparer qu'à l'effet qui est ressenti par quelqu'un qui a été près d'un éclair pendant un violent orage, accompagné d'une difficulté de respiration. Presque toute la connaissance du Second Ordre a été obtenue par nous de différentes façons : par clairvoyance, par projection astrale, par la table, l'anneau et le disque et parfois par 'voie directe' audible physiquement, ou encore captée à partir de livres qui m'étaient apportés je ne sais comment et qui disparaissaient de ma vision, la transcription une fois terminée... Ajoutez à cela la cérémonie d'évocation, le contact presque constant avec des forces démoniaques qui tentent d'ar-

qués dans les rites païens et luciférien existent vraiment... nous nous limiterons à présenter un enchaînement d'extraits jugés les plus révélateurs quant à la position respective des deux camps opposés. Si nous n'avons pas cru devoir synthétiser davantage cette pénible et ardue controverse, c'est pour la simple raison qu'elle constitue un document unique sur la question des « Supérieurs Inconnus », que Guénon ne réabordera pas de façon aussi explicite dans la suite de son œuvre [54], mais qui en constitue tout de même un axe essentiel.

A l'origine de l'affaire, la publication, en 1913, par l'antimaçon Benjamin Fabre d'un ouvrage retraçant le rôle important de François, marquis de Chefdebien [55], fondateur du Rite primitif des Philadlephes et membre de la Stricte Observance, *Un Initié des sociétés secrètes : Franciscus Eques a Capite Galeato* préfacé par Copin-Albancelli — et deux articles

rêter la dictée de la réception de la Sagesse ; et la nécessité de garder l'esprit tendu vers le Soi Suprême... '

Pour sa part, Aleister Crowley se référait souvent à un ouvrage reçu grâce aux révélations psychiques dont bénéficia sa première épouse : le *Liber Legis* (1904). A Alexandrie, le dieu Horus était apparu à Rose et lui avait dicté un message annoncant l'arrivée prochaine de 'quelqu'un'. Ce 'quelqu'un' fut la matérialisation de l'entité *Aiffas* qui avait autrefois vécu en Chaldée. Ces messages furent confirmés à Crowley par un initié musulman, Soleiman ben Aiffah. » Gerson, W., *Le Nazisme, société secrète*, p. 342-343. Cf. aussi Mariel, P., *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident.*

54. Voir tout de même « La question des Mahâtmâs », in *THPR* et la première partie de *ES*.

55. Notons déjà que l'identité de l'Eques a Capite Galeato, c'est-à-dire François, marquis de Chefdebien, n'est pas dévoilée dans l'ouvrage de B. Fabre. C'est G. Bord, dans son compte rendu (*R.I.S.S.* 5 septembre 1913) qui précisera cette identité en s'appuyant sur l'historien maçon Thory — ce dont Guénon lui tiendra grief en invoquant de faibles arguments qui paraissent incongrus sous la plume d'un antimaçon...

« Notre contradicteurs allègue, pour sa défense, que ce nom a été indiqué par Thory ; c'est exact, mais... pourquoi ce même Thory ne cite-t-il aucun nom lorsqu'il parle de la fondation du *Rite primitif*, et pourquoi, dans tout ce qui se rapporte au *Couvent de Paris*, remplace-t-il ce même nom par de simples initiales ? En outre, si Thory est bien connu des antimaçons professionnels, il l'est beaucoup moins du gros public ; or, c'est à celui-ci seulement bien entendu, qu'il convenait de laisser ignorer le nom de l'*Eques* (dont personne, d'ailleurs, n'a prétendu faire un « Supérieur Inconnu »), et cela, non point dans l'intérêt d'on ne sait quelle 'argumentation fantaisiste' qui n'a sans doute jamais existé que dans l'imagination de M. Bord, mais simplement (et d'autant mieux que ce nom, en somme, importe peu) pour déférer au désir de la famille qui a mis les documents à la disposition de M. Benjamin Fabre. » Le Sphinx, « L'Enigme », *F.C.A-M.* 29 janv. 1914, p. 54.

annexes du même auteur parus dans *La Bastille : Quelques imposteurs Francs-maçons : Starck et Coucoumous* (6 et 13 septembre 1913) et *Le F.·. Starck : Archidemides. Eques ab Aquila Fulva au Couvent de Brunswick* (20 septembre 1913).

Notons d'abord que si *La France antimaçonnique* avait fourni un article/compte rendu, signé Le Liseur, du volume de Benjamin Fabre dans son numéro du 10 juillet 1913, Gustave Bord en faisait tout autant à la mémoire de ce « chevalier au chef masqué », pour le compte de la partie judéo-maçonnique de la *R.I.S.S.* (5 septembre 1913). L'éminent historien insistait avant tout — documents à l'appui — sur la banalité des titres et patentes de l'Eques a Capite Galeato « ni plus ni moins sérieux que leurs similaires du XVIIIème siècle », et concluait en jugeant

(...) regrettable que M. Fabre n'ait pas complété son intéressant dossier par les papiers de la *Stricte Observance* ; la vérité lui aurait apparu plus limpide et plus simple. Il se serait rendu compte que les chefs occultes dont il parle à maintes reprises ne sont pas d'autres personnages que les Supérieurs Inconnus, dont tous les ordres rectifiés se disaient les représentants. Il est curieux de voir ces prétentions maçonniques convaincues de fausseté, reprises aujourd'hui par leurs adversaires, et trouver un certain crédit. [56]

A la suite de quoi, les *Cahiers romains*, organe de l'Agence internationale ROMA, faisaient savoir dans *Les Pièges de la Secte : le génie des conspirations* (14 et 28 septembre 1913), par la plume de leur rédacteur anonyme, que le jugement de G. Bord sur la non-existence des Supérieurs Inconnus était peut-être un peu trop rapide...

(...) il y a un point dans l'article de M. Bord, qui mérite d'être relevé. Parlant de quelques aventuriers maçonniques qui tâchaient de s'imposer aux poires (sic) des Loges, en s'affichant comme mandataires des mystérieux S.I. (Supérieurs Inconnus), centre fermé à toute la Secte, M. Bord constate que ces aventuriers se vantaient ; d'où il déduit que ces S.I. n'existaient pas. La déduction est bien risquée. Si les aventuriers en question se sont présentés faussement comme des *missi dominici* de S.I., non seulement rien ne dit que ces imposteurs n'existaient pas, mais plutôt cela montre la conviction générale de

56. Bord, G., « Franciscus Eques a Capite Galeato », *R.I.S.S.* (judéo-maçonnique), 5 sept. 1913, p. 3084.

l'existence de ces S.I., car il aurait été bien étrange que ces imposteurs eussent inventé de toutes pièces le mandant outre le mandat. Leur calcul de réussite devait, évidemment, se baser sur cette conviction, et celle-ci ne dépose pas contre l'existence des *Superiores Incogniti*, évidemment.

D'ailleurs, ce n'est pas par ces incidents-là que la question centrale de la Secte peut être résolue. En attendant, nous constatons qu'aucun argument probant n'a été présenté jusqu'ici, contre le pouvoir central, occulte de la Secte. Des arguments comme celui que les différents rites maçonniques « s'ignorent (sic) et se méprisent », font sourire. Non pas seulement dans le camp de l'Antéchrist, mais aussi dans celui de l'Eglise, l'histoire nous a montré les compétitions aussi tenaces que fâcheuses, entre plusieurs grandes organisations, ce qui n'empêche pas qu'elles étaient et sont sous le même pouvoir suprême personnel du Pape, tandis que quand on parle du pouvoir occulte de la Secte, on n'entend nécessairement ni un individu chef suprême ni même une oligarchie strictement organisée. Pour la réalité du Pouvoir Occulte, il suffit qu'il y ait, de fait, une entente continuelle entre les chefs dont l'influence mène la masse des différentes sectes, dont la plus répandue est la Franc-Maçonnerie. [57]

Ce qui donne à Charles Nicoullaud, alias A. Martigue, l'occasion de préciser sa position sur la question par l'*Index documentaire maçonnique* de la *R.I.S.S.* du 20 octobre 1913.

(...) Personne, je crois, n'a jamais mis en doute que, dans certain cas, il puisse y avoir et qu'il n'y ait eu, en effet, une entente entre différents chefs de Sectes ou de Puissances maçonniques. (...) Quant à la thèse opposée à M. Bord à propos des fameux supérieurs inconnus, il est nécessaire de distinguer : si le rédacteur des *Cahiers Romains* entend par ceux-ci des hommes en chair et en os, nous croyons qu'il est dans l'erreur et que M. Bord a raison. Si Chefdebien, Salvalette de Lange, Willermoz, Saint-Martin, Cagliostro lui-même, etc., etc., s'étaient présentés comme mandataires d'hommes vivants, on pourrait, avec raison, les traiter d'imposteurs, comme on a le droit de le faire de nos jours, par exemple, pour Mmes Blavatsky, Annie Besant et autres chefs de la Théosophie lorsqu'ils nous parlent des Mahâtmas, vivant dans une Loge du Thibet. Mais ce n'est pas de cela dont il s'agit ; cette interprétation est toute exotérique, pour les profanes et les adeptes non initiés. Le sens ésotérique a toujours été très différent.

57. « Les pièges de la Secte : Le génie des conspirations », *Cahiers romains* ; rapporté in Martigue, A., « Index documentaire maçonnique », *R.I.S.S.*, 20 oct. 1913, p. 3734-3735.

Les fameux Supérieurs Inconnus, pour les vrais initiés, existent parfaitement, mais ils vivent... dans l'Astral. Et c'est de là que, par la théurgie, l'occultisme, le spiritisme, la voyance, etc., ils dirigent les chefs des Sectes, du moins aux dires de ceux-ci. Les Supérieurs Inconnus, ce sont les anges qui dictent à Swedenborg ses ouvrages, c'est la *Sophia* de Gichtel, de Boehme, la *Chose* de Martinez Pasqualis, le *Philosophe Inconnu* de Saint-Martin, les manifestations de l'école du Nord, le Gourou des Théosophes, l'esprit qui s'incarne dans le medium, soulève le pied de la table tournante ou dicte les élucubrations de la planchette, etc., etc. Il y a naturellement, dans tout cela des variations et des nuances, du plus ou du moins, du vrai et du faux — beaucoup de faux — mais au fond l'origine est à peu près la même. Cette question soulève des problèmes que nous étudions en occultisme, problèmes dont les Francs-Maçons du XVIIIème siècle poursuivaient avec ardeur la solution. Mais on ne peut voir clair dans cette question que si l'on connaît à fond les sciences occultes et la mystique. C'est pourquoi si peu d'antimaçons parviennent à pénétrer ces arcanes que ne connaîtront jamais ceux qui prétendent demeurer sur le terrain positiviste. Il est impossible de comprendre les écrits d'hommes qui vivent dans le surnaturel et se laissent diriger par lui, comme les théosophes swedenborgiens ou martinistes du XVIIIème siècle, si l'on ne se donne pas la peine d'étudier et la langue qu'ils parlent et la chose dont ils traitent dans leurs lettres et leurs ouvrages. Encore moins si, de parti pris, on prétend nier l'existence de l'atmosphère surnaturelle dans laquelle ils étaient plongés et qu'ils respiraient chaque jour.

Nous essaierons d'élucider ces questions dans la partie de la Revue consacrée à l'occultisme, car, sans le secours de ces sciences dites occultes, il est de toute impossibilité de comprendre la Maçonnerie du XVIIIème siècle et même, ce qui étonnera les non initiés, celle d'aujourd'hui.

C'est de cette ignorance, qui est le partage non seulement des profanes, mais aussi des Maçons, même revêtus des hauts grades, que proviennent des erreurs, comme celle dont nous nous occupons. Cette erreur a lancé l'antimaçonnerie à la recherche de Supérieurs Inconnus qui sous la plume des vrais initiés, sont simplement des manifestations extra-naturelles d'être vivant dans le Monde Astral. Ce qui ne préjuge rien sur leur existence, pas plus, du reste, que sur celle dudit monde astral. Nous ne prétendons indiquer ici que ce que pensaient les hauts Maçons du XVIIIème siècle et rien de plus. Par conséquent, en écrivant les mots Supérieurs Inconnus, S.I., les Illuminés, les Martinistes, les membres de la Stricte Observance et tous les Maçons du XVIIIème siècle parlent bien d'êtres considérés comme ayant une existence réelle

supérieure, sous la direction desquels chaque Loge et chaque adepte initié sont placés. C'est dans ce sens qu'écrivent l'*Eques a Capite Galeato*, le Marquis de Chefdebien, et ses correspondants, et il faut interpréter leurs lettres comme ils les comprenaient eux-mêmes, si l'on ne veut pas se tromper complètement en poursuivant ces études, déjà si difficiles, même quand on est dans la bonne voie. Il est indispensable d'éclairer la bonne route aux ténébreuses lumières de l'occultisme, ce qui n'est pas toujours commode.

En attendant, nous reconnaissons volontiers que, s'il comprend le pouvoir occulte dans le sens que nous venons d'indiquer, le rédacteur des *Cahiers Romains* a raison d'écrire, ainsi qu'il le fait : « Nous constatons qu'aucun argument probant n'a été présenté, jusqu'ici, contre le pouvoir central occulte de la Secte ». Mais s'il entend, par ces mots, contrairement aux Francs-Maçons initiés du XVIIIème siècle, un comité d'hommes en chair et en os, nous sommes obligés de retourner l'argument et de dire : « Nous constatons qu'aucun argument probant n'a été présenté, jusqu'ici, en faveur de l'existence de ce comité directeur inconnu ». Et c'est à ceux qui affirment cette existence d'apporter la preuve décisive. Nous attendons. La question demeure donc ouverte. Puissent les prières de l'Apostolat de la Prière nous aider à la résoudre. Elle est des plus importantes.[58]

Les thèses en présence peuvent donc se résumer comme suit : pour les *Cahiers romains*, l'hypothèse la plus plausible demeure, compte tenu de la « conviction générale » chez les maçons haut gradés du XVIIIème siècle, une espèce d'« entente continuelle » entre les chefs des différentes sectes, ces chefs pouvant être appelés des « Supérieurs Inconnus ».

Pour l'historien Gustave Bord qui fonde son jugement exclusivement sur des faits dûment constatés et vérifiés comme celui de l'ignorance et du mépris existant entre les divers rites maçonniques, on n'a décelé jusqu'ici aucune preuve à l'appui de l'hypothèse d'un « Pouvoir central » de la Secte. Ce qui l'amène à réduire les « Supérieurs Inconnus » à « une prétention maçonnique convaincue de fausseté ».

Charles Nicoullaud abonde dans le même sens : il ne saurait y avoir de « Pouvoir central » de la Secte composé de Supérieurs Inconnus en « chair et en os » pour la simple raison qu'on n'en décèle aucune preuve probante — mises à part les têtes dirigeantes de la Société théosophique qui se disent « mandataires d'hommes vivants » (« Mahâtmas » du Thibet), ce qui ne peut se réduire qu'à une imposture... Néanmoins, compte tenu du témoignage des francs-maçons du XVIIIème siècle, des théosophes et des occultistes de tout acabit, il lui paraît fort plausible que la notion de Supérieurs Inconnus corresponde à quelqu'un ou à quelque chose agissant et intervenant à un niveau extra-naturel — appelé plus communément dans les milieux inspirés de l'occultisme, plan de l'« astral » et, par Guénon, dans la suite de son œuvre, comme l'« état subtil »[59] à situer entre l'état « grossier » et l'« intellect pur », en fonction même de la triade corps-âme-esprit.

58. Martigue, A., « Index documentaire maçonnique », *R.I.S.S.*, 20 oct. 1913, p. 3735-3736.

Après avoir précisé que, de toute évidence, c'est la thèse du spécialiste de la Franc-maçonnerie et de l'occultisme à la *R.I.S.S.*, Charles Nicoullaud qui, tant par sa complexité que sa part d'exactitude, aura le plus tendance à rencontrer et à affronter Guénon sur son propre terrain, contentons-nous de faire remarquer ici, qu'au moment où Guénon pénètre dans l'arène, il connaît les diverses positions sur la question des Supérieurs Inconnus et le pouvoir occulte de la Secte, comme l'attestent quelques notes éparses insérées dans son premier volet du 20 novembre 1913 consacré à *La Stricte Observance et les Supérieurs Inconnus*, et où il concluait sur des paroles du Maçon Ragon :

> « Aucun grade connu n'enseigne ni ne dévoile la *vérité* ; seulement il *désépaissit* le voile... Les grades pratiqués jusqu'à ce jour ont fait des Maçons et non des *initiés* ». Aussi n'est-ce que derrière les divers *systèmes*, et non point dans tel ou tel d'entre eux, qu'il est possible de découvrir les *Supérieurs Inconnus* eux-mêmes ; mais, pour ce qui est des preuves de leur existence et de leur action plus ou moins immédiate, elles ne sont difficiles à trouver que pour ceux qui ne veulent pas les voir. C'est là ce que nous voulions surtout faire ressortir, et, pour le moment tout au moins, nous nous abstiendrons de formuler d'autres conclusions.[60]

Mais le Sphinx ne put s'abstenir bien longtemps de formuler d'autres conclusions, puisque l'article/compte rendu de Gustave Bord sur le *Franciscus Eques a Capite Galeato* de Benjamin Fabre (5 septembre 1913), la critique des *Cahiers romains*

59. Notons que pour Guénon l'« état subtil » est un état incorporel qui comprend « des modalités fort diverses et extrêmement complexes. » Cf. *HDV* et *EME*.

60. Le Sphinx, « La Stricte Observance et les Supérieurs Inconnus », *F.C.A-M.*, 4 déc. 1913, p. 588.

(14 et 28 septembre 1913) et les pertinentes remarques de Charles Nicoullaud figurant à l'*Index documentaire maçonnique* de la *R.I.S.S.* (20 octobre 1913) apportaient de l'eau au moulin... une eau que le Sphinx filtra à travers les seize colonnes de son article *A propos des Supérieurs Inconnus et de l'astral* (18 décembre 1913).

Le Sphinx s'inspire ici essentiellement de l'*Index documentaire maçonnique* dont il se plaît à relever point par point les nombreux éléments, le plus souvent, en les dénaturant de façon non seulement à dénigrer la méthode qui se veut « scientifique » de Charles Nicoullaud — par ricochet la méthode « historique » de Gustave Bord — mais aussi à mettre en doute leur probité anti-maçonnique. Bien conscient que le doute ne pouvait que transparaître quant à son allégeance à la cause antimaçonnique, le Sphinx s'efforcera de neutraliser les soupçons et de niveler le terrain... en rappelant à ses interlocuteurs l'accusation lancée par les *Cahiers romains* d'être des « antimaçons bien étranges » [61]...

Mais, dès le 5 janvier 1914, Charles Nicoullaud, sous le pseudonyme de Fomalhaut, insérait dans la patrie judéo-maçonnique de la *R.I.S.S.* un entrefilet où, tel un présupposé, il s'interrogeait sur l'identité du personnage : « Le sphinx est un animal fabuleux qui tient à la fois de l'homme, de l'aigle, du taureau et du lion. Avant de répondre, nous aimerions savoir auquel de ces quatre termes nous avons affaire. Il est toujours très difficile et délicat de discuter avec des inconnus. » Une telle révélation, au dire de certains [62] aurait provoqué « un scandale peut-être plus retentissant que le scandale Taxil » ! C'est ainsi que, par connivence avec Clarin de la Rive, l'identité du Sphinx allait demeurer inconnue, du moins pour les rédacteurs de la *R.I.S.S.* en cette période d'avant-guerre [63].

61. Parce que se refusant à appuyer, jusqu'à preuve du contraire, la thèse d'un « Pouvoir central » de la Franc-maçonnerie dirigé par des Supérieurs Inconnus, G. Bord avait été qualifié par les *Cahiers romains* d'« antimaçon bien étrange ».

62. Mellor, A., *op. cit.*, p. 33.

63. Comme il paraît assez étonnant qu'à travers les nombreux enchevêtrements du mouvement antimaçonnique, on n'ait pas réussi à identifier le « Sphinx », on pourrait à juste titre se demander s'il ne s'agit pas là d'un jeu subtil que, de part et d'autre et pour l'intérêt de la polémique, on aurait cru bon de respecter sur le papier... Pourtant, il semble bien que, pendant le déroulement de la polémique tout au moins, on ait complètement ignoré l'identité du Sphinx à la *R.I.S.S.* Et ce n'est que dans la partie occultiste d'octobre 1932 que nous repérons une allusion directe au Sphinx, sous la plume de l'abbé Raymond Dulac (p. 172).

Sans doute, à *La France antimaçonnique,* encouragé par les gens de *La Bastille,* on voyait d'un bon œil que la thèse de Charles Nicoullaud : la mystique diabolique, racine de la Franc-maçonnerie, soit attaquée de main de maître par quelqu'un qui affirmait « ne rien avancer qui ne soit rigoureusement exact » [64]. On tenait enfin quelqu'un capable de dépasser la thèse, jugée primaire, de l'inspiration satanique de la Franc-maçonnerie, et de se hisser à un niveau révélant toute la complexité du pouvoir occulte ... divisé lui-même en courants « traditionnels », « initiatiques » et « contre-initiatiques » [65] — combat appelé à laisser loin derrière lui la fausse opposition entre Maçonnerie et antimaçonnerie... à l'actif, sinon à la botte même des courants de « contre-initiation ». C'est bien sur la base de ce postulat guénonien, croyons-nous, qu'il faut lire le déroulement de la présente polémique, et comprendre l'intérêt que Guénon attachait à l'idée et à la réhabilitation des « Supérieurs Inconnus » perçus comme les inspirateurs et les gardiens de l'initiation et de la tradition.

A celui qui s'interrogeait sur l'identité du Sphinx, il sera répondu :

> Le Sphinx n'est pas tout à fait ce que pense M. Nicoullaud : ce prétendu « animal fabuleux » est en réalité un symbole, et, au lieu de « tenir » simplement des quatre composants énumérés ci-dessus, il en est la synthèse. Ses éléments ne se dissocient pas à volonté, et, si l'un quelconque d'entre eux venait à être isolé des autres, ce ne serait plus au Sphinx, évidemment, que l'on aurait affaire ; il faut donc bien se résigner à accepter la complexité de ce composé, si gênante qu'elle puisse être. Toute plaisanterie à part, il est fâcheux, lorsqu'on veut pénétrer la nature des mystérieux « Supérieurs Inconnus », de paraître ignorer, tout autant qu'un simple occultiste, la théorie de la multiplicité des états de l'être et de leur simultanéité, non seulement dans le Sphinx, mais même, plus simplement, dans le composé humain. [66]

Ce qui, à défaut de jeter le masque, a du moins l'avantage de nous aiguiller dans le sens de la théorie des « états multiples de l'être » comme le fondement de la conception guénonienne des « Supérieurs Inconnus »... Au même moment, dans

64. Le Sphinx, « L'Enigme », *F.C.A-M.*, 29 janvier 1914.

65. Notions non encore conceptualisées comme tel — du moins dans les premiers écrits de Guénon — mais dont l'idée a déjà transparu.

66. Le Sphinx, *op. cit.*, p. 51.

la partie occultiste de la *R.I.S.S.* de janvier 1914, G. Bord, conscient du mouvement qui se tramait pour discréditer sa personne et son œuvre, lançait un « avertissement débonnaire » à ce Sphinx « venu on ne sait de quelle rive, attendu qu'il ne navigue pas sous son pavillon ». Face à la nouvelle énigme, il tenait d'abord à mettre cartes sur table :

> Les antimaçons sont aujourd'hui divisés en deux camps principaux : ceux qui croient au pouvoir de la Franc-Maçonnerie universelle représentée par quelques chefs dits « Supérieurs Inconnus » ou membres des arrières-loges; et ceux qui croient que la Franc-Maçonnerie est conduite par une idée générale néfaste, et que « le Supérieur inconnu » est l'Esprit du mal. J'appartiens à ce dernier camp.[67]

C'est ainsi que le Sphinx s'emploiera à faire d'une pierre deux coups. En effet, il précisera[68], d'une part, qu'on ne saurait ramener les Supérieurs Inconnus au monde des « arrières-loges », d'autre part, que la réalité des Supérieurs Inconnus n'exclut pas l'« idée générale néfaste » et qu'elle lui appartient au contraire ... sans qu'il juge toutefois opportun de s'étendre sur le sujet. Et G. Bord de poursuivre en interrogeant : « Pourquoi tous ces vilains procédés, ces calomnies contre les personnes et ces défis à la vérité historique ? » Voilà un terrain sur lequel le Sphinx souhaite qu'on ne s'enlise pas... Dans sa nouvelle riposte qui s'intitule justement *L'Enigme* (29 janvier 1914), il fera d'ailleurs remarquer que c'est surtout à Ch. Nicoullaud que s'adressaient ses observations et que ce n'est qu'incidemment qu'il avait été amené à traiter des arguments historiques de G. Bord ; il craignait maintenant que « ce dernier ne fasse quelque peu dévier le débat par son intervention ». En effet, après avoir formellement déclaré qu'il ne consentirait jamais à se servir dans ses argumentations d'une documentation suspecte ou d'un fait matériellement faux, G. Bord précisait :

> (...) après avoir consciencieusement étudié la Franc-Maçonnerie de 1688 à 1830, non seulement je n'ai trouvé aucune trace susceptible d'être suivie par un historien, de directeurs suprêmes de toute la Franc-Maçonnerie, mais bien mieux, j'ai constaté l'existence du contraire. Par exemple, pendant le cours du XVIIIème siècle, tant en France qu'en Angleterre, en Allemagne, en Italie, etc., je trouve des régimes maçonniques qui diffèrent par plus que des nuances, et qui sont en luttes perpétuelles ; et comment ! (...) Que chacun de ces régimes aient eu un ou des fondateurs, c'est certain ; néanmoins ces fondateurs ne sont pas des « Supérieurs inconnus », mais des personnages dont on trouve les noms dans tous les ouvrages relatifs à la Maçonnerie, pour ou contre elle.
> L'argument est bref et irréfutable. Le Sphinx pose et résout une énigme. Il y a des « Supérieurs Inconnus ». Je réponds, je n'en trouve pas et je trouve même des faits qui s'y opposent, c'est au Sphinx qu'il appartient de jouer le rôle d'Œdipe. Qu'il me dise donc, avec preuves à l'appui « Les Supérieurs inconnus furent... », et nous verrons. (...) C'est à coup de vérités qu'il faut terrasser nos adversaires et non en les effleurant d'opinions ressemblant trop à des arguies, si elles ne sont pas les trahisons dont on nous charge, peut-être, pour faire diversion.[69]

Là-dessus, cinquante ans plus tard, G. Bord recevra la caution posthume du grand spécialiste[70], René Le Forestier, auteur de *La Franc-Maçonnerie templière et occultiste aux XVIIIème et XIXème siècles* (1970). Néanmoins, la lecture des travaux de ce dernier n'apporte pas pleine satisfaction ; en filigrane, l'énigme des « Supérieurs Inconnus »[71] demeure. Ce n'est donc

67. Bord, G., « L'Enigme », *R.I.S.S.* (occultiste), janv. 1914, p. 61.
68. Le Sphinx, *op. cit.*

69. Bord, G., *op. cit.*, p. 62.
70. Il consacra plus d'un quart de siècle à l'étude historique de la question.
71. Dans *Le Voile d'Isis* de décembre 1929, Guénon consacra un article/compte rendu à *La Franc-Maçonnerie occultiste au XVIIIème siècle et l'Ordre des Elus Coens* (1928) de R. Le Forestier. Il nous paraît intéressant d'en reproduire ici d'importants extraits qui tendent à montrer le véritable point de vue de Guénon sur cette Franc-maçonnerie occultiste du XVIIIème siècle, et à faire ressortir sa propre conception de la « réalisation spirituelle » initiatique.
« La première partie est une excellente vue d'ensemble sur le contenu du *Traité de la Réintégration des êtres* de Martinès de Pasqually. (...) Il subsiste cependant une certaine ambiguïté quant à la nature des 'opérations' des Elus Coens : étaient-elles vraiment 'théurgiques' ou seulement 'magiques' ? L'auteur ne semble pas s'apercevoir qu'il y a là deux choses essentiellement différentes et qui ne sont pas du même ordre ; il est possible que cette confusion ait existé chez les Elus Coens eux-mêmes, dont l'initiation semble être toujours demeurée assez incomplète à bien des égards, mais il aurait du moins été bon de le faire remarquer. Nous dirions volontiers qu'il paraît s'agir d'un rituel de 'magie cérémonielle' à prétentions théurgiques, ce qui laissait la porte ouverte à bien des illusions ; et l'importance attribuée à de simples manifestations 'phénoméniques', car ce que Martinès appelait les 'pas-

pas peine perdue que de rapporter la suite de cette obscure polémique où la constante du Sphinx est de chercher à situer le débat à un autre niveau... que nous avons déjà entrevu comme étant le niveau « métaphysique » des « états multiples de l'être ».

Libre donc à G. Bord d'avoir « une conception positiviste de l'histoire » et « une thèse préconçue sur la non-existence des

ses ' n'était pas autre chose, prouve bien en effet que le domaine de l'illusion n'était pas dépassé. Ce qu'il y a de plus fâcheux dans cette histoire, à notre avis, c'est que le fondateur des Elus Coens ait pu se croire en possession de connaissances transcendantes, alors qu'il s'agissait seulement de connaissances qui, quoique réelles, n'étaient encore que d'un ordre assez secondaire. Il a dû y avoir aussi chez lui, et pour les mêmes raisons, une certaine confusion entre le point de vue ' initiatique ' et le point de vue ' mystique ', car les doctrines qu'il exprime ont toujours une forme religieuse, alors que ces ' opérations ' n'ont nullement ce caractère ; il est regrettable que M. Le Forestier semble accepter cette confusion et n'avoir pas lui-même une idée assez nette de la distinction des deux points de vue en question. D'ailleurs, il est à remarquer que ce que Martinès appelle ' réintégration ' ne dépasse pas les possibilités de l'être humain individuel ; ce point est nettement établi par l'auteur, mais il y aurait lieu d'en tirer des conséquences très importantes quant aux limites de l'enseignement que le chef des Elus Coens pouvait donner à ses disciples, et, par suite, de la ' réalisation ' même à laquelle il était capable de les conduire. (...) il est bien certain que la forme dont Martinès a revêtu son enseignement est d'inspiration proprement judaïque, ce qui d'ailleurs n'implique pas que lui-même ait été d'origine juive (c'est là un des points qui n'ont pas encore été suffisamment éclaircis jusqu'ici), ni qu'il n'ait pas été sincèrement chrétien. M. Le Forestier a raison de parler à ce propos de ' Christianisme ésotérique ', mais nous ne voyons pas pourquoi on refuserait aux conceptions de cet ordre le droit de se dire authentiquement chrétienne ; s'en tenir aux idées modernes d'une religion exclusivement et étroitement exotérique, c'est dénier au Christianisme tout sens vraiment profond, et c'est aussi méconnaître tout ce qu'il y eut d'autre au moyen âge, et dont, précisément, nous trouvons peut-être les derniers reflets, bien affaiblis déjà, dans des organisations comme celle des Elus Coens (a). Nous savons bien ici ce qui gêne nos contemporains : c'est leur préoccupation de tout ramener à une question d' ' historicité ', préoccupation qui semble être commune maintenant aux partisans et aux adversaires du Christianisme, bien que les adversaires soient certainement les premiers à avoir porté le débat sur ce terrain. Disons-le très nettement, si le Christ devait être envisagé uniquement comme un personnage historique, cela serait bien peu intéressant ; la considération du Christ-principe a une tout autre importance ; et d'ailleurs l'une n'exclut nullement l'autre, parce que, comme nous l'avons déjà dit souvent, les faits historiques eux-mêmes ont une valeur symbolique et expriment les principes à leur façon et dans leur ordre ; nous ne pouvons pour le moment insister davantage sur ce point, qui nous semble du reste assez clair. (...) il n'y a nulle opposition entre l'exotérisme et l'ésotérisme ; il y a seulement superposition de celui-ci à celui-là, l'ésotérisme donnant, aux vérités

Supérieurs Inconnus » ; de son côté, le Sphinx se réserve le privilège de lui faire observer qu'en tant qu'historien, ses prétentions à l'impartialité ne sauraient, en toute logique, le rendre adversaire de quoi que ce soit. A son avis, G. Bord « dédaigne trop aisément les vérités qui peuvent l'embarrasser ».

> Quant aux « faits historiques », il en est de différents ordres, et M. Bord admettra bien qu'il peut en exister qui dépassent sa compétence, même s'il ne comprend pas que la question des « Supérieurs Inconnus » ne peut pas être entièrement résolue par ceux qui prétendent s'en tenir exclusivement au domaine des faits soi-disant « positifs », c'est-à-dire susceptibles d'être prouvés par des documents écrits. (...) où a-t-il bien pu trouver un critérium pour reconnaître les « vérités certaines » en matière de faits ? (...) En outre, la question des « Supérieurs Inconnus » n'est pas circonscrite à la Maçonnerie, même « universelle », mais elle s'étend à toutes les organisations initiatiques, quelles qu'elles soient ; voilà encore une complication à laquelle M. Bord n'a sans doute par réfléchi. (...) Autre chose encore ; nous avons dit que nous croyons peu vraisemblable que tous les « régimes » (et même ceux dont le prototype fut la Stricte Observance) aient eu la même origine en fait, et que ,notamment, il ne faudrait pas voir partout l'influence des Juifs d'une façon exclusive, ce qui ne signifie pas qu'il ne faille la voir nulle part. Y aurait-il donc plusieurs sortes de « Supérieurs Inconnus », représentant des initiations différentes, dans la « Maçonnerie universelle » et ailleurs ? A cela non plus, évidemment, M. Bord n'avait pas pensé.[72]

Et, à ce propos, il invite G. Bord à méditer le sens profond de la devise *Ordo ab Chao*[73], principe élémentaire de toute ini-

exprimées d'une façon plus ou moins voilée par l'exotérisme, la plénitude de leur sens supérieur et profond. »

a) « Au lieu de ' Christianisme ésotérique ', il vaudrait d'ailleurs mieux dire ' ésotérisme chrétien ', c'est-à-dire prenant sa base dans le Christianisme, ceci pour marquer que ce dont il s'agit n'appartient pas au domaine religieux ; la même remarque s'applique naturellement à l'ésotérisme musulman. »

Guénon, R., « Un nouveau livre sur l'Ordre des Elus Coens », *V.I.*, déc. 1929 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 37-45.

72. Le Sphinx, *op. cit.*, p. 54-56.

73. Alec Mellor signale pour sa part : « L'emblème du Rite [Ecossais] est l'Aigle bicéphale, et sa devise *Ordo ab Chao*. Bien des sens peuvent être donnés à cette dernière, mais historiquement la devise trouve sa justification dans l'effort poursuivi depuis les Constitutions de 1801. Partis de l'anarchie des Hauts Grades du XVIIIème siècle et de la dispersion géographique, ils surent fédérer et unifier. L'ordre qu'ils ont créé demeure un ordre atypique, mais une des plus puissantes constructions qui soient au monde. » Mellor, A., *op. cit.*, p. 213.

tiation qui enseigne comment il est possible de résoudre « l'antinomie des contraires » et de retrouver « l'unité dans la diversité ».

A l'encontre de G. Bord, le Sphinx affirme que les Supérieurs Inconnus ont laissé des traces bien caractérisées de leur action en maintes circonstances. Lesquelles ? Le Sphinx ne le précise pas... et enchaîne sur une riposte au défi de G. Bord qui le pressait de fournir, preuves à l'appui, les noms des Supérieurs Inconnus :

> Eh bien ! non, il faut que M. Bord en prenne son parti, même si la chose dépasse son entendement ; un Supérieur Inconnu ne fut et n'est pas... « Monsieur un tel », ni même le Maçon un tel » ; s'il en était ainsi, ce serait vraiment trop commode... pour les « ouvriers d'histoire ». (...) Les individualités, ici, revêtent un caractère essentiellement symbolique ; elles ne sont rien par elles-mêmes, en dehors de *ce* qu'elles représentent, et cela a tel point qu'elles n'ont pas même une physionomie qui leur appartienne en propre. Ainsi, il existe dans l'Inde toute une catégorie d'hommes assez étranges (ne pas traduire par « traîtres »), qui portent à la main, comme signe de reconnaissance, une longue corne d'antilope, et qui, en outre, présentent cette particularité qu'ils ont tous exactement les mêmes traits. Personne ne connaît les noms de ces hommes, et personne ne songe à se les demander, parce que tout le monde sait fort bien qu'ils sont affranchis des limitations extérieures du *nom* et de la *forme*, ces deux éléments constitutifs de l'individualité vulgaire. (...) Maintenant, si M. Bord tient, à défaut d'autre chose, à ce que nous lui citions au moins un nom de convention, nous lui rappellerons le fameux comte de Saint-Germain. (...) Il se peut fort bien, d'après ce que nous venons de dire, que ce nom du comte de Saint-Germain n'ait pas servi qu'à un seul personnage, bien qu'on lui ait toujours connu la même figure ; (...) (...) il se peut également que la même... « entité », tout en ayant abandonné ce nom d'emprunt lorsqu'il n'eut plus raison d'être, continue, même de nos jours, à jouer un rôle plus ou moins caché, et cela, bien entendu, sans avoir besoin de « se réincarner » comme le prétendent certains théosophistes. Pour se maintenir ainsi à travers le temps, il lui aura suffi, dans l'intervalle de ses « missions », de « se remettre aux pieds de l'Eternel », suivant l'expression d'un de ces agents du « pouvoir occulte » auquel nous faisions allusion tout à l'heure, ou « sous l'œil du Pôle », comme disent exactement dans le même sens, les initiés musulmans.
> Tout cela, assurément, est encore fort « énigmatique » ; mais, si nous le disons ici, c'est parce que nous avons pour cela d'excellentes raisons, et non point, qu'on veuille bien le croire, dans le but unique d'intriguer M. Bord ou M. Martigue. D'ailleurs, nos lecteurs comprendront, même si nos contradicteurs ne le comprennent point, que nous n'avons pas à faire intervenir dans cette controverse, en les citant en témoignage, des personnes qui y sont parfaitement étrangères, à tel point qu'elles ignorent très probablement jusqu'à l'existence de M. Bord.[74].

Tout ce développement fait évidemment référence[75] à la théorie des états multiples de l'être, inspirée de la *Mandukya Upanishad* telle que la présente Çankara dans son commentaire du *Vêdânta*, et dont Guénon a déjà brossé un aperçu pour le public de *La Gnose* ; le thème sera repris à travers deux ouvrages fondamentaux *L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta* (1925) et *Les Etats Multiples de l'Etre* (1932). L'allusion à l'affranchissement des limites extérieures du « nom » et de la « forme » concerne l'état du *jîvanmukta*[76] avec l'Identité suprême et les pouvoirs que cet état comporte — tandis que l'exemple du comte de Saint-Germain illustre le cas de la « réalisation descendante » d'une « entité » totalement affranchie des limites du manifesté mais « missionné » en ce monde, tel qu'il est repris[77] dans *Initiation et Réalisation Spirituelle* (1952). Afin de se démarquer des conceptions théosophistes et occultistes, le Sphinx refuse le terme de « réincarnation », qui ne saurait convenir à des « entités » entièrement délivrées... mais, il n'en demeure pas moins que la théorie de la « réalisation transcendante » implique la reprise d'un véritable corps ou, dans certains cas, l'intégration « subtile » à un corps déjà existant, donc à un type de « réincarnation » ou plus proprement de « métempsychose ». Compte tenu de la diversité et de la flexibilité des points de vue inhérents à la théorie des états multiples de l'être... les deux exemples du *jîvanmukta* et du « missionné » peuvent d'ailleurs se fondre pour n'en former qu'un. Tout cela

74. Le Sphinx, *op. cit.*, p. 57.
75. Tout en s'inspirant du *Vêdânta*, Guénon mêle à sa théorie des Supérieurs Inconnus des conceptions issues des milieux maçonnico-occultistes... Nul doute qu'il prend ici quelque liberté avec la notion même d'*avatâra* — notion que J.-A. Cuttat nous signale, par ailleurs, comme essentiellement réservée aux incarnations de *Vishnou*. Cf. *La rencontre des religions*, p. 61 ss.
76. L'état de celui qui est « délivré » dès cette vie.
77. L'article en question : « Réalisation ascendante et descendante » avait déjà paru dans les *E.T.* de janvier 1939.

semblait évidemment s'apparenter — pour une part du moins — aux *Mahâtmâs* orientaux de la Société théosophique qui, dans l'optique de Ch. Nicoullaud se réduisaient à une imposture...

C'est ainsi que dans sa *Réponse au Sphinx* adressée aux lecteurs de *La France antimaçonnique* (30 avril 1914), l'historien G. Bord voudra bien croire que son interlocuteur n'a pas eu l'intention de se moquer de lui, mais il assure que sans le vouloir « il s'est moqué du public ». Nous aurons à revenir sur cette réponse qui voit l'article du Sphinx, axé sur la métaphysique au détriment de la physique..., « comme une réplique sans portée et non comme une réponse concluante ».

Pour le moment, reportons-nous à la *Réponse au Sphinx* de Ch. Nicoullaud, parue dans la partie occultiste de la *R.I.S.S.* de février 1914, faisant suite à l'article *A propos des Supérieurs Inconnus et de l'Astral* dans *La France antimaçonnique* du 18 décembre 1913. Le Sphinx faisant mine de comprendre que le rédacteur de la *R.I.S.S.* adhérait à la théorie du « monde astral » ... comme au lieu d'émission des Supérieurs Inconnus, Charles Nicoullaud rétorquait :

> Mais je me demande vraiment comment « le Sphinx » du Conseil antimaçonnique de France, sait lire un texte ? Où a-t-il vu que j'ai dit de *chercher des Supérieurs Inconnus là où il ne saurait en être question* c'est-à-dire en astral ? J'ai simplement écrit que les mots Supérieurs Inconnus, employés au XVIIIème siècle, ne signifiaient pas, dans l'esprit des Maçons qui s'en servaient, des Supérieurs en chair et en os de la Secte, mais des manifestations théurgiques, et, par conséquent, n'étaient pas un argument pour la thèse soutenue par quelques antimaçons. Mais en quoi le fait de rapporter une opinion des Maçons du XVIIIème siècle emporte-t-il de ma part une adhésion à cette croyance, alors que je me suis plusieurs fois et très nettement, au contraire, expliqué à ce sujet. (...) Je ne crois pas à l'Astral, il le sait fort bien. En me servant de ce mot j'ai employé la terminologie occultiste, pour mieux expliquer ma pensée, mais, ceux-là seuls qui ont voulu s'y méprendre, ont pu se tromper sur ce que j'ai voulu dire.[78].

De la même façon, il ne pouvait que dénoncer les prétentions du Sphinx à enseigner que « le spiritisme date d'Alan

78. Nicoullaud, Ch., « Les Supérieurs Inconnus, I. Réponse au Sphinx », *R.I.S.S.* (occultiste), fév. 1914, p. 263 et 268.

Kardec et l'occultisme d'Eliphas Levi », donc à peine de la seconde moitié du XIXème siècle :

> On trouvera peut-être, que, pour un être fabuleux contemporain des temples de la Haute Egypte, c'est là une opinion un peu risquée. Dans toute l'antiquité, on a évoqué les morts, et la théurgie est à la base de toutes les religions du paganisme.[79]

Dans sa *Réponse à M. Nicoullaud* (12 février 1914), le Sphinx apportait donc les mises au point qui suivent :

> Pour ce qui est de l'« *Astral* », M. Nicoullaud, cette fois, dit nettement qu'« *il n'y croit pas* », et nous l'en félicitons ; mais alors pourquoi a-t-il voulu y placer les « *Supérieurs Inconnus* », et comment a-t-il pu affirmer que ce terme exprimait la pensée des « vrais initiés » ? En outre, est-il exact de dire que « les Hauts Maçons du XVIIIème siècle l'employaient pour *désigner la source des manifestations de l'au-delà auxquelles ils assistaient ou croyaient assister* » ? Il faudrait peut-être, en tout cas, établir une distinction précise entre la « *lumière astrale* », expression qui remonte à Paracelse, comme nous l'avons fait remarquer, et que Saint-Martin a employée après d'autres, et le « *monde astral* » où les modernes occultistes se *plaisent à situer toutes leurs rêveries.* (...) il ne faudrait pas confondre la « *Théurgie* » avec l'occultisme et, si les anciens ont « *évoqué les morts* », ce n'est pas du tout à la façon dont les spirites prétendent le faire ; notre adversaire peut ignorer ce qu'ils « *évoquaient* », mais eux savaient fort bien que ce n'était pas des « *esprits* »[80]. (...) Quant à Martinès de Pasqually (...) nous connaissons parfaitement les deux passages de ses lettres qui nous sont cités au sujet de la « *Chose* ». Nous avions même pris soin de les rechercher et de les relire, ainsi que plusieurs autres qui seraient un peu plus embarrassants pour notre contradicteur, avant d'écrire ce que celui-ci nous reproche ; *c'est assez dire que sa critique ne saurait modifier en rien notre interprétation*[81]. Nous maintenons

79. *Ibid.*, p. 265.

80. Dans l'optique de Guénon, il s'agit d'une « communication idéale » avec le « principe transcendant » d'une certaine entité... Cf. *ES*, p. 44.

81. A la suite de Ch. Nicoullaud qui soutenait que : « *Les Supérieurs Inconnus*, ce sont les anges qui dictent à Swedenborg ses ouvrages, c'est la *Sophie* de Gichtel, de Boehme, la *Chose* de Martinès Pasquallis, le *Philosophe Inconnu* de Saint-Martin, les manifestations de l'Ecole du Nord(le Gourou des Théosophes, l'esprit qui s'incarne dans le médium, soulève le pied de la table tournante ou dicte les élucubrations de la

également, d'après le témoignage contemporain de Franz von Baader, que la « *physique de Martinès ne se réduisait point aux visions* » et aux « *apparitions* », d'autant plus que les phénomènes de cet ordre n'ont jamais été jugés dignes de retenir l'attention des « *vrais initiés* ». (...) Quant on attache à ces fantasmagories plus d'importance qu'il ne convient, on risque fort de confondre l'« *inspiration* » (quelle qu'en soit la source) avec les « *visions* », et de s'égarer dans l'*interprétation trop littérale d'un langage* purement symbolique, comme celui qu'employaient Boehme et Gichtel en parlant de « *Sophia* » ; c'est ce que M. Nicoullaud n'a pas manqué de faire. [82]

Quant au reproche qui lui est fait de confondre deux choses que le Sphinx juge « tout à fait différentes », à savoir la mystique et l'occultisme, Ch. Nicoullaud juge que son confrère

(...) ne paraît pas avoir des notions très exactes sur la question. Si, à défaut d'un prêtre d'Isis ou d'Osiris, il s'était con-

planchette etc. etc. » (Cf. « Index documentaire maçonnique », *R.I.S.S.*, 20 oct. 1913, p. 3736) ; le Sphinx avait rétorqué : « Nous ne pensons pas, quant à nous que tout cela soit la même chose, même avec 'des variations et des nuances', et c'est peut-être chercher les *Supérieurs Inconnus* là où il ne saurait en être question. (...) Les théosophistes annoncent l'incarnation de leur 'Grand Iustructeur' (*Mahâgourou*), ce qui prouve que ce n'est pas dans le plan 'astral' qu'ils comptent recevoir ses enseignements. D'autre part, nous ne pensons pas que *Sophia* (qui représente un principe) se soit jamais manifestée d'une façon sensible à Boehme ou à Gichtel. Quant à Swedenborg, il a décrit symboliquement des 'hiérarchies spirituelles' dont tous les échelons pourraient fort bien être occupés par des initiés vivant d'une façon analogue à ce que nous trouvons, en particulier, dans l'ésotérisme musulman. Pour ce qui est de Martinès de Pasqually, il est assurément assez difficile de savoir au juste ce qu'il appelait mystérieusement '*la Chose*' ; mais partout où nous avons vu ce mot employé par lui, il semble bien qu'il n'ait rien voulu désigner d'autre que ses 'opérations', ou ce qu'on entend plus ordinairement par l'*Art*. Ce sont les modernes occultistes qui ont voulu y voir des 'apparitions' pures et simples, et cela conformément à leurs propres idées. » Le Sphinx, « A propos des Supérieurs Inconnus et de l'Astral », *F.C.A-M.*, 18 déc. 1913, p. 604. D'autre part, à la suite de Ch. Nicoullaud qui affirmait ultérieurement que, pour les vrais initiés, ce sont les démons qui se cachent sous le nom de Supérieurs Inconnus, de Mahâtmas, de Gourous, d'esprits des morts, de Séphiroths, de Schekhina etc., le Sphinx devait se limiter à faire remarquer que : « la seule différence, en somme, c'est qu'il ne s'agit plus ici d'*'êtres astraux'*, mais de *'démons'* ; cela vaudrait peut-être mieux, mais nous ne voyons pas bien les Kabbalistes évoquer et consulter, à la façon spirite, ces principes métaphysiques que sont les *Sephiroth* et la *Shekinah !* » Le Sphinx, « L'Enigme », *F.C.A-M.*, 29 janv. 1914, p. 59.

82. Le Sphinx, « Réponse à M. Nicoullaud », *F.C.A-M.*, 12 fév. 1914, p. 74-75.

tenté d'interroger un théologien de la Saint-Eglise, celui-ci lui aurait répondu que la théologie mystique étudie la mystique divine, la mystique diabolique et les analogies humaines [83] ; puis il aurait ajouté que l'occultisme, avec ses nombreuses divisions et filiales, rentre dans l'une ou l'autre de ces deux dernières catégories. Et qu'il rassure sa conscience scrupuleuse d'animal de la fable, ce n'est pas être un « antimaçon bien étrange », suivant son aimable expression, que de savoir cela. C'est simplement connaître les choses dont on a la prétention de parler. [84]

Le « Sphinx » a, sur les manifestations de l'au-delà, dont tous les théosophes et les occultistes se prétendent favorisés, des idées particulières. Elles ont l'autorité de ce que valent réellement l'expérience personnelle, la science et l'érudition, en ces matières, de l'écrivain qui se cache sous ce pseudonyme astrologique. Comme j'ignore les travaux antérieurs et la valeur scientifique de mon confrère masqué en antimaçonnerie, il m'est difficile de me prononcer. [85]

Il y avait de quoi... De plus, les jeux allaient se compliquant puisque, à l'encontre de Ch. Nicoullaud, le Sphinx feignait de cautionner le point de vue des *Cahiers romains* en faveur duquel aucun argument probant n'a été avancé jusqu'ici contre la thèse du « pouvoir central ». A Ch. Nicoullaud, qui avait conclu son analyse de la position des *Cahiers romains* en rappelant pour sa part qu'aucun document probant n'était encore venu étayer la thèse d'un Comité directeur inconnu de la Secte... mais que, par souci de garder cette importante question ouverte, il en appelait aux « preuves décisives » de ceux qui affirmaient l'existence de ce « Pouvoir central inconnu », le Sphinx rétorquait :

En effet, elle est toujours ouverte, et il est certain qu'« elle est des plus importantes » ; mais qui donc a jamais prétendu que les *Supérieurs Inconnus*, même « en chair et en os », constituaient un « comité », ou même une « société » au sens ordinaire du mot ? Cette solution paraît fort peu satisfaisante, au contraire, lorsqu'on sait qu'il existe certaines organisations vraiment secrètes, beaucoup plus rapprochées du « pouvoir central » que ne l'est la Maçonnerie extérieure, et dont les

83. En référence à l'ouvrage du chanoine Ribet, J., *La mystique divine distinguée des contrefaçons diaboliques et des analogies humaines.*

84. Le Sphinx précisera : « mais ce n'est pas de cela qu'il s'agissait ». Cf. « Réponse à M. Nicoullaud », *op. cit.*, p. 76.

85. Nicoullaud, Ch., « Les Supérieurs Inconnus. 1. Réponse au Sphinx », *op. cit.*, p. 265.

membres n'ont ni réunions, ni insignes, ni diplômes, ni moyens extérieurs de reconnaissance. Il est bon d'avoir le respect des « documents », mais on comprend qu'il soit plutôt difficile d'en découvrir de « probants », lorsqu'il s'agit précisément de choses qui, comme nous l'écrivions précédemment, « ne sont pas de nature à être prouvées par un document écrit quelconque ». [86]

Sur quoi, Ch. Nicoullaud prit le Sphinx au mot :

Si l'on a cette connaissance au « Conseil antimaçonnique de France », tous mes compliments, on est supérieurement renseigné. (...) Soit. (...) Quelles sont ces associations ? Quel est ce pouvoir central dont vous affirmez l'existence ?
Comment savez-vous ? Sur quoi est basée, à défaut de document écrit, votre certitude ?
Si le « Conseil antimaçonnique de France » est véritablement *antimaçonnique*, son devoir est de parler. Et, s'il est catholique, il ne peut s'y soustraire sans encourir les censures de l'Eglise. Il n'est pas permis au « Sphinx » de garder son secret, et cela, il ne peut pas l'ignorer, puisque nous lisons cette obligation formelle sur la couverture de *La France antimaconnique*. [87]

Mais le rédacteur de la *R.I.S.S.* allait obtenir pour toute réponse... un refus catégorique, dissimulé comme toujours dans une allusion à la fois évasive et méprisante. Au sujet de ses « idées particulières », le Sphinx ne trouvera rien de mieux que de préciser qu'il veut absolument se tenir en dehors de toute question « personnelle » et donc, qu'il n'a pas à expliquer comment il a pu y être conduit. Quant à son « secret », il lui fera observer poliment (*sic*) « que cela ne le regarde pas ». Avec condescendance, il ajoutait :

Cependant s'il veut bien nous « faire crédit », lui aussi, nous pouvons l'assurer que nous en dirons assez pour lui permettre d'acquérir sur certaines choses des notions plus précises que celles qu'il possède actuellement... à moins (ceci soit dit sans la moindre intention blessante) que son horizon intellectuel ne soit aussi limité que celui de quelques écrivains qu'il a le grand tort de considérer comme des *autorités*. [88]

86. Le Sphinx, « A propos des Supérieurs Inconnus et de l'Astral », *op. cit.*, p. 607.
87. Nicoullaud, Ch., *op. cit.*, p. 267.
88. Le Sphinx, « Réponse à M. Nicoullaud », *op. cit.*, p. 76.

Mais en conclusion de son long décodage des propos du Sphinx relatifs à Louis-Claude de St-Martin, Martinès Pasqually, Boehme, Gichtel, Swedenborg etc., Ch. Nicoullaud déclarait que, tout compte fait, leurs deux thèses se rejoignaient :

(...) le Sphinx présente l'idée que les Sectes sont inspirées et guidées par des grands initiés vivant isolément et agissant par influence mystique.
C'est la thèse que j'ai toujours soutenue, avec documents à l'appui, dans mes études sur l'Initiation. [89]

Rappelant, à l'appui de sa thèse, la « déplorable confusion entre les *mystiques* et les *initiés* » — opération que nous qualifierons de diversion puisque dans le cas présent le vocable « mystique » employé par Ch. Nicoullaud rejoint bien ce que le Sphinx entend par « initié » — le Sphinx concluait à l'encontre de Ch. Nicoullaud, « ce n'est pac cela du tout. » Mais sur ce que c'est, il ne nous sera rien dévoilé de plus dans *M. Nicoullaud récidive...* (19 mars 1914). Le moins qu'on puisse dire c'est que le pauvre lecteur de *La France antimaçonnique*, profane en la matière, ne savait plus où donner de la tête... En ceci, le Sphinx avait habilement mené son jeu.

Mais la polémique reprenait avec G. Bord, celui dont le Sphinx pouvait dire « si nous ne trouvons jamais en face de nous d'adversaires plus redoutables, nous serons bien tranquille, car rien n'est moins à craindre que celui qui ne se place pas sur le même terrain : ses coups ne peuvent atteindre... que le vide » [90]. Comme nous l'avons déjà signalé, une *Réponse au Sphinx* (30 avril 1914) tenant en dix colonnes allait paraître dans les pages mêmes de *La France antimaçonnique*. Commentant point par point les allégations de notre ami, G. Bord en venait à diagnostiquer chez le Sphinx la mentalité même des francs-maçons du XVIIIème siècle...

Poursuivons-nous seulement le même but ? Il m'arrive parfois d'en douter et, en toute sincérité, je me demande, non sans inquiétude, si vous n'êtes pas, de très bonne foi, et sans vous en apercevoir, un de ces « *Supérieurs Inconnus* », tels que vous les définissez et tels qu'ils existent dans votre cerveau ? Alors qu'il fallait faire tout simplement de la physique, vous vous êtes lancé dans des folies métaphysiques peut-être au-dessus

89. Nicoullaud, Ch., *op. cit.*, p. 270.
90. Le Sphinx, « Dernière réponse à M. Gustave Bord », *F.C.A-M.*, 7 mai 1914, p. 221.

de vos moyens, certainement au-dessus des miens ; alors qu'il fallait convaincre ceux qui font de l'Antimaçonnerie des dangers de l'idée maçonnique, non seulement pour les Maçons, mais aussi pour eux-mêmes, vous avez eu pour doctrine irréductible d'attaquer d'abord et surtout les Antimaçons qui ne pensaient pas exactement comme vous, et de jeter un anathème [91] sans sanction comme sans portée sur les Maçons. (...) Il ne suffit pas que le *Sphinx* déclare que je suis inhabile à concevoir les « *Supérieurs Inconnus* », tels qu'il les voit, pour qu'ils soient, et pourtant cet argument est le seul qu'il ait donné pour déchiffrer son énigme. [92]

Le Sphinx note à cet effet que dans son analyse des passages dits essentiels, G. Bord « a justement supprimé quelques-uns de ceux qui contenaient la *clef* de tout le reste », à savoir ceux qui précisaient la relativité de la notion même d'« individualité » dans le cas des Supérieurs Inconnus.

Elles [les individualités] ne sont rien par elles-mêmes en dehors de *ce* qu'elles représentent, et cela à tel point qu'elles n'ont pas même une physionomie qui leur appartienne en propre. (...) Il serait bien difficile évidemment de donner une *définition* s'appliquant à tous les cas, et non pas seulement à un cas particulier, comme celui dont il s'agissait dans notre exemple [comte de St-Germain] ; et, d'ailleurs nous estimons qu'il ne pourrait y avoir que des inconvénients à vouloir tout réduire à d'étroites formules... (...) M. Bord n'a vu que « des *individus* d'un type uniforme », là précisément où l'*individualité* n'est plus rien ! Assurément, il a le droit d'ignorer ce que c'est qu'un *Jîvan-mukta*. (...) nous ne pensons pas que ce soit « nous moquer du public » que de lui faire grâce de certaines considérations purement métaphysiques, qui, en raison de leur aridité et des connaissances qu'elles présupposent pour être comprises, ne peuvent intéresser que quelques spécialistes. [93]

Ces considérations dites « purement métaphysiques », que Guénon évite de développer ici, se réfèrent ni plus ni moins à la théorie çankarienne de la « Délivrance » ou de l'« Identité Suprême » ; théorie inspirée de l'*advaïta* [94], essentiellement

91. Dans l'optique du Sphinx, il ne s'agit évidemment pas d'un « anathème » mais d'une « réhabilitation » voilée de la source inspiratrice et directrice de la Franc-maçonnerie et des sociétés initiatiques : les Supérieurs Inconnus.

92. Bord, G., « Réponse au Sphinx », *F.C.A-M.*, 30 avril 1914, p. 209.

93. Le Sphinx, « Dernière réponse à M. Gustave Bord », *op. cit.*, p. 222.

moniste et dont notre ami se plaira à marquer l'équivalence dans le taoïsme et le soufisme.

En présentant les Supérieurs Inconnus comme des *jîvan-muktas*, c'est-à-dire [95] des libérés dès cette vie, affranchis de toute limitation, établis dans l'état inconditionné et absolu, en prise directe sur le Principe primordial de l'univers et, accessoirement, sur tout l'ensemble de la Manifestation et, plus particulièrement, l'état humain dans toutes ses modalités — le Sphinx en faisait des êtres « en chair et en os » ayant atteint le plus haut degré de réalisation spirituelle, doués, selon la tradition extrême-orientale, des quatre bonheurs : longévité, postérité, grand savoir et parfaite solitude ; propres ainsi à assumer certaines missions, à transmettre et à exercer certaines influences au niveau de la Connaissance suprême comme à celui d'objectifs partiels, divers, devant concourir dans leur ensemble à la réalisation du projet prédéterminé de la roue cosmique.

Comme pour asseoir le bien-fondé de ce qu'il avance et pour qu'à l'avenir, on évite toute interprétation fantaisiste, le Sphinx ajoutait : « nous n'avons rien d'un ' rêveur ', et même, s'il est une faculté dont nous sommes dépourvu, c'est justement l'imagination ». Quant à chercher à l'associer ou à le comparer à qui que ce soit y compris, au dire de G. Bord, « à des antimaçons professant *précisément* les mêmes doctrines », le Sphinx fera entendre dans sa *Dernière réponse à M. Gustave Bord* (7 mai 1914) :

(..) nous avons de bonnes raisons de croire qu'il n'y en a pas un seul qui « pense exactement comme nous » sur *toutes* les questions, ou du moins qui les envisage tout à fait comme nous, et cela tout simplement parce qu'il n'en est aucun que ses études ait amené à diriger ses investigations du même côté. [96]

C'est ainsi que, pour répondre au désir de *La France antimaçonnique*, fut mis un point final à cette polémique. Tout au moins à l'échange de lettres, puisque le Sphinx poursuivra pour sa part la publication de *Quelques documents inédits sur l'Or-*

94. Doctrine de la non-dualité.

95. Cf. *HDV*. Le thème avait déjà été ébauché à l'époque de *La Gnose*.

96. Le Sphinx, *op. cit.*, p. 224. C'est-à-dire du côté... de la doctrine métaphysique des « états multiples de l'être » qui, quoique voilée, paraît à notre auteur inhérente à toutes les formes traditionnelles.

dre des Elus Coens, amorcée le 23 avril 1914, plus précisément les six « Instructions sur la Création universelle matérielle temporelle et le nombre senaire qui la produit et ses rapports avec l'homme » (1774), attribué à Martinès de Pasqually. La série ayant dû être interrompue par suite de la suspension de *La France antimaçonnique* en raison de la guerre, les commentaires prévus pour une phase ultérieure s'en sont trouvés définitivement ajournés.

Mais le Sphinx aura eu le temps de fournir de nouvelles « *Réflexions à propos du Pouvoir occulte* » (11 et 18 juin 1914) — réflexions qui lui avaient été inspirées d'une part par un article de P. Copin-Albancelli [97] envisageant nettement, à propos du socialisme, l'action maçonnique des Supérieurs Inconnus et, d'autre part, par les Cours populaires d'antisectarisme proposés par les *Cahiers romains* dont il jugea opportun d'offrir un commentaire détaillé. L'occasion était ainsi offerte au Sphinx de préciser, tel un précédent, l'existence de pouvoirs occultes de différents ordres « exerçant leur action dans des domaines bien distincts, par des moyens appropriés à leurs buts respectifs, et dont chacun peut avoir ses *Supérieurs Inconnus* ». Il résumait l'idée comme suit :

> Ainsi, un « pouvoir occulte » d'ordre politique ou financier ne saurait être confondu avec un « pouvoir occulte » d'ordre purement initiatique, et il est facile de comprendre que les chefs de ce dernier ne s'intéresseront point aux questions politiques et sociales en tant que telles ; ils pourront même n'avoir qu'une fort médiocre considération pour ceux qui se consacrent à ce genre de travaux. (...) Un autre point qui est à retenir, c'est que les *Supérieurs Inconnus,* de quelque ordre qu'ils soient, et quel que soit le domaine dans lequel ils veulent agir, ne cherchent jamais à créer des « mouvements », (...) ils créent seulement des « états d'esprit », ce qui est beaucoup plus efficace, mais peut-être un peu moins à la portée de tout le monde. Il est incontestable, encore que certains se déclarent incapables de le comprendre, que la mentalité des individus et des collectivités peut être modifiée par un ensemble systématisé de suggestions appropriées ; au fond, l'éducation elle-même, n'est guère autre chose que cela, et il n'y a là-dedans aucun « occultisme ». (...) un « état d'esprit » déterminé requiert des conditions favorables pour s'établir, et il faut savoir, ou profiter de ces conditions si elles existent déjà, ou en provoquer soi-même la réalisation. [98]

97. Copin-Albancelli, P., « Les yeux qui s'ouvrent », *La Bastille,* juin 1914.

Nous voyons donc à travers ces « *Réflexions à propos du Pouvoir occulte* », qui font suite à la polémique entretenue avec les rédacteurs de la *R.I.S.S.,* que le Sphinx nous amène graduellement à l'idée — sans toutefois la bien préciser — que la notion de « Supérieurs Inconnus » correspond à des interventions directes et à des influences indirectes pouvant agir sur plusieurs plans (grossier, subtil, intellectuel pur) et à plusieurs niveaux (pédagogique, sociologique, politique, initiatique : magique, théurgique) à la fois, et dont le rayon d'action s'étend aussi bien à l'ordre bénéfique qu'à l'ordre maléfique — l'ensemble devant concourir à la réalisation du plan manvantarique [99]. C'est ainsi que, sous-jacente, apparaît la conception que les Supérieurs Inconnus sont les véritables maîtres du monde, maître du Bien et du Mal, catégories d'ailleurs illusoires appelées à se résorber dans l'Un, puis dans le Zéro métaphysique du Non-Etre. Maîtres du monde dont Guénon nous brossera d'ailleurs l'archétype et la symbolique dans *Le Roi du Monde* (1927) en se référant à des schèmes remodelés mais déjà entrevus à travers les *Mahâtmâs* de la Société théosophique et l'« Agartha » de St-Yves d'Alveydre.

Dans le présent contexte de *La France antimaçonnique,* l'objectif envisagé par le Sphinx est de faire en sorte qu'un plus grand nombre, une certaine « élite », prenne conscience de cette vérité métaphysique et aspire, comme lui, à se situer « au-dessus de la mêlée », à se hisser en quelque sorte au niveau des Supérieurs Inconnus ... affranchis de la « roue cosmique ».

Après cette rétrospective sur le thème des « Supérieurs Inconnus » et du « Pouvoir occulte sectaire », il semble donc se dégager l'idée que la notion de « Supérieurs Inconnus » ne saurait être réduite à une pure mystification, à un simple jeu de l'imagination. Notion pouvant se révéler aussi souple, flexible et diversifiée que l'hypothétique théorie guénonienne des « états multiples de l'être »... il n'en demeure pas moins que, mises à part des nuances de vocabulaire et de parti pris, les positions de Guénon et de Ch. Nicoullaud sur les Supérieurs Inconnus

98. Le Sphinx, « Réflexions à propos du 'Pouvoir occulte' », *F.C.A-M.,* 11 juin 1914, p. 277-280.

99. Le *manvantara* est un âge cyclique composé de quatre *yuga.*

tendent à se recouper pour l'essentiel comme le rédacteur de la *R.I.S.S.* l'a d'ailleurs fait remarquer en conclusion à sa *Réponse au Sphinx.*

Quelqu'un [100] ou quelque chose agit sur un ou plusieurs plans qui ne relèvent pas directement et même, dans certains cas, nullement de nos sens... A la théologie catholique qui discerne la mystique divine, la mystique diabolique et les analogies humaines, Guénon oppose sa théorie métaphysique des « états multiples de l'être », qui l'amènera à déduire que : « Tout ce qui est dit théologiquement des anges et des démons peut aussi être dit métaphysiquement des états supérieurs et inférieurs de l'être » [101], assimilant ainsi l'homme à ce qui est dit des « hiérarchies célestes » chez un Origène, un Clément d'Alexandrie ou un Denys l'Aréopagite [102]. Par-delà les différences de fondement, d'orientation et d'interprétation, ces deux approches se veulent la confirmation d'un terrain préternaturel (parapsychologie, magie) et même proprement spirituel (théurgie), propice [103] à l'enjeu d'influences surnaturelles. Tandis que les influences à l'œuvre dans les milieux sectaires et plus spécialement dans la Franc-Maçonnerie occultiste seront perçus par Ch. Nicoullaud comme provenant essentiellement d'une origine « diabolique » ; Guénon y verra au contraire l'action d'un principe transcendant d'ordre « métaphysique » s'exerçant dans le sens de l'ampleur et de l'exaltation et comme devant concourir à la pleine réalisation spirituelle.

100. Plotin écrivit un traité : *Sur le démon que nous avons reçu en partage*, où il s'efforce de rendre raison des différences entre les êtres qui assistent l'homme. Indiqué par Porphyre dans sa *Vie de Plotin* et rapporté in Maritain, J., *Les degrés du savoir*, p. 13, n. 1.

On dira tout autant d'Eliphas Lévi qui finit sa carrière d'occultiste comme marchand de fruits, qu'il avait été abandonné par son *daïmon*...

De même, le Rituel de cinquième degré de la *Golden Dawn* se propose de mettre l'adepte « en communication directe avec son saint ange gardien, si bien que 'son âme est inondée de sublime (...) Cette possession spirituelle tend à bouleverser l'âme et à modifier le corps, comme à conduire l'esprit vers les sphères supérieures'. Cet état comporte d'ailleurs un grand danger ; si l'adepte succombe à la peur, il risque de céder à la folie, ou à la tentation du suicide. » Mariel, P., *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident*, p. 215.

Guénon dira quant à lui qu'il s'agit du « principe intellect supérieur » pouvant, dans certaines circonstances, revêtir des formes diverses ... à différencier des personnifications maléfiques que notre auteur réduit par ailleurs à de simples « élémentals » — contrairement à saint Paul qui met en garde contre les « puissances des ténèbres », esprits mauvais de l'air...

101. Cf. *ES*, p. 309 ; rapporté par L. Roure s.j., dans son compte rendu paru dans la revue *Etudes* (juin 1923, p. 628-629) qui précise : « On sent combien pareil axiome, qui fournirait comme une clef pour l'explication des faits de la mystique et de la magie, a besoin d'une mise au point sévère. Et puis la question se pose : cette aptitude du composé humain à exercer certaines opérations propres aux purs esprits peut-elle être réalisée par une autre force divine ? »

102. Cf. Daniélou, J. s.j., « Les traditions secrètes des apôtres », *Eranos-Jahrbuch*, 1962, p. 199-215.

En ce qui concerne le « Pouvoir occulte » organisé, Ch. Nicoullaud, qui considère la théorie des *Mahâtmâs* de la Société théosophique comme une simple imposture, ne saurait y voir de « Comité directeur inconnu » du Pouvoir sectaire composé d'hommes vivants, c'est-à-dire « en chair et en os », mais plutôt simple concertation ou accord tacite — à une échelle d'ailleurs réduite — à l'occasion de situations ou d'événements précis. Dans son optique, qui est aussi celle de Mgr Jouin, on peut se référer à l'idée d'un « Pouvoir occulte sectaire » uniquement en tant que la Secte tire son inspiration d'une seule et même source : Satan, qui résume à lui seul — à travers ses multiples facettes et degrés — le « Pouvoir occulte sectaire », la « contre-église ».

Le point de vue de Guénon apparaît plus complexe, en raison toujours de la théorie des « états multiples de l'être » entraînant une relativisation de la notion d'« individualité » et des catégories du Bien et du Mal. Relevons de même que, tout en se refusant [104] à la conception des *Mahâtmâs* émettant à partir

103. Sur cette question, on peut encore consulter avec intérêt les travaux de Gougenot des Mousseaux, parus au cours de la seconde moitié du XIXème siècle : *Les médiateurs et les moyens de la magie*, surtout le dernier chapitre « Le Principe vital universel envisagé dans ce monde, et non plus dans le corps de l'homme ». *La magie au dix-neuvième siècle* surtout le sixième chapitre « Un fluide universel, intelligent, divin, est-il le quatrième agent du surnaturel ? ». *Mœurs et pratiques des démons*, le vingt-deuxième chapitre en particulier « Le dieu Od, c'est-à-dire le dieu fluide odile, lequel est le même dieu que les fluides oraculaires de l'antiquité ».

104. Il y a des différences assurément entre la conception guénonienne et la conception théosophiste des « Supérieurs Inconnus » mais, du point de vue où nous nous plaçons, ces différences traduisent des rivalités d'école, sans plus. D'ailleurs, Guénon comparera les élucubrations de Mme Blavatsky à celles de Taxil, en ce sens que dans les deux cas on a affaire à un mélange de vrai et de faux... A titre d'illustration, voyons donc en quels termes Guénon commentera la question des *Mahâtmâs* de Mme Blavatsky :

d'un chef-lieu central dénommé « Grande Loge Blanche », Guénon n'en soutiendra pas moins dans son *Roi du Monde* une conception analogue dont le chef-lieu est alors assimilé à l'« Agartha » ; mais notre ami s'y montre très prudent sur la question de savoir s'il s'agit là du site souterrain d'un « Pou-

« Les 'Mahâtmâs' ou 'Maîtres de Sagesse' sont les membres du degré le plus élevé de la 'Grande Loge Blanche', c'est-à-dire de la hiérarchie occulte qui, d'après les théosophistes, gouverne secrètement le monde. Au début on admettait qu'ils étaient eux-mêmes subordonnés à un chef suprême unique ; maintenant, il paraît que les chefs sont au nombre de sept, comme les 'sept adeptes' rosicruciens qui possèdent l''élixir de longue vie' (et la plus extraordinaire longévité fait aussi partie des qualités attribuées aux 'Mahâtmâs'), et que ces sept chefs représentent 'les sept centres de l'Homme Céleste', dont 'le cerveau et lc cœur sont constitués rspectivement par le Manou et le Bodhisattwa qui guident chaque race humaine'. Cette union des deux conceptions du *Manou* et du *Bodhisattwa* qui n'appartiennent pas à la même tradition, puisque la première est brâhmanique et la seconde bouddhique, fournit un exemple bien remarquable de la façon 'éclectique' dont le théosophisme constitue sa prétendue doctrine. (...) cette question est plus complexe qu'on ne le pense d'ordinaire, et il ne suffit pas de dire que ces 'Mahâtmâs' n'existèrent jamais que dans l'imagination de Mme Blavatsky et de ses associés ; sans doute, le nom de Koot Hoomi par exemple est une invention pure et simple, mais, comme ceux des 'guides spirituels' auxquels il succédait, il a fort bien pu servir de masque à une influence réelle. Seulement, il est certain que les vrais inspirateurs de Mme Blavatsky, quels qu'ils aient été, ne répondaient point à la description qu'elle en donne, et, d'un autre côté, le mot même de 'Mahâtmâ' n'a jamais eu en sanscrit la signification qu'elle lui attribue, car ce mot désigne en réalité un principe métaphysique et ne peut s'appliquer à des êtres humains ; (...) quand on a fait la part très large de la fraude et de la supercherie, et nous avons montré qu'il faut la faire, tout n'est pas encore dit sur ces personnes fantastiques, car il est peu d'impostures qui ne reposent pas sur une imitation ou, si l'on préfère, sur une déformation de la réalité, et c'est d'ailleurs le mélange du vrai et du faux qui, lorsqu'il est habilement fait, les rend plus dangereuses et plus difficiles à démasquer. (...) En tout cas, il est de toute évidence qu'on ne peut imiter que ce qui existe : c'est ce qu'on peut faire remarquer notamment au sujet des phénomènes dits 'psychiques', dont la simulation même suppose qu'il existe au moins dans cet ordre quelques phénomènes réels. De même, si les soi-disant 'Mahâtmâs' ont été inventés, ce qui ne fait pour nous aucun doute, non seulement ils l'ont été pour servir de masque aux influences qui agissaient effectivement derrière Mme Blavatsky, mais encore cette invention a été conçue d'après un modèle préexistant. (...) presque toutes les organisations initiatiques, même occidentales, se sont toujours réclamées de certains 'Maîtres', auxquels les dénominations diverses ont été données ; tels furent précisément les 'Adeptes' du Rosicrucianisme ; tels furent également les 'Supérieurs Inconnus' de

voir central » bien réel ou purement symbolique. Néanmoins et déjà, les *jîvanmuktas* (et leurs équivalents dans les diverses traditions) tels qu'ils sont présentés dans le cadre de *La France antimaçonnique,* constituent aux yeux de Guénon un réel pouvoir occulte organisé... puisque tous fondus dans une même « Identité suprême » que nous aurions tendance à réduire à un même schème de référence, un même fond de pensée, un même égrégore, sorte d'homologue de la Communion des Saints dans la conception chrétienne du Corps mystique. Ce qui pourrait ainsi, à la limite et compte tenu encore une fois des différences d'orientation et d'interprétation, recouper l'idée de Ch-Nicoullaud sur le « Pouvoir occulte sectaire » ; d'inspiration « satanique » chez ce dernier ; d'inspiration relativement diversifiée (influences inférieures « *tamas* », d'expansion « *rajas* » et supérieures « *sattwas* ») sur le plan « formel », mais, soumise en premier et en dernier lieu à l'ascendant de l'intelligence première : le chef ou *Manou* du présent *Manvantara,* lui-même identifié à l'Intellect pur de l'Etre, puis au Non-Etre, chez Guénon.

Signalons enfin que, peu de temps après la publication du second volet des « *Réflexions à propos du Pouvoir occulte* », la mort de Clarin de la Rive, survenue à la mi-juillet 1914, entraîna une suspension de *La France antimaçonnique.* On rapporte [105] que, en accord avec la veuve de ce dernier, Guénon comptait

la haute Maçonnerie du XVIIIème siècle. Là aussi, il s'agit bien d'hommes vivants, possédant certaines facultés transcendantes ou supranormales ; et Mme Blavatsky, bien que n'ayant certainement jamais eu la moindre relation avec des 'Maîtres' de ce genre, avait pu cependant recueillir sur eux plus d'informations (...) Nous ne prétendons pas ici formuler une opinion sur l'existence des 'Maîtres' et la réalité de leurs facultés extraordinaires ; il faudrait entrer dans de longs développements pour traiter comme il convient ce sujet, qui est d'une importance capitale pour tous ceux qui s'intéressent à l'étude des questions maçonniques, et en particulier de la question si controversée des 'pouvoirs occultes' ; peut-être aurons-nous quelque jour l'occasion d'y revenir. Tout ce que nous avons voulu montrer, c'est que Mme Blavatsky a simplement attribué aux 'Mahâtmâs' ce qu'elle savait ou croyait savoir au sujet des 'Maîtres' ; elle commit en cela certaines méprises et il lui arriva de prendre à la lettre des récits qui étaient surtout symboliques ; mais elle n'eut pas de grands efforts d'imagination à faire pour composer le portrait de ces personnages, qu'elle relégua finalement dans une région inaccessible du Thibet pour rendre toute vérification impossible. » *THPR,* chap. IV.

105. *Document confidentiel inédit.*

assumer la direction de la revue à la rentrée 1914 mais, la guerre survenant, l'édition de la revue fut définitivement arrêtée et notre ami ne put donner suite à son projet.

Un an plus tard, Guénon rencontrait Noële Maurice-Denis sur les bancs de la Sorbonne et amorçait ainsi sa confrontation avec les milieux néo-thomistes de l'Institut catholique de Paris.

RENE GUENON ET LE MILIEU DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS (1915-1924)

PREMIERS CONTACTS

A l'automne 1915, désireux de préparer l'agrégation de Philosophie, Guénon et son ami Pierre Germain — ce dernier a recouvré la foi à Lourdes en 1914 — s'inscrivent au cours de Philosophie des sciences du professeur Milhaud. Licencié de Philosophie depuis juillet [1], Guénon projette de passer l'agrégation après l'obtention d'un Diplôme d'études supérieures intégrant à la fois la philosophie et les mathématiques et choisit pour thème : la notion d'« infini » [2].

Les travaux pratiques amènent Guénon à donner une première version de son unique conférence publique, prononcée en Sorbonne en 1925, sous le titre *La Métaphysique Orientale*. L'exposé remplit d'enthousiasme une jeune thomiste de dix-neuf ans, Noële Maurice-Denis, licenciée de Philosophie, un des sujets les plus brillants de l'Institut catholique de Paris [3], formée par les Pères Peillaube, Blanche, Sertillanges et par Jacques Maritain déjà célèbre par son premier ouvrage consacré à *La philosophie bergsonienne* (1914). Deux mois suffisent — pendant lesquels Pierre Germain et Noële Maurice-Denis firent un exposé à leur tour, le premier sur « l'analogie », la seconde sur « le mécanisme » en s'appuyant sur les principes de la cosmologie thomiste — pour que tous trois se retrouvent grands amis, discutant « métaphysique » entre l'Institut catholique [4] et la Sorbonne.

1. Guénon fut déclaré digne du grade de licencié ès Lettres (série : philosophie, option : mathématiques générales) avec mention Bien, le 8 juillet 1915. Cf. Archives de l'Académie de Paris. Inédit.
2. Diplôme d'études supérieures en Philosophie — session de 1916. Sujet du Mémoire : « Examen des idées de Leibnitz sur la signification du calcul infinitésimal ». Cf. *ibid.* Inédit.
3. Cf. Maritain, R., *Les grandes amitiés*, p. 392.
4. Même si, depuis 1907, l'Institut catholique de Paris intégrait une chaire autonome d'Histoire des religions, il ne semble pas que Guénon ait eu de contact particulier avec ce secteur.

Dès 1916, Noële Maurice-Denis introduit Guénon auprès de Jacques Maritain et du Père Emile Peillaube s.m.l., doyen de la Faculté de Philosophie de l'Institut catholique de Paris et directeur-fondateur de la *Revue de philosophie* d'inspiration thomiste. C'est l'occasion pour Guénon d'exposer ses idées sur l'« infini » et sur la « substance » et de se familiariser davantage avec saint Thomas en confrontant les quelques bribes recueillies auprès de l'abbé Gombault et la ligne de pensée de ces néo-scolastiques.

Au cours de l'été 1916, Pierre Germain croit de bon augure de renseigner Noële Maurice-Denis sur le passé de son ami, « pour autant qu'il le connaissait lui-même » [5]. A cet effet, il met entre ses mains la collection complète de *La Gnose*. Malgré des « traces de naïveté excusables chez un débutant », Noële Maurice-Denis ne tarde pas à reconnaître la valeur de Guénon qui contraste « avec le niveau vraiment misérable des autres collaborateurs ». Même si elle ne partage pas ses idées, elle ne peut qu'admirer sa clarté d'exposition et le sérieux de sa pensée. Son élévation à l'épiscopat gnostique, « à 23 ans à peine! », ne la surprend pas pour autant ; elle veut n'y voir qu'une « simple frasque de jeunesse ! » qui lui rappelle d'ailleurs celle de son père, un de ces *nabis* [6], prophètes de la peinture, qui,

5. Sauf indication contraire, les renseignements relatifs à ce chapitre sont tirés de l'article de Maurice-Denis Boulet, N., « L'ésotériste René Guénon. Souvenirs et jugements », *La Pensée catholique*, n° 77, 78-79, 80 ; 1962, et de sa correspondance inédite avec Guénon.

6. « Nabi, en hébreu, signifie prophète. C'est le nom que prennent Paul Sérusier et ses amis [Pierre Bonnard, Maurice Denis, Georges Lacombe, Paul Ranson, K.-X. Roussel, Félix Vallotton, Jean Verkade, Edouard Vuillard] au moment de fonder leur groupe ou, si l'on veut, leur société secrète. Car les rencontres des Nabis ont des points de ressemblance avec les réunions clandestines ; les adeptes y sont connus sous des pseudonymes, on parle un jargon intelligible aux seuls initiés, un idéal commun, plus ou moins codifié, est imposé aux adhérents. De plus, on prononce des formules rituelles. Les survivants de l'époque héroïque des Nabis assurent aujourd'hui qu'il s'agit là plus d'une blague d'atelier que d'une organisation quasi mystique. » — Mais Agnès Humbert ne s'en montre pas certaine et elle poursuit : « La lecture des lettres jusqu'ici inédites, des Nabis les plus agissants permet de croire que le clan se prend passablement au sérieux. (...) Les Nabis et leurs amis adoptent d'emblée, sans même les questionner, les théories de l'inconnaissable, ils recherchent goulûment de mystérieuses correspondances intimes, la mystique du nombre les séduit. Ils discutent sur les rapports entre les sept jours de la semaine, les sept couleurs et les sept branches du chandelier rituel et autres puérilités dont on parle avec d'autant plus de sérieux qu'on tend à se mystifier soi-même en mystifiant les autres. » Humbert, A., *Les Nabis et leur époque* (1888-1900), p. 11 et 134.

vers 1889, se réunissaient pour vaticiner sur l'art, crosse en main et revêtus (en imagination) de vêtements orientaux. « Leur juvénile fantaisie mettait toujours un grain de sel dans leurs profonds discours, dont plus tard ils s'amusaient rétrospectivement à la fois avec émotion et avec indulgence. Certains étaient ardemment croyants, d'autres anticléricaux convaincus, mais l'amitié et l'ambition de créer un art nouveau les avaient puissamment unis. » En effet, ces *nabis* nous replongent bien dans le climat néo-spiritualiste de la fin du XIXème siècle avec tout ce qu'il pouvait receler de pire mais aussi de meilleur [7].

Guénon avait donc été gnostique et franc-maçon. Mais l'était-il encore ? [8] En 1962, Noële Maurice-Denis aura cette réflexion, curieuse chez une thomiste, mais révélatrice de ses préoccupations métaphysiques : « Pour nous catholiques, c'est naturellement l'aspect maçon qui nous inquiétait *le plus* » [9]. Bien que Guénon avoue maintenant un souverain mépris pour les milieux gnostiques et maçonniques et qu'il ne jure plus que par la métaphysique hindoue, elle reconnaît qu'il est difficile de savoir dans quelle mesure il a évolué. Tout au moins, il ne pratique plus « l'usage de l'opium et du haschich comme aide à la ' contemplation ' » et apparaît, depuis son mariage, comme « un jeune bourgeois uniquement passionné de vérité, d'intellectualisme », dégagé de tout anticléricalisme et réconcilié en partie

7. « (...) son goût pour la philosophie et la métaphysique le rapproche de Sérusier. Mais l'esprit de Denis est infiniment plus net, clair et précis que celui de son aîné. Malgré ses tendances mystiques, Maurice Denis garde toujours au fond de lui un bon sens positif. Nous avons déjà dit, autre part, l'idéal catholique que Maurice Denis sert avec ferveur ». *Ibid.*

Notons aussi à la suite de Noële Maurice-Denis, l'entrée dans les Ordres de Jean Verkade (Dom Willibrod Verkade).

8. A titre de confirmation gnostique... l'extrait d'une *Lettre de Guénon adressée à M. Hillel*, le 15 octobre 1916 : « Quant à la démission de Synesius, je n'en pense pas grand chose, sinon que sa lettre, dont Mme de Chauvigny a dû vous envoyer la copie, est de quelqu'un qui est vraiment bien malade (mentalement bien entendu). Je ne vois aucune nécessité à lui désigner un successeur ; pour ce qui est de nommer un président à chaque réunion du Synode, il faudrait d'abord que ces réunions aient lieu, ce dont je doute fort. D'une façon générale, je ne suis pas plus partisan que vous du principe de l'élection ; mais, à mon avis, le mieux est de laisser la chose complètement ' en sommeil ' et, si elle devait être reprise un jour ou l'autre il faudrait que ce soit tout autrement que sous cette forme d'Eglise, dont pour ma part, je ne vois pas du tout la raison d'être, car ce n'est jamais sur ce terrain-là qu'on fera quelque chose de sérieux. » Inédit.

9. C'est nous qui soulignons.

avec un certain esprit religieux. Il va sans dire que Noële Maurice-Denis et Pierre Germain ignorent alors tout de sa confirmation maçonnique à la Grande Loge de France et, surtout, de son initiation soufie depuis 1912. Avec le recul du temps, Noële Maurice-Denis expliquera la dissimulation des attaches maçonniques et musulmanes de Guénon par le fait que son ami se devait d'éviter toute « fuite » vis-à-vis de son épouse Berthe. Pour notre part, nous inclinerions à penser que Guénon appliqua avec Noële Maurice-Denis et avec Pierre Germain l'invariable tactique qui fut sienne envers tous ses interlocuteurs qui tendaient à se réclamer, au premier chef, de l'Eglise catholique.

Entre temps, les relations se développent avec le milieu néothomiste de l'Institut catholique de Paris. Au cours de l'été 1916, Guénon échange même quelques lettres avec J. Maritain où il traite de son Mémoire en cours. Il attend de lui des précisions sur « l'infini » et « l'indétermination » dont il vient encore de s'entretenir avec l'abbé Gombault [10] : « Je suis curieux de savoir ce que Maritain répondra à ma lettre » [11]. De son côté, Pierre Germain fait suivre à Guénon les lettres qu'il reçoit de J. Maritain. Le 26 août, après avoir exprimé sa certitude que la position scolastique fait de « la matière » le principe d'individuation, Guénon en déduit que « l'individualité de l'âme » (non son être, ni son essence évidemment) dérive donc de la matière »... et enchaîne avec des considérations sur l'état « transitoire » de l'« âme individuelle ». C'est pourquoi il ne croit pas que saint Thomas puisse faire de l'âme humaine un *esse absolutum* [12], comme le laisse entendre J. Maritain, et précise par ailleurs que cet absolu est encore trop relatif. Le 16 septembre, il notera pour Pierre Germain que l'idée de Maritain sur le prétendu « infini potentiel » conçu comme véritablement infini, recèle une contradiction dans l'hypothèse même. Sans conclure à une contradiction pure, notons que Noële Maurice-Denis saura tirer

10. « Pour la question de l'infini, M. Gombault me disait l'autre jour que ceux qui admettent un infini *secundum quid* * comme étant autre chose que l'infini ne peuvent pas être considérés comme de vrais scolastiques ». Plus loin, Guénon fait de nouveau allusion à l'abbé Gombault comme ne connaissant pas l'existence de la *Revue de philosophie* (qui paraît depuis 1900). *Lettre de Guénon à P. Germain,* 26 août 1916. Inédit.

* sous un certain aspect.

11. *Ibid.*

12. Essence absolue. Cf. aussi dernier paragraphe de n. 16 subséquente.

profit de l'insistance de Guénon à distinguer « possible » et « potentiel », et fera valoir cette distinction dans sa future thèse pour le doctorat de Philosophie scolastique. Quant à la difficulté que lui soumet P. Germain au sujet de l'« acte » et de la « puissance », elle ne lui paraît pas du tout insoluble dans la mesure où acte et puissance sont conçus comme aspects *complémentaires* et où l'acte, qui est vu comme antérieur à la puissance en *principe* (dans l'être) lui est bien postérieur *en fait* (dans la manifestation) et ceci tout en ne perdant point de vue que « leur distinction n'est réelle que par rapport à la manifestation ». Pour ce qui est du problème de la « réciprocité de relation » auquel P. Germain soumet Guénon, ce dernier, partant de l'exemple père-fils, montre que si la relation n'est pas réversible, elle n'en demeure pas moins corrélative et il en déduit donc qu'« il n'y aurait pas lieu de parler de l'acte si on n'envisageait pas la puissance corrélativement » [13], mais concède que « la nature de leur relation peut cependant être telle qu'il y ait *priorité logique* [14] de l'un à l'égard de l'autre » [15]. En effet, si l'on envisage l'être comme « l'acte pur » — ce qui est possible d'un certain point de vue — il en résulte pour Guénon que la puissance en elle-même et par elle-même est « le rien » et l'acte « le tout » de l'être. Ce qui n'empêche pas, par ailleurs, « l'être en soit d'être supérieur à l'acte comme tel, puisqu'il est le principe de l'acte aussi bien que de la puissance ». Il termine en soulignant qu'en tout cela, on se borne tout de même « à ce qui appartient au domaine de l'être ; puisque la scolastique ne va pas plus loin » et attribue déjà cette limitation — reprise plus tard dans l'*Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues* — à l'influence de la pensée grecque. S'appuyant sur le fait que la *Somme théologique* n'était, dans l'intention de saint Thomas, « qu'un traité élémentaire à l'usage des étudiants », il lui semble vraisemblable que le moyen âge ait connu « un autre enseignement plus complet et plus profond » donnant accès à la « métaphysique intégrale ».

Après une année occupée à remplir les charges de suppléant, Guénon obtient, à l'automne 1916, un poste régulier d'ensei-

13. Cf. n. 16 subséquente.

14. C'est nous qui soulignons.

15. Il ajoutait : « Quant à vouloir réduire l'un des deux termes à l'autre, c'est sans doute échapper au dualisme, mais par le monisme, et c'est s'imposer une limitation qui est incompatible avec la métaphysique. » *Lettre de Guénon à P. Germain,* 16 septembre 1916. Inédit.

gnant à Saint-Germain-en-Laye où réside la famille du peintre Maurice Denis. C'est l'occasion pour Guénon de contacts fréquents avec Noële Maurice-Denis et les siens au Prieuré, ou même parfois à Paris, où nos amis jugent bon, les jeudis, d'organiser des réunions méta-philosophiques avec des camarades de l'Institut catholique.

En décembre 1916, Noële Maurice-Denis tente vainement de faire publier dans la *Revue de philosophie* la thèse de Guénon soutenue dans le cadre du Diplôme d'études supérieures en Philosophie et qui a trait à l'infini. Le directeur de la revue, le Père Peillaube, y était favorable, de même que le Père A.M. Blanche o.p., tout disposé à apposer son *nihil obstat,* mais la contradiction se fit jour avec J. Maritain. Six à huit mois s'étant écoulés depuis leur première rencontre, ce dernier savait déjà assez à quoi s'en tenir sur l'orientation intellectuelle de Guénon ; c'est ainsi qu'il refusa de l'appuyer. Cette prise de position ne refroidit nullement l'enthousiasme de Noële Maurice-Denis. Tout en reconnaissant que le vocabulaire de son ami paraissait souvent « arbitraire » ou même « dangereux » [16], sa pensée méta-

16. En 1962, Noële Maurice-Denis Boulet commentera ainsi les difficultés suscitées par le « vocabulaire » de Guénon — vocabulaire marqué par le double apport oriental et occultiste que Guénon s'efforçait de traduire en catégories conceptuelles et en termes philosophiques recevables pour une mentalité « occidentale » et « chrétienne », en l'occurrence néo-thomiste...

« René Guénon n'était certes pas plus panthéiste que le Vêdânta ; du moins il n'y a nulle raison de l'en soupçonner. Mais on peut se demander si certaines de ses traductions ne durcissent pas un peu la métaphysique hindoue. Le problème du vocabulaire, nous l'avons dit, est le premier qui se posa à nous, avec lui, il y a quarante ans. Dès décembre 1910, il avait écrit dans *La Gnose* : 'tout le côté analytique d'une doctrine n'est, en somme, que l'énumération complète et la définition exacte des termes techniques qu'emploient les écrivains qui se rattachent à cette doctrine'. Remarque juste et qui fonde la critique que nous avons à faire de son propre vocabulaire.

En 1932, le traducteur du P. Dandoy [Louis-Marcel Gauthier, traducteur de *L'Ontologie du Vedânta*] louait Guénon d'avoir utilisé des termes scolastiques pour présenter le Vedânta, mais ce n'est vrai que dans une très faible mesure. De fait, il ne connaissait pas assez bien la scolastique et il méprisait trop les Grecs pour pouvoir le faire efficacement. Son vocabulaire s'était fixé trop tôt alors que sa culture était trop unilatérale, et il était de ces hommes incapables d'évoluer, jalousement attachés à leur propre cohérence, fixés une fois pour toutes dans leur première illumination. Son apparente clarté provient de son génie français, quasi-cartésien, j'ose le dire, malgré la colère qu'il en aurait, lui qui détestait tant Descartes ! Mais il était de la même province, celle des idées 'claires et distinctes' ; il était tributaire, comme lui, d'une

physique ne la rebutait jamais. Au contraire, elle y attachait un intérêt si exclusif qu'elle ira jusqu'à lui demander des leçons de sanscrit, sans trop se soucier de la validité ni de l'authenticité de vues qui lui sont présentées comme reflétant « la tradition hindoue la plus orthodoxe » et se disant que Guénon

formation mathématique ; il lui ressemblait par certains traits physiques et moraux (ainsi par sa prudence diplomatique : 'sur la scène du monde je m'avance masqué', disait Descartes) et, comme lui, il écrivait admirablement en français, ayant la même horreur du pathos et du nébuleux qui caractérisent en général le style des ésotéristes. Mais la clarté apparente de son vocabulaire n'était pas sans entraîner le sacrifice total de notre propre tradition gréco-latine. Il critiquait beaucoup la complexité, inutile, d'après lui, du vocabulaire scolastique, et il se vantait d'arriver à éliminer de ses exposés presque tous les termes sanscrits. Or, on ne peut dissocier totalement la forme de la pensée. Certes, nos expressions à nous sont tributaires de l'histoire et ne s'expliquent souvent que par les querelles théologiques du passé. Il n'avait pas tort, par exemple, de dire que la traduction d'**οὐσία** par *substantia* (faite par saint Augustin, qui l'avoue lui-même, faute d'un mot latin correspondant au mot grec) est vraiment de nature à égarer en métaphysique, tout lecteur non-prévenu. Mais, de notre côté, nous ne pouvions accepter qu'il opposât systématiquement 'Essence' et 'Substance' comme deux principes corrélatifs de l'Etre, tant dans l'ordre universel que dans l'ordre individuel. Il aurait dû dire 'Forme' et 'Matière', en ce dernier cas, et d'ailleurs il reconnaît (Cf. *RQST*) que son 'Essence' (*Purusha*) équivaut à peu près à l'**εἶδος** d'Aristote, (idée, forme) et sa 'Substance' (*Prakriti*) à la **ὕλη** (matière première). De fait le 'purusha' est multiple et la 'prakriti' unique, d'après le *Sankhya,* la vieille philosophie hindouiste de la nature (tradition bien distincte de celle du *Vedânta,* qui est purement métaphysique). Mais, que la traduction de Guénon éclaire ou non le *Sankhya,* il était très grave que, s'y attachant systématiquement, il l'universalisât pour l'entériner d'une manière définitive dans tous ses exposés métaphysiques. Après m'avoir accordé, dès 1919, qu'essence et substance, ainsi pris universellement par lui, pouvaient équivaloir à Acte et Puissance, il continua à se servir de ces termes en prenant toujours l'existence du côté de sa Substance potentielle (**ὑποκείμενον** et non **οὐσία**). Cela faute de la distinction thomiste Essence-Existence, et ,en réalité, faute d'une notion assez analogique de l'Acte et de la Puissance elle-même. Ainsi, la *Prakriti,* être inexplicable, inintelligible (« La Substance est inintelligible : il n'y a rien à connaître en elle ». Cf. *RQST*), d'une existence irréelle, comme celle de la **ὕλη** d'Aristote, c'était pour lui toute l'existence créée. C'est en cela que son ontologie était inacceptable à nos yeux, et qu'elle le demeure.

Conséquence aussi grave : Guénon repoussait par là même notre notion de 'substance individuelle' qui correspondait pour lui uniquement à l'idée de sujet logique, idée sans portée ontologique profonde. N'y a-t-il pas là une sorte de nominalisme ? Sur ce point, d'ailleurs, il est probable qu'il était fidèle à l'esprit de la doctrine qu'il exposait, sinon à sa lettre même. S'il n'y a pas de substance individuelle, d'une portée réelle, au sens ontologique, l'*Atman* (principe transcendant et immanent dont l'être manifesté n'est qu'une manifestation transitoire et

avait sans doute été initié par cette dame hindoue dont un portrait en pied ornait le bureau.

... Et elle répétait à Pierre Germain, qu'après tout, on avait bien jeté les hauts cris lors de l'introduction du platonisme puis de l'aristotélisme dans l'Eglise. Qui donc empêchera maintenant de découvrir chez les Hindous quelque chose d'analogue à ce qu'Origène, Clément d'Alexandrie, Augustin, Albert le Grand et Thomas d'Aquin ont trouvé chez les païens et les Mahométans ? D'autre part, Guénon confirmait bien qu'il ne fallait pas buter sur une expression aussi « équivoque » que le mot panthéisme... Il apparaissait à Noële Maurice-Denis qu'il fallait donc procéder à une « révision universelle de toutes les formules théologiques » unilatéralement inspirées jusqu'alors par la pensée gréco-latine. Pour amorcer ce « travail gigantesque et périlleux », elle décide alors — tout en préparant sa thèse de doctorat consacrée à la notion de « puissance » chez Aristote et saint Thomas — de suivre quelques cours de théologie.

Cependant, à l'aube de cette nouvelle étape — après la réception de Berthe Guénon et de Madame Duru au Prieuré en juillet, et les vacances à Blois — Guénon allait être muté à Sétif en Algérie. Désormais, Noële Maurice-Denis ne le verrait plus « exposant patiemment sa pensée tout en fumant lentement et en souriant d'un seul côté de la bouche ». Le contact allait être maintenu à travers « une série de lettres philosophiques d'une admirable clarté de précision » où se perçoivent les germes de ses principaux ouvrages.

CORRESPONDANCE AVEC NOELE MAURICE-DENIS

La première lettre de Guénon, datée du 12 août 1917, tient en « seize petites pages d'écriture régulière et serrée » qui traitent les grands thèmes de sa doctrine métaphysique des « états multiples de l'être ». Suivant la schématisation de G. Asfar[17], nous pouvons y relever trois points principaux.

contingente) est seul de l'ordre existentiel au sens fort, et par suite la métaphysique çankarienne, telle qu'il l'exposait, ne s'exprime nettement que dans la théorie des 'états multiples de l'être' avec toutes ses conséquences quant à l'immortalité personnelle. » Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.*, n° 78-79, p. 144-146.

17. Asfar, G., « Naissance d'une œuvre. Une correspondance inédite de René Guénon » (Présentation et commentaires de la première lettre de Guénon à N. Maurice-Denis, datée du 12 août 1977), *E.T.*, sept.-oct. 1971, p. 193-208.

Guénon reconnaît d'abord que Noële Maurice-Denis a « tout à fait raison de dire que la Connaissance universelle est identique à l'Infini même », ... pour déclarer ensuite que rien n'est inconcevable ou inconnaissable en soi, tout en admettant qu'un minimum de détermination est requis, pour nous (en tant que conditionné par un état d'existence) rendre concevable et *surtout exprimable* à quelque degré, l'Infini ou le Tout potentiel. Ainsi, la conception plotinienne qui ne veut voir dans l'Intelligence qu'une émanation *limitée* de l'Infini, lui apparaît comme « une déformation évidente des conceptions orientales, auxquelles l'esprit grec, même chez les Alexandrins, n'a jamais pu s'adapter parfaitement ».

Dans un second point, partant des deux racines sanscrites *as* et *bhu* dont la première se rattache à la notion d'essence et désigne l'être pur, tandis que la seconde se rattache à celle de substance et désigne l'existence « avec toutes les idées limitatives qui s'y rattachent », et accordant ainsi à Noële Maurice-Denis l'ordre universel du mot « être » à son origine, Guénon se demande s'il n'y a pas quelques inconvénients à étendre outre mesure le mot « être », puisque « cela peut faire croire à une identité dans la pensée, alors que l'identité n'est réellement que dans les mots ». Il propose alors le terme « non être » pour désigner tout ce qui dépasse l'être, et précise aussitôt qu'aucune confusion n'est possible avec le mot « néant », puisque le non-être est inclus dans la possibilité universelle tandis que le néant équivaut à l'impossible ; quant au terme « être », il paraît impossible de lui substituer celui d'« existence » puisque « si l'être est le principe de l'existence il ne peut être identifié à l'existence elle-même ». A ceux qui lui opposeraient l'emploi du mot « non-être » par Hegel, il pose la question : « n'est-ce pas accorder beaucoup trop d'importance à Hegel et à son système que de s'y arrêter ? » Il préfère, quant à lui, s'en tenir ... à l'emploi métaphysique qui en est fait chez les Orientaux, dans le taoïsme en particulier. Il précise que c'est peut-être là une raison qui n'aurait pas une égale valeur pour tout le monde, mais qui en a beaucoup pour lui et qui, de toute façon, n'a rien à voir avec « les inventions pseudo-métaphysiques d'un Hegel ou de n'importe quelle autre individualité ». Il enchaîne en développant un thème déjà abordé avec Pierre Germain où il montre qu'« une des différences les plus profondes entre l'esprit occidental et l'esprit oriental » est cette assimilation — chez les Occidentaux — de la métaphysique à l'ontologie...

alors que cette dernière n'en constitue pourtant « qu'une branche et non la plus importante » [18] ; ce qui, à son avis, eut pour conséquence d'empêcher « la scolastique d'être une expression de la métaphysique intégrale ». Afin d'apaiser les réticences de Noële Maurice-Denis à utiliser le principe d'identité et le verbe « être » en métaphysique (c'est-à-dire pour tout ce qui est « au-delà de l'être »), Guénon a soin de remarquer que pour tout ce qui dépasse l'être, le verbe ne peut avoir d'autre rôle que celui d'une simple copule purement symbolique ». D'autre part, au sujet de la question « un peu plus compliquée » du principe d'identité qui tire sa complexité du fait qu'il ressort (lui et son aspect négatif ou inverse : le principe de contradiction) exclusivement à l'ordre *ontologique* il précise :

> (...) l'absence de contradiction interne (l'adjonction de ce mot est nécessaire pour écarter la distinction antimétaphysique des possibles et des compossibles) ne définit pas seulement la possibilité logique, ni même la possibilité ontologique, mais aussi la possibilité métaphysique dans toute son universalité. On peut donc poser « possible = non-contradictoire », et on peut parler en ce sens d'un « principe de non-contradiction », d'une portée tout à fait universelle, et à forme négative comme toute expression de ce qui s'étend au-delà de l'être ; dans le domaine de l'être, ce principe prenant une forme positive, deviendra le principe d'identité. L'aspect inverse du même principe universel sera « contradictoire = impossible » ; c'est celui-ci qui, dans le domaine de l'être, deviendra le principe ordinaire de contradiction. [19]

Il ajoute, en terminant ce second point, qu'il ne peut suffire — comme Noële Maurice-Denis semble l'avancer — de « distinguer les différentes manières d'être (ou formes de réalité) de l'existence telle que nous l'expérimentons ». Il ne s'agit là que d'« un mode de l'existence universelle ». De plus, il resterait à envisager « tout ce qui dépasse l'existence », c'est à dire son principe même, l'être, et ensuite tout le reste, « les possibilités que cet être ne comprend pas », entendre : les possibilités de non-manifestation.

Guénon aborde un troisième et dernier point en affirmant

18. Guénon sous-entend ici que la branche la plus importante, donc supérieure à l'ontologie, est la perspective *advaïta* (non-dualiste).

19. Asfar, G., *op. cit.*, p. 205 ; cf. aussi le chapitre consacré aux « Possibles et Compossibles » in *EME*.

que « toute possibilité qui est une possibilité de manifestation doit se manifester par là même ». Il entend par là, non que cette nécessité de manifestation affecte *les possibles* dont il s'agit « mais bien qu'elle leur est *inhérente*, qu'elle est *constitutive* de leur nature » et marque ainsi ses distances par rapport à Leibnitz « pour lequel, du reste, les possibles (*tous* les possibles sans exception) ' tendent à exister ' ([Leibnitz] ne dit pas « commencent d'exister »), ce qui exclut de cette conception toutes les possibilités de non-manifestation ». Il poursuit, par ce qui semble un acquiescement aux vues de son amie : « Vous avez raison de dire que la manifestation doit être contingente en tant que telle, et *nécessaire dans son principe* » [20] tout en ne nécessitant pas son principe, « pas plus que l'effet ne nécessite sa cause ». Mais il n'en demeure pas moins, précise-t-il, que l'importance de la manifestation est *rigoureusement nulle* [21] au regard de l'Infini. Ce qui l'amène à déduire l'inopportunité de l'opposition nécessité/contingence [22] « enlevant ainsi beaucoup d'intérêt à la question de la liberté » telle qu'elle est communément posée ... c'est-à-dire sur le plan théologique, et semble trouver une confirmation de sa thèse dans des textes de Cajetan o.p., cités par Noële Maurice-Denis [23]. Vu sous cet angle, il lui apparaît que « l'emploi même du terme ' création ' ne se trouve plus justifié » [24]. Il termine en prévenant globale-

20. C'est nous qui soulignons. Cf. n. 23 du présent chapitre.

21. Vingt ans après, Guénon nuancera quelque peu sa position sur cette question. Cf. « Réalisation ascendante et réalisation descendante », *E.T.*, 1939 ; repris in *IRS*.

23. Références non rapportées.

24. Appuyé en cela par Noële Maurice-Denis Boulet dans son commentaire de 1962 :

« La création est un profond mystère et quand nous parlons de la coexistence de Dieu et du monde, gardons le sens de ce mystère sacré ; ne croyons pas trop facilement que nos distinctions verbales le dissipent et l'enferment une bonne fois dans nos concepts pour que nous puissions l'y oublier désormais. Guénon n'avait pas tort de dire qu'en appelant ' création ' le mode d'émanation des choses hors du Principe, l'intention de la Bible était avant tout d'exclure toute matière préexistante et donc tout dualisme. C'est ce que dit saint Thomas lui-même. Il ajoute que Dieu est la première cause *exemplaire* de toutes choses. Le terme de ' manifestation ', pour désigner la Création n'est donc pas à rejeter. ' Les choses naturelles ont dans l'Esprit divin un être incréé ', écrit saint Thomas, et, lisant saint Jean selon la vieille ponctuation latine (la bonne sans doute) : « *Quod factum est in Ipso Vita erat et Vita erat Lux hominum...* » *, il explique que toutes les créatures sont Vie en Dieu, car la Vie, en Dieu, c'est l'Intelligence, la Connaissance infinie. ' La Création n'est pas un changement ' dit encore saint Thomas (*Contra*

ment les objections de son amie : « Quant à la phobie du panthéisme, je crois qu'il suffirait, pour la dissiper, de cette remarque très simple, que le panthéisme, si on veut prendre ce mot dans une acception raisonnable (au lieu de l'appliquer indistinctement à tout ce qu'on déteste) est une doctrine qui place

Gentes, II, c. 18) 'c'est la dépendance même de l'être créé vis-à-vis du Principe par lequel il est institué ; ainsi elle appartient au genre *relation*. Rien n'empêche donc qu'elle ne soit dans le créé comme dans son sujet'. 'La création dans la créature n'est pas autre chose qu'une *relation* vis-à-vis de son Créateur comme au Principe de son être'. La créature est donc proprement et totalement relative (a). Par contre, il n'y a aucune relation réelle en Dieu vis-à-vis du créé : en Lui, la création est une action immanente, et non pas transitive (*Contra Gentes*, II, c. 23). Les choses sont en Dieu selon qu'Il les connaît *per proprias rationes* ** et, de ce point de vue, *sont* l'Essence divine (*Sum. théol.*, q. XVIII, a. 4). Il y a *liberté* de créer de la part de Dieu, mais la *contingence* est toute du côté de la créature ; ainsi liberté et nécessité en Dieu ne s'opposent pas réellement (b) et les Hindous s'expriment-ils si mal quand ils parlent à ce propos d'un 'jeu' souverainement gratuit de la Volonté divine ? Avant d'affirmer que le Vedânta *exclut* l'idée métaphysique de création (c) assurons-nous que nous avons nous-mêmes de ce mystère une idée qui ne doive rien à l'expérience sensible de la génération et du devenir. Avec saint Thomas, sur ce point, nous sommes bien au-dessus d'Aristote, et même de saint Augustin corrigeant Platon. Panthéisme et acosmisme, ne sont-ce pas d'ailleurs des reproches contradictoires ?

Il y a autre chose chez les Hindous. Pour Platon, les objets perçus par l'âme enfermée dans la caverne sont de purs reflets des Idées éternelles. Mais les Hindous diraient que le sujet aussi est un reflet. L'âme prisonnière des apparences, de ses propres apparences, qu'est-ce, sinon un principe supérieur à l'individualité empirique ? (...) Accordons que la création est à la fois réalité et illusion, mais accordons-le pour le mental et l'intérieur comme pour le corporel et l'extérieur. L'étrange, pour nous Occidentaux, c'est d'appeer 'Soi', 'personnalité', afin d'exprimer sa parfaite immanence, un principe par ailleurs transcendant et universel. La vraie difficulté est là, entre le Vedânta et le Christianisme, me semble-t-il, et par suite elle est dans tout ce qui touche à la 'réalisation', plutôt que dans la notion de création elle-même... 'Il ne faut pas conclure à notre avis — écrivait M. O. Lacombe dans sa préface à R. Grousset *Les philosophies indiennes*, Paris 1931 — que le Vedânta soit panthéiste ou même moniste, surtout au sens que ces mots ont chez nous. Il se nomme lui-même *advaïta* 'non-dualiste'. Sa préoccupation d'assurer la transcendance du Brahman, non moins que son immanence, de maintenir l'intériorité de sa Gloire, est manifeste. Position irréductible, équilibre original dont ce n'est pas ici le lieu de mesurer la valeur...' »

a) Noële Maurice-Denis Boulet précise à ce sujet que dans le *De Potentia* (q. III, art. 16, ad 24), saint Thomas a cette formule . « La créature en Dieu c'est l'Essence divine elle-même. »

(b) « En Dieu il y a liberté sans contingence, c'est-à-dire que toute la contingence se tient du côté de l'*objet* créé voulu ou non-voulu par Dieu et que l'*acte* divin lui-même, libre à l'égard d'un tel

l'absolu dans le devenir, donc une doctrine essentiellement *naturaliste*, et, par là même antimétaphysique. » Plus tard, NoëleMaurice-Denis Boulet saura faire remarquer qu'il y a assurément d'autres formes de panthéisme que celles issues de l'évolutionnisme...

A la suite d'une réponse à Noële Maurice-Denis où il semble bien qu'elle et Pierre Germain marquaient quelques restrictions pour tout ce qui est « au-delà de l'être » — Germain ne comprenant pas très bien la nécessité d'imposer la forme négative (« *non*-être ») et Noële Maurice-Denis gênée par l'emploi du verbe être (« non-*être* ») — Guénon en déduit, dans une seconde lettre datée du 13 septembre 1917, non un désaccord mais une incompréhension due tout au plus, à « l'absence de toute doctrine du côté occidental ». Après un long commentaire sur les rapports entre la logique et la métaphysique, il en vient à l'importante question de l'unité « intérieure » et de la diversité « extérieure » des traditions. Il souligne, d'une part, le grand intérêt qu'il y a « à marquer la concordance entre les différentes doctrines traditionnelles » et, d'autre part, rappelle qu'« il ne faut jamais oublier qu'il n'y a, en Occident, présentement tout au moins, aucune tradition qui ait un caractère purement métaphysique ». A ce propos, Noële Maurice-Denis Boulet commentera en 1962 : « Guénon me donnait donc une première théorie de l'ésotérisme, et combien élevée ! » Guénon poursuivait avec un nouveau développement sur la question de la manifestation — qu'elle annotera favorablement en s'inspirant de saint Thomas : « Les choses naturelles ont un être incréé dans la

objet, est *nécessaire* en lui-même, comme identique à l'Essence divine. » Maritain, J., *Raison et raisons*, p. 46, n. 1.

(c) Les textes sacrés eux-mêmes, chez les Hindous, ne comportent certes pas l'idée de création (propre au groupe religieux judéo-christiano-islamique). Mais Guénon avait le droit de dire qu'il n'y avait pas opposition contradictoire entre l'émanation bien comprise et la création, celle-ci étant traitée métaphysiquement par saint Thomas.

Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.*, n° 78-79, p. 142-144.

* « de tout être il était la vie et la vie était la lumière des hommes ». Trad. *Bible de Jérusalem*.

** Par des arguments propres.

Cf. aussi le point de vue du Père Sertillanges sur la Création, n. 39 subséquente.

Pour un point de vue relativement différent quoique se réclamant du même thomisme, cf. Méroz, L., « René Guénon et les notions chrétiennes de Salut et de Création », *Nova et vetera*, juil.-sept. 1954, et le chapitre consacré à la « Manifestation ambiguë » in *René Guénon ou la sagesse initiatique*.

pensée divine » — et abordait enfin la question de la réalisation, avec la « *personnalité* » comme principe immédiat de l'unité de l'être, la « *personnalité* » appartenant au domaine du *non-manifesté* [25] mais se reflétant à travers tous les états de l'être. Guénon n'était donc pas un simple théoricien...

Au même moment, en cette fin d'année 1917, Noële Maurice-Denis est déçue par les cours de théologie de l'Institut catholique. « Faute d'une stricte méthode historique », elle n'arrive pas à distinguer nettement le « donné révélé » des « systèmes notionnels empruntés pour l'exprimer ». Quant à l'exégèse de l'époque, « elle ne vise certes pas une 'vraie gnose'! » Si bien qu'elle ne trouve de lumière que dans les textes de saint Thomas... quelqu'un qui « voit », plus qu'il ne dispute et n'enseigne.

Sans doute alerté par Guénon, Jacques Maritain, de son côté, réfléchissait sur la question de l'ésotérisme. Noële Maurice-Denis relève l'allusion qui y est faite dans son cours sur Leibnitz : « Les vérités métaphysiques exigent non seulement une éducation appropriée, mais un milieu fermé qui leur soit propre, scolaire ou monastique. Ces disciplines se traitent *in abscondito* [26]. Il suffit de les transporter des demeures intérieures de l'âme sur la place publique pour qu'elles soient ridicules *ipso facto* [27] (...) Un temps où toutes les questions se traitent socialement ou mondialement est un temps de médiocrité intellectuelle. » Une loi pleine de grandeur qui paraissait bien mettre l'accent sur une insuffisance de Guénon : sa méconnaissance du thomisme et de la philosophie chrétienne en général. En effet, saint Thomas n'avait jamais nié le caractère *sacré* de la métaphysique. Dans la *Somme théologique* tout au moins, il l'unissait à la théologie pour n'en faire qu'une seule voie de contemplation intellectuelle. Ainsi, Noële Maurice-Denis concédait que Guénon avait peut-être raison sur le caractère « incomplet » mais, conservée dans un milieu « scolaire » ou « monastique » depuis la Renaissance, cette voie de contemplation intellectuelle n'en constituait

25. C'est nous qui soulignons.
26. En secret.
27. Par le fait même, de manière automatique.
28. En ce sens que cet enseignement « suppose une attitude de docilité au maître qui équivaut, dans son fond, à l'assimilation exclusive de ce que l'intuition intellectuelle saisit. Coïncidant avec une souveraine liberté, cette attitude exclut pourtant l'individualisme moderne qui fait table rase de la tradition et qui recrée chaque fois son vocabulaire ». Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.*, n° 77, p. 28.

pas moins, aux yeux de Noële Maurice-Denis, une authentique *tradition* et [28] son enseignement pouvait être considéré, au sens large, comme une *initiation* [29].

Noële Maurice-Denis avait pris le temps d'écrire ses objections à Guénon dont la réponse, de Sétif le 3 janvier 1918, marque bien leurs graves oppositions. Guénon exigeait d'abord une séparation très nette entre la métaphysique et la théologie et se refusait à considérer la « réalisation mystique » autrement que comme incomplète... ce qu'il expliquait d'ores et déjà par son « mode passif » et son défaut d'ordre (confusion de l'intellectuel et du sentimental). Quant à y déceler des « reflets d'intellectualisme », la chose est possible... poursuivait-il, mais alors « ne correspondraient-ils pas précisément à la réflexion des états supérieurs que la réalisation mystique n'atteint pas directement ? » Un argument qui sera repris quelque vingt ans plus tard, par la réflexion catholique et plus spécialement par les néo-thomistes — cf. l'étude de Maritain sur *L'expérience mystique naturelle et le vide* [30] — mais tout juste à l'inverse, en appliquant à la « mystique naturelle » ce que Guénon veut prêter à la mystique chrétienne, d'ordre surnaturel [31]. Noële

29. « A l'époque où je l'ai fréquenté, cependant, Guénon évitait d'employer le terme d'initiation (...) S'il avait alors compris ou voulu comprendre les sommets du mysticisme chrétien, il n'aurait pu les désigner, comme ceux du mysticisme islamique, par le terme d'initiation. » *Ibid.*, n° 80, p. 67.
30. Maritain, J., « L'expérience mystique naturelle et le vide », *Etudes carmélitaines* (numéro spécial consacré à la « Nuit mystique »), oct. 1938 ; mis à jour en y incluant le fruit des recherches et réflexions de O. Lacombe et L. Gardet in *Quatre essais sur l'esprit dans sa condition charnelle*, p. 127-166.
31. « Echapper à tout ce qui est relatif, aux bornes mêmes des natures, en arriver enfin à une 'expérience fruitive de l'absolu', c'est ce que Jacques Maritain appelle, en général, une 'expérience mystique'. Dans sa belle étude de 1939 (a) il distingue d'abord une telle expérience de la 'contemplation naturelle des choses divines' par le métaphysicien, comme Aristote par exemple qui en parle, ou même par le théologien. Dans cette 'contemplation', le sujet peut arriver à une quasi-intuition, par l'effet de sa 'connaturalité intellectuelle' avec son objet. Même si cette 'intuitivité eidétique' reçoit 'de l'amour naturel de Dieu une coloration affective', elle est 'loin de l'expérience unitive des profondeurs de Dieu qui n'est possible que par la grâce', même 'quand elle use de la *via negationis*' *. Elle répond 'au désir naturel de voir la Cause première'. Pour Guénon, me semble-t-il, ce qui est décrit ici appartiendrait encore à l'ordre de la 'théorie', non de la 'réalisation'. Le secret des cœurs ne nous concerne pas et nous n'avons pas à nous prononcer sur ce qu'il n'a pas dit. Mais j'ai l'impression, sans oser

Maurice-Denis lui avait objecté que l'individu est *virtuellement tout-connaissant,* ce à quoi Guénon rétorqua — soulignant ainsi l'essentiel de sa conception vedânto-occultiste sur l'*âtman* — qu'on ne pouvait pas dire cela ; car, « si c'est vrai de l'être humain, ce n'est pas en tant qu'individu, mais en tant qu'il

l'affirmer, qu'il avait au moins quelque peu dépassé ce stade — et surtout en espérance — lorsque je le connus.

La 'contemplation métaphilosophique', au contraire, continue Jacques Maritain, 'suppose une sorte de rebroussement à contre pente de la nature (b). Ce n'est plus le simple désir intellectuel de l'être et de sa Cause première', c'est le 'désir proprement religieux, essentiel à toute créature, de rejoindre ses sources et le principe de son être singulier, c'est l'amour naturel de la partie pour le Tout'. Et il renvoie à un article où saint Thomas dit 'que l'ange et l'homme aiment Dieu, d'un amour naturel, plus qu'eux-mêmes et de préférence à eux-mêmes. Autrement leur amour naturel serait pervers ; au lieu d'être accompli par la charité, il serait détruit' (par elle).

Cet amour ontologique est le principe foncier d'une contemplation 'par mode de nescience fruitive', 'atteignant, par une intellection para-conceptuelle, une réalité transcendante, inexprimable par un verbe mental'. Mais quelle est cette réalité qu'arrive à saisir le yogi ? Il s'agirait, pour Maritain, de 'l'*esse* ** substantiel de l'âme' atteint 'par une connaturalité intellectuelle négative'. Usant du 'vide' dans sa concentration prolongée, le yogi dit bien qu'il expérimente enfin un 'absolu, qui est atmân, c'est-à-dire soi-même'. Il n'atteint pas par là l'*essence* de l'âme, mais son *existence* profonde, cette existence qui est 'quelque chose d'émanant et de parcouru par l'influx dont elle tient le tout'. 'L'insondable exister de la subjectivité est porté négativement à l'état d'objet'. Par là l'*expérience métaphysique* atteint aussi l'exister dans toute son ampleur et même 'les sources de l'exister'. C'est donc 'non pas certes une expérience des profondeurs de Dieu, mais une 'expérience fruitive de l'absolu qu'est l'*esse* substantiel de l'âme et, en lui et par lui, de l'absolu divin... on peut bien parler de contact et d'expérience improprement immédiate de Dieu créateur, en tant que *infundens et profundens esse in rebus*' ***, car, souvenons-nous en, la création, comme relation à Dieu, est bien dans le créé. On conçoit ainsi la confusion par l'Hindou, dans son expérience des deux *âtmân* : le Soi, et l'universel celui qui est Brahman. Bien que J. Maritain ait présenté modestement son étude comme une 'hypothèse de travail', jamais un Occidental, nous semble-t-il, n'avait poussé aussi loin l'analyse de la 'contemplation mystique naturelle' *naturelle* parce que parfaitement distinguée par notre auteur de celle qui atteint surnaturellement 'la Réalité divine par union d'amour'. Mais il ne faut pas nous attacher aux mots et rien n'empêche d'appeler cette contemplation une 'réalisation métaphysique' (c) (à condition d'en percevoir les limites et de ne pas l'assimiler à la vision intuitive que les Bienheureux ont de l'Essence divine). Elle est bien, en effet d'ordre exclusivement intellectuel, encore que, pratiquement, certaines écoles de Yoga y mêlent, plus ou moins, des éléments d'une spiritualité affective, la '*bhakti*'. Ces écoles se rattachent plutôt au vishnouïsme et à des métaphysiques comme celle de Ramanuja, tandis que Guénon ne parlait guère que de la tradition

se rattache aux états supra-individuels et qu'il a la possibilité d'entrer en possession de ces états, lesquels ne constituent avec l'état individuel qu'un seul et même état total... », et que la notion de *puissance obédientielle* dont elle lui indiquait la définition pouvait se rapprocher de la conception métaphysique des états multiples de l'être. En effet, il lui accordera, en 1919, que « si le surnaturel est de l'essence de l'individu humain, ce n'est que comme possibilité virtuelle pour l'individu comme tel » donc, que « l'identification à Dieu n'est pas réalisable, c'est-à-dire ne peut être rendue effective, pour la créature en tant que créature » et, « pour parler rigoureusement, on devait dire que l'identité est réalisée sans identification... », confirmant ainsi — c'est nous qui précisons — la fondamentale irréprocité, l'illusoire altérité, le « tout » de l'Unique.

Forte d'une « appréciation favorable » [32] du père A.D. Sertillanges o.p. à l'endroit de Guénon, Noële Maurice-Denis pensait alors — et elle maintiendra ce jugement quarante ans plus tard — « qu'en dehors des questions de vocabulaires, impos-

çivaïste de Çankara, purement intellectualiste. Peu importe, puisque c'est uniquement du Yoga classique que parle lui aussi, Jacques Maritain dans l'étude que nous venons de résumer. »

(a) Il s'agit bien de « L'expérience mystique naturelle et le vide » mais, Noële Maurice-Denis Boulet fait ici allusion à son insertion dans la première édition de *Quatre essais sur l'esprit dans sa condition charnelle,* parue en 1939.

(b) « C'est pourquoi nous regrettons que Jacques Mariain n'ait pas trouvé un meilleur terme pour la désigner que 'mystique naturelle', terme équivoque de soi, en dehors de sa technicité théologique. »

(c) « Cette conception paraît bien la base de la connaissance intuitive de Dieu qu'ont eue un certain nombre de philosophes, anciens et modernes, même s'ils l'ont exprimée d'une manière systématique et donc fautive. »

Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.,* n° 78-79, p. 148-150.

* Voie de négation.

** Etre.

*** Infusant et répandant par abondance l'être dans les réalités.

32. « Comme vous devez le penser, l'appréciation si favorable du P. Sertillanges à mon égard, que vous me transmettez, m'a fait le plus grand plaisir ; je regrette d'autant plus vivement de n'avoir pu faire sa connaissance au moment où vous aviez si aimablement projeté de nous réunir, mais j'espère bien que l'occasion s'en présentera quelque jour. » *Lettre de Guénon à N. Maurice-Denis,* 3 janvier 1918. Inédit. — Aucun indice ne vient confirmer ou infirmer que le souhait émis par Guénon eut des suites mais, nous pouvons à bon droit le supposer... et juger qu'elles donnèrent lieu, sur le plan ontologique, à une fin de non recevoir.

sibles à unifier, la position de Guénon, en *métaphysique pure* [33] était plus proche de la position thomiste qu'aucune position professée par des penseurs modernes, chrétiens ou non » [34].

Notons de même qu'en 1932, Guénon saura vérifier la portée de l'« appréciation favorable » de l'éminent dominicain, à l'occasion de son commentaire [35] « réservé » de *L'Esprit de la Philosophie médiévale* (1932) d'Etienne Gilson. Guénon en rendra compte à son tour dans *Le Voile d'Isis* [36], en applaudissant aux reproches adressés à Etienne Gilson « de diminuer outre mesure la part de l'antiquité » [37] et de taxer Aristote de « polythéisme » [38] et — ce qui doit nous retenir davantage ici

33. C'est nous qui soulignons. Cf. n. 115 du présent chapitre.
A titre d'information, nous reproduisons des propos connexes de Guénon ; « Aussi, je pense que le mieux, quand on fait de la métaphysique pure, est de ne pas se préoccuper des applications théologiques possibles, non plus que des autres applications de tout ordre, ce qui est loin de vouloir dire que ces applications soient sans intérêt en elles-mêmes. » *Ibid.*

34. Un point de vue qui ne saurait être partagé par l'ensemble des néo-thomistes. A titre d'illustration, l'analyse-critique de Lucien Méroz, cf. bibliographie et n. 48 du présent chapitre.

35. Sertillanges, A.-D. o.p., « L'apport philosophique du Christianisme d'après Etienne Gilson », *Vie intellectuelle,* mars 1932, p. 380-402.

36. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, 1932, p. 413.

37. « D'une façon générale, je crois que M. Gilson, entraîné par son sujet, a quelque peu outré la thèse. Pour faire honneur au christianisme — qui n'en a pas besoin, trouvant son honneur en lui-même — l'auteur diminue trop, à mon gré, la part de l'antiquité, peut-être par réaction contre ceux qui l'exagèrent. Il est bien difficile de tenir ici la balance égale (...) On peut estimer que la plupart des Pères de l'Eglise sont techniquement en retard sur les grands païens, même en ce qui touche à la haute métaphysique dont leurs enseignements théologiques sont comptables. Il en est comme en matière d'art, où les essais des premiers chrétiens sont si inférieurs à ce qui les précède. Mais dans les deux cas le germe de vie est tel, qu'il s'épanouira plus tard en une floraison incomparablement plus complète. » Sertillanges, A.-D. o.p., *op. cit.*, p. 387 et 401.

38. Le Père Sertillanges estime « avec le Père Lagrange, M. Diès et bien d'autres, qu'on se trompe en adressant à Platon certains reproches que M. Gilson réédite ou aggrave, et [le P. Sertillanges] croit en être tout à fait sûr en ce qui concerne Aristote. (...) [E. Gilson] accuse nettement Aristote de polythéisme. [Le P. Sertillanges] croit que c'est une grave injustice. Saint Thomas n'y consentirait certainement point, et [le P. Sertillanges] estime tout à fait inexact de dire que l'Aquinate ait en quelque sorte dissimulé ou noyé 'habilement' une telle erreur dans ses commentaires. (...) une pluralité de moteurs premiers dans l'ordre physique ou cosmologique n'entraîne nullement une pluralité en Dieu. D'autre part, Aristote (...) étant parti du physique et aboutissant

— en appelant l'attention sur les « vues remarquablement justes [du Père Sertillanges] concernant la différence qui existe entre l'éternité du monde au sens aristotélicien et l'éternité attribuable à Dieu » ; comme si Guénon ne voulait retenir que la thèse métaphysique qui veut que « *le monde a toujours existé,* et qu'*il n'a pas été fait* », au détriment de sa complémentarité ontologique qui, elle, veut que la Création se conçoive comme une « *relation pure* »... [39].

au métaphysique, n'attribue comme motion au tout premier Principe qu'une motion de l'ordre des fins, cela ne prouve pas qu'il refuse de voir en lui l'origine ontologique du mouvement. On peut être source du mouvement sans être un moteur. Je dirai plus, cette appellation de moteur, appliquée à Dieu, a besoin d'une correction essentielle, vu que pour personne pensant correctement, Dieu ne fait partie de la série des moteurs, et non pas même au titre de premier. Qui peut assurer, dans l'état actuel des textes, que la pensée profonde d'Aristote ne soit pas de cette sorte ? Dans ce cas, le langage du Stagirite serait non pas inférieur, mais supérieur, philosophiquement, au langage le plus courant de ses critiques. » *Ibid.*, p. 387 et 390-391.

39. « (...) la thèse de l'éternité du monde et la thèse de la création n'ont entre elles aucun rapport essentiel. Je dis *éternité* du monde en me référant au langage courant ; mais il importe de se souvenir que c'est là un langage très impropre. Ou si l'on veut écarter la question de mots, disons que l'éternité du monde au sens aristotélicien n'est pas du tout l'éternité attribuable à Dieu, éternité dont l'attribuion au monde pourrait donc le soustraire à Dieu, selon la pensée du P. Lagrange. Ce sont là presque exactement deux contraires. L'éternité aristotélicienne est une extension infinie, indéterminée, par là souverainement imparfaite, et, en chacune de ses parties, d'une indivisibilité inépuisable, grave imperfection encore. L'éternité de Dieu est inétendue, indivisible, et d'une perfection souveraine. L'image de l'éternité aristotélicienne serait une ligne sans termes ; celle de l'éternité divine, un point. (...) Le caractère fini ou infini de sa durée n'est pour le monde qu'une qualification, une mesure intérieure ; une quatrième dimension, dirait Einstein ; elle ne peut pas lui servir de cause. (...) Ce qui fait illusion, c'est un anthropomorphisme latent auquel bien peu échappent. On imagine à l'origine du monde une action *qui le précède,* comme la génération précède son produit, comme la fabrication précède l'ustensile. Mais l'univers n'est pas un objet fabriqué, un être engendré, et rien absolument ne le *précède.*
On étonne beaucoup de gens, en parlant ainsi. A moins d'y avoir profondément réfléchi, un auditeur, un lecteur recevra toujours un choc si on lui dit qu'en toute hypothèse, qu'on soit aristotélicien ou chrétien, il est nécessaire d'affirmer, si l'on veut parler en toute rigueur de termes, que *le monde a toujours existé,* et qu'*il n'a pas été fait.* (...) Dire qu'avant la création Dieu était seul, c'est, littéralement pris, mettre Dieu dans le temps, et, chose plus absurde, sinon plus grave, dans un temps qui n'existe pas. Dire que Dieu a créé le monde à un moment donné d'une durée antérieure, c'est la même double illusion. (...) En réalité, je le répète, le monde a toujours existé, c'est-à-dire que la réalité

Cependant, loin d'éclairer Noële Maurice-Denis, l'exposé des idées de Guénon — « pour qui le ' mystère ' c'était l'inexprimable et non l' ' inconnaissable ' [40] comme pour nous » — la décourageait. Elle écrivait alors à Pierre Germain, mais « comment aller au-delà de *toutes les conditions limitatives qui définissent tel ou tel état particulier d'existence ?* » Elle concevait bien l'idée sur un mode négatif, de même que l'attitude d'adoration et le désir de dépouillement qui en découlent du point de vue mystique... « mais réaliser autre chose en cette vie, qu'est-ce que c'est ? » Noële Maurice-Denis trouvait bien triste que Guénon connût si mal le thomisme et elle l'hindouisme — sauf ce qu'il lui en disait. Consciente que c'est même « tout l'ensemble de la pensée chrétienne qu'il aurait fallu mettre en parallèle avec ses idées », elle se sentait — elle-même et à travers ses maîtres — bien démunie... Ce qu'il aurait fallu, et qui faisait défaut à l'époque, c'était une connaissance approfondie des origines chrétiennes, du Nouveau Testament, de la patristique orientale et occidentale et du moyen âge non thomiste. Elle en concluait que leurs oppositions tranchées se nourrissaient d'ignorance.

Par contre, plus Noële Maurice-Denis avançait dans la lec-

de l'univers mouvant est coexistensive au temps même. Dieu n'a jamais été ni plus ni moins seul qu'il n'est maintenant, vu qu'il n'a pas de durée, si ce n'est selon notre façon de comprendre ; vu que son éternité ne *dure* pas, étant immuable et indivisible, identique à son être, et qu'ainsi une simultanéité d'existence entre lui et le monde d'aujourd'hui, une non-simultanéité hier, *avant que le monde fût,* ne sont que des imaginations expressives.

Enfin Dieu n'a *tiré* le monde de rien du tout, pas plus du néant que d'autre chose, vu que le néant n'est rien et que la création n'est pas une extraction, n'est pas un événement, n'est pas une fabrication, n'est pas une chose *qui se passe,* dans le néant ou dans l'être, n'est pas un fait soi-disant nouveau supposant un antécédent, une précession, fût-elle entièrement vide. *La création est une relation pure,* si on la prend ainsi du côté de la créature. Si on la prend du côté de Dieu, elle est Dieu. Et il n'y a rien d'autre ? (...) On comprend bien que je ne proteste pas contre un langage habituel que j'emploie tout le premier, qui est pratiquement inévitable, qui est celui de nos théologiens et avant eux des textes sacrés. Mais je voudrais qu'on n'en fut point dupe. Or on l'est, quand on conclut de la création *ex nihilo* à l'impossibilité philosophique d'un monde éternel, quand on conclut de la position aristotélicienne touchant la durée infinie des deux parts, à l'exclusion nécessaire de la création dans le système du génial philosophe. (...) si les grands Hellènes n'avaient pas achevé le cycle, ils ne l'avaient pas clos prématurément. Ils ne nient pas la création, ils l'ignorent. » *Ibid.,* p. 394-401.

40. Cf. Journet, C. card., *Connaissance et inconnaissance de Dieu.*

ture de saint Thomas, plus son admiration augmentait pour le Docteur angélique et pour les mystiques chrétiens sur lesquels elle se penchait sérieusement. Au cours de l'été 1918, s'ajoutaient les commentaires du futur Père Charles Henrion [41] dont elle venait de faire la connaissance à Fribourg. Ses lettres sur la mystique chrétienne et spécialement sur Denys l'Aréopagite et saint Jean de la Croix faisaient parallèle à celles de Guénon mais « au sens où les parallèles ne se rencontrent jamais ». Dans le silence, Noële Maurice-Denis et Pierre Germain étaient soucieux de l'âme de leur ami. Noële Maurice-Denis rapporte qu'elle faisait même « naïvement » célébrer une neuvaine de messes à Notre-Dame des Victoires. Ils allèrent même jusqu'à se figurer que Guénon allait faire ses Pâques ... mais au retour de Sétif, en septembre 1918, Berthe Guénon — qui comptait sur l'aide de Pierre Germain et de Noële Maurice-Denis — donnait bien « des indices prouvant qu'il n'avait pas changé ! » [42].

Les relations se poursuivent donc à l'automne 1918 entre Guénon, professeur au lycée de Blois, Pierre Germain au collège Stanislas en remplacement de J. Maritain — un Germain que Guénon verra de moins en moins, et dont il acceptera difficilement le silence — et Noële Maurice-Denis penchée sur sa thèse. En réponse au problème ardu de la « réalisation » métaphysique ou mystique, Noële Maurice-Denis expose alors pour Guénon ce qu'elle considère être la mystique catholique [43]. Elle

41. Reconnu pour ses études de théologies mystique, dont un *Abrégé de la Doctrine spirituelle de saint Jean de la Croix* (1948). Guide spirituel d'Eve Lavallière. Les Maritain considéraient l'amitié de Charles Henrion « comme une des grâces les plus précieuses de [leur] vie. ». Il devait aller vivre au désert à la manière du Père Charles de Foucauld. Cf. Maritain, R., *op. cit.,* p. 359.

42. Depuis son mariage, Guénon accompagnait son épouse aux offices religieux de façon régulière, mais semble s'être toujours abstenu des sacrements. A la suite de Noële Maurice-Denis, relevons qu'à la même époque « Berthe Guénon racontait à Germain son émotion quand, un certain vendredi-saint où René l'avait accompagnée à l'office où elle se levait pour aller adorer la croix, pensant laisser son mari, passif et rêveur, sur sa chaise, elle l'avait vu la suivre et baiser pieusement les pieds du crucifix. » Rapporté in Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.,* n° 77, p. 30.

43. « (...) le sens du mot ' mystique ', en langage chrétien, se rattache directement au ' mystère du Christ '. Le mystique, par suite, est celui qui trouve le Christ derrière les symboles des Ecritures et des sacrements, dans les ' mystères '. (...) Guénon, par suite de l'insuffisance de sa formation catholique, était incapable de concevoir la vraie notion

lui précise tout d'abord que la tradition catholique fait peu de cas du sentiment et insiste sur l'ordre intellectuel et surnaturel de la contemplation mystique. Intellectuel, mais « en mode intuitif et donc inexprimable », et cite à cet effet sainte Thérèse d'Avila : « Si l'entendement entend, il ne sait pas ce qu'il entend ». Le mystique ne peut donc que se taire ou s'exprimer

du 'mystère du Christ' et de son 'corps mystique'. Il ne pouvait rattacher le mysicisme chrétien, dans toutes ses variétés déconcertantes, nous l'avouons, à son fondement objectif et historique qui est celui que nous venons de dire. Il aimait le Vieux Testament, ou du moins la *Tora*, interprétée par la Kabbale, mais il n'estima jamais vraiment le Nouveau ; comment aurait-il compris que le mystère du Christ fût la seule clé de l'un et de l'autre ? Par suite, il lisait saint Paul et les Evangiles en aveugle de telle manière qu'on pouvait se demander s'il les avait vraiment lus. En fait, il n'y cherchait que des *confirmatur* * à son propre symbolisme et, s'il les y trouvait, c'était souvent sur des points secondaires, sans saisir jamais l'originalité du Message. Il reprochait aux Chrétiens l'importance excessive, selon lui, qu'ils attachent à la base historique du Christianisme (a), sans comprendre que le fait de la Résurrection est le fondement même de l'Eglise. Loin d'être une déviation, cette importance, dans notre tradition, du *fait* rédempteur comme tel, a toujours été reconnue ; (...) Par suite, l'Incarnation n'est pas une manifestation quelconque du divin, une 'théophanie', comme il y en a dans l'Ancien Testament et dans toutes les religions, un 'avatar'. C'est un 'mystère' qui se constitue réellement par celui du 'corps mystique' et qui se renouvelle en chaque chrétien, au-dessus du temps et dans le temps, jusqu'à l'unité primordiale de l'humanité surnaturelle retrouvée et réalisée dans le seul *Logos* **, Notre-Seigneur. (...) Lorsque nous scandalisions Guénon en lui disant que nous ne distinguions pas entre le Christ historique et le Christ-principe, même si notre expression était fautive ou insuffisante, notre pensée procédait d'une intuition juste de la foi. C'est pourquoi l'assimilation facile et superficielle des trois religions monothéistes est inacceptable. »

(a) « Non pas que René Guénon ait jamais nié la *réalité historique* des faits évangéliques. (...) Dans l'avant-propos du *Symbolisme de la Croix*,, il y revient d'une façon très nette, refusant de traiter de 'mythes' des événements historiques dont il exalte la 'signification transcendante'. Mais cela même ne suffit pas à nous satisfaire en tant que chrétiens. Pour nous, c'est le fait historique en lui-même qui prend un caractère absolument transcendant. M. Eliade a bien vu l'originalité de la doctrine chrétienne sur ce point par rapport aux autres 'formes traditionnelles'. Dans le Christianisme, il s'agit d'un fait temporel qui prend une valeur universelle. La Mort-Résurrection de Jésus-Christ *dans le temps* est le principe de la Rédemption pour tous les hommes. Cf. Mircéa Eliade, *Images et Symboles*, p. 207 et suiv. Déjà, Guénon-Palingenius, dans *La Gnose* (sept.-oct. 1910) soutenait que la question de l'histoire du Sauveur n'avait aucun intérêt. »

Ibid., n° 78-79, p. 154-156.

* confirmations.

** Verbe de Dieu.

par des analogies confuses ; il n'a d'ailleurs pas pour rôle d'enseigner ; la théorie en échoit au théologien. Surnaturel, en ce sens que « nul ne peut [y] participer par ses propres moyens, par son activité propre »[44]. Ce qu'il faut donc entendre par « passivité » — qui est en réalité activité supérieure — c'est que « le Don n'a pas de raison d'être de la part de qui le reçoit ». C'est ainsi qu'on ne peut admettre qu'une quelconque « méthode » — y compris la prière et l'ascétisme — y soit pour quelque chose, sinon ce serait alors admettre que « le surnaturel obéit à la nature ». Quoiqu'il y ait peu d'élus, Noële Maurice-Denis insiste sur le fait que tous les croyants sont appelés à cette « connaissance claire et infuse qui, [sur l'initiative de Dieu et] par l'amour de charité, aboutit à l'union parfaite ». Union parfaite qu'elle entend au sens chrétien — non de fusion mais — de participation, puisqu'elle précise plus loin que « le mystique éprouve en lui l'invasion de quelque chose qui n'est pas lui » et l'expérimente dans l'extase, comme une « non-distinction du moi et du non-moi ». Elle demande donc à Guénon comment il peut toujours conclure que « la réalisation mystique demeure dans les limites de l'individuel ».

44. « En réalité, l'opposition n'est pas entre l'idée de technique active ou volontaire et celle de passivité (deux aspects qu, dans le concret de l'oraison et de la vie, peuvent parfaitement être complémentaires), mais dans l'idée de réussite immanquable d'un processus systématique (fût-il la passivité quiétiste), d'une part, et dans celle de la liberté de la Grâce divine, d'autre part. Le problème n'est pas de doser les éléments psychiques mis en branle par l'homme ou dans l'homme (a), mais de savoir si le système humain, (« yoga », ascétisme, perfection morale, exercice de « vide », pratique du « dhikr » musulman, etc.) est efficace par lui-même, s'il détermine le Ciel, ou s'il n'est qu'humble et timide moyen de faire place à l'Action divine, qui ne se compose pas, elle, avec l'action de l'homme, parce qu'elle se situe sur un tout autre plan, proprement et spécifiquement surnaturel. Nous rejoignons ici le mystère de la conciliation du libre arbitre humain et de la Grâce divine. Même si l'on concède au libre arbitre une très grande extension psychologique, il faut encore, dans l'ordre spirituel, accorder *tout* à la Grâce. »

(a) « Je ne crois pas non plus qu'il y ait une vraie opposition entre *extase* et *enstase* (si l'on veut prendre ces termes en un sens général, non au sens technique limité de M. Eliade), parce que le Divin peut être conçu au point de départ comme transcendant ou comme immanent, mais les deux points de vue s'identifient dans l'expérience même. L'étude phénoménologique et historique de la mystique surnaturelle chrétienne distingue bien une mystique amoureuse (nuptiale) et une mystique intellectuelle (ontologique), mais on ne peut citer aucun grand mystique chrétien chez qui les *deux* aspects n'apparaissent, ensemble ou successivement. »

Ibid., p. 153.

Noële Maurice-Denis fut déçue par sa réponse du 19 décembre 1918. En effet, Guénon remettait en avant sa thèse centrale selon laquelle l'expérience mystique chrétienne est une « réalisation incomplète » dont il accusait, en un sens, le caractère « irrégulier » — tandis que la réalisation des Hindous lui paraissait « absolue » et comme ne pouvant ainsi être qualifiée de « mystique ». Il en profitait pour reprocher à Noële Maurice-Denis sa crainte « de rabaisser la religion en lui reconnaissant un caractère symbolique ; pourtant [ajoutait-il] pouvez-vous nier ce caractère pour tout ce qui, dans la religion est *moyen d'expression,* que ce soit de l'ordre du dogme ou de celui du rite ? » Face à l'ultime concession que Noële Maurice-Denis lui avait faite de la non-distinction du moi et du non-moi, rendant effective l'expérience que « Dieu est plus *nous* que nous-mêmes », Guénon ne trouva rien de mieux que de se retrancher dans sa théorie des « états multiples de l'être ». Prenant appui sur l'assertion de Noële Maurice-Denis qui admettait que le mystique « n'est jamais libéré que partiellement et virtuellement », Guénon en déduisait que ce dernier ne pouvait être autre chose qu'un individu humain et que l'on ne pouvait donc *logiquement* [45] penser qu'il ait atteint un domaine supra-individuel. Forgeant son propre langage et jouant sur les mots, il se montre d'accord avec Noële Maurice-Denis pour dire que la réalisation absolue et totale (l'ultime concession de Noële Maurice-Denis) ne peut être atteinte « *en cette vie* » — Guénon précisera « *en ce monde* » ... limité à « l'ensemble des conditions de notre individualité actuelle ». Seulement, en affirmant cette impossibilité, Guénon ne voulait pas dire non plus qu'une telle réalisation doive nécessairement être différée jusqu'après la mort... « puisque précisément cet *après* n'a plus de sens dans l'ordre extra-individuel », le seul dont il y ait à tenir compte en ce qui concerne cette réalisation. Cette dernière est rendue possible parce que, d'une part, « l'être qui est un individu humain est aussi autre chose en même temps » [46] et, d'autre part, que

45. C'est nous qui soulignons.

46. Noële Maurice-Denis notait en marge : « Une chose ne peut pas être autre chose que ce qu'elle est. (principe d'identité) ». A la suite de Guénon qui précisait d'autre part que « l'être humain peut être autre chose que ce qu'il est en tant qu'individu, et que, en tant qu'il est autre chose, il n'est plus soumis aux conditions de l'existence humaine », Noële Maurice-Denis notera : « contradiction *in terminis* * ». *Lettre de Guénon à N. Maurice-Denis,* 1er décembre 1918. Inédit.
* dans les termes.

« la réalisation métaphysique peut être regardée comme une prise de possession des états supérieurs ». En marge, Noële Maurice-Denis notera assez judicieusement : « le propriétaire. *Non serviam !* » [47].

En 1962, Noële Maurice-Denis fera remarquer pour les lecteurs de *La Pensée catholique* que « l'identité totale avant la mort de l'homme » — qui lui paraît avant tout une question de système chez Guénon — est en réalité une question de fait et c'est du « point de vue des faits » qu'elle peut être traitée avec les Hindous. Mais en cette fin de l'année 1918, elle ignorait les divisions profondes des Hindous orthodoxes sur ce point... divisions qui allaient lui rappeler les disputes scolastiques du moyen âge « pour savoir si Moïse et saint Paul avaient *vu* l'Essence divine ». Mais dès lors, elle admettait aussi bien l'« assomption » de l'humanité en Dieu [48] que la « descente » du divin dans l'humain. Son ami, qui ne voyait pas les choses du même œil, l'autorisait bien à qualifier de « mystique » le premier mouvement mais le lui interdisait pour le second.

Guénon terminait cette longue lettre de vingt-huit pages en y intégrant quelques considérations sur « la préparation ». Il signalait d'abord une « particularité » de la préparation mystique. Visant plus particulièrement l'idée de « charité », il jugeait la « morale » étroitement connexe de l'élément sentimental et comme relevant tout au plus de l'ordre des contingences humaines, sinon sociales. « Cela vous paraîtra sans doute un peu étrange — écrivait-il — car je crains que vous ne voyiez entre le point de vue métaphysique et le point de vue moral la possibilité d'un rapport qui, pour moi, ne peut pas exister ». Il ajoutait en développement « du reste, les conséquences n'ont rien qui puissent inquiéter personne puisque, dans les résultats (découlant d'une perspective, au point de départ, purement métaphysique) tout le reste se retrouvera également, mais *par surcroît* ».

D'accord à la lettre avec Noële Maurice-Denis pour admettre qu'il n'y a aucune méthode conduisant à la réalisation mystique, il poursuit — se refusant habilement toute allusion à l'initiation ou même au *Yoga* — en précisant qu'il n'en va pas nécessairement de même pour les autres modes de réalisation et que, eu égard à la réalisation métaphysique, on ne saurait avancer que

47. Je ne servirai pas !

48. Thème que développera Cuttat, J.-A., *Expérience chrétienne et spiritualité orientale.*

« le surnaturel obéit à la nature », puisque, d'une part, le mot même de « métaphysique » indique « au-delà de la nature » et, d'autre part, que la préparation dont il s'agit est « purement » métaphysique. A quoi Noële Maurice-Denis rétorquera que si la préparation est *purement* métaphysique elle est aussi inutile que la réalisation « puisque *on y est* déjà ! »

Avec l'année 1919, la discussion reprenait sur les rapports de la métaphysique et de la scolastique. Dans sa lettre du 16 février, Guénon relève que l'approche de Noële Maurice-Denis est plus philosophique que métaphysique. Il écrit : « Je veux dire par là que vous discutez comme s'il s'agissait de savoir si cela est ou n'est pas », alors que pour lui, « il ne peut pas y avoir d'illusion dans l'ordre intellectuel », le danger n'existant que du côté mystique et là, eu égard aux *phénomènes,* il lui apparaît bien réel. Quant à « chercher mieux que la sainteté », la question n'est pas là... Il s'agit « d'autre chose ». A la suite de Noële Maurice-Denis qui ne voit « aucun avantage à essayer de réaliser simultanément par deux voies différentes », il ajoutera le 30 mars 1919 : « A vrai dire, je ne crois même pas que cela soit possible et il vaut mieux que chacun choisisse la voie qui lui est le mieux appropriée, c'est même pour cela que la réalisation métaphysique ne supprime pas l'autre, ni même les autres, s'il y en a, et ne les rend pas inutiles » [49].

Les difficultés logiques étant toujours sous-jacentes... Guénon se devait de donner suite aux réserves de Noële Maurice-Denis — fondamentales pour toute personne confrontée au guénonisme — à savoir qu'« un être ne peut être simultanément et sous le même rapport individuel et universel ». Faisant référence au principe de la *personnalité* (l'*âtman*), il répond que ce n'est évidemment pas sous le même rapport... A quoi on lui rétorqua : « Si c'est de l'être universel qu'il s'agit, comment a-t-il à entrer en possession de l'universel, puisqu'il est déjà l'universel ? » Pour Guénon, c'est évidemment *une question de point de vue...* [50] le mot « réalisation » impliquant qu'on se place « au point de vue des êtres individuels ». Il ne s'agit pas pour l'être

49. A noter que Guénon indique ici non seulement l'ascendance de la réalisation métaphysique sur la réalisation mystique mais aussi leur incompatibilité... Un point qui révèlera toute son importance au moment de considérer la problématique de ceux qui tendent à se réclamer de Guénon et/ou de la Franc-maçonnerie spiritualiste sur le plan « ésotérique » et de l'Eglise sur le plan « exotérique »... une des pierres d'achoppement du dialogue Eglise/Franc-maçonnerie.

50. C'est nous qui soulignons.

individuel de « se faire infini », ce qui est évidemment contradictoire, mais de « prendre effectivement conscience » (Guénon reconnaît que ce dernier terme manque de justesse) du principe transcendant de son être (« la personnalité ») qui fait « d'un individu humain dans un certain état, autre chose dans les autres états » ; mais ce principe transcendant de tous les états « d'un » être, d'un autre point de vue, s'identifie à l'Infini. Alors — pourrions-nous demander — qu'advient-il de la différenciation des êtres (ce qui fait que quelqu'un n'est pas quelqu'un d'autre) si transcendante soit-elle ? Guénon répond : « L'Infini n'est affecté par aucune attribution (et on pourrait dire que, les ayant toutes en tant qu'elles sont des possibilités il n'en a aucune en tant qu'elles sont des déterminations) [51], il ne peut en être autrement, car le rapport du fini à l'Infini, de quelque façon qu'on veuille l'envisager, ne peut être que *rigoureusement nul* ; c'est pourquoi on peut dit que le fini n'existe qu'en mode illusoire au regard de l'Infini, ce qui ne l'empêche pas d'être réel en lui-même, et cela parce qu'il est une possibilité » [52].

Pour Noële Maurice-Denis, c'est là soulever tout le problème de la coexistence du fini et de l'Infini, du mystère de la Création... A ce propos, Guénon tente de faire intervenir, si peu claire soit-elle, « la distinction du virtuel et de l'effectif », mais considère comme sans fondement logique, la distinction avancée par Noële Maurice-Denis de l'essentiel et de l'accidentel. A l'idée que la grâce soit « comme un accident surajouté à la nature », il rétorquait que « si le surnaturel est d'ordre accidentel, c'est que l'homme, en lui-même, n'a pas de fin surnaturelle... », en précisant — comme nous l'avons déjà relevé — que « si le surnaturel est de l'essence de l'individu humain ce ne peut être que comme possibilité virtuelle pour l'individu comme

51. En 1953, Lucien Méroz précisera pour sa part que « la métaphysique de René Guénon nous parle constamment d'états d'existence ou d'états (multiples) de l'être, mais que nulle part nous ne sommes renseignés sur *ce qui* se trouve dans tel ou tel état. C'est là la conséquence du fait qu'en négligeant la compréhension (qui a trait à la *quiddité* ou à *ce* qu'est une chose) au seul profit de la voie de l'extension, la métaphysique de René Guénon s'est *desessenciée.* Même le 'Soi' suprême, dans sa complète indétermination, est dépourvu de toute essence réelle ». Meroz, L., « Les fondements de l'enseignement ésotérique de René Guénon » *Nova et vetera,* oct.-déc. 1953, p. 279.

52. En 1962, Noële Maurice-Denis invitera ses lecteurs à comparer cette idée çankarienne, revue par Guénon, avec l'interprétation qu'en donne le Père G. Dandoy s.j. in *L'Ontologie du Vedântâ.*

tel » et, « en tant que l'être est inconditionné, il est permanent, et alors, pour parler rigoureusement,, on devrait dire que l'identité est réalisée sans identification... ». Tout cela était loin d'être clair pour Noële Maurice-Denis.

Guénon enchaîne alors sur l'idée de « création ». Il part du mot « créature » (« l'individu comme tel ») en précisant du reste que s'il avait pu s'en tenir au point de vue de la métaphysique pure, il n'aurait pas eu à se servir de ce mot « ou plutôt de l'idée qu'il exprime » — mais la façon dont Noële Maurice-Denis aborde la question... le force à passer « quelquefois » au point de vue théologique. Il établit d'abord que le concept de « création » est commun à toutes les doctrines qui ont une racine judaïque « mais à celles-là seulement » ; ainsi, le concept de « création » ne peut recéler une signification véritablement métaphysique. Pour Guénon, sa nécessité réside surtout dans un danger inhérent à la mentalité de certains peuples ou de certaines races, danger qui est une tendance à admettre une « matière » coéternelle à Dieu ou encore, à substituer à la conception « divine » une conception « démiurgique » [53]. Prenant appui sur « certaines doctrines islamiques » — entendre le soufisme moniste qui, comme tel, ne saurait se réclamer de l'orthodoxie islamique — il assure à Noële Maurice-Denis que l'idée de création n'est nullement incompatible avec la réalisation de « l'Identité suprême », illustrant ainsi sa conviction qu'il ne peut exister aucun conflit réel entre le point de vue métaphysique et tout autre point de vue, y compris le point de vue religieux.

En dernier lieu, il revient sur l'importante notion chrétienne de « charité ». A Noële Maurice-Denis qui s'étonne de le voir rattacher l'« amour de charité » à l'ordre affectif, il rétorque : « à quoi donc voudriez-vous que je le rattache ? » S'appuyant sur le fait que Noële Maurice-Denis n'a jamais contesté que l'amour, l'humilité etc., relèvent du principe de la voie mystique, il en déduit que c'est là « reconnaître que l'élément sentimental est essentiel à celle-ci » — non comme son *terme*, mais comme

53. Le fait que la notion guénonienne de « démiurge » — inspirée de l'ésotérisme rabbinique — apparaît des plus « complexe et ambiguë » (cf. Méroz, L., « Le Démiurge et le Mal » in *René Guénon ou la sagesse initiatique*) explique que notre ami se permette ici de marquer la distance qui le sépare d'une conception démiurgique (sous-entendu... proprement « manichéenne »), telle qu'elle fut répandue par les gnostiques à l'époque des premiers siècles chrétiens.

son moyen caractéristique, limitant ainsi son domaine aux possibilités individuelles. Il ajoute :

> Je sais bien que l'idée de « charité » peut être transposée analogiquement, comme n'importe quelle idée peut l'être ; mais alors il ne saurait plus être question d'une application exclusive au domaine humain, qui est apparemment tout ce que vous envisagez. Il faudrait plutôt l'entendre au sens d'une « charité cosmique », comme les Arabes l'entendent, par exemple, quand ils parlent du saint qui « soutient les mondes par sa respiration » (ce qui se réfère d'ailleurs à une des significations symboliques du chapelet chez les Orientaux). En tout cas, si vous prenez la charité, comme on le fait d'ordinaire, dans un sens moral et social, son caractère sentimental ou affectif est manifeste ; et le mot d'« amour » que vous y joignez vient encore confirmer cette interprétation. Quant à l'« abnégation de soi », elle ne paraît qu'un reflet bien affaibli de ce que les Orientaux appellent de divers noms qui signifient tous l'« extinction du moi »... [54]

54. *Lettre de Guénon à N. Maurice-Denis*, 16 février 1919. Inédit. « (...) on peut remarquer que l'expérience mystique du Soi demande à l'âme de quitter le monde tout autrement que l'ascèse et la contemplation chrétiennes ; ici et là il faut 'franchir le pas', selon un mot du Père Lallemant ; mais dans l'effort naturel à contre-pente de la nature c'est pour répondre aux exigences d'une ascèse tout ordonnée à la gnose (a), exigences à la fois plus négatrices et moins profondes que celles de la perfection évangélique. Exigences plus négatrices : car ce qui est requis du chrétien, c'est le suprême détachement du cœur à l'égard d'un monde auquel il existe plus que jamais, qu'il continue de connaître et d'aimer, pour le salut duquel il souffre ; mais, ce qui est requis de l'âme dans l'autre cas, c'est qu'elle supprime purement et simplement le monde, qu'elle n'existe plus au monde, du moins jusqu'à ce que l'état de délivrance et de 'réalisation' ait été obtenu. Exigences moins profondes : car un détachement qui atteint seulement les racines de l'intelligence est moins profond qu'un détachement qui atteint les racines de la liberté elle-même, et qui ne fait pas seulement quitter le monde mais soi-même (je ne dis pas seulement l'égoïsme, les passions, etc., je dis le gouvernement en chef de soi-même) ; et un vide et une dépossession qui ont lieu par le Saint-Esprit et par la grâce doivent créer des souplesses et des abandons, et une mobilité à l'esprit qui souffle où il veut, et une réelle passivité à l'égard de Dieu, et une liberté, tout autres que l'ardente immobilité, l'inflexible confiance en les techniques de l'héroïsme, la victoire sur les prestiges de la multiplicité qui résulte de la plus tenace tension active, la concentration et la libération dont la nature est capable au sommet d'elle-même. » Maritain, J., *op. cit.*, p. 152-153.

(a) Que l'amour pour le suprême Seigneur ou pour un des Seigenurs subordonnés se joigne chez les yogui à cette contemplation intellectuelle, cela est normal ; mais il n'est pas le moyen formel de son expérience, et celle-ci reste essentiellement gnose.

Entre temps, Noële Maurice-Denis avait bien compris que le nœud de l'ontologie thomiste consistait dans l'opposition des notions de « puissance » et de « possibilité » en tant que fondant la distinction du créé et de l'Incréé. Elle en faisait donc définitivement le thème de sa thèse scolastique. A ce sujet, elle écrivait à Guénon que « l'initiative de la connaissance parfaite ne saurait venir que de l'Objet même de cette connaissance ». Dans sa réponse du 30 mars 1919, Guénon l'admettait « très volontiers mais [précisait-il] dans le domaine dont il s'agit, la distinction du sujet ne s'applique plus ». Quant à la crainte des « anges mauvais » exprimée par Noële Maurice-Denis, il précisait qu'elle n'était « nullement justifiée car, si leur action est très certainement susceptible de s'exercer dans certains domaines, et en particulier dans le domaine mystique (...) il n'en est plus du tout de même dans le domaine métaphysique, ou d'ailleurs rien de ' bon ' ni de ' mauvais ' ne peut trouver place, car il est bien au-delà de toutes les distinctions et oppositions de ce genre, éminemment contingentes ». Il ajoutait que « à part ce qui n'existe que négativement, c'est-à-dire comme privation ou limitation, tout doit se retrouver dans le principe », entendant par là à l'état inconditionné qui est celui de la non-manifestation, et, c'est en ce sens — à son avis — que doit s'entendre la notion théologique de « résurrection des morts ». Il concluait en précisant à Noële Maurice-Denis que « toute distinction du possible et du réel est proprement anti-métaphysique ». Nos deux amis étaient donc dans une impasse... mais ceci ne les empêchait point de poursuivre la discussion : ontologie pure, réduction du principe de causalité à celui de non-contradiction, distinction de l'essence et de l'existence, etc.

Au même moment, introduit par l'écrivain Gonzague Truc qui publie alors *Le retour à la scolastique* (1919), Guénon fournit, à partir de 1919, quelques comptes rendus [55] à *La Revue philosophique* et se présente au concours d'agrégation de Philosophie où il réussit l'écrit en se classant septième sur vingt-quatre, mais échoue à l'oral avec un sujet qui ne l'« intéressait nullement » [56] : l'idée de sacrifice... Guénon abandonne alors

55. Cf. la « Recension des comptes rendus de livres fournis par René Guénon » annexée au présent ouvrage.

56. *Lettre de Guénon à N. Maurice-Denis,* 8 septembre 1919. Inédit.

l'enseignement officiel, se réinstalle à Paris et songe à préparer une thèse de doctorat.

En décembre 1919, il est mis au courant du projet de *La Revue universelle* [57], fondée en 1920 autour de Jacques Bainville et de Henri Massis et dont Jacques Maritain devait assurer la chronique de philosophie. Pierre Germain et Noële Maurice-Denis souhaitaient bien y collaborer ; il en allait de même pour Guénon qui écrivait à son amie : « si je peux faire quelque chose pour la Revue, même en dehors de la portée philosophique, je le ferai très volontiers » [58].

INTRODUCTION GENERALE A L'ETUDE DES DOCTRINES HINDOUES

En juin 1920, la rédaction de l'*Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues* est terminée ; Guénon se met donc à rechercher un éditeur. A cet effet, il prend contact avec Levy-Brühl qui ne l'encourage guère à essayer de l'éditer chez Alcan. Il porte alors son manuscrit chez Marcel Rivière qui ne refuse pas « en principe, et à qui le sujet semble même plaire » [59]. Après accord favorable du Père Charles Eyselé s.m.l. — en l'absence du Père Peillaube — et de J. Maritain,

57. A la suite du legs de Pierre Villard en faveur de Charles Maurras et de Jacques Maritain, ce dernier rapporte, en date du 3 janvier 1920 : « Maurras propose que lui et moi nous versions chacun 50 000 francs à *La Revue Universelle,* ainsi serait marquée la double position de la revue ; celle-ci serait d'une part une tribune pour les idées de l'Action Française dans l'ordre politique, d'autre part une tribune pour la pensée chrétienne, et en particulier la pensée thomiste, dans l'ordre philosophique. Massis m'avait parlé de ce projet de revue en septembre dernier, mais en y faisant moins grande part de l'Action Française ; la revue, disait-il, aurait besoin du public d'Action Française pour partir, mais serait un organe indépendant, sans liaison expresse avec eux. J'hésite, consulte, et décide d'accepter, — avant tout en mémoire de Pierre Villard, et de la façon dont il a joint dans sa pensée l'œuvre de Maurras et la mienne.

(Ainsi se trouvait, hélas, accentuée cette espèce d'« entente cordiale » entre l'Action Française et moi, — fondée sur une équivoque et due à ma naïveté politique d'alors comme à l'influence du Père Clérissac — que je me suis tant reprochée plus tard et qui devait prendre fin lors de la révolte de l'Action Française contre les censures romaines. Toute coopération positive restait toutefois limitée à l'entreprise de la *Revue Universelle.*) » Maritain, J., *Carnet de Notes,* p. 179-180.

58. *Lettre de Guénon à N. Maurice-Denis,* 16 décembre 1919. Inédit.

59. *Lettre de Guénon à N. Maurice-Denis,* 16 juillet 1920. Inédit.

Rivière accepte d'éditer l'*Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues* à ses frais.

En septembre, le Père Peillaube propose à Guénon d'écrire quelques articles pour la *Revue de philosophie*. Notre ami y voit un encouragement et sa réaction est des plus heureuses : « cela me va tout à fait de faire quelque chose contre la Théosophie ». Comme Noële Maurice-Denis, il espère « que cela réussira mieux qu'avec les milieux universitaires » [60] et, à ce point de vue, reconnaît qu'il vaut mieux que son premier livre paraisse chez Rivière. En octobre, Guénon rencontre à nouveau le Père Peillaube « afin de savoir d'une façon un peu plus précise ce qu'il désire » [61]. Ainsi, de janvier à août 1921, il publiera sous la rubrique « Philosophie religieuse », un important article de soixante-quinze pages : *Le Théosophisme* — résumé d'un second volume à paraître la même année — accompagné d'un compte rendu d'un ouvrage de I. Goldziher *Le Dogme et la Loi de l'Islam* (1920) dans le numéro de septembre-octobre 1921.

Lors d'un nouvel échange de vues, en novembre 1920, le Père Peillaube s'offre même à intervenir auprès de l'éditeur Rivière au sujet de la thèse de notre ami. C'est qu'entre temps, Guénon avait décidé d'utiliser l'*Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues* comme thèse de doctorat. Sylvain Lévi et le Doyen Brunot paraissant d'accord, le titre avait donc été déposé en Sorbonne ; mais en mars 1921, on devait assister au revirement de Sylvain Lévi. Son rapport négatif mettait fin aux espoirs de Guénon de devenir docteur ès lettres avec *l'Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues*. Lévi jugea sans doute sa thèse non avenue [62] et quelque peu marginale : « Il entend exclure tous les éléments qui ne correspondent pas à sa conception (...) tous est dans le Vêdânta (...) il fait bon marché de l'histoire et de la critique historique (...) il est tout prêt à croire à une transmission mystique d'une vérité première apparue au génie humain dès les premiers âges du monde » [63]. Quant à Noële Maurice-Denis, elle se demande

60. *Lettre de Guénon à N. Maurice-Denis,* 17 septembre 1920. Inédit.
61. *Lettre de Guénon à N. Maurice-Denis,* 22 octobre 1920. Inédit.
62. A la même époque, Sylvain Lévi tient le propos qui suit : « Si nous voulons travailler à restaurer quelque culture, quelque harmonie européenne, méfions-nous des Asiatiques. Leur conseil ne nous vaudra rien. » In *Revue de Genève,* sept. 1921.
63. Extrait du rapport de Sylvain Lévi au Doyen Brunot ; rapporté in Laurant, J.-P., *L'argumentation historique dans l'œuvre de René Guénon,* p. 45.

si le revirement de Sylvain Lévi « ne vint pas de la similitude du sujet de Guénon avec celui de l'Indien Ghate dont la thèse [64], soutenue deux ans plus tôt en Sorbonne, présentait un point de vue nettement opposé, quoique prudent et sympathique ». De toute évidence, la méthode d'exposition de Guénon n'a rien de la méthode historique et critique universitaire... Déçu par l'université, Guénon semble confirmer son désir de se tourner de plus en plus du côté catholique où des preuves de sympathie lui ont déjà été données. En mars 1921, il écrit à son amie : « Je n'ai pas rencontré Maritain samedi ; il n'était pas resté à déjeuner à Paris, et on n'a pas pu me dire quand il devait partir pour Louvain. Je me demande s'il sera encore là jeudi ; peut-être tenterai-je de retourner le voir. En tout cas, si vous le rencontrez, vous pourrez le mettre au courant de ce qui m'est arrivé. » [65]

En février 1921, *La Revue universelle* avait publié un article de Noële Maurice-Denis consacré à *La Renaissance des études mystiques*. Digne reflet des récents acquis de notre jeune thomiste, cet article soutenait essentiellement que « l'intellect créé peut être amené à voir le suprême intelligible qui est l'essence incréée, mais qu'il n'en est pas naturellement capable, étant de soi inadéquat à cet intelligible. Pour qu'une adéquation se produise, il faudra donc une surélévation surnaturelle, une divinisation de la faculté suprême, dont précisément la grâce du Christ met en nous la possibilité. » Noële Maurice-Denis poursuivait en précisant que « la contemplation, au sens parfait du terme, est ainsi rejetée dans l'autre vie, où réside la béatitude » et ajoutait que, même si « l'intention demeure essentiellement intellectualiste (...), il s'agit là d'une réalisation imparfaite et obscure, où l'amour, en lequel consiste ici-bas la perfection chrétienne, a cette fois le primat sur l'intelligence ». Ce qui l'amenait à définir le mode « mystique » en soutenant d'abord que « la foi ' substance de ce que nous espérons ' étant en elle-même une connaissance extrêmement déficiente par rapport à la vision — c'est par la charité, qui crée en nous une sympathie vécue aux choses divines, et par les dons du Saint-Esprit qui actualisent intellectuellement cette sympathie, que nous pouvons alors atteindre à une connaissance pour ainsi dire *expérimentale* de Dieu. Et c'est ainsi que l'intellectualisme authenti-

64. Ghate, V.-S., *Etudes sur les Brahmas-Sutras et leurs cinq commentaires.*
65. *Lettre de Guénon à N. Maurice-Denis,* 7 mars 1921. Inédit.

que doit se perdre lui-même dans la vie d'oraison ». Il en résulte donc, d'une part, « que les ' phénomènes mystiques ' (...) ne peuvent être réels et valables que s'ils procèdent de la notion, seule scientifique et logique en cet ordre de ' vie surnaturelle ', et qu'à parler proprement, une contemplation mystique naturaliste est une simple absurdité » — d'autre part, seule la théologie catholique, étant en possession des principes qui rendent les états mystiques intelligibles, est habilitée à faire cette étude et à émettre un jugement ; le faire sans être armé de ces moyens d'investigation, c'est donc s'exposer « aux pires erreurs et aux plus ridicules confusions ». Mais Noële Maurice-Denis ne manquait pas de saluer au passage, quoique d'une manière assez ambiguë et sans le nommer, l'acquis guénonien en matière de dénonciation du théosophisme. En effet, elle ajoutait que « si philosophes et psychologues confondent trop souvent les états mystiques avec leurs contrefaçons, la diffusion, dans certains milieux, de la religiosité théosophiste risque actuellement de faire passer cette confusion dans une foule d'esprits mal éclairés ».

Dans sa lettre du 27 mars, Guénon maintiendra sa position en opposant à Noële Maurice-Denis la réalisation métaphysique comme plus surnaturelle que la réalisation mystique. En effet, il lui accorde ici que l'intellect créé ne peut, en soi, contempler Dieu, mais ne manque pas d'ajouter que l'épithète de « créé » ne peut s'appliquer à l'intellect pur et transcendant qui est « de l'ordre du non-manifesté et de l'inconditionné ». Noële Maurice-Denis note qu'ils retombaient à nouveau dans « le grand problème de l'*âtman* », mais relevait tout de même un petit progrès : Guénon reconnaissait la part de la *volonté* dans la réalisation mystique comme dans la réalisation métphysique, « du moins au point de départ, car ensuite la distinction [de l'intelligence et de la volonté] ne peut plus s'appliquer », disait-il.

Même si nos deux amis percevaient bien leurs divergences, Noële Maurice-Denis juge que Guénon était loin «des blasphèmes d'autrefois dans *La Gnose* » et considère que c'est dans ce sens qu'il aurait fallu poursuivre la route en obligeant Guénon à s'intéresser à la « réalisation » propre aux saints de la tradition catholique. A cet effet, elle avait déjà souligné dans *La Renaissance des études mystiques,* le témoignage capital de Thérèse d'Avila, de Jean de la Croix et de François de Sales — une tradition qui se perpétua aux XVIIème et XVIIIème siècles par les grands jésuites français : Lallemant, Surin, de Caussade

et Grou — poursuivis à l'aube du XXème siècle par les riches études sur la spiritualité, du chanoine Saudreau, des Pères Poulain s.j., Lamballe et Arintero o.p. Mais en même temps, elle ne pouvait que reconnaître le grand handicap de Guénon : malgré une éducation catholique, son ignorance face à sa propre tradition religieuse [66] ; ignorance dont elle inclinait à rendre responsable, pour une bonne part, l'abbé Gombault.

Entre temps, Guénon n'avait toujours pas réussi à revoir J. Maritain, sans doute occupé par les épreuves de son *Théonas* (1921) par le truchement duquel il s'apprêtait à présenter la métaphysique comme « la science la plus noble » [67] mais inféodée à la sagesse mystique d'ordre surhumain et surnaturel, à dénoncer le trop fameux « mythes du progrès nécessaire » et à

66. Plus tard, le Père Henri de Lubac s.j. — visant plus spécialement les notes introductives signées respectivement par la Rédaction et par R.B. et insérées au début de l'article de Noële Maurice-Denis Boulet (cf. n° 77, p. 17-19) paru dans *La Pensée catholique* en 1962 — fera remarquer à notre amie :

« (...) la note de la Rédaction me paraît bien minimiser les choses en attribuant l'attitude de Guénon à une ' simple ignorance ' du christianisme, alors qu'il y avait chez lui une hostilité réelle à ce qui fait la moelle de l'Evangile, à l'esprit de Notre Seigneur Jésus-Christ ; (...) comment [peut-on] dire simplement que Guénon est ' dépassé ' dans des problèmes qu'il traite en opposition si foncière à la Révélation chrétienne ; comment [peut-on] dire encore qu'il ' contribue si heureusement à restaurer ' l'idée de ' tradition ', comme s'il avait failli seulement dans les ' applications '. J'ignore qui est R.B. (a) et je suppose que c'est quelqu'un d'extrêmement estimable ; mais je déplore de le trouver si peu sensible aux exigences de notre Foi.

Que vous, Madame, qui avez connu René Guénon, soyez très indulgente à l'homme, et même quelque peu à sa doctrine, je le comprends parfaitement ; vous le discutez d'ailleurs en des pages qui me paraissent excellentes. Et l'on doit vous être extrêmement reconnaissant pour tout ce que vous nous apportez. Mais je suis effrayé du ' Christianisme ' dont font preuve les deux textes [ci-dessus mentionnés], dans une Revue qui veut paraître plus que toute autre spécialisée dans les questions d'orthodoxie ». *Lettre du Père H. de Lubac s.j. à N. Maurice-Denis Boulet,* 31 décembre 1962. Inédit.

(a) ' Les initiales « R.B. » ne correspondant à aucun des collaborateurs habituels de *La Pensée catholique,* nous émettons l'hypothèse qu'elles puissent s'appliquer au mari de Madame Noële Maurice-Denis Boulet, le chartiste Robert Boulet.

67. « (...) tout en constatant comme un fait (singulièrement grave à vrai dire) l'affaiblissement général de l'intellect dans les temps modernes, nous ne professons pas pour cela, comme l'ésotérisme et le pur traditionalisme de l'Orient, l'absolue immobilité de la métaphysique. » Maritain, J., *Théonas,* p. 203.

dévoiler l'ampleur d'une stratégie à la mesure de l'enjeu [68]. Guénon attendait maintenant la parution de l'*Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues* pour reprendre contact. En mai, c'était chose faite.

Comptes rendus de Noële Maurice-Denis

Le premier des deux articles/comptes rendus promis par Noële Maurice-Denis parut donc dans *La Revue universelle* du 15 juillet 1921, sous le titre *Les Doctrines Hindoues* et ceci, dans le cadre de la rubrique philosophique, confiée à la responsabilité de J. Maritain. Relevons donc à la suite de Noële Maurice-Denis que ce substantiel article de dix grandes pages avait d'abord fait l'objet d'une discussion et d'une révision avec ce dernier... qui désirait lui voir indiquer dans un paragraphe spécial que « la métaphysique de Guénon est radicalement inconciliable avec la foi ». Noële Maurice-Denis ajoute que « pour finir, il rédigea lui-même la dernière phrase servant de conclusion » tout en la laissant libre de la modifier sur épreuves — ce qu'elle ne fit pas. Le paragraphe en question se lit comme suit :

> R. Guénon voudrait que l'Occident dégénéré allât demander à l'Orient des leçons de métaphysique et d'intellectualité. C'est seulement au contraire dans sa propre tradition et dans la religion du Christ, que l'Occident trouvera la force de se réformer lui-même en l'ordre véritable, et d'enseigner l'orgueilleuse sagesse de l'Orient. Et si le pseudo-orientalisme théosophiste dont la propagande inonde actuellement l'Occident représente pour l'intelligence une menace de déliquescence et de corruption radicale, il faut bien avouer que le remède proposé par M. Guénon, — c'est-à-dire, à parler franc, une rénovation hindouiste de l'antique Gnose, mère des hérésies, — ne serait propre qu'à aggraver le mal. [69]

68. « Quand deux doctrines opposées dans l'esprit et logiquement inconciliables dans les principes se rencontrent, que voulez-vous qu'elles fassent, ô sensible Philonous, sinon de chercher à se dévorer ? Il faut que l'une mange l'autre, non pour le plaisir de la détruire, mais pour s'en engraisser et maintenir sa propre vie. Il n'y a rien de féroce comme les pensées pures. (...) tout est à nous, si nous sommes au Christ ». *Ibid.*, p. 184 et 202.

69. Maurice-Denis, N., « Les Doctrines Hindoues », *La Revue universelle,* 15 juil. 1921, p. 246.

La réaction de Guénon fut de « vif mécontentement », tant pour l'ensemble de l'article que pour sa conclusion, dont il semble avoir toujours ignoré le véritable auteur [70]. Tout en reconnaissant qu'on ne pouvait tout de même pas présenter aux lecteurs de *La Revue universelle* l'hindouisme de son ami comme la vérité pure et qu'elle avait « le droit strict de parler de son livre en juge et non en disciple », Noële Maurice-Denis regrettera par la suite certains points de sa critique. A la suite de Guénon, qui, dans cette lettre du 28 juillet 1921, lui reprochait d'identifier « le catholicisme au thomisme », elle déplorera d'avoir opposé explicitement la pensée de son ami à celle de saint Thomas, en prenant l'excuse de sa « culture alors exclusivement ecclésiastique et universitaire ».

Voyons donc le contenu de cet article qui, compte tenu de son contexte d'élaboration [71], situe fort bien la naissance « officielle » de l'œuvre guénonienne à son époque, face aux inévitables objections philosophiques, en l'occurence le milieu néothomiste des années 20.

L'essentiel consiste à se demander « si les idées, védistes ou non, de M. Guénon sont vraies et jusqu'à quel point nous pouvons partager la certitude que respire chaque page de son livre ». Dans un premier point ,l'auteur accorde à Guénon que « la métaphysique ne saurait progresser en soi », mais elle demeure persuadée « qu'un homme de génie, respectueux de l'acquis du passé, peut y ajouter des précisions, des approfondissements, des gains réels et précieux ».

Dans un second point, tout en reconnaissant comme un fait, « une tradition et des principes provenant peut-être de la primitive amitié entre Dieu et l'homme » [72], Noële Maurice-Denis

70. Notons que pour l'ensemble des documents consultés dans le cadre de la présente étude, nous n'avons relevé, sous la plume de J. Maritain, aucune allusion directe à la personne ou à l'œuvre de Guénon — si ce n'est dans ce même numéro du 15 juillet 1921 de *La Revue universelle,* à l'occasion d'un article/compte rendu de l'ouvrage de M. Maeterlinck *Le grand secret* : « M. Maeterlinck est trop intelligent pour faire ouvertement crédit aux 'théosophes' (dont M. René Guénon, en plusieurs articles de la *Revue de philosophie* que je signale en passant, et auxquels fera suite un livre important, nous dévoile l'histoire remplie de fraudes et de mensonges) » (p. 495).

71. Précisons qu'après la lecture du *Théonas,* il apparaît bien que la critique proprement métaphysique, c'est-à-dire les deux premiers points de l'article de Noële Maurice-Denis, s'en inspire directement.

72. Cf. Commentaire de Noële Maurice-Denis Boulet sur la révélation primitive, *op. cit.,* n° 78-79, p. 141 et n° 80, p. 72-76.

estime que cela ne modifie point la nature de l'intelligence humaine qui, en tant que telle, doit acquérir laborieusement les idées « par *abstraction* (contrairement aux anges qui les possèdent par *innéisme* et par *infusion*) à partir des objets présentés par nos sens » et qui, en tant qu'abandonnée après la Chute, est condamnée « à n'avoir d'autre point de départ que son expérience individuelle et limitée ». Une démarche que Guénon, suivant les Hindous, ne paraît point admettre puisque toute sa théorie de la connaissance découle d'une distinction « légitime, mais dont il force la valeur » entre la raison et l'intelligence. Là où Guénon tend à discerner une opposition — nous dirions une séparation nette — Noële Maurice-Denis reconnaît au contraire « deux modes d'un même principe connaissant » où la raison est perçue comme « la forme que prend nécessairement l'exercice de l'intelligence chez l'homme, précisément parce que *l'intuition intellectuelle est chez lui réduite au minimum* » [73]. Ainsi, « la triple et concordante opposition », que notre critique croit discerner chez Guénon « entre raison et intelligence, général et universel, science et métaphysique », est jugée « excessive, sans valeur pour l'homme qui est à la fois plus simple et plus complexe et que [cette opposition] tend à élever trop haut lorsqu'il contemple, à trop abaisser quand il induit, déduit, agit ou expérimente ». Par contre, on reconnaît que Guénon « a bien raison de dire que c'est la logique qui se fonde sur la métaphysique et non pas l'inverse », mais on a soin de préciser aussitôt que « c'est vrai *en soi,* mais *pour nous,* humains, c'est de la logique qu'il faut partir », cette dernière n'étant pas « seulement un mode de formulation, mais un mode de penser nécessaire ». Ce qui amène à considérer le syllogisme grec comme plus parfait que « l'argument hindou à cinq branches » [74] dont Guénon le fait dériver, et à juger que les Hindous vont trop loin « en affirmant que la logique porte directement sur les choses ». De même, on accorde à Guénon « qu'il a raison d'exclure absolument de la métaphysique la méthode expérimentale, et de préférer sans hésitation la certitude métaphysique purement intellectuelle et qui se justifie en elle-même » ... mais si l'on discute une vérité métaphysique, c'est qu'on l'a mal comprise, donc qu'on n'a pas su s'élever au niveau du point de vue où son évidence apparaît. C'est ainsi que « la difficulté de s'élever à ce point de vue [métaphysique], qui n'est nullement ' immédiat ' constitue une occasion d'illusion, et dans aucune autre discipline il n'est plus nécessaire d'être prudent à affirmer ». D'où la déduction que si cette « certitude est parfaite *en soi,* elle est très imparfaite *pour nous,* et inférieure sous ce rapport à celle de la mathématique ».

Dans un troisième point, partant de l'énoncé qui veut que « pour les Orientaux, il y ait de l'inexprimable, mais point de mystère », l'auteur avance que la métaphysique hindoue, telle que Guénon la caractérise « se présente comme une gnose parfaite, comme un gnosticisme absolu ». En effet, bien qu'on estime qu'« infini » et « parfait » sont synonymes pour les Orientaux comme pour les chrétiens (contrairement aux Grecs de la période pré-alexandrine), on a du mal à soutenir avec Guénon que la métaphysique hindoue n'aboutit point à une « conception panthéistique ». Face à l'affirmation qui veut que le monde ne soit point distinct de *Brahma,* mais que *Brahma* soit distinct du monde — ce dernier étant nul par rapport à l'infinité du premier — l'auteur admet que Guénon peut avoir raison sur ce point mais... *juge la question subtile et fort complexe* [75] et précise qu'« il y a bien des manières d'être panthéiste, sans être pour cela ' naturaliste ', spinoziste ou hégélien ». En outre, on est frappé par le refus d'identifier l'infini à l'être. Là encore, les Hindous paraissent outrepasser la vérité « car si l'être ne peut s'appliquer à tout lorsqu'on l'entend d'une

73. C'est nous qui soulignons.

74. Il s'agit des cinq membres ou parties constitutives du *Nyâya,* partie de la doctrine qui équivaut essentiellement à la Logique :
pratijnâ : la proposition ou l'assertion qu'il s'agit de prouver ;
hêtu : la raison justificative de cette assertion ;
udâharana : l'exemple venant à l'appui de cette raison, et lui servant d'illustration en quelque sorte en rappelant un cas ordinairement connu ;
upanaya : l'application au cas spécial qui est en question, celui de la proposition énoncée tout d'abord ;
nigamana : le résultat ou la conclusion, qui est l'affirmation définitive de cette même proposition comme démontrée.
Cf. *IGEDH,* p. 216.

75. C'est nous qui soulignons.
A ce propos, ajoutons quelques points relevés plus haut dans le présent article : « Nous aurions encore bien des réserves à faire sur l'application des principes ' non-dualistes ' à l'ontologie et à la cosmologie, notamment sur la conception de la substance et de l'accident, qui va à supprimer en somme l'ordre proprement accidentel (et cela pour des raisons semblables à celles de Leibnitz) ; sur celle de la causalité, qui comporte, cependant quelques idées très justes et très intéressantes sur la *simultanéité* essentielle de la cause et de l'effet. »
Maurice-Denis, N., *op. cit.,* p. 244.

manière *univoque,* cette action entendue comme elle doit l'être, d'une manière *analogue,* se dit de tout, même de l'infini ».

Dans un quatrième point, formulant l'hypothèse que les doctrines exposées par Guénon sont « vraiment orientales », Noële Maurice-Denis en vient à ce qu'elle considère comme le grand point de divergence entre l'Orient et l'Occident à savoir, *le problème moral* [76] : exemple-type, sur le plan humain, de l'« hyper-intellectualisme hindou ». Elle relève d'abord que Guénon n'en donne aucune solution : « il le supprime et exclut la morale de la philosophie ». C'est pourquoi elle ira jusqu'à comparer « cet ennemi des sociologues » à Durkheim. Dans sa lettre du 28 juillet, Guénon notera jusqu'à quel point ce rapprochement avec Durkheim l'avait piqué au vif... tout en s'obstinant à identifier moral et sentimental. Noële Maurice-Denis soutient au contraire « que la morale philosophique [77] peut exister, qu'elle existe chez les Grecs, et que l'éthique d'Aristote découle de sa psychologie et de sa métaphysique, qui n'ont rien de sentimental ». Quant à la notion de *dharma* [78], l'auteur semble bien convaincu — malgré les protestations de Guénon — que, sans être « morale » en soi, cette notion le devient « aussitôt qu'on l'applique à la nature humaine. Il suffira en effet que la conformité ou l' ' inconformité ' (*adharma*) soit volontaire pour que nous entrions dans le domaine moral ».

Le cinquième et dernier point se résume en une brève allusion à l'« un des points les plus délicats et les plus obscurs » de l'*Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues,* nous voulons parler de la conception guénonienne de la réalisation spirituelle. Noële Maurice-Denis se montre d'accord sur la possibilité d'une « contemplation qui dépasse la connaissance discursive », mais elle précise qu'« une telle aspiration ne saurait s'arrêter que dans la vision *essentiellement surnaturelle* de l'être divin » et donc, « prétendre la satisfaire par les procédés de la métaphysique et sans le secours de la grâce » apparaît comme « un exemple éminent d'égarement philosophico-mystique ».

76. C'est nous qui soulignons.

77. Comme nous l'avons déjà précisé, le présent article de Noële Maurice-Denis se limite à une analyse proprement « philosophique » de l'ouvrage de Guénon.

78. Loi — Vouloir universel — Conformité à la nature essentielle des êtres, réalisée dans la constitution hiérarchiquement ordonnée de leur ensemble — Equilibre fondamental — Harmonie intégrale — Justice — Ordre total.
Cf. *IGEDH,* p. 187-188.

Contre Guénon qui tient à réserver au mot mystique un sens exclusivement « affectif », elle n'hésite pas à dénoncer « la réalité de formes purement intellectualistes de pseudo-mysticisme [qui] ne sont pas les moins pernicieuses ». A ce sujet, l'auteur se borne à signaler « qu'au point de vue de la foi catholique » le brahmanisme de Monsieur Guénon exigerait des réserves bien plus graves encore qu'au seul point de vue philosophique — où on avait résolu de se placer ici. A ceci, Guénon rétorquera, dans la lettre susdite, « je sais qu'il est des Catholiques éminents [79] qui sont loin de partager votre façon de voir et de trouver les prétendues incompatibilités qui paraissent vous effrayer ». Il croit même pouvoir « invoquer l'autorité d'un cardinal qui n'est mort que depuis peu d'années... » et reprochera à Noële Maurice-Denis son identification du catholicisme tout entier au thomisme et, « plus exactement, à une certaine interprétation du thomisme » ; reproche qu'elle endossera par la suite — comme nous l'avons déjà fait remarquer.

Quant à la conclusion (de la propre main de Maritain) où l'auteur paraît identifier la gnose en soi à la gnose historique « mère des hérésies », Guénon repoussera toute attaque en affirmant que « cette déformation grecque d'idées orientales incomprises [le gnosticisme] ne [l'] intéresse pas le moins du monde» et signalera d'ailleurs qu'il a veillé soigneusement à s'abstenir d'employer ce mot même de « gnose » — « malgré sa parfaite équivalence avec le sanscrit *jnâna* » se contentant de celui de « métaphysique » ou, à la rigueur, de « connaissance », toujours mû par « le désir d'écarter tout ce qui risque d'être mal compris, dans la mesure où il est possible de le prévoir » [80]. En réponse, Noële Maurice-Denis croira bon de s'excuser en assurant à son ami qu'elle considère son passage dans l'Eglise gnostique comme « n'engageant pas sa pensée présente » et en lui promettant un second compte rendu plus libre et plus littéraire qui parut en août 1921, dans la revue de Gaston Bernonville *Les Lettres,* sous le titre *Intellectualisme d'Orient et religion d'Occident* que Guénon jugera « plus modéré dans l'ensemble ».

79. Nous ignorons l'identité de ces « Catholiques éminents » auxquels Guénon fait allusion en cette année 1921.

80. Il faut se rappeler à la suite de F. Vreede que ce que Guénon avait constamment essayé de suggérer par le terme « métaphysique » — il finira par accepter sans difficulté de le rendre sous le dénominatif *philosophy* dans la traduction anglaise de ses ouvrages. Cf. Vreede, F., « Memorian René Guénon », n° spécial des *E.T.,* juil.-sept. 1951, p. 342.

Dans un long commentaire (vingt pages) double du précédent, Noële Maurice-Denis s'attache de façon plus particulière à la notion de « religion » que Guénon lui avait d'ailleurs signalée comme ayant été à peine effleurée lors du précédent article. Elle relève d'abord que, même si à la suite du Père Léonce de Grandmaison s.j.[81] Guénon définit la religion comme comportant essentiellement la réunion de trois éléments d'ordres divers : un dogme, une morale et un culte, il n'en demeure pas moins que l'élaboration de Guénon autour de la notion de religion est inconciliable avec la théologie catholique. En effet, partant de la définition fournie par le Père Garrigou-Lagrange o.p.[82] à savoir, « l'ensemble des vérités et des préceptes par lesquels notre vie est ordonnée à Dieu », il ne semble pas à Noële Maurice-Denis que « l'élément ' formel ' de la religion [soit] dans l'union, dans la réunion en un seul tout, du dogme, de la morale et du culte (ce qui paraît être l'opinion de M. Guénon), mais plutôt dans la *fin* des vérités et des préceptes, qui est de soumettre notre vie et d'unir notre esprit à un Principe suprême ». C'est pourquoi l'idée guénonienne qui veut que la notion même de « religion » soit toute imbibée de « sentimentalité » lui apparaît tout autant irrecevable, en contexte catholique tout au moins.

Compte tenu de la définition et de la démonstration qu'en donne Guénon, Noële Maurice-Denis veut bien admettre, à la rigueur, qu'il n'y ait point de « religion » en Orient ... et en tire même une « conséquence intéressante et curieuse » d'un point de vue chrétien — conséquence d'ailleurs admise par Guénon — à savoir qu'il n'y a que « le grand fait qui sort d'Israël » qui soit proprement « religieux ». Elle considère alors — toujours à la suite de Guénon — que si « le Juif est avant tout un moraliste et un ' affectif ' » et, en tant que tel, le modeleur de « la mentalité de l'Occident moderne (...) qui constitue dans l'histoire de l'humanité une anomalie » s'opposant à la fois à la mentalité de l'antiquité gréco-romaine et à celle de l'Orient asiatique — il y a par contre deux manières d'interpréter ce fait :

81. Grandmaison, L. de s.j., « L'étude des religions » in Huby, J., (sous la direction de) *Christus. Manuel d'histoire des religions,* p. 1-44.

82. Garrigou-Lagrange, R. o.p., *Theologiua fundamentalis secundum S. Thomae doctrinam. Pars apologetica. De revelatione per Ecclesiam catholicam proposita...*

On peut dire (c'est bien ainsi, croyons-nous, que l'entend M. Guénon) : ce fait fâcheux représente une « déficience de l'intellectualité » et une décadence métaphysique bien conforme au tempérament d'Israël, à la fois enthousiaste pour l'idée et peu propre à la spéculation philosophique. On peut dire au contraire : ce fait béni est le seul grand fait de l'histoire du monde; c'est la révélation surnaturelle, par laquelle Dieu a réparé la chute de l'origine. C'est la vocation de l'humanité au divin, et il n'est point étonnant que nous ne trouvions pas en dehors de la religion révélée, qui est la vraie religion, les caractères *parfaitement réalisés* de la mentalité religieuse. En dehors de ce sillon lumineux et brûlant, le fait religieux est nécessairement imparfait, mêlé, non systématisé comme tel. La « religion naturelle » n'a et ne peut avoir qu'une existence idéale, ou du moins limitée à des individualités isolées, sans voix civilisatrice, sans influence capable de créer un courant traditionnel.[83]

Ce qui n'empêche point Noële Maurice-Denis de reconnaître des caractères — fragmentaires, imparfaits, isolés — de la « religion » en dehors de la Révélation judéo-chrétienne, contrairement à Guénon qui « restreint le sens de ' religion ' à la véritable et à ses hérésies ». Elle considère que, objectivement parlant, « cela vaut certes mieux » puisque « sa définition, précise et partant d'un centre, a un caractère philosophique et même théologique » — ce qui fait d'ailleurs « la clarté de sa thèse » ; mais elle juge de même que le concept guénonien de « religion » peut être étendu analogiquement « aux doctrines qui participent *imparfaitement* à sa définition ». Partant de l'idée que, pour Guénon, ce qui est « formellement » religieux, c'est une tendance « sentimentale » à laquelle se rattache directement la morale, Noële Maurice-Denis se permet de poursuivre le raisonnement : « Et si la morale se rattache à une doctrine, c'est que cette doctrine est elle-même sentimentale. Ainsi le point de vue religieux aboutirait au moralisme ». Or, s'il est certain qu'il y a eu « moralisme » en Grèce après Aristote, et à Rome, lors de la floraison du stoïcisme et de l'épicurisme, il n'y avait rien là de religieux. Donc, le moralisme sentimental de Guénon se révèle d'un « genre spécial », que Noële Maurice-Denis tente d'approfondir à l'aide de la notion guénonienne de « théologie » qui se démarque de la « métaphysique » par son caractère « ' affectif ' (...) surtout accentué quand il s'agit de

83. Maurice-Denis, N., « Intellectualisme d'Orient et religion d'Occident », *Les lettres,* août 1921, p. 206.

théologie mystique ». Le grand mot est écrit... mais ceci a du moins l'avantage d'être « très clair » et de permettre à Noële Maurice-Denis de redresser — d'un revers — la perspective qui s'impose en contexte chrétien :

> Lorsque l'on déclare que la religion est formellement sentimentale, on veut dire par là qu'elle est formellement mystique. Et ce qu'on veut dire ainsi, bien qu'on le dise mal, est tout à fait juste. Il n'y a point vraiment religion, mais seulement superstition, là où n'existe *nullement* l'intention mystique.[84]

La question demeure de savoir en quoi consiste cette intention. C'est ainsi que, reprenant la suite de la définition du Père Garrigou-Lagrange qui précise : « La religion prise au sens *subjectif* (c'est bien donc le mysticisme, du moins en son fondement) est, *non pas une émotion de la sensibilité,* mais une disposition volontaire de l'esprit, c'est-à-dire une vertu, par laquelle l'homme, connaissant qu'il existe un Principe suprême, est incliné à lui rendre un culte, à cause de son excellence et de sa souveraineté », il semble bien à Noële Maurice-Denis que la religion soit quelque chose de *sui generis*[85] s'opposant à l'intellectualisme absolu que Guénon attribue aux Orientaux et elle note à cet effet :

> Le « sentiment » y a peut-être sa part, mais incomparablement moins importante que celle de la volonté, et subordonnée à celle-ci. Ainsi la « croyance », intellectuelle pour une part, est aussi un acte de volonté. La morale est le domaine propre du volontaire, et, comportant, outre les devoirs sociaux, des devoirs personnels, elle découle certainement du dogme, du moins dans le Catholicisme (dans l'Islamisme aussi, et si nous comparons notre morale à celle des Musulmans, nous verrons que les différences de préceptes proviennent des différences de doctrines. C'est aussi bien vrai pour toutes les hérésies). La charité n'est point un sentiment, mais une qualité de vouloir, une vertu. Le culte est l'expression du culte intérieur, qui est plus proprement « mystique ». (...) Quant à la théologie, elle n'est pas une application de la métaphysique à la religion, ni une expression religieuse de certaines vérités métaphysiques. Les domaines de ces deux sciences sont distincts, quoique voisins, l'une partant de principes naturellement connus, l'autre de vérités révélées. La théologie nous enseigne que son objet

84. *Ibid.*, p. 207-208.

85. « De son espèce ; De ce qui n'appartient qu'à [elle]. » Trad. *Petit Larousse.*

> est Dieu même, en tant que Dieu, (*sub ratione deitatis*), alors que la métaphysique étudie Dieu « en tant qu'être ».[86]

Noële Maurice-Denis entreprend alors de réfuter la double assertion qui veut que la réalisation mystique soit caractérisée par l'incomplétude et la sentimentalité. A propos du caractère dit « incomplet » de la contemplation mystique, elle suit la schématisation de Guénon faisant correspondre — chez les Hindous — la connaissance métaphysique *théorique* à la réalisation « virtuelle » et la connaissance proprement dite à la réalisation « effective », et pose la question : « Mais qu'y a-t-il, dans l'ordre de la connaissance, de si ' effectif ' que l'intuition métaphysique soit virtuelle, c'est-à-dire symbolique par rapport à cela ? » ... Il lui semble que « *cela* (...) doit nécessairement être une connaissance par laquelle l'esprit puiserait à même l'objet, sans cette ' espèce cognitive ' qui peut subsister comme moyen dans l'intuition même ; ainsi Dieu se connaît lui-même »[87], et elle considère que ceci rejoint précisément l'enseignement de la théologie catholique au sujet de la vision béatifique : « le seul cas où l'identification[88] entre le sujet et l'objet soit aussi parfaite, provenant de ce que l'élu divinisé par la lumière de la gloire, connaît Dieu comme Il se connaît, c'est-à-dire sans autre moyen ni idée que l'essence divine elle-même » et où le caractère « incomplet » n'est redevable qu'au fait qu'il s'agit d'un « état de voie » et non d'un « état de consommation ».

Quant au caractère « sentimental », Noële Maurice-Denis reconnaît volontiers que la contemplation mystique n'est pas *purement* intellectuelle mais elle considère que, compte tenu de la concentration (volontaire) et autres « adjuvants », il en va de même pour les Hindous. Si on lui rétorque que, contrairement aux mystiques, le seul moyen indispensable pour les Hindous demeure la « théorie », elle ne manque pas de préciser que « si la ' théorie ' métaphysique et théologique n'est point nécessaire au mystique, c'est qu'elle lui est donnée par sa ' réali-

86. *Ibid.*, p. 209.

87. Tout au moins — en remplaçant « Dieu » par *Brahma* — c'est ainsi que les Hindous conçoivent la chose. Telle est bien la pensée de Noële Maurice-Denis.

88. Notons que Noële Maurice-Denis utilise rarement, sinon jamais, les termes d'usage en contexte chrétien : *union, communion, participation* — qui se veulent plus qu'une nuance par rapport au mot « identification ». Tout en ne niant point le caractère orthodoxe de ce dernier, signalons qu'il gagne à être explicité, surtout dans le présent contexte qui prête à une certaine équivoque.

sation ' même, du moins quant au minimum de vérités indispensables ». Ainsi, le *yogi* reste, à ses yeux, un mystique. Le plus souvent, un « faux mystique » puisqu'il tend à sa fin [89] par ses seules forces ; parfois, un « vrai mystique » si (« sous toutes réserves »...) Dieu lui prête une aide « puisque le don surnaturel proprement dit reste nécessaire à qui veut contempler Dieu ». En effet, dans l'optique de notre jeune thomiste, la condition essentielle du mysticisme orthodoxe demeure « l'humble docilité devant Celui qui prend l'initiative et se révèle à l'homme librement » ; et ainsi ,tout autant que la métaphysique hindoue, le mysticisme de l'Inde lui paraît inconciliable avec la foi chrétienne.

Le dernier point de cette analyse-critique se résume en une réflexion sur la civilisation moderne et le mystère qu'elle renferme, à partir du constat guénonien de décadence dont Noële Maurice-Denis reconnaît d'ailleurs, pour une bonne part, le bien-fondé. Elle note en effet que « le danger de la civilisation chrétienne était dans sa perfection même, qui supposait l'équilibre supérieur de la grâce. Rompu cet équilibre, on n'en retrouve aucun ». Seules semblent subsister les erreurs modernes « laïcisations de vérités religieuses » :

> L'idée que la destinée à la justice et au parfait bonheur est pour chacun des hommes et que nul ne doit être sacrifié devient ainsi notre individualisme destructeur. Le libéralisme admirable de l'Eglise et l'égalité surnaturelle ont permis la naissance du démocratisme. Nos romantismes viennent de ce que l'Eglise avait su diviniser tout l'homme, et même sa sensibilité. Il n'est pas jusqu'à notre goût excessif du progrès matériel qui ne procède quelque peu de sa charité sans bornes pour ses enfants, et l'on peut rattacher notre illusion de refaire le Paradis terrestre à l'indulgence toute maternelle avec laquelle elle nous en présentait, lorsqu'elle le pouvait et dès qu'elle le pouvait, le souvenir et l'espérance. Par son habitude de nous faire aspirer au meilleur et au surnaturel, elle a créé une race insatisfaite de l'ordre humain. Son art ne saurait se fixer dans le hiératisme, car elle sait trop tout ce qui manque à la perfection. L'humanitarisme, encore un serpent réchauffé dans son sein, car elle aime l'homme, plus qu'il n'a jamais pu s'aimer lui-même. [90]

89. Noële Maurice-Denis écrit : « à la ' vision faciale ' de Dieu ». Nous aurions préféré, quant à nous, et compte tenu du contexte : « à une fin naturelle ». En effet, Guénon ne saurait agréer le terme de « vision » ; dans sa perspective, il ne s'agit pas de « voir » mais de s'« identifier » sous mode *advaïta* (non-dualité) : ni *Brahma*, ni hors *Brahma*.

La vie surnaturelle ne constituant pas pour l'humanité terrestre un présent facile à utiliser, le danger résidait bien dans cette supériorité même. Le fait que la solution ne permettait « aucune concession à l'esprit du monde » explique donc « la nécessité sociale des Saints qui, par l'exemple de leur amour surabondant et héroïque, pouvaient seuls répandre *le goût contre-nature de la Croix* » [91]. Ainsi et malgré tout, « l'Europe a pourtant encore le droit de se représenter comme maîtresse et comme juge dans l'univers. Quoique bafouée, l'Eglise subsiste, et, sans elle, il y a longtemps que cette civilisation moderne, à l'envers de tout ordre et de tout bon sens, se serait détruite elle-même ». En face de la prévision émise par Guénon d'un changement plus ou moins prochain mais radical, et ceci par notre assimilation à l'Orient ou encore par un « retour » à l'intellectualisme d'Orient — Noële Maurice-Denis s'abstient soigneusement de prédire... Elle se limite à émettre l'hypohèse fort judicieuse qu'« il se pourrait au contraire que l'Orient soit gagné par la maladie occidentale ». Comme Guénon, elle souhaite une renaissance métaphysique chez les élites et une renaissance religieuse dans la masse mais elle précise bien en conclusion que « ce n'est pas pour les mêmes raisons que lui, ni uniquement dans le but de préparer le rapprochement de l'Orient et de l'Occident » ; compte tenu de l'essentiel, les Orientaux ne pourraient manquer d'être « nos élèves, car nous possédons un ferment surnaturel que Dieu a confié à l'Occident, et que, volontairement ou non, celui-ci répandra sur le monde ».

Compte rendu du Père Bernard Allo o.p.

Entre temps, les dominicains de la *Revue des sciences philosophiques et théologiques,* sous la plume du Père Ernest-Bernard Allo [92], et dans le cadre du « Bulletin de science des religions », incluaient une recension de l'*Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues.* Le Père Allo croit discerner chez Guénon, inconnu jusqu'alors, « certainement un homme de bonne foi, et, qui plus est, un homme de foi, non pas religieuse, mais

90. *Ibid.,* p. 218-219.
91. C'est nous qui soulignons.
92. Allo, E.-B. o.p., « Brahmanisme » (recension), *Revue des sciences philosophiques et théologiques,* juil. 1921, p. 461-465.

métaphysique ». Il juge même que dans « sa partie négative » le livre « ne manque pas de force ». Mais il ne peut s'empêcher de souligner que, dans l'ensemble, le jugement de Guénon sur l'Occident « a toute la paisible injustice d'un doux sectaire » et le Père Allo note à cet effet que « l'Intellectualité pure a aussi ses illuminés, qui sont plus raffinés sans doute que les théosophes dont [Guénon] se moque, mais qui ne sont pas aussi ' métaphysiciens ' qu'il le croit ». Il en veut pour preuve « ce monisme ou ' doctrine de la non-dualité ' » qui, à son avis, « ne constitue rien de bien neuf pour quiconque connaît l'histoire de la philosophie ; par contre, ce qui est neuf, c'est cette magnifique et tranquille assurance à révéler ces choses comme des vérités indiscutables »[93]. Parallèlement à Noële Maurice-Denis, et afin de dénouer le nœud gordien de la doctrine advaïtine, il relève chez Guénon, comme chez ses « brahmanes apologistes », l'échec à distinguer entre *identité* et *causalité*, la confusion de *l'être relatif* et de *l'être illusoire* et, sous prétexte que « connaître c'est être », la non-distinction de « *l'être réel subjectif* avec *l'être purement objectif de connaissance*[94] qui, excepté Dieu, s'y surajoute comme un complément d'un tout autre ordre », ... relativisant d'autant cette prétendue « réalisation métaphysique », que notre dominicain n'hésite pas à assimiler au « sommeil quiétiste » de ceux qu'il préfère continuer à appeler comme tout le monde, les « panthéistes ». Tel l'abbé Joseph Mansion dans la *Revue néo-scolastique de philosophie*[95] pour qui « le terme de panthéisme est le seul qui convienne à un système enseignant à l'individu que le salut c'est l'absorption dans l'Un, qui est en même temps le Tout ». Percevant l'ouvrage de Guénon comme un assaut contre de « multiples moulins à vent », le critique de Louvain ajoutait au sujet du postulat guénonien de l'ancienneté de la tradition orale, qu'il lui apparaissait aussi « gratuit » en ce qui concerne la métaphysique hindoue, qu'« absurde » en ce qui concerne la philosophie grecque. Malgré le caractère « excentrique » de l'*Introduction Générale à l'Etude*

93. « Il est très intéressant, cet exposé ; mais est-il vrai ? Est-ce que les polémiques n'ont pas été souvent violentes entre adeptes du Sânkhya et du Vedânta, et Çankara, le grand philosophe védântiste, à cause de sa doctrine de la non-dualité absolue et de sa Mâyâ, ou pure illusion, n'a-t-il pas été combattu, même par d'autres védântistes 'orthodoxes', comme un Bouddhiste déguisé, un 'Madhyamika? » *Ibid.*, p. 464.

94. C'est nous qui soulignons.

95. Mansion, J., « Comptes rendus », *Revue néo-scolastique de philosophie*, 1922, p. 130-131.

des Doctrines Hindoues, le Père Allo croit bon de signaler à nouveau « des parties de réelle valeur » ; l'ensemble concourant à faire de son auteur « un cas psychologique intéressant ». Toutefois, le meilleur moyen de dépasser l'incompatibilité des deux mentalités orientale et occidentale — incompatibilité rappelée et confirmée par l'*Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues* — demeure, aux yeux de notre critique thomiste, « la culture scientifique, une métaphysique plus réelle, et surtout le christianisme ».

Compte rendu du Père Emile Peillaube s.m.l.

A la même époque, Roland Dalbiez, connu depuis pour ses travaux où il conjugue une compétence métaphysique et psychanalytique, avait de son côté préparé une recension de l'*Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues* pour la *Revue de philosophie*. Au dire de Noële Maurice-Denis, elle fut jugée si violente que la direction de la revue renonça à la publier. On la remplaça par un compte rendu[96] signé E.P. — sans doute le Père Emile Peillaube — paru dans le numéro de novembre-décembre 1921. En conclusion, face à la question : « Que faut-il penser des doctrines présentées, ou si l'on préfère, des idées de M. Guénon, la source de ses idées étant purement orientale ? » L'auteur se déclare « fort embarrassé ». Même si Guénon rejette le panthéisme, notre critique a « une forte impression de tendances panthéistiques ». De plus, il lui est facile de relever un certain nombre d'idées qui, à son tour, lui paraissent « étranges ou fausses » comme :

— l'Etre n'est pas le plus universel de tous les principes ;
— la métaphysique dépasse les conceptions abstraites, constitue le domaine de l'intuition intellectuelle, et réalise l'union à la divinité ;
— le point de vue religieux suppose une dégradation de la métaphysique, qui est toute intellectuelle ;
— la morale philosophique ne vaut pas mieux que la philosophie, que Guénon distingue de la métaphysique ;
— la seule morale est la morale religieuse.[97]

Et le Père Peillaube de conclure, en supposant que Guénon lui rétorquerait sans doute ... qu'il est « un Occidental, un Européen et qu'il ne comprend rien à l'Orient ».

96. E.P., « Comptes rendus », *Revue de philosophie*, nov.-déc. 1921, p. 683-691.

97. *Ibid.*

Sur ce, l'animosité suscitée autour de Guénon fit que la même revue refusa de publier un travail de ce dernier sur *Les dualités cosmiques* [98] par crainte de la gnose ; crainte que nous jugeons fondée. [99]

LE THÉOSOPHISME. HISTOIRE D'UNE PSEUDO-RELIGION

Comptes rendus divers

Le climat se rasséréna quelque peu au moment où la Nouvelle librairie nationale, sur la chaude recommandation de J. Maritain, publie en novembre 1921 *Le Théosophisme. Histoire d'une Pseudo-Religion.* Dès les premières semaines de 1922, les éloges pleuvent de tous côtés : Léon Daudet à *L'Action française* [100], Eugène Tavernier pour *La Libre parole* [101], le 4 février Gonzague Truc dans *L'Opinion* [102] ; en avril, H. Charasson et R. Johannet pour qui « ce livre d'histoire bien digéré dispense pour ainsi dire de lire ce qui a été écrit d'autre sur la question », dans *Les Lettres* [103]. Dans les milieux ecclésiastiques, on se veut tout aussi unanime. D'abord le Père Cathala o.p. pour le compte de la *Revue thomiste* [104] qui discerne dans *Le Théosophisme*, une remarquable étude qu'il faut lire et répandre ; un témoignage rendu « à la raison française, la plus lucide et la plus

98. Guénon, R., « Les dualités cosmiques », *E.T.*, janv. à juin 1972, (publication originelle).

99. A propos d'un récent livre de E. Lasbax *Le problème du mal*, Guénon nage ici dans une ambiance « démiurgique » qui l'amène à réaffirmer la sentimentalité et la relativité du Bien et du Mal, la supériorité des catégories du Non-Etre sur l'Etre. *Ibid.*

100. Dans sa lettre du 3 janvier 1922, Guénon signale à Noële Maurice-Denis : « Vous savez peut-être que, pour *L'Action Française*, Daudet a l'intention de faire un article dans lequel il parlera de mes deux ouvrages [*IGEDH* et *THPR*] en même temps. » Nous n'avons pu repérer le dit article.

101. Dans sa lettre du 4 mars 1922, Guénon signale à nouveau à Noële Maurice-Denis : « J'ai eu deux très bons articles, l'un de Gonzague Truc dans *L'Opinion*, l'autre d'Eugène Tavernier dans *La Libre parole*. » Nous n'avons pas réussi à repérer le second.

102. Truc, G., « Le Théosophisme », *L'Opinion*, 4 fév. 1922, p. 127-128.

103. Johannet, R., Charasson, H., « Comptes rendus », *Les Lettres*, avril 1922.

104. Cathala, M.R. o.p., « Comptes rendus », *Revue thomiste*, avril-juin 1922, p. 169-173.

mâle de toutes, [capable] d'envisager sans timidité des théories dont tout le prestige dérive des ténèbres et du mystère dont elles se revêtent ». En 1923, le bref mais élogieux compte rendu du Père Bliguet o.p. dans la *Revue des sciences philosophiques et théologiques* [105] qui suit de peu une intéressante recension sous la plume du directeur des *Etudes* [106] le Père Léonce de Grandmaison, soucieux depuis longtemps de dénoncer les pièges enfouis dans les méandres des religions exotiques. Ce « Guénon qui, sauf erreur, n'appartient pas à la communion catholique », notre critique jésuite le signale d'abord pour la parution de son *Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues* « trahissant un dédain un peu juvénile pour les indianistes européens, et, en général, pour l'infériorité philosophique des Occidentaux » mais qui n'en révèle pas moins « un esprit libre de préjugés, original et vigoureux ». *Le Théosophisme* « appelle les mêmes éloges sans donner prise aux mêmes critiques ». En effet, « mêlé personnellement aux mouvements de pensée occultiste, M. Guénon a gardé, chose rare, sa tête sur ses épaules. Il est resté historien et observateur de sang-froid ». Quoique le Père de Grandmaison s'explique mal le laisser pour compte de pièces aussi instructives que *Evolution of Mrs Besant, and the methods by which Mr Leadbeater...* publié à Madras par l'éditeur Justice en 1918, le seul vrai point contestable de cette œuvre majeure que constitue *Le Théosophisme* lui paraît être l'idée de « la subordination constante de l'action de Madame Besant [107] aux plans impérialistes anglais dans l'Inde » [108]. C'est ainsi qu'il n'hésite pas à en faire le pendant historique (le seul existant...) de l'exposé doctrinal du Père Th. Mainage o.p. *Principes de la Théosophie* [109] parue en 1922. Par ailleurs, dans son voyage *Au pays de l'Occultisme* (1925), le Père Lucien Roure

105. Bliguet, M.J. o.p., « Comptes rendus », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, supplément à oct. 1923, p. 18.

106. Grandmaison, L. de s.j., « Comptes rendus », *Etudes*, 5 mars 1923, p. 617-618.

107. Mme Annie Besant, assistée de C.W. Leadbeater, a succédé à Mme H.P. Blavatsky au titre de Présidente de la Société théosophique.

108. Une thèse guénonienne héritée de Hiran Singh. Cf. « Le Brahma-Samaj et l'Arya-Samaj », *F.C.A-M.*, 11 déc. 1913.

109. La table des matières révèle des titres aussi révélateurs que « Le dieu des Théosophes » ou encore « Théosophie et Religions ». Une lecture attentive nous révèlerait sans doute un certain nombre d'idées rejoignant des thèmes fondamentaux de Guénon... tels les destinées de l'univers, l'un et le multiple, le divin et le fini, qui y sont successivement abordés.

s.j. ignorant manifestement tout des antécédents de Guénon [110] mettra l'ouvrage de ce dernier « largement à contribution » pour son chapitre consacré au « Théosophisme », où il déplore par là même la faible diffusion d'une étude aussi sérieuse qu'importante. Mais le plus perspicace et le plus prompt à lire entre les lignes... se révèlera être le Père Allo :

> (...) je n'aime pas le mot de « théosophisme » que [Guénon] a créé, et je regrette de le voir employer par certains des nôtres. Le suffixe péjoratif « isme » est destiné à distinguer la doctrine de ces illuminés d'une « théosophie » qui serait légitime. Or, au point de vue de la vérité chrétienne (je ne dis pas de la science et de l'intelligence respectives de leurs protagonistes), la théosophie de Guénon et celle d'Annie Besant se valent à peu près, et toutes les autres « théosophies ». [111]

En effet, il est important d'être conscient que Guénon a rédigé sa dénonciation de la Société théosophique de Madame Blavatsky — aussi bien que celle de « l'erreur spirite » — afin surtout de contrecarrer les théories « grossières » de la réincarnation et du spiritisme, et de déblayer le terrain... pour laisser place à une théorie plus spiritualiste — « métaphysique » dira Guénon — celle des « états multiples de l'être » dont il amorcera la présentation pour le grand public dans *L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta* (1925), suivi du *Symbolisme de la Croix* (1931) et des *Etats Multiples de l'Etre* (1932). Une lecture rétrospective du *Théosophisme* et de *L'Erreur Spirite* nous laisse entrevoir les premiers jalons à travers d'habiles allusions à la métempsychose, aux états inférieurs et supérieurs de l'être, de même qu'à une plus juste notion des « Supérieurs Inconnus », à travers la magie et la théurgie.

Il est bon de souligner que cette dénonciation toute particulière du « Bouddhisme ésotérique » de Madame Blavatsky [112] et

110. Nous en voulons pour preuve le premier chapitre de l'ouvrage du Père L. Roure relatif à « L'Occultisme moderne » et dont les grandes lignes s'ajustent parfaitement à la doctrine guénonienne... Cette méprise sur l'orientation fondamentale de Guénon — *IGEDH*, *THPR* et *ES* ne suffisant pas à révéler la thèse de fond de notre occultiste — explique l'interprétation boiteuse de la dénonciation guénonienne du « Théosophisme » de Mme Blavatsky.

111. Allo, E.-B. o.p., « Comptes rendus », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, juil. 1926, p. 397, n. 1.

112. On rapporte que Guénon s'était vu offrir une somme fort coquette par la Société théosophique, s'il consentait à ne pas publier *THPR*. Cf. *Document confidentiel inédit.*

du « Spiritisme » à la Allan Kardec ne constitue pas une œuvre originale et sans précédent. C'est là une des tâches que s'était déjà fixée la société ésotérique *Hermetic Brotherhood of Luxor* [113] avec laquelle Guénon étant en contact depuis son passage dans les organisations affiliées au Martinisme de Papus. Et il est fort

113. « C'est sous le sigle H.B. of L. qu'est habituellement désignée l'Hermetic Brotherood of Luxor qui apparut à Boston au milieu du XIXème siècle et joua un rôle essentiel dans la diffusion de ce mouvement ésotérique complexe qu'on englobe dans le terme d'*Occultisme*.

Elle s'opposa aussi aux 'églises spirites' qui bourgeonnaient dans tout l'Occident, sous l'impulsion d'Allan Kardec, et après les expériences des sœurs Fox.

Association vraiment secrète, l'H.B. of L. existe toujours, compte peu d'adeptes, mais de valeur, et son état-major réside actuellement à Zürich. Elle est puissamment hiérarchisée, lie ses adhérents par des serments exécratoires (qui ne sont pas vaines menaces). Son enseignement, par correspondance, est donné par degrés et exige un sérieux travail personnel. La lecture et la méditation d'ouvrages anonymes constituent une sorte de propédeutique. Citons : *Light of Egypt, Celestial dynamics, Language of the stars,* qui auraient été rédigés, selon René Guénon, par T.H. Burgoyne, un des premiers animateurs de la société, et surtout *Ghostland,* traduit (mal) en français sous le titre de *Au pays des Esprits* qu'on attribue communément à Mrs Hardinge Britten.

Au début du XXème siècle, en France, y furent régulièrement affiliés Papus, Sédir, Augustin Chaboseau, F.-Ch. Barlet, Marc Haven. Tous appartenaient aussi à l'Ordre martiniste. On pourrait y ajouter d'autres noms, ceux de personnages qui ont joué un rôle éminent, non seulement dans les cercles ésotériques, mais dans la vie politique internationale. *Ghostland* nous apprend que l'introduction dans la Voie Royale ne dépend pas de demandes réitérées ou de recherches d'érudition profane, mais résulte d'une prédestination. (...) Dans son *Traité méthodique des sciences occultes,* dirigé par Jollivet-Castelot, Papus avait révélé :

> Cercle extérieur, nouvellement ouvert d'un centre fort ancien d'initiation, l'H.B. of L. se propose de développer la théorie occulte sous le point de vue de l'intellectualité et par les traditions propres à l'Occident ; elle enseigne des pratiques tendant aux développements des facultés spirituelles.
>
> L'entré en est très difficile et soumise, sans appel, aux tendances occultes des postulants, déterminées par l'examen ésotérique de leurs aptitudes (en fait, sur l'étude du thème astrologique).
>
> L'H.B. of L. fait travailler ses associés en leur transmettant des instructions et en les aidant dans leurs études et exercices, chacun personnellement. Cette société a de nombreux membres en Egypte, dans l'Inde, en Ecosse, en France et en Amérique.

Dans l'ouvrage collectif *Sciences occultes,* Papus rédigea l'un des chapitres où il précise :

> Le danger que faisaient courir à l'Occident la diffusion des doctrines matérialistes qui empoisonnaient la conscience de la plupart des

probable que la documentation de base du *Théosophisme* et de *L'Erreur Spirite,* obtenue par les mains de Hiran Singh, l'ait été par l'entremise de l'*Hermetic Brotherhood of Luxor* à laquelle Guénon garda toujours ses sympathies — à part le fait qu'elle se réclamait, non de l'Orient, mais d'une « Ile perdue de l'Occident » [114], c'est-à-dire de la tradition atlantéenne.

Compte rendu de Noële Maurice-Denis

Quant à l'analyse-critique de Noële Maurice-Denis, rappelons d'abord que Guénon avait réussi à revoir J. Maritain et le nouveau directeur de *La Revue universelle,* Henri Massis, en novembre 1921. Ces derniers lui avaient alors donné l'assurance que le compte rendu de Noële Maurice-Denis, à paraître chez eux, pourrait, selon le vœu de Guénon, comporter une mise au point à propos de l'expression « gnostique » utilisée dans *Les Doctrines Hindoues.* Guénon en attendait donc anxieusement la parution, reportée à août 1922. C'est qu'entre temps, Noële Maurice-Denis mettait la dernière main à *L'Etre en puissance d'après Aristote et saint Thomas d'Aquin* (1922), thèse pour le doctorat de Philosophie scolastique, soutenue *cum maxima laude* [115] en l'Institut catholique de Paris, le 17 juin 1922, devant plusieurs amis dont J. Maritain, Guénon et sans doute Pierre Germain. Guénon approuva complètement la distinction radicale qu'elle établissait entre Infini et Indéfini, entre

esprits scientifiques nécessita un effort destiné à contrebalancer ce néfaste mouvement.

Le mot d'ordre transmis de centre en centre par des rose-croix (et aboutissant à l'H.B. of L.) était de baser la propagande sur la science en mettant au jour quelques-unes des adaptations jusque-là réservées à certains collèges initiatiques. Une mission fut envoyée aux U.S.A. afin de créer le grand courant du spiritisme en provoquant ouvertement des phénomènes.

Ce que précise René Guénon :

D'après les enseignements de l'H.B. of L., les premiers phénomènes spirites ont été provoqués non par les esprits des morts, mais par des vivants agissant à distance. Dans cette perspective, les disciples de Allan Kardec seraient des divulgateurs imprudents de phénomènes réservés à un petit nombre de personnes vraiment qualifiées, et capables de maîtriser les forces qu'elles avaient libérées. Ce qui nous ramène au poème de Goethe : l'*Apprenti sorcier.* »

Mariel, P., *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident,* p. 248-250 ; cf. aussi *THPR* et *ES.*

114. Guénon, R., « Quelques précisions à propos de la H.B. of L. », *V.I.,* oct. 1925.

115. Très haute louange.

Universel et Général et, surtout, entre Possible et Potentiel. D'après lui, Noële Maurice-Denis « l'avait mise en lumière mieux qu'elle ne l'avait été dans les traités scolastiques antérieurs ». En 1962, Noële Maurice-Denis notera « combien il serait injuste d'accuser Guénon de confondre ' possible ' et ' potentiel '. *Sa théorie de la ' Possibilité universelle ' est irréprochable à nos yeux, elle équivaut, en termes différents, à l'idée augustino-thomiste du Verbe lieu des possibles* » [116]. Par

116. C'est nous qui soulignons.

« Quand les Hindous et Guénon à leur suite veulent aller ' au-delà de l'être ' et ne se contentent pas de notre action ' analogique ', pourtant si souple et si vaste, accordons-leur avec Jacques Maritain que Dieu est ' infiniment transcendant à l'égard de toutes les idées qui Le font connaître, même à l'égard de l'idée d'être ' (a). (...) Ne nous donnons pas le ridicule de reprocher aux Védantins d'ignorer le principe d'identité ou du moins celui de non-contradiction. Admirons de bon cœur leur notion d'Infini, de Possibilité universelle (c'est la Toute-Puissance divine, cf. S. Thomas, *Sum. théol.,* Ia, q. XXV, a. 3) dont ils savent très bien qu'elle n'a rien à voir avec le potentiel ou la passivité (b). Regrettons que, dans l'être fini, ils ne sachent distinguer, comme saint Thomas, l'essence et l'existence (semblables en cela, d'ailleurs, à bien des philosophes chrétiens), mais n'allons pas croire qu'en prenant l'Infini du côté de l'Essence, ils nient ce qu'on appelle la ' métaphysique de Moïse ' *Ego sum qui sum....* * (*Exode,* III, 14). Avouons que leur conception des essences possibles est plus belle encore peut-être, dans sa simplicité d'expression, que celle de saint Augustin et de saint Thomas, qui d'ailleurs s'en rapproche beaucoup ou plutôt revient au même (c) ».

(a) « Bien plus, le bienheureux qui voit l'Essence divine, ou mieux le Christ lui-même (en tant qu'homme) ne peut voir ' tout ce que Dieu *peut* faire, comme il est impossible qu'il comprenne la Vertu divine ' (saint Thomas, quest. XX, *De Veritate,* a.5, c.). La Possibilité universelle est donc, en un sens acceptable, ' au-delà de l'être ' ; si le Christ voit toute l'Essence de Dieu, il ne voit pas tout ce à quoi sa Vertu s'étend ' (ad. 3). »

(b) « Il est arrivé peut-être à Guénon d'employer ' potentiel ' pour ' possible ' dans des phrases où il n'y a pas à prendre le change, mais cela arrive souvent aussi à saint Thomas et constamment à Aristote qui n'a qu'une expression (δυνατὸν et δύναμις sont synonymes) pour les deux idées. Chez Guénon, la distinction est parfaitement nette, pour moi dès 1922 et, pour le public, dès 1925. L'indétermination absolue de l'Infini n'a rien à voir avec l'indétermination potentielle, ni avec l'indétermination logique. »

(c) « C'est peut-être encore vrai pour le *Yi-King* chinois (interprétation taoïste) ».

Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.,* n° 78-79, p. 141-142.

* « Chez les Sémites, la connaissance du nom donne pouvoir sur l'être nommé ; en particulier connaître le nom d'un dieu, c'est pouvoir l'invoquer efficacement, avec la certitude d'être exaucé. Le vrai Dieu ne se met pas ainsi à la merci des hommes en leur livrant un

contre, Guénon repoussera naturellement son assimilation « de la connaissance à une action, même immanente » et soulignera le fait qu'elle n'avait « pas éclairé la question de l' ' intellect agent ', chose impossible [d'après lui] en se limitant aux points de vue occidentaux ».

Le 1er août 1922, l'article/compte rendu de Noële Maurice-Denis, *Le Théosophisme,* paraissait dans *La Revue universelle.* Noële Maurice-Denis y relève d'abord que l'auteur distingue soigneusement « théosophisme » : courant de pensée issu de la Société théosophique et, « théosophie » : courant de pensée issu des anciennes doctrines ésotériques, plus ou moins inspiré par le christianisme, cf. Boehme, Swedenborg, Louis-Claude de Saint-Martin — illustration à la tangente d'une opposition plus familière, celle de « gnosticisme » et de « gnose » que Guénon fait pareillement sienne. A ce propos, Noële Maurice-Denis fait remarquer, en note, que lors de sa dernière chronique, elle n'avait pas eu l'intention — en traitant M. Guénon de « gnostique » — « de le rattacher à un groupement ni à une tradition ' gnosticiste ' quelconque, mais seulement de souligner l'intention hyperintellectualiste de sa doctrine qu'il emprunte aux Hindous ». Noële Maurice-Denis présente donc Guénon comme « un ennemi du gnosticisme », de cette hérésie chrétienne qui, selon elle, « n'a rien à voir avec les doctrines de l'Inde, si ce n'est une similitude d'intention exclusivement intellectualiste et la prétention de faire comprendre tous les mystères ». Ce qui

nom qui exprimerait *son essence* ; ce refus de se livrer s'exprime par la formule : *Ehyéh asher éhyéh* (« je suis qui je suis »), qui devient à la troisième personne, l'appellatif *Yahwéh,* ' Il est '.
Ainsi compris, ce nom ne définit pas Dieu, mais il évoquera pour Israël, toute la geste divine de la délivrance du peuple élu, avec les attributs divins de bonté, fidélité, puissance qu'elle suppose ; pour la pensée chrétienne, cette interprétation souligne (comme l'explique la « théologie négative ») la transcendance de ce Dieu que l'homme ne peut véritablement nommer.
Cependant, la Tradition, à la suite des Septante, a préféré en général comprendre *Ehyéh asher éhyéh,* comme : ' Je suis Celui qui est ', ' Je suis Celui qui suis ' ; le nom de *Yahwéh,* ' Il est ', affirme alors, sinon explicitement l'Etre absolu de Dieu, tel que philosophie et théologie le définiront plus tard, du moins déjà son existence sans restriction (qu'on opposera au « néant » des autres dieux), cf. Is. 42,8. » *Bible de Jérusalem,* p. 63, n.g.

Signalons enfin que le néo-thomiste Lucien Méroz avait déjà soutenu une thèse opposée à celle de N. Maurice-Denis Boulet. Cf. « Les fondements de l'enseignement ésotérique de René Guénon », *Nova et vetera,* oct.-déc. 1953, surtout p. 274-280.

l'amène à reconnaître, chez Guénon, « un certain intérêt, voire même une certaine sympathie, pour les doctrines ésotériques » — et à circonscrire la thèse de Guénon qui consiste essentiellement à dénoncer d'une part, la forme actuelle du Théosophisme (présidence Annie Besant) comme la plus grossière et la plus malhonnête de la théosophie d'inspiration chrétienne et, d'autre part, le Théosophisme à sa fondation (présidence Helena P. Blavatsky) comme une contrefaçon des doctrines hindoues. Quant à l'ésotérisme [117] — dont la Maçonnerie apparaît à notre jeune Docteur en Philosophie scolastique comme le cas le plus caractéristique — il semble pouvoir être légitimé de deux façons :

> D'abord par des raisons de prudence et d'opportunité comme celles qui expliquent la discipline du secret dans l'Eglise primitive [118], par exemple, et qui font à bon droit préférer la parole à l'écrit pour l'enseignement de certaines vérités subtiles, faciles à déformer ou qui supposent une préparation personnelle du disciple. En second lieu, le blâme de la Sainte Ecriture atteint ceux qui exprimeraient ou plutôt essaieraient d'exprimer certaines lumières mystiques dont le caractère est précisément d'être indicibles, et qui peuvent tout au plus être signifiées par des *symboles.* Mais l'ésotérisme de principe, ou systématique, divisant les hommes en *initiés* et *non-initiés,* est absurde. [119]

Dans sa dernière lettre « métaphysique » en date du 2 septembre 1922, Guénon considère que c'est là à peu près sa pensée, et feint d'entendre l'« ésotérisme de principe » comme se rapportant uniquement au pseudo-ésotérisme des théosophistes

117. Cf. La présentation de Noële Maurice-Denis Boulet de la *Tradition des nouveaux mystiques* de Bossuet. Rédigé à l'encontre du «maçon» Fénelon, cet ouvrage se veut une analyse sûre de la doctrine de Clément d'Alexandrie sur la vraie « gnose » chrétienne. Notons que Bossuet, visant les « philosophes » qui ne veulent que des « vertus triomphantes »..., termine sa réfutation de l'ésotérisme par une théorie de l'humilité et du sens du péché. Rapporté in Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.,* n° 80, p. 70-72.

118. Cf. Daniélou, J. s.j., « Les traditions secrètes des apôtres », *Eranos-Jahrbuch,* 1962, p. 199 ss ; cf. aussi Battifol, P., « Arcane » in Vacant, A., Mangenot, E., *Dictionnaire de théologie catholique,* t. I, p. 1738-1758 ; Van Den Eynde, D., *Les normes de l'enseignement chrétien dans la littérature patristique des trois premiers siècles.*

119. Maurice-Denis, N., « Le Théosophisme », *La Revue universelle,* 1er août 1922, p. 372. Pour la question de l'initiation, cf. Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.,* n° 78-79, p. 159-161, n° 80 ; p. 65-68.

de Madame Blavatsky et des occultistes. Quant à la division des hommes en initiés et non-initiés, Guénon « la considérait comme naturelle et nécessaire, dans tous les domaines, ainsi que la différence entre la connaissance initiatique et la connaissance profane ». A la suite de quoi Noële Maurice-Denis notera : « bien qu'il ait employé cette fois ce terme d' ' initiatique ', Guénon, en appliquant cette sorte de connaissance à tous les domaines de la pensée humaine, en affaiblissait la portée jusqu'à rejoindre le sens commun ». En fait, ce qui est envisagé ici par Guénon, c'est une révision complète de toutes les sciences et connaissances à la lumière de la doctrine métaphysique orientale, dont la référence la plus conforme paraît être le *Vêdânta.* Noële Maurice-Denis relèvera plus tard que, compte tenu des *Aperçus sur l'Initiation* (1946), on serait peut-être tenté de croire que la position de Guénon s'était durcie au Caire sous l'influence de l'Islam, mais en fait, compte tenu de ses écrits antérieurs dans *La Gnose* (1909-1912) et de son initiation soufie (1912), Noële Maurice-Denis conclura que Guénon « mettait une sourdine à sa doctrine initiatique, afin de rester extérieurement catholique en cette période de sa vie ». Ainsi, nous pouvons, à bon droit, appliquer à Guénon — rétrospectivement, sinon en son temps — l'esprit, sinon la lettre, de la conclusion de l'article de Noële Maurice-Denis au *Théosophisme* :

> Nous n'ajouterons qu'un mot : parmi les victimes d'un tel mouvement [le Théosophisme], il y a de simples curieux mais aussi des ignorants ou des demi-savants dont les aspirations religieuses peuvent être réelles et touchantes. Des préjugés contre l'Eglise catholique les détournent du mysticisme véritable. Il faut ardemment souhaiter que l'apostolat et la prédication ne craignent point d'ouvrir aux âmes les voies difficiles, mais sûres, de la théologie mystique orthodoxe. [120]

L'ERREUR SPIRITE

Comptes rendus divers

En cet automne 1922 [121], nos deux amis étaient certes réconciliés, mais Guénon avait dès lors perdu tout espoir d'initier

120. Maurice-Denis, N., « Le Théosophisme », *op. cit.*, p. 376.

121. A cette même époque, Guénon amorce les rencontres du mercredi chez le Dr Tony Grangier. Ces rencontres de sympathisants guénoniens (François Bonjean, Mario Meunier, François de Pierrefeu, Marc Haven, Gonzague Truc, etc.), issus de divers milieux, se poursuivront jusqu'au départ de Guénon pour Le Caire en 1930.

son amie ; il la jugea sans doute inapte à concevoir la « *philosophia perennis* [122] en dehors de sa forme spécifiquement chrétienne, qui en réalité ne peut être qu'une des multiples expressions de la vérité une » [123] — comme il le dira d'un certain Mortimer J. Adler, dont il commentera le *Saint Thomas and the Gentiles* (1938) en 1939. Deux événements contribuèrent à mettre un terme à leurs relations, d'abord la mort subite de Pierre Germain, survenue le 2 novembre, suivie du mariage de Noële Maurice-Denis en janvier 1923, avec un jeune chartiste, Robert Boulet. Dorénavant, chacun devait poursuivre sa route... Tandis que le couple Boulet confirme son adhésion aux Cercles thomistes [124], fondés en 1919 autour des Maritain et du Père Garrigou-Lagrange o.p., cette même année 1923, tout en enseignant la philosophie à l'école des Francs-Bourgeois, Guénon fait éditer *L'Erreur Spirite,* chez Rivière. A nouveau et parallèlement, le Père Mainage, maintenant titulaire de la chaire d'Histoire des religions à l'Institut catholique de Paris, donne à publier *La religion spirite* (1921), tandis que le Père Roure, spécialiste des questions occultistes à la revue *Etudes,* rassemble une nouvelle [125] série d'articles déjà parus, sous le titre *Le Spiritisme d'aujourd'hui et d'hier* (1923). Trois publications brièvement signalées aux lecteurs de la *Revue des sciences philosophiques et théologiques* [126] par le Père Bliguet. Très au fait de la question, le Père Roure, dans le cadre de sa chronique des *Etudes* [127], commentera plus longuement *L'Erreur Spirite* qui « prétend conduire diligemment au cœur de la question ». Le Père Roure reconnaît bien le mérite de Guénon « d'avoir ramené le spiritisme à son point central, l'évocation des morts, et d'en avoir montré les invraisemblances et les suppositions gratuites », mais il n'estime pas, contrairement à Guénon, que le spiritisme

122. philosophie immuable.

123. Guénon, R., « Revue des livres », *E.T.*, 1939 ; repris in *CR*, p. 30.

124. « (...) d'après une liste de Raïssa [Maritain] le nom des premiers membres des cercles thomistes : (....) Abbés Lallement, Journet, Zundel, Dondaine, Lavaud, Péponnet, Richaud ; Roland Dalbiez, prince Ghika, Charles Henrion, Dr Pichet, Henri Ghéon, Jean-Pierre Altermann, Albert Camilleri ; Mme Marthe Spitzer, Mlles Denis, Clément, Leuret. (...) engagés, par un vœu privé, dans la vie d'oraison ». Maritain, J., *Carnet de notes,* p. 195.

125. Une première série parut en 1917 sous le titre *Le Merveilleux spirite.*

126. Bliguet, M.J. o.p., « Comptes rendus », *Revue des sciences philosophiques et théologiques,* supplément à oct. 1923, p. 17.

127. Roure, L. s.j., « Comptes rendus », *Etudes,* 5 juin 1923, p. 626-629.

soit « coupé d'attaches avec le passé ». Il lui apparaît plutôt que nous sommes là, en face d'« un amalgame de notions anciennes, matérialisées et accoutrées d'un vêtement pseudo-scientifique ». De plus, la pensée occidentale acceptant avec peine la notion de l'état *incorporel* d'un *corps*, la doctrine guénonienne de l'*état subtil* se révèle assez problématique. En effet, la pensée occidentale — à travers le Père Roure — se juge assez peu préparée à accepter l'axiome qui veut que « tout ce qui est dit théologiquement des anges et des démons [puisse] aussi être dit métaphysiquement des états supérieurs et inférieurs de l'être ». Il croit même y discerner une « clé pour l'explication des faits de la mystique et de la magie » qui appelle une sévère mise au point... et ,tout compte fait, malgré les préventions de Guénon à montrer « en divers endroits, son désir de rester en accord avec le catholicisme », le Père Roure — dans l'ignorance de la fondamentale guénonienne, c'est-à-dire la doctrine vedânto-occultiste des états multiples de l'être — se demande si « cette aptitude du composé humain à exercer certaines opérations propres aux purs esprits peut être réalisée par une autre force qu'une force divine ? »

A la suite de la publication de *L'Erreur Spirite,* Guénon donne à paraître dans la *Revue de philosophie,* à la fin de 1923 et au début de 1924, une double série totalisant neuf comptes rendus de livres [128] groupés sous la rubrique : Orientalisme ; une suite de comptes rendus qui se veulent une prudente affirmation des vues guénoniennes sur la métaphysique, la philosophie, l'histoire et, plus spécialement, celle des religions.

ORIENT ET OCCIDENT

Puis survient *Orient et Occident* (1924) chez Payot, à l'époque même d'une nouvelle controverse sur la valeur et l'avenir de la civilisation occidentale, sur les remèdes à apporter à ce monde en décadence accélérée. Tout un courant, animé à la fois par les néo-thomistes et une part importante du mouvement de l'Action française, prône un redressement intellectuel et moral par un retour au catholicisme et plus spécialement aux perspectives thomistes. Nous y retrouvons, d'une part, J. Maritain, qui

128. Trois nouveaux comptes rendus paraîtront en 1936 ; cf. la « Recension des comptes rendus de livres fournis par René Guénon » annexée au présent ouvrage.

se proclame *Antimoderne* (1922) — et « ultramoderne » tout à la fois, comme il le précise dans son avant-propos — et son équipe dont Jacques Bainville avec *L'avenir de la civilisation* (1922) ; d'autre part, Léon Daudet et *Le stupide XIXème siècle* (1922) et Gonzague Truc présentant une analyse sévère de *Notre Temps* (1925). A l'opposé, un second courant préconise un appel aux doctrines philosophiques de l'Orient ; mouvement qui ne fait que s'amplifier depuis la seconde moitié du XIXème siècle, tant en Allemagne — avec *Le Déclin de l'Occident* (1916) de Oswald Spengler — où il semble avoir pris naissance que dans les milieux occultistes et spiritualistes français... jusqu'au *Grand Secret* (1921) de Maurice Maeterlinck et certains propos non équivoques de Romain Rolland [129]. Tandis que là, chacun entend le catholicisme et la sagesse thomiste à sa façon, ici, l'Orient est perçu sous de multiples facettes.

Avec *Orient et Occident,* Guénon, qui s'apprête à fonder le mouvement de l'« Union intellectuelle pour l'entente entre les peuples » [130], tente une première synthèse et ébauche à cette fin la démarche qui s'impose et se veut au profit de tous... C'est ainsi qu'il développe ici les thèmes esquissés dans l'*Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues* : civilisation, progrès, science, vie, péril jaune, etc. considérés comme des « illusions occidentales » et réclame une réforme complète de l'esprit moderne, par le rapprochement de l'Orient et de l'Occident; rapprochement rendu possible à partir d'un accord sur les principes métaphysiques (incomplets ou, tout au moins, altérés en Occident — inaltérés en Orient) par la constitution d'une élite occidentale ayant pour rôle de préparer, non une fusion, mais une entente avec l'Orient. Stratégie dont Noële Maurice-Denis a

129. « Nous sommes un certain nombre en Europe à qui ne suffit plus la civilisation d'Europe. » Rapporté in Massis, H., *Défense de l'Occident,* p. 25 ; de même que : « Cet appel traditionaliste [de Gandhi] qui vaut pour l'Orient menacé, d'où vient que M. Romain Rolland le refuse pour l'Occident en péril et qu'il ne voie son salut que dans la soumission à l'esprit étranger » (p. 147).

130. « D'ailleurs, pendant l'année qui précédait la publication de [*CMM,* Guénon] préparait avec un groupe d'amis la fondation d'une association qui fut nommée 'Union intellectuelle pour l'entente entre les peuples', dirigée par un comité de douze membres, tous amis personnels de longue date, tous éminents dans l'exercice de leur profession. L'Union obtint en peu de temps une vaste audience parmi l'intelligentsia internationale. Elle fut dissoute par nous lors du départ de Guénon pour Le Caire. Son esprit survécut en une correspondance mondiale à laquelle la guerre mit fin provisoirement. » Vreede, F., « Rencontre avec René Guénon », *Travaux Villard de Honnecourt,* T. 9, 1973, p. 40.

déjà relevé le caractère irrecevable en contexte chrétien, dans *Intellectualisme d'Orient et religion d'Occident.*

Cette œuvre d'actualité ne tarde pas à connaître une large audience auprès des milieux intéressés, favorisée en cela par la page couverture de *L'Action française* [131] rendant, par la plume de L. Daudet, un hommage plus que certain au diagnostic guénonien ... qu'il rapproche un peu hâtivement de celui établi par Maritain. Relevons à cet effet que, si *Antimoderne* se veut une dénonciation de la pseudo-intelligence, des erreurs du scientisme (mécanisme, évolutionnisme, impressionnisme, cartésianisme) aussi bien que du cheminement vers un isolement de la vie surnaturelle — à travers Luther-Descartes-Kant — aboutissant au résultat que l'homme « se soustrait à *Dieu* par antithéologisme et à l'être par idéalisme », Maritain ne manque pas d'insister sur la démarche de l'intelligence chrétienne : étude des phénomènes (science), philosophie naturelle, métaphysique, théologie apprise, théologie expérimentale et sagesse vécue. Pour nous en tenir au « diagnostic » [132], nous sommes déjà assez loin de Guénon... mais encore assez proche, pour les situer tous deux, à la suite de L. Daudet, en opposition avec le vitalisme [133] de Bergson.

Compte rendu de Marcel Colas

Un ancien élève de notre philosophe à l'école des Francs-Bourgeois, Marcel Colas, s'en inspirera pour son article/compte

131. Daudet, L., « Orient et Occident », *L'Action française*, 15 juil. 1924.

132. « Cette distinction, [...d'une part, « les dominantes ou directives spirituelles, élément qui relève de la causalité *formelle et spécificatrice*» ; d'autre part, « tout un ensemble de découvertes et d'affirmations partielles, de coups de sonde dans le réel, comme dirait M. Bergson, donnant lieu à des constructions conceptuelles plus ou moins heureuses, tout un ensemble de positions et de revendications intellectuelles, qui jouent dans l'histoire de la pensée le rôle de *matière* à informer, au sens très large que les anciens donnaient à ce mot] qui permet d'intégrer toutes les richesses de vérité, toutes les nuances de vie de la pensée moderne sans rien concéder à ses erreurs, nous avons pris soin, dans *Antimoderne* comme dans *Théonas*, de la mettre vivement en lumière. (...) des penseurs (...) nous font dire juste le contraire de ce que nous avons dit, et déclarent que nous voulons *condamner* en bloc trois siècles de philosophie. » Maritain, J., « Deux idées modernes », *La Revue universelle*, mars 1923, p. 378-390.

133. Dans les années 30, Guénon consacrera un article à Bergson sous le titre « La 'religion' d'un philosophe », *E.T.*, janv. 1934.

rendu « *Un autre anti-moderne : M. René Guénon* » paru le 15 novembre 1924 dans une nouvelle revue d'inspiration royaliste, *La Gazette française*. Ici comme là, on déplore que notre mentalité d'occidentaux nous empêche de « comprendre complètement » les concepts métaphysiques exposés par notre ami... mais on retire un immense profit de sa critique de la civilisation occidentale moderne. Une critique sévère qui traduit bien la « parenté intellectuelle » de cet « hindouiste — catholique pratiquant » avec J. Maritain. Marcel Colas en veut pour preuve la place de choix faite à Aristote, saint Thomas et la scolastique, de même que le jugement négatif porté sur la démocratie et la philosophie allemande. Et il se conforte à l'idée que l'application guénonienne « des principes aux réalités contingentes [rejoint] ici encore l' ' empirisme organisateur ' de Maurras », en vue d'affermir la seule paix durable possible en Europe : la paix romaine... Convaincu d'une initiation effective de Guénon aux doctrines hindoues et confiant « devant sa bonne foi absolument hors de conteste qui ne lui permettrait pas d'affirmer quelque chose dont il ne serait pas sûr », le jeune Colas sous le coup de l'emballement « ne veut ni ne [peut] formuler la moindre critique ».

Compte rendu d'Amédée d'Yvignac

Cette tâche échoira, dans un premier temps, au directeur de *La Gazette française* Monsieur Amédée d'Yvignac qui, alerté par J. Maritain, ne tarda pas à déférer le jeune guénonien en herbe Marcel Colas ... aux soins de la direction intellectuelle de l'abbé Daniel Lallement, directeur des Cercles thomistes. Son compt erendu, signé A. d'Y., paraît dans la *Revue de philosophie* de novembre-décembre 1924. Notre ami est ici comparé à Joseph de Maistre « un de Maistre plus philosophique et moins lyrique ». Toutefois, Amédée d'Yvignac éprouve une certaine peine à discerner l'objectif de Guénon et s'interroge, entre autres, sur le sens exact de cette « connaissance », de cette tradition de qualité infiniment intellectuelle — il le veut bien — mais enfin... ne s'agit-il pas d'une « tradition ésotérique » ? D'autre part, notre critique se demande comment le catholicisme romain de Guénon peut « s'accommoder d'une simple entente philosophique avec le monde oriental et perdre tout espoir de voir ces peuples entrer dans l'unité catholique ? ».

Nous sommes là dans le vif du sujet, témoin d'une suite de malentendus qui s'amplifient jusqu'à masquer la véritable identité du personnage. En effet, les milieux intellectuels voient en Guénon un membre effectif du catholicisme romain, alors que sa démarche et ses choix philosophico-spirituels nous démontrent bien qu'il se borne à s'en réclamer. C'est ainsi que le double réquisitoire de l'*Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues* et de *Orient et Occident* se révèle passablement embrouillé pour un lecteur attentif. Si nous resituons Guénon dans sa véritable perspective de traditionalisme ésotérique, la thèse développée paraît relativement homogène et suffisamment dégagée : prépondérance de l'ésotérisme sur l'exotérisme, de la métaphysique sur la (les) théologie(s) et — compte tenu, en Occident, d'une tradition axée sur le dogme chrétien et vécue intégralement en Eglise — une ascendance de l'Orient sur l'Occident. Si au contraire, nous prenons pour acquis un Guénon effectivement intégré dans l'Eglise de Pierre et confirmé comme tel, aux yeux du public, par sa dénonciation du théosophisme et du spiritisme, le fil conducteur paraît difficile à saisir... puisqu'inexistant ! De là le quiproquo-type : pour Guénon, il ne s'agit pas, de toute évidence, d'une simple « entente philosophique » entre l'Orient et l'Occident mais d'un redressement et même d'une complétude de la tradition occidentale, prenant sa source à la plus pure et invariable métaphysique qui, pour des raisons de fait tenant à l'âge sombre du *kali-yuga,* est conservée et réalisée dans le seul Orient. Nous sommes là en présence d'un renversement de perspective : il ne s'agit plus d'apporter la Révélation judéo-chrétienne à la Gentilité, mais d'éclairer cette révélation, d'en dé-voiler le sens caché, d'en permettre le plein épanouissement, à la lumière des doctrines maîtresses de l'Orient. Nous pourrions à cet effet, et en nous situant au point de vue catholique, retourner à Guénon ses propres catégories... et ainsi ranger ce qui se veut, à ses yeux, un ressourcement doctrinal, dans le cadre de ce qu'il nommera plus tard la « contre-tradition ».

Ces quelques mises au point nous aident à comprendre l'engouement perplexe suscité par *Orient et Occident* chez un certain public français acquis à l'urgence d'une refonte harmonieuse de l'homme et de la nation, appuyée sur la tradition chrétienne. Ce climat d'ambiguité Guénon se plaira, avec plus ou moins de bonne foi, à l'entretenir jusqu'en 1950, sinon chez ses critiques officiels, philosophes et théologiens, du moins chez

bon nombre d'interlocuteurs et de correspondants chrétiens [134] in-formés sur le plan philosophique et théologique.

Compte rendu du Père Bernard Allo o.p.

En tout cas, à la *Revue des sciences philosophiques et théologiques,* le Père Allo, déjà familiarisé avec l'*Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues,* n'en est aucunement ébloui :

> (...) ce n'est pas son exécution assez brillante du théosophisme ni son horreur du protestantisme et de la morale scientiste ou laïque, ni ses compliments adressés sur un ton blessant de supériorité à la scolastique du moyen âge ou aux « Sciences traditionnelles » de cette époque, d'après lui plus réelles que les nôtres et venues d'Orient, ce n'est pas tout cela qui doit suffire aux catholiques à le faire prendre pour un allié ; notre naïveté a tout de même des bornes. [135]

Orient et Occident paraît « écrit avec une candeur de parti pris qui désarmerait presque la critique » et le Père Allo en appelle à de plus amples élucidations avant de juger que cette « réalisation métaphysique », dédaigneuse de la « Morale », ne mène à rien de mieux qu'au quiétisme panthéiste. En effet, dans ce bref compte rendu sous la rubrique « Inde et chrétienté », notre critique avoue ne pas discerner en quoi les idées de Guénon revêtiraient plus d'importance que celles des théosophes ou du comte Keyserling. Une lignée qui se nuance de tons et de demi-tons... qu'il résume dans cette boutade « s'il y a mésintelligence et jalousie entre ces révélateurs, qu'ils s'arrangent en famille ». Guénon se situe donc bien, pour ce fils de saint Dominique, dans le sillage des propagandistes plus ou moins à la solde spirituelle de l'Orient.

TABLE RONDE AUTOUR DE FERDINAND OSSENDOWSKY

En juillet 1924, Guénon aura l'occasion de s'expliquer quelque peu là-dessus. En effet, Frédéric Lefèvre, rédacteur en chef

134. Nous ne prenons pas en compte ici les maçons confirmés. C'est un lieu commun, sinon de dire au moins de constater, d'après les documents, que les « Frères en Maçonnerie » sont maçons avant d'être chrétiens... et ceci, à la limite, pour accréditer une hypothèse qui veut que cette « double allégeance » soit effectivement conciliable.

135. Allo, E.B. o.p., « Inde et chrétienté » (récension), *Revue des sciences philosophiques et théologiques,* juil. 1925, p. 362.

des *Nouvelles littéraires* [136], a l'heureuse idée de réunir autour de Ferdinand Ossendowsky — de retour d'une odyssée à travers la Mongolie, relatée dans *Bêtes, hommes et dieux* (1924) — trois personnalités françaises : l'orientaliste René Grousset [137], la tête de pont du renouveau thomiste Jacques Maritain et l'hindouiste René Guénon. Ossendowsky se voulant observateur impartial, les participants au débat accréditent le récit de « l'homme qui a vu le Bouddha vivant » [138] et engagent la discussion sur l'épineux problème de la rencontre de l'Orient et de l'Occident.

Après une question de Maritain, nos spécialistes font un premier constat : aucune trace d'évangélisation catholique en Mongolie. De l'avis de Guénon, « la grosse erreur des missionnaires est de s'adresser uniquement aux parias, aux castes non cultivées et de ce fait méprisées ». Guénon leur reproche de négliger « tout ce qui constitue la vitalité intellectuelle du monde oriental ». A quoi Grousset s'empresse de rétorquer : « vitalité intellectuelle, vitalité intellectuelle ! mais il n'y a aucune activité philosophique dans le bouddhisme mongol ». « Qu'en savez-vous ? — reprend Guénon — ignorez-vous que la véritable sagesse est silencieuse ? La vertu du Bouddha est quelque chose de tout intérieur » ... que ne peut altérer l'ivrognerie caractérisée du *Bouddha* d'Ourga. A Frédéric Lefèvre qui s'explique mal une si « étrange *morale* », Guénon rétorque : « ne jugez donc pas ces choses avec vos catégories occidentales. Ce que vous appelez vertu est pour la sagesse hindoue quelque chose d'extérieur et de bien accidentel ».

Là-dessus, Maritain juge plus opportun d'enchaîner sur le mythe du Roi du Monde. Pour Ossendowsky, il s'agit là d'une légende dont l'origine est politique : « Aucune nation de l'Asie n'étant assez forte pour soutenir temporellement l'impérialisme de la religion jaune, cette fonction a été dévolue à une humanité souterraine et à son chef (...) en attendant le nouveau Gengis-Khan ». Pour Guénon, au contraire, « l'idée du Roi du Monde

136. Lefevre, F., « Le salut qui vient de l'Orient ?... Une heure avec Ferdinand Ossendowky. L'homme qui a vu le Bouddha vivant », *Les Nouvelles littéraires*, 26 juil. 1924, p. 1-2.

137. Déjà en 1923, René Grousset avait publié une *Histoire de la philosophie orientale* à la Nouvelle librairie nationale — de même qu'une intéressante série d'articles sur le même thème dans *La Revue universelle*.

138. Un des trois *Bouddhas vivants*. Celui qui représente la force matérielle et guerrière et qui réside à Ourga, en Mongolie.

remonte en Asie à une haute antiquité et elle a toujours eu un rôle important dans la tradition hindoue et shivaïte qui forme le fond du bouddhisme tibétain ». Maritain, quant à lui, se borne à évoquer de singulières assonances avec l'Evangile qui proclame que « le prince de ce monde est déjà jugé ». Il ne s'agit pas, ainsi, de nier la sagesse profonde de l'Orient — au contraire, Maritain voit dans l'importance accordée à la contemplation, une des plus profondes vérités de l'ordre spirituel — mais de relever « une confusion universelle entre le spirituel et le temporel, entre le mystique et le politique, entre la hiérarchie intérieure de la sainteté et la hiérarchie du gouvernement spirituel » ; distinctions que Maritain regarde comme « une des plus précieuses acquisitions de la civilisation occidentale et comme une condition de la liberté humaine ». Pour lui, « si l'Europe est dans les affres où nous la voyons, c'est qu'elle a failli à sa mission ». Il lui suffirait donc « de revenir à sa plus authentique tradition qui, à bien meilleur titre que la tradition orientale, affirme la prééminence de la sagesse et de la contemplation ». Si, de l'aveu d'Ossendowsky, « les jaunes pensent que la guerre de l'Asie contre l'Europe est une chose inévitable et sainte », Maritain rétorque : « ce n'est pas seulement la force qu'il faut opposer à la force, c'est l'esprit à l'esprit ». Pour Guénon, « c'est plutôt alliance et entente qu'il faudrait dire [puisque] l'Orient nous apporte une vérité qui peut s'accorder avec la vérité des plus hautes traditions occidentales, la tradition aristotélicienne et la tradition catholique ».

La conclusion du débat nous ramène alors au nœud du problème. En effet, pour Maritain, la métaphysique d'Aristote ne s'accordera jamais avec une pensée qu'il faut bien — si ingénieusement défendue qu'elle soit par Guénon — « appeler panthéiste, et qui, en voulant aller plus loin que l'*être*, ne peut que disloquer la raison. » Nous sommes à nouveau témoin d'un dialogue de sourds puisque pour Guénon « le mot panthéisme est un mot occidental qui ne saurait s'appliquer à la spéculation hindoue ». Il s'ensuit que l'hypothétique alliance, proposée dans *Orient et Occident*, est perçue par Maritain, sous l'angle d'une inadmissible subordination de la religion catholique, avec pour conséquence la ruine, d'une part, de la distinction entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel et, d'autre part, de la théologie en tant que science suprême appuyée sur les principes révélés de la foi. Alors que pour notre philosophe thomiste, nulle science ne peut se proclamer supérieure à la foi révélée, pour notre hindouiste, « la véritable et authentique sagesse métaphysique (...)

va bien au-delà ». Cette divergence en vient à se polariser autour de la notion même de charité, « élément sentimental et par conséquent secondaire » chez Guénon, qui confirme d'ailleurs les vues d'Ossendowsky faisant remarquer qu'« il n'y a en effet aucune place dans la religion jaune pour la charité au sens d'amour de Dieu » ; « vertu toute spirituelle et toute surnaturelle », fondement de la perfection, de la contemplation et du règne de l'Esprit parmi les hommes, chez Maritain, pour qui « Dieu est charité ».

Mais alors, comment résoudre l'équation ? Le dernier mot revient à Maritain. Conscient de la « redoutable épreuve » que constitue pour l'intelligence humaine la « dilatation de la culture », sa mondialisation, il veut y voir un stimulant et une « raison de plus pour étudier l'Orient avec attention et sympathie, mais en maintenant sans fléchir, le dépôt hellénique, latin et catholique » [139].

SUPPLÉMENT : CARRIÈRE PÉDAGOGIQUE DE GUENON

Arrêtons-nous un instant à la carrière pédagogique de Guénon, déjà esquissée à travers de brèves allusions. Signalons

139. Au lendemain de la condamnation du mouvement d'Action française, Maritain nuancera quelque peu sa position sur ce dernier point : « Ce serait une erreur mortelle de confondre la cause universelle de l'Eglise et la cause particulière d'une civilisation, de confondre par exemple *latinisme* et *catholicisme* ou *occidentalisme* et *catholicisme*. Le catholicisme n'est pas lié à la culture occidentale. L'universalité n'est pas enfermée dans une des parties du monde. (...) La délivrance catholique est une victoire de l'amour. Le plus grand danger pour elle est au-dedans : il ne faut pas que l'esprit fléchisse. Or il est mis à dure épreuve ; c'est à lui seul qu'est aujourd'hui demandé l'ordre que les contraintes sociales aidaient autrefois l'homme à maintenir en lui-même. L'ordre est au cœur du saint amour. (...) La pensée de l'Orient, pour autant qu'elle viendra à la foi au Christ, apportera à l'Eglise d'admirables disponibilités à la contemplation ; — le danger qui, même alors, accompagnera ces richesses, reste un danger de méfiance à l'égard du Verbe, auquel l'Orient, quand il s'égare, paraît préférer non pas sans doute, comme l'Extrême-Occident, l'action pratique, mais une spéculation sans forme qui n'est pas la contemplation infuse et qui veut être supérieure à la raison. La détestation de la latinité ne vaut pas mieux que son idolatrie ; chez plusieurs elle n'est que le décor d'une foncière intolérance de la *forme de la raison.* » Maritain, J., *Primauté du Spirituel*, p. 142-151.

Déjà en octobre 1924, il confirmait au Père V. Lebbe, lazariste « son désir d'entrer en relations avec des Chinois, des Hindous... afin que l'on se connaisse... pour faciliter, plus tard, l'apostolat auprès de l'élite de ces peuples. Le Père V. Lebbe nous dit que c'est son désir depuis vingt ans ». Maritain, J. (publié par), *Journal de Raïssa*, p. 158.

d'abord que ce n'est pas par vocation mais bien par nécessité matérielle, que Guénon s'orienta vers l'enseignement. Quoiqu'il se plût par la suite à considérer la formation et les milieux universitaires comme dé-formants, s'en forgeant une image de non-recevoir, il ne fait aucun doute pour Noële Maurice-Denis et pour nous-même que Guénon, à l'époque où nous nous situons, aspirait bel et bien, sinon à s'imposer, du moins à faire carrière selon les normes de l'enseignement scolaire et universitaire.

« Petit rentier ayant vu fondre ses revenus » [140], il amorça sa brève et intermittente carrière de professeur à la suite de l'obtention de sa Licence de Philosophie, à l'automne 1915. Soucieux d'exercer dans le cadre de l'enseignement laïque afin de réussir plus facilement à l'agrégation, il est d'abord recruté comme suppléant au collège de Saint-Germain-en-Laye où il demeurera affecté provisoirement, en remplacement d'un mobilisé, jusqu'en juin 1917. Son *Discours contre les discours* [141] prononcé lors de la distribution des prix, nous présente un Guénon peu enclin à valoriser la culture gréco-latine et à éveiller l'intérêt de ses élèves pour le programme d'humanités classiques auquel ils sont traditionnellement soumis. Malgré des remarques pertinentes sur « les jeux de l'éloquence », la marginalité de Guénon paraît évidente.

A l'automne 1917, Guénon est de nouveau muté, cette fois à Sétif en Algérie. Malgré un horaire chargé qui l'oblige à assumer, en plus de la Philosophie, l'enseignement du Français et du Latin, en Seconde et en Première — « ce qui ne [l'] amuse pas du tout (...) d'autant plus que les élèves sont en général d'une nullité extraordinaire surtout en latin » [142] — malgré l'éloignement de ses amis, Guénon comptait bien demeurer en Algérie un certain temps, à la fois pour des motifs de stabilité d'emploi et de plus grande familiarisation avec la langue arabe. Mais l'aridité du climat allait ramener le couple Guénon et Madame Duru sur le sol natal à l'automne 1918. Il ne semble pas que, pendant ce premier et bref séjour en terre d'Islam, Guénon entretînt des contacts particuliers avec les milieux musulmans. L'été 1918 sera même l'occasion de se joindre à un

140. Maurice-Denis Boulet, N., « L'ésotériste René Guénon. Souvenirs et jugements », *op. cit.*

141. Guénon, R., « Discours contre les discours », publié originellement dans le *Bulletin municipal de Saint-Germain-en-Laye* ; repris in *E.T.*, nov.-déc. ,1971, p. 242-250.

142. *Lettre de Guénon à Noële Maurice-Denis*, 3 janvier 1918. Inédit.

couple ami de Blois, le docteur Lesueur et son épouse, affectés à l'hôpital civil de Hamman Rirha et de séjourner là-bas dans une villa louée à l'intention des siens.

De retour en métropole, Guénon a la chance d'être affecté dans son fief, dans ce même collège Augustin Thierry — devenu lycée de Blois — qu'il avait quitté avec les plus hautes distinctions, étant bachelier. Chacornac rapporte [143] qu'en cette fin de guerre, à l'automne 1918, le collège était devenu une ambulance américaine. Ainsi les classes avaient dû être reléguées dans des locaux inhabituels et la Philosophie se faisait au parloir. C'est là, entouré de cinq jeunes gens (Collin, Duhamel, Ferrand, Conty et Schmidt), que Guénon dispense un cours où transpire « un réel mépris pour l'histoire et la philosophie officielles » [144]. Mauvais pédagogue, Guénon dictait des heures durant un cours qu'il avait lui-même écrit ; quand las d'écrire, ses élèves relançaient leur maître sur ses « marottes orientales », Guénon se plaisait à les entretenir de l'initiation et des civilisations traditionnelles. En matière de religion, son attitude est jugée « prudente » — aucune trace d'anticléricalisme ; néanmoins, on relève son « grand souci de ne pas se prêter à la moindre critique... dans le détail et de s'en tenir à une contestation globale ». De même, Jean Collin rapporte qu'il avait « l'art d'éluder certaines questions telle celle de l'antisémitisme ».

A trente-trois ans, après son échec — devant le Professeur Darlu — à l'épreuve orale d'agrégation (août 1919) où il a « la malchance d'avoir pour leçon un sujet de morale : l'idée de sacrifice » [145], Guénon délaisse l'enseignement et réintègre son appartement de la rue Saint-Louis-en-l'Ile, entouré de son épouse Berthe, de Madame Duru et d'une nièce par alliance, Françoise Bélile, âgée de quatre ans, que le couple chérira et éduquera comme sa propre fille. Jusqu'en 1922, Guénon consacre son temps à la rédaction de ses premiers ouvrages, assisté de son épouse comme secrétaire [146] ; ce travail personnel est entrecoupé de leçons particulières et, plus tard, de services partiels à la bibliothèque du Centre d'études néerlandaises de l'université de Paris, poste qu'il a obtenu par l'entremise de son ami Frans Vreede.

143. Chacornac, P., *La vie simple de René Guénon*, p. 57.

144. Témoignage oral recueilli auprès de M. Jean Collin. Notons à cet effet que, déjà en 1916, Guénon signalait à Pierre Germain qu'il pourrait le cas échéant, se « charger d'une classe de mathématiques ou d'anglais mais qu'il n'accepterait en aucun cas une classe de lettres ou d'histoire ». *Lettre de Guénon à P. Germain*, 16 septembre 1916. Inédit.

145. *Lettre de Guénon à N. Maurice-Denis*, 8 septembre 1916. Inédit.

A l'automne 1922, Guénon reprend l'enseignement de la Philosophie, à deux pas de chez lui, au 21 de la rue Saint-Antoine, à l'école des Francs-Bourgeois, dirigée par les Frères des Ecoles chrétiennes. Au dire de son ancien élève Marcel Colas [147], il semble que René Guénon ait été « recruté un peu au dernier moment, sans grand examen de ses références, sauf en ce qui concerne ses titres universitaires ». Très vite, son cours « entièrement dicté » suscite maintes protestations. Guénon explique, à l'étonnement de ses quelque vingt élèves, qu'aucun manuel n'est valable, que leur utilisation ne pourrait que fausser l'esprit et précise, de plus, qu'il a des œuvres en chantier « d'un intérêt bien supérieur ». Ici comme ailleurs, les questions religieuses sont abordées avec prudence. L'idée maîtresse se ramène à la similitude doctrinale des différentes traditions, « similitude susceptible de venir renforcer [la] foi chrétienne du fait d'un certain consensus universel — d'un rattachement à une Révélation Unique » [148]. Les élèves se montrent vivement intéressés par les développements sur l'ésotérisme du moyen âge, le Compagnonnage, la Franc-maçonnerie, etc., cette dernière considérée jusqu'alors comme « l'assemblée des suppôts de Satan ». Mais le programme officiel s'en trouve d'autant comprimé et esquivé... Il en va ainsi du cours de Morale dont Guénon se limite à exposer les fondements. Il explique son refus de développer le cours pratique, prévu au programme, sous prétexte qu'il s'agit forcément de développements sans intérêt et que, le cas échéant, les élèves pourront trouver ailleurs les informations complémentaires dont ils auraient besoin.

Si l'on ajoute à l'originalité du maître ses « petits travers physiques » et ses « bizarreries de langage » dont les élèves ne manquent point de se moquer, on s'explique quelque peu les écarts de discipline, plus nombreux avec le déroulement de l'année scolaire. Toujours est-il qu'au cours d'une conversation avec l'un des étudiants, le directeur de l'établissement, le Frère Albert de Jésus, de son vrai nom Albert Arnaud, fut mis au

146. « (...) C'est ma sœur [Berthe] qui s'occupait de tout et sans elle, [Guénon] n'aurait jamais été édité ». *Lettre de H. Loury à l'auteur*, 4 avril 1974. Inédit.

147. Colas, M., « L'homme que fut René Guénon », à paraître ultérieusement dans un numéro spécial des *Cahiers de l'herméneutique*, consacré à Guénon. Inédit.

148. *Ibid.*

courant « du point de vue de René Guénon sur les questions religieuses. Une demande d'explications s'ensuivit puis un licenciement » sans que notre ami eût le loisir de faire ses adieux. On le reverra pourtant aux épreuves orales du baccalauréat, soutenant et réconfortant ses anciens élèves.

Notons, à la suite de Marcel Colas que, entre temps, certains [149] avaient déjà pris le chemin du 51 de la rue Saint-Louis-en-l'Ile. Peu à peu, le jeune Colas allait même considérer Guénon comme son *gourou* et, en décembre 1925 [150], « presque toute la classe d'anciens élèves » assista avec fierté et discipline à la conférence prononcée en Sorbonne, sur *La Métaphysique Orientale.*

En quête d'un travail de subsistance, Guénon reprend alors les leçons particulières et obtient peu après, probablement par l'entremise de l'abbé Léonce Petit rencontré dans le cadre des mercredis du Dr Tony Grangier, l'enseignement de la Philosophie au cours Saint-Louis, une école libre de jeunes filles que sa nièce Françoise fréquente depuis peu et où il demeurera affecté jusqu'en 1929. Parallèlement, notre ami développe de nouveaux contacts avec le milieu de *Regnabit,* une revue catholique consacrée au thème du Sacré-Cœur.

149. Dont Michel de Grammont, François de Clermont-Tonnerre, Jean Daridan, ce dernier futur ambassadeur en Inde et au Japon.

150. Au même moment, le *Bulletin paroissial de Saint François-Xavier* est honoré par un article de Guénon consacré au théosophisme dans son numéro de nov.-décembre 1925.

AUTOUR DE « REGNABIT » (1925-1930)

PRÉAMBULE : LE « SACRÉ-CŒUR », THÈME DE PRÉDILECTION CATHOLIQUE ET ÉSOTÉRIQUE

Aperçu historique et théologique de la notion du Sacré-Cœur de Jésus

Afin de mieux saisir l'impact de la collaboration de Guénon à la « Revue universelle du Sacré-Cœur », *Regnabit,* il nous paraît opportun de retracer l'évolution du thème du Sacré-Cœur qui, dans son essence comme dans sa forme, est aussi ancien que la doctrine de l'union hypostatique, le dogme de l'unité de personne en Jésus-Christ proclamé au Concile d'Ephèse (431) où fut par ailleurs condamnée l'hérésie nestorienne. Mais la dévotion au Sacré-Cœur demeure longtemps une dévotion privée. Il faudra attendre le XIème siècle pour qu'un saint Anselme proclame qu'il n'y a pas de dévotion au Sacré-Cœur (Jésus « intériorisé ») là où ne paraît pas le Cœur de chair de Jésus, symbole de son amour. Il sera suivi au XIIème siècle par Guillaume de Saint-Thierry, Hugues de Saint-Victor, Gilbert de Hollande, etc. et les proches de saint Bernard qui entrevoient, comme lui, le Cœur blessé [1] symbole de l'amour miséricordieux du Rédempteur. Au XIIIème siècle, sainte Gertrude et sainte Mechtilde seront considérées comme les grandes initiatrices du culte du Sacré-Cœur. Après la Réforme, le XVIIème siècle — époque des apparitions du Sacré-Cœur (percé par la lance...) à Marguerite-Marie Alacoque, à Paray-le-Monial (1689) — se caractérise par la cristallisation de deux grands courants autour du « cœur » :

1. Les XIIème et XIIIème siècles connaissaient, parallèlement, la vénération de la plaie du côté directement associée à la croix. Cette dévotion sera par la suite supplantée et fondue dans la dévotion au Sacré-Cœur s'associant la blessure de la lance.

Au 17ème, la dévotion au Sacré-Cœur connote plutôt le devoir pour le catholique (*cœur* désigne alors la personne et non plus, comme au moyen âge, l'Eglise) de participer à la « réparation d'honneur » exigée par la « révolte » du « peuple choisi » contre le « bon plaisir » du « roi puissant » qu'est Jésus. C'est une réaction devant l'évolution du pays. A partir de 1673-75, dans un vocabulaire juridique et politique déjà archaïsant, la dévotion du Sacré-Cœur associe le sentiment d'une responsabilité (il y a un « déshonneur » à laver) et une lecture providentialiste des grandes crises nationales (1688-1689 surtout), considérées comme des punitions. Inspirée par l'espoir du « salut » qu'entraînerait la restauration d'un ordre politique chrétien, elle sera de plus en plus marquée par l'échec de cette *reconquista* religieuse.

D'autre part, le « cœur » découpe dans l'épaisseur du monde un espace intérieur où planter les signes chrétiens et professer la foi. Cette spatialisation du spirituel reprend la problématique des « demeures » (thérésiennes) ou des « résidences » (bérulliennes). Elle reproduit dans les représentations le travail qui fonde des « refuges ». Le projet de faire du *vide* dans le (trop) *plein* social ne crée pourtant qu'un lieu utopique (ou a-topique). Le cœur, lieu du paradoxe, concilie les contradictoires (le cœur désigne une chose et son contraire), sans contenu propre. Il trace plutôt un clivage et une réduplication en tout être (ce qui importe, ce n'est pas l'homme, mais son cœur ; pas Dieu, mais le cœur de Dieu ; mais aussi le Cœur de Dieu est en l'homme ; le cœur de l'homme est en Dieu, etc.) : le cœur est l'en-deçà de tout réel, la marque indéfinie d'une *coupure*, le non-lieu de tout lieu.[2]

Ainsi au XVIIIème siècle, certains tels les jansénistes français, italiens et allemands insistant démesurément sur la dimension « symbolique » du cœur en viendront à taxer de « matérialisme » le culte du Sacré-Cœur, suivis en cela au XIXème siècle par des spiritualistes déistes qui jugent d'un mauvais œil le caractère affectif et doloriste de la dévotion au Sacré-Cœur... Pourtant, à travers les décrets pontificaux, il reste que l'emblème authentique de l'amour du Sacré-Cœur est l'amour du Verbe incarné, du Dieu fait homme et Rédempteur. Le culte du Sacré-Cœur se révèle donc comme « la quintessence même du christianisme, le sommaire substantiel »[3] de toute la religion chrétienne, qui ne saurait être assimilé à aucune autre dévotion — d'où l'importance de lui conserver sa juste signification. Importance tactique, si l'on considère que cette dévotion — spéciale, universelle, distincte des autres, limitée à aucune grâce de la vie surnaturelle mais les revêtant toutes — a été annoncée aux saintes Gertrude et Marguerite-Marie comme « réservée à la froide vieillesse du monde, aux derniers siècles qui s'y réchaufferont à la tendresse d'un Dieu »[4] comme pour réveiller dans l'esprit des hommes la conscience de leur relation personnelle avec un divin Maître. C'est ainsi que le Père J. Bainvel, à travers son article consacré au « Sacré-Cœur » dans le *Dictionnaire de théologie catholique* (1908), met en garde contre ce qui pourrait bien être l'écueil à l'avenir : « le Cœur de Jésus perçu comme un emblème, un pur symbole sans rapport vital avec la vie réelle de Jésus »[5].

2. Certeau, M. de s.j., *Les Jésuites : Spiritualité et activités. Jalons d'une histoire*, p. 107.

3. *Œuvre de Mgr Pie*, rapporté par Bouays de la Begassière, R., « Cœur de Jésus », in Alès, d', *Dictionnaire Apologétique de la Foi Catholique*, t. II, p. 574.

Le Hiéron de Paray-le-Monial

Dans les années 1850, nous voyons apparaître un jésuite, le Père Victor Drevon, qui s'intéresse activement à la question du Sacré-Cœur. C'est à lui que reviendra l'initiative des pélerinages et des congrès eucharistiques de Paray-le-Monial de même que du mouvement de la Communion perpétuelle réparatrice sous l'égide de la Confrérie du Sacré-Cœur, mouvement qui avait pour but d'assurer que « la foi catholique se conserve intacte dans tout l'univers et principalement en France »[6]. A l'époque de sa rencontre avec le baron Alexis de Sarachaga en 1873, le Père Drevon émit l'idée d'un musée eucharistique destiné à

4. Rapporté par Hamon, A. s.j., « Sacré-Cœur », in Viller, M. s.j., *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, t. II, p. 10-45.

5. Pour un recentrement de la notion du Cœur de Jésus à travers le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption, cf. l'intéressante, pertinente et très actuelle étude de Daniel-Ange, « Le Cœur de Jésus », *Nova et vetera*, janv.-mars 1980, p. 50-74.

6. « Leur but principal est en effet d'obtenir que Dieu, apaisé par la pratique de la Communion fréquente, éloigne de nous les fléaux de la colère ; que les très graves injures qui se font tous les jours à sa divine Majesté ainsi qu'à la très-sainte Religion du Christ et à celui qu'il a constitué son Vicaire sur la terre, soient en quelque façon réparées et aussi que la foi catholique se conserve intacte dans tout l'univers et principalement en France, et que tout le troupeau de Jésus-Christ échappe sain et sauf aux pièges impies de ses ennemis perfides et acharnés ». Drevon, V. s.j., *Court exposé de l'œuvre de la Communion réparatrice*, p. 27. Plus tard, ce mouvement allait être transformé en l'Œuvre de l'apostolat de la prière.

exalter le culte du Sacré-Cœur ; c'est ainsi que, avant de rendre l'âme à Rome en 1880, il confia au baron l'œuvre déjà entreprise et la tâche de fonder la Société du règne social de Jésus-Christ « dont le but sera d'offrir à Jésus-Christ-Hostie, les réparations sociales qu'il a réclamées lui-même à Paray en 1689 » [7].

Le baron de Sarachaga — d'origine basque espagnole et de formation polytechnicienne, personnage aussi énigmatique que l'œuvre qu'il développera jusqu'à sa mort survenue en 1918 — avait d'abord servi comme diplomate à la cour de Russie. Récemment converti et descendant par son père de sainte Thérèse d'Avila, sa rencontre avec le Père Drevon à Paray-le-Monial se révéla déterminante. En effet, à partir de 1873, « il mit ses vastes connaissances d'érudit et d'artiste, ses relations avec les cours européennes, sa fortune qu'il épuisa sans compter au service du règne social de Jésus-Hostie et du musée de la bibliothèque du Hiéron » [8]. C'est donc sous l'impulsion de ce sympathisant naundorffiste, et pour une « reprise de la révélation primitive sous la royauté du Christ » [9], que fut érigé le temple même du *Hiéron* [10] : le centre de l'Institut des fastes eucharistiques « d'où devait rayonner pendant 40 années la plus curieuse des doctrines » [11]. Une doctrine qui sera en partie véhiculée par de nombreuses publications dont le changement de titre et de caractère tous les six ans semble indiquer un « plan préétabli

7. En relation avec les révélations faites à sainte Marguerite-Marie. Cf. Noaillat, G. de, Exposé historique, in Nègre Mgr, Noaillat, G. de, *Le Règne social du Sacré-Cœur*, p. 58.

8. *Ibid.*

9. Rosnay, F., baron de, *Le Hiéron du Val d'Or élevé en hommage à Jésus-Hostie-Roi, — ses origines, ses travaux, ses collections, sa méthode*, p. 10.

10. « Le mot *Hiéron* est tiré du grec. Etymologiquement il exprime l'idée d'une enceinte consacrée à la Divinité. Mais il semble avoir été réservé par l'usage à désigner les *Temples-Palais*, les *Hyetres* sacrés, où les Sages, qui faisaient partie du *Collège des Amphictyonies* et des *Areopages*, élaboraient les lois souveraines et rendaient les sentences arbitrales qui, au nom des principes du droit divin, maintenaient la paix parmi les nations. (...) *Hiéron, autel* ou *sanctuaire*, s'applique à une résidence considérée comme un refuge sacré, une ville sainte ; non seulement sainte, parce que ce refuge renfermait une nécropole et des sépultures (...) mais sainte surtout, parce que le *Hiéron* était le *sanctuaire où se réfugiaient, protégées par la nature, des populations menacées par l'ennemi.* » (Gabet, M.P., *Etude d'archologie préhistorique et gallo-romaine*). (...) « Le grand *Hiéron celtique* (...) fut au Val d'Or parodien. » *Ibid.*, p. 6 et 9.

11. Le Cour, P., « Le *Hiéron* du Val d'Or », *Atlantis*, juin 1929, p. 140.

de vaste envergure » [12]. Paul Le Cour rapporte les quatre buts que poursuivit le *Hiéron* du Val d'Or :

1° Démontrer les origines lointaines du christianisme que l'on faisait remonter à l'Atlantide, dénommée Hella (la Sainte), à travers le druidisme, la religion égyptienne, le judaïsme, etc.
2° Reconstituer la tradition sacrée venue de ce foyer primitif en faisant appel à la gnose, à l'herméneutique, à la kabbale chrétienne, etc.
3° Annoncer et préparer, pour l'an 2000, le règne politique et social du Christ-Roi.
4° Enseigner le nom sacré d'Aor-Agni [13], clef de toute connaissance.

On y célébrait le *Palaïos Logos*, c'est-à-dire l'antique Verbe dont le concept remontait à travers les patriarches hébreux et les druides gaulois jusqu'à la doctrine primitive. C'est à lui que s'appliquait le nom sacré d'*Aor Agni*... Au Hiéron, on n'hésitait pas à s'intituler *franc-maçonnerie chrétienne du Grand-Occident*. On lit dans le *Politicon* en 1905 : « La franc-maçonnerie éduenne du Val d'Or fut la gardienne des secrets d'Aor-Agni qui a maintenu les intérêts de toute l'Eglise prémessianique ». [14]

[De même :]

(...) si cette œuvre, où l'on faisait remonter le christianisme à l'Atlantide à travers le druidisme, fut approuvée et encouragée

12. *Ibid.*

Le Règne Social de Jésus-Christ-Hostie (1883-1888). « Bulletin de la Fédération du Sacré-Cœur pour la reconstitution chrétienne de la société. La doctrine. »

L'Institut des Fastes Eucharistiques (1889-1894). « L'économie catholique de l'histoire éclairée et revivifiée à sa source primitive. »

Le Novissimum Organon (1895-1900). « L'origine et l'histoire des mondes concordent bien ici avec le développement des Sciences, Lettres et Arts à toutes les époques pour démontrer l'*unité tangible* du Plan-Divin de la Création, en vue de l'exaltation du Verbe-Hostie : le *Palaios-Logos*, principe et fin de toute l'ordonnance magistrale du Cosmos. »

Le Politicon (1901-1906). « Pour l'Instruction Supérieure Diplomatique, suivant les règles et disciplines du Sacré-Cœur en faveur du plus grand développement du génie chrétien. »

Le Pam-Epopeïon (1907-1912). « Annales de l'école bardique et de l'école diplomatique internationales (...) sous les auspices et la conduction de l'' Aréopagie Auréolée Mariale '. »

L'Egide (1913-1915). « Auditions bardiques et travaux pour le Saint-Graal. »

13. Lumière-Feu.

14. Le Cour, P., *L'ère du Verseau*, p. 224 et 228.

par les papes Pie IX et Léon XIII, il est certains évêques qui interdisent la lecture des publications du Hiéron dans les séminaires de leur diocèse. Ajoutons aussi, afin de bien préciser la situation, que, parmi les rares contemporains étrangers à l'œuvre et qui cependant connurent ses publications, certains ont déclaré qu'il n'était pas possible de faire preuve d'un plus absolu mépris des données les mieux établies par la science et l'un d'eux [15] écrivit même : « Il est rare d'étaler une ignorance aussi arrogante et totale ». [16]

Si, comme il semble, à l'époque des encycliques *Annum* sacrum (25 mai 1899) annonçant le dessein de consacrer le genre humain au Sacré-Cœur de Jésus [17] et *Tametsi futura* (1er novembre 1900) appliquant cette leçon, non plus seulement aux individus mais aux sociétés, S.S. Léon XIII fit du baron de Sarachaga, un commandeur de l'ordre Constantinien, il n'en demeure pas moins que les thèses prônées par cet ancien diplomate et ingénieur se révélèrent de plus en plus inspirées par l'hermétisme... au détriment du dogme et donnèrent même lieu

15. Vulliaud, P., *La Kabbale juive.* En 1911 le cabalisant Paul Vulliaud avait déjà commenté en ces termes, les publications du *Hiéron* : « Je serais curieux d'avoir sur la Revue *Le Règne de Jésus-Christ,* l'opinion de personnes (a) qui font âprement campagne contre les doctrines religieuses des *Entretiens idéalistes.* J'ai rarement rencontré dans une Revue catholique, honorée de toutes les approbations les plus hautes, autant d'opinions à tout le moins singulières et inattendues. J'ajouterai que rarement, entre parenthèses, j'ai eu l'occasion de trouver une aussi grande envergure de pensée dans un organe catholique. Ceci dit en passant. Ai-je besoin de dire que je ne partage pas toutes les idées des curieux publicistes de cette Revue ignorée qui semble bien avoir eu peu d'influence et dont le langage s'adressait souvent à des 'initiés', et particulièrement leurs idées dont l'orthodoxie particulière m'a étonné quelquefois. » Vulliaud, P., « Autour de la question Naundorff-Louis XVII », *Les Entretiens idéalistes,* mars 1911, p. 147.

(a) Essentiellement l'abbé Barbier qui, dans son commentaire des *Infiltrations maçonniques dans l'Eglise,* prenait violemment à partie les tendances vers un « ésotérisme catholique » de Paul Vulliaud et d'un de ses proches collaborateurs Joseph Serre. Par la suite, Ch. Nicoullaud et la direction de la *R.I.S.S.* devaient appuyer le jugement de l'abbé Barbier.

16. Le Cour, P., « Le *Hiéron* du Val d'Or », *op. cit.,* p. 139-140.

17. « Dans la 'Somme', saint Thomas affirme le droit imprescriptible du Christ sur toute créature, quitte à reculer dans l'éternité les revendications suprêmes et effectives de ce droit. (IIIa, q. aga. 4ad 2m). (...) Léon XIII s'en autorisera pour un geste large qui déborde son propre bercail. Dès lors, en effet, que tous les hommes appartiennent d'une certaine manière au Vicaire du Christ, et peuvent être présentés à Dieu par ses mains. » Alès, A. d' « Règne de Jésus-Christ », in *Dictionnaire Apologétique de la Foi Catholique,* t. IV, p. 821.

à quelque obsession millénariste, au point que, à l'orée du conflit 1914-18, notre baron en vint à croire et à écrire que « les apôtres des derniers temps seront seuls épargnés dans la tourmente qui se prépare » [18]. Une fin des temps bien relative... — plutôt la « fin d'un monde », expression propre à Guénon — puisque le baron de Sarachaga « préparait pour l'an 2000, ce qu'il appelait le cycle du saint Graal » [19].

Ainsi, après la mort du baron de Sarachaga et la disparition de ses collaborateurs : le baron Félix de Rosnay, le comte d'Alcantara, Madame Bessonet-Favre [20] et enfin, de son ancienne secrétaire, Mademoiselle Jeanne Lépine-Authelain décédée en février 1926, nous assistons à l'extinction de l'activité proprement ésotérique du *Hiéron.* Dorénavant, ce sera Gabriel de Noaillat qui, quoique se réclamant de Sarachaga comme d'un maître, assurera la direction du *Hiéron* dans une ligne plus proprement orthodoxe. Déjà, son épouse Marthe Noaillat aura joué un rôle d'incitatrice auprès de S.S. Pie XI dans le cadre de l'encyclique *Quas primas* (11 décembre 1925) établissant la fête du Christ-Roi pour célébrer le règne social du Christ [21]. Le flambeau hermétique sera repris [22] par la revue *Atlantis* créée

18. Sarachaga, A. de, in *L'Egide,* 13 juin 1912.

19. Le Cour, P., « Le *Hiéron* du Val d'Or », *op. cit.,* p. 142.

20. Fille d'un hermétiste chrétien dont elle hérita de singulières aptitudes. Sous le pseudonyme de Francis-André, elle signa dans les publications du *Hiéron,* des commentaires relatifs aux « Targmuns du Grand Occident ».

21. « La royauté du Christ est donc essentiellement une royauté messianique, une royauté de Sauveur spirituel. S'il est vrai qu'il a puissance sur les choses civiles quelles qu'elles soient, comme l'affirme le pape, néanmoins, durant sa vie terrestre, il s'est complètement abstenu d'exercer cette autorité ; il a abandonné la possession et la direction des choses politiques à leurs possesseurs ; '*Non eripit mortalia qui regna dat coellestia*' (Il ne ravit pas les trônes sur terre, lui qui en donne au ciel). A César il a laissé ce qui était à César. Ce qu'il n'a pas fait, l'Eglise ne le fait pas non plus. Les princes de la terre sont maîtres en leur domaine propre. Ils n'en ont pas moins le devoir, c'est l'intention de l'encyclique *Quas primas* de le rappeler solennellement, de reconnaître la souveraineté divine du Christ et de concourir de la manière qui leur revient, à l'extension de son règne. » Rotureau, G., « Christ-Roi », in Jacquemet, G., (sous la direction de) *Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain,* t. II, p. 1087.

22. « On n'a pas oublié, par exemple, comment M. de Sarachaga avait failli, sous Léon XIII, faire du Hiéron du Val d'Or, à Paray-le-Monial, une véritable école d'ésotérisme catholique. Là ont longtemps fleuri les rêveries sur Aor-Agni, aujourd'hui répandues par l'*Atlantis* de M. Paul Le Cour. » In « Çà et là », *R.I.S.S.* (occultiste), janv. 1930, p. 31.

par cet autre Blésois, Paul Le Cour, en octobre 1927. Un Le Cour axé sur le couple idée *Aor-Agni* et, à l'encontre de Guénon, sur cette Atlantide « engloutie, dont les immenses connaissances furent dispersées aux quatre coins du globe » [23] — donnant ainsi le pas à la tradition occidentale (celto-grecque) sur la tradition proprement orientale [24]. Croyant discerner dans les « dévotions récentes » envers le Sacré-Cœur et le Christ-Roi, des « signes avant-coureurs de l'Ere du Verseau » ... de cette ère qui n'en sera plus une de résignation sous le signe de la Croix [25] — Paul Le Cour se montre soucieux dès lors, de signaler

23. Ravignant, P., *Les maîtres spirituels contemporains,* p. 242.

24. « L'un de ces courants prend sa source au Thibet et passe à travers le Brahmanisme et le Lamaïsme ; l'autre, si on ne veut pas le faire remonter à l'Atlantide, passe tout au moins à travers les traditions celto-grecques et le christianisme. A ces deux courants, on peut donner, sans que cela préjuge rien, et pour plus de commodité, les noms de Tradition d'Orient et de Tradition d'Occident. (...) Nous laisserons de côté la question d'antériorité qui, au point de vue absolu, n'a qu'une importance toute relative, encore que nous ayons mille preuves de la priorité de la tradition celto-grecque et de la faible antiquité de celle de l'Inde, mais ceci est un point secondaire pour le métaphysicien. Or il est visible que les tenants de l'orientalisme hindou ne possèdent point les clefs de l'hermétisme, tradition d'Occident. Ils la cherchent en vain à travers le Thibet et l'Inde, ils ne les trouveront pas, car elles n'y sont pas. L'Hermétisme est en effet essentiellement la science d'Aor-Agni et l'Inde ne connaît plus qu'Agni. Tout ce qui a trait à la Kabbale poséidonienne et chrétienne, à la métaphysique alchimique, à l'astrologie religieuse y est inconnu (...) Cela seul suffit pour montrer que l'humanisme qu'il est nécessaire de restaurer ne saurait s'inspirer que d'un retour à la tradition occidentale et non à toute autre tradition. » Le Cour, P., « Les deux traditions », *Atlantis,* mars-avril 1932, p. 76-77.

Pour une présentation des divergences de P. Le Cour par rapport à Guénon, cf. Le Cour, P., « L'Atlantide et la Métaphysique occidentale », *Nouvelle revue,* 15 oct. et 1er nov. 1927 ; revu, complété et rectifié in *Atlantis,* numéro spécial consacré à P. Le Cour, mai-août 1971, p. 414-429. Cf. aussi, du même auteur, « La curieuse histoire de René Guénon », *Cahiers métapsychiques,* janv.-mars 1951, et « Les erreurs de René Guénon », *Cahiers métapsychiques,* oct.-déc. 1951.

25. « En réalité, la dévotion envers le Cœur sacré n'a fait que populariser un culte très ancien, celui du Cœur du ciel (le soleil). C'est par un cœur rayonnant qu'est représenté le cœur du Christ (...) L'association du cœur du Christ et du soleil apparaît nettement dans certain marbre gravé datant du XIIIème siècle et provenant de la chartreuse de Saint-Denis d'Orques. Le cœur blessé figure en effet sur ce marbre entouré de signes du zodiaque et des signes planétaires. (...) La création, vers la fin du cycle actuel des Poissons, de la dévotion au Sacré-Cœur, est donc en rapport avec la venue du Christ-Ganimède tenant le vase-cœur qu'il déversera sur le monde pour le ramener dans le chemin de la connaissance et de l'amour (...). Le Christ en croix, symbole de résignation, n'a plus sa raison d'être ; (...) n'est-ce pas ici le lieu de

régulièrement et de commenter à l'occasion le contenu de cette revue faisant une si large place au Cœur... *Regnabit.*

LA REVUE « REGNABIT », SON FONDATEUR : LE PÈRE ANIZAN o.m.i. ET SES PRINCIPAUX COLLABORATEURS

Le Père Félix Anizan o.m.i., qui depuis bon nombre d'années s'intéressait plus spécialement à la réalité du Sacré-Cœur — il avait déjà publié *Qu'est-ce que le Sacré-Cœur ?* (1910), *Vers Lui* (1909), *En Lui* (1911), *Par Lui* (1914) — fonde à Paris, en collaboration avec le centre de Paray-le-Monial, la « Revue universelle du Sacré-Cœur » dont es bureaux d'abonnement rayonnent rapidement jusqu'à Pékin. Dans son premier numéro, daté de juin 1921, le Père Anizan estime « nécessaire une Revue qui traitant du Sacré-Cœur, en traite universellement ». *Regnabit* tendra donc à intégrer toutes les questions s'y rapportant : dogme, morale, ascétisme, mystique, liturgie, art, histoire, etc. A cette fin, la revue compte accepter « toutes les collaborations en tout ce qui tient à l'immense question du Sacré-Cœur ». Parmi les premiers à se joindre au Père Anizan, signalons le futur Mgr Cristiani avec une série d'articles intitulés *La théologie du Sacré-Cœur et le Protestantisme,* Gabriel de Noaillat avec une série consacrée à *La Société du Règne Social de Jésus-Christ* (*Paray-le-Monial*), Dom Demaret o.s.b. qui coiffe ses commentaires d'un titre aussi équivoque que *Le Sacré-Cœur et les infirmités de sa condition humaine,* le Père A. Hamon s.j. dont l'autorité sera reconnue à la suite de son *Histoire sur la dévotion au Sacré-Cœur* (1924) et l'abbé Emile Hoffet, spécialiste des documents pontificaux.

Louis Charbonneau-Lassay

Digne élève du Père Camille de la Croix s.j., Louis Charbonneau-Lassay avait établi définitivement sa réputation dans le monde de l'archéologie avec son *Histoire des châteaux de Loudun* (1915). Depuis, il assurait à la *Revue du Bas-*

reproduire ce qu'écrit Wells dans *Dieu l'invisible roi* : 'La religion nouvelle ne tolère ni rois, ni aristocraties, ni démocraties. Elle ordonne à tous ces adhérents de préparer la voie à une *théocratie mondiale* (...). Un christianisme qui adopterait pour symbole le Christ ressuscité foulant aux pieds une croix brisée serait bien plus dans l'esprit de notre culte '. » Le Cour, P., *L'Ere du Verseau,* p. 200-201, III, 204-205.

Poitou et aux *Bulletins de la Société des antiquaires de l'Ouest* une collaboration assidue orientée de plus en plus vers l'iconographie chrétienne. Ce qui avait amené l'archevêque de Paris, le cardinal Dubois, à solliciter sa collaboration à *Regnabit,* dont il patronnait la publication. Dès janvier 1922, Charbonneau-Lassay publie son premier article *Le Cœur rayonnant du donjon de Chinon attribué aux Templiers* illustré, comme le veulent ses multiples talents, d'une série de bois originaux « gravés au canif par l'auteur ».

Dans cette étude, tout en faisant sienne la thèse de l'archiviste-paléologue A. Rastoul [26] qui discerne dans certaines commanderies templières « des coutumes qui brisaient net avec la foi et la morale chrétiennes », influencées en cela par « des doctrines hétérodoxes et pernicieuses » ramenées d'Orient, Charbonneau-Lassay soutient avec Noaillat — contre Papus — que les graffites du donjon de Chinon, attribués à un des Templiers emprisonnés (1308-1309), sont bien, malgré une composition « qui respire l'angoisse », l'expression d'« un cri de repentir et d'un appel à la miséricorde » qui se résument d'ailleurs dans l'inscription gravée : « *Je requiers à Dieu pardon* ». Pour Charbonneau-Lassay, tout est là, le sceau d'orthodoxie est bel et bien gravé... L'objet de son étude visera donc, malgré les nombreu-

26. « En plusieurs commanderies [templières], des chevaliers avaient apporté des pays orientaux des doctrines hétérodoxes et pernicieuses, des habitudes immorales, des pratiques plus ou moins occultes procédant de divers hérétiques ; gnostiques, manichéens, cathares, luciférïens, etc. Certaines maisons avaient admis parmi leurs membres d'anciens hérétiques, notamment des chevaliers Albigeois.

Cet ensemble de mauvaises causes eut pour effet de faire de la partie la plus coupable de l'Ordre une sorte de Société secrète aux mystères de laquelle tous les membres ne paraissent pas avoir été également initiés. Dans les commanderies qui ne comptaient que des adeptes, des coutumes qui brisaient net avec la foi et la morale chrétienne, des cérémonies, des rites d'une signification équivoque ou nettement abominable, servirent de base aux pires accusations de simonie, de sodomie, de sacrilège, d'idolâtrie et autres turpitudes. »

Toujours selon Rastoul, il semble bien que ce soit « sans pression aucune » qu'en août 1308, les principaux templiers (au nombre de soixante-douze) avouèrent leurs fautes graves « dont ils demandèrent l'absolution en abjurant toute hérésie ». De plus, on ne manque pas de souligner le projet de S.S. Clément V tendant à réunir l'Ordre du Temple à celui des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem (dits depuis Chevaliers de Malte) — « projet auquel Molay s'opposa pour des motifs qui reflètent l'orgueil infini du Temple ». Rastoul, A., *Les Templiers* ; rapporté in Charbonneau-Lassay, L., *Le Cœur rayonnant du donjon de Chinon attribué aux Templiers,* p. 5-6.

ses énigmes qu'il ne peut manquer de relever sur ledit graffite [27], à faire du motif principal — une cavité cordiforme et rayonnante — une illustration du Cœur de Jésus ; un graffite qui, selon lui, s'inscrit bien dans la lignée héraldique [28] et iconographique du moyen âge, assorti qu'il est, non de *flammes,* symboles d'*amour* et d'*ardeur,* mais de *rayons* qui disent le *triomphe* et la *glorification* suprême et totale.

Charbonneau-Lassay réitèrera la preuve d'une représentation du Cœur de Jésus à partir du XIVème siècle, dans deux articles postérieurs, *Le petit sceau d'Estème Couret* (février 1922) et *Moule à hostie du XIVème siècle au musée épiscopal de Vich/*

27. Si l'on considère l'ensemble du graffite, il semble bien que « ce cœur s'affirme comme plus glorieusement honoré que la lance et les clous, que la croix elle-même et que les Saints » et « ce cœur rayonnant de gloire est contemplé ou prié par une personne dont le caractère de sainteté est nettement indiqué (nimbe) ». Sans pouvoir se rendre compte si les « quatre groupes de points réunis par trois » sur le socle de la croix principale du graffite « peuvent servir les prétentions historiques de la Franc-Maçonnerie », Oswald Wirth estime que l'emblème des « trois points » n'est devenu d'usage chez les francs-maçons qu'au XVIIIème siècle. Il lui semble qu'« il soit difficile de prouver qu'il ne fît pas partie, depuis des siècles, des hiéroglyphes secrets de quelque groupement maçonnique ancien, plus hermétique ».

En tout cas, mis à part le « gironné de huit » (2 fois) qui trouve une « interprétation légitime » (sans doute un dérivé de la rouelle celtique qui présente une similitude très nette avec le lotus hindou à huit pétales. (Cf. Guénon, R., « Le chrisme et le cœur dans les anciennes marques coopératives », *Regnabit,* nov. 1925) et la « main de Fatma » (3 fois) en laquelle Charbonneau-Lassay reconnaît un emblème très usité depuis le haut moyen âge, au moins dans les pays d'Orient, comme talisman et signe conjuratif contre les maléfices, quatre signes demeurent très énigmatiques : une lance isolée, 4 croix sans que le Sauveur soit jamais représenté, 3 clous (signe albigeois) au lieu de 4 comme le veut la tradition chrétienne et surtout, situé au niveau de la tête du chevalier agenouillé, une croix dont le pied est arrondi (rappelant la croix ansée égyptienne) et qui soutient une sphère un peu applatie et sanglée de deux lignes contournées. Charbonneau-Lassay se limite à signaler qu'il n'est pas impossible que ce signe soit « en rapport d'origine avec l'hiératisme ésotérique d'Orient » mais, étant donné les témoignages contradictoires des occultistes et des maçons, il s'en tient à une version de « mystérieuse obscurité ». Cf. Charbonneau-Lassay, L., *ibid.* Pour sa part, la Revue *Atlantis* a consacré un numéro spécial à « Chinon et l'énigme Templière », mai-juin 1972.

28. Notons que l'héraldisme est originaire de l'Orient. « Les croisades ont relié l'Asie à l'Europe : l'Orient nous envoie, avec des pensées nouvelles pour l'art monumental, le langage figuré des armoiries ; le blason ajoute un fleuron de plus à a couronne déjà si riche du symbolisme. » Auber, A., *Histoire et théorie du symbolisme religieux avant et depuis le Christianisme,* t. II, p. 20.

Espagne (septembre 1922). La substance de ces trois études fera l'objet d'un tiré à part. Dans son compte rendu (septembre 1922), le Père Anizan note : « Les iconographes, qui dataient jusqu'ici les premières images du Sacré-Cœur, du XVème siècle, peuvent être surpris du document de Chinon. Ils ne peuvent pas l'ignorer. » Et il ajoute qu'il « ne croit pas qu'on puisse apporter, contre l'interprétation de M. Charbonneau-Lassay, une seule raison sérieuse ».

Tout en nous gardant de trancher la controverse au sujet des Templiers [29], c'est là faire fi des nombreuses énigmes déjà relevées et attribuer à une « cavité cordiforme et rayonnante » une signification qui, compte tenu du contexte, est pour le moins arbitraire, inspirée qu'elle peut être [30] par un syncrétisme religieux où la réalité et le mystère de l'union hypostatique, fondement de la notion du Sacré-Cœur, sont évacués [31].

Si nous nous sommes attardé à cette première contribution de Charbonneau-Lassay à *Regnabit*, c'est dans le but de faire ressortir, compte tenu du caractère orthodoxe de la revue, l'accent mis sur le *cœur*, le *règne* et la *gloire* au détriment de la *personne intégrale du Christ* et du *sens chrétien de la croix* [32]. Il

29. « Dans l'ensemble, l'enquête pontificale instruite en France avait été défavorable aux Templiers. Il n'en fut pas de même de l'enquête poursuivie dans le reste de l'Europe [sauf peut-être] en Provence, dans le royaume de Naples et les Etats de l'Eglise, sujets à l'influence du roi de France (...) En tout cas, une chose demeure absolument certaine : Philippe le Bel a été l'auteur principal et responsable de la perte de l'Ordre du Temple, à laquelle, sans lui, Clément V n'eût pas songé. » Mollat, G., « Templiers », in Alès, A. d' (sous la direction de) *Dictionnaire Apologétique de la Foi Catholique*, t. IV, p. 1593 et 1601.

30. Notons que dans les études et traités, postérieurs à 1922, consacrés au Sacré-Cœur, aucune allusion n'est faite au « graffite de Chinon » ; et nous incluons ici les importants travaux des Pères Bainvel et Hamon s.j., anciens collaborateurs de *Regnabit*.

31. « Si rien n'indique une liaison étroite entre les Templiers et les sectes islamiques, il est néanmoins certain que les chevaliers implantés ne devaient pas demeurer ignorants des rites et de la pensée religieuse locale ; qu'ils pouvaient même en subir l'influence. Car, contrairement à ce que l'on croit et écrit souvent, la fin du XIIème siècle comme le XIIIème bien loin d'être animée par une croyance catholique sans heurt, sans cas de conscience, connaissait, sinon une remise en cause, du moins des perspectives différentes (...) Indéniablement, les courants de pensée — néo-platonicien, aristotélicien, mazdéen, coranique, gnostique et manichéiste — ne manquaient pas de vigueur. Dans tous le premier souci était celui de l'essence, c'est-à-dire la métaphysique et la note dominante des conclusions un déisme pur, c'est-à-dire par delà les incarnations. » Ollivier, A., *Les templiers*, p. 63-64.

32. C'est nous qui soulignons.

nous faut évidemment restituer ce courant de pensée et de spiritualité dans son époque où face à la dérive religieuse, intellectuelle et sociale, un besoin se fait sentir, dans certains milieux cléricaux, dans les milieux anti-maçonniques et chez ceux affiliés au mouvement de l'Action française, de s'élever contre les crimes de lèse-majesté... et de ramener l'ordre dans le chaos, en œuvrant pour un nouveau règne affirmé du spirituel sur le temporel ou, plus schématiquement, de l'esprit sur la matière. Ainsi il est facile de présager que des gens comme le Père Anizan, Charbonneau-Lassay et Guénon pourront, de 1925 à 1927, donner l'impression de cheminer sur la même route...

Mais revenons à 1922, époque à partir de laquelle Charbonneau-Lassay orienta l'essentiel de ses travaux et recherches du côté de l'iconographie chrétienne et cela, dans le cadre presque exclusif de *Regnabit*. Dans une première série, *L'Iconographie du Cœur de Jésus dans les armées contre-révolutionnaires de la Vendée* (avril à juillet 1922) et une seconde, plus importante, *L'Iconographie ancienne et postérieure à la Renaissance de Jésus-Christ* (juin 1923 à mai 1926) il s'attacha à déceler, situer et analyser les différentes illustrations du cœur et autres symboles christiques.

Signalons au passage le début d'une série qui devait être consacrée aux « Principes de la Dévotion au Sacré-Cœur dans l'Eglise Orientale » et qui ne connut, hélas, qu'un premier volet, sous la plume de S. Salaville, intitulé *La doctrine de Nicolas Cabasilas — XIVème siècle* (mars 1923), d'où il ressort que celui qui a décidé de vivre dans le Christ doit dépendre « de ce cœur et de cette tête », illustrant ainsi la véritable identification « du Christ avec l'Eglise, c'est-à-dire avec l'ensemble des fidèles, signifiée et réalisée par l'Eucharistie ». L'auteur insistait par ailleurs sur « la persistance de la plaie du cœur dans le Christ glorieux ».

De son côté, le Père Anizan pousse un cri d'alarme [33] à la pensée catholique et, pour le besoin de ses lecteurs, tente de répondre à la question *La Révélation du Sacré-Cœur a-t-elle une valeur intellectuelle ?* (octobre 1923). Il ne manque pas d'in-

33. « Il faut nous convaincre que le Sacré-Cœur n'a pas dans la vie chrétienne, dans la pensée catholique, la place qui lui revient. Il est bien loin de l'avoir dans la vie chrétienne. Beaucoup plus loin encore de l'avoir dans la pensée catholique. Et j'ajoute, dans la pensée des dirigeants. Ah ! j'ai des documents douloureux ! Comment se fait-il que nous en soyons là ? Je l'ignore. » Anizan, F. o.m.i., « Un an après », *Regnabit*, mai 1922, p. 530.

sister sur la différence, minime peut-être mais importante en soi, « entre l'amour du Christ symbolisé dans son cœur et ce même amour non symbolisé ». Après avoir précisé que « la révélation du Sacré-Cœur ne tend qu'à présenter en forme nouvelle les vérités antiques », il définit la mission du symbole comme devant éclairer les réalités qui sont là mais qu'« il tient sous sa lumière ». L'objectif poursuivi est donc « de tout juger du point de vue de l'Amour du Christ, à la lumière du cœur qui en est le vivant symbole ».

Fort de la Bénédiction apostolique signée par le cardinal Gasparri (mars 1924) à l'endroit de *Regnabit*, la réponse connaîtra de plus amples développements grâce à la Société du rayonnement intellectuel du Sacré-Cœur [34] créée à l'automne 1924 et dont le but sera de « mettre en relief et [de] faire utiliser pleinement la valeur intellectuelle de la Révélation du Sacré-Cœur ». Ainsi le Père Anizan répond à un de ses lecteurs, jeune curé à qui la « question » du Sacré-Cœur paraît d'ordre philosophique :

> Mon bon ami, la porte que vous entrebaîllez donne sur un sentier qui va loin.
> Si l'on dégage la question du Sacré-Cœur des considérations générales sur la dévotion et sur le mystère de l'Incarnation, il y reste — et c'est là son élément caractéristique — toute l'étude du symbolisme. Et, comme vous dites, cette question du symbolisme est du ressort de la philosophie ; plus strictement de la psychologie ; avec de vastes et belles conséquences dans l'ordre de la logique. (...) Veuille une autre voix [que la mienne] s'élever. [35]

Dans l'attente de cette voix... le Père Anizan poursuit une intéressante série d'articles ayant pour titre *Le Centre du Plan Divin* (novembre 1924 à avril 1925) où l'immutabilité du dogme et de la Révélation est clairement affirmée, et commente (février 1925) en ces termes la parution du volume de A.G. Michel *La Dictature de la Franc-Maçonnerie sur la France* (1924) axé essentiellement sur le Grand Orient : « La tactique de nos ennemis eux-mêmes peut nous servir d'exemple ». A l'encontre des maçons qui cherchent à saisir « la pensée » pour dominer tout

34. Sous la présidence de M. Paul Thomas. Pour présentation et compte rendu de la première réunion (22 janvier 1925), Cf. *Regnabit*, nov. 1924 et mars 1925.

35. Anizan, F. o.m.i., « Questions et Réponses », *Regnabit*, déc. 1924, p. 91.

l'ordre social, le Père Anizan invite tous les catholiques à acquérir « la mentalité du Sacré-Cœur ».

Lors de sa collaboration à *La France antimaçonnique*, nous avons vu que Guénon avait fait la connaissance d'un officier retraité, Olivier de Frémond, membre de la Société des antiquaires de l'Ouest et de la Ligue franc-catholique de Mgr Jouin. C'est en effet chez Clarin de la Rive que Frémond rencontra pour la première fois celui qu'il considéra dès lors comme le « secrétaire de la Revue », René Guénon. Par la suite, sans que nous puissions confirmer une relation assidue, nos deux hommes maintinrent le contact. Frémond fut sans doute le premier à signaler à notre ami l'intérêt des travaux iconographiques de Charbonneau-Lassay, et à discerner en Guénon — un métaphysicien doublé d'un anti-maçon chevronné... — un collaborateur éventuel de *Regnabit*. Peut-on dater de l'été 1925, les premiers échanges à Loudun [36] autour du Père Anizan ? En tout cas, c'est dans le numéro d'août-septembre 1925, dont le plat quatre de la couverture est consacré à la publicité des ouvrages déjà parus de Guénon, auxquels viennent de s'ajouter *L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta* (1925) et *L'Esotérisme de Dante* (1925), que notre ami amorce sa collaboration sous la rubrique : Doctrine...

L'HOMME ET SON DEVENIR SELON LE VEDANTA

Notons au passage que si l'*Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues* pouvait laisser planer quelques doutes sur l'orientation intellectuelle et spirituelle de Guénon — quoique la nature et les rapports de la théologie et de la métaphysique y soient clairement définis — avec *Orient et Occident* qui insiste sur la nécessité de « chercher la métaphysique vraie où elle existe encore, c'est-à-dire en Orient », la direction est donnée... En conséquence, on ne pouvait manquer de voir dans *L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta* plus qu'un travail d'érudition ou une simple présentation documentaire. Il s'agit bien, pour les personnes susceptibles de s'engager dans une démarche spirituelle de ce type, d'une incitation — indirecte

36. Domicile permanent de L. Charbonneau-Lassay qui, régulièrement visité par le Père Anizan, reçut, entre autres, dans les années 20 et 30, René Guénon, Olivier de Frémond, Georges Tamos, Marcel Clavelle, Luc Benoist, etc.

puisqu'elle reste strictement théorique — à la « réalisation métaphysique » de type *advaïta.*

Le théologien chevronné voit évidemment les choses d'un autre œil. Tout en s'inclinant « devant sa science supérieure de la pensée orientale moderne », le Père Allo met en doute pour les lecteurs de la *Revue des sciences philosophiques et théologiques* [37] l'application aux nouvelles spéculations hindouistes de Guénon, du terme même de *métaphysique,* « sinon dans un sens comme celui où la 'métaphysique' par exemple, serait une science ». Plutôt qu'un métaphysicien, il insiste à nouveau pour reconnaître en notre ami « un croyant emprisonné dans une certaine foi ». Ainsi, il lui reproche l'axiome classique, indiscutable pour tout çankarien, à savoir que l'Infini ne souffrant par définition aucune limitation, rien ne peut subsister hors de lui. Pour le Père Allo, il s'agit là d'une simple « imagination *spatiale* (...) absurde d'ailleurs », qui n'a rien à voir avec la conception de « l'Infini de Perfection (...) donnant l'existence à des êtres nécessairement limités qui sont bien distincts de Lui, quoiqu'ils n'existent que par Lui, comme Cause créante, conservante et mouvante ». Si Guénon rétorque que « l'effet n'est rien qui soit vraiment et essentiellement différent de la cause », le Père Allo jugera que c'est là « abuser de plusieurs vérités, de leur similitude univoque et analogique, et de la coexistence nécessaire de la cause en tant que cause avec l'effet en tant qu'effet ». Car enfin, et nous touchons là un problème majeur — commodément éludé en fonction de la minimisation des concepts de « fin » et de « bien » et qui demeure insoluble en contexte çankarien — « la manifestation de l'Absolu, si elle n'est pas différente de lui-même, manque absolument de raison suffisante ; quel besoin a cet Absolu, qu'il faut croire sérieux, de s'amuser ainsi ? »

Pour leur part, les *Cahiers du mois* [38], en affinité avec J. Maritain et H. Massis, tout en accordant sous la plume de François Berge que les principes métaphysiques auxquels notre ami fait référence sont indéterminables et circonscrivables par la seule forme négative, interrogent : « Mais ne pourrait-on quand même, sans fausse les idées, chercher à suggérer de façon plus intime

37. Allo, E.B. o.p., « Comptes rendus », *Revue des sciences philosophiques et théologiques,* juil. 1926, p. 395-398.

38. Berge, F., « Littéraure générale », *Cahiers du mois,* 1926, p. 228-231.

ce qu'ils sont ! » ... Bien conscients que, dans ce domaine, « tous les mots peuvent prêter à confusion ».

Comme pour la *Revue de métaphysique et de morale* [39], chacun déplore de trouver « seulement exposées » des doctrines qui gagneraient à être « expliquées ». Et nous retrouvons ici, les interrogations de Noële Maurice-Denis : «Que peut être un 'Soi' qui 'en tant que tel, n'est jamais individualité' ? Comment l'état de sommeil profond peut-il comporter une intuition intellectuelle ? Voilà des questions qui méritent vraiment d'être éclaircies » [40]. Ici, recoupant le jugement du Père Allo, on reproche à Guénon d'être resté un « interprète admiratif et respectueux de l'orthodoxie hindoue » et, afin de produire « une œuvre vraiment décisive », on lui conseille fort d'abandonner « l'étrange idée que la métaphysique de l'Inde est un produit de l'intelligence pure sans racines dans la vie et sans analogue hors du monde asiatique ».

Quant à continuer à le taxer de panthéiste — « si les mots signifient quelque chose » — le Père Allo n'y manque pas... Même si Guénon, à l'encontre de la majorité des hindouistes et Hindous eux-mêmes ne reconnaît aucune différence essentielle entre la doctrine de Çankara et celle de Ramanuja, le Père Allo juge à juste titre que Guénon « va plus loin dans son affirmation de l'Unité que Ramanuja et les autres en faveur de qui on pourrait encore contester la convenance de ce terme ». Sur de nombreux points, concernant à la fois l'hindouisme (par exemple, le fait d'éluder habilement la doctrine classique des réincarnations) et le christianisme, les vues de Guénon lui semblent bien refléter des « accointances avec les ésotérismes occidentaux (...) Ou bien l'idée qu'il se fait de la révélation chrétienne vient de ces sources, ou bien elle lui est très personnelle ; et les comparaisons qu'il en fait avec l'hindouisme montrent bien la force tout à fait védantiste de sa faculté d'identification ; il dédaigne d'ailleurs, bien entendu, la dogmatique officielle » [41]. La pertinence de la pensée métaphysique de Guénon

39. « Comptes rendus », *Revue de métaphysique et de morale,* supplément à janv.-mars 1927, p. 12-14.

40. ... et qui, tout compte fait, ne le furent pas davantage dans *EME* (1932).

41. « Passages antichrétiens non voilés : p. 217, sur la religion et les états mystiques ; 222, sur l'expiation ; 228, sur la Trinité, qui, même interprétée 'ésotériquement' reste dans la distinction principielle (celle où s'est arrêté Ramanuja), et par conséquent n'atteint pas l'Absolu, etc. » Allo, E.B. o.p., *op. cit.,* p. 397.

étant contestée par plus d'un, le Père Allo insiste sur le fait que le spécialiste Friedrich Heiler dans *Die Mystik in den Upanishaden* (1925), assimile bien les *Upanishads* à des traités de « mystique » — mais ce qui continue à retenir l'attention de notre éminent dominicain, c'est davantage « le cas psychologique individuel » de Guénon, intéressant plus encore que celui de ses confrères théosophes.

L'ÉSOTÉRISME DE DANTE

Contrairement à Albert Leclère qui faisait du premier des Italiens, un « adorateur de la beauté sensible (...) un tertiaire de S. François » [42], avec *L'Esotérisme de Dante* (1925) Guénon, dans la lignée d'Aroux [43], fait du poète florentin un des chefs de la *Fede Santa*, tiers ordre de filiation templière [44] qui ne va pas sans présenter certaines analogies avec ce qui sera plus tard la Fraternité de la Rose-Croix [45] ; et c'est à la lumière de cette

42. Leclère, A., *Le mysticisme catholique et l'âme de Dante*, p. 84. Néanmoins, pour Leclère, « tout devient clair si l'on a compris que le divin de Dante n'est plus exactement le divin chrétien (...) c'est le divin de l'amant de Béatrice, c'est la Béatrice du mystique qui a vu Dieu dans les yeux, dans le sourire d'une femme. (...) Et ce sentiment n'a rien en lui-même d'excessif, car Béatrice alors lui apparaît comme la Divinité elle-même, si ce n'est comme une Essence supérieure à l'Etre qui garde pourtant ce nom : les yeux fixés sur ceux du Griffon qui se transforme en l'image même qu'il irradie dans les prunelles de celle qui la reçoit, Béatrice semble aspirer en elle toute la majesté du Christ, qui n'est plus que le plus noble figurant du cortège ». *Ibid.*, p. 90 et 97.

43. Aroux, A., *Dante, hérétique, révolutionnaire et socialiste. Révélation d'un catholique sur le moyen âge.*

44. « A l'époque de Dante, l'hermétisme existait très certainement dans l'Ordre du Temple de même que certaines doctrines d'origine arabe, que Dante lui-même paraît n'avoir pas ignorées non plus et qui furent sans doute transmises par cette voie. » A la suite d'Aroux, Guénon fait par ailleurs référence à un médaillon conservé au musée de Vienne où figure Dante, accompagné de l'inscription F.S.K.I.P.F.T., que notre ami traduit par *Fidei Sanctae Kadosch Imperialis Principatus, Frater Templarius* *. Cf. *ED*, p. 8 et 22.

* Saint pour la foi, Primauté impériale, Frère templier.

45. A l'époque de *La France antimaçonnique*, Guénon avait déjà publié un article intitulé *L'ésotérisme de Dante* (5 mai 1914), où il s'attachait à présenter un résumé de la question tiré de *Histoire et doctrine des Rose-Croix* de Sédir.

filiation d'inspiration musulmane [46], et apparentée dans son fond au monisme d'Ibn Arabi, qu'il veut lire l'œuvre dantesque, principalement *La Divine Comédie*.

L'impression très nette du Père de Grandmaison, dans la revue *Etudes* [47], est que « les rapprochements de toute sorte auxquels se plaît M. Guénon, et dont quelques-uns sont fort curieux, prouvent seulement que Dante a écrit dans un temps et un milieu où l'allégorie était, pour les esprits cultivés, la plus subtile et la plus excitante des voluptés ».

Pus tard, le Père P. Mandonnet o.p., dans son *Dante, le théologien* (1935), voudra y voir davantage mais, malgré d'intéressantes mises au point relatives au symbolisme théologique du moyen âge [48], la thèse avancée d'une récapitulation vraiment

46. Dans la lign e de Guénon, Luc Benoist précisera en 1963 au sujet de *La Divine Comédie* : « Il y a longtemps que le R.P. Alain Palacios a montré que deux sources principales du livre sont le *Livre de l'Echelle* et le *Livre du Voyage Nocturne*, deux œuvres de spirituels musulmans ». Benoist, L., *L'ésotérisme*, p. 103.

47. Grandmaison, L. de s.j., « Comptes rendus », *Etudes*, juin 1926, p. 754.

48. « Il fallait le génie d'Alighieri pour renouveler ce passe-partout vide et désuet [le symbolisme]. Pour cela, il a dû l'appliquer à un sujet d'ordre moral et religieux qui par son envergure dépassait, et de combien, les préoccupations des trouvères. Mais dans la *Comédie*, le symbolisme s'inspire bien autrement du symbolisme théologique que du symbolisme littéraire. C'est à l'ordre chrétien qu'il emprunte l'essentiel de ses figurations et, si l'on m'objectait que Dante emprunte aussi couramment ses types à la littérature antique et à sa mythologie, je ferais remarquer, car je ne sais si les dantologues s'en sont suffisamment avisés, que ce procédé était un procédé théologique contemporain de Dante lui-même et qu'il n'en est vraisemblablement pas le créateur. Certains critiques ont plusieurs fois observé qu'il paraît un peu déconcertant de voir Dante introduire, dans une œuvre essentiellement chrétienne comme est le Sacré Poème, tant de figurations et de réminiscences de la littéraure païenne. Dante a été guidé en cela, peut-on dire, par la conviction que tout doit être mis au service du Christianisme, comme Virgile se met aux ordres de Béatrice pour des fins supérieures. Mais Dante me paraît aussi en cela subir certaines ambiances théologiques de son temps. Des écrivains ecclésiastiques et même des théologiens de profession pratiquent alors ce syncrétisme pagano-chrétien, qui est comme l'aurore de l'humanisme, ou, si l'on préfère, sa première insinuation dans la société chrétienne. C'est ainsi qu'au commencement du XIVème siècle un Frère Prêcheur du nord de l'Italie, Jacques de Cesoli, compose une moralisation des jeux d'échecs. Nous y sommes en plein mélange de l'antiquité profane et chrétienne. » Mandonnet, P. o.p., *Dante, le théologien*, p. 172-173.

chrétienne entretient l'énigme [49] et paraît peu concluante. A ce double titre, elle ne pouvait que prêter le flan à la critique de Guénon pour qui le langage théologique, essentiellement thomiste, de Dante, pourrait bien n'être là que pour « égarer le lecteur », pour masquer le véritable sens du « voyage ». Pour Guénon, en effet, « s'il est exact que des connaissances théologiques peuvent aider à comprendre Dante jusqu'à un certain point, des connaissances d'ordre ésotérique et initiatique, même incomplètes, permettraient certainement de le comprendre beaucoup mieux encore » ; et il ne manque pas de rappeler qu'on peut être un « thomiste » très compétent « et ne pas même soupçonner l'existence de ces choses, qui pourtant tinrent une si grande place dans tout le moyen âge » [50].

COLLABORATION DE GUÉNON A « REGNABIT » (1925-1927)

Il n'en fallait pas davantage pour aiguiser l'imagination et voir l'eau alimenter déjà le moulin... Du moins est-ce ainsi que nous sommes amené à interpréter le recrutement de Guénon. En effet, la direction de *Regnabit* ne semble pas s'être alarmée outre mesure ni même avoir été consciente des divergences profondes séparant la perspective « traditionnelle » de Guénon et l'orientation de la « Revue universelle du Sacré-Cœur ». Ou peut-être n'a-t-elle voulu retenir que les intéressantes allusions à l'endroit du « cœur » [51] conçu comme « centre » sur le plan grossier comme sur le plan supérieur, symboliquement en quelque sorte, par rapport à l'Intelligence universelle, et entrevoir les multiples applications et développements qui pouvaient en être tirés,

49. « Le mot *mente*, de l'ablatif latin de *mens*, a une signification assez élastique, et Dante ne le prend pas toujours au même sens. Peut-être pense-t-il au sens qu'il donne à ce mot dans un passage du *Convivio* où il écrit : 'On peut voir désormais ce qu'est l'esprit (*mente*). C'est cette fine et très précieuse partie de l'âme qui est la Divinité.' (*Convivio* III, c, II, 19). Cette dernière expression dépasse peut-être la pensée de l'auteur et la vérité elle-même. Mais il ne faudrait pas y voir une conception plus ou moins panthéistique, qui ne paraît jamais chez Dante. Le poète, me semble-t-il, ne fait que traduire ici, à sa façon, la théorie de la *Scintilla animae*, idée courante chez les théologiens et les mystiques du moyen-âge et qu'on retrouve chez saint Thomas, bien que celui-ci ait finalement exclu cette expression de la Somme Théologique. » *Ibid.*, p. 79.

50. Guénon, R., « Revue des livres », *ET*, janv. 1939, p. 39-41.

51. Cf. les chapitres III : « Le centre vital de l'être humain, séjour de Brahma » et VII : « Buddhi ou l'intellect supérieur », in *HDV*.

moyennant un recentrement doctrinal, sous l'angle de la préfiguration et de la récapitulation chrétiennes.

De son côté, Guénon avait sans doute assuré à ses amis, comme il le signalera dès décembre 1925 [52], qu'il comptait se situer « plus spécialement dans la 'perspective' de la tradition chrétienne, avec l'intention d'en montrer le parfait accord avec les autres formes de la tradition universelle » ; point qui pouvait évidemment s'interpréter comme la recherche, le défrichement d'un terrain de base relativement homogène et universel — la révélation primitive [53] — propre à faire apparaître les jalons préfiguratifs, les symboles, sur lesquels le Mystère chrétien était appelé à se greffer, à être révélé, comme leur *alpha* et leur *oméga*. Du moins est-ce dans cet esprit, entièrement tourné vers une récapitulation dans l'amour du Sacré-Cœur de Jésus, que le Père Anizan présente à son public le premier article de Guénon, *Le Sacré-Cœur et la légende du Saint Graal* (août-septembre 1925) :

> Beaux reflets de la tradition primitive, ou belles pousses autonomes de l'esprit humain, ces légendes n'exprimeraient-elles pas à leur façon ces traits du Christ que le premier homme dut annoncer à ses fils et que toutes les âmes, d'instinct attendent ? Monsieur René Guénon voit dans le Graal — la coupe mystérieuse d'un de nos romans mystiques — une figure du Cœur aimant que « le Seigneur donna un jour à Sainte Mechtilde sous le symbole d'une coupe d'or où tous les saints devaient boire le breuvage de vie » (*Le livre de la grâce spéciale*, 1ère partie, ch. XXII, n° 41). [54]

52. « Nous espérons que nous aurons du moins, en signalant tous ces rapprochements, réussi à faire sentir dans une certaine mesure l'identité foncière de toutes les traditions, preuve manifeste de leur unité originelle, et la parfaite conformité du christianisme avec la tradition primordiale dont on trouve ainsi partout des vestiges épars ». Guénon, R., « A propos de quelques symboles hermético-religieux », *Regnabit*, déc. 1925, p. 25.

53. Dans la ligne de la « révélation universelle » des traditionalistes du XIXème siècle, la conception d'une « révélation primitive », faite aux premiers hommes et qui se serait transmise par tradition, a été remise à l'honneur au début du XXème siècle par le Père W. Schmidt. Cf. Lemonnyer, A. o.p., *La révélation primitive et les données actuelles de la science, d'après l'ouvrage allemand du Rév. Schmidt*. Cf. aussi Daniélou, J. s.j., *Le Mystère de l'Avent*, p. 207 ss. La révélation primitive est ici assimilée à la « religion cosmique ».

54. Ce rapprochement avec sainte Mechtilde n'est pas dû à Guénon mais à la seule initiative du Père Anizan.

Puissent tous les vieux mythes nous faire boire à la doctrine traditionnelle où les amis de *Regnabit* aimeront à retrouver une pré-manifestation du Cœur de Jésus. [55]

Ce premier article de Guénon, inspiré par un précédent de Charbonneau-Lassay intitulé *Le Cœur humain et la notion du Cœur de Dieu dans la religion de l'ancienne Egypte* (novembre 1924), tend essentiellement à associer, sinon à assimiler, la coupe du Graal au troisième œil de *Çiva*, à la coupe sacrificielle contenant le *soma* védique, le *haoma* mazdéen ou l'ambroisie des Grecs, à la rose, au lotus, etc., ou encore au Cœur de Jésus à travers le « triangle du cœur » (triangle renversé) [56] de certains hermétistes du moyen âge dont « les intentions furent toujours pleinement orthodoxes ». Guénon veut ainsi offrir une première illustration de l'« unité doctrinale essentielle » — dont la conscience a pu parfois s'obscurcir dans l'humanité — des multiples formes traditionnelles issues de la tradition primordiale, elle-même confirmée par le *Quaerite et invenietis* [57] de l'Evangile... Il s'agit là d'un résumé-type de l'orientation générale de la collaboration de notre ami à *Regnabit* qui s'étendra sur près de deux ans et se soldera par une vingtaine d'articles [58].

Certains lecteurs de *Regnabit* ne tardèrent pas à témoigner de

55. Anizan, F. o.m.i., présentation in Guénon, R., « Le Sacré-Cœur et la légende du Saint Graal », *Regnabit*, août-sept. 1925, p. 186.

56. La théorie guénonienne sur la polarité, la complémentarité et le renversement des symboles est loin d'être claire... Elle nous paraît aussi flexible et sujette à caution, par son caractère arbitraire, que les divers points de vue relatifs aux « états multiples de l'être ». Tandis que dans *L'Erreur Spirite*, au chapitre sur le « Satanisme », Guénon présentait le renversement des symboles comme un de ses signes les plus révélateurs... Dans le cadre du présent article, faisant par ailleurs référence à certaines « représentations blasphématoires du Cœur de Jésus » (dont « le triangle avec pointe dirigée vers le bas ») commentées par Charbonneau-Lassay en août-septembre 1924, Guénon se borne à signaler que ce n'est pas le cas et rappelle : « Nous ne pouvons songer à exposer ici à ce sujet une théorie générale qui nous entraînerait bien loin ; mais on comprendra qu'il y a là quelque chose qui rend très difficile le maniement des symboles, et aussi que ce point requiert une attention toute spéciale, lorsqu'il s'agit de découvrir le sens réel de certains emblèmes et de les traduire correctement. » Guénon, R., « Le Sacré-Cœur et la légende du Saint Graal », *Regnabit*, août-septembre 1925 ; repris in *SFSS*, p. 44. Cf. aussi « La Montagne et la Caverne », *E.T.*, janv. 1938 ; repris in *SFSS* et, « Le renversement des symboles » in *RQST*.

57. Cherchez et vous trouverez.

58. Pour liste exaustive de ces articles, cf. Vâlsan, M., in *SFSS*, annexe I.

leur scepticisme, telle cette objection reproduite dans le numéro d'octobre 1925 : « Très intéressante l'étude de M. René Guénon sur le Saint Graal et le Cœur de Jésus. Mais ne pourrait-on pas lancer contre sa thèse une objection qui la ferait crouler par la base ? Chrestien de Troyes n'a probablement jamais pensé au Cœur du Christ. En tout cas, les Celtes de la vieille Gaule n'y ont certainement jamais pensé. Voir dans le Saint Graal un emblème du Cœur du Christ, c'est donc une interprétation toute moderne du vieux mythe [59], une interprétation qui peut être ingénieuse, mais qui aurait étonné nos aïeux. »

Le Père Anizan — pour qui l'article de son nouveau collaborateur s'en tient à démontrer que le Saint Graal « est *objectivement* un emblème du Cœur vivant qui est la vraie coupe de la vraie vie », une espèce de préfiguration méconnue, sans plus — ajouta aussitôt, à juste titre, « que (...) les Celtes *n'aient pas vu* tel ou tel sens, cela ne prouve pas que ce sens *n'y est pas* ».

Une mise au point que l'ésotériste Guénon développera, tel un précédent, en appendice de son second article (novembre 1925). Dans cette note complémentaire, Chrestien de Troyes et Robert de Borron sont relégués au second plan, dans un simple rôle de « transmetteurs » au profit de leurs « inspirateurs (...) les véritables détenteurs de la doctrine traditionnelle » [60]. Guénon précisera en effet que le Christ « historique » n'est pas ici directement impliqué — bien que « les faits historiques eux-mêmes, comme tout le reste, traduisent selon leur mode propre les réalités supérieures et se conforment à cette loi de correspondance (...) qui seule permet de s'expliquer certaines 'préfigurations' » — mais essentiellement le « Christ-Principe » [61]... et d'enchaîner : « mais qui oserait prétendre que le Verbe éter-

59. « Il ne nous paraît pas douteux que les origines de la légende du Graal doivent être rapportées à la transmission d'éléments traditionnels, d'ordre initiatique, du druidisme au christianisme. » Guénon, R., « Le Saint Graal », *V.I.*, fév.-mars 1934 ; repris in *SFSS*, p. 56.

60. Allusion indirecte aux catégories : exotérisme (« transmetteurs ») et ésotérisme (« inspirateurs »).

A noter que le ton de cet énoncé aurait quelque tendance à nous ramener à la question des « Supérieurs Inconnus ».

61. Dans la perspective de Guénon, le corps du Christ relève tout simplement de la « manifestation subtile ». (Cf. *Lettre de Guénon à L. Caudron*, 3 janvier 1937, inédit). A son avis, la chrétienté meurt, intellectuellement parlant, de sa « passion » pour la personne humaine du Christ ; « ce ne sont pas des études de ce genre qui ramèneront nos contemporains à la considération du Christ-Principe qui est l'essentiel ». Guénon, R., « Revue des livres » (Merejkowsky, D., *Jésus l'Inconnu. Son visage dans l'histoire*), *E.T.*, 1934.

nel et sa manifestation historique, terrestre et humaine, ne sont pas réellement et substantiellement un seul et même Christ sous deux aspects différents ? » Compte tenu que notre ami dissimule ici sa théorie des *avâtâras* et de la « réalisation descendante », le terrain ne pouvait manquer d'être glissant... Guénon s'esquivera donc en jugeant bon de ne pas « y insister davantage, car ces choses sont justement de celles que le symbolisme seul permet d'exprimer dans la mesure où elles sont exprimables ». Il y reviendra dans *Le Roi du Monde* et, en 1934, dans le cadre plus approprié du *Voile d'Isis* auquel il joint sa contribution depuis avril 1925 en insérant quelques notes épisodiques dans le « Carnet de l'occultiste ».

Encouragé par Charbonneau-Lassay, qui signale de son côté « l'incontestable autorité » de Guénon en matière d'« hermétique chrétienne dont il serait puéril de contester l'existence et le rôle important au moyen âge » [62], notre ami, dans *Le Chrisme et le Cœur dans les anciennes marques corporatives* (novembre 1925), *A propos de quelques symboles hermético-religieux* (décembre 1925), et *A propos des signes corporatifs et de leur sens originel* (février 1926) développera « ce sujet trop peu connu ». En s'appuyant sur l'hypothèse bien fondée qui veut que certains documents maçonniques antérieurs à 1717 — détruits par les fondateurs de la Grande Loge d'Angleterre, les pasteurs Anderson et Désaguliers — aient contenu la formule de « fidélité à Dieu, à la Sainte Eglise et au Roi », Guénon en viendra à inviter les lecteurs de *Regnabit* à y discerner « la marque incontestable de l'origine catholique de la Maçonnerie » et tentera de les persuader de sa survivance authentique au moyen de son symbolisme hermético-religieux « en rapport avec les conceptions de cet ésotérisme catholique qui fut si répandu au moyen âge ». Voilà, brièvement résumé, « ce que devraient savoir tous ceux qui veulent combattre efficacement les tendances de la Maçonnerie actuelle », protestante d'une part et dans

62. Charbonneau-Lassay, L., « A propos de deux livres récents », *Regnabit*, nov. 1925. Il va sans dire que nous ne cherchons pas à nier l'existence d'un courant d'hermétisme à l'époque médiévale ; mais ce que nous nous devons de mettre en doute, c'est son caractère authentiquement « chrétien », conforme à la dogmatique. Si Charbonneau-Lassay demeure dès lors convaincu de l'existence d'un courant d'hermétisme chrétien, nous sommes de même, quant à nous, convaincu que sa conception de l'« hermétisme chrétien » diffère essentiellement de celle de Guénon, sinon quant aux recoupements méthodologiques, du moins quant à sa finalité. Cf. Charbonneau-Lassay, L., Introduction in *Le Bestiaire du Christ*.

un premier temps, antireligieuse d'autre part et dans un second temps et plus particulièrement dans les pays latins.

On doit à la vérité de dire que Guénon, évidemment, insiste pour faire de l'hermétisme, un courant orthodoxe [63], homogène et sans solution de continuité [64] — de l'antiquité à nos jours — et ceci, par une utilisation syncrétiquement abusive du symbolisme. Ce n'était sans doute point la position de Charbonneau-Lassay [65] et, avant lui, de Mgr Barbier de Montault [66], de Mgr Landriot [67] et du chanoine Auber [68] qui voyaient dans les symbo-

63. Cf. « L'Hermétisme et le Christianisme » in Festugière, A.J. o.p., *Hermétisme et mystique païenne*. Pour l'auteur, « entre la gnose hermétique et le christianisme, il y a des ressemblances et des différences de détail » (p. 83).

64. « Face au christianisme, l'hermétisme est incontestablement un des derniers remparts du paganisme (...) Le Moyen âge occidental détenait déjà, en fait d'écrits hermétistes, ceux qu'il tenait directement de l'antiquité latine (...) A cet apport latin s'ajoutaient quelques traductions du grec (...) Mais la masse des écrits hermétistes du Moyen âge venait surtout de l'arabe (...) L'hermétisme médiéval allait se prolonger, presque jusqu'à nos jours, principalement par la diffusion et l'enrichissement de la littérature alchimique qu'il avait recueillie. Un de ses mérites fut d'élaborer une riche iconographie traduisant en symboles des notions dont beaucoup restent conformes, malgré les siècles révolus depuis l'extinction de l'esprit hellénistique, à l'âme de l'hermétisme antique (...) A partir du XVIIème siècle, l'hermétisme ne va guère plus survivre que mêlé de kabbale, des souvenirs du gnosticisme conservés par celle-ci, enfin d'échos de doctrines nouvelles : celles de Boehme, de Swedenborg. » Doresse, J., « L'hermétisme égyptianisant », in Puech, H.-C., (sous la direction de). *Histoire des Religions*, t. II, p. 475-493.

65. « Nous avons mille preuves que cette affectation à la personne du Sauveur, d'anciens emblèmes encore utilisés pour leurs idoles par les païens d'à côté ne déplut pas aux premiers maîtres de la pensée chrétienne, et fut allègrement pratiquée par les artistes qu'ils inspiraient (...) des explications nettes, précises mettaient toutes choses au point, et tout inconvénient disparaissait. » Charbonneau-Lassay, L., *Le Bestiaire du Christ*, p. 17.

66. Barbier de Montault, X. Mgr, *Traité d'iconographie chrétienne*.

67. Landriot, J.B. Mgr, *Le Symbolisme*.

68. « Le but du symbolisme chrétien fut donc continuellement de *rattacher l'homme* à Dieu par la reproduction artistique des dogmes et des pratiques de la *religion* (...) Tout symbole chez nous se range donc autour de l'Incarnation, d'où tout dérive. (...) posons deux principes comme fondements nécessaires de toutes les règles d'interprétation. Et d'abord, on doit voir dans le texte biblique la parole de Dieu inspirée par son Esprit, dépôt par conséquent de toute vérité surnaturelle, dont toute vérité secondaire découle (...) En des matières d'une aussi haute importance, dit St Augustin, il suffit d'une seule erreur, d'un seul mensonge reconnu pour qu'il ne reste plus dans ces livres une seule phrase à l'abri des controverses de l'incrédulité (...) Secondement, l'Eglise seule possède la vérité du sens des Ecritures ; (...) l'Eglise a pour

les païens de simples préfigurations, dont le couronnement apparaît le propre du christianisme et leur dévoilement, à la lumière des saintes Ecritures, du ressort de l'autorité des Souverains Pontifes, des Pères et des Docteurs de l'Eglise — en cela conformes à l'esprit du deuxième Concile de Nicée (787). Dans le cadre de *Regnabit,* tout en utilisant les mêmes termes (préfiguration, couronnement, dévoilement) Guénon attribue au premier de ces termes une acception outrée, et aux deux autres une acception mitigée, compte tenu de celle exigée par la tradition chrétienne.

Pour la Maçonnerie, si nous admettons la formation au moyen âge de corporations de maîtres-maçons, bâtisseurs de cathédrales, sous l'influence de l'Eglise, à qui les Papes Boniface IV (614), Nicolas III (1277) et Benoît XII (1334) décernèrent des diplômes qui leur reconnaissaient le droit de relever de la seule autorité du Saint-Siège, et de maintenir secrets les principes et les règles d'applications de leur art [69], il va de soi qu'une telle initiative ne pouvait se prévaloir d'un quelconque « ésotérisme catholique » ; mais force nous est de reconnaître à la suite du Père Joseph Berteloot s.j. que : « Bien que très catholique de tradition, les maîtres-maçons avaient souvent une manière assez libérale d'interpréter et de pratiquer leur religion : *Qui multum peregrinantur raro sanctificantur* [70] ». On relève même, dans une vieille constitution écrite au début du XIIIème siècle, des « ordonnances qui mettent les maçons en garde contre les hérésies et enseignements d'hommes discrédités » [71]. Tout en nous limitant aux seuls constructeurs — dont on ne peut par ailleurs minimiser l'influence sur l'ensemble des artisans — il nous faut aussi, avec le chanoine Auber, situer, dès le XIVème siècle, l'amorce d'une révolution à fondement religieux « dont le principal caractère fut de transmettre aux mains des laïques ce que

organe, dans l'explication des Ecritures, les Souverains Pontifes (...) les Pères et les Docteurs. » Auber, A., *Histoire et théorie du symbolisme religieux,* t. II, p. 5, 11 et 33-35.

69. « Un des traits les plus saillants de leur vie corporative, c'est l'initiation professionnelle et spirituelle à laquelle ils sont rigoureusement assujettis. (...) Défense est faite d'apprendre l'art de bâtir aux valets et aux manœuvres. Afin de maintenir le monopole, il est enjoint de garder jalousement l'usage du secret. Pour la même raison de prudence, il est interdit de noter par écrit les principes de l'art. » Berteloot, J. s.j., *Les Francs-Maçons devant l'histoire,* t. I, p. 24.

70. Qui pérégrine beaucoup se sanctifie rarement.

71. Berteloot, J. s.j., *op. cit.,* p. 31.

les clercs avaient seuls jusqu'alors élaboré et conduit » [72]. C'est donc bien antérieurement [73] à la fondation de la Grande Loge d'Angleterre (1717), au moins depuis la diffusion de la culture scientifique grecque et arabe accompagnée au début du XIVème siècle par celle des idées cabalistiques et des courants précurseurs de la Réforme, que nous pouvons déceler des influences étrangères à la véritable tradition chrétienne. Ainsi, ce qui, pour Villard de Honnecourt ,architecte du XIIIème siècle, ne constituait nullement un secret — à savoir « l'art de tirer l'élévation d'un plan » [74] — le devint, dans le cadre de la Maçonnerie opérative du XVème siècle [75]. Une Maçonnerie qui délaissait déjà son inspiration proprement chrétienne, au profit d'idées philosophiques et para-religieuses véhiculées, entre autres, par ces mêmes techniques architecturales importées du passé et de l'Orient.

Ces premiers articles de Guénon dans *Regnabit* ne passèrent d'ailleurs pas inaperçus. A cet effet, nous relevons la mention qui en est faite dans la *R.I.S.S.* du 21 mars 1926. Après avoir signalé l'étude récente du Père Allo [76] consacrée à « la pénétra-

72. Auber, A., *op. cit.,* p. 25.
« En devenant sculpteur, le tailleur de pierre a accédé au monde de l'esprit ; il a approché les théologiens et s'est instruit à leur contact, il a eu la chance magnifique de feuilleter les précieux manuscrits des Abbayes. Il a appris à regarder, à observer, à penser. Son horizon intellectuel s'est élargi, ce qui lui a permis de participer non seulement matériellement mais spirituellement à l'œuvre sculptée (...) Le sculpteur, perdant peut-être un peu de son humilité première, a voulu rendre son œuvre indépendante et a détaché sa sculpture de la colonne. Dorénavant, il œuvrera son bloc de pierre à l'écart de l'édifice, dans la loge (...) Après avoir rompu avec l'architecte, le sculpteur va rompre avec le théologien. Se croit-il déjà au-dessus du commun des mortels ? Est-ce le début de la Renaissance ? Toujours est-il qu'il faut le rappeler à l'ordre. La période ascendante de la chrétienté est terminée. En 1306, le sculpteur Tideman exécuta, pour une église de Londres, un Christ qui ne fut pas jugé conforme à la tradition. L'évêque dut intervenir personnellement avec énergie et fit retirer le Christ de l'église. » Gimpel, J., *Les bâtisseurs de cathédrales,* p. 99-101.

73. Un document important : La Charte de Cologne de 1535. Cf. Deschamps, N., *Les Sociétés secrètes et la Société* ; rapporté in Poncins, L. de, *Christianisme et Franc-Maçonnerie,* p. 145-148.

74. Gimpel, J., *op. cit.*

75. Mention faite lors de la réunion des maîtres tailleurs de pierre afin d'unifier les statuts des loges, à Rastibonne en 1459 — et — dans *Le Livre de la construction exacte des pinacles* de Roriczer, en 1486 ; rapporté in *ibid.,* p. 121-122.

76. Allo, E.B. o.p., « L'Europe se fera-t-elle bouddhiste ? », *Revue des jeunes,* 25 fév. 1926.

tion en Europe des idées orientales », où allusion est faite à « la *réalisation métaphysique* chère à l'Inde, et pour laquelle, chez nous, M. Guénon fait ses prônes » — par référence sans doute à *L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta* et à son unique conférence publique, prononcée en Sorbonne en décembre 1925 sous le titre *La Métaphysique Orientale* — le rédacteur poursuit :

> A *Regnabit*, « revue universelle du Sacré-Cœur », M. Guénon donne d'ailleurs d'autres prônes, ou plutôt des notes fort érudites, sur le symbolisme de certains emblèmes corporatifs. L'intérêt en est considérable, et nous comprenons fort bien que certains de nos amis en marquent à l'auteur leur gratitude. Qu'on veuille bien comparer pourtant le style de ces savants articles à celui, tout voisin, des études de M. L. Charbonneau-Lassay, la dissonance frappera tout le monde. Sans mettre en doute le moins du monde la foi, les intentions ni l'évidente compétence de M. René Guénon, il écrit manifestement sous l'empire d'une préoccupation scientiste ou de visées syncrétiques, qui bridents toute expression naturelle de piété et de sentiments catholiques. Il reprend à son compte (fév. 1926, p. 211) l'opinion de Joseph de Maistre, à peine dégagé de ses premières illusions sur l'ésotérisme : « Tout annonce que la Franc-Maçonnerie vulgaire est une branche séparée et peut-être corrompue d'une tige ancienne et respectable ». Nous pourrons recommencer là-dessus une discussion déjà vingt fois reprise, et même sur ces « origines compagnonniques » des Loges, comme parle l'*Acacia*[77], cette pente d'un esprit averti nous inquiète. Mais surtout, hors de toute contestation pour une oreille un peu juste, il est clair que la lecture trop exclusive de tant de grimoires a faussé tout au moins l'accent de ces pages, qu'on pourrait supposer écrites tout aussi bien par un bouddhiste cultivé ou un professeur de Sorbonne athée. Espèce d'objectivité, dont certains catholiques se font volontiers aujourd'hui, nous le savons bien, une gloire et un moyen de succès ; mais nous la tenons, quant à nous, pour une gageure contre l'esprit.[78]

Malgré des dissonances frappantes[79] que la *R.I.S.S.* signale à juste titre, les principaux rédacteurs de *Regnabit* se refusent à un constat aussi sévère... tempérés sans doute par les nombreux

77. Revue maçonnique.
78. « Çà et Là », *R.I.S.S.*, 21 mars 1926, p. 205.
79. A titre d'exemples dignes d'intérêt, on peut comparer : *Cœur rayonnant du marbre astronomique de Saint-Denis d'Orques.* Commentaires de Charbonneau-Lassay (fév. 1924) et Guénon (avril 1926). *Le Cœur humain et la notion du Cœur de Dieu dans la religion de l'ancienne Egypte.* Commentaires de Charbonneau-Lassay (nov. 1924) et de Guénon (août-sept. 1925). *Une estampe de* 1625... Commentaires du Père Anizan (déc. 1922) et de Guénon (fév. et juil.-août 1926).

arguments que Guénon[80] ne manque pas d'invoquer au cours de ses échanges avec Charbonneau-Lassay et le Père Anizan. Pénétrés de l'urgence qu'il y a à restituer ou à découvrir la dimension intuitive et universelle du véritable symbolisme et, pour ce faire, à déborder l'étroit carcan du « mental » et du « cœur » entendus au sens commun, nos trois amis s'entendent sur bon nombre de points qu'ils jugent suffisants pour assurer une collaboration efficace[81]. Nous en avons pour preuve cet appel lancé *Aux écrivains et aux artistes, [par] la Société du Rayonnement Intellectuel* en janvier 1926 et signé : Félix Anizan, prêtre, secrétaire général de la Société du rayonnement intellectuel du Sacré-Cœur — Louis Charbonneau-Lassay, graveur et héraldiste — Jean Foussier, peintre — René Guénon, professeur de philosophie — Charles Grolleau, secrétaire du *Bulletin des écrivains et artistes catholiques* — dont nous extrayons ce qui suit :

> La Société du Rayonnement Intellectuel du Sacré-Cœur ne veut pas être une *œuvre de piété.* Elle veut être un *organe de conquête.*
> Elle veut pénétrer toute cette zone immense où se tiennent les esprits qui, répudiant les pratiques de la piété, restent sensibles à l'idée religieuse. Alors que dans le monde catholique, par une invraisemblable et trop réelle aberration, tout ce qui est Sacré-Cœur est par là même catalogué *simple dévotion,* nous sommes persuadés, nous, que le Sacré-Cœur apporte à la *pensée humaine* le mot de salut, le mot que nous devons inlassablement redire, le dernier mot de l'Evangile (...) De la Révélation du Sacré-Cœur — nous ne la datons point du XVIIème siècle — nous avons une idée très vaste, que nous croyons très exacte. Après Bossuet qui voyait dans le Cœur du Christ

80. « Les idées si peu habituelles de l'enseignement de René Guénon trouvèrent cependant une ferveur certaine chez le P. Anizan et de précieux points d'appui documentaires dans les recherches de Charbonneau-Lassay ; ces deux auteurs se rapportaient volontiers, à l'occasion, à l'autorité intellectuelle et au savoir de René Guénon. » Vâlsan, M., Introduction in *SFSS,* p. 12.
81. « Ainsi, très tôt après [les] débuts (de Guénon) à *Regnabit,* on s'aperçoit que la revue tente de s'orienter dans un sens délibérément plus intellectuel, et manifeste même une certaine ouverture à l'idée d'universalité traditionnelle, tout cela entouré naturelement de beaucoup de précautions doctrinales et terminologiques. » *Ibid.*

« l'abrégé de *tous les mystères du christianisme,* mystère de charité dont l'origine est au cœur », nous pensons que la Révélation du Sacré-Cœur *est toute l'idée chrétienne manifestée en son point essentiel,* et sous l'aspect qui est le plus capable de *saisir la pensée humaine.* Loin de nous l'opinion aussi erronée que répandue que la Révélation du Sacré-Cœur est uniquement le *principe d'une dévotion.* Certes la dévotion au Sacré-Cœur est belle entre toutes et, bien comprise, elle doit rayonner dans toute la vie chrétienne. Mais la Révélation du Sacré-Cœur déborde, et de beaucoup, *le cadre d'une dévotion,* si belle et si rayonnante qu'on le suppose. Directement et de sa nature, cette Révélation s'adresse à l'*esprit,* pour le mettre ou pour le remettre dans *le sens de l'Evangile.* Puisque le symbole est essentiellement *une aide à la pensée* — puisqu'il la fixe et puisqu'il l'entraîne — c'est à la pensée que s'adresse le Christ en se montrant dans un symbole réel qui, même aux peuples antiques, est apparu comme une *source d'inspiration,* comme un *foyer de lumière.* (...) nous estimons que la Révélation du Sacré-Cœur sera toujours d'*une importance capitale* (...) Nous ne pensons point que le Sacré-Cœur soit le salut du monde uniquement par la dévotion dont Il est l'objet. Le mal est d'une autre essence. *C'est la pensée elle-même qui se déchristianise.* En portant notre affirmation dans la zone de la pensée, nous avons conscience de la placer au *point vital.* [82]

L'impression qui se dégage d'une telle déclaration est que l'entendement de la doctrine du Sacré-Cœur n'en est peut-être encore qu'à ses balbutiements [83] et que l'importance centrale, stratégique, d'une telle notion destinée à un rôle de synthèse, appellerait de plus amples développements — ce qui comporte sans doute une bonne part d'exactitude. Néanmoins, l'imprécision dans laquelle est laissée ici la « Révélation du Sacré-Cœur » dont les auteurs affirment par ailleurs avoir une « idée très vaste (...) et très exacte » et la référence essentielle au symbole

82. Anizan, F., Charbonneau-Lassay, L., Foussier, J., Guénon, R., Grolleau, C. « Aux écrivains et aux artistes, la Société du Rayonnement Intellectuel », *Regnabit,* janv. 1926., p. 102-104.

83. « On entend des chrétiens cultivés se plaindre que nous ne possédions pas une représentation satisfaisante du Sacré-Cœur de Jésus. Je les prie de songer que nous ne possédons pas encore une 'notion satisfaisante' du Cœur de Jésus. Quand l'image mentale se sera formée, alors on pourra songer à perfectionner les représentations extérieures. Jusque-là nous aurons le choix entre l'absurdité anatomique d'un cœur musculaire plaqué sur des vêtements, l'indécence d'une poitrine chirurgicalement ouverte, ou une transcription fantaisiste dans l'irréalité. » Poucel, V. s.j., *Parabole du Monde,* p. 298.

du « cœur » dans l'antiquité... ne pouvaient que freiner l'adhésion du lecteur attentif de *Regnabit.*

Si nous ajoutons, à titre d'illustration-type, que ce même numéro de janvier 1926 intercalait la collaboration de Guénon parmi les réflexions sur le cœur et la philosophie de l'éclectique Joseph Serre et quelques textes sur le symbolisme rassemblés par la direction, où voisinent aussi bien Hugues de Saint-Victor, saint Jean Chrysostome, saint Augustin, que Dante, le théosophe Edouard Schuré et le F.·. Oswald Wirth, nous ne saurions nous étonner de la suspicion de certains thomistes :

> Il faudrait nous dire avec netteté ce qu'on entend par la Révélation du Sacré-Cœur. Est-ce une chose nouvelle ? Est-ce quelque chose de réellement distinct de la simple Révélation chrétienne ? Si oui, qu'est-ce donc qui la distingue ? Si non, c'est la suppression même de l'objet et de la raison d'être de la Revue. [84]

En fait, comme nous l'avons déjà entrevu, Guénon veut se servir du symbole du « cœur » [85] et de ses multiples homologues, que l'on décèle pratiquement dans toutes les civilisations, pour illustrer son postulat : la tradition primordiale, intégrale et supra-humaine — source métaphysique et grille d'interprétation de toutes les formes traditionnelles et dont l'universalité du symbole atteste, à ses yeux, le fondement et la véracité, en même temps qu'il constitue la méthode d'approche et d'intégration par excellence de la gnose advaïtine.

C'est ainsi que nous le voyons s'y employer dans *Le Verbe et le symbole* (janvier 1926), qui connaîtra sa suite à travers les *Considérations sur le symbolisme* (novembre et décembre 1926) et dans *Le Cœur rayonnant et le Cœur enflammé* (avril 1926), entourés, comme il se doit dans le contexte de *Regnabit,* de « beaucoup de précautions doctrinales et terminologiques » [86] tel que le reconnaît son disciple M. Vâlsan. L'article d'avril 1926 sera même entièrement réécrit avant sa reprise dans les *Etudes traditionnelles* de 1946.

Les 6 et 7 mai 1926, Guénon participe aux Journées de la Société du rayonnement intellectuel du Sacré-Cœur. Tandis que Charbonneau-Lassay y présente un rapport sur *L'emblématique*

84. Rapporté sans plus ample référence in Vâlsan, M., *op. cit.,* p. 14.

85. Cf. Schuon, F., *L'œil du cœur,* et Benoist, L., « Le centre et le cœur » in *L'ésotérisme.*

86. Cf. n. 81 du présent chapitre.

de Jésus-Christ, Guénon expose ses vues sur *La Réforme de la mentalité moderne* (juin 1926). Il s'agit là d'une reprise, au profit des membres de la Société, des principaux thèmes développés dans l'*Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues* et dans *Orient et Occident*. En conclusion, Guénon ne manque pas de faire reposer la restauration de l'intellectualité vraie et de la tradition doctrinale, sur le symbolisme perçu comme « le moyen le mieux adapté à l'enseignement des vérités d'ordre supérieur, religieuses et métaphysiques ».

Comptes rendus de Guénon relatifs au symbolisme

Ce qui explique que, à la fin des années 30, Guénon saura rendre au Père Poucel s.j. un hommage certain quoique mitigé... compte tenu des « limites du point de vue catholique » et de certaines références « théosophistes » de notre jésuite, auteur d'un monumental essai d'approche de la vérité totale par la connaissance symbolique intitulé la *Mystique de la Terre* [87]. Guénon fournira un compte rendu du premier tome : *Plaidoyer pour le Corps* (1937) dans les *Etudes traditionnelles* de 1938, et du second tome : *Parabole du Monde,* l'année même de sa parution en 1940. De tous les spécialistes catholiques de l'époque, le Père Poucel — sans parler de cet autre jésuite, le Père Marcel Jousse auquel Guénon ne fit que de très brèves allusions [88] — est sans doute celui qui offre le plus d'intérêt et d'affinité avec la pensée symbolique de Guénon. D'ailleurs, une courte note [89] insérée dans le tome III : *Incarnation* (1942) démontre que notre jésuite avait de l'estime pour une « publication ésotérique sérieuse » comme les *Etudes traditionnelles* et qu'il s'intéressait de près aux travaux de Guénon sur le symbolisme [90]. Un sym-

87. Pour un énoncé des six tomes, cf. bibliographie.

88. Cf. Compte rendu du *Siphra di-Tzeniutha* de Paul Vulliaud, in *V.I.*, déc. 1930 ; repris in *FTCC*. Guénon oppose ici favorablement le Père Marcel Jousse, spécialiste de la rythmique et du mime religieux, à un de ses confrères jésuites, l'exégète Joseph Bonsirven.

89. « Ceux qui s'intéressent à la question [la figure de l'oursin sur certains monuments chrétiens primitifs] la trouveront fréquemment abordée dans les publications ésotériques sérieuses comme le sont les *Etudes Traditionnelles* de M. René Guénon. L'œuf du monde, les mythes de la caverne peuvent intéresser un chrétien. » Poucel, V. s.j., *Incarnation* ; rapporté in Tourniac, J., *Propos sur René Guénon,* p. 15.

90. Plus tard, Lucien Méroz, tout en maintenant ses objections face aux idées métaphysiques de Guénon, saura reconnaître que les recueils posthumes des articles de Guénon consacrés au symbolisme lui ont « ouvert des horizons nouveaux et passionnants sur le plan du symbolisme ». *Lettre de L. Méroz à l'auteur,* 12 février 1974. Inédit.

Déjà, les Pères Beirnaert et Daniélou avaient vu à souligner l'apport guénonien en matière de symbolisme : « Nous lui devons sans doute (...) de subtiles études sur la parenté et la signification des grands symboles livrés par les différentes traditions. » Beirnaert, L. s.j., « Sagesse de René Guénon ? », *Etudes,* mai 1951, p. 172. « Une des premières vérités de l'œuvre de Guénon est la réhabilitation de la connaissance symbolique en face de la connaissance scientifique. » Daniélou, J. s.j. « Grandeur et faiblesse de René Guénon », in *Essai sur le mystère de l'Histoire,* p. 120.

bolisme qui, de même chez le Père Poucel, plonge ses racines dans la « connaissance originelle (...) la Science innocente du commencement » et, en référence à laquelle, l'occultisme moderne (« une astrologie sans Dieu, qui enfante et nourrit le paganisme, un spiritualisme de connivence avec les esprits du mal ») apparaît comme le « courant troublé d'une source divine». C'est ainsi que nous le voyons en appeler à l'Eglise qui a jusqu'ici détourné ses enfants de ces terribles dangers, mais qui ne saurait se contenter indéfiniment de son attitude négative :

> La science du Commencement est un héritage auquel [l'Eglise] a droit. Elle y reviendra, non pas en faisant la guerre à la science, mais en la pénétrant d'esprit ; non pas en exterminant l'occultisme (d'ailleurs serait-ce possible ?) mais en le purifiant. [91]

Dans le domaine du symbolisme chétien, Guénon signale aussi les études sur l'art catholique de Graham Carey [92], un disciple américain de Ananda K. Coomaraswamy, lui-même en pleine affinité de pensée avec la doctrine traditionaliste de Guénon et qui consacre l'essentiel de ses publications à l'art traditionnel — et *Art in Christian Philosophy* (1946) du thomiste Walter Shewring auquel Guénon [93], reprochera, comme déjà à Mortime J. Adler et au Père Poucel, de s'en tenir à une seule forme traditionnelle : le christianisme et, de ne pas concevoir « l'unité essentielle de toutes les traditions ». Ce qui, au dire de Guénon, amène souvent les auteurs de ce type à revendiquer comme spécifiquement « chrétien » tout ce qui, en réalité, est traditionnel au sens universel du terme et à réduire à la « rai-

91. Poucel, V. s.j., *Ma Religion,* p. 65, note.

92. Cf. La « Recension des comptes rendus fournis par René Guénon » annexée au présent ouvrage.

93. Guénon, R., « Revue des livres », *E.T.*, 1946 ; repris in *CR,* p. 81-83.

son naturelle » tout ce qui n'est pas le christianisme. Il adressera [94] un reproche analogue à l'abbé E. Bertaud à l'occasion de ses *Etudes sur le symbolisme dans le culte de la Vierge* (1947), celui de ne pas sembler voir nettement le principe essentiel et son caractère « non-humain ». Quant à Robert Pouyaud, qui collaborera par ailleurs à *L'Atelier de la rose* aux côtés d'Albert Gleizes et R.-M. Burlet, son essai *Sous le signe de la Spirale : Vézelay, centre initiatique* (1945) amènera notre ami à souligner son manque d'insistance sur les critères proprement « initiatiques » :

> Il ne suffit d'ailleurs pas de parler des moines bénédictins comme « auteurs de la basilique du Vézelay », ce qui est fort contestable, surtout quant à l'ésotérisme qui y fut inclus ; plus précisément, si certains d'entre eux y eurent une part, ce ne fut pas en tant que moines, mais en tant qu'initiés à l'art des constructeurs, ce qui, sans être aucunement incompatible, est quelque chose de tout à fait différent. [95]

Raoul Auclair, pour sa part, n'ira pas sans susciter l'étonnement de Guénon avec la parution, dans les pages de *L'Age d'or*, de son étude sur *Le songe de Nabuchodonosor* :

> On peut seulement s'étonner que tout cela aboutisse à une conclusion par trop « exotérique » ; dire que « dans le nouvel âge d'or, tous seront chrétiens dans une civilisation chrétienne », n'est-ce pas oublier que cet « âge d'or » sera la première période d'un autre cycle, où ne pourra se retrouver aucune des formes traditionnelles particulières qui appartiennent en propre au cycle actuel, et qu'il est d'ailleurs tout à fait impossible de dire quels pourront être les caractères d'une civilisation qui sera celle d'une autre humanité ? [96]

Enfin, ce qui doit retenir notre attention, à la suite de Guénon, ce sont les *Cahiers du symbolisme chrétien*, créés sous la direction d'Yvan Lenain à Bruxelles en 1948, et auxquels ont collaboré jusqu'en 1954 des auteurs qui se proposaient — dans l'esprit même d'Ephésiens I, 10 qui est de « récapituler toutes choses dans le Christ » — d'aider à restaurer la connaissance du symbolisme dans le christianisme. Au premier plan, Marcel

94. Guénon, R., « Revue des livres », *E.T.*, 1948 ; repris in *THPR*, p. 431-432.
95. Guénon, R., « Revue des livres », *E.T.*, 1946 ; repris in *CR*, p. 46.
96. Guénon, R., « Revue des revues », *E.T.*, 1947 ; repris in *CR*, p. 175-176.

Lallemand, Raoul Auclair, Albert Frank-Duquesne, Paul Vulliaud, Wilfrid Lucas, le docteur Joseph de Wandel et Lanza del Vasto. Comme toujours, Guénon se montre soucieux de signaler la confusion chez certains de « l'ésotérisme authentique avec ses contrefaçons et ses déformations les plus suspectes » [97] — au premier chef, les doctrines de la Société théosophique de Madame Blavatsky — mais évite soigneusement de relever les aspects compromettants de sa propre thèse...

Eviction de Guénon de « Regnabit »

Si nous revenons à *Regnabit*, nous voyons qu'entre temps Guénon a entrepris une importante série d'articles consacrés à un des thèmes de prédilection de l'ésotérisme : l'idée d'«axe» ou de « centre » du Monde. Plus tard, il se félicitera de voir Mircéa Eliade soutenir la thèse de l'universalité de ce symbolisme [98]. Guénon se penche d'abord sur *Les Arbres du Paradis* (mars 1926), c'est-à-dire sur l'arbre de vie et l'arbre de la science du bien et du mal, à la lumière cabalistique de leur synthèse : l'arbre séphyrotique. Puis la série se poursuit, coiffée de titres aussi évocateurs que *L'Idée du Centre dans les traditions antiques* (mai 1926) qui donne lieu à une suite d'interprétations ouvertement émanantistes, suivi en cela par *L'« Omphalos » symbole du Centre* (juin 1926), prétexte à un développement sur sa conception de l'« homme transcendantal », à la lumière du taoïsme :

> (...) l'« indifférence » dont il est question ne doit pas être entendue au sens ordinaire, mais elle est proprement le « non-agir » : l'« homme transcendant » étant placé au Centre, ne participe plus au mouvement des choses, mais il dirige ce mouvement par sa seule présence, parce qu'en lui se reflète l'« Activité du Ciel ». On pourrait, si l'on traduisait ceci en termes du langage occidental, le rapporter très exactement à l'« habitat spirituel » dans le Cœur du Christ, à la condition, bien entendu, d'envisager cet habitat dans sa pleine réalisation effective, et non pas comme une simple aspiration plus ou moins sentimentale. [99]

97. Guénon, R., « Revue des revues », *E.T.*, sept. 1948, p. 278.
98. Guénon, R., « Revue des revues », *E.T.*, 1948 ; repris in *CR*, p. 187-190.
99. Guénon, R., « L' 'Omphalos' symbole du Centre », *Regnabit*, juin 1926, p. 50-51.

Viennent ensuite *Le Cœur du Monde dans la Kabbale hébraïque* (juillet-août 1926) et *La Terre sainte et le Cœur du Monde* (septembre-octobre 1926) qui s'appuient sur *La Kabbale juive* (1923) de Paul Vulliaud, puis *Cœur et Cerveau* (janvier 1927) qui se veut un commentaire d'un article récent de Madame Th. Darel, ancienne lectrice assidue de *La Gnose* et, enfin, *Le Centre du Monde dans les doctrines extrême-orientales* (mai 1927), c'est-à-dire dans les perspectives ésotérique et exotérique du taoïsme et du confucianisme. L'ensemble de ces thèmes sera repris pour une part dans *Le Roi du Monde* (1927) et *Le Symbolisme de la Croix* (1931) et, d'autre part, dans *La Grande Triade* (1946).

Sans être exhaustif, signalons un article *A propos du Poisson* (1927), intéressant à plus d'un titre. En effet, à la suite des contestations et critiques à l'endroit de *Regnabit*, critiques qui visaient essentiellement Guénon, ce dernier a été amené à effectuer certaines mises au point et à expliquer sa méthode dans un *post-scriptum* [100] à l'article susdit. En termes restrictifs — mais révélateurs — se référant exclusivement à la tradition hindoue, il aura l'astuce d'étayer le bien-fondé de son approche méthodologique sur le témoignage du Père William Wallace s.j. qui, étant allé dans l'Inde comme missionnaire anglican, « fut converti au catholicisme par l'étude directe qu'il fit des doctrines hindoues ». Même si le Père Wallace voit dans ces dernières « le naturel pédagogue menant au Christ » [101], l'abbé Boulin, alias Pierre Colmet, considère pour le compte de la *R.I.S.S.* que

> (...) l'heureuse aventure de ce ministre anglican, passé de la Réforme au catholicisme par Madras, ressemble trop à celle de M. Guénon (...) Le moins qu'on puisse dire est que ce « sentier » ne saurait être une voie commune, ni qu'on puisse conseiller à d'autres. Il s'agit d'un cas trop exceptionnel. Or tous les chemins, dit-on, conduisent à Rome ; mais celui-là est si extraordinaire, abrupt et brisé, que mieux vaut n'y compter guère pour nous rendre personne. [102].

Guénon renouvellera les preuves de sa bonne foi... dans un compte rendu sévère, mais habile, d'un ouvrage de Madame

100. Repris in Vâlsan, M., *op. cit.*, p. 15-16.
101. Wallace, W. s.j., *De l'évangélisme au catholicisme par la route des Indes*, p. 142.
102. Colmet, P., « Le Roi du Monde par M. René Guénon », *R.I.S.S.*, 29 mai 1927, p. 352-353.

Annie Besant, *Esoteric Christianity* (1914) qu'il présente comme *Une contrefaçon du catholicisme* (avril 1927). Un titre très approprié pour brouiller les pistes... surtout si l'on considère que, sous-tendant cette dénonciation des idées théosophistes, il y a évidemment la notion de « christianisme ésotérique » plus proprement du ressort de la Société théosophique, une obédience qui se développe au grand jour... tandis qu'est reléguée dans l'ombre, la notion d'« ésotérisme chrétien », alimentée ici par Guénon à la manière d'un courant *interne* [103] s'élaborant à mots couverts... et auquel conviendrait davantage la dénomination de « contrefaçon ». Comment se soustraire à cette mise au point face à ce disciple inconditionnel de Çankara qui, d'une part, se plaît à dénoncer — bien faiblement... — l'hérésie nestorienne chez Madame Besant et, d'autre part, nous annonçant « une période où il deviendra particulièrement difficile de 'distinguer l'ivraie du bon grain' », voit dans l'examen de toutes choses à la lumière du Sacré-Cœur, « en qui sont tous les secrets de la sagesse et de la science », un gage de discernement.

De son côté, le Père Anizan déploie moult efforts pour asseoir les fondements de sa revue et défendre les thèses de ses plus précieux collaborateurs. A cet effet, il revendique l'appui du Docteur angélique en précisant pour ses lecteurs (*Sur*) *l'usage que nous demandons du Cœur Symbole et* (*sur*) *la nécessité des formes imaginatives d'après Saint Thomas d'Aquin* (janvier 1927). Relevons d'abord que ni saint Thomas ni le Père Anizan n'utilisent l'axiome de « Centre du Monde » [104], mais bien — nous les citons — celui de « salut du monde », expression consacrée dans la tradition chrétienne. Il s'agit de « voir tout l'ordre de la grâce et de la nature par rapport à l'amour que le Cœur de Jésus fixe devant nos yeux ». Il semble bien que le directeur de *Regnabit* évite délibérément l'écueil émanantiste en maintenant — quoique dans un fragile équilibre — la notion judéo-chrétienne du « tout autre ». En effet, son insistance à faire équivaloir « symbolique » et « imaginatif », au détriment d'une non-insistance sur les conditions d'une juste utilisation de la démarche symbolique dans une perspective analogique, apparaît quelque peu hasardeuse... surtout si l'on

103. C'est nous qui soulignons.
104. Rappelons en outre que le Père Anizan a déjà, dans une série d'articles (nov. 1924 à avril 1925), repris par la suite en volume, appliqué au Sacré-Cœur l'expression de *Centre de plan divin*, plus conforme à la Révélation et au dogme chrétiens.

tient compte du fait que saint Thomas et Guénon n'ont pas la même notion de l'analogie et de ses limites [105]. Cette imprécision caractérisée du Père Anizan se renouvellera d'ailleurs dans ce qu'il intitulera pourtant son *Précis des Vérités Premières sur le Rayonnement du Sacré-Cœur dans la Pensée humaine* (1928) et, précédemment, dans un article complémentaire traitant de *La tournure d'esprit symbolique du « Maître en Théologie »* (mars 1927). Ainsi, il concluait en termes flous quoique révélateurs dans leur imprécision que, d'une part, « la nature même de la Révélation du Sacré-Cœur et l'exemple de saint Thomas d'Aquin donnent raison à nos études — qui portent loin — sur le symbolisme » ; qui portent où ? demanderons-nous... Le Père Anizan ajoute, d'autre part : « à la lumière des symboles primitifs, M. René Guénon nous fait suivre le fil des vérités traditionnelles qui nous rattachent par leur origine, au Verbe révélateur et, par leur terme, au Verbe incarné consommateur ». Comment ne pas reconnaître là — malgré la noble intention du Père Anizan, recoupant à sa façon la thèse des précurseurs de la « théologie de l'accomplissement » [106] tel un abbé Jallabert avec

105. Pour J. Maritain et, à sa suite, L. Méroz, le fondement occultiste de la théorie des correspondances ou tout est en tout... « est une expression de la véritable analogie philosophique mais non encore dégagée et emme enrobée dans la mentalité magique ». Méroz, L., *René Guénon ou La sagesse initiatique,* p. 206-208.

« Les créatures n'ont aucune bonté, aucune perfection, aucune parcelle d'être qu'elles ne tiennent de Dieu ; mais nous savons déjà que rien de tout cela n'est dans la créature selon le même mode qu'en Dieu. La créature n'est pas ce qu'elle a ; Dieu est ce qu'il a ; il est son exister, sa bonté et sa perfection, et c'est pourquoi les créatures, bien qu'elles dérivent leur exister de celui de Dieu même, puisqu'il est l'*esse* pris absolument, l'ont cependant d'une manière participée et déficiente qui les maintient à une distance infinie du Créateur. Pur *analogue* de l'être divin, l'être créé ne peut en constituer une partie intégrante ni s'additionner avec lui, ni s'en soustraire. Entre deux grandeurs qui ne sont pas de même ordre, il n'y a pas de commune mesure. » Gilson, E., *Le thomisme,* p. 182.

106. « Ce point de vue aujourd'hui dominant et préféré chez les catholiques, considère le christianisme comme la plénitude et l'accomplissement des religions non-chrétiennes, et celles-ci comme des degrés et des phases préparatoires ménagés par la pédagogie divine de l'histoire du salut sur le chemin qui mène à l'accomplissement. Le malheur des religions non chrétiennes qu'affirme aussi cette 'théologie de l'accomplissement' repose moins sur leur méchanceté, sur leur révolte, sur leur fausse adoration de Dieu (idolâtrie), que sur leur incomplétude de fait, sur leur caractère fragmentaire, sur leur référence à la plénitude chrétienne encore en espérance, plénitude qui est accessible dans l'Eglise catholique. Par nature, l'âme est chrétienne ou catholique ,toujours en quête de cette plénitude que représente la réalité chrétienne. Ajoutez

son étude *Le Catholicisme avant Jésus-Christ* (1872) [107] — un crédit erroné accordé à l'idée centrale de Guénon qui ne vise à rien moins que de substituer à l'essence même de la réalité du Mystère judéo-chrétien, un syncrétisme inspiré de son traditionalisme vedânto-occultiste.

celle-ci à ce qu'apportent les religions non chrétiennes, et elles parviendront, pour l'essentiel à la plénitude chrétienne ». Schlette, H.R., *Pour une « théologie des religions »,* p. 28-29.

107. En exergue à la préface de son étude, l'abbé Jallabert en appelle à saint Augustin : « Ce qu'on appelle aujourd'hui religion chrétienne, existait chez les anciens et n'a jamais cessé d'exister depuis l'origine du genre humain, jusqu'à ce que, le Christ lui-même étant venu, l'on a commencé d'appeler chrétienne la vraie religion qui existait déjà auparavant. (St Augustin, *Cité de Dieu,* liv. X, ch. XIV). » Jallabert, P.-J., *Le Catholicisme avant Jésus-Christ.*

« La religion chrétienne est bien antérieure au Nouveau-Testament. Elle date en fait de la première protestation de foi de l'homme au Christ Rédempteur, c'est-à-dire qu'elle existe dès les débuts de l'humanité (St Augustin, *Retract.* Lib. I, cap. 13,3. Migne, *Patrologie latine,* t. 32, col. 603 ; *Sermo* 4, c. 11. Migne *P.L.,* t. 38, col. 39 ; *Sermo* 341, c. 9. Migne, *P.L.,* t. 39, col. 1499-1500. St Thomas, *De Symbolo Apostolorum,* Mandonnet, o.p., *S. Thomas Aq. Opuscula omnia,* IV, p. 380). La forme ecclésiale fondée par le Christ et les Apôtres est cependant la seule juridiquement légitime après le Christ. (...) Depuis la promesse du Christ Rédempteur, faite dans la Révélation primitive (Gen. 3, 15), la religion surnaturelle et chrétienne existe, et elle jouissait alors, comme elle jouit encore actuellement, du monopole universel du trésor rédempteur à mériter, ou mérité, par le Christ. (...) Ce que nous apellons 'religions non chrétiennes' ne sont pas des religions mais diverses ambiances religieuses dérivant plus ou moins directement de l'Alliance Primitive ; et ces ambiances religieuses forment diverses concrétisations, divers systèmes du christiansme archaïque, légitimes selon la mesure de fidélité et d'intégrité dans laquelle ils ont conservé la Révélation Primitive. Cependant ces systèmes cessent officiellement d'exister légitimement avec l'Alliance Nouvelle, et ils doivent pratiquement s'accomplir dans le christianisme néo-testamentaire lorsque celui-ci est promulgué de façon suffisante (...) en même temps qu'ils peuvent enrichir l'Eglise Universelle par l'apport de ce qu'ils ont pu conserver de la Révélation Primitive, qui fut certainement très forte avant la chute originelle. » Seumois, A. o.m.i., *La Papauté et les missions au cours des six premiers siècles,* p. 17, n. 15 et p. 62, n. 17.

« (...) la légitimité théologique fondamentale d'une religion ne pourrait être abolie que si cette religion, réellement confrontée à la prétention d'absolu de l'histoire spéciale du salut, c'est-à-dire dans la situation du *kairos* *, se refusait à l'offre divine. (...) dans notre question sur le sens des *religions,* le problème théologique se pose précisément parce qu'une religion comme telle, en tant que structure sociale avec des 'doctrines' clairement formulées, avec des règlements culturels et juridiques, ne *peut* jamais être confrontée à la prétention du message eschatologique. Ce sont plutôt les individus membres d'une religion déterminée qui seuls tombent dans une situation de décision ou de

Si certains pouvaient encore entretenir quelques doutes, *Le grain de sénevé* prévu pour juin 1927, mais dont « l'hostilité

'crise' et qui, s'ils en tirent les conséquences, sont, individuellement, arrachés à leur religion. (...) Mais les religions comme telles, que leurs structures ne placent jamais dans une situation de décision, restent des possibilités légitimes et ordinaires de salut aussi longtemps que des gens y donnent leur accord dans la foi et la *bona fides* **. Donc, non seulement du simple point de vue chronologique, des religions peuvent encore apparaître, même après la naissance du Christ, mais les religions peuvent encore subsister comme moyens légitimes de salut, même après leur confrontation avec le Christ, en tout cas pour ceux dont le refus de la foi n'est pas subjectivement coupable. En quelle circonstance peut-il y avoir et y a-t-il en fait refus subjectivement non coupable de l'invitation eschatologique, cela échappe à la connaissance théologique. On ne peut même pas décider si, quand et comment, de façon générale se produit une authentique confrontation entre le témoignage et l'exigence de la foi chrétienne et les convictions des religions. (...) D'autre part, on ne peut pas partir *a priori* du fait que, par exemple, entre le christianisme et le bouddhisme ou l'hindouisme, se répétera à l'avenir de manière radicalement semblable ce qui s'est produit au temps des Pères entre la foi chrétienne et l'esprit grec et romain (plus tard aussi l'esprit germanique). A considérer surtout qu'il n'est nullement certain que Dieu veuille de fait 'au cours de l'histoire' une convergence de toutes les religions avec le christianisme. On devra donc accorder qu'il semble légitime de constater par une rétrospective dans le domaine de l'histoire générale du salut, qu'il existe des figures et des symboles qui ont préparé en qualité de précurseurs, de prophètes pré-chrétiens ou de signes prémonitoires les hommes à la foi chrétienne. (Que l'on pense par exemple à l'interprétation patristique du mythe d'Orphée, du phénix, ou de Socrate, Platon, Virgile, les Sybilles). Mais il faudra en même temps tenir pour hasardeuse toute entreprise qui consisterait à chercher *a priori* dans les religions de tels indices d'une pédagogie divine. Il faut en effet penser que, dans l'événement de la rencontre de la foi avec les religions, c'est une certain métamorphose de l'Eglise qui s'accomplit constamment ou du moins peut s'accomplir. Cette métamorphose se produit dans la mesure où la religiosité et la culture de chaque religion apportent au christianisme sa spiritualité spécifique, et cela non pas seulement comme un supplément qui resterait extérieur, mais comme un enrichissement et une extension de la catholicité qui n'est jamais ni absolue ni parfaite. (...) la science générale des religions ne saurait ni reconnaître ni interpréter ces 'traces' comme telles, étant donné que c'est précisément le point de vue et la perspective qu'offre l'histoire du salut, donc la foi, qui sont les conditions préalables à la reconnaissance d'une pédagogie dans l'histoire du salut ; c'est donc ici une tâche spécifique d'une 'théologie des religions' en tant que discipline *théologique*. (...) nous aurions pu traiter plus à fond de ce qu'on appelle la 'révélation primitive', qui, surtout depuis Lamennais, a acquis une certaine valeur dans l'interprétation des questions soulevées, et que W. Schmidt a essayé d'imposer sur le plan de l'histoire des religions avec son livre : *L'origine de l'idée de Dieu*, 12 vol., Münster, 1912-1955. (...) Nous avons intentionnellement négligé ce sujet, parce qu'il

déclarée de certains milieux néo-scolastiques »[108] — parmi lesquels figuraient, semble-t-il, J. Maritain, et peut-être l'abbé Lallement de même que Henri Massis — empêcha la publication, confirme la présente thèse. Et ce qui devait inéluctablement arriver... arriva : l'éviction de Guénon et la fin de sa collaboration à la revue *Regnabit*. Guénon s'en expliquera succintement dans une note[109] apposée au dit article dont il retardera la publication, dans les *Etudes traditionnelles*, jusqu'en 1949.

C'est ainsi que la *R.I.S.S.*, par la plume de l'abbé Boulin, alias Pierre Colmet, avait déjà été amenée à signaler que :

> Une des marques de crédulité de l'Evangile est, pour [Guénon], de se rattacher, par de trop subtiles exégèses, à certains symboles permanents, où se manifeste et se voile à la fois la perpétuelle inquiétude de l'esprit des hommes en face du mystère. Cette préoccupation lui exagère à chaque instant l'impor-

ne concerne qu'indirectement les religions non chrétiennes, et parce que, à la théorie de la révélation primitive s'opposent des difficultés tant du point de vue de l'histoire des religions que de celui de l'exégèse de la théologie systématique. » Schlette, H.R., *op. cit.*, p. 106-113 et 124.

Cf. aussi Thils, G., *Propos et problèmes de la théologie des religions non chrétiennes*.

* temps propice, moment privilégié.

** bonne foi.

108. « *Le grain de sénevé* n'a pas pu paraître en 1927 par suite de l'hostilité déclarée des milieux néo-scolastiques. [Guénon] n'a jamais compris la querelle que lui ont cherchée les représentants de la pensée catholique française de l'époque, mais cette attitude hostile a, semble-t-il, définitivement éteint chez René Guénon l'espoir d'une restauration traditionnelle de l'Occident par le Catholicisme. Il est aisé en tout cas de se convaincre que 40 ans plus tard même après le Concile de Vatican II, rien n'a changé dans cette hostilité : il suffit de lire les pages 31 et 32 du *Paysan de la Garonne* de Jacques Maritain. » Chenique, F., « Commentaires du Cantique des Créatures », *Cahiers du yoga chrétien*, déc. 1967, p. 143.

« Je n'ai jamais fait aucune avance à l'Eglise catholique. On m'a au contraire demandé et même avec insistance, de collaborer à la revue *Regnabit*, et, si j'ai finalement accepté, c'est parce que j'ai toujours pensé qu'il me fallait négliger aucune possibilité, de quelque côté qu'elle se présente ; mais je ne me suis jamais fait d'illusions sur ce qui pourrait en résulter, de sorte que je n'ai pas été très déçu quand, par suite des intrigues de Maritain et de son groupe, cette collaboration a dû cesser. Cette histoire n'a absolument rien à voir avec le fait que, d'autre part, j'ai toujours espéré voir quelque chose se réaliser du côté de la Maçonnerie. » *Lettre de Guénon au F.·. Marius Lepage*, 16 mai 1948 ; rapporté in Lepage, M., « Vieilles idées... Livres nouveaux », *Le Symbolisme*, fév.-mars 1954, p. 178.

109. Reprise in *SFSS*, p. 433, n. 1.

tance qu'il convient d'attacher à des rites, à des images plus ou moins savantes ou primitives, où l'auteur veut faire tenir à l'avance la révélation tout entière, — à moins que toute révélation ne soit elle-même qu'un commentaire trop humain du trésor de représentations de l'éternel problème qui hanta dès les origines la pensée des peuples. [110]

Mais les ponts ne seront pas pour autant coupés entre Guénon, qui assure depuis une colaboration permanente au *Voile d'Isis,* et le milieu de *Regnabit.* Les échanges se poursuivront avec le Père Anizan, plus précisément par le biais de Charbonneau-Lassay qui poursuit sa collaboration à la « Revue universelle du Sacré-Cœur ». Comme Le Cour dans *Atlantis,* Guénon dans sa nouvelle tribune du *Voile d'Isis* ne manque d'ailleurs pas de souligner, par d'élogieuses mentions, les articles de son ami iconographe ; un point de connivence sur lequel la *R.I.S.S.* crut bon d'attirer l'attention : « C'est assez dire combien les revues catholiques devraient se garder des infiltrations occultistes contre lesquelles nous nous efforçons de les mettre en défiance. Les pires surprises en ce sens sont, hélas ! toujours possibles. » [111]. Guénon tiendra alors à faire remarquer ceci :

Depuis près d'un quart de siècle que nous nous occupons d'études ésotériques, nous n'avons jamais varié en quoi que ce soit ; que nos articles paraissent à *Regnabit,* au *Voile d'Isis* ou ailleurs, ils ont toujours été conçus exactement dans le même sens ; mais, étant entièrement indépendant, nous entendons donner notre collaboration à qui il nous plaît, et personne n'a rien à y voir. Si ces Messieurs estiment « n'avoir pas de leçons à recevoir de nous » (en quoi ils ont grand tort, car cela leur éviterait quelques grosses sottises), nous en avons encore bien moins à recevoir d'eux ; et s'ils s'imaginent que leurs petites injures peuvent nous atteindre le moins du monde, ils se trompent fort. [112]

LE ROI DU MONDE

Tout cela parce que, entre temps, la *R.I.S.S.* venait d'entamer ce qui devait s'avérer une longue et abracadabrante polémique

110. Colmet, P., « Le Roi du Monde par M. René Guénon », *R.I.S.S.*, 29 mai 1927, p. 350.
111. « Çà et là », *R.I.S.S.* (occultiste), janv. 1930, p. 31.
112. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, fév. 1930, p. 122.

à propos du « Roi du Monde » [113]. En effet, au même moment où *Regnabit* insérait dans ses pages le dernier article de Guénon, ce dernier faisait paraître dans le *Christ-Roi,* la nouvelle revue de Paray-le-Monial, une étude sur *Le Christ, prêtre et roi* (mai-juin 1927) et aux éditions Les cahiers du portique, *Le Roi du Monde,* thème que Frédéric Lefèvre avait déjà contribué à mettre sur la sellette avec le débat organisé autour de l'auteur de *Bêtes, hommes et dieux,* en 1924. Guénon le reprenait ici en lui donnant son plein développement inspiré de la théorie des « états multiples de l'être », elle-même apparentée à la théorie cabalistique des « intermédiaires célestes » et, en s'appuyant sur l'ouvrage posthume de Saint-Yves d'Alveydre, *Mission de l'Inde* (1910) [114].

C'est ainsi que Guénon est amené à nous présenter sa propre version du fameux et mystérieux centre initiatique connu sous le nom d'« Agartha » [115], centre du monde à la fois [116] réel et

113. Signalons par ailleurs que le « Roi du Monde » est d'ores et déjà un des thèmes de prédilection de la pensée politique nazie. Après sa prise de pouvoir, Hitler enverra même à ce titre une mission spéciale dans le désert de Gobi.
114. L'ouvrage de Saint-Yves d'Alveydre, *Mission de l'Inde en Europe, Mission de l'Europe en Asie, La question du Mahatma et sa solution,* est dédié « au Souverain Pontife qui porte la Tiare aux sept couronnes, au Brahatmah actuel de l'antique Paradisa Métropolitaine du Cycle de l'Agneau et du Bélier ». Il parut d'abord en 1886, mais selon son biographe F.-Ch. Barlet, l'auteur fut « averti de source certaine que la publication de la *Mission de l'Inde* pouvait être inopportune ». C'est ainsi qu'il la supprima tout entière au moment où elle sortit des presses de l'imprimerie, disant qu'il ne consentirait jamais à « exposer la vie du saint homme qui l'avait instruit ». Un seul exemplaire échappa à cette destruction et permit à Papus, qui le retrouva dans la bibliothèque de Saint-Yves d'Alveydre, de republier cet ouvrage en 1910, à titre posthume. Cf. Barlet, F.-Ch., *Nos Maîtres. Saint-Yves d'Alveydre.*
115. Marco Pallis, ami de Guénon et spécialiste du bouddhisme, est formel : « des Brahmanes bien informés et des moines mongols ont été unanimes en rejetant ce nom comme tout à fait fantaisiste ». *Lettre de M. Pallis à J.-P. Laurant,* 11 mai 1970. « On a, par exemple, un terme approchant chez l'écrivain latin du IIIème siècle : Lucius Ampelius, auteur d'un *Liber Memorialis* qui avait été édité à Leyde en 1638 chez Elzevir et surtout réédité en 1843 par Panckoucke ; Jacolliot *Les Fils de Dieu* (1873) peut y avoir trouvé l'origine de la légende qu'il rapporta ensuite à l'Inde ; Ampelius mentionne une cité mystérieuse près du Nil : *Agartus oppidum.* Elle contient une statue aux bras d'ivoire et portant une émeraude limpide sur son visage ; à sa vue les animaux étaient terrifiés... ».
Laurant, J.-P., *Le sens caché dans l'œuvre de René Guénon,* p. 129.

symbolique, souterrain et invisible où siège le « Roi du Monde » identifié au *Manu* (législateur primordial de notre cycle cosmique ou présent *Manvantara*), dont il est le représentant vivant, et au *Brahmâtmâ*. On le dit secondé par deux assesseurs : le *Mahâtmâ* « représentant de l'Ame universelle » et le *Mahânga* « symbole de toute l'organisation matérielle du cosmos » ; à leur tour secondés par les douze membres qui forment le dernier degré initiatique autour de l' « Agartha », dont l'explication de l'action intégrale et suprême réside dans la science mystérieuse d'*Om*.

Dans la perspective de la tradition abrahmanique, Melchisédec et Salem apparaissent alors comme des figures symboliques — l'un, de ce « Roi du Monde » à la fois prêtre et roi, et l'autre, de cet « Agartha », prototype de toute « Terre sainte » et vrai dépositaire, émissaire et tenant de la tradition primordiale ; et les Rois-mages de la tradition chrétienne sont considérés comme ses authentiques représentants venus authentifier le Christ en tant que mandataire effectif pour l'Occident ; tandis que la coupe du Graal recueillant le breuvage d'immortalité de la main de Joseph d'Arimathie et, disparue depuis, est destinée à être retrouvée par les Chevaliers de la table ronde après le retour, la re-connaissance de la tradition primordiale.

Aux *Etudes*[117], dans le cadre de la rubrique consacrée à l'occultisme, on se souvient bien que « Saint-Yves d'Alveydre avait parlé d'un centre initiatique mystérieux, dépositaire des archives secrètes de notre planète, sorte de loge supra-maçonnique, où se délègueraient la science suprême et la suprême souveraineté, l'*Agartha* », mais on s'étonne quelque peu de voir que Guénon « est loin de traiter ce récit de purement imaginaire ». Si le rapprochement avec l'idée de « centres spirituels cachés », de « Paradis terrestre », de « mondes souterrains », etc., et l'assimilation du « Roi du Monde » au *Manu*, au *Pontifex*, au Prêtre Jean, à *Janus*, au *Dalaï Lama* ... et jusqu'à Melchisédec se veulent, dans *Vient de paraître*[118] sous la plume de Charles Grolleau, « une véritable somme de toutes les traditions humaines », le Père Roure estime, quant à lui, qu'« à rechercher en tout, les ressemblances, les analogies, le symbolisme, on court le risque de s'égarer ». Il s'étonne qu'un « homme sérieux, à l'érudition peu commune », puisse assortir l'hypothèse de l'existence d'un centre souterrain initiatique d'une aussi faible considération que celle qui veut que « le symbole de la caverne et celui du cœur [soient] assez proches l'un de l'autre ». Il jugera tout aussi dérisoires les considérations relatives à l'Arche d'alliance, au *Gloria in excelsis Deo*, à la *Shekinah*, etc. Devant ce « symbolisme systématique », dont notre critique fait « une partie capitale de la Kabbale judaïque et de tout occultisme », il finit par conclure en forme d'interrogation : « Mais est-il autre chose qu'un jeu d'imagination ? ».

Certes oui, pour les gens de la *R.I.S.S.* ! Profitant de l'occasion que lui offre *Le Roi du Monde par M. René Guénon* (29 mai 1927), l'abbé Boulin, alias P. Colmet, fait certaines mises au point concernant la personne et l'œuvre du Maître. C'est ainsi que, malgré la chaleureuse sympathie d'excellents amis communs pour la personne de Guénon, malgré sa « force grandissante sur un terrain presque inabordable » (du fait qu'il apparaît comme « l'un des écrivains qu'à l'heure actuelle la *R.I.S.S.* s'honorerait le plus de compter au nombre de ses collaborateurs », allusion au *Théosophisme* : « nullement irréprochable », mais qui constitue tout de même « l'un des manifestes intellectuels les plus marquants de l'après-guerre »), l'abbé Boulin ne peut manquer de déceler dans l'ensemble de son œuvre « un je ne sais quoi (...) qui laisse transparaître d'inquiétantes tendances à un gnosticisme supérieur, à une nouvelle kabale de toutes les antiques traditions de l'humanité ». Il précise à juste titre qu'« il serait malaisé sans doute, de le dire à l'aide de textes exprès » et poursuit avec pertinence : « mais on sent précisément dans toute son œuvre l'absence, certainement calculée ,d'instinct ou après réflexion, de textes suffisamment nets qui maintiendront au-dessus de ce tintamarre de cervelle l'harmonie supérieure d'une Foi mieux déclarée » et, de fait, « il en résulte une sorte de malaise persistant (...) particulièrement sensible dans *Le Roi du Monde* ». Notre abbé craint bien de n'y rencontrer que « l'ancien initié, toujours

116. « (...) sa localisation dans une région déterminée doit-elle être regardée comme littéralemen effective, ou seulement comme symbolique, ou est-elle à la fois l'un et l'autre ? A ctte question, nous répondons simplement que, pour nous, les faits géographiques eux-mêmes, et aussi les faits historiques, ont, comme tous les autres, une valeur symbolique, qui d'ailleurs, évidemment ne leur enlève rien de leur réalité propre en tant que faits, mais qui leur confère, en outre de cette réalité immédiate, une signification supérieure ». Guénon précise en note que, compte tenu de « la pluralité de sens », « la localisation du centre spirituel peut être différente suivant les périodes envisagées »... Cf. *RM*, p. 90.

117. Roure, L. s.j., « Comptes rendus », *Etudes*, 5 août 1927, p. 362.

118. Grolleau, C., « Comptes rendus », *Vient de paraître*, 1927, p. 849.

féru d'un christianisme ésotérique » et lui oppose un Joseph de Maistre dont la « gloire est d'avoir dégagé, de ces matériaux informes ou disparates et de la forêt des symboles menteurs ou vides, une synthèse puissante qui ,aujourd'hui encore, s'impose à la philosophie de l'histoire et à la théologie positive ».

Précisons déjà que, cette première approche critique de la *R.I.S.S.*, demeurée sans riposte, fut ravivée en 1930 sur l'initiative de Louis G. Bouillier, alias Gaëtan Mariani, lequel publia alors dans la partie occultiste de la *R.I.S.S.* sous le titre *Le « Christ-Roi » et le « Roi du Monde »*, une étude d'une trentaine de pages avec en exergue la parole de Jésus à sainte Marguerite-Marie : « Je veux régner, je régnerai malgré mes ennemis. *Je régnerai malgré Satan* ». Ce qui résume assez bien le ton et l'orientation de l'article qui vise à discuter « les étranges conclusions (...) d'un occultiste aussi érudit et persuasif que M. Guénon » et qui dénote l'intérêt du critique même pour la question du « Roi du Monde » qu'il assimile, à la suite de Maritain, au « Prince de ce Monde » prolongé dans l'Antéchrist.

Mariani fonde sa thèse sur le fait que « les Sociétés d'illuminisme, quelqu'opposées que paraissent leurs tendances, se réclament toutes d'un centre mystérieux, tout au moins de centres secondaires émanés de celui-ci ». D'ailleurs, sans même tenir compte de l'encyclopédique *Mundus Subterraneus* (1678) du jésuite allemand Athanase Kircher traitant de « la question des hommes et des démons souterrains », Mariani repère déjà au XVIIIème siècle une première allusion directe au « Roi du Monde » dans la correspondance de L.-Claude de Saint-Martin, comme dans celle de Pasqually et de Willermoz. Délaissant le point, très secondaire, de la localisation matérielle de l'Agartha, il attaque la question de l'« humanité » du Roi du Monde qui occupe davantage son esprit et considère que les explications « protéiformes » fournies par Guénon conduisent « tout droit au Nestorianisme » ... déjà perceptible dans *Le Théosophisme* ; d'où sa propension à défendre, dans une perspective qui se veut catholique, les thèmes de Melchissédec et du Christ-Roi.

A la suite d'une lettre de plus de vingt-cinq pages de Mariani adressée personnellement à Guénon, ce dernier commenta les « forts perfides insinuations » dans *Le Voile d'Isis* de février 1931. Commentaire auquel ne manqua pas de riposter à nouveau Mariani, par une lettre datée du 1er mars 1931, adressée cette fois à la direction du *Voile d'Isis*, incluse et commentée par Guénon dans le numéro de juin 1931. Un Guénon qui

s'acharne à refuser l'assimilation de l'Agartha à la Grande Loge Blanche, cette dernière perçue comme une « contrefaçon » théosophiste inspirée de conceptions « matérialistes » et « politiques » qui ne sauraient être les siennes [119]. Quant à l'assertion réitérée de Mariani qui soutient « que le titre de Roi du Monde ne se trouve dans aucun texte biblique admis par le christianisme et cité dans l'encyclique *Quas primas* sur la Royauté de Jésus », Guénon croit plus opportun de l'escamoter en avançant qu'il n'aurait jamais pu supposer qu'il faille « qu'un texte [dans le cas présent l'expression *Melek-ho-Olam* [120]] soit 'admis par le Christianisme' pour être regardé comme appartenant au Judaïsme authentique ! » C'est ainsi que, en conclusion, il s'emploiera à préciser pour ses contradicteurs : « Nous n'accepterons jamais aucune polémique, ne nous reconnaissant pas le droit de quitter notre terrain pour nous placer sur celui de l'adversaire. »

Soucieux de déloger son homme... Mariani croira bon de lancer de nouvelles attaques sous le titre *Les Poisons de l'Orient*, dans la partie occultiste de la *R.I.S.S.* de janvier et février 1932. Elles seront reçues par Guénon comme de « basses plaisanteries », qu'il se plaira à commenter dans *Le Voile d'Isis* de 1932, où il se montrera par ailleurs tout disposé à accepter l'invitation de Mariani de « planer dans le pur domaine des idées » sans en sortir... lui qui entend bien « n'être ni d'un côté ni de l'autre d'aucune 'barricade', si seulement [il avait] affaire à des contradicteurs capables de se placer eux-mêmes sur ce terrain ».

Loin de désarmer, Mariani inspirait au même moment à Jean d'Agraives et à Pierre Mariel [121] une enquête feuilleton sur « les dangers et les ridicules de l'occultisme contemporain » parue au cours du premier trimestre de 1932 dans un quotidien destiné

119. Il n'en demeure pas moins que l'auteur de l'*Archéomètre*, de *Mission de l'Inde* et de *Mission des Souverains*, etc., Saint-Yves d'Alveydre, est considéré comme le divulgateur de l'idée synarchique : sorte de système philosophico-politique constituant à la fois une herméneutique de l'histoire et un programme d'action, en vue de l'instauration d'une société parfaite gouvernée par des sages. De par l'influence exercée sur Guénon, l'œuvre et la position de ce dernier ne sauraient pleinement s'en dissocier. Cf. Saunier, J., *La Synarchie*, Virion, P., *Mystère d'iniquité*, et Gerson, W., *Le Nazisme, société secrète*.

120. Il est roi pour toujours ; pour l'éternité.

121. En juin 1933, P. Mariel fera paraître dans *Le Temps*, un nouveau feuilleton intitulé *L'Esprit souffle où il veut*, dont Guénon donnera un compte rendu dans le *V.I.*, 1933 ; repris in *AEIT*, p. 152-153.

au grand public, *Liberté*. Dans cette série, ils eurent le mauvais goût pour les uns, l'astuce, pour les autres — d'une part, d'entretenir frauduleusement [122] la question du «Roi du Monde», d'autre part, d'annoncer fortuitement la mort de Mariani ; une pseudo-disparition à laquelle la partie occultiste de la *R.I.S.S.* fera une allusion prêtant à équivoque, dans son numéro d'avril 1932. Il n'en fallait pas davantage pour aiguiser les occultes soupçons de Guénon qui lui paraîtront se confirmer à l'automne 1932 [123], et dont il se refusera de reconnaître le mal-fondé, quand une nouvelle lettre datée du 25 novembre 1932 de l'ex-Mariani, puis une autre du 6 décembre suivant, signée Jean d'Agraives et Pierre Mariel, lui seront communiquées. Toutes deux, adressées à la direction de la revue, dénonçaient avec moult explications la mystification dont Guénon venait d'être la victime ; elles furent reproduites intégralement, « conformément à la loi du 29 juillet 1881 », dans *Le Voile d'Isis* de janvier 1933, suivies du commentaire de Guénon persistant [124] à

122. C'est-à-dire sans citer Guénon, mais en utilisant abondamment ses sources.

123. « Nous fûmes informés que ceux qui répandaient le bruit de la mort de 'Mariani' l'attribuaient à un accident d'hydravion survenu en mer, à la fin de décembre dernier, à proximité du port où il avait sa résidence ; mais... nous avions bien quelques raisons pour évoquer à ce propos le souvenir du pseudo-suicide d'Aleister Crowley, que la mer avait, lui aussi, soi-disant englouti dans ses flots... En effet, d'autres informations de source très sûre nous faisaient connaître que la victime (ou plus exactement l'une des deux victimes) de l'accident en question avait effectivement beaucoup de points de ressemblance avec 'Mariani' ; même nom à une lettre près, différence d'âge de moins d'un an, équivalence de grade, même résidence ; mais enfin ce n'était point 'Mariani' en personne. Il faut donc croire qu'on a utilisé cet étonnant ensemble de coïncidences pour une fin qui demeure obscure ; et nous ne devons pas oublier d'ajouter que, pour achever d'embrouiller les choses à souhait, le corps de la victime ne put être retrouvé ! Ainsi, il ne s'agirait là que d'une sinistre comédie; s'il en est bien ainsi, fut-elle montée par 'Mariani' lui-même ou par... d'autres, et pour quels étranges motifs ? Et la *R.I.S.S.* fut-elle dupe dans cette fantasmagorique 'disparition' de son collaborateur? Ce n'est point, qu'on veuille bien le croire, pour la vaine satisfaction de démêler les fils d'une sorte de 'roman policier' que nous posons ces questions ; faudra-t-il, pour obtenir une réponse, que nous nous décidons finalement à mettre en toutes lettres les noms des héros de cette invraisemblable histoire ? » Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, 1932, p. 735.

124. Pour L.G. Bouillier, alias G. Mariani, « cette méchante farce de carabin... fait apparaître l'étrangeté du personnage — d'une intelligence certainement hors série, mais que son incommensurable vanité rendait puéril ». *Lettre de L.G. Bouillier à l'auteur,* 9 octobre 1975. Inédit.

déceler dans toute cette « machination » la marque d'une inspiration « satanique » qui, pour être « inconsciente », ne lui en paraissait pas moins « nette ». Après quoi, il voudra bien considérer « cette vilaine affaire comme définitivement réglée » mais, convaincu de l'importance de l'enjeu et de la justesse de son discernement, il conclura : « Si déplaisante que soit une telle besogne [de démasquage], elle n'en demeure pas moins nécessaire ; et nous la continuerons autant qu'il le faudra, et sous telles formes qu'il conviendra..., *jusqu'à ce que nous ayons écrasé le nid de vipères !* » Tâche à laquelle il s'attelait d'ores et déjà et qui, nous le verrons, se poursuivra telle une obsession et avec la plus grande minutie — malgré son éloignement au Caire, compensé par une volumineuse correspondance de France ou d'ailleurs — tout au long des années 30 et 40 et jusqu'à sa mort.

LA CRISE DU MONDE MODERNE

Après cette brève parenthèse qui nous fait anticiper sur les événements, il nous faut revenir à 1927 pour aborder ce qui peut être considéré comme un second volet de *Orient et Occident* et une préface au *Règne de la Quantité et les Signes des Temps* qui paraîtra quelque vingt ans plus tard, nous voulons parler de *La Crise du Monde Moderne,* publié chez Bossard. Poussé par Gonzague Truc — qui peut, à juste titre, être considéré comme son imprésario littéraire — Guénon reprend ici le procès de la civilisation occidentale, de ce monde moderne totalement soumis au règne de la matière, engagé qu'il est, depuis le début du XIVème siècle, dans un processus de dégénérescence, de « matérialisation progressive ». Il s'agit là d'une nouvelle dénonciation de la philosophie, bassement « rationaliste » et « individualiste », pur produit de la Réforme et de son libre examen, dont le catholicisme n'a pas manqué de faire les frais et qui ne pouvait donner le jour qu'à une science « utilitaire » et engendrer le « chaos social ». *La Crise du Monde Moderne* réitère également l'appel pour la « constitution d'une élite » sensibilisée aux principes permanents et éternels, à la « véritable intellectualité » ... toujours conservée en Orient. En cet Orient qui est seul susceptible de restituer la « conscience effective » de la tradition proprement occidentale que constitue le christianisme. Le constat est clair : l'erreur a pris naissance en ce vulnérable Occident ; à lui de se régénérer à l'inaltérable

source métaphysique des doctrines orientales, pour enfin se réajuster, se rééquilibrer mais ceci, dans les limites de ses propres frontières : l'Occident chrétien, avec à sa tête — exotérique... [125] — l'Eglise catholique ; une « forme traditionnelle » qui, malgré les symptômes d'« envahissement occidental » en Orient dont Guénon vient de prendre conscience [126], ne saurait convenir à personne d'autre [127].

Dans les revues de critique catholique, peu prolixes depuis *L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta* et *Le Roi du Monde*, nous repérons tout de même un bref compte rendu paru dans les *Etudes* [128], où le Père Roure cède temporairement sa plume à un missionnaire établi à Madagascar et qui s'intéresse à l'histoire des religions primitives, le Père Pierre Deffrenne s.j. Sous les notions d'« âge sombre » (*Kali-yuga*), d'opération sauvetage de la « tradition primordiale » à base de « symbolisme primitif » — « fantaisies massives », selon lui, teintées d'ésotérisme — notre critique discerne cependant « un sens, un appétit sincère de l'absolu, dont le témoignage peut n'être pas indifférent à qui [129] s'inquiète des maladies de notre siècle ».

Gonzague Truc, pour sa part, familiarise le public de *Vient de paraître* [130] avec la solution guénonienne aux problèmes de la crise du monde moderne, en encourageant une « greffe » de l'Occident sur l'Orient... un point de vue qui ne pouvait évidemment être partagé par l'ensemble des milieux d'Action française davantage ralliés aux thèses d'Henri Massis ; une *Défense de l'Occident* (1927) — suivant de peu *La tentation de l'Occident* (1926) de André Malraux [131] — que Guénon, d'ailleurs,

125. Sous-entendu ; puisque l'expression ne sera appliquée explicitement à l'Eglise qu'après l'installation de Guénon au Caire.

126. Guénon consacre ici tout un chapitre à « L'envahissement occidental » en Orient. Une idée qu'il précise pour la première fois et dont il s'inspirera pour son *Addendum* à la seconde édition de *Orient et Occident* (1948).

127. A la rigueur, à quelque peuplade dégénérée ou à quelque race infantile susceptible de se révéler receptive et perméable au message chrétien...

128. Deffrenne, P. s.j., « Comptes rendus », *Etudes,* 20 juin 1928, p. 754.

129. Cf. Daniel-Rops, *Le monde sans âme.* L'auteur signale favorablement Guénon aux côtés de Rabindranath Tagore dans une note apposée à la p. 126.

130. Truc, G., « La crise du monde moderne et René Guénon », *Vient de paraître,* janv. 1928, p. 38.

131. Au Colloque de Cerisy-la-Salle, de juillet 1973, consacré à « René Guénon et l'actualité de la pensée traditionnelle », Mme Clara Malraux nous a précisé que son mari suivait assidûment la présentation guénonienne de l'Orient.

prenait violemment à partie dans sa *Crise du Monde Moderne.* En effet, alors que notre ami, prétendant restituer la véritable intellectualité, s'acharne à démontrer les méfaits de « l'envahissement occidental » en Orient, Massis, dans ce qui se veut une restitution du « sens de l'homme », déplore au contraire « la pénétration d'idées orientales en Occident » [132]. De chaque côté, le constat se veut sévère et intransigeant, mais recèle une même nostaligie de l'harmonie médiévale. Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls à alimenter ce nouveau courant ; se joint à eux tout au moins cet « eurasien » dénoncé par Massis, mais auquel Maritain a cru bon de donner sa chance : Nicolas Berdiaeff [133], en publiant dans sa collection « Roseau d'or » *Un nouveau Moyen-Age* (1927), que Stanislas Fumet [134] n'hésite pas à rapprocher de *L'appel de l'Eurasie* de Brian-Chaninov et de *Terrains d'entente entre l'Orient et l'Occident* (22 janvier 1927) de Guénon — deux articles parus dans *La Revue hebdomadaire,* d'inspiration catholique.

Mais c'est à l'Orient inconditionnel de Guénon et au non moins inconditionnel Occident de Massis, qu'il nous faut revenir pour un rapide parallèle critique dressé pour le compte de la partie judéo-maçonnique de la *R.I.S.S.,* sous la plume du désormais familier abbé Boulin, alias P. Colmet. Dans cette *Défense de l'Occident : Guénon contre Massis* (10 juin 1926) nous sommes de nouveau réduit à une brève note introductive qui se voulait, par manque « de temps et d'une documentation spéciale », un simple appel à des « collaborateurs plus qualifiés » ; un appel qui ne semble pas avoir été entendu.

Pour l'abbé Boulin, de toute évidence, entre les deux auteurs, ni son esprit ni son cœur ne balancent. Son adhésion et sa sympathie vont tout à Massis, et Guénon ne bénificie guère que d'un certain intérêt que tel des meilleurs amis de l'abbé Boulin qualifie durement de faiblesse... L'abbé Boulin n'avait-il pas

132. ... mais sans pour autant mentionner le nom de Guénon ; ce qui tend à étayer l'hypothèse d'une certaine conspiration du silence autour de Guénon.

133. Notons à titre indicatif qu'en 1972. Antoine Faivre considérera Berdiaeff comme « le plus grand philosophe de l'ésotérisme chrétien au XXème siècle », in Puech, H.-Ch., (sous la direction de) *Histoire des Religions,* t. II, p. 1354.

134. Fumet, S., « Un exégète de l'histoire : Nicolas Berdiaeff et le Procès de l'humanisme », *La Revue hebdomadaire,* 12 fév. 1927, p. 219-228.

jadis rapporté à Frémond que, s'il n'en tenait qu'à lui, il offrirait volontiers à Guénon la partie occultiste de la *R.I.S.S....* [135]. Ce qui explique qu'il ne pouvait manquer d'éprouver un certain intérêt pour ce « remarquable érudit » dans un domaine qui en comptait si peu et dont les idées « traditionnalistes » — un côté « vieille France » très accentué, pour reprendre l'expression de Noële Maurice-Denis Boulet — l'amenaient à nuancer son jugement, surtout à propos d'un ouvrage comme *La Crise du Monde Moderne* qui se voulait en premier lieu une dénonciation du chaos laïque et démocratique moderne. Néanmoins, il ne pouvoit qu'être alerté devant sa « *sournoise orientalisation* de l'Europe et partant du catholicisme ».

Ce ne saurait être l'avis de Marcel Lallemand [136], dont l'analyse des *Métaphysique et mystique chrétiennes et hindoues comparées,* dans une revue bruxelloise d'inspiration néo-thomiste *Nouvelle équipe* [137] (1930, n° 1), se voudra une protestation contre l'accusation de panthéisme à l'endroit du *Vêdânta* et une dénonciation de la « conspiration du silence » des orientalistes français à l'endroit de notre métaphysicien. C'est ainsi que, à l'époque où Raïssa et Jacques Maritain songent à « vivre avec quelques amis dans une sorte d'ashram chrétien » [138], l'indianiste Olivier Lacombe, dans un important article où le nom de

135. « (...) je me demande comment cet autre abbé, l'abbé Boulin, agent de cette Intelligence Service, dites-vous, dont vous êtes la tête de Turc depuis votre attaque contre le Théosophisme, comment cet abbé a bien pu me dire, un jour, que s'il n'y tenait qu'à lui, il vous offrirait volontiers la rédaction de la Partie Occultiste ? » *Lettre de O. de Frémond à Guénon,* 21 septembre 1934. Inédit.

« Depuis sa rupture [Guénon] avec *Regnabit,* la *R.I.S.S.* a publié récemment sur ses attaches anciennes ou même actuelles avec la Franc-Maçonnerie des insinuations très graves. M. l'abbé Boulin, qui le soutenait encore un peu avec moi auprès de Mgr Jouin, l'a complètement lâché. » *Lettre de O. de Frémond à l'abbé Em. Hoffet,* 18 mars 1929. Inédit.

136. Lors d'une *Entrevue accordée à l'auteur,* le 10 mai 1974, M. René Allar a signalé que Marcel Lallemand était franc-maçon et qu'il entretint une correspondance doctrinale avec Guénon. Inédit.

137. Revue fondée par Yvan Lenain, ce même qui sera à l'origine des *Cahiers du symbolisme chrétien.* Déjà en 1929, Lenain déplorait la « conspiration antispirituelle », le manque de « vie intellectuelle » chez les catholiques. Un peu dans l'esprit de Guénon, mais dont il s'abstient de citer le nom, il rapporte un propos de N. Berdiaeff : 'Tout nous montre donc que la lutte décisive se jouera dans cette arrière-boutique silencieuse, désertée par les hommes d'action' ». Lenain, Y., « *Nouvelle équipe* et le forfait des catholiques », *Nouvelle équipe,* été-automne 1929.

138. Maritain, J., (présenté par) *Journal de Raïssa,* p. 196.

Guénon est mentionné une seule fois mais dont le contenu vise directement la problématique qui nous occupe, sera amené à mettre en garde les lecteurs des *Etudes carmélitaines* contre les éventuelles confusions doctrinales entre [*l'*]*Orient et* [*l'*]*Occident* (avril 1931) et à résumer l'écart qui les sépare :

> En rigueur de termes, à prendre les doctrines sous un angle purement spéculatif et selon leur exacte teneur conceptuelle, l'*advaïta* védântique et la métaphysique chrétienne s'affrontent ici et se nient sur un point essentiel. Le terme de panthéisme est équivoque et ne met pas assez l'accent sur la transcendance de Brahman. Mais force nous est de constater qu'un accord profond est impossible, que la distinction réelle et essentielle de Dieu et du Monde est compromise ici par la spéculation hindoue. [139]

On aurait voulu connaître la réaction de Guénon en face de certains points percutants invoquant son ascendance chrétienne et cherchant, par delà la terminologie et l'impression vécue, à dévoiler le porte-à-faux de la transcendance védântine [140], mais

139. Lacombe, O., « Orient et Occident », *Etudes carmélitaines,* avril 1931, p. 151.

140. « L'on dit et l'on écrit souvent qu'après la chute et dans la mesure où elle échappe à la Loi d'Israël, puis à l'autorité de l'Eglise, l'humanité se trouve régie par la loi de la nature. Et cela sans doute est vrai, mais d'une vérité incomplète, abstraite en quelque sorte.

Car, d'une part, l'ordination surnaturelle demeure, implicite autant qu'on voudra, mais réelle et agissante, qui sans cesse sollicite les âmes à un dépassement de la nature, à une perte de soi en Dieu.

Et d'autre part, le péché, l'esprit du monde, du Prince de ce monde, déterminent en cette même nature comme une contre-polarisation négative, un gauchissement systématique de tous ses plans suivant cette ordination infranaturelle qu'est l'*aversio a Deo* *, essence même du péché.

De là suit que toutes nos activités naturelles et surtout les plus hautes, celles qui touchent à un transcendantal, s'exercent comme en porte-à-faux. Conscientes de leur néant au regard de ce pour quoi nous sommes faits, à peine chez les saints osent-elles se produire, ou du moins ne le peuvent-elles que dans le perpétuel sacrifice de soi. Mais aussi, et c'est leur misérable revanche chez ceux qui ne sont pas saints, se souvenant de la parole tentatrice : *et eritis sicut dii* **, elles cherchent l'exaltation de leur propre immanence dans l'affranchissement de toute restriction, de toute limitation. (...) L'Inde brahmanique, celle qui a cru devoir mettre sa *différence spécifique* dans le Vedânta, l'Inde du fier intellectualisme des Upanishads et de Çankara se nourrit de la plus ardente passion d'être qui soit au monde. Cette passion est légitime, elle est l'expansion même du créé vers l'Incréé. Elle est le mouvement même d'une puissance passive mais vive qui aspire à la plénitude active du Créateur ; mais son caractère non-spirituel est trop éclatant. L'Inde sait que le désir même de Dieu n'est divin qu'au moment où il

il n'en sera rien. Ici comme par la suite, Guénon s'abstiendra de commenter les écrits de l'éminent philosophe et indianiste chrétien, Olivier Lacombe. C'est ainsi qu'il passera sous silence son remarquable travail sur *L'Absolu selon le Vêdânta* (1937). Il va sans dire que plus tard, il ne s'intéressera pas davantage aux recherches et réflexions de l'abbé Jules Monchanin installé en Inde. Il en ira de même pour les travaux des grands spécialistes de l'Islam et du soufisme : Louis Gardet et Louis Massignon ; l'entrevue d'une heure qu'il aura avec ce dernier, au Caire, en 1937, et qui n'eut pas de suite, témoigne d'ailleurs de son refus du dialogue [141].

Guénon ne fera pas davantage de cas de l'exégète renommé, le Père Allo ; celui même qui le talonne depuis l'*Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues,* sur un ton que notre ami juge parfois « assez inconvenant », et qui s'apprête à riposter à sa manière au diagnostic guénonien à travers *Plaies d'Europe et Baumes du Gange* (1931). Tout comme O. Lacombe, notre dominicain reconnaît la noblesse et la grandeur de l'Inde et insiste sur l'importance réelle de la voie d'amour, de la *bhakti* au sein des populations hindoues. Sur sa lancée, il veut bien admettre que l'Inde dévoilée rendra quelques services à

le renonce ; elle éprouve la brûlure d'une soif de l'esprit qui n'est point spirituelle. Et c'est pourquoi elle s'est réfugiée dans le divin (...) Le panthéisme transcendant et transpersonnel des Upanishads et du Vedânta n'est pas la position théologique de toutes les écoles orthodoxes ; le Sâmkhya Yoga, qui le cède à peine à celui-ci en importance, s'est orienté très nettement vers le théisme. (...) Ce théisme doctrinal, de même que la fusion du personnalisme divin et du panthéisme, ou leur hiérarchisation par le biais d'une hypostase (dans le sens plotinien), est en étroite relation avec les cultes et les sectes populaires et les religions d'amour, de *bhakti.* » *Ibid.,* p. 134 et 150-153.

* le fait de se détourner de Dieu.

** et vous serez comme des dieux.

141. A titre d'illustration de cette attitude de « refus du dialogue », il nous paraît intéressant de reproduire quelques propos d'un fervent de la pensée guénonienne, M. Luc Benoist, adressés à Noële Maurice-Denis Boulet :

« (...) je vous avoue ne pas comprendre votre allusion à une sympathique 'discussion'. Rien n'est plus éloigné de mon caractère et je n'ai jamais vu aucune lumière sortir d'une discussion quelconque. (...) pour moi, une opinion est une 'langue' et il est aussi difficile d'en changer que de langage pour qui ne connaît que son parler maternel. Bien sûr, les mots sont en nombre réduit et leurs combinaisons également. Et les opinions sont immensément plus nombreuses et nuancées que les mots que l'on emploie. Ce qui dans une certaine mesure légitime, comme vous me dites, les 'discussions' ; mais seulement entre gens qui sont d'abord d'accord et qui tiennent à confronter les harmoniques de leur

l'Occident enchaîné par réaction à mille autorités fausses en forme de « isme » mais, pour lui, cet apport ne saurait être que d'ordre « accessoire » et encore, à condition que l'Occident réintègre la vraie ligne de la civilisation catholique. « S'il ne le fait point, les inoculations un peu trop fortes d'esprit oriental lui apporteraient, et de façon à dépasser de beaucoup leur effet d'élargissement psychologique ou esthétique, une grave menace pour son intelligence, sa moralité ou ce qui lui en reste, et, qui sait ? son existence civilisée. » Le réquisitoire du Père Allo appelle donc « *beaucoup* de discernement critique », entendre : la critique morale et intellectuelle dont, à son avis, sont dépourvus « les crédules ratiocinants du genre de M. René Guénon ».

> Il faudrait qu'ils eussent le secret d'étendre l'esprit critique à tous les domaines (même à celui de la foi, par l'extérieur, puisqu'il fixe le point où la foi commence) ; et un tel secret ils ne l'ont pas. C'était cela pourtant qui faisait en partie notre supériorité. (...) Il est vraiment inquiétant de voir les formes perverties de la croyance au surnaturel, résultats d'une certaine faiblesse de l'intelligence, d'un défaut d'instruction et de soumission, joint à des tares du système nerveux, qui peuvent envahir quelques milieux croyants exaltés et soi-disant mystiques, et qui leur font, par exemple, ériger en Pères de l'Eglise des écrivains, à l'étiquette catholique ou non, qui n'ont jamais demandé ou désiré le contrôle de l'autorité compétente en religion, et qui pouvaient être des hallucinés, des paranoïaques, des demi-fous. A côté des modernistes qui voudraient être bons chrétiens en se passant du surnaturel, — danger de gauche ; des bourgeois corrects dans leur pratique religieuse, mais pour qui la religion n'est au fond qu'une affaire de respectabilité, — danger du centre ; — peut-être ne fait-on pas assez d'attention au danger de droite, aux croyants forcenés qui trouvent que l'Eglise ne leur donne pas assez de surnaturel ; ceux-ci sont tout prêts, à l'occasion donnée, à quitter la société catholique pour passer aux spirites ou occultistes de tout genre. C'est pour eux que la propagande hindoue est particulièrement dangereuse. (...). Nous suivrons leurs exposés avec intérêt, et nous tiendrons à rester polis ; mais que [les « panagyristes hautains] nous laissent tout de même sourire un peu, nous qui, n'ayant pas été élevés dans l'ésotérisme, avons le mental trop obtus pour être impressionnés par ces hautes suggestions, quand nous les voyons fixer le contenu des « traditions » par

accord. A l'égard des autres au contraire, le désaccord grandit à mesure que les mots sont échangés. Et je suis trop vieux pour ce jeu enfantin ». *Lettre de L. Benoist adressée à N. Maurice-Denis Boulet,* 23 février 1963. Inédit.

des procédés intuitifs, sans tenir à peine compte des textes, de la chronologie, de la pensée expressément formulée par les auteurs qu'ils interprètent. Ils croient donc que la lumière intuitive — la leur, incommunicable — peut établir l'historicité d'un fait, par l'existence et l'invariabilité des traditions, pour les malheureux dépourvus de cette lumière ? (...) Quelqu'un nous dira que la connaissance mystique du christianisme se déclare bien aussi incommunicable aux hommes charnels : « *Animalis homo non percipit quae sunt Spiritus Dei ; stultitia enim est illi, et non potest intelligere.* » (S. Paul, I Cor. 2, 14) [142]. Oui, mais il y a une grande différence entre les deux positions : l'Evangile étale au grand jour, et soumet à la critique de qui voudra, toutes les preuves de raison et de fait qui démontrent que la nature et l'histoire rendent croyables et désirables les grandes choses réservées au domaine de la grâce, quoique la grâce seule puisse en donner l'expérience. Notre préparation se fait en pleine lumière, et la leur derrière des rideaux, pour les crédules amateurs d'ésotérisme ; ou bien ils commencent par exiger de nous — l'Eglise infaillible, qu'on dit opprimer les consciences, ne nous en a pas tant demandé — un acte de foi dans leur « tradition » que l'histoire ne sait établir, autrement dit dans la transcendance de leur propre esprit, foyer de lumière spirituelle. [143]

Quant à l'Inde proprement dite, il rappelle que le meilleur a toujours toléré à ses côtés le pire : « les tendances les plus spirituelles n'ont pas abouti à comprendre qu'elles doivent exclure leurs contraires » et d'ajouter : « d'ailleurs, ce qu'il y a de meilleur chez eux, depuis au moins le Moyen-âge, tient à des infiltrations occidentales plus ou moins secrètes. (...) C'est donc une illusion d'esprits suggestionnés, de croire *a priori* que la mentalité hindoue nous demeurera inaccessible ». Il conclut à la manière de Henri Massis en fustigeant

(...) le christianisme de désespérance devant l'action humaine et d'écrasement devant un Dieu inconnu, — qui du reste a subi aussi l'influence secrète de l'Inde, à travers la Russie, avant d'envahir certains cercles protestants exténués par les crises du présent, — ce christianisme aplati ne serait nullement de nature à tirer l'Inde de son pessimisme et de son sommeil trop plein de mauvais rêves. [144]

142. L'homme psychique n'accueille pas ce qui est de l'Esprit de Dieu : c'est folie pour lui et il ne peut le connaître. (Traduct. *Bible de Jérusalem*).
143. Allo, E.B. o.p., *Plaies d'Europe et Baumes du Gange*, p. 194-227.
144. *Ibid.*, p. 231.

AUTORITÉ SPIRITUELLE ET POUVOIR TEMPOREL . . SAINT BERNARD

Question délicate à traiter que celle de l'*Autorité Spirituelle et [du] Pouvoir Temporel*... à l'époque même où s'affrontaient les diverses réactions provoquées par le verdict romain de décembre 1926 condamnant l'Action française. Si d'une part, Guénon se fait ici l'avocat de l'institution des castes et signale sa destruction et son renversement comme l'un des signes-types de l'âge sombre, d'autre part, le principe de l'autorité sacerdotale sur le pouvoir royal ou politique l'amène à fournir une caution indirecte et à soutenir la légitimité de la décision de S.S. Pie XI. Tandis que Léon Daudet lui en tiendra rigueur, la critique catholique passera sous silence *Autorité Spirituelle et Pouvoir Temporel* (1929), comme déjà son *Saint Bernard* paru d'abord dans le cadre d'un ouvrage collectif consacré aux grandes figures de saints catholiques, *La vie et les œuvres de quelques grands saints* (1927), sur l'initiative de la Librairie de France et tiré à part dès 1929 par les soins de Publica. Deux apports que Noële Maurice-Denis Boulet juge des plus inoffensifs et caractéristiques de la période « apparemment chrétienne » [145] de Guénon. Hommage typiquement guénonien au mysticisme médiéval sous-tendant la métaphysique hyper-intellectualiste, la brochure sur *Saint Bernard* amenait le Père Allo à signaler que « des védantins ou des théosophes peuvent écrire des vies de saints catholiques, peu importe ; rien n'arrivera à masquer l'incompatibilité pour quiconque y voit un peu clair » [146].

COMPTES RENDUS DE GUÉNON FOURNIS DANS «VIENT DE PARAITRE»

Introduit par cet « huysmansien » fervent qu'était Charles Grolleau, son confrère à la Société du rayonnement intellectuel du Sacré-Cœur, de 1926 à 1929 Guénon fournit près de vingt-cinq comptes rendus à une revue de recension littéraire d'inspiration catholique, *Vient de Paraître*, où il collabore à la rubrique de philosophie et se voit confier, à l'occasion, celle du néo-spiritualisme et de l'occultisme.

En 1926, retenons l'hommage rendu par Guénon à Paul Choisnard pour son *Saint Thomas d'Aquin et l'influence des*

145. Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.*, n° 77, p. 41.
146. Allo, E.B. o.p., *op. cit.*, p. 198.

astres (1922) qui comble une « lacune importante » ; les seules réserves, confirmées à l'occasion de son compte rendu des *Preuves de l'influence astrale sur l'homme* (1927), concernent la notion de causalité et une certaine prépondérance accordée aux « statistiques » et aux « probabilités » que Guénon interprète comme une concession aux préjugés de l'esprit moderne.

En 1927, au moment où Guénon commente *Esoteric Christianity* de Annie Besant, pour *Regnabit,* il relève dans la même veine, pour *Vient de paraître,* les élucubrations de deux clercs de l'Eglise Catholique Libérale [147], adeptes de la Franc-maçonnerie par ailleurs, Mgr C.-W. Leadbeater et E. Francis Udny. Il y dénonce à juste titre, chez le premier, l'annonce de « la venue d'un nouveau Messie », prédiction reçue grâce à une faculté de clairvoyance qualifiée « des plus suspectes » ; chez le second, « un prétendu 'Evangile des douze Saints' conservé dans un monastère du Thibet, puis transmis 'mentalement' à un prêtre anglican ». A part l'idée de réincarnation et le végétarisme que Guénon a toujours eu intérêt à dénoncer, parce que les jugeant proprement du ressort de la Société théosophique, c'est là faire beaucoup de publicité... à des œuvres plus que mineures [148]. D'ailleurs, en ce qui concerne « les transmissions mentales en provenance du Thibet », les critères de discernement étaient loin d'être clairs dans l'esprit de Guénon ; nous en voulons pour preuve, « l'Oracle de Force Astrale » entretenu par le groupe des « Polaires » et dont Guénon se rendra dupe, pour un temps, aux abords des années 30.

A l'opposé des théosophistes, il se plaît à commenter en termes aigres-doux, le Vème Cahier du *Point de départ de la Métaphysique* (1927), que le Père Joseph Maréchal s.j. consacre au « Thomisme devant la philosophie critique ». Guénon juge que confronter le « thomisme avec la philosophie moderne, et ici plus spécialement avec le kantisme », c'est là « accorder une

147. Introduite en France en 1921, une création de la Société théosophique.

148. Il semble que le parti pris d'analyser une maigre littérature se présentant le plus souvent sous des dehors vaguement philosophiques et théologiques, où la dénonciation et le dénigrement se révèlent des plus faciles, procède chez notre ami d'un choix délibéré, prétexte à une affirmation à très bon compte des idées et des positions guénoniennes face à la relativité des points de vue philosophique et théologique ; ce dernier se retrouvant alors plus ou moins fondu, confondu, assimilé aux courants les plus hétéroclites du bloc « néo-spiritualiste », courants purement marginaux qu'il aurait mieux valu, en tant que tels et dans l'optique même de Guénon, soustraire à toute publicité.

importance excessive à des 'problèmes' purement artificiels » et pose la question : « Y a-t-il vraiment lieu de vouloir constituer, sur des bases thomistes, une 'théorie de la connaissance' ? L'antiquité et le moyen âge qui préféraient à bon droit aller directement à la connaissance elle-même, ne se sont guère embarrassés de ces questions ; et nous ne voyons pas que la Métaphysique ait réellement besoin d'un tel 'point de départ' ». Il reconnaît néanmoins « tout le mérite d'un travail considérable et d'autant plus difficile qu'il s'agit de comparer entre elles des théories qui s'expriment en des langages aussi différents que possible ».

En 1928, sous des apparences qui se veulent orthodoxes, Guénon dénoncera les « constructions pseudo-scientifiques » du *Dieu Jésus* (1927) de Edouard Dujardin et le « christianisme soi-disant 'évangélique' » *Sur les frontières de la Foi* (1928) de Marie Dugard. Sur ce même élan, certaines thèses du philosophe de l'esprit, Louis Lavelle, telle « l'univocité de l'être », lui paraîtront passablement « hérétiques » et l'ensemble sera jugé inutilement « compliqué ». Cette *Dialectique de l'éternel présent : de l'Etre* (1928) si ingénieuse qu'elle puisse se révéler, lui fera l'effet d'un « jeu » et lui paraîtra très « verbale » ; ce qui l'amènera à s'exclamer en guise de conclusion : « que tout cela est donc loin de la véritable connaissance ! » D'autre part, Ch. Appuhn offrira à Guénon l'occasion de préciser son jugement sur *Spinoza* (1928) : celui-là même qui, se mêlant de parler de religion, « l'a fait en 'profane', c'est-à-dire en homme qui n'y entend rien ». Piquant dans le vif d'un enjeu qui paraît capital, il se demandera même « par quelle aberration certains ont voulu présenter comme un kabbaliste le philosophe qui a écrit que, à son avis, 'les hautes spéculations n'ont rien à voir avec l'Ecriture' » — ce qui est précisément pour Guénon « la négation formelle de la Kabbale hébraïque ».

Enfin pour 1929, signalons, d'une part, le rapprochement que Guénon établit entre celui qu'il ne peut manquer d'associer au modernisme le jésuite Teilhard de Chardin et *Les Origines humaines et l'Evolution de l'Intelligence* (1928) de Edouard Le Roy. D'autre part, un important article/compte rendu à l'occasion de la réédition de la relation persane de Gobineau *Les Religions et les Philosophies de l'Asie centrale* (1928). Il y introduit le lecteur par une mise au point relative à l'idée qu'il juge erronée, d'un « indo-germanisme ». En effet, pour Guénon, « entre l'Inde et l'Allemagne, il n'y a absolument rien de commun, pas plus intellectuellement qu'à tout autre

point de vue », réfutant par là même toutes les assimilations que certains voudraient tenter entre sa pensée et la philosophie allemande... De plus, ce long commentaire persan sera pour Guénon l'occasion de préciser que le soufisme, c'est-à-dire l'ésotérisme musulman, qui existe tout aussi bien chez les Arabes que chez les Persans, se rattache bel et bien aux origines mêmes de l'Islam [149]. Commentant ce que Gobineau qualifie, chez les Orientaux, d'aptitude à la « dissimulation », il apporte quelque éclaircissement sur un point hautement important pour notre présente étude :

> Que, dans certains cas, la prudence impose effectivement une sorte de dissimulation, ou ce qui peut passer pour tel, cela n'est pas niable, et l'on pourrait en trouver bien des exemples ailleurs même qu'en Orient ; le langage de Dante et d'autres écrivains du moyen âge en fournirait en abondance ; mais il y a aussi, aux faits de ce genre, une tout autre raison, d'un ordre beaucoup plus profond, et qui semble échapper complètement aux Occidentaux modernes. La vérité est que ce détachement des formes extérieures implique toujours, au moins à quelque degré, la conscience de l'unité essentielle qui se dissimule sous la diversité de ces formes. (...) passer d'une forme à une autre n'a alors guère plus d'importance que de changer de vêtement selon les temps ou les lieux, ou de parler des langues différentes selon les interlocuteurs auxquels on a affaire. [150]

LA TRIPLE ÉPREUVE DE 1928 ET LE DÉPART POUR LE CAIRE

L'année 1928 amorce un nouveau tournant décisif dans la vie de Guénon. En janvier, son épouse Madame Berthe Guénon meurt à l'Hôtel-Dieu, emportée par une méningite cérébro-spinale [151]. Neuf mois plus tard, sa tante Madame Vve Duru, qui cohabitait avec le couple Guénon au 51 rue Saint-Louis-en-l'Ile, rend l'âme à son tour à l'âge de soixante-quinze ans. Guénon se retrouve seul avec sa nièce, Françoise Bélile, maintenant âgée de quatorze ans et qui fréquente le cours Saint-Louis, école libre de jeunes filles où son oncle dispense par ailleurs, comme nous l'avons précisé plus haut, l'enseignement de la Philosophie. On rapporte [152] que, à la suite de cette double disparition, la direction de l'établissement prétexta le « manque de présence maternelle » pour renvoyer l'adolescente et, faisant d'une pierre deux coups, provoquer le départ du professeur Guénon dont « les théories ne devaient pas plaire dans ce genre d'école ». Par la suite, Madame Bélile, veuve et à la tête d'une famille nombreuse, crut à propos de réclamer le retour de sa fille légitime. L'attachement profond à sa nièce et l'impossibilité où Guénon se trouvait d'assumer seul sa vie matérielle eurent pour effet de déclencher chez lui les plus vives réactions. Frémond et Charbonneau-Lassay, qui ne se faisaient aucune illusion sur sa tendance à la « persécution »..., tentent alors de lui faire entendre raison, essaient de l'amener à comprendre que la mère ne fait sans doute que son devoir et donc qu'il est dans son tort ; en vain, puisque Françoise devra lui être retirée de force « après de pénibles discussions et des sommations ministérielles par avoué ». Il semble que Guénon gardât longtemps rancune à sa nièce pour « avoir joué double jeu, dit-il, sous l'inspiration de sa mère » [153]. Ce qui entraîna une suspension de la correspondance jusqu'à la mort de la mère de la jeune fille. Entre temps, Françoise, détachée de tout depuis son départ de Paris, laissait germer en elle le désir de se consacrer à Dieu ; ce qu'elle fit en entrant chez les religieuses de la Sainte-Famille sous le nom de Sœur Marie-Chantal.

En 1928, Guénon avait donc traversé une série d'épreuves qui le laissaient passablement désemparé. La brusque perte de

149. Et Guénon d'ajouter : « (...) il est dit, en effet, que le Prophète enseigna la 'science secrète' à Abou-Bekr et à Ali, et c'est de ceux-ci que procèdent les différentes écoles. D'une façon générale, les écoles arabes se recommandent surtout d'Abou-Bekr, et les écoles persanes d'Ali ; et la principale différence est que, dans celles-ci, l'ésotérisme revêt une forme plus 'mystique', au sens que ce mot a pris en Occident, tandis que, dans les premières, il demeure plus purement intellectuel et métaphysique ; ici encore les tendances de chacune des races suffisent à rendre compte d'une telle différence, qui, d'ailleurs, est beaucoup plus dans la forme que dans le fond même de l'enseignement, du moins, tant que celui-ci demeure conforme à l'orthodoxie traditionnelle. » Guénon, R., « Les Religions et les Philosophies de l'Asie centrale », *Vient de paraître*, 1929, p. 381 ; repris in *EH*, p. 120.

150. *Ibid.*

151. Dans une correspondance inédite adressée à l'auteur, la nièce Françoise Bélile et le beau-frère de Guénon, M. Henri Loury, signalent tous deux, à l'endroit de leur parent, sinon une négligence, du moins un manque de sens pratique, sens de la vie, sens du corps... qui fit qu'on vit s'écouler près d'une semaine, délai qui allait se révéler fatal, avant d'obtenir un médecin au chevet de la moribonde.

152. *Lettre de Sœur Marie-Chantal (Françoise Bélile) à l'auteur*, 20 juin 1974. Inédit.

153. *Lettre de O. de Frémond à l'abbé Em. Hoffet*, 18 mars 1929. Inédit.

cette triade féminine — source de tendresse, d'inlassable dévouement et d'une hospitalité qui ne se démentait jamais, contrepoids à ce qui se voulait et qui était perçu comme une intransigeante et radicale intellectualité... — le confond en lui-même et le jette dans une déconcertante solitude ; un gouffre purificateur dont il aurait tendance à vouloir neutraliser l'impact. En effet, si le docteur Tony Grangier rapporte [154] qu'il avait laissé son ami tel « une loque humaine » après les funérailles de Berthe, pour le retrouver huit jours plus tard rempli de ses préoccupations philosophiques et métaphysiques « sans qu'un mot ne soit prononcé sur l'être cher disparu » ; de son côté, Frémond se préoccupe beaucoup du sort de son ami qui, démuni, sortait beaucoup pour ne rentrer que fort tard dans la nuit. C'est alors qu'en mars 1929, il sollicite l'aide et la compréhension de cet autre collaborateur à *Regnabit* l'abbé Emile Hoffet pour lequel, semble-t-il, Guénon « conserve encore d'excellentes dispositions » [155]. Il croit ainsi de son devoir de lui signaler la détresse en cours : « Peut-être est-ce là le point où Dieu l'attend ?... ou alors, serait-il menacé de folie ? (...) En tout cas, il me semble que ses anciens amis du comité de *Regnabit,* parmi lesquels son nom figure encore (...) ne peuvent l'abandonner complètement en si lamentable occurrence. C'est bien entendu tout à fait en dehors de lui que je me suis décidé à vous écrire et à vous communiquer sa dernière lettre qui vous permettra de mieux juger de son état d'esprit » [156]. D'autre part, Noële Maurice-Denis Boulet a ouï dire qu'à l'époque de son veuvage, « Guénon était allé à Rome pour tenter vainement d'entrer en rapports avec certains milieux vaticans, en vue d'y trouver des appuis pour ses idées » [157]. Elle sent chez notre ami, « au moment de quitter définitivement l'Occident et l'Eglise, une sorte de tâtonnement qui ressemble à la recherche de la Volonté divine sur une vie » [158]. Voyons dans sa presque intégralité, la réponse de l'abbé Hoffet à Olivier de Frémond, en date du 19 avril :

154. Grangier, T., *Souvenirs sur René Guénon.* Conférence prononcée chez le docteur Pierre Winter, le 24 janvier 1951. Inédit.
155. *Lettre de O. de Frémond à l'abbé Em. Hoffet,* 18 mars 1929. Inédit.
156. *Ibid.*
157. L'auteur ajoute : « Si ce bruit est fondé, il se trouve que j'étais alors moi-même presque constamment à Rome, mais il ne me fit pas visite ! ». Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.,* n° 77, p. 42, n. 1.
158. *Ibid.,* n° 78-79, p. 140.

Comme vous je m'intéresse à ce M. Gu. que je vois de temps en temps quand il vient me faire visite. Comme vous, j'use de mon influence auprès du collaborateur de Mgr Jouin [159] pour le ménager parfois lorsqu'il est question de le censurer. Evidemment, il reste tout de même un certain vague, une certaine imprécision sur la position fondamentale vraie de cet esprit, si particulier et si complexe. A-t-il la conception catholique telle que nous l'avons et telle qu'elle doit être, ou ne voit-il que du dehors, d'un certain à-côté érudit mais profane et humain ce que nous connaissons sous l'angle de la foi surnaturelle ? Il n'est pas absolument permis de l'établir. Mais, s'il est sincère de cœur et d'âme, une plus complète et saine notion du catholicisme, je veux dire un peu plus de *science* catholique et un peu moins de confiance exclusive dans l'Hindouisme ou l'Orientalisme, ne pourront être que salutaires à cette âme que Dieu éprouve pour l'éclairer et le mener à *Lui.* Voilà ma pensée, en toute confiance. Je vous l'adresse pour vous dire dans quel esprit qui est le vôtre et celui de votre lettre je m'efforcerai d'être toujours utile à ce pauvre Monsieur si éprouvé. Je vous en fais la confidence, en retour de la vôtre. Comptez donc aussi sur ma discrétion absolue et mon entière réserve envers lui, à cet égard. (...) A l'instant, je reçois un mot de M. Gu. me demandant une entrevue pour le courant de la semaine prochaine. Je l'écouterai avec bienveillance. [160]

Une réponse dont Frémond ne pouvait que se réjouir, lui dont la tactique avouée était de rapprocher le plus possible Guénon, d'une part de l'abbé Hoffet, d'autre part de Charbonneau-Lassay. S'il ne semble pas que la relation Hoffet/Guénon eut des suites sérieuses, il en alla autrement entre Guénon et Charbonneau-Lassay, qui restèrent en contact jusqu'à la mort de ce dernier (1946) par leur correspondance personnelle, mais plus encore par celle de Frémond qui assuma un rôle d'intermédiaire régulier entre nos deux amis : le premier au Caire, le second à Orly d'où il dirigera bon an mal an, la relève de l'ancienne revue du Père Anizan, *Le Rayonnement intellectuel* [161].

Mais en cette année 1929, les événements suivent leur cours... « Incapable sans doute, comme beaucoup d'hommes d'études,

159. Sans doute l'abbé Paul Boulin.
160. *Lettre de l'abbé Em. Hoffet à O. de Frémond,* 19 avril 1929. Inédit.
161. Revue qui paraît de 1930 à 1939, sous la direction de Charbonneau-Lassay, avec la collaboration du Père Anizan et, à partir de 1936, de l'abbé Coumès.

de régler sa vie matérielle » [162] et, comme le rapporte J.-P. Laurant [163], ne pouvant supporter la solitude, Guénon fait transmettre dans le cercle de ses amis une demande en mariage qui ne fut pas agréée. A la suite de ce refus, il engage une relation suivie avec Madame Dina [164], veuve richissime rencontrée à la librairie Chacornac en janvier. Admiratrice enthousiaste de Guénon, elle offrait de mettre sa fortune au service de la cause de l'ésotérisme traditionnel. Ainsi, après deux mois passés à visiter l'Alsace, suivis d'un séjour de repos aux « Avenières », propriété de Madame Dina située en Haute-Savoie, le couple décidait à la fin de l'automne 1929 la création de la librairie Vega, au 19 de la rue Madame [165] et le lancement de « L'Anneau d'Or », collection qui se proposait d'inclure, outre les volumes de Guénon, des études et des traductions de textes relevant de diverses traditions. C'est donc en vue d'amorcer sérieusement ce dernier projet que Guénon décide un voyage en Egypte afin de rassembler et de faire traduire des textes soufis.

Avant son départ pour Le Caire, Guénon rendit-il visite à l'abbé Gombault qu'il n'avait, jusqu'en 1928, jamais manqué d'aller voir pour de fortes discussions, dans sa cure de Montliveaut ? Nous pouvons tout au moins le supposer. En tout cas, il semble bien que sa dernière visite, la veille même de son départ fixé au 20 février 1930, fut pour cette autre admiratrice inconditionnelle, Madame Geneviève Jourd'Heuil [166], ancienne

162. *Lettre de O. de Frémond à l'abbé Em. Hoffet,* 18 mars 1929. Inédit.

163. Laurant, J.-P., *Le sens caché dans l'œuvre de René Guénon.*

164. Née Marie W. Shillito, fille du roi des chemins de fer canadiens, veuve du non moins richissime Hassan Farid Dina, ingénieur égyptien qui porta un intérêt aux questions occultes. Il publia, peu avant sa mort survenue en juin 1928, *La Destinée, la mort et ses hypothèses.* Cf. Chacornac, P., *La vie simple de René Guénon,* p. 93.

165. Maintenant située au 175, bd Saint-Germain.

166. Musicienne de formation, mariée à un égyptologue et mère de deux enfants ; en liaison avec l'Institut catholique et les Cercles thomistes, elle fait la connaissance de Guénon à la suite d'une conférence sur le thème « Métaphysique et musique ». En peu de temps elle considère Guénon comme son maître spirituel et organise des rencontres hebdomadaires autour de notre ami tout au cours des années 20. Par la suite, elle entretiendra une correspondance régulière avec Le Caire jusqu'en 1951. A l'occasion d'un séjour prolongé à Rome dans la seconde moitié des années 30, elle tentera vainement de faire parvenir au cardinal Pacelli, futur Pie XII, la série des ouvrages de Guénon, mais réussira à exposer longuement (tous les matins pendant deux mois) les idées guénoniennes au cardinal Rampolla, alors responsable de l'Œuvre de la propagation de la foi. Mme Jourd'Heuil reste jusqu'à maintenant

auditrice des Cercles thomistes, qui se plut tout au long des années 20 à réunir quelques amis autour du Maître. Après quinze jours passés dans le midi de la France chez le docteur Grangier qui se demande si son ami n'est pas « appelé en Egypte par un de ces centres initiatiques toujours mal vus par l'orthodoxie religieuse » [167], Guénon s'embarque pour la terre du Sphinx le 5 mars, en compagnie de Madame Dina. Un voyage qui pour lui allait s'avérer sans retour... et comme devant, en quelque sorte, sceller définitivement l'irréversibilité fondamentale de sa pensée et son irrévocable destin.

> Tout se passe comme si, loin de se libérer volontairement pour mener enfin ouvertement sa vie musulmane, [Guénon] avait d'abord tout tenté pour rester en Occident, jusqu'à ce que les circonstances l'envoient au Caire. Quand on réfléchit au programme du sheikh Elish-el-Kébir, on se dit que Guénon devait normalement rester dans l'« exotérisme » catholique pour y travailler discrètement comme il avait fait jusqu'alors. Certes, son ignorance, son incompréhension du Christianisme étaient totales, mais ses initiateurs ne pouvaient s'en rendre compte. Et je [N. Maurice-Denis Boulet] suis portée à penser que, s'il était resté dans le même milieu de vie qu'avant 1930, son information s'étendant, il aurait peut-être pris un contact direct, hors de la polémique et des à-peu-près théoriques, avec les grands mystiques chrétiens. D'autres auraient peut-être réussi ce que, jeune et inexpérimentée, j'avais tenté vainement. Une fois installé dans la pratique intégrale des deux aspects de la tradition islamique, tout devait le détourner d'une pareille évolution. [168]

« catholique » et « guénonienne » à la fois, et ne discerne aucune réelle incompatibilité entre les deux orientations. Cf. *Entrevue de Mme Jourd'Heuil accordée à l'auteur,* 1er novembre 1974. Inédit.

167. Grangier, T., *op. cit.* L'auteur ajoute : « [Guénon] nous a toujours laissé entendre qu'il appartenait aux centres initiatiques secrets métaphysiques, planant au-dessus de toutes les religions et les animant de leurs principes. »

168. Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.,* n° 78-79, p. 140.

A L'ANGLE DES PYRAMIDES ET DE LA MECQUE (1930-1951)

LE SHEIKH ABDEL WAHED YAHIA SUR LE SOL D'EGYPTE

Au terme du délai fixé : trois mois, Madame Dina revint en France alors que Guénon restait au Caire, aux frais de sa mécène, dans le but de poursuivre le travail à peine amorcé. Peu de temps après, la richissime veuve épousait l'occultiste Ernest Britt, membre d'un groupe hostile à Guénon. Sur les instances de son nouveau mari, Madame Britt dut céder la librairie Véga à son directeur commercial le docteur Antoine Rouhier, qui fit savoir à Guénon qu'il abandonnait le projet de traduction de textes soufis et la publication de ses œuvres. Peu s'en faut que notre ami ne songe alors à réintégrer la France ; il parle d'abord de l'automne ou de l'hiver 1931 puis, malgré ses maigres ressources [1], fait savoir à Paul Chacornac qu'il compte rester en Egypte « jusqu'à nouvel ordre » [2]. Noële Maurice-Denis Boulet est convaincue que la double disparition de Mesdames Guénon et Duru avait creusé en Guénon « un certain besoin mystique contre lequel son intellectualisme lutta toujours et que sa vie d'écrivain, à Paris, ne pouvait pas satisfaire » [3]...

Au Caire, le Sheik Abdel Wâhed Yahia mène alors une vie modeste et discrète, n'ayant pratiquement aucune relation avec le milieu européen [4]. Islamisé [5] et rapidement familiarisé avec

1. « (...) l'idée de s'installer dans un pays chaud, et à monnaie stable, devait le séduire *a priori, tel que je le connus* ». Maurice-Denis Boulet, N., « L'ésotériste René Guénon. Souvenirs et jugements », *La Pensée catholique,* 1962, n° 78-79, p. 139.
2. Chacornac, P., *La vie simple de René Guénon,* p. 95.
3. Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.*
4. Dans *L'Egypte nouvelle* de février 1952, Valentine de Saint Point signale que « la venue de R.G. lui avait été annoncée et qu'elle le fit connaître au Caire où elle se trouvait depuis plusieurs années. (...) Au début, s'ennuyant un peu, il venait bavarder de longues soirées avec

la langue arabe, Guénon publie dès 1931 une série d'articles rédigés dans la langue du prophète pour le compte de la revue *El-Marifah* [6] et fréquente les réunions du Sheikh Salâma Radi de la branche shadilite, rencontré à la mosquée Seyidna El Hussein. Guénon logeait en face, à l'hôtel Dar-El-Salaam. Il habitera par la suite rue Tambaksiyyah, puis dans la maison du confiseur Dohol, située près de la célèbre université El Azhar, haut lieu de la théologie musulmane. En 1933, il accorde une entrevue à Elian J. Finbert, relatée dans *Les Nouvelles littéraires* [7], mais dont notre ami démentira rapidement la majorité des assertions jugées quelque peu « folkloriques », dans sa chronique du *Voile d'Isis* [8].

En juillet 1934, Guénon épouse la jeune Fatma Hanem Ibrahim, fille aînée d'un sheikh négociant, qui lui donna quatre

elle, mais il rompit progressivement avec tout le monde ». Rapporté in Laurant, J.-P., *Le sens caché dans l'œuvre de René Guénon*, p. 229, n. 12.

5. A l'occasion du Colloque de Cerisy-la-Salle de juillet 1973 consacré à « René Guénon et l'actualité de la pensée traditionnelle », le soufi afghan N. Bammate a précisé d'une part que la « conversion » de Guénon à l'Islam se rattachait à une « intention secrète » dont notre ami ne s'est jamais expliqué dans ses écrits ; d'autre part que, attachant une grande importance aux rites de la tradition exotérique, Guénon respectera toujours scrupuleusement son exotérisme islamique. Cf. Alleau, R., Scriabine, R., (sous la direction de) *Actes du colloque international : René Guénon et l'actualité de la pensée traditionnelle.*

Guénon n'aurait sans doute pas été d'accord sur l'utilisation du terme « conversion ». Dans l'optique même de Guénon — où toutes les formes traditionnelles sont, en principe, équivalentes et se rejoignent à leur sommet — son passage à l'Islam s'explique plutôt par « une raison de convenance spirituelle ». Cf. Guénon, R., « A propos de conversions », *E.T.*, sept. 1948 ; repris in *IRS*, chap. XII.

« Je n'ai point 'embrassé la religion musulmane', à une date plus ou moins récente, comme certains veulent le faire croire pour des raisons qui échappent à ma compréhension ; la vérité est que je suis rattaché aux organisations initiatiques islamiques depuis une trentaine d'années, ce qui est évidemment très différent. » *Lettre de Guénon à P. Collard,* 11 octobre 1938. Inédit.

Certains, tel Jean Reyor (rapporté in Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.*, n° 77, p. 24, n. 2) ont prétendu — à tort, rétorquera Robert Amadou (cf. *Cahiers de l'homme-esprit,* 1973, n° 3, p. 86) — que Guénon aurait été islamisé dès 1912, mais qu'il aurait bénéficié de certaines dérogations rituelles jusqu'à son installation définitive en terre d'Islam. En fait, il semble bien que l'islamisation effective de Guénon corresponde à sa seule période égyptienne (1930-1951).

6. La Connaissance.

7. Lefevre, F., « Une heure avec Elian J. Finbert », *Les Nouvelles littéraires,* 27 mai 1933, p. 1 et 8.

8. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, 1933 ; repris in *AEIT*, p. 148-151.

enfants, deux filles : Khadija (1944) et Leila (1947) et deux garçons : Ahmed (1949) et Abdel Whed (1951), né au lendemain de la mort de Guénon. Ce mariage, longtemps ignoré par la famille et les amis catholiques de Guénon, allait, à la faveur d'une rumeur, susciter les interrogations pertinentes de Charbonneau-Lassay et de Frémond. Afin de vérifier les affiliations musulmanes de leur ami, en 1937 Frémond fera procéder à une enquête sur place par un de ses amis, le professeur Gabriel Debien. Après la troublante confirmation, il écrira à Charbonneau-Lassay, le 29 août 1938 :

> Il est donc remarié comme on me l'avait dit, et à une femme plus que probablement musulmane. Ceci d'abord, est-ce autorisé par l'Eglise et si oui, sous quelles conditions ? Ceci ensuite, rapproché de la pratique de certains rites islamiques et de la recherche, non pas seulement des traditions communes à toutes les religions pour les rapporter à la nôtre mais pour en faire, vous le dites, « une sorte de super-religion », n'y a-t-il pas de quoi se trouver hors de l'Eglise catholique ? Je vous avoue que j'en suis peiné et je me demande si nos efforts de sauvetage ne sont pas stériles ?...

Tout en demeurant propriétaire de deux maisons à Blois, en juin 1935 Guénon avait, par l'entremise de Louis Caudron, liquidé son appartement de l'Ile Saint Louis et fait expédier ses livres et papiers au Caire. Ce qui l'amena à quitter la maison trop étroite de son beau-père et à emménager rue El Azhar, en face des magasins David Adès. Juillet le retrouve au bord de la mer, à Alexandrie, avec sa jeune épouse — « les seules vacances qu'il se permit durant les vingt dernières années de sa vie » [9]. Après la mort de son beau-père en mai 1937, il déménage à nouveau dans la proche banlieue du Caire, rue Nawal, faubourg de Doki. De son nouveau logis, on découvrait au loin les deux grandes pyramides. Cette villa bourgeoisement meublée où Guénon s'était réservé deux pièces à son usage personnel, un cabinet de travail et un oratoire, lui sera gracieusement offerte en août 1939 par un de ses admirateurs, un richissime juif anglais passé à l'Islam, John Levy qui, après un séjour en Inde, n'hésitera pas à dénoncer la conception guénonienne du *Vêdânta* [10]. Pour des motifs que nous ignorons, à la fin de 1946

9. Chacornac, P., *op. cit.*, p. 99.

10. Cf. Lévy, J., « Le Védanta et René Guénon », *Synthèses,* mars 1958, p. 235-257. « On s'est parfois posé la question de savoir dans quelle mesure les ouvrages de Guénon, et notamment *L'Homme et son*

Guénon quittera à nouveau cette maison pour s'installer définitivement en plein centre du Caire, à l'ombre du palais royal, rue Gam'a Abdine. En 1949, « après de multiples démarches et grâce à une haute intervention » [11], il obtiendra, au profit de sa famille, sa naturalisation égyptienne.

On note que, depuis son installation en terre d'Egypte la correspondance de Guénon alla s'amplifiant. Certains assurent qu'il écrivait plus de cinquante lettres par semaine et n'entretenait pas moins de deux cents correspondants réguliers répartis aux quatre coins du monde [12] tel ce jeune catholique français, intéressé par les « organisations initiatiques chrétiennes », qui décida par la suite d'entrer chez les bénédictins à Rome [13]. Comme pour mieux semer les journalistes et les curieux et afin d'éviter d'être repéré par les nombreux ennemis dont il se sentait menacé... son courrier lui était adressé poste restante. Pour des motifs analogues, il s'abstiendra de donner suite aux demandes de photographies et protestera contre l'affichage de son thème astrologique à la librairie Véga. De même, il se déplaçait très peu, à l'exception de ses allées et venues à l'université El Azhar commentées par la plume de Gabriel Dardaud : « *Depuis 8 ans, René Guénon, un jeune savant parisien, avait disparu. Je l'ai retrouvé sous le burnous des étudiants de l'Azhar... près des murs millénaires de la célèbre université musulmane* », dans les colonnes de *L'Intransigeant* (26 juillet 1938) dont le rédacteur en chef est alors Fernand Divoire ; c'est ainsi que son épouse

Devenir selon le Vêdânta, reflètent les idées orientales authentiques. Alain Daniélou dit avoir soumis ces ouvrages à des pandits orthodoxes. Selon lui, 'le verdict de ceux-ci fut net : de tous les Occidentaux qui se sont occupés de doctrines hindoues seul Guénon, dirent-ils, en a vraiment compris le sens ». D'autres, au contraire, ne s'y seraient pas reconnus. Quant à Guénon lui-même, nous avons vu qu'il avait choisi dans la métaphysique hindoue son côté 'intellectuel ou intellectualiste' mais refusait d'y voir l'expression paradoxale d'une authentique expérience mystique d'ordre naturel. » Meroz, L., *René Guénon ou La sagesse initiatique,* p. 176.

11. Chacornac, P., *op. cit.,* p. 114.

12. Polyglotte éclairé, en plus du sanscrit et de l'arabe classique, Guénon connaissait le latin, le grec, l'hébreu, l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol, le russe et le polonais. « De cette façon il pouvait aisément répondre à n'importe quel de ses interlocuteurs, dans leurs langues respectives ». Bonjean, F., « Souvenirs et réflexions sur René Guénon », *Revue de la Méditerranée,* mars-avril 1951.

13. Si le *Document confidentiel inédit* offre un commentaire sommaire des péripéties qui suivirent la rencontre du jeune bénédictin avec les émissaires de F. Schuon envoyés à Rome en 1948, en revanche, il reste muet sur l'identité du jeune moine.

effectuera seule le pélerinage à la Mecque. Signalons enfin qu'il recevait peu de gens et qu'il semble avoir connu des difficultés et expérimenté des réticences semblables avec les représentants de l'« exotérisme » musulman comme, jadis et encore, avec les représentants autorisés du catholicisme. Au nombre des habitués du Caire, rappelons le Sheikh Abdel Razel, professeur de Philosophie musulmane, Martin Lings, un certain Paterson, universitaire anglais islamisé sous le nom de Sheikh Abu Bakr, Madame Valentine de Saint-Point, petite nièce de Lamartine, islamisée sous le nom de Rawheya Nour Eddin, un Américain le Sheikh Abdel al Kaour et, un certain Sheikh Hussein, Anglais échoué au Caire à qui Guénon eut l'occasion d'offrir l'hospitalité non seulement de sa maison, mais de son tombeau. Parmi les guénoniens de passage, signalons déjà l'explorateur Marco Pallis, accompagné du fils de Ananda K. Coomaraswamy, N. Bammate [14], Jacques-Albert Cuttat, etc. André Allard l'Olivier [15], journaliste catholique d'origine belge et qui portait un réel intérêt à l'œuvre de Guénon, sera de même reçu chez notre ami, au Caire.

Immobilisé par une dépression générale de l'organisme [16], le 7 janvier 1951 Guénon allait rendre son dernier souffle en prononçant deux fois le nom de *Allah.* Après la prière des morts à la mosquée Seyidna-Hussein, sa dépouille fut transportée et inhumée dans le caveau de la famille Mohamed Ibrahim. Sous la dalle, le corps de Guénon, voilé de lin, repose sur le sable « la face tournée vers la Mecque » [17].

ÉTABLISSEMENT DE LA TRIBUNE PERMANENTE DE GUÉNON AU « VOILE D'ISIS/ÉTUDES TRADITIONNELLES »

Installé loin du Caire, Guénon n'en abandonne pas pour autant la « direction » de sa nouvelle tribune : *Le Voile d'Isis.* Maître d'une œuvre avant tout destinée au public occidental, il se devait d'en consolider l'organe sur le fertile sol parisien. Jusqu'alors sous la direction d'un certain poète symboliste et occultiste, Paul Redonnel, et fief de Guénon depuis 1929, *Le*

14. Bammate, N., « Le Temps comme il passe ; Visites à René Guénon », *Nouvelle revue française,* 1955, n° 30.

15. Allard L'Ollivier, A., « René Guénon », *Synthèses,* sept. 1951 ; « La notion de Tradition chez Guénon », France-Asie, numéro spécial, 1953.

Voile d'Isis est réorganisé sous l'impulsion de ce dernier. En effet, quelques mois auparavant, Marcel Clavelle, alias Jean Reyor, acquis aux idées guénoniennes depuis la lecture des premières œuvres du Maître, avait été chargé par les frères Chacornac d'amener Guénon, sinon à diriger la revue, du moins à envisage sa transformation complète. Paul Chacornac rapporte que « Guénon accepta d'accorder sa collaboration régulière sous la condition de n'occuper aucune fonction et d'être considéré comme un simple rédacteur » [18]. Mais si d'une part, d'un simple trait de plume, Guénon juge « plein de confusions » [19] l'intéressant article/compte rendu du Père Roure : *Pourquoi je ne suis pas occultiste* [20] apportant des mises au point percutantes sur l'analogie, le symbolisme chrétien et l'occultisme, en réponse au *Pourquoi je crois à l'Occultisme* (1929) de cet autre dupe de l'« Oracle de force astrale » Fernand Divoire — il entame par ailleurs au *Voile d'Isis* un processus d'épuration visant à l'élimination des collaborateurs « occultistes » au profit d'une orientation qu'il veut strictement « traditionnelle », c'est-à-dire axée sur le principe de la tradition primordiale une et universelle, confirmée par le symbolisme et restituée à la lumière des doctrines orientales.

Eviction de l'« hermétisme chrétien » Georges Tamos

Il ne fait aucun doute que, en fonction de sa référence essentielle aux doctrines orientales, Guénon se séparait radicalement de la position du rédacteur en chef du *Voile d'Isis*, George Thomas, ingénieur au service d'une société de construction navale [21], plus connu dans les milieux occultistes sous les pseudonymes de Tamos et d'Argos. Un Tamos qui nourrissait plus d'affinité avec l'ésotérisme proprement occidental véhiculé par l'*Atlantis*

16. Aucun organe n'étant particulièrement atteint, on rapporte que son médecin le Dr Katz « ne s'explique pas de quoi mourut René Guénon ». Chacornac, P., *op. cit.*, p. 117.
17. *Ibid.*, p. 118.
18. *Ibid.*, p. 86.
19. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, déc. 1929 ; repris in *THPR*, p. 445.
20. Roure, L. s.j., « Pourquoi je ne suis pas occultiste », *Etudes*, 20 sept. 1929, p. 673-682. A noter que Guénon passera entièrement sous silence un article du même auteur relatif à « L'Occultisme et la Franc-Maçonnerie » (*Etudes*, juin 1930, p. 556-577) qui insiste sur le caractère protestant et antipapal de la Maçonnerie spéculative issue de 1717.
21. *Lettre de M. Clavelle à l'auteur*, 29 novembre 1976. Inédit.

de Paul Le Cour, les *Amitiés spirituelles* de Sédir ou la *Psyché* de Gabriel Huan, André Savoret, etc., qu'avec *L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta* dont il avait fourni une assez rude critique. Mais la situation était délicate... En effet, pour des raisons qui tiennent à sa conviction d'être l'objet d'« attaques psychiques » de la part de « magiciens noirs » [22], Guénon tenait par ailleurs à s'assurer le recours éventuel aux facultés parapsychiques de Tamos. N'avait-il pas déjà eu l'occasion d'en vérifier la justesse [23] et l'efficacité [24] ?

A la veille de son voyage au Caire qui devait être de trois mois, Guénon confie donc la direction intérimaire de sa nouvelle tribune à Marcel Clavelle qui, malgré de fréquents contacts avec le Maître, n'avait rien appris de plus que ce qui était contenu dans les ouvrages déjà publiés. Guénon lui demandait seulement de veiller à ce qu'on tienne bien l'engagement d'éliminer certains collaborateurs et, compte tenu du fait que Tamos ne paraissait pas avoir la « direction doctrinale très ferme » [25], de veiller à ce que les rédacteurs restants ne s'écartent pas trop de la ligne traditionnelle telle qu'elle se dégageait de ses ouvrages. Ce qui, soit dit en passant, annule une mise au point con-

22. « Magiciens noirs » que Guénon identifiait essentiellement comme étant Charles Détré, alias Téder, collaborateur et successeur de Papus à la tête de l'ordre martiniste et J. Bricaud, patriarche sous le nom de Jean II de l'Eglise catholique gnostique, ancienne rivale (schisme) de l'Eglise gnostique de France alors placée sous le patriarcat de Fabre des Essarts et dans laquelle Guénon avait été reçu en 1909.
23. Il semble que depuis sa tendre enfance, Tamos s'était vu paré d'un don de voyance qui n'allait pas sans intéresser Guénon. Ce dernier le fit même procéder à plusieurs expériences de « vérification » (association d'objets à leur origine ou à leur donateur) qui se révélèrent concluantes. Une de ces expériences confirma la « rupture » entre Guénon et une de ses prétendues sources hindoues — rupture que certains interprétèrent comme une conséquence du désaccord face à l'opportunité de certaines révélations, tel que précisé par Guénon dans le dernier paragraphe du *Roi du Monde*. Cf. tiré d'un *Document confidentiel inédit*.
24. On rapporte qu'à une certaine époque, Guénon avait été victime d'attaques « matérialisées » sous la forme d'animaux noirs et notamment d'un ours dont il portait au cou une trace de morsure. Pressentant certaines attaques, Guénon arrivait parfois à les « dérouter », telle celle qui fit éclater les vitres de son bureau vers l'extérieur et dont un intime fut témoin. Tamos étant arrivé peu après, Guénon lui demanda d'essayer de voir d'où venait l'attaque. Il se révéla que c'était un homme et une femme que Tamos ne connaissait pas mais que Guénon identifia comme étant de ses ennemis habituels. *Ibid.*
25. *Ibid.*

tradictoire datée de novembre 1931 [26]. Le jeune Clavelle se sentait mal préparé à remplir une mission aussi délicate. En effet, le rédacteur en chef, Georges Tamos, hermétiste chrétien d'une grande érudition et d'un très fort rayonnement personnel, ne pouvait exiger qu'on traire d'égal à égal, encore moins qu'on censure ses textes. De plus, ni Tamos, ni Clavelle, ni quiconque... n'avait la moindre idée [27] des trois notions que Guénon tiendra pour fondamentales, mais seulement à partir d'octobre 1932, à savoir : la triple nécessité de l'intiation, des rites et, dans l'optique de l'articulation ésotérisme/exotérisme (traduisant pourtant une radicale différence de plan, donc de contenu et d'objectif), la nécessité du rattachement à un exotérisme religieux. D'autre part, Guénon n'avait pas cru bon d'entretenir son entourage de deux points qui allaient rapidement se révéler pertinents : l'Islam et la Franc-maçonnerie.

Il n'en fallait pas davantage pour qu'une crise se déclenche dès 1931, à l'instigation de Jean Marquès-Rivière dont l'avocat, Georges Tamos, allait devoir faire les frais. Marquès-Rivière, maçon et occultiste, qui s'intéressait au bouddhisme depuis un âge précoce, collaborait alors à diverses revues dont *Le Voile d'Isis*. Dans l'ensemble, Guénon jugeait ses articles, centrés sur le bouddhisme tantrique, remarquables. Mais après la publication de deux études romancées *A l'ombre des monastères thibétains* (1929) et *Vers Bénarès* (1930) où une part était faite aux « phénomènes », Guénon nuança son appréciation. Il confia alors à Clavelle qu'il ne jugeait pas Marquès-Rivière tout à fait « stabilisé » et qu'il pouvait se produire chez lui des changements inattendus... Ce qui semble s'être produit c'est que, à la suite de la célébration de certains rites tantriques, Marquès-

26. « Nous n'avons jamais songé le moins du monde à faire du *Voile d'Isis* notre 'chose' et, si quelques-uns de ses collaborateurs s'inspirent volontiers de nos travaux, c'est tout à fait spontanément et sans que nous ayons jamais rien fait pour les y amener. Nous ne voyons là qu'un hommage rendu à la doctrine que nous exprimons, d'une façon parfaitement indépendante de toutes les considérations individuelles ». Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, nov. 1931, p. 700 ; rapporté in Chacornac, P., *op. cit.*, p. 96.

27. La conception générale était que l'initiation devait impliquer une disposition naturelle vers la Connaissance l'effort personnel (ascèse, réflexion méditation) et la « grâce », en ce sens que les efforts ne pouvaient représenter qu'un « appel » et une préparation auxquels pouvait répondre le don gratuit de l'illumination. On se percevait donc comme traditionaliste mais sans tradition, ni religieuse ni initiatique ! Cf. Tiré d'un *Document confidentiel inédit.*

Rivière se retrouva « obsédé en permanence par des êtres du monde intermédiaire dont la présence lui était sensible et dont il n'arrivait pas à se débarrasser » [28]. En dernier recours, il avait dû faire appel au grand exorciste de l'archidiocèse de Paris, le Père Joseph de Tonquédec s.j. Réintégré dans le giron de l'Eglise, il fournit au *Voile d'Isis* un article mettant en garde les lecteurs contre *Le danger des plans magiques* (mars 1931) d'où il ressortait, à l'encontre de la position guénonienne, que « la voie mystique chrétienne menait aussi loin dans la réalisation spirituelle que n'importe quelle initiation orientale, avec plus de sécurité et sans exposer aux illusions du monde intermédiaire qui se rencontrent fréquemment en Orient [29]. Une phrase laissait même entendre que l'introduction des doctrines orientales en Occident pourrait bien être d'inspiration anti-christique. Tout ceci ne pouvait manquer d'apporter de l'eau au moulin de Tamos qui identifiait voie mystique et réalisation spirituelle :

> Sans doute [Tamos] ne mettait pas ouvertement en question « l'unité et l'identité fondamentale des traditions », sans doute il se référait volontiers à la mythologie hindoue comme à celle des traditions de l'antiquité classique, mais il restait persuadé que le Christianisme était la tradition la plus parfaite et, en tout cas, la mieux conservée dans toute sa pureté. A ses yeux, l'Hindouisme, le Taoïsme et le Lamaïsme s'étaient laissé égarer par la recherche des « pouvoirs », l'« orgueil intellectuel » (il leur manquait la fameuse « humilité » chrétienne) et la volonté de puissance et aspiraient à « coloniser » mentalement l'innocent Occident chrétien ! Quant à l'Islam, il n'aurait pas fallu le pousser beaucoup pour lui faire dire que c'était une hérésie chrétienne. Assurément, il ne niait pas qu'il y eût de grands spirituels dans toutes les traditions orientales, mais c'était folie, pour les Occidentaux, d'aller chercher en Orient ce qu'ils avaient plus complètement dans le Christianisme, dans l'hermétisme chrétien et dans la mystique chrétienne entre lesquels, d'ailleurs, il ne faisait guère de distinction. Quant aux orientaux, quelle que fût la richesse de leurs traditions, il leur manquait le couronnement, cet accomplissement ultime qu'est la révélation chrétienne. [30]

De son côté, Clavelle, même s'il était un peu inquiété par les pointes anti-orientales de Marquès-Rivière, tendait à approuver

28. *Ibid.*
29. *Ibid.*
30. *Ibid.*

sa recommandation d'une voie « mystique » ; d'autant plus que Marquès-Rivière faisait état de la « protection » qu'assure le fait d'être « encadré » dans une organisation telle que l'Eglise, évitant ainsi les déviations et les divagations possibles auxquelles sont exposés les mystiques indépendants.

Guénon n'avait pas aussitôt reproché à Clavelle d'avoir laissé publier un tel article, auquel il rétorqua durement en assimilant *Magie et mysticisme* (juin 1931), que Marquès-Rivière récidivait en dénonçant cette fois *La trahison spirituelle de la Franc-Maçonnerie* (1931). Ce qui, à la grande surprise de Tamos et de Clavelle, provoqua l'indignation de Guénon. Mais enfin, interrogeaient-ils, la Maçonnerie n'était-elle pas le type de l'esprit anti-traditionnel ? N'était-ce pas ce que Guénon avait laissé entendre dans *Le Théosophisme* et *L'Erreur Spirite* ? Lors même que Tamos se proposait de fournir une recension favorable du réquisitoire antimaçonnique, Guénon requérait formellement que chacun s'abstînt de toute incursion dans le domaine maçonnique... jugeant « qu'il était seul en mesure de traiter des questions de cet ordre » [31]. Ce qui eut pour résultat qu'on passa sous silence le témoignage incongru de l'ancien maçon et ex-collaborateur du *Voile-d'Isis,* Marquès-Rivière. Il faudra attendre près de deux ans pour voir Guénon amorcer l'apologétique de la Maçonnerie avec : *De la régularité initiatique* (novembre 1932), dans le cadre du *Voile d'Isis.*

Entre temps, à l'occasion de la publication du *Symbolisme de la Croix* (1931), les collaborateurs du *Voile d'Isis* déduisent de sa dédicace au Sheikh Elish-El-Kébir que Guénon est musulman depuis 1912... D'autre part,

> Les indices ne manquaient pas, dans le reste de l'œuvre de Guénon, qui pouvaient faire penser que son œuvre tendait, sinon à « islamiser l'Europe » comme devait le proclamer plus tard un de ses admirateurs... provisoires [32], mais à « orientaliser l'Occident ». Les pages relatives au rôle possible de l'Eglise [33] dans une restauration traditionnelle apparaissaient alors comme des précautions oratoires ou comme reflétant une position maintenant dépassée. [34]

Dès lors, le rédacteur en chef Tamos estima ne plus pouvoir collaborer avec Guénon. Il comptait sur l'appui de Clavelle

31. *Ibid.*
32. Frithjof Schuon.
33. Cf. essentiellement le dernier chapitre de *CMM.*
34. *Document confidentiel inédit.*

mais ce dernier, jugeant malgré tout devoir soutenir l'indiscernable Guénon — aidé en cela par deux inconditionnels, André Préau et René Allar qui venaient de se joindre à l'équipe — s'y refusa. Le gérant Chacornac dut se résigner à accepter la démission de Tamos, dont la collaboration prit fin en décembre 1931. Dès janvier 1932, Marcel Clavelle, par l'entremise de *Notions élémentaires sur la Tradition hindoue,* révélait aux lecteurs de la revue la façon dont *Le Voile d'Isis* comptait dorénavant situer le christianisme :

> *Le Voile d'Isis* jusqu'en 19129 s'était cantonné à peu près exclusivement dans l'étude des sciences traditionnelles de l'Occident. Depuis cette époque, c'est-à-dire au cours des années 1929-1930-1931, notre Revue a fait une assez large place aux traditions orientales et nous avons eu le plaisir de constater qu'un certain nombre de nos lecteurs s'intéressaient vivement à celles-ci. (...) La phrase du Père W. Wallace [36] « Le catholique ne se rend pas compte pleinement que le *Santana Dharma* est le *naturel pédagogue menant au Christ* » que nous avons placée en exergue du présent article exprime assez clairement notre pensée et montre quel service l'étude de l'hindouisme peut rendre à des Occidentaux outre l'intérêt intrinsèque qu'elle comporte : leur restituer la compréhension du sens métaphysique du Christianisme en général et du Catholicisme en particulier. Nous entendons certains s'écrier : « le catholicisme n'a qu'une signification, et nous l'avons appris au catéchisme » et s'indigner que nous fassions du catholicisme « l'aspect occidental et éphémère d'une métaphysique supérieure et éternelle ». A ceux-là nous répondrons simplement : le catholicisme envisagé dans sa *forme* est bien, en effet, un aspect occidental et éphémère de la Tradition Perpétuelle et Unanime, et le Catholicisme vous en donne la signification la plus élémentaire : envisagé dans son *essence,* le Catholicisme se confond alors avec la Tradition Primordiale elle-même et, comme tel, est éternel ; de ce point de vue, nous dirions avec le P. Wallace : le Catholicisme, c'est la religion qui était au commencement et qui sera à la fin. (...) Notre conseil d'étudier la Tradition Hindoue s'applique à la doctrine et à elle seule, pour la *réalisation* il n'en est pas de même. [37]

35. Plus tard, Tamos devait se limiter à fournir un commentaire-fleuve de l'ouvrage de B.G. Tilak *Le Berceau artique de la Tradition* in *Le Voile d'Isis* de 1938 à 1948.
36. Wallace, W. s.j., *De l'évangélisme au catholicisme par la route des Indes.*
37. Clavelle, M., « Notions élémentaires sur la Tradition hindoue », *V.I.,* janv. 1932, p. 5-7 et 24.

Guénon devait aborder la question de la « réalisation », à travers les thèmes d'initiation, de rites et de l'articulation ésotérisme/exotérisme, à partir de septembre 1932. Dès lors, la revue s'orienta de façon presque exclusive dans la perspective des doctrines orientales et adoptera, à partir de 1934, le titre d'*Etudes traditionnelles*. Jusqu'en 1950, Guénon devait fournir un ou deux articles par fascicule, le premier rétribué par les éditeurs Chacronac, le second par une cotisation collective des divers collaborateurs. Par la suite, la grande majorité des articles devaient être repris et insérés sous forme de chapitres dans des ouvrages thématiques publiés, d'une part, du vivant de Guénon et, d'autre part, à titre posthume, sur l'initiative de ses proches disciples.

LE SYMBOLISME DE LA CROIX

Sitôt installé en terre d'Islam, Guénon se penche sur la représentation géométrique de l'être : *Le Symbolisme de la Croix* (1931), dédié à la mémoire de son Maître spirituel en soufisme, le Sheikh Abder-Rahmân Elish El-Kébir « à qui est due la première idée de ce livre » [38] et que Noële Maurice-Denis Boulet jugera d'ailleurs d'« inspiration musulmane » [39]. Cette introduction au symbolisme spatial, à partir de ce que Guénon considère comme un des symboles traditionnels les plus répandus dans le temps et dans l'espace, à savoir la croix, aboutit à une relativisation complète du « fait historique » chrétien au profit de ce qui est perçu comme une réalité plus centrale, plus métaphysique, celle de « l'Homme universel » donnant lieu à de multiples applications : ampleur, exaltation, union des complémentaires, etc. Paul Sérant nous en résume l'orientation essentiellement syncrétique :

> C'est au centre de la croix que se concilient et se résolvent toutes les oppositions. Ce point central, en lui-même, n'est pas situé, « car il est absolument indépendant de l'espace, qui n'est que le résultat de son expansion ou de son développement indéfini en tous sens, et qui, par conséquent, procède entièrement de lui. » Ce point central et primordial est désigné par l'ésotérisme musulman comme la *station divine*, qui est « celle qui réunit les contrastes et les antinomies ». La Kabbale hébraïque l'appelle le *Saint Paradis*. Dans l'ésotérisme extrême-

38. Cf. dédicace in *SC*.

> oriental (taoïsme), ce même point est appelé l'Invariable milieu « qui est le lieu de l'équilibre parfait, représenté comme le centre de la 'roue cosmique', et qui est aussi, en même temps, le point où se reflète directement 'l'activité du ciel' ». [40]

Le thème de « la communion parfaite de la totalité des états de l'être harmoniquement et conformément hiérarchisés en épanouissement intégral », déjà amorcé dans *L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta*, développé ici par le truchement d'un éventail de traditions et de symboles plus ou moins apparentés aux directions de la croix et à son centre, sera prolongé par *Les Etats Multiples de l'Etre* (1932) à travers les notions d'Infini et de Possibilité universelle, d'Etre et de Non-Etre, de Nécessité et de Contingence, etc., formant ainsi une trilogie où « la pensée d'une suprême élévation est exprimée dans une langue cristalline, ou mieux, si l'on peut dire, diamantine : concentrée, dure, éclatante. » Ces trois ouvrages, « à l'honneur du style philosophique français », Noële Maurice-Denis Boulet les juge d'ailleurs, et de beaucoup, « les plus importants, les plus réussis, les plus beaux de l'œuvre de R.G. » [41].

Il n'en fallait pas davantage pour retenir l'attention de la critique catholique. Passons rapidement sur *Le sens de la croix chez les ésotéristes* taxés de panthéisme et de quiétisme devant les lecteurs de *La Vie spirituelle* (février 1932) par le désormais familier Père Allo ; constat que, dans sa « Revue des revues », Guénon juge « parfaitement nul » puisque, au premier chef, notre éminent dominicain se montre « incapable de comprendre la distinction fondamentale du 'Soi' et du 'moi' » [42]. Avons-nous besoin de préciser que, pour Guénon, compréhension équivaut à acquiescement... Guénon range dans le même ordre d'idées les propos du Père Roure sur *Le secret de l'Orient et René Guénon* dans le cadre des *Etudes* de juillet 1932. Les pertinentes remarques [43] du critique jésuite, relatives à la très rare

39. Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.*, n° 78-79, n. 139.
40. Serant, P., *René Guénon*, p. 113.
41. Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.*
42. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, 1932 ; repris in *CR*, p. 123-127.
43. « Dans les différents textes empruntés aux doctrines ésotériques de l'Orient, que cite M. Guénon, la croix n'est pas nommée. Il reste donc à prouver la chose essentielle : que la croix en dehors du christianisme est employée comme symbole, et que ce symbolisme est un enseignement traditionnel.
Si la croix symbolise et exprime la nature de l'Etre transcendant en

utilisation du symbole cruciforme dans les traditions anciennes et actuelles, sont pratiquement éludées et qualifiées d'« enfentillages » [44].

Relevons de même pour la *R.I.S.S.* sous la plume de G. Mariani, que l'œuvre métaphysique de notre ami apparaît comme « la réalisation la plus remarquable — donc la plus dangereuse — de la vieille Hérésie [cathare], par excellence » :

> [Guénon] a bien raison de proclamer que la tradition qu'il nous propose est au fond de toutes les religions, de toutes les philosophies — mais nous l'arrêtons quand il prétend qu'elle est aussi au fond du catholicisme. C'est elle au contraire que celui-ci a combattue sous toutes ses formes, dans ses dérivations manichéennes, tout comme dans la philosophie de Scot Erigène — lui aussi pourtant de si bonne foi. [45]

Insistons davantage sur l'analyse-critique fournie par les *Etudes carmélitaines* qui, depuis avril 1931, inscrivaient à leur programme « la confrontation de la mystique catholique avec les mystiques musulmane et hindoue » [46], afin d'éclairer davan-

même temps que les rapports de l'homme particulier et du sage avec cet Etre, comment se fait-il, demandons-nous de nouveau, que la croix occupe une place si peu importante (a), dans les représentations anciennes ? » Roure, L., « Le secret de l'Orient et René Guénon », *Etudes*, juin 1932, p. 191.

(a) Une place tout de même. Cf. les travaux antérieurs de Mortillet, G. de, *Le signe de la croix avant le christianisme* ; Goblet d'Alviella, « Archéologie de la croix », in *Croyances, rites, institutions ;* Sulzberger, M., « Le symbole de la croix et les monogrammes de Jésus chez les premiers chrétiens », *Byzantion*, 1925, n° 2. Ce dernier précise que « la sainteté de la croix est une invention personnelle de saint Paul [pour qui] ce qui est adorable c'est le supplice même, et non pas encore la *forme* même de la croix », forme qui, par ailleurs, équivalait à un T, alors que le plus ancien monogramme — relativement assez rare — le monogramme pré-constantinien ☧ « apparaît en Asie-Mineure et à Rome vers l'an 270, comme abréviation du nom de Jésus-Christ, destinée à être comprise des seuls initiés » ; il se verra supplanté par ☧ « fréquent dans tout le monde grec, avec toutes sortes de significations », puis par ⸸ une combinaison de ☧ et de la croix, pour donner naissance au ⸸ un peu avant le milieu du IVème siècle. A la même époque apparaît la croix simple † qui supplantera tous les monogrammes dès le Vème siècle.

44. Guénon, R., *op. cit.*, p. 129.

45. Mariani, G., « Au hasard des lectures », *R.I.S.S.* (occultiste), août 1931, p. 184.

46. C'est ainsi que les *Etudes carmélitaines* s'honoreront de la collaboration épisodique d'un grand spécialiste du *Vêdânta*, le Swâmi

tage l'« important problème des grâces spirituelles en dehors de l'Eglise visible ». Pour Guénon, dénonçant au premier plan l'assimilation des doctrines orientales à la mystique [47], cette « apparente sympathie » ne pouvait que recouvrir « quelque arrière-pensée de prosélytisme et, si l'on peut dire, d'' annexionisme '» [48]. Il lui sera alors rétorqué par la plume du Père Elisée de la Nativité o.c.d. :

> A ceci nous répondons que si notre sympathie est pure de toute arrière-pensée d'utilisation et d'*annexionnisme*, en revanche notre dessein est ouvertement proclamé de rendre au Christ ce qui est au Christ, à l'auteur de la grâce et de la vérité tout ce que lui doivent ceux-là mêmes qui ignorent ou méconnaissent son nom. [49]

Dans le cadre du « *Bulletin de Mystique comparée* des *Etudes carmélitaines* (octobre 1933), relatant d'un trait de plume *Le Symbole de la Croix* de Guénon et *L'Eloge du Vin* (*Al Khamriva*) *poème mystique d'Ibn al Faridh et commentaire de Nabolosi, précédé d'une étude sur le Soufisme et la Mystique musulmane* (1931) d'Emile Dermenghem, le Père Elisée de la Nativité reconnaît, avec le courant prédominant de l'école théologique française [50], la rup-

Siddheswârananda soucieux de comparer la pensée indienne et la spiritualité carmélitaine, plus spécialement à travers ses représentants-types : saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila.

47. Déjà, l'article du Père M.A. Palacios consacré à Ibn 'Abbad de Ronda : *Un précurseur hispano-musulman de saint Jean de la Croix*, (*Etudes carmélitaines*, oct. 1932, p. 113-167) avait donné prise aux critiques de notre ami (cf. *V.I.*, 1932, p. 480-481), dénonçant comme un défaut capital la confusion et même l'assimilation ici faite de l'ésotérisme au mysticisme, d'où se trouvait dégagée une certaine coïncidence entre la voie initiatique de Ibn 'Abbad et la voie mystique de saint Jean de la Croix.

48. Guénon, R., *ibid.*

49. Elisée de la Nativité o.c.d., « Bulletin de Mystique comparée », in « A travers les revues et les livres », *Etudes carmélitaines*, oct. 1933, p. 103.

50. « Il y a, d'une part, la religion juive-chrétienne, qui est *la* religion, *la* révélation surnaturelle, etc., avec, dans le Christ, son caractère absolu et exclusif. Il y a, d'autre part, la connaissance naturelle de Dieu, laquelle s'épanouit normalement en culte et en religions plus ou moins pures. Telle est, semble-t-il, la conception écrite courante des théologiens, surtout de langue française. » Thils, G., *Propos et problèmes de la théologie des religions non-chrétiennes*, p. 10-11.

ture de plan entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel [51] et, de ce fait, rappelle que le christianisme ne peut accepter d'être considéré comme « un aspect un peu plus perfectionné d'une religion universelle (...) quelle que soit la compréhension avec laquelle un catholique étudie la vie et les œuvres des spirituels hindous ou musulmans, il ne peut rien diminuer de l'intransigeance de la vérité révélée ». En conséquence, et malgré ses mises au point et protestations, Guénon apparaît bel et bien comme l'un des « champions du syncrétisme » [52]. D'une part, notre Père carme trouve « trace des idées les plus chères à Guénon chez les gnostiques du premier siècle de notre ère, dans certaines sectes plus vivaces au moyen âge, peut-être chez les Rose-Croix de l'occident»; d'autre part, sa théorie de l'«Homme universel » n'aboutit à rien d'autre qu'au panthéisme et, par un refus de reconnaître la divergence essentielle entre le christianisme et l'Islam, à la négation du mystère du Christ. En accord avec le Père Allo [53] « qui semble avoir dit le dernier mot sur

51. Postulat de base des nombreuses études de mystique comparée jusqu'à Vatican II, et plus proprement de l'école néo-thomiste : O. Lacombe, L. Gardet, J. Maritain, etc. Ici même, dans le numéro d'octobre 1933 des *Etudes carmélitaines,* le Père R. Garrigou-Lagrange livre une étude sur *Prémystique naturelle et mystique surnaturelle,* prélude à son ouvrage *Le sens du mystère et le clair-obscur intellectuel* (*nature et surnaturel*).

52. Tout en prenant acte de la distinction que Guénon établit entre la synthèse et le syncrétisme (cf. *SC,* p. 9), le Père Elisée de la Nativité précise : « mais comme l'unique principe de la vraie unité et de la vraie synthèse est le Christ, toute synthèse qui ignore le Christ ne peut éviter de glisser vers le syncrétisme, et tout syncrétisme religieux est incompatible avec les enseignements de l'Eglise catholique ». Elisée de la Nativité o.c.d., *op. cit.,* p. 104.

53. « La croyance à l'Incarnation, et la *via crucis* manquent aux musulmans ; or la *vraie* mystique est *surnaturelle,* et ne se passe point de la foi, au moins implicite, au Rédempteur. (...) Par la foi à l'Incarnation, les croyants possèdent : 1° la certitude *toute surnaturelle* de l'amour infini de Dieu pour nous, et de la possibilité pour nous de l'aimer comme nous en sommes aimés ; 2° une appréciation *surnaturelle* de la dignité de la nature humaine, car le Verbe, en prenant, dans l'unité de sa personne, une nature pareille à la nôtre, a purifié virtuellement celle-ci, en tous ceux qui la possèdent et sans la changer, en sorte qu'il n'est pas besoin de s'imaginer qu'il faille la perdre, d'une manière plus ou moins panthéistique, pour s'unir à Dieu. Les çoufis ne pouvaient, dans leur religion, trouver ces certitudes-là. On dirait bien qu'ils ont une sourde conscience de cette irrémédiable lacune. C'est ainsi du moins que je m'expliquerais la place qu'ils ont donnée, dans leurs systèmes, à l' 'Homme Parfait' ou 'Homme universel', l'*Insan Kâmil.* Mais ce n'est nullement Dieu fait homme. Cette figure quand on l'envisage dans une espèce d'unité transcendante, n'est qu'une forme

ce système », il apparaît au Père Elisée de la Nativité, que « le sens 'métaphysique' du symbole de la Croix conduit à la mort, mais à une mort définitive, sans résurrection ».

En réaction, Guénon [54] n'a que faire de ces « contradicteurs de parti pris » dont le réquisitoire lui paraît inspiré des seules « platitudes de la morale » ; indice qui révèle que notre ami reste, comme bien d'autres [55], tout à fait réfractaire à ce qui constitue la spécificité du christianisme : révélation d'un Dieu trinitaire, dont une des hypostases s'est incarnée, a subi la mort et est ressuscité : le Christ, vrai Dieu et vrai Homme, « qui attirera tout à lui » (Jean 12, 33). Pour Guénon, la Vérité est ailleurs... dans cet ailleurs métaphysique, inconditionné, advaïtin, où il ne saurait se retrouver en compagnie de ses contradicteurs : « la Vérité est trop haute pour eux ».

Trente ans plus tard, Jacques-Albert Cuttat, en rupture de

intelligible, l' 'image de Dieu', soit un idéal ou une abstraction qu'on peut rapprocher, comme fait Dermenghem lui-même, du Logos de Philon (non de celui de Jean) (...) l'Anthropos gnostique, le 'Premier Homme' manichéen (...) l'*Adam Quadmon* ou Premier Adam, Adam céleste de la Cabbale juive. (...) Nous n'entreprenons pas de critiquer philosophiquement la théorie du Macromicrocosme, qui est d'une belle poésie chère à tous les ésotéristes ; mais nous constaterons qu'elle est avant tout un produit de l'hellénisme et de la Gnose, et que, si l'on veut trop la systématiser, elle devient fort dangereuse, car elle fait glisser trop aisément au panthéisme. Par contre, cette théorie philosophique est étrangère à la révélation chrétienne, et il ne faut la chercher nulle part dans le Nouveau Testament ni dans la Bible en général. » Allo, B. o.p., « Mystiques musulmans » (article/compte rendu de Dermenghem, É., *L'Eloge du Vin*). *La Vie spirituelle,* mai 1932, p. 111-112.

54. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.,* janv. 1934, p. 42.

55. Stanislas Fumet rapporte : « (...) l'Orient et l'Occident meurent comme les âmes, non pas d'être l'Orient et l'Occident, mais de suivre leurs erreurs et de ne pas suivre ce qui est. Dans un ouvrage paru il y a quelques années et qui m'avait fort intéressé, *La Tentation de l'Occident* de M. André Malraux, j'avais lu une phrase étrange :

> Certes, il est une foi plus haute : celle que proposent toutes les croix des villages, et ces mêmes croix qui dominent nos morts. Elle est amour, et l'apaisement est en elle. — Et il ajoutait : Je ne l'accepterai pas.

C'est ce que nous faisons à l'Occident et à l'Orient. Malraux avait raison : il n'y a qu'un signe d'apaisement que l'on peut faire de droite à gauche ou de gauche à droite, mais c'est le signe épouvantable dont le monde ne veut pas. Si l'on n'avait pas trahi ce signe des deux côtés, l'Orient et l'Occident ne seraient que la droite et la gauche d'un Dieu fait homme. (...) Il y a des rêveurs qui s'amusent à chercher autre chose. C'est leur affaire. Mais on ne souhaite à personne de se trouver dans leur champ d'expérience. » Cf. intervention de Stanislas Fumet in Berdiaeff, N., *L'Orient et l'Occident,* p. 49.

ban avec les milieux guénoniens, figurera dans une brillante confrontation : *Expérience chrétienne et spiritualité orientale* [56] « la concomitance complexe des aspects successifs et simultanés de l'ascension spirituelle, [en] parcourant les branches et les axes verticaux et horizontaux d'une croix », avec pour objectif de « montrer comment l'itinéraire cruciforme chrétien se distingue radicalement de sa réplique orientale tout en l'assumant » [57].

LES ÉTATS MULTIPLES DE L'ÊTRE

Dans *Les Etats Multiples de l'Etre* (1932), notre ami réaffirme et commente « la réalisation de l'être par la Connaissance », où toutes distinctions, « en mode illusoire », sont posées pour mieux se fondre dans l'Infini de la Possibilité universelle. Au même moment, Jacques Maritain, pour sa part, donne à « distinguer pour mieux unir » : *Les degrés du savoir* (1932). Sans qu'aucune allusion particulière soit faite à la personne de Guénon, certains passages, plus spécialement dans le chapitre d'introduction qui se veut nue mise au point sur les *Grandeur et misère de la métaphysique,* visent directement son œuvre.

56. Cuttat, J.-A., « Expérience chrétienne et spiritualité orientale », in Ravier, A. s.j., (sous la direction de), *La Mystique et les mystiques.*

57. *Ibid.*, p. 925.

« Croix cosmique et métaphysique : Le Sage '*épuise*' intérieurement les quatre sphères : il 'crucifie', si l'on peut dire, son *ego* en *détachant* d'abord sa conscience du domaine de la *branche* verticale inférieure (*'tamasique'* : 1°) et de ceux des deux branches horizontales (*'rajasiques'* : 2° et 3°), puis en la *ramassant* à l'intersection de deux axes, pour remonter enfin 'verticalement' (branche *'sattvique'*) vers et par-delà le zénith de la Croix.

« Croix personnelle et morale : Le chrétien '*évertue*' spirituellement les *mêmes* régions de l'être, mais au lieu de s'en dégager, il *les déploie* en quelque sorte *devant Dieu* ; il les assume — les 'porte' —, non pour les dépasser, mais pour les purifier et les *transformer* 'sous le soleil' de la Grâce.

« *Stat crux dum volvitur orbis* : La *Croix chrétienne* est aussi le symbole de l'univers, mais elle figure *avant tout* la *Personne du Crucifié* ; elle est le *symbole* du seul *symbole correct* (non certes d'un Infini métaphysique incluant 'éminement' l'amour, mais) *de l'amour en sa 'largeur', sa 'longueur', sa 'hauteur' et sa 'profondeur'* (Eph. 3, 18). Or, il faut être *configuré* par grâce à l'Amour crucifié en portant cette Croix *divino*-humaine (qui, en fait, nous porte), pour être réellement *'crucifié au monde'*, 'détaché', déprisonné du Péché 'en nous' et 'dans le monde', Péché *que le Sage élude plutôt qu'il ne le vainc.* » *Ibid.*, p. 1046-1047.

En effet, tout en reconnaissant que la métaphysique n'est pas un moyen mais bien une fin qui « nous installe dans l'éternel et l'absolu », Maritain estime qu'elle n'en demeure pas moins une sagesse acquise par mode de science, une « théologie naturelle » à la recherche de la Cause des causes et ne saurait donc être considérée comme une « ébauche, même la plus lointaine, de la joie de la patrie ». Maritain rappelle à qui veut bien l'entendre que

> (...) la métaphysique ne nous fait connaître Dieu que par analogie, *dans ce qu'il n'a pas en propre* [58] dans la communauté de ces perfections transcendentales qui se retrouvent à la fois — sous des modes infiniment différents — en lui et dans les choses. [59]

« Il est fatal, ainsi, à moins de quelque inhumaine déviation [60], que la vie intellectuelle chez nous finisse par s'avouer indigente, et verse un jour dans le désir ».

> Nous ne pouvons pardonner ni à ceux qui la nient ni à ceux qui la corrompent, égarés par une présomption métaphysique inexcusable, puisque connaissant la transcendance divine ils ne veulent pas l'adorer.

58. C'est nous qui soulignons.

59. Maritain, J., *Les degrés du savoir,* p. 14.

« (...) la suranalogie de la foi est plus humble que l'analogie métaphysique, elle porte les livrées de la pauvreté. Mais nous savons de par Dieu qu'elle atteint des secrets divins que la métaphysique ne connaît pas ; une fois désignées par la révélation comme des ressemblances de ce qui est caché en Dieu, l'esprit s'aperçoit que des choses telles que la paternité et la filiation peuvent être référées à l'ordre transcendental, ont valeur d'analogie de proportionnalité propre : les noms de Père, de Fils et d'Esprit ne sont pas métaphoriques, ils désignent (sans les contenir toutefois ni les circonscrire) ce que sont intrinsèquement et formellement les personnes divines ; le nom de rédemption n'est pas non plus métaphorique, et exprime ce qu'est intrinsèquement et formellement l'œuvre accomplie par le Fils de Dieu. Sous ses livrées de pauvreté la suranalogie de la foi cache une vigueur surnaturelle, par elle nous atteignons dans la nuit la déité elle-même, l'essence divine selon qu'elle n'est participable naturellement par aucune créature, et que nulle perfection créée ne la montre d'elle-même au regard de notre raison ». *Ibid.*, p. 481.

60. « (...) l'antique malédiction, *maledicta terra in opere tuo* *, pèse plus tragiquement sur notre raison que sur nos mains. (...) Ce qui serait étonnant, c'est que l'*eros* métaphysique, là où le Christ n'habite pas, n'appelât pas une sorte de collusion avec les natures intellectuelles supra-humaines, *rectores hujus mundi* ** ». *Ibid.*, p. 11 et 13.

* maudit soit le sol à cause de toi.

** régisseurs du monde.

Les doctrines que certains Occidentaux nous proposent au nom de la sagesse de l'Orient, — je ne parle pas de la pensée orientale elle-même, dont l'exégèse demande une foule de distinctions et de nuances [61], — ces doctrines arrogantes et faciles sont une négation radicale de la sagesse des saints. Prétendant parvenir par la métaphysique seule à la contemplation suprême, cherchant la perfection de l'âme hors de la charité, dont le mystère leur reste impénétrable, substituant à la foi surnaturelle, et à la révélation de Dieu par le Verbe incarné, — *unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit* [62], — une soi-disant tradition secrète héritée des maîtres inconnus de la Connaissance ; elles mentent, parce qu'elles disent à l'homme qu'il peut ajouter à sa taille, et entrer par lui-même dans le surhumain. Leur hyperintellectualisme ésotérique, fait pour donner le change sur la véritable métaphysique, n'est qu'un spécieux mirage, et pernicieux. Il mène la raison à l'absurde, l'âme à la seconde mort. [63]

La véritable transcendance passe nécessairement par l'amour :

L'amour seul, je dis l'amour surnaturel, peut opérer ce dépassement. L'intelligence ici-bas ne peut entrer au delà de tout mode que dans une renonciation-au-savoir où l'Esprit de Dieu, usant de la connaturalité de la charité, et des effets produits dans l'affection par l'union divine, donne à l'âme une expérience amoureuse de cela même dont aucune notion n'approche et ne peut approcher. [64]

Par voie de conséquence, il paraît à notre philosophe catholique que, « en l'absence de dons surnaturels, c'est à quelque suppléance plus ou moins fallacieuse [65] de la contemplation

61. « En ce qui concerne les traditions sacrées de l'Inde, nous pensons que les Upanishads dépendent originellement, dans leur principe foncier, moins de la philosophie que d'une source contemplative, et d'une puissante intuition, plus mystique encore que métaphysique, de la transcendance du Suprême. *Neti, neti !* Pas comme cela ! Il n'est pas comme cela, ni comme cela ! La tragédie a été que cette contemplation s'est continuée par un discursus rationnel luxuriant, hypertrophié, mais qui n'est jamais arrivé à dégager dans leur forme propre et selon leurs lois propres la philosophie et la métaphysique comme œuvres d'humaine raison ce qu'elles sont par essence. » *Ibid.*, p. 547.

62. Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître. (Traduct. *Bible de Jérusalem*).

63. Maritain, J., *op. cit.*, p. 15-16.

64. *Ibid.*, p. 29.

65. Cf. Maritain, J., « L'expérience mystique naturelle et le vide », in *Quatre essais sur l'esprit dans sa condition charnelle.*

infuse [66] que risquent de conduire les aspirations métaphysiques » [67].

De son côté, Guénon s'abstient de faire directement allusion à ce qui peut être considéré comme l'œuvre-maîtresse de Jacques Maritain, réservant sa riposte dans le cadre du compte rendu de *L'Ontologie du Vedânta* (1932), étude philo-théologique signée du directeur de la revue *Light of the East* de Calcutta, le Père Georges Dandoy s.j., suivie de deux annexes, sous les plumes respectives de J. Maritain et d'O. Lacombe. Dans sa conclusion, qui se veut une critique sommaire de la synthèse advaïtine, le Père Dandoy, dans un premier temps, reconnaît la parfaite cohérence du système ; cohérence qui certes contraint à aboutir à la conclusion que le monde n'existe pas... mais qui néanmoins entretient « la notion exacte de l'immutabilité absolue de l'Etre subsistant et de l'absence en Lui de modes ou accidents ». Comme bien d'autres avant lui, le Père Dandoy situe le point faible du système à sa base même, dans sa conception de la causalité ; une conception qui pratiquement ne tient compte que des seules « formes de causation ». D'où l'on déduit aisément que « l'élément permanent est la cause ; l'apparence transitoire est l'effet » [68]. A titre rectificatif, notre

66. S'inspirant de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse d'Avila, Tanquerey situe la quatrième phase de la contemplation infuse, ou « mariage spirituel », au moment où Dieu « étend son emprise sur toutes les facultés intérieures et extérieures non plus d'une façon transitoire, mais d'une façon stable et permanente ». Tanquerey, A., *Précis de théologie ascétique et mystique*, p. 889.

Cette permanence concerne « l'union essentielle et substantielle » ; sur le plan « actuel », elle ne saurait être continue sur terre ; elle est reportée après la mort. Cf. Saint Jean de la Croix, « Cantique Spirituel », in *Œuvres spirituelles de Saint Jean de la Croix*, p. 789.

67. Maritain, J., *Les degrés du savoir*, p. 564.

68. « En d'autres termes, le genre de causation que l'Advaita prend pour type, c'est la transformation accidentelle de substances corporelles, transformation qui laisse la substance intacte et ne change que ses modalités. Mais si l'on considère ce genre de causation comme typique et qu'on lui assimile toute causation, on arrive nécessairement à cette conclusion : que partout et toujours la cause est l'entéléchie (svarûpa), la permanence identique (âtman), l'action d'être (sattva), la substance ; — tandis que l'effet, c'est le mode ou la forme accidentelle. (...) D'autre part — et les advaitins, à la différence de quelques panthéistes modernes, ont très bien vu ceci — si nous admettons que le Suprême est la cause matérielle de tout, nous sommes instantanément débarqués au milieu des difficultés. Car en produisant, en se modifiant, une cause matérielle change toujours et toujours se limite. (...) Or Dieu ne peut pas être limité, Dieu ne peut pas changer ni perdre une partie de son infinité, d'où suit l'antinomie que Dieu *doit nécessairement* être et

jésuite rappelle que « l'essence d'un effet n'est pas toujours sa cause », et que Dieu « est cause sans être en aucune manière effet » [69].

Dans un second temps, la théorie de la pure actualisation du « soi » est perçue comme une hypothèse gratuite ne reposant sur « aucune preuve ». De même, « l'affirmation que le sujet ne peut jamais être à lui-même son propre objet » est une généralisation jugée « trop absolue » [70]. Un troisième point se rapporte à la question de la réalité ou de l'irréalité du monde dont la position finale de l'*advaïta* est que le monde n'est ni l'Etre ni aucun « être » [71] ; une position jugée « incompatible avec la métaphysique vraie, dont l'objet est d'expliquer, non d'exclure,

cependant *ne peut pas* être la cause de la multiplicité qu'on appelle le monde — antinomie qui forme, si nous ne nous trompons pas, le pivot sur lequel l'Advaita exécute son double mouvement caractéristique de définition (adhyâropa) — il faut que Brahma soit la cause ultime — et de désaveu (apavâda) — Brahma ne peut pas être la cause.

Comment pourrons-nous échapper à cette antinomie ? En niant l'existence du monde, comme fait l'Advaita ? C'est une solution désespérée (anyathânupapatti) et la fin de toute philosophie. » Dandoy, G., *L'Ontologie du Vedânta*, p. 142-143.

69. « Nous avons ainsi à chacune des deux propositions de l'antinomie advaitine répondu par la négative : le monde n'est pas d'essence identique à sa cause, et la Cause première ne change pas en causant ». *Ibid.*, p. 148.

70. « Non ; nous ne sommes pas seulement nos actualités, mais aussi nos potentialités ; nous sommes le composé égocentrique d'un esprit et d'un corps, qui travaillent unis pour des fins communes de conservation et de perfectionnement du composé : voilà la théorie du soi *prima facie* *. Qu'est-ce que l'Advaita nous a prouvé contre elle ? L'Advaita a supposé que le soi était *actus purus* ** (kûtasthanitya) ; il a supposé que le soi était Dieu : comment s'étonner, dès lors, qu'il arrive à conclure que toute potentialité n'est qu'illusion et que le soi est Dieu ? ». *Ibid.*, p. 151.

* première façon.

** acte pur.

71. Quelques années plus tard, Guénon précisera pour sa part : « (...) si le manifesté ne peut pas être dit réel au sens absolu de ce mot, il n'en possède pas moins en lui-même une certaine réalité, relative et contingente sans doute, mais qui est pourtant une réalité à quelque degré, puisqu'il n'est pas un pur néant, et qu'il serait même inconcevable qu'il le fût, car cela l'exclurait de la Possibilité universelle. On ne peut donc pas dire, en définitive, que le manifesté soit strictement négligeable, bien qu'il paraisse tel au regard du non-manifesté, et que ce soit peut-être même là une des raisons pour lesquelles ce qui s'y rapporte, dans la réalisation, peut se trouver parfois moins en évidence et comme rejeté dans l'ombre ». Guénon, R., « Réalisation ascendante et réalisation descendante », *E.T.*, janv.-mars 1939 ; repris in *IRS*, chap. XXXII, p. 254.

et dont le premier postulat, ou plutôt le premier principe, pose que tout est intelligible » [72].

Un quatrième et dernier point traite de la question difficile entre toutes, parce que ressortissant « exclusivement à l'expérience personnelle », l'intuition advaïtine. Le Père Dandoy note à ce sujet :

1) L'état de Shankarâchârya, tel qu'il le décrit implique encore une dualité. Selon sa description, le libéré vivant (jîvanmukta) continue de voir le monde, bien qu'il en soit détaché et qu'il « réalise » — non par vision, puisqu'il voit toujours le monde et que le Soi ne peut pas être objet, — mais par l'enseignement traditionnel, par l'intuition intellectuelle et par la « joie » infuse que tout ceci n'est qu'illusion.
2) La connaissance parfaite, la destruction totale du rêve chimérique n'est attendue qu'après la mort. Ainsi quelle que soit l'expérience que le *jîvanmukta* puisse avoir, c'est toujours une expérience de dualité, qui ne peut faire la preuve de l'unité. (...) En d'autres termes, la connaissance parfaite et la vie terrestre sont incompatibles. Ou bien le connaissant (vidvân) possède la vidya parfaite ; alors il est Brahma, le monde a complètement disparu de son champ visuel, il est tout à fait délivré. *Mais de cet état-là, il n'est pas de retour* [73]. Il est possible, en conséquence, que ce *vidvân* ait fait l'expérience du monisme absolu ; mais il est passé

72. « Sans doute, la philosophie peut découvrir que le monde n'est pas aussi réel, aussi important qu'il apparaît à première vue au simple dont la vision est toute charnelle (sthûladarshin) ; — mais conclure que le monde n'est pas, c'est littéralement un suicide philosophique ; c'est exclure un ordre de réalité ; c'est admettre l'inintelligible ou, chose plus grave, la contradiction : — que ce qui n'existe en aucune manière puisse quand même apparaître et agir sur nous, — et finalement, c'est miner le sol sous nos pieds mêmes. » Dandoy, G. s.j., *op. cit.*, p. 155.

73. En 1939, dans *Réalisation ascendante et réalisation descendante*, Guénon avancera le contraire en nuançant comme suit : « (...) pour ce qui est de la seconde phase, celle de 'redescente' dans le manifesté, il semble qu'il n'en soit parlé que plus rarement et, dans bien des cas, d'une façon moins explicite, parfois même, pourrait-on dire, avec une certaine réserve ou une certaine hésitation, que les explications que nous nous proposons de donner ici permettront d'ailleurs de comprendre. (...) Le 'missionné', au sens où nous avons pris ce mot précédemment, est donc littéralement une 'victime' ; il est d'ailleurs bien entendu que ceci n'implique nullement, d'une façon générale, que sa vie doive se terminer par une mort violente, puisque, en réalité, c'est cette vie même, dans son ensemble, qui est déjà la conséquence du sacrifice. (...) ainsi que le dit M. Coomaraswamy dans l'étude que nous avons déjà citée [« Notes on the Katha Upanishad »], rattachant tous ces cas à celui de l'' *Avatâra* éternel' avec lequel ils ne font qu'un dans leur

hors de notre connaissance ; il ne peut plus parler ni enseigner : s'il a l'expérience, son expérience nous est inutile.[74]

Quel argument Guénon allait-il apporter à l'encontre de la « question disputée » : les fondements mêmes de la perspective de l'*advaïta* ? Bien peu de choses... si ce n'est le diagnostic trop connu de « pure controverse »[75]. Nous sommes à nouveau témoin de son retranchement derrière l'impasse termino-conceptuelle, comme pour mieux éluder les points d'achoppement. En effet, au sujet de l'épineuse question de la « réalisation », Guénon se borne à retenir les seuls propos où le Père Dandoy se montre conscient des limites d'une approche strictement philosophique, s'accordant ainsi le faible avantage de conclure, d'un seul trait de plume, à « l'inanité » de toute discussion sur la question.

Il préférera poursuivre sa critique en prenant pour cible les propos annexes de Maritain attribuant au *Vêdânta* une valeur essentiellement « pragmatiste » et une signification « religieuse et mystique ». Et ceci nous ramène au cœur de la controverse, au

'vérité' la plus intérieure ; et, assurément, la tentation de demeurer dans la 'nuit' du non-manifesté se comprend sans peine, car nul ne saurait contester que, en ce sens supérieur, 'la nuit est meilleure que le jour'. M. Coomaraswamy explique aussi par là, et avec juste raison, le fait que Shankarâchârya s'efforce toujours visiblement d'éviter la considération de la 'redescente', même lorsqu'il commente des textes dont le sens l'implique assez clairement ; il serait absurde, en effet, dans un cas comme celui-là, d'attribuer une telle attitude à un défaut de connaissance ou à une incompréhension de la doctrine ; elle ne peut donc se comprendre que comme une sorte de recul devant la perspective du 'sacrifice', et, par suite, comme une volonté consciente de ne pas soulever le voile qui dissimule 'l'autre face de l'obscurité'». Guénon, R., *op. cit.*, p. 251 et 265-266. Au sujet de la notion d'*avâtara*, cf. aussi le chap. « René Guénon et 'La France antimaçonnique' (1909-1914) » du présent texte, n. 75.

74. Dandoy, G. s.j., *op. cit.*, p. 157-158.

75. « Ce n'est pas qu'il n'y ait, à côté de certaines erreurs et confusions, des vues intéressantes, quoique parfois exprimées avec une terminologie contestable ; mais, dans l'ensemble, le point de vue de l'auteur est déformé par une intention de controverse. Le fait même de se limiter à l'ontologie (...) si nous avons écrit, comme le traducteur le rappelle dans sa préface, que le langage scolastique est 'le moins inadéquat de tous ceux que l'Occident met à notre disposition' pour traduire certaines idées orientales, nous n'avons nullement voulu dire par là qu'il soit parfaitement adéquat, et, en tout cas, il ne s'applique plus au-delà d'un certain point où s'arrêtent les correspondances qu'on peut légitimement établir. Le P. Dandoy discute comme s'il s'agissait simplement de philosophie et de théologie. » Guénon, R., Revue des revues », *V.I.*, 1932 ; repris in *EH*, p. 124.

nœud du problème : le concept et le champ même de la métaphysique... revus et corrigés par Guénon[76] :

M. Maritain déclare que « ce serait une duperie de prendre, comme nous le proposent certains des plus zélés interprètes occidentaux de l'hindouisme, la pensée vêdântine pour le pur type de la métaphysique par excellence ». (...) nous avons dit nous-même quelque chose de ce genre, mais en donnant au mot « métaphysique » un tout autre sens que M. Maritain, qui n'y voit que « spéculation pure » et, au fond, simple philosophie. Nous avons expliqué maintes fois que *la métaphysique vraie est essentiellement « suprarationnelle »*, et que, au sens originel qui est ici le seul dont nous tenions compte, *« métaphysique » est en somme synonyme de « surnaturel » ; mais « surnaturel » ne veut pas nécessairement dire « mystique »*[77], n'en déplaise à M. Maritain.[78]

Il rappelle à ceux, tel l'indianiste O. Lacombe[79] dont il s'abstiendra toujours de citer le nom, qui tenteraient d'« accomoder » le *Vêdânta* de telle façon que le thomisme puisse l'absorber comme il a absorbé l'aristotélisme, que le cas est entièrement différent :

76. Le terme « métaphysique » ne se rencontre nullement dans les *Védas* ou même dans tout autre texte appartenant à la tradition orientale. Guénon se garde bien d'en donner une définition, « d'autant plus inexacte qu'on s'efforcerait de la rendre plus précise », et l'utilise en se référant à sa seule valeur étymologique : « au-delà de la physique » c'est-à dire, pour lui, au-delà « de l'ensemble des sciences de la nature (...) au delà de l'expérience ». Ainsi comprise, la métaphysique lui apparaît essentiellement la « connaissance de l'universel » dont l'objet est essentiellement un ou plus exactement « sans dualité », impliquant par là, « la certitude absolue », au niveau même de « l'intelligence pure et informelle », et donc « inexprimable ». Sur ce point fondamental (cf. chap. V et VI de *IGEDH*, de même que *MO*), Guénon se sépare radicalement du courant scolastico-thomiste. Une comparaison avec l'école de saint Bonaventure, laissée totalement dans l'ombre par Guénon, appellerait sans doute plus amples nuances (cf. Chenique, F., *Le Buisson ardent*).

77. C'est nous qui soulignons.

78. Guénon, R., *op. cit.*, p. 125. Cf. aussi Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.*, n° 80, p. 73-74.

79. Dans son annexe intitulée : « L'Inde connaît-elle l'attitude spéculative ? » O. Lacombe répond : « Le lecteur vient de voir quelle réponse le P. Dandoy fait à cette question et comment M. Maritain s'y appuie pour montrer que 'La Sagesse hindoue (...) ressortit avant tout au savoir pratique'. Ce double jugement nous ne voulons aucunement l'infirmer, car il porte à plein sur l'essentiel de la pensée hindoue. » in Dandoy, G. s.j., *op. cit.*, p. 177-180.

80. Guénon, R., *op. cit.*, p. 125.

> (...) l'aristotélisme n'est après tout qu'une philosophie, et le *Vêdânta* est tout autre chose ; du reste, les doctrines orientales, d'une façon générale, sont telles qu'elles défient toute tentative d'annexion ou d'assimilation. [80]

De notre côté, notons à nouveau que — contrairement aux desseins ésotériques de Guénon de réinterpréter et par là de rabaisser, de minimiser, de ramener le christianisme à un fond traditionnel soi-disant permanent et universel d'inspiration gnostique — la position catholique a toujours été d'une part, de mettre en avant la radicale nouveauté de la Révélation judéo-chrétienne, sa différence, sa spécificité, son cas unique d'intervention directe de Dieu dans l'histoire ; d'autre part, — tendance accentuée depuis Vatican II — sous couvert d'un exigeant discernement, de reconnaître les germes épars susceptibles de recevoir l'impulsion chrétienne. Il ne s'agit donc pas d'un dessein d'« assimilation » par processus d'« homologation », mais plutôt d'un dessein d'« assumation » impliquant, sinon au niveau des religions et des philo-civilisations concernées tout au moins à celui des sujets individuels, une métamorphose de « conversion » [81].

REPRISE DE LA POLÉMIQUE AVEC LA « REVUE INTERNATIONALE DES SOCIÉTÉS SECRÈTES »

A ce stade, il nous faut reprendre la polémique avec la *R.I.S.S.*, ravivée en 1927 et poursuivie avec une certaine intensité jusqu'en 1936 [82]. Comme nous l'avons déjà vu, l'initiative en revint à la *R.I.S.S.* par des mises au point relatives à la collaboration de Guénon à *Regnabit* ; du côté de ce dernier, il faudra attendre son installation définitive au *Voile d'Isis* en 1929 pour lire les premières ripostes dorénavant entretenues à un rythme constant et dont il ne devait plus démordre. Vers 1933, à la suite de l'incident Mariani, Paul Chacornac aura beau insister pour qu'un point final soit mis à cette polémique avec les gens de la *R.I.S.S.*, Guénon lui répondra que la publication régulière de ses analyses-critiques est la condition impérative de

81. Cuttat, J.-A., « L'Equivoque du Traditionalisme », in *La rencontre des religions*, p. 93.

82. L'essentiel des comptes-rendus relatifs à la *R.I.S.S.* a été repris par ordre chronologique et intégré sous forme d'annexes in *THPR* nouvelle édition posthume et *EFMC*.

sa collaboration. D'autre part, il légitimera son attitude en qualifiant la *R.I.S.S.* de « nid de sorciers » [83], discernant ainsi dans les articles des collaborateurs de Mgr Jouin « le support des attaques psychiques » [84] lancées contre sa personne, auxquelles il croit devoir répondre par un choc en retour. Il ira même jusqu'à expliquer son départ pour Le Caire « par la vie intenable qu'on lui faisait à Paris » [85]. Miné par un sentiment obsessionnel de la persécution et convaincu que ses principaux opposants et contradicteurs de tous bords ne pouvaient être que des agents plus ou moins conscients des puissances inférieures... il n'hésitera pas à identifier les principaux collaborateurs de Mgr Jouin comme des instruments de la satanique « contre-initiation ». C'est ainsi qu'au lendemain de la mort du directeur-fondateur de la *R.I.S.S.* en 1932, il commentera son œuvre en ces termes :

> (...) [Mgr Jouin] du moins était incontestablement sincère, mais il avait une idée fixe que des gens plus ou moins recommandables surent exploiter constamment pour vivre à ses dépens, et aussi pour se servir de lui comme d'un « pavillon » ; sans doute ignora-t-il toujours ce qui se tramait dans cet étrange milieu ; et que de prétendus chefs ne sont ainsi, en réalité, que de simples victimes ! [86]

Il apparaissait à notre ami, comme déjà en 1913-1914, que le meilleur moyen de neutraliser les critiques souvent pertinentes de l'anti-maçonnique et anti-occultiste *R.I.S.S.* était de jeter le discrédit sur ses collaborateurs — soi-disant membres des « arrière-loges luciférienes » comme il le confiera à Frémond [87] — et de chercher à s'imposer comme le seul compétent en la matière, le seul qualifié pour établir un véritable discernement en des domaines aussi abrupts et controversés que la gnose, le symbolisme, les sciences occultes et la Franc-maçonnerie.

83. *Document confidentiel inédit.*
84. *Ibid.*
85. *Ibid.*
86. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, 1932, p. 670.
87. Allusion rétrospective visant surtout Ch. Nicoullaud et H. Guillebert des Essars in *Lettre de O. de Frémond à Guénon*, 7 février 1933. Inédit.

I. PARTIE JUDÉO-MAÇONNIQUE

Rebondissement de l'affaire Taxil

C'est la reprise de l'affaire Léo Taxil-Diana Vaughan qui remit Guénon en branle face à la *R.I.S.S.* Le coup d'envoi en avait été donné en 1929, lors de la publication des Mémoires de Clotide Bersone, une soi-disant initiée des hauts grades, connue sous le nom de comtesse de Coutanceau, *L'Elue du Dragon* [88]. Ces Mémoires, enrichis de nombreuses et pertinentes

88. « Ce roman est tiré, presque page à page, des *Mémoires* inédits de Clotilde Bersone, qui aurait été, à Paris, de 1877 à 1880, la maîtresse de J.A. Garfield, élu en 1880 Président de la République des Etats-Unis, assassiné en 1881. Garfield était clandestinement le chef de la Haute Loge de France des Illuminés, dont la Bersone, sous le nom de Nymphe de la Nuit, fut d'abord l'Affiliée, puis l'Initiée et l'Inspirée, Grande Maîtresse élue de l'Esprit. » Duguet, R., Préface in Bersone, C., *L'Elue du Dragon*, p. 7.

« L'authenticité des Mémoires [1885] de Clotide Bersone n'est guère contestable, (...) le manuscrit original, dicté par elle, que je croyais encore au Hiéron de Paray-le-Monial, est aujourd'hui, paraît-il, aux mains de la *R.I.S.S.* L'existence et la vie d'intrigue d'une soi-disant comtesse de Coutanceau, nous avaient été attestées par Mme Juliette Adam (a). De nombreux détails sur Garfield, sur d'autres personnages et sur d'autres scènes extraordinaires de ce récit se sont amassés depuis. (...) Que, sur certains points, par contre, la Bersone se soit trompée, ou même ait voilé la vérité ou menti, c'est bien possible. (...) Sans doute bien des esprits ont hésité à admettre en particulier, les tragiques manifestations en loge du Dragon, et je ne saurais leur en faire grief. C'est l'endroit qui nous a fait le plus longtemps hésiter, Mgr Jouin et moi. Nous n'avons franchi le pas qu'après avoir consulté des théologiens. (...) Qu'on discute donc, tant qu'on voudra sur la véracité du récit ou sur l'objectivité de ces phénomènes. Il est difficile de se prononcer aussi bien sur cette histoire d'autrefois que sur tant de scènes similaires qui se reproduisent presque tous les jours à Paris, dans les Loges satanistes de toute envergure, rue Daunou, avenue des Champs-Elysées, dans les parages du Rat Mort, autour de Saint-Sulpice, et ailleurs encore, à Fontainebleau, à Lyon, etc. Mais que trouve-t-on, après tout, de si étonnant à ce que, au bout d'interminables séances d'évocation, sous l'influence d'incantations, des violents parfums, des excitations érotiques, des profanations sacrilèges, des stupéfiants, certains détraqués croient, tout au moins voir apparaître le Maître auquel ils se sont voués ? M. Flavien Brenier nous jure que ce n'est pas lui : qu'en sait-il ? Pourquoi la Bersone qui, de son propre aveu, fut un remarquable medium, ne nous aurait-elle pas conté très sincèrement ses transes de visionnaire ? » Duguet, R., « La R.I.S.S. et la reprise de l'Affaire Léo Taxil-Diana Vaughan », *C.A.J-M.*, fév. 1933, p. 59-61.

(a) Duguet, R., « L'Elue du Dragon. Une interview de Mme Adam », *R.I.S.S.* (judéo-maçonnique), 24 mars 1929, p. 289-294.

notes du Père Harald Richard s.j. et romancés sous la plume de l'abbé Boulin, alias Roger Duguet, avaient pour objectif, dans l'optique de ses éditeurs, « de *poser* à nouveau, aussi vivement que possible, la question du satanisme dans la Franc-Maçonnerie » [89]. Ce qui eut pour effet de déclencher un tollé de protestations et d'indignation. Tandis que dans un premier temps, la revue Etudes conteste l'existence du dit manuscrit [90] et qualifie la publication de « fables malsaines », Guénon, pour sa part, ne veut y voir qu'une mystification pure et simple, une mauvaise plaisanterie de ceux qui croient encore aux histoires fantastiques de Léo Taxil [91]. Néanmoins, cette radicale réfutation ne devait pas l'empêcher de vivre au Caire une « extraordinaire aventure » [92] se rattachant à *L'Elue du Dragon*... dont la

89. « L'impression principale que nous avons cherché à dégager des pages qui suivent, c'est en effet, que, depuis 1871, le pouvoir est en France aux mains d'une Puissance Occulte, dont le Grand Oorient et la Grande Loge ne sont eux-mêmes que des instruments ». Duguet, R., Préface in *op. cit.*, p. 9.

« Voici la double règle d'or :

1° Il n'est guère possible que, par une sorte de monstrueuse supériorité sur l'Eglise du Christ, il soit permis à Satan de se faire le chef visible de la Contre-Eglise, pour une régie directe, permanente et sensible ;

2° Il est seulement probable que, perpétuel singe de Dieu, Satan s'efforce, de tout son pouvoir, d'assister en quelque sorte ses antipapes, d'illuminer le gros de ses adeptes d'une espèce de grâce satanique attachée à ce simulacre de sacrements que sont les initiations ; encore cette contrefaçon est-elle contenue, selon l'ordre ordinaire de la Providence, par sa propre nature et par les autres forces spirituelles, dans des limites, il est vrai, difficiles à déterminer. » Duguet, R., « Le Diable dans les Loges », *C.A-J-M.*, n° 3, 1933, p. 39.

90. Dans la seconde édition datée de 1932, R. Duguet précisera : « La copie sur laquelle nous avons travaillé, avait d'ailleurs été prise, corrigée et enrichie de notes d'une rare pertinence par un religieux de la Compagnie de Jésus, dont ses confrères des *Etudes*, en contestant son existence, nous contraignent aujourd'hui à préciser l'identité : c'était le R.P. Harald Richard, récemment décédé ». Duguet, R., Préface in *op. cit.*, p. 8.

91. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, juil. 1929 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 91-93.

92. En réponse à une allusion de Guénon : « Non, vous ne m'avez jamais parlé de votre extraordinaire aventure au Caire se rattachant à *L'Elue du Dragon* ». Lettre *de O. de Frémond à Guénon*, 6 octobre 1932. Inédit.

Dans une lettre antérieure adressée à M. Hillel, Guénon rapporte : « Il y a ici, derrière El-Azhar, un vieux bonhomme qui ressemble étonnamment aux portraits que l'on donne des anciens philosophes grecs, et qui fait d'étranges peintures. L'autre jour, il nous a montré

conclusion, à la suite d'une série de lettres [93] y faisant allusion, de même qu'au dernier roman de Roger Duguet, *La Cravate blanche* (1933) s'attachant à dévoiler les dessous de la politique contemporaine, est résumée par Frémond :

> Alors *L'Elue du Dragon* est la réalité seulement un peu romancée, les hommes politiques les plus en vue ne sont plus que « de simples marionnettes », ainsi que vous les qualifiez, et Satan, Satan lui-même tient les ficelles... [94]

Tout au long de 1929, la *R.I.S.S.* emboîte le pas en publiant coup sur coup toute une documentation et certains éclaircissements sur la retentissante affaire de 1897. L'existence de Diana Vaughan, tant contestée à l'époque, était à nouveau discutée... par Lancelot : *Le mystère de Léo Taxil* [95], Spectator : *Affaire Taxil : la vraie Diana Vaughan* [96], et Hiram : *Diana Vaughan a-t-elle existé ?* [97]. De vieux antimaçons, tel l'abbé Tourmentin

une espèce de dragon avec une tête humaine barbue, coiffé d'un chapeau à la mode du XVIème siècle, et six petites têtes d'animaux divers sortant de la barbe. Ce qui est tout à fait curieux, c'est que cette figure ressemble, presque à s'y méprendre à celle que la *R.I.S.S.* a donnée il y a un certain temps, à propos de la fameuse 'Elue du Dragon', comme tirée d'un vieux livre qui n'était pas désigné, ce qui rendait son authenticité plutôt douteuse. Mais le plus fort, c'est que le bonhomme prétend avoir vu lui-même cette drôle de bête et l'avoir dessinée telle qu'elle ! » *Lettre de Guénon à M. Hillel,* 18 octobre 1930. Inédit.

93. Frémond fait souvent allusion à *L'Elue du Dragon* que Guénon semble commenter longuement dans sa correspondance de 1933 : « Dans l'avant-dernière lettre de 8 pages, vous vous attachez, m'a-t-il semblé, à une démonstration du 'merveilleux' dans la Franc-Maçonnerie et ses 'dépendances', par exemple l'histoire du Dragon, bien extraordinaire...» *Lettre de O. de Frémond à Guénon,* 7 février 1933. Inédit. « Mais, qu'y a-t-il donc en somme dans cette histoire de 'L'Elue du Dragon' ? Beaucoup de fantaisie sans doute, mais un fond de grande vérité, puisque, après tout, nous sommes d'accord sur le 'merveilleux diabolique' et sur les relations de la Franc-Maçonnerie avec l'Enfer. Et l'Enfer s'entend à brouiller les questions et les cartes. » *Lettre de O. de Frémond à Guénon,* 8 juin 1933. Inédit.

94. *Lettre de O. de Frémond à Guénon,* 21 août 1933. Inédit.

95. Lancelot, « Le mystère de Léo Taxil », *R.I.S.S.* (judéo-maçonnique), 19 mai et 23 juin 1929.

96. Spectator, « Affaire Taxil : la vraie Diana Vaughan », *R.I.S.S.* (judéo-maçonnique), 7, 14 et 21 juil. 1929 ; repris en annexe in Fry, L., *Léo Taxil et la Franc-Maçonnerie.* L'importance de cette étude tient aux témoignages relatifs à la visite de « Diana Vaughan » au monastère de Loigny.

97. Hiram *, « Diana Vaughan a-t-elle existé ? », *R.I.S.S.* (judéo-maçonnique), 25 août, 8 sept., 20 oct., 10 nov., 29 déc. 1929. Il s'agit

— et c'est Guénon [98] qui le rapporte — dénoncent dans *La Foi catholique,* ce néo-taxilisme dont les preuves « se réduisent exactement à rien ». Pourtant, lors de la parution de l'importante compilation de Lesley Fry, *Léo Taxil et la Franc-Maçonnerie* (1934) regorgeant de pièces inédites amassées par Mgr Jouin, Guénon se verra, comme bien d'autres, acculé à reconnaître que :

> (...) la question est plus complexe et n'est pas si facile à résoudre ; il semble bien qu'il y ait tout de même eu là autre chose, et que Taxil n'ait fait que mentir une fois de plus en déclarant avoir tout inventé de sa propre initiative. On trouve là-dedans un habile mélange de vrai et de faux, et il est exact que, comme il est dit dans l'avant-propos, « l'imposture n'existe qu'autant qu'elle est basée sur certains côtés de la vérité propres à inspirer confiance ». [99]

Mais ce à quoi notre ami se refusera toujours, contrairement à la *R.I.S.S.,* c'est de reconnaître un quelconque lien entre la mystification taxilienne et la Franc-maçonnerie. Tout en reconnaissant la prolifération des satanistes et des luciférien, Guénon maintenait envers et contre tout, « que ces choses n'avaient rien à voir avec la Maçonnerie » [100]. Projetant sa propre conception, idéaliste et nébuleuse [101], il ajoutait, dans un élan canalisateur de sens moral... d'où la Maçonnerie se devait de sortir blanchie :

ici de notes relatives aux *Mémoires d'une Ex-Palladiste,* publié par « Diana Vaughan » en 1897.

* Pseudonyme du colonel Emmanuel Bon.

98. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.,* fév. 1930 ; repris in *EFMC,* t. I, p. 157.

99. Guénon, R., « Revue des livres », *E.T.,* janv. 1935 ; repris in *EFMC,* t. I, p. 102.

Devant l'hypothèse étoffée de l'existence d'*une* « Diana Vaughan », Guénon ne trouve rien de mieux que de se retrancher derrière sa conception des « Supérieurs Inconnus » : « (...) qu'une ou plusieurs personnes aient dû se présenter sous ce nom [Diana Vaughan] en diverses circonstances, cela est plus que probable ; mais comment pourrait-on les identifier ? » *Ibid.,* p. 103.

100. *Ibid.*

101. Après moult allusions et explications de Guénon sur la question en 1933, Frémond n'en requerra pas moins de plus amples précisions ; « Enfin, cher Monsieur et ami, je serai très heureux si vous voulez bien mettre les points sur les i, pour un profane comme moi. » *Lettre de O. de Frémond à Guénon,* 7 février 1933. Inédit.

(...) n'aurait-on pas, en imputant à la Maçonnerie ce qui se trouve réellement ailleurs, eu précisément pour but de détourner l'attention et d'égarer les recherches ? S'il en est ainsi, qui peut avoir inspiré Taxil et ses collaborateurs connus, sinon des agents plus ou moins directs de cette « contre-initiation » dont relèvent toutes ces choses ténébreuses ? [102]

Si Guénon, en fonction de sa thèse, juge plus opportun de ranger le Palladisme travesti par Taxil et l'*Ordo Templum Orientis* de Crowley dans les filiales de la « contre-initiation » — comme il aurait eu tendance à ranger l'*Hermetic Brotherhood of Luxor* dans les filiales initiatiques — nous ne pouvons, quant à nous, et jusqu'à preuve du contraire, y voir autre chose que des variantes [103] de la complexe réalité « initiatique » propre à susciter, en fonction du temps et du lieu, les adeptes nécessaires à ses visées.

En effet, rien ne nous permet d'attribuer à la notion proprement guénonienne de « contre-initiation » [103] la dénomination de « voie infernale », *par opposition* [104] à l'initiation qualifiée par tout le courant spiritualiste de « voie céleste ». Nous ne voyons pas en quoi les « initiés » qui, en fonction de leur « mission », devraient faire appel à quelque idée « subversive », à quelque « phénomène » ou à quelque magie « tellurique » etc., seraient moins probants — *essentiellement* [105] s'entend — que les prôneurs de métaphysique pure... Dans la perspective fondamentale de l'*advaïta* où toute la Manifestation — perçue comme transition « nécessaire » mais « illusoire » — est appelée à se résorber à l'état non-manifesté dans le Principe suprême comme à sa source même [106], nous pourrions, en toute logique, rendre

102. Guénon, R., *op. cit.*, p. 102.

103. Signalons l'étrange rapprochement que nous suggère Gerson à travers la genèse du profil du célèbre maître de l'O.T.O. : « Aleister Crowley avait manifesté très tôt un attrait passionné pour la franc-maçonnerie : dès l'âge de 27 ans, il a reçu les plus hauts grades, 33°, 66°, 90°, 96° degré du Rite de Memphis dont le Grand Hiérophante était alors Théodore Reuss. Il sera aussi dignitaire d'un Ordre martiniste, et évêque puis patriarche d'une Eglise gnostique. Il appartint à la Golden Dawn ». Gerson, W., *Le Nazisme, société secrète*, p. 341.

104. Cf. *RQST*, chap. XXXVIII. Cette notion nous paraît inspirée pour une part du « précipité » ou « dépôt résiduel » alchimique, sorte de pendant à la parabole du bon grain et de l'ivraie qui, croissant ensemble, sont appelés à être irrévocablement séparés par le seul discernement du Maître, parachevant le grand œuvre.

105. C'est nous qui soulignons.

106. Concernant la « contre-initiation », Guénon précise : « (...) il faut nécessairement que, d'une certaine façon, et quant à son origine même, elle procède de la source unique, à laquelle se rattache toute initiation, et aussi, plus généralement, tout ce qui en procède par une dégénérescence allant jusqu'au degré le plus extrême, c'est-à-dire jusqu'à ce 'renversement' qui constitue le 'satanisme' proprement dit ». *RQST*, p. 257. Mais Guénon n'explicite pas le processus initial de cette « dégénérescence », le moteur de ce « renversement ». Sa conception du « Démiurge » (qui souffre d'ailleurs d'une mauvaise articulation avec la perspective védântine de Çankara) ne suffit pas à fonder « la 'désintégration' totale de l'être conscient et sa dissolution sans retour » (*ibid.*, p. 258), dans le cas des adeptes de la « contre-initiation ».

la dichotomie initiation/contre-initiation redevable à un préjugé « moral », à un « exotérisme » de chapelle... Car enfin, comment étayer l'assertion guénonienne fondant la réalité de la « contre-initiation » : *un parti pris d'aller proprement au rebours de l'initiation* [107], sinon en circonscrivant l'initiation à l'idée que Guénon veut bien s'en faire... D'ailleurs, nous avons déjà observé et nous reverrons plus loin, que les vues manichéennes de Guénon en ce qui concerne l'initiation l'amènent à jeter — à tort — l'anathème de « contre-initiation » sur des gens dont le seul grief est de s'opposer à toute forme et tout contenu initiatiques perçus comme subversifs à l'endroit du dogme chrétien et de l'Eglise.

Comptes rendus divers

Dans l'ensemble, Guénon fera peu de cas de la partie judéo-maçonnique de la *R.I.S.S.* consacrée pour l'essentiel à l'aspect socio-politique de la Maçonnerie moderne très active en cette première moitié du XXème siècle et dont il s'était jadis attaché à dénoncer la déviation et la dégénérescence. Notons tout de même que Guénon aura l'occasion de commenter en termes dédaigneux *La Kabbale juive : premier exemple de l'infiltration des Sectes* (15 août 1933) de Anbowa [108] et les *Satellites de la Franc-Maçonnerie* (15 novembre 1934) de J. de Boistel [109]. Après de brèves allusions au « faux » que constituent les « *Protocols* » *des Sages de Sion* (1905) [110], il s'attachera à réfuter l'in-

107. Telle est du moins l'idée qui se dégage des commentaires de Guénon sur la théorie de la « contre-initiation », cf. *ibid.* C'est nous qui soulignons.

108. Guénon, R., « Revue des revues », *E.T.*, déc. 1933 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 230.

109. Guénon, R., « Revue des revues », *E.T.*, janv. 1935 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 242.

110. Guénon réabordera la question à l'occasion de son compte rendu d'une réédition de la traduction italienne à l'initiative de Evola, J., *I Protocolli dei Savi Anziani di Sion*. Notre ami a soin de

terprétation de la *R.I.S.S.* concernant *J.-B. Willermoz et le Rite Templier à l'O... de Lyon* (1936) :

> Nous ne sommes certes pas de ceux qui sont disposés à nier « l'intervention du démon dans les choses de ce monde », bien au contraire ; mais qu'on la cherche où elle est réellement ; il est vrai que ce serait un peu plus difficile et plus dangereux que de suivre tout simplement les fausses pistes sur lesquelles ledit démon ou certains de ses représentants ont estimé avantageux de lancer les « chercheurs » plus ou moins naïfs, pour empêcher précisément qu'ils ne risquent de découvrir la vérité... [111]

Vers le milieu des années 30, alors qu'on sera témoin de la cessation de toute attaque de la *R.I.S.S.* à l'endroit de Guénon — grâce à l'intervention probable d'un ami de Charbonneau-Lassay, l'abbé Coumès [112] — et que l'on assistera à l'immixtion d'un « ancien élève » [113] de Guénon à la *R.I.S.S.*, en la personne de Joseph Desclaunais, notre ami croira même plus opportun de passer sous silence les articles fort à propos que le nouveau venu consacre à *L'idéologie religieuse* (1er janvier 1936) et à

distinguer à la suite de J. Evola « deux questions différentes qui ne sont pas nécessairement solidaires, celle de l' 'authenticité' et celle de la 'véridicité' » et dont la seconde paraît « la plus importante en réalité ». Guénon estime d'une part, que « l'authenticité n'est guère soutenable, pour de multiples raisons », d'autre part que « l'essentiel dans tout cela, en définitive, et ce qui, peut-on dire, en constitue l'élément de 'véridicité', c'est l'affirmation que toute l'orientation du monde moderne répond à un 'plan' établi et imposé par quelque organisation mystérieuse ; on sait ce que nous pensons nous-même à cet égard, et nous nous sommes déjà assez souvent expliqué sur le rôle de la 'contre-initiation' et de ses agents conscients et inconscients pour n'avoir pas besoin d'y insister davantage ». Guénon, R., « Revue des livres », *E.T.*, 1938 ; repris in *THPR*, p. 414 et 416.

111. Guénon, R., « Revue des livres », *E.T.*, oct. 1936 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 112.

112. L'abbé Coumès, ancien Commissaire de la Marine, collabore au *Rayonnement Intellectuel* à partir de 1936. Au sujet des attaques réitérées de la *R.I.S.S.* dont Guénon est alors victime, Frémond lui signale dans sa lettre du 30 juin 1936, que Charbonneau-Lassay « reste persuadé que l'abbé Coumès aura l'occasion d'intervenir à la *R.I.S.S.* où il a des relations ». Inédit.

113. « Je suis heureux de me rencontrer avec vous dans votre appréciation de la *R.I.S.S.* actuelle et je vous remercie de me documenter aussi complètement sur votre 'ancien élève' Joseph Desclaunais. Sans doute, il a varié souvent, je tâcherai de savoir pourquoi il a quitté sa place de Secrétaire du Comte de Paris. Comment et pourquoi son

Catholicisme et Franc-Maçonnerie (1er décembre 1938) [114], comme d'ailleurs il préférera ignorer les prises de position du Père Joseph Berteloot s.j., sur ce dernier thème dans la *Revue de Paris* (15 septembre 1938) ; propos qui firent l'objet d'un compte rendu et de ripostes, inspirés de l'*Osservatore romano*, dans la *R.I.S.S.* de 1938 et 1939. Guénon choisira plutôt de dénoncer une revue aussi marginale que fantaisiste [115] les *Cahiers de l'Ordre* [116] dirigés par l'abbé Gaston Duperron — l'abbé « Dupe » — qui avait inséré dans un de ses premiers numéros « une ignoble note anonyme d'allure policière » [117] à l'endroit de notre ami.

Par contre, les ouvrages antimaçonniques de Léon de Poncins seront longuement commentés jusqu'en 1936. *Les Forces*

livre (a) contre Maritain l'avait-il amené là ? » *Lettre de O. de Frémond à Guénon*, 19 janvier 1939. Inédit.

(a) Desclaunais, J., *Primauté de l'Etre* 1. *Religion et Politique.* Il s'agit d'une critique philosophique des nouvelles thèses de J. Maritain (cf. *L'Humanisme intégral*) dont l'auteur s'efforce de démontrer « l'excès de leur nature et la gravité de leurs conséquences ».

114. « (...) un Maçon qui entre dans la Foi catholique, a non seulement à découvrir et à reconnaître sa vérité surnaturelle, il lui faut d'abord ou ensemble découvrir et reconnaître l'erreur de la foi naturelle de la Maçonnerie. Ainsi la collaboration doctrinale du Maçon et du Catholique, qui a son origine lointaine en Dieu, a pour fin la reconnaissance et la confession de Jésus-Christ, et pour commencement, ce que je ne puis ne pas appeler une rééducation philosophique. (...) la négation de l'Etre est fondamentale dans la philosophie maçonnique. Il serait hautement instructif de rechercher la nature et l'origine des postulats secrets qui ont conduit la Maçonnerie à ne considérer Dieu que comme le Grand Architecte. L'Etre est sacrifié à la figure et la structure est substituée à la substance (...) la Métaphysique de la Maçonnerie est moins une métaphysique, elle ne l'est même pas du tout (...) qu'une *Métagéométrie.* » Desclaunais, J., *Catholicisme et Franc-Maçonnerie*, (tiré à part) p. 5-6.

115. « Charbonneau-Lassay me donne lui-même les détails les plus saugrenus sur les *Cahiers de l'Ordre*, recoupement complet avec le récit d'un collaborateur du *Voile d'Isis*. J'y retrouve, près de l'abbé 'Dupe', comme l'appelle M. Charbonneau, la fameuse 'voyante', 'une dame d'âge mûr' décédée aujourd'hui, qui se donnait 'comme une réincarnation de Jeanne d'Arc vouée en France à un rôle de 1er plan près du Grand Celte à venir' — et 'un certain Daniel Fuguet'. Mais vraiment, le monde est-il frappé de folie, que les meilleures des intentions versent dans le 'maboulisme', et prêtent ainsi le flanc à leurs adversaires ? ou bien ces derniers sont-ils capables de les 'inventer' de la sorte ? » *Lettre de O. de Frémond à Guénon*, 20 juillet 1933. Inédit.

116. L'essentiel des comptes rendus est repris in *EFMC*, t. I.

117. Note reprise par la *R.I.S.S.* et commentée ultérieurement, cf. p. 356 du présent texte.

secrètes de la Révolution (1929) sera qualifié de « raisonnable » [118], tandis que *Refusé par la Presse* (1931) et *Tempête sur le Monde et la faillite du Progrès* (1934), qui font une large place à l'analyse guénonienne de la crise du monde moderne et du théosophisme, témoignent à son égard d'une sympathie qui le change « agréablement des insultes et des manifestations haineuses de certains autres 'anti-maçons' ! » [119]. Mais quand Poncins se risque à commenter *La Dictature des Puissances occultes : la Franc-Maçonnerie d'après ses documents secrets* (1934) et, en collaboration avec E. Malynski, à rechercher les responsables de *La Guerre occulte* (1936), notre ami émet des réserves. S'il va de soi que les révolutions répondent à un plan arrêté — « conscient tout au moins chez ceux qui dirigent cette 'guerre occulte' contre tout ce qui présente un caractère traditionnel » [120] — et ainsi, ne sauraient être assimilées à des « mouvements spontanés », par contre la question des « responsabilités » n'est ni simple ni facile. En premier lieu, notre ami signale la « tendance à exagérer considérablement le rôle attribué aux Juifs », ce qui n'empêche que certains passages lui paraissent cerner d'assez près certaines vérités relatives à la « contre-initiation » qu'il commente ainsi :

> (...) Il est tout à fait exact qu'il ne s'agit pas là d'« intérêts » quelconques, qui ne peuvent servir qu'à mouvoir de vulgaires instruments, mais d'une « foi » qui constitue « un mystère métapsychique insondable pour l'intelligence même élevée de l'homme ordinaire » ; et il ne l'est pas moins qu'« il y a un courant de satanisme dans l'histoire » (...) Mais ce courant n'est pas seulement dirigé contre le Christianisme (et c'est peut-être cette façon trop restreinte d'envisager les choses qui est la cause de bien des « erreurs d'optique ») (...) Quant à la Maçonnerie, nous étonnerons peut-être beaucoup les auteurs si nous disons que l'infiltration des idées modernes, au détriment de l'esprit initiatique, en a fait, non point des agents de la « conspiration », mais au contraire une de ses premières victimes ; et cependant, en réfléchissant à certains efforts actuels de « démocratisation » du Catholicisme lui-même, qui ne leur ont certainement pas échappé, ils devraient pouvoir arriver, par analogie, à comprendre ce que nous entendons par là...

118. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, 1930 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 94.
119. Guénon, R., « Revue des livres », *V.I.*, 1931 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 96.
120. Guénon, R., « Revue des livres », *E.T.*, juil. 1936 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 109-110.

> Et oserons-nous ajouter qu'une certaine volonté d'égarer les recherches, en suscitant et en entretenant diverses « hantises » (peu importe que ce soit celle de la Maçonnerie, des Juifs, des Jésuites, du « péril jaune », ou quelque autre encore), fait précisément aussi partie intégrante du « plan » qu'ils se proposent de dénoncer, et que les « dessous » réels de certaines équipes antimaçonniques sont tout particulièrement instructifs à cet égard ? [121]

Quant à *La mystérieuse internationale juive* (1934), à la fois révolutionnaire et financière, Guénon s'interroge :

> (...) mais tout cela, qui fait d'ailleurs partie d'un ensemble beaucoup plus vaste, est-il vraiment sous la direction des Juifs (il faudrait dire plutôt de certains Juifs), ou n'est-il pas utilisé en réalité par « quelque chose » qui les dépasse ? Il y aurait du reste, pensons-nous, une étude bien curieuse à faire sur les raisons pour lesquelles le Juif, quand il est infidèle à sa tradition, devient plus facilement qu'un autre l'instrument des « influences » qui président à la déviation moderne ; ce serait là, en quelque sorte, l'envers de la « mission des Juifs » [122], et cela pourrait peut-être mener assez loin... L'auteur a tout à fait raison de parler d'une « conspiration de silence » à l'égard de certaines questions ; mais que serait-ce s'il lui arrivait de toucher directement à des choses beaucoup plus vraiment « mystérieuses » encore, et auxquelles, disons-le en passant, les publications « anti-judéo-maçonniques » sont les premières à bien se garder de faire jamais la moindre allusion ? [123]

Comme nous le voyons, Guénon oriente toujours sa critique en direction de présupposés préjudiciables à la *R.I.S.S.* accusée de dissimuler, de maintenir dans l'ombre, sinon la clef du moins une des clefs de la « contre-initiation », aboutissant ainsi à la dénonciation d'une soi-disant connivence. Mais compte tenu que Guénon donne à croire qu'il en connaît long sur les dessous ténébreux de la « contre-initiation », on peut s'interroger sur le sens tactique de son silence qui, tout compte fait, aura pour seul fruit — mais de poids... — de concourir au discrédit de l'œuvre même de Mgr Jouin qui, au dire de Guénon, « n'eut jamais conscience du rôle qu'on lui fit jouer » [124]. D'ailleurs,

121. *Ibid.*
122. Par référence à l'ouvrage de Saint-Yves d'Alveydre, *Mission des Juifs*.
123. Guénon, R., « Revue des livres », *E.T.*, oct. 1936 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 111.
124. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, janv. 1933 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 212.

Guénon observera le mutisme le plus complet à propos des *Cahiers anti-judéomaçonniques* (1932-1933) de l'abbé Boulin, alias Roger Duguet, dont bon nombre de numéros sont consacrés à défendre la *R.I.S.S.* en connaissance de cause et preuves à l'appui, contre les dénigreurs de tous bords.

II. PARTIE OCCULTISTE

L'inspirateur de la partie occultiste : Henri Guillebert des Essars

Spécialiste de l'occultisme et plus précisément de la cabale, collaborateur à la *R.I.S.S.* dès 1912 sous le pseudonyme d'Armilous, Guillebert des Essars réussit, au début de 1928, à convaincre Mgr Jouin — ce dernier ne rêvait-il pas de créer un institut propre à centraliser les nombreux travaux et à permettre à « l'ésotérisme juif d'occuper une place dans l'ordre général de la pensée » [125] — de la nécessité d'imprimer à la « partie occultiste » de la revue une nouvelle orientation [126] moins « dogmatique » et plus « scientifique ».

125. Rapporté in Guillebert, H. de, « Bibliographie : textes fondamentaux de la Cabbale — Le *Siphra Di-Tseniutha* », *R.I.S.S.* (occultiste), déc. 1930, p. 361.

126. « Catholiques, nous ne renonçons certainement pas à nous placer, suivant l'opportunité, au point de vue expressément théologique ; mais notre dessein n'est pas et ne peut pas être de faire surtout œuvre dogmatique (...) Nous n'écarterons même, au nom d'une théorie préconçue, aucune opinion sérieuse et sérieusement appuyée, quant à l'origine, à l'intreprétation ou à l'histoire des symboles et des secrets occultistes. (...) Notre ambition se bornera la plupart du temps à fournir au public compétent, sans abandonner les points de vue supérieurs, une série de documents et d'expériences qui puisse asseoir dans les esprits un jugement éclairé, large et sûr. (...) Comme nous, M. Henri de Guillebert est catholique et, certes n'a pas l'intention de le laisser jamais oublier ; mais il est évident que dans le genre d'examen auquel il a l'intention de se livrer, il ne pouvait se mettre d'emblée à notre point de vue habituel, comme si ses conclusions étaient d'abord acquises. Au contraire, pour discuter sérieusement de l'occultisme, il lui fallait d'abord convenir, avec les occultistes eux-mêmes, de certaines notions communes à toutes les écoles ésotériques, ainsi de la légitimité de sa méthode d'investigation et de raisonnement. (...) Non pas que nous adoptions la pensée de l'adversaire ; mais il s'agit de la connaître d'abord, de la définir, telle que l'adepte la propose ou l'admet, pour la critiquer ensuite en elle-même, dans ses principes et dans ses conséquences. (...) il se pourra d'ailleurs qu'à des conclusions incontestables M. de Guillebert mêle quelques idées nouvelles et particulières, dont nous lui laissons la responsabilité, ne voulant empiéter en rien sur sa parfaite indépendance dans les justes bornes ainsi définies. (...) Si le complot existe, s'il est de tous les temps et de toutes les parties du monde, il doit être possible, sans présomption, de le démasquer scientifiquement, à force d'investigations attentives ; (...) Oui, le grand secret de l'occultisme est là : c'est-à-dire, non dans la découverte sensationnelle d'un aveu ou d'une accusation encore inédite, mais dans l'évidente et sereine conclusion d'une sorte de grammaire comparée du symbolisme de toutes les sectes. (...) Quant à [la] nature intime (de l'occultisme), on finirait également par y reconnaître de la même manière une générale et perpétuelle tentative d'accaparement de tous les 'signes' du divin, détournés dans le même sens inavouable : en un mot, la contre-Révélation et la contre-Tradition permanentes. (...) Oui, les apparentes fantaisies des Sectes se ramènent toutes à cette même origine cabalistique et trahissent cette même fin suprême. On peut réduire à une même formule les plus luxuriants symboles initiatiques : il ne s'agit, au fond, partout et toujours, que de ruiner l'enseignement et l'autorité de l'Eglise de Dieu au profit de la Synagogue de Satan. » « Avis Général », *R.I.S.S.* (occultiste), 1er janv. 1928, p. 1-7.

127. *Ibid.*

128. *Ibid.*

129. Guillebert, H. de, *op. cit.*, p. 357 ss.

130. Signalons qu'à l'époque qui nous intéresse, la Congrégation du Saint-Esprit avait pour Supérieur général un juif converti, le Vén. François-Marie-Paul Libermann. Il est non moins connu que le chevalier David P.-L.-B. Drach, rabbin célèbre par sa conversion au catholicisme (cf. *Lettre d'un rabbin converti aux israëlites, ses frères, sur les motifs de sa conversion,* 1825), érudit hébraïsant et cabaliste, a joué un rôle déterminant dans la conversation de Libermann avec lequel il demeura toujours, par la suite, en contacts étroits. C'est par l'entremise du chevalier Drach que le Père Libermann fut présenté à S.S. Grégoire XVI en 1840. Notons, par ailleurs, que le Père Libermann était en relation avec le futur cardinal Jean-Baptiste Pitra o.s.b., spécialiste du symbolisme chrétien (cf. *Notes et documents relatifs à F.-M.-P. Libermann*).

Dans l'esprit de Guillebert des Essars, cette modification de perspective se voulait au profit d'une intelligence plus approfondie des fondements de la démarche occultiste par l'établissement d'une « sorte de grammaire comparée du symbolisme de toutes les sectes » [127] et comme devant servir à démontrer « la générale et perpétuelle tentative d'accaparement de tous les 'signes' du divin, détournés dans un même sens inavouable de contre-Révélation et de contre-Tradition permanentes » [128].

D'où lui était venue une telle orientation ? Guillebert des Essars nous rapporte [129] avoir été en rapport étroit avec un nommé Le Chartier, savant obscur et inconnu, « toute sa vie penché sur la Cabbale, comme sur la source des sectes apparemment les plus éloignées ». Breton élevé par les Pères du Saint-Esprit [130] jusqu'au seuil du diaconat, professeur de Grec, « naun-

dorffiste » à l'époque de sa collaboration à *La Légitimité* (1884) dont il reniera la cause dès 1885 après la découverte des « misérables inventions mystico-politiques et des menées véritablement sataniques des néo-naundorffistes » [131] dont les hiérophantes se situaient à Lyon, Le Chartier s'attela par ailleurs à créer un modeste Institut d'études cabalistiques à Toulouse. Une discrète allusion [132] indique sa référence à un « maître » en qui il a toute confiance mais dont il tait le nom. Nous savons seulement que Le Chartier, virulent adversaire de la Franc-maçonnerie, accumule des documents, compulse des textes, vérifie des traductions, prépare des rédactions et élabore une synthèse illustrée au moyen de cartes et de graphiques comme pour mieux situer l'imbrication et l'évolution des divers courants sectaires dans l'espace et dans le temps. Dans cet immense travail, il est encouragé, soutenu et aidé par quelques amis, élèves, disciples ou collaborateurs, au nombre desquels figurent l'auteur du *Secret de la Franc-Maçonnerie* (1883) Mgr Armand-Joseph Fava, évêque de Grenoble, le chanoine Henri Laffon-Maydieu, le clerc neveu de l'abbé Jean-François Bareille, de même que l'ancien directeur du Séminaire français de Rome, le Père Marc Voegli. Parmi les laïcs, le patriarche gnostique Jules Doinel à propos duquel Guillebert des Essars se considère le plus compétent pour fournir des renseignements [133] de première main et dont il fait avant tout un « vintrasien » revenu très tard à la foi catholique, Firmin Boissin autre occultiste réintégré dans le giron de l'Eglise et Léo Taxil, venu en curieux et même en ravisseur, « qui n'a jamais rendu les documents qu'on avait eu l'imprudence de lui confier » [134]... Ce qui, de nouveau, tendrait à étayer

131. Lettre de Le Chartier adressée à *L'Univers*, 2 avril 1885 ; rapporté in « Dernière passe », *La Légitimité*, 31 mai 1885.
A l'occasion d'un compte rendu (de Vulliaud, P., « Léon Bloy, prophète et martyr », *Mercure de France*, 15 nov. 1937), Guénon soulignera à la suite de l'auteur, les « dessous » suspects de l'affaire de la Salette qui présente des relations vraiment singulières avec l'affaire de la « survivance » de Louis XVII — deux thèmes qu'il associe à l'histoire « souterraine » de notre temps... Guénon, R., « Revue des revues », *E.T.*, fév. 1938 ; repris in *THPR*, p. 467-468.

132. Rapporté in Clarin de la Rive, A., *La femme et l'enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle*, p. 726.

133. Armilous (note de), in La Rédaction, « Un ouvrier de la première heure : l'abbé de Bessonies », *R.I.S.S.*, janv.-juin 1913, p. 839 ss.

134. Guillebert, H. de, « Bibliographie : textes fondamentaux de la Cabbale - Le *Siphra Di-Tseniutha* », *R.I.S.S.* (occultiste), déc. 1930, p. 359.

la thèse de l'abbé de Bessonies — reprise plus tard par L. Fry — qui veut que la littérature palladiste révélée par Léo Taxil prenne appui sur des sources authentiques, mais remaniées par l'imposteur en un mélange habile de vérités et de mensonges...

Signalons d'autre part qu'à l'époque de l'affaire Taxil, Clarin de la Rive était aussi en rappart avec Le Chartier, penché sur le décryptage des documents palladistes. C'est ainsi qu'il aura recours à sa compétence pour la traduction [135] d'un chant palladiste intitulé *Gennaith-Menngog*, inséré dans la conclusion de *La femme et l'enfant dans la Franc-Maçonnerie Universelle.*

Ce sont là les seuls renseignements précis que nous possédions. Mis à part quelques très brèves feuilles royalistes, naundorffistes puis, anti-naundorffistes, antérieurs à 1886, Le Chartier semble n'avoir rien publié sur l'occultisme ou la cabale. De plus, on rapporte qu'au lendemain de sa mort, sa bibliothèque et tous ses dossiers furent hâtivement achetés, à l'insu de ses amis, par quelques inconnus « dont nul ne sait l'usage qu'ils en ont pu faire » [136].

En ce qui concerne Guillebert des Essars, nous n'avons qu'une mince notice nécrologique parue dans la *R.I.S S.* (décembre 1931) sous la plume de G. Mariani ; une notice qui paraît délibérément réduite à des généralités d'usage qui nous sont inutiles pour situer davantage l'« érudit hébraïsant ». Dans ses *Cahiers anti-judéomaçonniques,* l'abbé Boulin, alias Roger Duguet, se bornera pour sa part à faire remarquer au sujet de certaines vues « aventurées » qu'explique la pente insensible où glissent involontairement tous les spécialistes :

> Ni M. de Guillebert des Essars ni d'autres que je pourrais nommer — et à la compétence desquels il nous fallait bien avoir recours sur le sujet ardu des sciences occultes, — ne m'en ont paru tout à fait exempts. Ils ressemblent aux médecins aliénistes : à force d'étudier certaines lubies, plusieurs en sont touchés. [137]

135. « J'ai le texte du *Gennaith Menngog* et je l'envoie à M. Le Chartier qui s'est offert à en tenter la traduction. » Cf. *Lettre de Clarin de la Rive à l'abbé de Bessonies*, 6 avril 1894 ; repris in Fry, L., *Léo Taxil et la Franc-Maçonnerie.*

136. Guillebert, H. de, *op. cit.*, p. 360.

137. Duguet, R., « Charles Nicoullaud fut-il Franc-Maçon ? », *C.A-J-M.*, janv. 1933, p. 22. Mentionnons enfin que, par un de ces paradoxes incongrus, le catalogue des imprimés de la Bibliothèque nationale réunit les noms de Le Chartier et des Essars (auxquels s'adjoint un nommé Thalabas) pour une affiche « antireligieuse — laïque et socia-

Polémique entre Guénon et Henri Guillebert des Essars

Une des idées fixes de Guénon sera de faire de Le Chartier et de son école, en l'occurrence Guillebert des Essars — adversaires sur un même terrain : le symbolisme reconnu de part et d'autre comme stratégique — un bastion satanique de la « contre-initiation », concourant ainsi à jeter un nouveau discrédit sur la *R.I.S.S.*

Un *Document confidentiel inédit,* auquel nous avons déjà fait allusion, rapporte qu'à la lecture du « Dossier Le Chartier », confié par les bonnes grâces de Clarin de la Rive, Guénon acquit la conviction que celui qui tint toutes les ficelles de la mystification taxilienne, celui qui détint la maîtrise des opérations... n'était nul autre que le « satanisant » Le Chartier dont il faisait, sinon l'auteur du moins le remodeleur et l'interprète déviant [138] des sources maîtresses du Palladisme, Léo Taxil faisant alors figure de simple homme de paille. Ce « Dossier Le Chartier », dont Guénon hérita d'ailleurs sans qu'on sache très bien pourquoi — personne n'a jamais pu le consulter depuis — est-il toujours au Caire ? A moins qu'il n'ait été rapatrié par quelque guénonien. Il est toujours extrêmement difficile d'obtenir quelque information sur ce type de document galvaudé en tous sens... et auquel Guénon faisait une première allusion en 1914 :

> Il y a longtemps que nous sommes fixés sur la valeur de ce genre de travaux [travaux anti-occultistes de la *R.I.S.S.*], car nous en connaissons fort bien l'origine et l'inspiration, peut-être mieux que ne les connaît M. Nicoullaud lui-même ; et nous ne désespérons pas de voir apparaître un de ces jours, commenté selon toutes les règles de l'« initiation verbale » et

liste imprimée à Castelnaudary en 1905 et intitulée *Dieu.* Impossible de contempler le spécimen... ladite affiche est introuvable !

138. Guénon ira même jusqu'à rattacher Le Chartier à la « magie noire » : « (...) la seule chose qui subsiste de l'ancienne Egypte est une magie fort dangereuse et d'ordre très inférieur ; cela se rapporte d'ailleurs précisément aux mystères du fameux dieu à la tête d'âne, qui n'est autre chose que Set ou Typhon (...) les histoires de Le Chartier & Cie s'y rattachent certainement. (...) Il me paraît à peu près sûr que c'est bien là le vrai centre de toutes les choses malfaisantes que vous savez. J'ai pu me rendre compte qu'on emploie dans certains rites le sang d'animaux noirs ; à ce propos, n'avez-vous jamais eu à constater chez vous des manifestations prenant la forme desdits animaux ? Il serait intéressant que je sache cela ». *Lettre de Guénon à M. Hillel,* 22 avril 1932. Inédit.

> « littérale », le fabuleux « *Gennaïth-Menngog* de Rabbi Eliézer Hakabir » ! [139]

Dans *La femme et l'enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle,* Clarin de la Rive faisait bien allusion au *Gennaïth-Menngog* comme à un chant essentiellement palladiste, une sorte d'« Esprit-Saint descendez en nous », dont il était dit que les paroles et la musique étaient respectivement signées des Maçons Albert Pike et Daniel Coverly ; quant au « *Gennaïth-Menngog* de Rabbi Eliézer Hakabir »,on n'en saura jamais rien de plus, sinon la publicité allusive que Guénon se plaira à apporter à cette « pornographie érudite » [140] dans la première moitié des années 30. Néanmoins, il ne jugera jamais opportun de publier le fameux document qui, de son propre aveu [141], apparaissait pourtant des plus compromettants pour les spécialistes formés à l'école de Le Chartier.

Nous en sommes donc réduit à de pures suppositions puisque ce ne sont pas les quelques articles de Guillebert des Essars — dissimulé sous le pseudonyme « antéchristique » [142] d'Armilous — dans les premières années de la *R.I.S.S.* qui peuvent éveiller nos soupçons. Au contraire, ces « essais de traduction en langage catégorique des formules initiatiques » [143] paraissent comme un louable effort qui, tout en ne s'imposant pas comme concluant, lève un voile compromettant pour les férus de symbolisme occulte, quintessence de la « contre-Révélation ». D'ailleurs, il faut se souvenir que dès 1913, Guillebert des Essars, témoignant de faits qui se voulaient indubitables quant à une première conversion simulée du patriarche gnostique Jules Doinel, signalait : « Ces cas ne sont pas rares dans l'histoire de l'occultisme, surtout à notre époque. » [144]. Guénon a sûrement dû se sentir visé... Guillebert des Essars ajoutait par ailleurs que le caractère spécial de l'œuvre de Doinel était « d'accaparer la

139. Le Sphinx, « M. Nicoullaud récidive... », *F.C.A-M.,* 19 mars 1914, p. 137.

140. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.,* juin 1931 ; repris in *EFMC,* t. I, p. 180.

141. *Ibid.*

142. La remarque est de Guénon, in *ibid.* Cf. note sur le pseudonyme d'Armilous in Milous, A.-R., « La Franc-Maçonnerie », *R.I.S.S.,* 20 mai 1913, p. 1490.

143. Sous-titre de Milous, A.-R., « L'Occultisme et la Science occulte», *R.I.S.S.,* 15 nov. 1912, p. 995-1007.

144. Armilous (note de), in La Rédaction, « Un ouvrier de la première heure : l'abbé de Bessonies », *R.I.S.S.,* janv.-juin 1913, p. 839.

terminologie et le symbolisme évangéliques pour en faire des expressions et des signes de sa morale. C'est le système de beaucoup d'autres, avec une touche personnelle et des vues particulières » [145]. Comme chacun sait, le récent passé et l'avenir de l'œuvre guénonienne allaient bien s'inscrire dans le cadre de ce constat.

Dès la reprise de la partie occultiste de la *R.I.S.S.* en 1928, Guillebert des Essars publie de nombreuses *Etudes sur l'occultisme* et *L'Hebro-paganisme* de même que sur *La Discipline des symboles* où il se plaît à rappeler la « colossale tentative d'accaparement du Verbe » par l'occultisme.

> « La gloire de Dieu — a-t-il été dit — est de contenir en lui les mystères du Verbe, et les hommes peuvent conquérir la gloire et la royauté divine en découvrant progressivement les splendeurs du Verbe divin ». Mais l'ambition folle des révoltés est de cacher le Verbe, après en avoir accaparé les signes et leur avoir imposé un sens, et de rester ainsi les seuls maîtres de la parole, perdue pour les autres, et retrouvée par eux. Par l'ensemble doctrinal et disciplinaire de leurs aberrations, ils s'imaginent conquérir la royauté terrestre et la gloire divine. [146]

Guillebert des Essars oppose en la circonstance le fruit des travaux et recherches de cardinal Pitra pour une remise à jour de *La clef du symbolisme par saint Méliton ,évêque de Sardes* (1883). Il fournit de même, parallèlement à Guénon [147], un très intéressant article/compte rendu [148] de l'ouvrage essentiel du Sepher Ha-Zohar : le *Sipra Di-Tzeniutha* traduit et commenté par Paul Vulliaud en 1930. Cet article qui offrait ample matière à discussion sur l'objet et les fondements mêmes dc la perspective cabalistique, Guénon se bornera à en signaler [149] avec quelque surprise, « le ton uniformément élogieux » qui affirme « tout

145. *Ibid.*
146. Guillebert, H. de, « La discipline des symboles », *R.I.S.S.* (occultiste), fév. 1929, p. 34.
147. Guénon, R., « Revue des livres », *V.I.*, déc. 1930 ; repris in *FTCC*, p. 105-110.
148. Guillebert, H. de, « Bibliographie : Les textes fondamentaux de la Cabbale : *Le Siphra Di-Tzeniutha* », *R.I.S.S.* (occultiste), déc. 1930, p. 357-366.
149. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, mars 1931 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 171-172.

au moins » le sérieux des études cabalistiques [150]. En effet, comme à son habitude et à la suite de l'accusation portée en février 1931 de « vouloir faire des vérités catholiques une forme des vérités occultes » [151], Guénon évitera de se frotter au contenu et concentrera tous ses efforts à rappeler [152] la distance qui le sépare des « théosophistes, occultistes et autres néo-spiritualistes » et à dénoncer les collaborateurs de la *R.I.S.S.* qui osent l'assimiler aux nombreux « frères en initiation ». Dans son analyse titrée *Bons et mauvais Procédés* (mai 1931), Guillebert des Essars arrivait donc à point [153] pour signaler que les « initiés », d'ailleurs de plus en plus nombreux à s'occuper de la *R.I.S.S.*

> (...) négligent les idées qu'il s'agit de défendre ou de combattre pour s'en prendre aux rédacteurs qu'ils s'efforcent de discréditer (...) par ce procédé on détourne la conversation de son objet propre. On évite de répondre à des questions embarrassantes et de s'égarer en propos compromettants. (...) A qui donc René Guénon veut-il en faire accroire lorsqu'il prétend que les chroniques de la *R.I.S.S.* sont des inventions personnelles d'auteurs mal informés et incapables ? (...) Ce n'est pas

150. Comme déjà Gougenot des Mousseaux (cf. appendice in *Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens*) discernant une « cabale divine » et une « cabale pharisaïque », Guillebert des Essars reconnaît d'une part une doctrine cabalistique et désordonnée », véhiculée à travers une symbolique érotique et pornographique et répandue « surtout chez les étrangers, pour les corrompre, les épuiser, les exploiter et assurer ainsi le triomphe d'Israël ». Ce double courant amène Guillebert des Essars à déplorer que « le monde ecclésiastique persiste à tenir pour dangereuses et folles les recherches cabbalistiques, sans vouloir se rendre compte que, même dans ses égarements, la Cabbale conserve la notion la plus élevée du Symbolisme et de la mystique, permettant de pénétrer le sens de bien des textes énigmatiques ». Sans vouloir suggérer que le message chrétien soit issu de la cabale, Guillebert des Essars est d'accord avec Vulliaud pour reconnaître que le christianisme est véritablement enclos dans la cabale, qu'un même courant circule à travers les procédés cabalistiques et patristiques.
Cf. Guillebert, H. de, *op. cit.*
151. Guillebert, H. de, « Les Revues », *R.I.S.S.* (occultiste), fév. 1931.
152. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, avril 1931 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 174.
153. La *R.I.S.S.* (occultiste) avait déjà fait remarquer en décembre 1929 : « (...) Quant à ses sarcasmes, menaces, suggestions et défis, M. Guénon s'abuse. Nous ne contesterons pas sa valeur, comme érudit, sur des sujets difficiles ; mais son autorité, à tout autre point de vue, cela fait rire. Nous essaierons toujours de tirer profit d'un renseignement qu'il nous donne ; nous n'avons pas de leçon à recevoir de lui. A notre heure, nous reprendrons une à une ses critiques, pour y répondre à notre gré. Plusieurs valent à peine qu'on s'y arrête » (p. 388).

en traitant ses contradicteurs d'incapables et d'ignorants, même si ces qualificatifs sont mérités, que la saine critique peut attaquer ou défendre une cause. On reste surpris de voir une pareille tactique, adoptée par un écrivain fort érudit, penseur souvent intéressant et profond, aidé par une équipe des meilleurs dont personne ici n'a suspecté la bonne foi ni discuté la valeur, mais dont, aussi, personne ne partage les conceptions cosmogoniques et n'accepte la façon d'interpréter les faits et les textes. A l'étage idéologique habité par cet écrivain, on doit cependant voir autre chose, dans les chroniques de la *R.I.S.S.*, que de simples personnalités. [154]

N'en déplaise à Guillebert des Essars, notre ami continuera à renchérir sur l'énigme Le Chartier & Cie, tout en se gardant bien de produire quelque pièce probante ou même de répondre aux questions précises qui lui sont posées :

Les questions que notre contradicteur nous pose sur un ton qu'il veut rendre impertinent ne nous embarrassent pas le moins du monde ; si nous n'y répondons pas dès maintenant, c'est qu'il ne nous convient pas d'être questionné par qui n'a aucune qualité pour le faire ; nous entendons être seul juge de ce que nous avons à dire et du moment opportun pour le dire. [155]

D'un autre côté, les « soupçons » de Guénon déteignaient sur Frémond qui décidait de lui emboîter le pas en réclamant une tactique de dénonciation :

Votre réponse à l'article du 1er mai [156] pour si embarrassante et comminatoire qu'elle soit à l'égard de M. Guillebert ne dépassera guère le cercle des lecteurs du *Voile d'Isis* et, en dehors des occultistes, sera-t-elle bien comprise ?
Mgr Jouin en aura-t-il même connaissance ? (...) Enfin si vos soupçons sont fondés, ils démontreraient que les occultistes de la *R.I.S.S.* sont « de mèche » avec les autres, et ce serait très important à dévoiler, au plus grand profit de la justice et de la vérité. [157]

Mais comme chacun sait, le moment de jeter cartes sur table ne devait jamais venir... puisque l'essentiel de la tactique gué-

154. Guillebert, H. de, « Bons et mauvais Procédés », *R.I.S.S.* (occultiste), mai 1931, p. 107, 112, 115.
155. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, juil. 1931 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 179.
156. Cf. n. 154 du présent chapitre.
157. *Lettre de O. de Frémond à Guénon*, 29 juillet 1931. Inédit.

nonienne consistait avant tout à jeter le doute, à entretenir les soupçons, de manière à miner la confiance et à détourner son public d'une référence documentaire et critique aussi prestigieuse que la *R.I.S.S.* Face à cette stratégie, pétrie de dissimulation sur le plan des personnes comme sur celui des idées, Guillebert des Essars avait quelque motif pour conclure sa rétrospective du numéro spécial du *Voile d'Isis* consacré à la cabale : « Il suffirait que chacun étalât sa documentation ou son argumentation. De leur comparaison naîtrait chez le lecteur, la décision ou le choix de l'une ou de l'autre. On n'en est pas encore là » [158].

Entre temps, le Père Anizan, collaborateur au *Rayonnement Intellectuel*, était qualifié de « cavalier seul » et placé « tout à fait sur les limites de l'ésotérisme » [159], tandis que la revue était l'objet d'attaques réitérées de la part de la *R.I.S.S.* C'est ainsi que Frémond était amené à signaler à notre ami que Charbonneau-Lassay se proposait d'aller voir lui-même [160] Mgr Jouin :

Je m'étais permis de l'engager à la démarche dès maintenant et je l'eusse préféré je vous l'avoue, et le lui dirai encore. Il importerait sans doute, sinon de soustraire Mgr Jouin à ces influences mal définies dont on parle — si elles existent réellement — il importerait de le mettre en garde contre l'entraînement critique d'une revue fondée, comme *La France Anti-maçonnique* de M. de la Rive, pour signaler et combattre les adversaires de la morale, de la religion partout, et dans la Société. *C'est là ce que j'ai tenté en ce qui vous concerne, cher Monsieur et ami, je n'y ai pas réussi.* Il y eut fallu un homme plus autorisé que moi, le fin Hoffet par exemple. Mais M. Charbonneau, avec son passé, sa science incontestable, son orthodoxie, me semble tout à fait désigner pour opérer, en ce qui le regarde en propre tout au moins, le revirement désirable.

158. Guillebert, H. de, « Les Revues », *R.I.S.S.* (occultiste), juin 1931, p. 139.
159. Guillebert, H. de, « Les Revues », *R.I.S.S.* (occultiste), avril 1931, p. 90.
Il y a lieu de signaler ici la constance de l'opposition marquée des autorités oblates face aux idées du Père Anizan relatives au Sacré-Cœur et, plus particulièrement, à sa façon d'établir une différence entre le « Sacré-Cœur » et « la personne de Jésus-Christ » et d'élargir le symbolisme du premier au détriment des fondements doctrinaux de la seconde. Cf. *Archives générales des Oblats de Marie Immaculée*, Rome. Inédit.
160. Il semble que Charbonneau-Lassay n'en fit rien : « Il n'a pas fait de démarche près de Mgr Jouin, il estime que pour le moment la position prise par le *Rayonnement Intellectuel* est suffisante. » *Lettre de O. de Frémond à Guénon*, 7 octobre 1931. Inédit.

Et ce revirement deviendrait peut-être, à la Revue, le point de départ d'une meilleure compréhension de son rôle comme aussi de son intérêt. (...) Pendant que vos travaux vous retiennent au Caire, j'aimerais à constater une sorte de pacification, une trève tout au moins, dans des polémiques où l'ennemi, notre ennemi commun, l'ennemi du genre humain seul, a quelque chose à gagner. [161]

Malgré la disparition de Guillebert des Essars annoncée dans la partie occultiste de la *R.I.S.S.* de décembre 1931, la polémique n'allait pas connaître de répit. En effet, Louis Bouillier, alias G. Mariani, collaborateur depuis mars 1930, allait poursuivre la tâche jusqu'à l'entrée en scène du jeune abbé Raymond Dulac en avril 1932. Mais ni l'un ni l'autre n'allaient être impressionnés par les sous-entendus de Guénon souhaitant que Guillebert des Essars « ait emporté dans la tombe son ténébreux secret » [162].

Polémique avec Louis Bouillier et l'abbé Raymond Dulac

Même si Guénon devait par ailleurs signaler plus particulièrement les nombreuses études documentaires et allusions de la *R.I.S.S.* à la personne et à l'œuvre du « magicien noir » Aleister Crowley, comme pour mieux prévenir son public contre ce type de dégénérescence et, d'autre part, juger l'apport des collaborateurs épisodiques de la partie occultiste tels A. Tarannes, J. Ravens, etc., comme il jugeait les *Trois lettres du P. Harald Richard s.j. sur l'occultisme contemporain* (1929), c'est-à-dire un «ramassis de racontars assez quelconques» [163], il n'en demeure pas moins que l'essentiel de sa critique devait aller à ceux qui s'offraient à lui donner la réplique. C'est ainsi que, dès janvier 1932, sous la plume de Louis Bouillier, alias G. Mariani, il sera rétorqué à Guénon au sujet de l'infaillibilité de ses idées traditionnelles...

Hélas ! mais tous les autres ésotéristes en disent autant ! Or, l'unicité de point de vue ne caractérise pas précisément les

161. *Lettre de O. de Frémond à Guénon,* 29 juillet 1931. Inédit. C'est nous qui soulignons.

162. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.,* fév. 1932 ; repris in *EFMC,* t. I, p. 189.

163. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.,* fév. 1930 ; repris in *EFMC,* t. I, p. 157.

écrivains en la matière [164]. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, les idées que M. Paul Le Cour [165] — le distingué philatlante — a sur la Tradition, ne sont pas parfaitement les mêmes que celle de son irritable condisciple — M. René Guénon. Pourquoi donc croire de préférence ce dernier sans pouvoir discuter les idées qu'il expose ?

Si je m'étais bien laissé dire qu'il fut évêque gnostique, j'ignorais encore que M. Guénon eût des prétentions à l'Infaillibilité... [166]

Comment donc, moi qui n'ai pas eu la fortune de relations intimes avec le Grand Maître du Temple, ni avec tel brahmane bengali, ni même avec tel cheik soufi pourrais-je reconnaître la Tradition que présente M. Guénon comme plus *indiscutable* qu'une autre ? Je ne puis, que le considérer comme une très élégante construction intellectuelle — dont les assises demeurent — jusqu'à ce qu'on ait bien voulu me fournir des preuves du contraire — étrangement douteuses. Non seulement je le puis, mais encore je le dois, *car je suis — moi aussi — en possession d'une Tradition,* et qui m'apporte des preuves intuitives, intellectuelles, sentimentales et même sensibles, dont elle autorise la discussion : c'est la Tradition catholique, qui ne se superpose pas très précisément à celle que présente M. Guénon. Et le point de vue de M. de Guillebert, le regretté collaborateur de la *R.I.S.S.* devait, je pense, être très semblable au mien. [167]

Par ailleurs, Mariani, qui inclinait « à voir dans la plupart des hétérodoxies, des productions sataniques dressées contre le

164. Guénon précisera à ce sujet : « [Le Dr. G. Mariani] fait confusion entre des... entités diverses, dont les activités plus ou moins extérieures n'eurent jamais aucun rapport entre elles, et dont certaines ont d'ailleurs cessé d'exister depuis fort longtemps. » Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.,* mars 1932 ; repris in *EFMC,* t. I, p. 192.

165. « (...) nous n'avons absolument rien à voir avec les pseudo-ésotéristes occidentaux, à quelque espèce qu'ils appartiennent ; cela, nous l'avons déjà dit maintes et maintes fois, et prétendre ou insinuer le contraire relève de la diffamation pure et simple ; le 'Dr G. Mariani' doit savoir à quelles conséquences celle-ci expose son auteur. » Guénon, R., *ibid.*

166. « (...)l'infaillibilité, qui n'appartient du reste jamais aux individus comme tels, mais seulement en tant qu'ils représentent la doctrine traditionnelle, est loin d'être une chose extraordinaire et exorbitante, si bien que, comme nous l'avons écrit dans quelqu'un de nos ouvrages, ce qui est étonnant n'est pas que le Pape soit infaillible, mais qu'il soit seul à l'être dans tout le monde occidental ». Guénon, R., *ibid.*

167. Mariani, G., « Les Revues », *R.I.S.S.* (occultiste), janv. 1932, p. 21-22.

catholicisme » [168], avait déjà donné à publier divers articles sur les questions occultes, comme par exemple cette importante série consacrée à *L'Islam et l'Occultisme*, dont Guénon se devra de reconnaître la qualité de la documentation, quoique dans son optique, « gâtée par des interprétations d'une révoltante partialité » [169].

Relevons, à titre d'exemple, quelques pertinentes remarques de G. Mariani sur le soufisme et la tradition universelle fournies à l'occasion des comptes rendus mitoyens du *Symbolisme de la Croix* de Guénon et de *L'Eloge du Vin* de Emile Dermenghem :

> (...) [Dermenghem] paraît incliner, en effet, à considérer le soufi normal comme un musulman orthodoxe, soumis au dogme et aux rites vulgaires, — sans nier cependant l'existence de « sectaires mystiques ». Je pense au contraire que ces derniers ont, au moins autant que les autres, droit au qualificatif de soufi. La différence me semble provenir du fait que M. Dermenghem, traduirait *soufi* par *mystique*, alors que je propose *illuminé*, entendant, avec Gobineau que le soufisme, comme l'illuminisme, se place *au-dessus* de toutes les formes religieuses, considérées comme locales et éphémères : il ne se pliera donc à celles-ci que par *Ketman* [170] ou politesse. Or il est évident, que dans ce sens, le soufi ne peut pas plus être sunnite que son frère l'illuminé ne peut être catholique. J'insiste longuement sur ce point, car, en ce qui concerne l'Occident surtout, il me paraît important. Les occultistes ont en effet une singulière tendance à considérer comme leurs tous nos mystiques ; et je ne sais quoi d'imprécis — tranchant avec la clarté du reste de l'étude, dans les pages que M. Dermenghem consacre à la question (44 et ss.) me ferait craindre qu'il ne soit attiré vers cette conception d'un *mysticisme* unique et supérieur à toutes les formes religieuses, A-t-il bien pris garde à ce qu'un tel état d'esprit a d'incompatible avec le catholicisme? [171].
> En ce qui concerne « l'unité essentielle » des Traditions religieuses nous l'admettons volontiers, mais dans le sens de toutes les religions — si elles sont bien issues d'une tradition commune, adamique ou noachique, — seule la catholique a gardé pur le dépôt primitif, éclairé d'ailleurs et complété par la révélation du Christ-Roi, alors que les autres l'ont laissé s'obscurcir, voire se détourner de son orientation primitive, pour le plus grand profit, et au besoin avec l'intervention du Roi du Monde.
> Il y aurait maintenant, pensons-nous, une Tradition blanche : la catholique, et une noire, qui embrasse les autres formes religieuses les plus élevées. Cette dernière, d'ailleurs, *par raison d'économie et de prudence, s'éloigne le moins possible de l'autre*. Qu'il y ait donc, dans la recherche de l'Unité Primordiale des religions une magnifique page d'apologétique à écrire, nous en tombons d'accord : mais ce doit être un chapitre d'apologétique *chrétienne*, et non pas une œuvre tendant à ravaler le catholicisme au rang des autres théologies — moins encore, à n'en faire que l'aspect occidental et éphémère d'une métaphysique supérieure et éternelle. [172]

Dans sa lettre du 7 octobre 1931, Frémond prenait soin de reproduire en entier le second paragraphe [173] comme pour mieux souligner la justesse d'une telle position dont il ne voulait pas douter qu'elle ne fût partagée par Guénon :

> Vous n'ignorez pas d'ailleurs que telle est aussi notre manière d'envisager les choses, à M. Charbonneau [-Lassay] et à moi, comme elle est celle de tout bon catholique, et je ne doute pas que vous ne soyez prêt à y souscrire vous-même cher Monsieur et ami.
> Il n'en reste pas moins qu'en vous opposant cette thèse, on vous fait passer pour un hérétique.
> J'estime donc que vous auriez le plus grand intérêt à déjouer pareille manœuvre, soit en démasquant vos agresseurs, soit en réfutant leurs calomnies. [174]

168. Mariani, G., « Au hasard des lectures », *R.I.S.S.* (occultiste), août 1931, p. 185.
169. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, juil. 1931 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 181.
170. En février 1932, G. Mariani précisera : « Un Européen ne peut traduire la chose que par hypocrisie, duplicité, fourberie. Qu'un Oriental ne l'entende pas ainsi, disons même, que le *Ketman ne soit pas un péché pour lui*, j'en suis, personnellement convaincu. Mais je ne pense pas que l'acclimatation d'une telle tournure d'esprit soit chez nous désirable : elle y deviendrait plus nocive encore qu'en Orient. Or, qu'on ne s'y trompe pas, le *Ketman* est *indissolublement lié à tout occultisme*. Sans répéter les preuves que j'en ai donné ailleurs (a), je ferai seulement remarquer que toute doctrine secrète le suppose ». Mariani, G., « Les Poisons de l'Orient », *R.I.S.S.* (occultiste), fév. 1932, p. 29.
(a) cf. Série d'articles consacrés à « L'Islam et l'Occultisme », *R.I.S.S.* (occultiste), 1931.

171. Mariani, G., « Au hasard des lectures », *op. cit.*, n. 2.
172. *Ibid.*, p. 187. C'est nous qui soulignons.
173. « En ce qui concerne (...) Roi du Monde ».
174. *Lettre de O. de Frémond à Guénon*, 7 octobre 1931. Inédit. La transcription de la correspondance Frémond/Guénon fait défaut pour la période allant du 8 octobre 1931 au 5 octobre 1932. Nous ignorons donc si la réponse de Guénon fut jugée satisfaisante ou si même il y eut réponse à cette délicate question.

Il semble bien que Guénon n'y vit aucun intérêt... sauf celui de contourner à nouveau le fond du problème. Face aux éloges (mitigés) de Mariani [175] à propos des *Considérations sur le Christ de l'Eglise intérieure* (1930) — considérations dues à la plume d'un disciple de Sédir [176], Gabriel Huan, et perçues comme « merveilleusement appropriée[s] à permettre aux catholiques de comprendre la façon de penser des occultistes christiques, et, *surtout*, à conduire sans heurt, ceux-ci vers le catholicisme, par des chemins dans lesquels ils ne se sentent pas dépaysés » — face à son rappel du « tour de force remarquable » [177] que constitue *Le conflit des métaphysiques* [178] démontrant l'incompatibilité de *L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta* et le dogme catholique, et son analyse impartiale des travaux du Maçon Oswald Wirth, nous voyons plutôt Guénon s'attacher à proclamer : « décidément, c'est bien 'l'union sacrée pour la défense de l'Occident', et les prétendus antimaçons ne sont en réalité que des 'anti-orientaux' ; nous nous en doutions depuis fort longtemps, mais nous ne pouvons que leur savoir gré de nous le montrer avec une telle évidence » [179].

Ce qui amènera Mariani à faire un procès d'intention à l'occultisme en publiant un long commentaire des principes métaphysiques orientaux, inspiré des notes du regretté Guillebert des Essars et intitulé *Les Poisons de l'Orient* (février 1932). Le critique de la *R.I.S.S.* est ici amené à déduire que si « *Tout est Dieu* (...) *rien n'est Dieu* ». Pour Mariani, qui juge spécieuse la différence que certains cherchent à établir entre les notions de « panthéisme » et de « panenthéisme » [180], « *le panthéisme*

175. Mariani, G., « Au hasard des lectures », *R.I.S.S.* ,occultiste), juin 1931, p. 147-149.

176. « Sédir, chez qui tout n'était pas sans tache, a fini par grouper une bande de braves illuminés — dont il vivait certes — mais qu'il orienta vers une active charité. » Mariani, G., « Lumières suspectes », *R.I.S.S.* (occultiste), 1er nov. 1931, p. 231.

177. Mariani, G., « Les Revues », *R.I.S.S.* (occultiste), janv. 1932, p. 23.

178. Huan, G., « Orient et Occident ou le conflit des métaphysiques », *Psyché*, oct. 1931, p. 286-297. Cf. aussi compte rendu de Guénon, in *V.I.*, janv. 1932 ; repris in *CR*, p. 122.

179. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, mars 1932 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 192.

180. Cf. Mariani, G., « *Le Principe unique* de M. Sakurazawa », *R.I.S.S.* (occultiste), oct. 1931, p. 220.

A ce sujet, J.-A. Cuttat précisera plus tard : « Nous évitons le terme dépréciatif de *panthéisme* (= 'tout est Dieu'), parce que l'Orient n'ignore point la transcendance divine et ne déifie nullement la nature

rejoint donc ici l'athéisme car il est la négation d'un Dieu personnel » et entraîne chez l'adepte, une neutralisation de « la répulsion pour le mal ». Cette même doctrine, Mariani croit la retrouver dans le taoïsme, le vêdântisme, le *mahayana* bouddhiste, le soufisme comme d'ailleurs dans la théosophie [181] et la Maçonnerie. En ce qui concerne le rapport de Dieu aux créatures, il prend appui sur l'*Essai de Métaphysique Thomiste* (1927) du Père Georges Webert o.p., afin de préciser que si la Cause première est « *à la fois immanente et transcendante* », ces deux termes ne sont antinomiques que dans l'expression : « *ils ne signifient pas que Dieu est en même temps en dedans et en dehors des créatures* (ce que soutiennent précisément les *panenthéistes*) » mais que les plus humbles corps physiques, comme les esprits à l'intelligence la plus lucide, doivent être non seulement « *créés* » à l'origine mais toujours « soutenus » et « conservés ».

Que conclure de tout cela ? s'interroge Mariani. D'une part, « qu'il faut se défier de la rigueur des termes et des *lapsus* possibles des auteurs » ; d'autre part, « que notre intelligence choppe devant l'Inconnaissable » :

> (...) nous tenons, ici encore, les deux bouts de la chaîne : l'un est l'éternelle cloison qui sépare Dieu de la *créature* ; — l'autre est au contraire la nécessité où est toute *créature* d'être continuellement *soutenue* par la Substance Première. Ces deux bouts, nous sommes impuissants à les réunir ; il faut d'abord faire acte d'humilité, puis réfléchir. L'Esprit du Mal n'a aucun intérêt à proposer à l'intelligence des philosophes et des théologiens des erreurs manifestes : il doit, en effet, toujours craindre, en pareil cas de se heurter à la raison. Il est à la fois beaucoup plus facile et moins risqué à cet excellent logicien,

comme telle. Il s'agit en réalité, d'un *panenthéisme* (= 'tout est en Dieu') qui, au lieu de déboucher sur le Dieu personnel comme fait le monothéisme, culmine dans ce que Rudolf Otto appelle le 'théopanthéisme' (= 'Dieu est tout', Il est la seule Réalité).

On appelle parfois 'supra-personnelle' la Divinité du théopantisme, tel que le Brahma védantin ou Allâh du soufisme plotinisant ; mais elle est bien, en réalité, *im*personnelle, dès lors qu'une Personne absolument solitaire, dépourvue de tout 'espace inter-subjectif', se résout forcément en une unité indifférenciée. Appliqué au Dieu du monothéisme, l'adjectif 'supra-personnel' est aussi contradictoire que 'super-absolu'». Cuttat, J.-A., *La rencontre des religions*, p. 26, n. 4.

181. « C'est-à-dire *théosophes* dans le sens où on l'entendait avant que la 'colonelle' H.P. Blavatsky n'eût constitué la Société de Théosophie — dans le sens, où l'entend par exemple M. Guénon. Ces théosophes là sont aussi des hérétiques, mais ce sont souvent aussi de savants philo-

de proposer seulement des *demi-erreurs* [182] ; soit qu'il joue sur les mots — ainsi pour le problème du mal — soit surtout qu'il insiste sur tel « accident » de la vérité au détriment d'elle-même : ce qu'il fait pour le cas qui nous occupe. Tandis, en effet, que le théologien orthodoxe s'appesantit sur « le premier bout de la chaîne », n'attirant l'attention du « fidèle moyen » que sur ce point, l'occultiste s'attache presqu'exclusivement au second, jusque là « l'occultard » — je veux dire le lecteur ordinaire des Papus et des Eliphas Levy — se déclare résolument panthéiste — (quand il a du moins assez de culture pour connaître le sens de ce terme). Tout ceci, dira-t-on, n'a guère d'importance, il ne s'agit *que de nuances.*
Je m'empresse de le répéter, c'est un procès de tendance que je fais — ici du moins — à l'occultisme. *Car les résultats qui découlent de ces tendances sont capitaux.* L'orthodoxe en effet, se lamentant dans la considération de l'abîme qui le sépare de Dieu, s'efforcera, *humblement,* de le combler par ses efforts tandis qu'il espérera surtout en la *charité* de Dieu se penchant vers lui. L'occultiste au contraire, s'exaltant dans la considération de sa prétendue identité de substance avec Dieu, *se perdra dans l'orgueil* — le roi des péchés. (...) Et les conséquences, nous les avons vues au cours de cet exposé : c'est cette forme d'orgueil selon laquelle celui qui est parvenu à s'« *identifier* » avec Dieu, est au-dessus des lois ordinaires, est *par delà le bien et le mal,* c'est le mépris pour le pauvre être qui ne dispose que de la foi et de l'amour « du charbonnier », l'homme ne parvenant, après la mort, qu'à la contemplation de Dieu qu'il a pu concevoir ici-bas. C'est *l'anti-thèse de la charité.* En somme, partant chacun de la considération d'une extrémité différente d'une même vérité métaphysique, le catholicisme aboutit à une morale d'Amour ; l'occultisme à une morale d'orgueil. [183]

Et Mariani d'achever son réquisitoirée sur des considérations jugées plus « terre à terre » inspirées d'une angoissante prophétie de celui « qui joignait à une profonde connaissance scientifique et expérimentale de l'âme musulmane les lumières que donne la sainteté », le Père Charles de Foucauld :

sophes. Ils n'en sont d'ailleurs que plus dangereux. » Mariani, G., « Les Poisons de l'Orient », *R.I.S.S.* (occultiste), fév. 1932, p. 31, n. 1.
182. Mariani précise : « On constate en outre la merveilleuse application du *Ketman* qui en découle : 'Voyez, dit-on, à l'hésitant : 'notre doctrine n'est au fond que celle que soutiennent les représentants les plus qualifiés de votre Foi.' » Mariani, G., « Les Poisons de l'Orient », *R.I.S.S.* (occultiste), fév. 1932, p. 13, n. 2.
183. *Ibid.*, p. 33-34.

(...) un jour viendrait où une prétendue élite musulmane, gonflée d'une fausse science occidentale, soulèverait contre nous des masses orientales au nom d'une foi à laquelle elle-même ne croirait plus. [184]

En définitive, pour le critique de la *R.I.S.S.* « il ressort de tout cela qu'il n'y a de salut pour l'Occident que dans le retour à l'idée de chrétienté » ou, tout au moins, dans une fidélité à l'Eglise :

On ne pourrait quoi qu'il en soit, trop élargir l'ancien cadre. La chrétienté est une chose et la catholicité une autre : la première est au service de la seconde et on peut la considérer comme son rempart. (...) En tout cas, il faut courir au plus pressé. Et le plus pressé c'est d'abord de nous serrer autour du vicaire de Jésus-Christ, le seul roc inébranlable. (...) Quoi qu'il en soit, n'oublions pas que tout ce qu'il y a de spirituel dans la civilisation occidentale, et même cette civilisation tout court, parce qu'essentiellement chrétienne, reposent plus que jamais sur Pierre, sur l'Evangile et sur l'Eglise. [185]

C'est ainsi que prend fin la collaboration du jeune Louis Bouillier, alias G. Mariani, dorénavant attelé à la préparation du sévère concours du Contrôle de la Marine. Il fera un bref retour, en janvier 1933, sous la signature de Th. Oïdipos. Ses propos amèneront de nouveau Guénon à relever « l'infâme calomnie qui consiste à nous présenter comme un 'occultiste', nous qui sommes, et pour cause, *le seul* que redoutent les occultistes ! » [186].

Déjà, dans son numéro de février 1932, la partie occultiste de la *R.I.S.S.* reproduisait sous le titre *Les Grands serviteurs intellectuels » occultes ou une esquisse des positions de M. René Guénon,* une note parue dans les *Nouvelles critiques d'ordre* (annexe des *Cahiers de l'ordre* de l'abbé Duperron) rappelant les affiliations maçonniques de notre ami, de même que sa collaboration parallèle à *Regnabit* et au *Voile d'Isis* où, « non content d'écrire des articles documentés mais condamnables quant au dogme catholique, il fait la critique des livres et revues, et (...) ne ménage pas ses sarcasmes d'idées et de principes à des écrits catholiques orthodoxes ». De plus, une allusion sans fonde-

184. *Ibid.*, p. 35.
185. *Ibid.*, p. 36-37.
186. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, mars 1933 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 217.

ment à ses nombreux voyages en Inde et en Egypte au sujet desquels chacun s'interrogeait : « pour le compte de qui et avec quels appuis » ? — une allusion d'ailleurs rectifiée au moyen des *Précisions* apportées dans la partie occultiste de la *R.I.S.S.* de mars 1932 — allait être reçue par Guénon comme une « note policière de la plus basse catégorie ». Un Guénon qui prendra la peine de rappeler qu'il n'est le « serviteur » de personne :

> (...) nous ne demandons rien à qui que ce soit, nous ne travaillons « pour le compte » de personne, et nous nous passons de tout « appui ». [187]

Entre temps, l'abbé Raymond Dulac, Docteur en théologie au service de la *R.I.S.S.* depuis 1928, poursuit l'analyse des périodiques maçonnico-occultistes. C'est ainsi qu'en avril 1932 [188], il relève les « ingénieuses accommodations » et la « mystérieuse sympathie » de Guénon à propos d'un article consacré au *Symbolisme du théâtre* (février 1932) et commente comme suit le numéro spécial du *Voile d'Isis* consacré à *L'Hermétisme* (avril 1932) :

> Nous souhaitons nous tromper, mais nous craignons que ces rapprochements de symboles ou de croyances, tirés de religions diverses n'aboutissent à cette « super-religion » rêvée par M. Bédarride, Me Mary White et M. [Jollivet-] Castelot. Or, en dehors d'une « tradition » dont il ne nous a jamais indiqué les garants, quel critère M. Guénon donne-t-il pour distinguer une agréable fantaisie d'une adaptation véritable ? (...) M. Guénon [189] ferait bien de prouver qu'à l'époque où fut introduite la pratique du « mois de Marie », le souvenir de Maïa était assez vif pour qu'on ait pensé à lui substituer la dévotion à Maria. En tout cas puisqu'il incline à la Phonétique, nous dirons tout bas à M. Guénon que nous sommes un peu inquiets de la résonnance de son nom, qui pourrait bien être une contraction de Guénon, dérivé de Géhenne.
> Cette dénomination infernale nous rendra encore plus attentifs aux assimilations de M. Guénon. Il y a plusieurs façons de

187. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, mai 1932 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 197.
188. Dulac, R., « Revue des revues », *R.I.S.S.* (occultiste), avril 1932, p. 80-81.
189. Guénon, R., « Hermès », *V.I.*, avril 1932 ; repris in *FTCC*, p. 128-137.

> servir le Maître du Monde et l'orientalisme aussi peut porter pierre. [190]

Devant cette diatribe, Guénon tint à rappeler une fois de plus (*sic*) que *Le Voile d'Isis* n'est nullement une « revue occultiste » et, de préciser :

> (...) nous n'avons pas la moindre sympathie pour les modernes tentatives de constitution d'une « religion universelle ». Ce que nous affirmons au contraire, c'est que la Tradition une existe depuis l'origine du monde, et c'est là ce que tendent à montrer les rapprochements quand ils gênent certains, alors qu'elles ne s'y opposent pas dans le sens contraire... Quant aux « critères » et aux « garants » de la Tradition, ce sont là des choses dont nous n'éprouvons nullement le besoin d'instruire ces Messieurs ; ce n'est pas à eux que s'adresse notre enseignement ! (...) Enfin, ajoutons une dernière observation : les Occidentaux ont un diable qui est bien à eux et que personne ne leur envie ; qu'ils s'arrangent avec lui comme ils veulent ou comme ils peuvent, mais qu'ils s'abstiennent de nous mêler à des histoires qui ne nous concernent en rien : *Lakum Dînukum wa liya dînî* [191] ! [192]

Par la suite, l'abbé Dulac devait plus spécialement s'attacher à dénoncer les notions guénoniennes d'ésotérisme, de tradition et d'initiation, et à requérir des preuves de cette « Tradition antérieure à toutes les formes religieuses particulières » [193] ; en vain, puisqu'il lui sera rétorqué :

> (...) que penser des prétentions de ce personnage qui non seulement « demande des preuves » (autant vaudrait entreprendre de prouver l'existence de la lumière à un aveugle), mais « attend qu'on lui désigne le contenu et les dépositaires de la Tradition » ? Pour qui nous prend-t-il donc ? Nous ne sommes ni un espion ni un traître, et nous n'entendons en aucune façon nous faire l'auxiliaire des vilaines besognes de ces Messieurs ;

190. Dulac, R., « Revue des revues », *R.I.S.S.* (occultiste), mai 1932, p. 95-96.
191. A vous votre religion et à moi la mienne (ou encore : à chacun sa religion).
192. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, juil. 1932 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 203.
193. Dulac, R., « Revue des revues », *R.I.S.S.* (occultiste), juil.-sept. 1932, p. 149.

au surplus, ce n'est point pour les profanes de cette sorte que nous écrivons ! [194]

Cette condescendance spécieuse ne devait pas empêcher l'abbé Dulac [195] de prendre la défense de Guénon en marquant son dégoût envers un article diffamatoire du *Bulletin des polaires* ; ce dont Guénon lui saura gré, avant de s'employer à contourner d'un trait de plume l'à-propos d'*Occultisme et Mysticisme* (décembre 1932) [196] réaffirmant, au lendemain de la mort de Mgr Jouin, l'orientation et les objectifs de la partie occultiste

194. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, déc. 1932 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 209-210.

195. Dulac, R., « Revue des idées », *R.I.S.S.* (occultiste), oct. 1932, p. 172.

196. Au lendemain de la mort de Mgr Jouin, l'abbé Raymond Dulac rappela l'objet de la partie occultiste de la *R.I.S.S.* dans l'esprit même de son fondateur : « Le premier soin de la revue rose doit donc être, pour détruire l'erreur opposée, d'opérer ce triage spirituel, ce discernement d'idées, cette distinction de domaine : à la science ce qui peut être connu par des raisons évidentes, à la foi ce qui est tenu par un argument d'autorité ; à l'esprit de connaître, à la volonté de commander, à l'appétit de s'émouvoir.

C'est dire que nous ne rejetons pas d'emblée l'occulte.

Nous commençons par examiner les faits, les témoignages, les titres de traditions. La réalité du fait admise, nous recherchons la cause, évitant soigneusement deux excès : celui d'attribuer le merveilleux à l'imposture et celui de l'attribuer de suite à un principe surnaturel.

Nous repoussons donc l'explication universelle par le charlatan et par le diable et nous soumettons à une observation positive tous les faits occultes, d'où qu'ils soient tirés : de l'astrologie, de l'alchimie, de la métaphysique. Ce que ces disciplines et d'autres analogues proposent de vrai ou de vraisemblable sera favorablement accueilli et ajouté au grand trésor de la vérité catholique. Ce qui restera mystérieux ne sera point rejeté comme tel — ni d'ailleurs recherché comme tel : seulement il sera jugé par analogie avec les principes des vérités déjà acquises. Rien de ce qui touchera au vrai ne nous laissera indifférents dans l'ordre religieux et dans l'ordre profane. Disons plus : nous voudrions être ouverts non seulement au vrai, mais aussi à ce que, faute de mot meilleur, nous appellerons : l'harmonieux. L'accueil fait par l'Eglise dans les expressions de son art ou de sa prière à des symboles, des traditions qui ou bien n'ont pas de rapport avec le vrai ou bien se trouvent en opposition avec une vérité inférieure (nous pensons, en particulier, aux récits apocryphes et aux zoologies légendaires), nous dispose à une curiosité infinie.

Il serait inexact de parler, à ce propos, d'ésotérisme catholique : il n'y a pas, il ne peut y avoir d'ésotérisme catholique. Face à ses juges, Jésus, sans être contredit a pu affirmer : 'J'ai parlé ouvertement au monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où tous les Juifs s'assemblent et je n'ai rien dit de secret.'

Mais, ailleurs, Il parlait de vérités cachées aux 'sages' et révélées aux petits. Il cachait aux mauvais, sous le voile des paraboles, des enseignements qu'Il découvrait ensuite aux disciples fidèles. Cette distinction n'introduisait pas, à l'intérieur de son Eglise, une double catégorie de croyants, mais elle séparait cette Eglise de la congrégation des pécheurs. Si, dans l'Eglise elle-même, il y eut, bien souvent, des cas d'illuminations supérieures, ces faveurs n'introduisaient *pas tant une connaissance de choses cachées, qu'une connaissance cachée de choses communes*. Jamais, en tout cas, l'un de ces initiés n'aurait adressé à qui l'aurait questionné de bonne foi, la réponse que faisait naguère à une modeste question de nous, M. René Guénon : 'Quant aux critères et aux garants de la Tradition, ce sont là des choses dont nous n'éprouvons nullement le besoin d'instruire ces Messieurs ; ce n'est pas à eux que s'adresse notre enseignement'. C'est, au contraire, une doctrine commune dans l'Eglise que les voies mystiques sont ouvertes à tous les baptisés et le baptême offert à tout homme : aucune 'qualification' du corps ni de l'âme ne sont requises pour ouvrir le livre aux sept sceaux. » Dulac, R., « Notre Programme : Occultisme et Mysticisme », *R.I.S.S.* (occultiste), déc. 1932, p. 211-212. C'est nous qui soulignons.

« I. Notre critique des faits et des théories devra toujours être complétée par un exposé correspondant de la doctrine catholique.
A l'occultisme et à tous les ésotérismes nous opposons les vrais secrets de la Mystique chrétienne.
II. Avant tout tu distingueras les faits dits occultes de l'explication de ces faits.
III. Les faits et les traditions devront être d'abord contrôlés suivant les lois de la critique historique.
IV. Les faits reconnus authentiques devront être expliqués, autant qu'il est possible, par des raisons et des causes de l'ordre naturel, soit physique, soit métaphysique.
V. Nous croyons très fermement que beaucoup de faits occultes ne s'expliquent que par des causes d'ordre préternaturel, spécialement par l'influence des bons ou des mauvais anges.
VI. Ce qui ne peut être prouvé comme vrai, peut être admis comme vraisemblable, dans la mesure de son accord avec les principes de sciences supérieures, spécialement la Métaphysique et la Théologie.
VII. Nous prétendons à être ouverts non seulement au vrai, mais aussi à l'harmonieux, c'est-à-dire à tout ce qui peut donner un juste motif et un noble plaisir à tout bon sentiment de l'homme.
Nous accueillons, dans cet esprit, toutes les traditions, analogies, correspondances, qui ne se recommandent que par leur forme belle. »

« Notre méthode », *R.I.S.S.* (occultiste), janv. 1933, p. 1.

197. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, avril 1933 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 220.

de la *R.I.S.S.* La réponse de notre ami se résume en deux mots :

(...) les mystiques ne sont nullement des initiés, et leur « voie » ne nous concerne en aucune façon (...) pas plus d'ailleurs que celle des occultistes, si tant est que ces derniers en aient une. [197]

D'ailleurs, à la suite de propos relatifs à *L'unité des Sociétés Secrètes* (février 1933), notre ami, marquant son « intransigeance absolue », rappelait à l'intention de l'abbé Dulac « que les véritables organisations initiatiques ne sont ni des 'sectes' ni des 'groupes', ni même des 'sociétés' » [198] — sans toutefois discerner aucune contradiction à ponctuer les propos de l'abbé [199] relatifs aux liens symboliques de Janus et de saint Pierre d'un alarmant verdict qui frise quelque peu le ridicule...

> En tout cas, nous tenons à l'avertir charitablement qu'il a touché à un sujet défendu : celui du « pouvoir des clefs », que, dans son ignorance, il déclare « absolument propre au christianisme » ; ne sait-il donc pas qu'il a été décidé naguère, en très haut lieu, qu'il fallait faire le plus complet silence sur cette question essentiellement « hermétique » et... plus que dangereuse ? [200]

Avant la suspension [201] de la partie occultiste de la *R.I.S.S.* en juin 1933, l'abbé Dulac allait à nouveau se réserver la charge de dénoncer le formalisme excessif — « qui mécanise et avilit le spirituel » [202] — des trois principales conditions de l'initiation [203] et, fort pertinemment, de mettre en question la notion

198. *Ibid.*

199. Dulac, R., « Les Superstitions de Janvier », *R.I.S.S.* (judéo-maçonnique), fév. 1933.

200. Guénon, R., « Revue des revues », *V.I.*, avril 1933 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 221.

Des propos alarmants qui peuvent s'éclairer à la lumière d'un extrait de la *Lettre de Guénon adressée à M. Hillel*, le 2 juin 1929 : « Le pouvoir auquel je fais allusion est en effet en rapport très direct avec la 'science de l'*Aum*' ; d'autre part, on peut dire aussi que, au moins en un certain sens, il s'identifie avec le 'pouvoir des clefs' qu'exprime dans le langage hermétique la formule *coagula solve* (où apparaissent également les deux aspects opposés). » Inédit.

201. « (...) A Paris, j'ai appris que la Partie Occultiste de la *R.I.S.S.* avait cessé de paraître. (...) il m'est revenu enfin que cette crise intérieure était dirigée contre les anciens amis de Mgr Jouin et, en particulier, l'abbé Raymond Dulac ». *Lettre de O. de Frémond à Guénon*, 8 juin 1933. Inédit.

202. Dulac, R., « Revue des idées », *R.I.S.S.* (occultiste), janv. 1933, p. 28.

203. « (...) l'initiation implique trois conditions qui se présentent en mode successif, et qu'on pourrait faire correspondre respectivement aux trois termes de 'potentialité', de 'virtualité' et 'd'actualité' : 1° la 'qualification', constituée par certaines possibilités inhérentes à la nature propre de l'individu, et qui sont la *materia prima* sur laquelle le travail initiatique devra s'effectuer ; 2° la transmission, par le moyen du rattachement à une organisation traditionnelle, d'une influence spirituelle donnant à l'être l''illumination' qui lui permettra d'ordonner et de développer ces possibilités qu'il porte en lui ; 3° le travail intérieur par lequel, avec le secours d''adjuvants' ou de 'supports' extérieurs s'il y a lieu et surtout dans les premiers stades, ce développement sera réalisé graduellement, faisant passer l'être, d'échelon en échelon, à travers les différents degrés de la hiérarchie initiatique, pour le conduire au but final de la 'Délivrance' ou de l''Identité Suprême'». Guénon, R., « Les conditions de l'initiation », *V.I.*, oct. 1932 ; repris in *AI*, p. 34.

même de « contre-initiation » créée de toute pièce par Guénon mais où notre ami « omet de traiter la partie principale de son sujet : *la nature exacte de ce renversement*, en quoi il fait consister le 'Satanisme' » [204]. Les dernières lignes de critique de la *R.I.S.S.* pour qui il y a deux grands types de renversement : « mettre en bas ce qui est en haut, mais aussi... mettre en haut ce qui est en bas : humaniser le divin et... diviniser l'humain » [205], se résumeront donc en un verdict appliquant à Guénon — textes à l'appui — les critères de la plus ancienne subversion :

> « Vous serez semblables à des dieux » disait le serpent à Eve. L'on peut vouloir se rendre semblable à Dieu :
> 1° par la prétention d'une science parfaite
> 2° par l'attribution d'une indépendance de la volonté

204. Dulac, R., « Revue des idées », *R.I.S.S.* (occultiste), mars 1933, p. 94. Guénon ne cherchera jamais à préciser davantage ce qu'il entend par « satanisme ». Déjà à l'époque de *L'Erreur Spirite*, tout en consacrant plus de vingt-cinq pages à « la question du Satanisme », il s'était limité à le caractériser comme « le contrepied des doctrines orthodoxes (...) le renversement de l'ordre normal (...) l'inversion délibérée des symboles et des formules rituelles ». Au sujet du « satanisme inconscient » il précisait : « (...) pour éviter toute erreur, disons d'abord qu'un satanisme de ce genre peut être purement mental et théorique, sans impliquer aucune tentative d'entrer en relation avec des entités quelconques, dont, dans bien des cas, il n'envisage même pas l'existence. C'est en ce sens qu'on peut, par exemple, regarder comme satanique, dans une certaine mesure, toute théorie qui défigure notablement l'idée de la Divinité ; et il faudrait ici placer au premier rang les conceptions d'un Dieu qui évolue et celles d'un Dieu limité ; d'ailleurs, les unes ne sont qu'un cas particulier des autres, car, pour supposer qu'un être peut évoluer il faut évidemment le concevoir comme limité ; nous disons un être, car Dieu, dans ces conditions, n'est pas l'être universel, mais un être particulier et individuel, et cela ne va guère sans un certain 'pluralisme' où l'Etre, au sens métaphysique, ne saurait trouver place ». cf. *ES*, p. 305-308.

205. Dulac, R., *op. cit.*

3° par la confiance d'une immutabilité, exempte d'illusion et de chute. [206]

Dorénavant, Guénon allait poursuivre en une longue série d'articles réunis pour une part dans *Aperçus sur l'Initiation* (1946) et d'autre part dans *Initiation et Réalisation Spirituelle* (1952), le développement de ce que Noële Maurice-Denis Boulet qualifiera en 1962 de « théorie guénonienne de l'initiation », dont le caractère lui paraît spécifiquement islamique [207] quoique inspirée des milieux occultistes et maçonniques [208].

Ce qui explique sans doute que, parallèlement à la suspension de la partie occultiste de la *R.I.S.S.* en 1933 et à l'extinction définitive de la revue en 1939, l'ensemble de la critique catholique se soit désintéressée d'une question qui, à plus d'un titre, débordait ses frontières.

POLÉMIQUE AVEC ALBERT FRANK-DUQUESNE

Il faudra attendre la parution du numéro spécial des *Etudes carmélitaines* consacré à *Satan* (1948) et incluant la collaboration exceptionnelle [209] de cet « aventurier de l'Esprit » [210] — fils soumis à l'Eglise de Rome depuis 1940, Albert Frank-Duquesne — avec ses *Réflexions sur Satan en marge de la tradition judéo-chrétienne* [211], pour que la polémique se ranime comme au temps de la *R.I.S.S.* mais cette fois avec encore plus d'acuité. En effet, il faut accorder à Frank-Duquesne le crédit de parler quelque peu en connaissance de cause, lui qui avait frayé avec les milieux les plus hétéroclites et s'était vu reçu et consacré dans le cadre de diverses obédiences.

Quelques mois auparavant, Guénon avait déjà eu l'occasion, lors de la parution du premier numéro des *Cahiers du symbolisme chrétien* (juin-juillet 1948), de signaler leur tendance à « brouiller » les idées « en confondant l'ésotérisme authentique avec ses contrefaçons et ses déformations les plus suspectes » et de relever à son endroit une allusion « imprévue » de Frank-Duquesne [212] :

> Un autre [collaborateur] a éprouvé le besoin de s'en prendre à nous et, tout en nous adressant par ailleurs beaucoup d'éloges, de nous attribuer « une attitude spirituelle aux antipodes de l'esprit chrétien » ; comme notre attitude est en réalité strictement et exclusivement traditionnelle, nous devrions, en bonne logique, conclure de là que l'esprit chrétien lui-même est anti-traditionnel ; mais nous en avons heureusement une meilleure opinion, et nous pouvons assurer l'auteur d'une telle « sortie » imprévue que nous ne sommes « aux antipodes » que du seul esprit moderne, ce qui n'est certes pas la même chose, et que nous avons conscience d'être au contraire en parfait accord avec toutes les traditions orthodoxes sans exception, y compris le Christianisme ! [213]

206. *Ibid.* Au sujet du dernier point, Guénon précisera quelque deux ans plus tard : « (...) il semble bien que l'idée de 'chute' proprement dite ne puisse pas exister sans être liée à celle de 'péché' laquelle est quelque chose de très spécial, qui ne se rencontre guère en dehors de la forme judéo-chrétienne ». *Lettre de Guénon à M. Hillel*, 12 mai 1935. Inédit.

207. Par référence à la séparation radicale de l'exotérisme et de l'ésotérisme, effective en Islam, mais qui ne saurait s'appliquer au christianisme.

Cf. Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.*, n° 80, p. 65-66.

208. Quant à l'opposition « initiation/mysticisme » — une constante depuis l'époque de *La Gnose* — Noële Maurice-Denis Boulet jugera que Guénon ne la « devait probablement qu'à lui-même. Cette opposition ne pouvait pas en tous cas provenir des Orientaux à qui d'après ses propres dires [Guénon], il manquerait un des deux termes, celui de mysticisme. Le sens qu'il donne à ce mot, il le doit, nous l'avons dit, à la littérature anti-catholique du XIXème siècle et, je crois, à une expérience juvénile négative ou fâcheuse. Ainsi, rien d'oriental en ce malheureux parallèle qui n'est, à l'origine, qu'une idée maçonnique vulgaire à laquelle il eut le tort de rester fidèle jusqu'à la fin ». Maurice-Denis Boulet, N., *ibid.*, p. 66-67.

Robert Amadou précisera pour sa part : « La théorie guénonienne de l'initiation manifeste une haute originalité en combinant des éléments hétéroclites, puisqu'ils proviennent d'une part de la théologie thomiste du sacrement de l'ordre, d'autre part de la magie selon Papus, de troisième part, du concept islamique de *baraka*. » *Lettre de Robert Amadou adressée au Directeur...*, 2 juillet 1971, reproduite in *E.T.*, mars-juin 1971, p. 127, n. 2.

209. Albert Frank-Duquesne était considéré comme « l'enfant terrible » de la revue depuis la parution d'un précédent article : « Joie de Jésus-Christ » (1947, n° 2). *Lettre du Père Elisée de la Trinité o.c.d. à l'auteur*, 27 mars 1974. Inédit.

210. Windal, F., « Un aventurier de l'Esprit : Albert Frank-Duquesne », in Lelotte, F. s.j. (coll. dirigée par) *Convertis du XXème siècle*, t. IV, p. 231.

211. « Je me rappelle qu'on disait qu'il y avait là-dedans à boire et à manger, dans le sens de choses vraies, choses incontrôlables, choses paraissant inacceptables. » *Lettre du Père Elisée de la Trinité o.c.d. à l'auteur*, 27 mars 1974. Inédit.

212. Frank-Duquesne, A., « Symbolisme mystique du sanctuaire chrétien », *Cahiers du symbolisme chrétien*, juin-juil. 1948, p. 21-24.

213. Guénon, R., « Revue des revues », *E.T.*, sept. 1948, p. 279.

Il est alors aisé de comprendre que Guénon se soit fait un devoir de commenter longuement les *Réflexions sur Satan en marge de la tradition judéo-chrétienne* insérées dans un ensemble d'articles totalisant 666 pages. En effet, si d'une part Guénon [214] se réjouit de cette livraison spéciale des *Etudes carmélitaines* consacrée à *Satan*, qui se situe à l'encontre même de la « tendance de plus en plus prononcée à 'minimiser' ce sujet ou même à le passer entièrement sous silence », d'autre part, il ne peut s'empêcher de déplorer dans les articles à caractère historique et exégétique « une influence assez marquée de certaines idées modernes ». Au premier chef, il ne peut accepter chez Frank-Duquesne l'accent mis sur l'ambivalence des symboles...) par exemple : le serpent) et le presse de choisir « entre l'ésotérisme authentique et ses contrefaçons plus ou moins grossières ».

Frank-Duquesne pouvait difficilement rester passif devant une telle outrecuidance tendant à légitimer le blason de son interlocuteur. C'est ainsi qu'il décide de lui adresser — avec copie à une cinquantaine d'amis — une lettre de huit grandes pages dactylographiées, qui, au dire de Guénon, « n'est d'un bout à l'autre qu'un tissu d'injures d'une inconcevable grossièreté ». Quelques extraits seront pris et commentés par notre ami dans les *Etudes traditionnelles* de juin 1949. Tout en étant bien conscient de la partialité [215] méthodologique, nous nous permettons, à titre documentaire, de reproduire — bout à bout — la suite d'extraits de la lettre de Frank-Duquesne adressée à Guénon :

> La courtoisie... traditionnelle me fait un devoir de vous remercier. De m'avoir initié à l'idiosyncrasie et aux dimensions intellectuelles de M. René Guénon. Faute d'une tribune — je ne traite pas de mes petites affaires personnelles dans les revues auxquelles je collabore : à chacun ses procédés — je me permets de vous rendre la monnaie de votre pièce grâce à la présente, assuré, d'ailleurs, que vous ne verrez aucun mal à ce que j'en envoie copie à une cinquantaine d'amis. (...) Lors-

214. Guénon, R., « Revue des revues », *E.T.*, janv.-fév. 1949 ; repris in *CR*, p. 198.

215. Guénon précisera d'une part : « C'est là un document 'psychologique' peu ordinaire et des plus édifiants ; aussi regrettons-nous vivement de ne pouvoir le reproduire en entier, d'abord à cause de sa longueur excessive, ensuite parce que certains passages mettent en cause des tiers qui sont entièrement étrangers à cette affaire, et enfin parce qu'il en est d'autres qui contiennent des termes trop orduriers pour qu'il soit possible de les faire figurer dans une publication qui se respecte. Cependant, nous en donnerons tout au moins, en les commentant comme il convient, des extraits suffisants pour que nos lecteurs puissent se faire une juste idée de l'étrange mentalité de ce personnage ; » — et d'autre part, « il est vrai qu'il pourra encore prétendre que nous avons 'tronqué' certaines de ses phrases, parce que la nécessité d'abréger autant que possible (les *E.T.* n'ont jamais pu se permettre d'avoir 666 pages !) nous a fait supprimer telle incidente qui n'ajoutait rien d'important pour le sens, ou telle référence qui n'avait manifestement pour but que de faire étalage d'érudition ». Guénon, R., « Revue des revues », *E.T.*, juin 1949 ; repris in *CR*, p. 202 et 211.

> qu'on pose au Grand Cophte [216], Monsieur, il faut éviter de donner l'impression qu'on fait le clown. (...) Si vous n'étiez pas tenu par le fameux secret — pareil à la vaseline, dont les parois des autobus anglais proclament qu'elle est *good for all uses* [217] — vous diriez des choses, mais des choses... (...) Depuis la juste et salutaire expulsion des Gnostiques, depuis le rejet dans les ténèbres extérieures des Pauliciens, Bogomiles, Cathares et Patarins, l'*orbis terrarum* [218] chrétien a clairement donné à connaître qu'il vomit l'ésotérisme et le déterminisme de ses recettes déifiantes. Or, vous vous situez indubitablement, que je sache, dans le sillage ou la filière du Gnosticisme. (...) Je vous « suis » depuis le temps où vous étiez un des Orionides à la rue de Rome (du moins occasionnellement) [219] (...) Si vous représentez, face à la « pseudo-initiation » et à la « contre-initiation », l'« initiation » véritable, celle-ci, à son tour, représente à mes yeux de croyant la forme la plus subtile, la plus déiforme (comme le singe est anthropoïde), la plus dangereuse de contre-religion. (...) N'ayant, comme Catholique, aucune raison d'adopter votre classification des groupements ésotériques plutôt qu'une autre, et n'ayant pour but que de révéler sommairement, à un public totalement ignorant de ces choses, ce qu'ont pu prétendre les innombrables milieux se réclamant de l'initiation, il était tout naturel « de tout mettre sur le même pied ». (...) Où vous vous surpassez vraiment, c'est lorsque vous écrivez : « Pour comble de disgrâce (retenez bien ce mot 'dis-

216. Il semble qu'ici, dans une brève allusion, l'auteur ait comparé Guénon à Cagliostro.

217. bonne à tous usages.

218. l'univers.

219. Il n'y a aucun indice tendant à démontrer que Guénon se serait, à une époque donnée, affilié aux Orionides. Néanmoins, rien ne s'oppose à ce qu'il se soit immiscé dans ledit milieu à titre d'« observateur ». Guénon précise de son côté : « nous devons avouer que nous ne réussissons pas à comprendre de quoi il s'agit, mais, quoi que cela puisse vouloir dire, comme il est en tout cas impossible que nous ayons été ceci ou cela à notre insu, nous n'hésitons pas à y opposer le plus formel démenti ». Guénon, R., « Revue des revues », *E.T.*, juin 1949 ; repris in *CR*, p. 205.

grâce', Guénon ; il va vous retomber sur le nez dans un instant), il (c'est moi) va même jusqu'à se référer (*sic*) aux « Polaires » et à leur fantasmagorique *Asia Mysteriosa* ». Mais qui a préfacé *Asia Mysteriosa* ? Un certain René Guénon. Qui a « lancé » les Polaires ? (...) et M. René Guénon qui ne dédaigna pas de s'atteler à faire marcher la petite mécanique à «lumière astrale». Oui, vous, Grand Epopte, c'est vous qui vous êtes intéressé à ce joujou « psychique », pour lequel je ne me serais pas dérangé ! C'est bien plus tard, en février 1931, que vous vous êtes brouillé avec *vos* Polaires. (...) [220] Pour ce qui est de « marcher »..., indubitablement, oui, vous « marchez » et souvent. (...) Je ne puis pas, sans mentir à moi-même, sans trahison envers ce que j'ai de plus cher, ne pas vous tenir pour le plus perfide, le plus dangereux ennemi de Jésus-Christ « répandu et communiqué » dans son Eglise. Irréconciliable, comme l'asymptote avec l'hyperbole. Je tiens que votre *Symbolisme de la Croix*, par tout ce qu'il passe sous silence, sauf pour une allusion furtive et dédaigneuse dans l'introduction, est un livre révoltant et porteur d'une certaine *griffe*. (...) Je serais gravement coupable de me taire. Je ne vois pas ce qui vous vaudrait le droit d'échapper à la critique — ne fût-ce déjà que votre « ton » impayable d'« enflure » ontologique (après l'opérette « Si j'étais Roi », il en faudrait une : « Si j'étais Pape »), ce « ton » que ramassent pieusement dans votre sillage vos disciples, et qui leur confère à tous le même style impersonnel, délayé, pion, sans vigueur ni rien qui « ravisse » à

220. Guénon précise pour sa part : « *Asia Mysteriosa* a paru avec trois préfaces, dont aucune n'est de nous ; il est vrai que nous en avions aussi écrit une, qui ne contenait d'ailleurs que des généralités aussi peu compromettantes que possible, mais nous ne l'avions fait que pour nous permettre d'attendre, sans rien brusquer, le résultat d'une certaine vérification à laquelle nous tenions à procéder, sans d'ailleurs avoir pour cela à faire marcher nous-même aucune 'mécanique' (non plus qu'à nous 'déranger', car on était venu nous solliciter chez nous, et c'est pourquoi la simple honnêteté nous faisait une obligation de contrôler sérieusement la chose avant de nous prononcer définitivement dans un sens ou dans l'autre) ; ce résultat ayant été négatif, nous retirâmes purement et simplement ladite préface, avec interdiction expresse de la faire figurer dans le volume, où il est bien facile à chacun de s'assurer qu'en effet elle ne se trouve pas. Cela se passait, non pas en février 1931, mais pendant l'été de 1929 (et c'est du reste à la fin de cette même année 1929 que parut *Asia Mysteriosa*) ; et dès 1927, nous étions si peu disposé à 'lancer' les Polaires que nous nous refusâmes formellement à toute participation à leurs 'travaux', n'ayant jamais eu le moindre goût pour les simagrées de la 'magie cérémonielle'. » *Ibid.*, p. 207.
Précisons pour notre part que le *Bulletin des Polaires* de mars 1931 intègre un article signé René Guénon : « Les centres initiatiques » ; repris in *V.I.*, janv. 1933 et in *AI*, chap. X. Le texte pourrait très bien être celui de ladite préface...

tel point que j'ai pu rédiger des « à la manière de Guénon », que des connaisseurs ont pris pour d'authentiques morceaux de « métaphysique » ! Vous êtes un hérétique [221] comme l'Eglise en a connu — et combattu — des milliers au cours des siècles. (...) Je vous accuse d'enfoncer une porte ouverte et de ferrailler dans l'eau (mais pourquoi ? vous n'êtes tout de même pas bête à ce point-là !) quand vous m'attribuez, ainsi qu'à mes mythiques « collaborateurs » une fausse « naïveté », la propagation de « nouvelles confusions », des « intentions cachées » que vous faites mine d'« éclairer » (à la manière du bonhomme qui, avec force simagrées, ferait semblant de découvrir la gibbosité d'un bossu). Vous parlez d'« assimilations » et d'« insinuations plus que tendancieuses » ; quand vous m'aurez précisé lesquelles, je vous répondrai avec toute la brutalité voulue. Jusqu'à présent, j'ai toujours appelé un chat un chat, et Guénon un ennemi du Christ et de l'Eglise. (...) Les « explications nettes » sont une jolie formule chez un personnage dont la méthode consiste à « économiser » la vérité, parce que l'« initiation » comporte le secret ! (...) Je ne « laisserais pas voir le fond de ma pensée », à vous entendre : quiconque m'a lu ou entendu doit se demander quel jeu vous jouez. De « pareils procédés », pour parler comme vous, constituent un aveu de rage : c'est embêtant d'être démasqué, hein ? (...) Enfin, quand vous me sommez de « choisir entre l'Esotérisme et ses contrefaçons », je saute avec un rire méprisant hors de ce cercle de Popilius : à d'autres, compère ! Hypnotisez des poules avec votre bout de craie : pas moi ! « Esotérisme » contrefait ou grossier... c'est comme si vous me sommiez de choisir entre le Protestantisme vrai, celui des Réformateurs, celui des « libéraux ». Ni l'un ni l'autre ! L'un et l'autre à la chaudière ! (...) Visiblement, vous êtes non pas bouilli, mais roide, empesé de cuidance ! Votre ton pédant, pion, gourme, morigéneur, finira par vous attirer un jour les étrivières de quelqu'un de plus « calé » que vous. Avouez que certaines parties de votre article sont d'un âge prétentieux ! Comme vous ne mettez jamais de gants pour parler des autres, j'ai décidé qu'à l'avenir je n'en mettrais pas davantage pour vous mettre tout nu lorsque l'occasion justifiera ce geste de ma part. Le pontificat Guénon devient à la longue un trop funèbre canulard. Vos assertions peuvent réussir avec un public qui n'y va pas voir de trop près. Avec moi, bernique ! Je ne vous demande

221. Après quoi Guénon tire habilement son épingle du jeu : « Il nous faut donc apprendre à ce Monsieur une chose que nous croyions pourtant bien évidente ; c'est que nul ne saurait être 'hérétique' dans une forme traditionnelle autre que celle à laquelle il appartient ; il y a là une situation de fait dont il faut bien que lui-même et ses pareils se résignent à prendre leur parti. » Guénon, R., « Revue des revues », *op. cit.*, p. 209.

aucunement de reproduire, même en partie, ma riposte dans les *Etudes Traditionnelles*. D'abord (...) Ensuite, parce que vous ne pourriez vous y résoudre, même si vous disposiez de l'espace voulu ,sauf pour reproduire l'une ou l'autre de mes phrases, tronquée ou détournée de son contexte ou de son sens). (...) Enfin, parce que je ne tiens pas à remplir les colonnes de votre revue par une collaboration bénévole. Il m'importe peu que vos lecteurs aperçoivent le vrai Guénon. (...) Ce qui seul compte à mes yeux, c'est que *vous* vous jugiez *vous-même* (si vous en êtes capable, si vous n'êtes pas pétrifié par votre certitude d'infaillibilité). De vous à moi, entre nous deux, les yeux dans les yeux, je vous dis : Guénon, *my boy, you are a humbug* [222]. Si vous êtes vraiment un *Jîvanmukta*... (...) Si vous étiez vraiment un *Jîvanmukta*, vous ne mentiriez pas, vous ne truqueriez pas vos textes, vous ne feriez pas des suppositions dignes de l'abbé Barbier ou du brave Delassus [223], vous vous garderiez comme de la peste de prêter des intentions à vos adversaires alors que *rien* ne les justifie. Surtout, vous seriez libéré de ce ton d'enfant précoce et de premier-de-classe. (...) Je ne parle pas de l'excessive beauté spirituelle que laissent apercevoir telles de vos sorties contre l'humilité, la charité, la voie de l'amour théologal, la « passivité » mystique. Vous êtes un homme fort savant, un esprit puissant, subtil, mais votre caractère n'est pas estimable. *You are not « sterling ». You don't ring true* [224]. Et vos épigones n'atteignent pas à la hauteur de vos chaussettes. (...) Il y a si peu de têtes pensantes, à l'heure actuelle, que cela me peine d'avoir à vous écrire ainsi. Mais, vraiment, votre article des *E.T.*, qu'on pourrait prendre pour un « à-la-manière-de » caricatural de Guénon, provoquait la rigolade ou la fessée. La seconde est plus charitable que la première. [225]

Du côté de Guénon, le commentaire, reprenant des argu-

222. mon gars, tu es un charlatan (un blagueur, un imposteur).

223. Frank-Duquesne, qui nourrissait une grande admiration pour Paul Vulliaud, supportait sans doute assez mal que l'abbé Barbier ait consacré un chapitre à l'érudit hébraïsant dans son tranchant verdict : *Les infiltrations maçonniques dans l'Eglise* — tandis que Mgr Delassus, lui aussi très alerté face à l'impact des hébraïsants, des cabalistes et des occultistes de tout acabit sur le renouveau exégétique et face à la montée d'un nouveau courant « sophiologique » plus ou moins influencé par l'esprit gnostico-maçonnique, dénonçait parallèlement *La conjuration anti-chrétienne*. Sans contester la thèse fondamentale de ces deux piliers antimodernistes, nul n'aurait intérêt à minimiser la complexité de la question.

224. Vous n'êtes pas de « bon aloi ». Vous sonnez faux.

225. Extraits de la première lettre d'Albert Frank-Duquesne ; repris in Guénon, R., « Revue des revues », *op. cit.*, p. 202-213.

ments qui tout compte fait nous sont déjà bien connus, se réduit à peu de choses : c'est à nouveau le constat d'une haine « satanique ». Il concluait en regrettant d'avoir dû occuper si longuement ses lecteurs d'une « si misérable affaire » :

> (...) il le fallait bien pour qu'ils sachent à quoi s'en tenir sur ce que valent certaines gens que nous ne saurions assurément consentir à traiter en « adversaires » comme ils en ont la prétention, car ce serait leur faire beaucoup trop d'honneur ; et nous terminerons en adressant à ce singulier Monsieur l'expression du plus profond dégoût que nous éprouvons en présence d'un pareil débordement d'ignominie, qui ne peut évidemment salir que son auteur. [226]

Entre temps, le directeur des *Etudes carmélitaines*, le Père Bruno de Jésus-Marie o.c.d., fait suivre à Guénon, comme à l'habitude, les deux derniers numéros de la revue, accompagnés cette fois, d'une brève dédicace [227]...

Mais à la suite d'une seconde lettre de Frank-Duquesne reçue comme « une nouvelle épître pleine de rage », Guénon ne devait pas rester passif. Au contraire, il jugera plus opportun « pour la documentation et l'édification de [ses] lecteurs » d'en relever les points qui lui paraissent présenter un intérêt. C'est ainsi que, à propos de son attitude face à l'Eglise, il saisira à nouveau l'occasion de proclamer :

226. Guénon, R., *op. cit.*, p. 213.

227. « Vous n'êtes pas le seul à être stupéfait de la lettre du sieur F.-D. ; tout le monde m'en dit la même chose, et je viens d'apprendre d'une de nos F.·. de Belgique que cet exploit lui a fait le plus grand tort auprès de ceux qu'il appelait 'ses amis' ; dans le milieu du 'Symbolisme Chrétien', on est consterné et on voudrait se débarrasser de cet individu compromettant... Il a eu aussi des histoires avec les religieux qui éditent les *Etudes carmélitaines* ; chose assez significative à cet égard, j'ai reçu ces jours derniers deux nouveaux volumes de celles-ci, avec 'hommage du Père Bruno', lequel n'avait jamais mis aucune mention aux précédents envois ; sans doute a-t-il voulu me montrer par là qu'il ne se solidarisait nullement avec son étrange collaborateur. Il paraît (mais ceci ne m'est pas donné comme tout à fait sûr) que le dit F.-D. aurait été successivement diacre de l'Eglise orthodoxe, puis diacre de l'Eglise catholique libérale théosophiste ! » *Lettre de Guénon à J. Granger-Tourniac*, 9 août 1949. Inédit. « Il paraît que ce Dr Hunwald dont vous a parlé Derain, et qui est un juif roumain, est un ami intime de Vulliaud ; ces deux personnages sont probablement à peu près les seuls à être du côté de F.-D. ! » *Lettre de Guénon à J. Granger-Tourniac*, 30 octobre 1949. Inédit.

(...) notre attitude ne peut nécessairement qu'être favorable à toute organisation authentiquement traditionnelle quelle qu'elle soit, et d'ordre exotérique aussi bien que d'ordre ésotérique, par le seul fait qu'elle est traditionnelle ; comme il est incontestable que l'Eglise possède ce caractère [228], il s'ensuit immédiatement que nous ne pouvons être pour elle que tout le contraire d'un « ennemi » ; cela est d'une telle évidence que nous n'aurions jamais cru qu'il pouvait y avoir quelque utilité à l'écrire en toutes lettres ! [229]

et de réaffirmer sa détermination à poursuivre sa singulière mission :

Pour reprendre ses propres expressions, l'« âne prétentieux » que nous sommes à ses yeux continuera donc, tant qu'il vivra, et sans lui en demander la permission, à « morigéner » qui il lui conviendra, et à « donner les étrivières » (ou la cravache) à tout « chien » qui fera mine de vouloir le mordre, ainsi qu'à tout individu mal intentionné, sot ou ignorant qui se mêlera des choses qui ne le regardent pas. Nous entendons bien être seul juge de ce que nous avons à dire ou à faire en toute circonstance, et nous n'avons de compte à en rendre à personne ; n'ayant rien de commun avec les Occidentaux modernes, nous n'avons certainement pas à être « sport », comme il dit dans son langage grotesque ; les raisons pour lesquelles nous agissons de telle ou telle façon ne concernent que nous-mêmes, elles ne sont d'ailleurs pas de celles qui peuvent être comprises par le « public », et elles n'ont absolument aucun rapport avec les conventions qui peuvent avoir cours dans le monde profane en général et dans le milieu des « gens de lettres » en particulier. [230]

DERNIÈRES APPRÉCIATIONS CATHOLIQUES

Au lendemain de la guerre, parallèlement à la reprise des *Etudes traditionnelles*, Guénon avait donné à publier chez Gallimard *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps* (1945) tôt suivi des *Principes du Calcul Infinitésimal* (1946). Deux ouvrages qui ne passèrent pas inaperçus aux *Etudes* comme en

228. Caractère « traditionnel » mais, sous-entendu, d'ordre exclusivement « exotérique ».
229. Guénon, R., « Revue des revues », *E.T.*, sept. 1949 ; repris in *CR*, p. 216.
230. Guénon, R., « Revue des revues », *op. cit.*, p. 218.

témoignent les brèves recensions [231] fournies par la plume du Père François Russo s.j. Le critique insiste, au premier chef, sur ce que nous pouvons considérer comme un troisième volet consacré à la problématique du monde moderne : *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps* décodant, à travers le prisme de l'« action antitraditionnelle », une analyse toujours aussi unilatérale de la « dégénérescence » moderne. Corrosion inéluctable, cyclique, due à l'action du temps et de l'histoire et dont les effets transparaissent à travers la civilisation occidentale — déjà sous le règne de la « matérialisation » et de la « quantification », avant de connaître l'étape finale de sa « dissolution » à travers un processus de « subversion ». Pour le Père Russo, il s'agit là de thèmes qui, « pour avoir été largement exploités depuis vingt ans », lui sont bien connus :

(...) ce qui pourra attirer dans l'ouvrage de M. Guénon, c'est la clarté de l'exposé et l'atmosphère hindouiste dans lequel il baigne. (...) Mais, pour deux motifs au moins, cet ouvrage nous paraît relever d'une pensée stérile. Tout d'abord, il est négation systématique de la valeur de la science et de la technique ; cet appel à l'âge d'or est vraiment un peu facile ; il ne s'agit pas de méconnaître les dangers de la science et de la technique ; mais le problème capital n'est pas dans un retour en arrière, mais dans une maîtrise et un *dépassement* ; ce dont M. Guénon n'a nul souci.
D'autre part, cette soi-disant philosophie de l'histoire inspirée de la pensée hindoue n'est au fond qu'une cosmologie très terre à terre que n'inspire aucune métaphysique sérieuse. Il y a bien chez M. Guénon une critique de la théosophie et du spiritisme ; mais nous ne trouvons pas chez lui pour autant le sens authentique de la transcendance et le problème de la destinée humaine ne tient à peu près aucune place. Il serait regrettable que ceux qu'inquiète le développement de la civilisation actuelle aillent chercher une consolation facile dans ces constructions sans valeur. Nous avons dans notre foi chrétienne et dans son dynamisme spirituel des ressources d'un autre prix. [232]

Ce qui, sous un certain angle, rejoignait le diagnostic et la prospective d'un autre respectueux de la tradition chrétienne :

231. Russo, F. s.j., « Revue des revues », *Etudes*, janv.-mars 1946, p. 314-315. A titre exaustif, signalons aussi le bref compte rendu de *PCI* dû à la plume de Abelé, J., in *Etudes*, décembre 1946, p. 430.
232. *Ibid.*, p. 315.

Christopher Dawson à qui, à la suite de son essai historique consacré aux thèmes *Progrès et Religion* (1935), Guénon avait déjà fait remarquer que « l'idée de progrès est antitraditionnelle en elle-même » [233]. On conçoit aisément qu'un tel postulat évacuait toute possibilité d'un dialogue constructif autour de la problématique du monde moderne. En effet, si le cri d'alarme guénonien pouvait présenter quelque acuité, en revanche, « sa conception pessimiste et antiscientifique de l'histoire », ce mouvement unilatéral de descente vers la « solidification » et la « subversion », abolissait la dimension eschatologique chrétienne [234]. C'est ainsi que nous verrons le Père Daniélou s.j., relevant les *Grandeur et faiblesse de René Guénon* [235], s'accorder avec notre ami pour juger « qu'il est absurde de croire que le développement de la science amène une transformation qualitative de l'humanité » et qu'en fait « il n'y a rien qui soit nouveau dans l'ordre naturel » mais, compte tenu que le christianisme constitue « une irruption de Dieu dans l'histoire », le digne jésuite ne pouvait manquer de préciser :

> (...) il n'en est pas de même sur le plan chrétien. Car ici nous sommes en présence d'événements qui changent qualitativement l'existence humaine et constituent une nouveauté absolue. Il n'est que de relire saint Paul pour voir combien les termes de création nouvelle, d'homme nouveau reviennent fréquemment chez lui. Il y a donc des éléments que ne possédait pas la tradition antérieure, une promotion spirituelle. Cette promotion correspond au passage de la connaissance de Dieu par le monde visible à la révélation de sa vie intime en Jésus-Christ. Par suite ici seulement, mais ici au sens le plus fort du thème, il y a histoire. C'est ce que n'a pas vu Guénon. Pour lui le christianisme n'est pas une réalité privilégiée. Et qu'il se soit finalement fait musulman en est bien la preuve. [236]

Ces réflexions, postérieures à la mort de Guénon, s'inspiraient du même esprit qui avait présidé à la rédaction d'une appréciation chrétienne concernant l'amplitude croissante du courant hindouiste en Occident : *Le Yogi et le Saint* [237] ; ici, comme dans *Sagesse hindoue et sagesse chrétienne* [238] de Dom Irénée Gros o.s.b., Guénon occupait parmi les influences majeures, une place de premier plan. Réservant « la question de l'hindouisme classique, dont plusieurs auteurs, Olivier Lacombe, le Père Dandoy, le Père Johanns, l'abbé Monchanin, ont montré qu'il constituait sur bien des points une métaphysique et une ascèse naturelles que l'on pouvait considérer comme des pierres d'attente du christianisme, aussi bien que la métaphysique d'Aristote et l'ascétisme stoïcien » [239], le Père Daniélou axait son étude sur « l'hindouisme moderne, tel que nous le trouvons chez les grands swamis de l'Inde d'aujourd'hui et chez leurs représentants occidentaux ». C'est ainsi qu'il était amené à constater que si les doctrines opposent les hommes, la conversion à l'expérience intérieure — qui est une — les réunit... et à déceler ici, « la raison profonde du syncrétisme hindou ».

> Cette prétention à faire ainsi l'unité spirituelle du monde n'est pas une des moindres séductions de l'hindouisme. Mais la

233. Guénon, R., « Revue des livres », *E.T.*, 1937, p. 196.

234. Point commenté par Jacques Maritain dans *Le Docteur angélique* : « Je pense que deux mouvements immanents se croisent à chaque point de l'histoire du monde et affectent chacun de ses complexes momentanés : l'un de ces mouvements tire vers le haut tout ce qui dans le monde participe à la vie divine de l'Eglise, laquelle est dans le monde et n'est pas du monde, et suit l'attraction du Christ, chef du genre humain. L'autre mouvement tire vers le bas tout ce qui dans le monde appartient au Prince de ce monde, chef de tous les méchants. C'est en subissant ces deux mouvements internes que l'histoire avance dans le temps. Ainsi les choses humaines sont soumises à une distension de plus en plus forte, jusqu'à ce qu'à la fin l'étoffe arrive à craquer. Ainsi l'ivraie grandit tout le long de l'histoire, et le capital de grâces grandit aussi et surabonde. A mesure que l'histoire se rapproche de l'Antéchrist et subit dans toute sa structure visible des transformations qui préparent l'avènement de celui-ci, à mesure elle se rapproche de Celui que l'Antéchrist précède, et qui cache sous cette même chaîne d'événements du monde l'œuvre sainte qu'il poursuit parmi les siens (p. 81) ». Rapporté in Méroz, L., *René Guénon ou La sagesse initiatique*, p. 214-215.

235. Daniélou, J. s.j., *Essai sur le mystère de l'Histoire*, chap. IX.

236. *Ibid.*, p. 123. « Il y a chez Guénon une sorte d'allergie à tout ce qui est historique ; ce qui lui fait méconnaître tout à fait que ce qui est historique n'est pas nécessairement l'expression d'une sorte de dégradation de l'éternel, mais que l'histoire peut être le lieu de la réalisation d'un dessein divin qui se déploie progressivement. » Daniélou, J. s.j., « Réticences chrétiennes », in « L'homme et son message, René Guénon », *Planète-Plus*, avril 1970, p. 128.

237. Daniélou, J. s.j., « Le Yogi et le Saint », *Etudes*, déc. 1948, p. 289-305.

238. Gros, I. o.s.b., « Sagesse hindoue et Sagesse chrétienne » *Témoignages*, avril 1950, p. 198-212.

239. Dom Irénée Gros précisait pour sa part : « Les pierres d'attente se trouvent surtout du côté de Râmânouja et de la Bhakti. Mais c'est la gnose qui attire plutôt l'Européen ou qu'on lui présente comme le sommet, et de ce côté il y a principalement des pierres d'achoppement. » *Ibid.*, p. 211.

dépréciation qu'elle suppose à l'égard des doctrines est aussi un de ses aspects les plus inquiétants.[240]

Comme pour dissiper tout sentiment d'inquiétude chez le chrétien, le Père Daniélou et, à sa façon, Dom Irénée Gros dressaient à nouveau le parallèle familier[241] : sagesse naturelle (plus ou moins assimilée à la sagesse néo-patonicienne) et mystique chrétienne où il est « bien davantage question de conformité à la volonté divine, de persévérance dans la foi et de pratique héroïque de la charité »[242].

240. Daniélou, J. s.j., *op. cit.*, p. 297.
« Aspirer à rendre l'humanité meilleure et plus heureuse par l'unification de toutes les religions est une chose ; intercéder avec ferveur pour l'union de toutes les âmes dans l'amour sanctifiant du Dieu révélé en est une autre. La première est peut-être aujourd'hui la tentative luciférienne la plus subtile visant à faire échouer la seconde. »
« La Rencontre des Religions a mis à jour de nouvelles antinomies et a ranimé l'une des plus profondes : celle de l'intériorité et de la transcendance. Pour qu'elles soient fécondes, il est indispensable de 'distinguer sans séparer' afin de pouvoir 'unir sans confondre'.
Cette faculté est un héritage de l'union hypostatique. Deux corps séparés, quand ils sont mélangés, cessent d'être distincts ; l'âme et le corps, quoique plus intimement unis que tout mélange, restent cependant parfaitement distincts. 'Sans confusion ni transformation' mais aussi 'sans séparation ni division', nature divine et nature humaine constituent l'une et l'autre 'le même Christ', proclamait il y a mille cinq cents ans le concile de Chalcédoine. C'est dans cette même 'union qui n'efface point la distinction' que communient par Grâce la personne humaine, indivisiblement corps et âme, et la Personne de Celui qui sera « tout en tous'. Or, l'aptitude occidentale à distinguer, dès que fléchit la volonté d'unir, devient aussitôt un penchant à séparer, à isoler, et dégénère en *fanatisme* ; et le génie unificateur de l'Orient, de son côté, s'il en vient à fondre ce qui est distinct au point de refuser Dieu quand Il se révèle Autre que pure indistinction anonyme, se soustrait à la Grâce et dégénère (surtout quand il est imité par les Occidentaux) en *syncrétisme* et en *tolérantisme*. L'union hypostatique est la voie étroite entre les deux extrêmes. »
Cuttat, J.-A., *La rencontre des religions,* p. 97 et 76-77.
241. « (...)mystique chrétienne et sagesse naturelle ne sont ni deux aspects d'une même réalité, ni non plus deux réalités contraires, mais elles correspondent à deux domaines différents ». Daniélou, J. s.j., *op. cit.*, p. 303.
242. « Il en résultera aussi que l'union à Dieu ne sera plus le privilège de quelques ascètes qui pourront vaquer à des exercices difficiles, elle sera offerte aux plus humbles. C'est là un des traits essentiels de l'Evangile. Comme l'avait vu Origène, alors que l'extase néo-platonicienne était à la fois accessible (à l'effort humain) et difficile, l'extase chrétienne est inaccessible et facile. Car elle est affaire d'amour et non de technique. » *Ibid.*, p. 302.

L'expérience chrétienne à la fois va moins loin et tout de même plus loin que l'expérience hindoue. Moins loin car elle se contente d'une purification du sens et ne pousse pas jusqu'à cette mort métaphysique qui fait penser à une séparation de l'âme et du corps, et même du moi et de l'existence. Plus loin car elle exige une purification de l'esprit encore plus totale et qui n'est plus et ne peut plus être notre œuvre. Essentiellement surnaturelle en effet, elle se poursuit sous la direction de l'Esprit-Saint lui-même usant à cette fin des vertus théologales et des dons qu'il nous a conférés. Aussi introduit-elle plus avant dans le mystère, faisant expérimenter la transcendance de l'absolu divin, découvrir au cœur de sa présence d'immensité les trois personnes divines, pénétrer dans leur société, jouir de leur vie intime. C'est pourquoi le christianisme apparaît si bien comme l'achèvement, le couronnement d'une mystique déjà très haute mais qui d'elle-même et sans la grâce transformante s'arrête, ne le soupçonnant pas, au seuil de ce qu'il y a de plus intime et de plus secret dans le mystère de l'Absolu. (...) Le christianisme est cette relation absolument transcendante que l'esprit ne peut découvrir et devant laquelle l'homme est impuissant. Le christianisme n'est connaissable que par révélation, son Dieu n'est accessible que par grâce. Dès lors, la métaphysique doit reprendre sa place subordonnée, elle ne sera que l'humble servante d'une sagesse qui est don souverain et entièrement gratuit du Dieu Créateur et qu'elle est par elle-même aussi incapable de concevoir que d'accomplir. (...) La conversion ne se fera pas sans crucifiement et c'est la loi de la conversion.[243]

Ce qui fera dire au Père Daniélou — constat réaffirmé dans les *Réticences chrétiennes*[244] — que « le renversement de la relation qui unit métaphysique et révélation est la faiblesse, l'erreur principale de l'œuvre de Guénon »[245].

243. Gros, I. o.s.b., *op. cit.*, p. 205-207.
244. Daniélou, J. s.j., « Réticences chrétiennes », in *op. cit.*, p. 130.
245. Daniélou, J. s.j., « Grandeur et faiblesse de René Guénon », in *op. cit.*, p. 125.
« (...) mais les disciples de René Guénon répondront au Père Daniélou qu'une telle conclusion revient de fait à formuler une pétition de principe supposant admise la supériorité de la révélation chrétienne sur toute autre connaissance. Cependant Guénon a pris bien soin de situer cette révélation précisément dans une relation de subordination par rapport à une métaphysique conçue comme 'surnaturelle', et qu'il faut se garder de confondre avec une quelconque philosophie purement humaine.
Nous dirions plutôt que la faiblesse essentielle de Guénon doit être recherchée au sein même de sa métaphysique et dans les contradictions internes qu'elle contient. Si on nie que la pure et simple raison soit

Par le biais de sa « Revue des revues », notre ami allait d'abord noter qu'il se serait attendu à « plus de compréhension » [246] de la part du spécialiste du néo-platonisme [247] et de la patristique grecque : le Père Daniélou. Après avoir reproché à ses interlocuteurs catholiques le fait de l'assimiler à « l'hindouisme moderne, nous dirions presque moderniste », il semblera s'étonner qu'on puisse « pousser l'incompréhension jusqu'à qualifier de 'subtil syncrétisme' l'affirmation de l'unité transcendante de toutes les formes traditionnelles ».

> (...) c'est toujours la même chose : affirmation que le Christianisme possède le monopole du surnaturel et est seul à avoir un caractère « transcendant », et, par conséquent, que toutes les autres traditions sont « purement humaines », ce qui, en fait, revient à dire qu'elles ne sont nullement des traditions, mais qu'elles seraient plutôt assimilables à des « philosophies » et rien de plus. (...) autrement dit, le Christianisme seul est une expression de la Sagesse divine ; mais malheureusement ce ne sont là que des affirmations (...) tout cela s'accompagne d'une argumentation purement verbale, qui ne peut paraître convaincante qu'à ceux qui sont déjà persuadés d'avance, et qui vaut tout juste autant que celle que les philosophes modernes emploient, avec d'autres intentions, quand ils prétendent imposer des limites à la connaissance et veulent nier tout ce qui est d'ordre supra-rationnel. [248]

capable d'exercer une telle critique et même de comprendre quoi que ce soit à cette métaphysique, la pétition de principe deviendra le fait des disciples de Guénon car c'est *a priori* que l'on prétendra situer cette métaphysique dans une région inaccessible à notre intelligence naturelle ». Méroz, L., « Les fondements de l'enseignement ésotérique de René Guénon », *Nova et vetera,* oct.-déc. 1953, p. 320.

246. Il précisera d'autre part : « (...) il y a sûrement chez lui de l'incompréhension, mais il doit y avoir aussi une autre raison toute 'personnelle' : mauvaise humeur causée par le rattachement de son frère Alain Daniélou à l'Hindouisme ! » *Lettre de Guénon à J. Granger-Tourniac,* 9 août 1949. Inédit.

247. « (...) de ceci [la Tradition Primordiale], nous n'avons aucunement les preuves. De fait, nous voyons surgir à des moments divers de l'histoire et dans des civilisations diverses, des expressions plus ou moins géniales de cette expérience et de cette vision métaphysique. Mais dire, par exemple, que ce qu'il y a de profondément valable en ce sens chez Platon ou dans le néo-platonisme est simplement l'héritage d'une tradition antérieure et n'est pas l'expression de la qualité même de l'esprit et de l'intelligence d'un Platon ou d'un Aristote ne me paraît pas quelque chose qui soit évident. » Daniélou, J. s.j., « Réticences chrétiennes », *op. cit.,* p. 127.

248. Guénon, R., « Revue des revues », *E.T.,* 1950 ; repris in *EH,* p. 282-283.

Pour notre ami, les intentions les plus « conciliantes », si elles n'impliquent pas la reconnaissance fondamentale de la nature supra-humaine de toute tradition quelle qu'elle soit — ainsi que leur essentielle équivalence et unité [249] — « tombent en quelque sorte dans le vide » et « ne peuvent même qu'inciter à quelque méfiance ». La conclusion que Guénon se croit donc amené à tirer

> (...) c'est qu'aucune entente n'est réellement possible avec quiconque a la prétention de réserver à une seule et unique forme traditionnelle, à l'exclusion de toutes les autres, le monopole de la révélation et du surnaturel. [250]

249. « Je pense que Guénon s'est totalement trompé quand il voit dans le christianisme une des expressions de la Tradition Primordiale, ou, disons d'une manière plus générale, un des processus d'expression de la dimension métaphysique. (...) celui-ci [le christianisme] ne relève pas d'une certaine saisie métaphysique des dimensions permanentes de l'homme. Il procède de l'intervention même de Dieu dans l'histoire humaine. » Daniélou, J. s.j., *op. cit.,* p. 128.

250. Guénon, R., « Revue des revues », *E.T.,* 1949 ; repris in *EH,* p. 273-274.

JALONS GUENONIENS VERS UNE REACTUALISATION DE LA NOTION D'« ESOTERISME CHRETIEN »

Constatons d'abord à la suite de Jean Reyor [1] que Guénon ne s'est jamais proposé d'exposer de façon didactique la question de l'ésotérisme chrétien. Comme il l'a d'ailleurs précisé dans *Orient et Occident* et dans *La Crise du Monde Moderne,* son apport se voulait essentiellement un exposé synthétique des doctrines métaphysiques orientales destiné à éveiller, chez les Occidentaux intellectuellement qualifiés, le désir de retrouver et de remettre à jour dans une certaine mesure les aspects les plus profonds de leur propre tradition. C'est ainsi que, à propos de la tradition chrétienne, il se bornera à fournir quelques « clefs », à indiquer quelques voies de recherche ; le plus souvent à la suite de questions posées par ses lecteurs et correspondants ou par le biais de divers comptes rendus de livres et d'articles de revues relatifs à la « tradition occidentale ».

Néanmoins, dès 1925, sa présentation de la *Fede Santa* et des Fidèles d'amour dans *L'Esotérisme de Dante* se voulait une première approche — sans grandes précisions, il est vrai — de ce qu'il signalait d'autre part dans sa conférence sur *La Métaphysique Orientale,* à la suite de quelques brèves allusions à la « métaphysique partielle » du courant aristotélicien :

> Nous avons, pour notre part, la certitude qu'il y a eu autre chose que cela en Occident, dans l'Antiquité et au moyen âge, qu'il y a eu, à l'usage d'une élite, des doctrines purement métaphysiques et que nous pouvons dire complètes, y compris cette réalisation qui, pour la plupart des modernes, est sans doute une chose à peine concevable. [2]

Il allait de nouveau effleurer le sujet par le biais du « Sacré-Cœur » et du « saint Graal » dans *Regnabit* puis, en 1927 et

1. Reyor, J., Avant-propos, in *AEC.*
2. *MO,* p. 14.

1929, dans la revue *Christ-Roi* ainsi que dans son *Roi du Monde* en référence aux prêtres-rois types : Melchissédec, les Rois-Mages et le Christ-Jésus. Comme nous l'avons déjà signalé, dans l'optique de Guénon, la visite des Mages à l'Enfant-Jésus apparaît comme le gage, la confirmation, de la parfaite orthodoxie et de la parfaite synchronisation et intégration « selon l'Ordre de Melchissédec » — du rameau chrétien dans le cadre de la tradition-mère, une et universelle, source de toutes les formes traditionnelles : la tradition primordiale, dont la conservation la plus pure et la plus complète apparaît sous les traits du *Vêdânta*.

A la même époque, dans *La Crise du Monde Moderne*, tout en constatant que c'est dans le catholicisme seul — par opposition au protestantisme — que s'est maintenu l'esprit traditionnel en Occident, Guénon doutait qu'on puisse parler dans le présent cas de « conservation intégrale » de la tradition :

> (...) si le dépôt de la tradition est demeuré intact, ce qui est déjà beaucoup, il est assez douteux que le sens profond en soit encore compris effectivement, même par une élite peu nombreuse, dont l'existence se manifesterait sans doute par une action ou plutôt par une influence que, en fait, nous ne constatons nulle part. Il s'agit donc plus vraisemblablement de ce que nous appellerions volontiers une conservation à l'état latent, permettant toujours à ceux qui en seront capables, de retrouver le sens de la tradition, quand bien même ce sens ne serait actuellement conscient pour personne.[3]

Il avait d'ailleurs précisé dans *Orient et Occident* :

> Il suffirait de restituer à la doctrine de l'Eglise Catholique, sans rien changer à la forme religieuse sous laquelle elle se présente au dehors, le sens profond qu'elle a réellement en elle-même.[4]

Ce qui, en d'autres termes, équivalait à faire coïncider, à fondre, à travers ce que la critique jugera comme pur syncrétisme, l'essence même du christianisme et la métaphysique dite « universelle » de l'Identité suprême.

Guénon en était là au moment de quitter la France pour rejoindre définitivement la terre d'Egypte. Déçu par ses contacts avec les milieux catholiques, conscient de son incompétence à

3. *CMM*, p. 78.
4. *OO*, p. 183.

traiter extensivement du christianisme en général et de l'ésotérisme chrétien en particulier, comme le prouve sa tendance à se retrancher le plus souvent derrière l'idée — non fondée[5] — que les premiers siècles chrétiens étaient et nous demeureraient délibérément obscurs... ou encore, derrière l'apparente contradiction des Evangiles[6], Guénon préférera dans un premier

5. « Cette méconnaissance du vrai sens des origines chrétiennes chez Guénon explique l'idée bizarre, souventes fois par lui exprimée, de leurs extraordinaire 'obscurité', 'presque impénétrable' dit-il. Idée qui fera sourire tous les spécialistes. Comme si les origines des autres religions ou traditions étaient clairement connues ! Avec la collection néo-testamentaire, quasi-contemporaine du commencement absolu du fait chrétien, tout historien dira au contraire que nous avons sur ce fait un dossier incomparable, quoique malheureusement incomplet, bien sûr. Mais son assertion paradoxale était pour Guénon une excuse pour ne pas entreprendre l'étude approfondie que le christianisme primitif exige et qui aurait remis en doute ce qu'il faut bien appeler son système. Il préférait ne s'intéresser qu'à ce qui suit l'époque de Charlemagne. Je me suis souvent demandé pourquoi il négligeait ainsi les huit premiers siècles de notre ère chrétienne. Etait-ce simplement pour pouvoir passer sur tout ce qui est antérieur au développement de l'Islam ? Aux yeux du médiéviste, l'influence musulmane sur l'Occident fut considérable, parfois déterminante, mais, aux yeux du spécialiste de l'antiquité, la période IVème-VIIIème constitue l'époque la plus importante pour la formation de la théologie catholique. Or, Guénon l'exclut de son étude, comme aussi les Pères antérieurs au IVème siècle. Je ne crois pas qu'on puisse trouver dans toute son œuvre une seule citation de patristique. Cette énorme lacune lui permet, en rattachant notre moyen-âge, par l'Islam, aux influences orientales, d'éloigner de sa perspective l'esprit grec et byzantin qui domine évidemment la période antérieure ». Maurice-Denis Boulet, N., « L'ésotériste René Guénon. Souvenirs et jugements », *La Pensée catholique*, 1962, n° 78-79, p. 157-158.

6. En réponse à J. Granger-Tourniac qui lui indiquait quelques passages évangéliques à résonnance proprement « exotérique », notre ami précisera : « Il est vrai qu'il resterait encore, de toute façon, certains passages embarrassants dans les Evangiles mêmes, comme ceux dont vous parlez ; mais, il y en a aussi d'autres qui vont dans le sens de l'ésotérisme, il y a là une apparence de contradiction qui est loin d'éclairer les choses ; il est possible que certaines paroles, quand elles ont été transcrites en grec, aient été rendues inexactement, ou qu'elles n'aient pas eu la signification qu'on leur a attribuée par la suite (je pense par exemple aux discussions auxquelles a donné lieu l'expression 'toutes les nations', qui paraît parfois désigner l'ensemble des pays compris dans l'Empire romain, et parfois aussi seulement les Juifs qui étaient établis alors dans différents pays hors de la Palestine). (...) pour ce qui est de l'intervention de l'Esprit-Saint, il semble bien que, dans la terminologie chrétienne, elle désigne indistinctement toute action d'une influence spirituelle, que ce soit dans l'ordre initiatique ou seulement dans l'ordre exotérique. Ce qui est fâcheux, c'est que plus on examine tout

temps confier à son bras droit Marcel Clavelle, spécialiste en herbe de l'ésotérisme chrétien, le soin d'éclairer graduellement cette question, fondamentale pour la reprise et la survie de la « Chrétienté »... Il se réservait, pour sa part, la tâche parallèle de réhabiliter officiellement la Franc-Maçonnerie et le Compagnonnage en les présentant, dès novembre 1932 [7], comme les seules organisations initiatiques connues actuellement en Occident. Relevant de l'ésotérisme, elles étaient appelées, en principe et en fait, à coiffer l'exotérisme de l'Eglise catholique...

Néanmoins, il semble que très peu d'adeptes en puissance aient alors opté pour l'une ou l'autre de ces voies initiatiques. D'une part, le Compagnonnage requérait l'exercice d'un métier manuel, d'autre part, la déchéance de l'actuelle Maçonnerie, reconnue au premier chef par Guénon, encourageait peu de gens à y entrer. La majorité songeait donc encore à un rattachement oriental...

Le premier à donner le coup d'envoi fut un jeune Alsacien de vingt-six ans, Frithjof Schuon, qui avait décidé de s'embarquer sur le premier bateau pour l'Afrique du Nord qui le fit échouer à Mostaganem (Algérie). Sans difficulté, il entra en relation avec la *zawiah* de la *tarîqah Alioua* établie précisément à Mostaganem. Après une courte période d'instruction, il fut reçu en Islam perçu par Guénon comme la charnière, le pont entre l'Orient et l'Occident. Peu de temps s'en faut pour qu'il reçoive la *barakah* de la main du Sheikh Ahmed, fondateur de ladite *tarîqah* « rameau issu de la branche Derqaoua (Maroc) de la grande tarîqah Shadéliyah, la plus répandue des confréries sunnites avec la tarîqah Qadriah » [8]. Guénon, à qui Schuon avait fait part de son intention, mais dont il n'eut pas la patience d'attendre le feu vert, lui fit savoir, par une lettre retransmise de France, qu'il lui conseillait de s'adresser... à la *tarîqah* Alioua de Mostaganem ! Peu après, Schuon amorçait sa collaboration au *Voile d'Isis* avec un article axé sur *L'aspect ternaire de la Tradition monothéiste* (juin 1933) dont l'Islam apparaît comme l'ultime accomplissement. Il revint en France fin 1933 pour repartir à l'été 1934 afin de recevoir du nouveau Sheikh Adda ben Tounès le diplôme de *moqaddem* qui l'habilitait à transmettre la *barakah* et à diriger des réunions rituelles. Il réintègre alors la France avec l'ambitieux projet « d'islamiser l'Europe » [9]. Il expliquait, s'appuyant sur Guénon lui-même, que l'Islam était le seul moyen, pour des Européens d'aujourd'hui, d'accéder à l'initiation effective puisque la Maçonnerie ne possédait plus ni enseignement ni méthode. C'est ainsi qu'il demanda à être mis en relation avec les lecteurs des *Etudes traditionnelles* qui paraissaient sérieux et désireux de ne pas s'en tenir à une connaissance spéculative, afin de les mener réellement sur la voie de la « Réalisation »...

> Guénon se montra enchanté qu'il y eût maintenant une possibilité de rattachement initiatique pour les Occidentaux sans avoir à quitter l'Europe. [10]

cela de près, plus on y découvre de complications inattendues et qui semblent parfois tout remettre en question ; c'est à croire qu'il est véritablement impossible d'arriver jamais à l'élucider entièrement ». *Lettre de Guénon à J. Granger-Tourniac,* 9 janvier 1950. Inédit.

7. Guénon, R., « De la régularité initiatique », *V.I.,* nov. 1932 ; repris in *AI,* p. 41, n. 1.

8. *Document confidentiel inédit.*

9. « La branche européenne de la tarîqah Alioua dont Schuon était le moqaddem eut rapidement des membres à Amiens, Lausanne, puis à Paris et dans plusieurs villes de Suisse. S'ajoutèrent bientôt quelques anglais dont l'un avait fait ses études à Paris et y avait connu Guénon [John Levy]. Le nombre des lecteurs de Guénon qui y furent admis devaient atteindre, au moment de la guerre, la centaine. Parmi ceux qui collaborèrent aux *E.T.*, il faut citer Titus Burckhart, un jeune diplomate suisse J.-A. Cuttat qui signait Jean Thamar, René Allar, puis André Préau, enfin Luc Benoist qui signait Elie Lebasquais. De ceux-là, seul Burckhart est demeuré dans l'Islam. » *Ibid.*

A la même époque *L'Univers,* à partir d'un article paru dans l'organe officiel du Reichsarbeitsführer *L'Arbeitsmann,* signale l'attrai exercé par l'Islam sur le IIIème Reich : « L'essentiel de l'article consistait à faire l'éloge du *fatum* (a) des Mahométans comme conception exemplaire de l'idée du destin par une race précieuse et à opposer cette conception au christianisme timide et efféminé. (...) *Fridericus,* hebdomadaire radical de droite de Berlin, relate que le nombre des adhérents de l'Islam ne cesse de croître en Allemagne. (...) lui aussi attribue l'essor de la religion de Mahomet dans le IIIème Reich au fait que l'Islam, selon lui, proclame des principes vitaux d'une éthique très élevée et à laquelle, ajoute-t-il, il est tout à fait possible de se conformer. L'hebdomadaire soutient que, avec l'union de justice et de bonté, supérieure à l'amour chrétien, l'idée se développe que seul l'Islam actif est le véritable Islam. C'est ainsi, conclut-il, que surtout l'homme nordique se sent attiré vers ce dogme libérateur et vers cette idée. (...) En 1938, les Autrichiens 'retournés' au Reich doivent apprendre que, dans leur nouvelle capitale, les sphères dirigeantes préfèrent la religion de Mahomet au christianisme et que cette religion augmente son nombre d'adhérents même sur les registres officiels, alors que la propagande en faveur de l'abandon des confessions historiques chrétiennes s'étend de plus en plus ». Rapporté in « Les adorateurs de l'Islam », *L'Univers,* nov. 1938, p. 152.

(a) le sens du déterminisme, de la fatalité.

10. *Document confidentiel inédit.*

A ceux qui lui rappelaient ce qu'il avait écrit dans *Orient et Occident* et dans *La Crise du Monde moderne* sur le rôle de l'élite et de l'Eglise catholique dans la perspective d'un redressement occidental, Guénon rétorqua :

> Je ne pouvais pas, dans mes livres, envisager toutes les possibilités, mais je ne me suis jamais fait d'illusions à ce sujet. D'ailleurs, depuis que je les ai écrits, certaines portes se sont fermées définitivement, et ce que j'ai fait y a contribué dans une certaine mesure. [11]

LE BRAS DROIT EN MATIERE D'« ESOTERISME CHRETIEN » : MARCEL CLAVELLE

Après un itinéraire des plus classiques : lecture d'Edouard Schuré, de Madame Blavatsky, de Fabre d'Olivet, de Saint-Yves d'Alveydre, d'Eliphas Lévi, de Stanislas de Guaïta, de Papus et de Sédir, où il avait retenu essentiellement l'œuvre de l'auteur de *La langue hébraïque restituée* (1815) et celle de celui qui signa d'une même plume *L'Archéomètre* et *Mission de l'Inde* — le jeune Clavelle « découvre » les premiers ouvrages de Guénon en 1925. Dès 1927, il est convaincu d'avoir trouvé ce qu'il cherchait. Par l'entremise des frères Chacornac, une première rencontre a lieu au 51 de la rue Saint-Louis en l'Ile en juin 1928. Après les félicitations d'usage à l'endroit du jeune Clavelle pour n'avoir fait ni études supérieures ni études secondaires... et quelques badinages rieurs sur les occultistes de l'époque, Guénon aborde les choses sérieuses — la métaphysique universelle et l'équivalence fondamentale, principielle, des formes traditionnelles — communiquées avec une « tranquille certitude ». Ses propos et son attitude peuvent se résumer ainsi :

11. Rapporté in *ibid.* Dans la même veine, Guénon précisait en 1933 : je n'ai jamais cru à une restauration effective de l'esprit traditionnel en Occident sur la base du Catholicisme ; vous devez bien penser que je ne suis pas si naïf que cela : mais, pour des raisons qu'il ne m'est malheureusement pas possible d'expliquer par lettre, il était nécessaire de dire ce que j'ai dit et d'envisager cette possibilité, ne fût-ce que pour établir une situation nette ; et cela a eu pleinement le résultat (négatif) que j'en attendais ». *Lettre de Guénon à J. Evola,* 21 novembre 1933 ; rapporté in Evola, J., *Révolte contre le monde moderne,* p. 489, n. 2.

> Vous et moi, nous nous sommes reconnus pour être de même race ; j'ai une certaine avance sur vous, du fait que j'ai vingt ans de plus que vous, mais je suis sûr d'avance que nous sommes d'accord sur tout. Ainsi, sur telle question, il faut penser ceci et cela. Cela ne se discute même pas, et vous ne seriez pas ce que vous êtes si vous songiez un seul instant à le faire. [12]

L'adhésion intuitive fut immédiate et le travail ultérieur d'examen et de réflexion n'apparaissait dès lors que comme une confirmation dans les « limites du mental ». Parallèlement à la réorganisation du *Voile d'Isis,* Clavelle se familiarise donc, à la manière guénonienne, avec divers hermétistes et théosophes chrétiens et, pour se faire la main à la plume, résume au profit des lecteurs quelques ouvrages du XIXème siècle : *Des couleurs symboliques* (1857) de Frédéric de Portal, *Le Catholicisme avant Jésus-Christ* de l'abbé Jallabert, etc. Il côtoie l'hermétiste chrétien Grillot de Givry que Guénon tenait en haute estime mais qui, hélas ! décèdera en 1929 avant d'avoir pu écrire « Le secret de l'Eglise et le secret du Temple » ; de même Tamos, et voue une admiration certaine à l'hébraïsant Paul Vulliaud à qui il avait emprunté l'expression « Tradition perpétuelle et unanime » [13] et dont il aurait bien aimé s'assurer la collaboration régulière pour des *Etudes traditionnelles* sur la cabale. En vain [14], puisque le démocrate chrétien Vulliaud voyait d'un mauvais œil la prédominance du F.·. Guénon : « Vous n'êtes qu'une petite chapelle dont l'idole est M. Guénon qui vous a envoûtés avec ses histoires d'initiation et d'ésotérisme, un insolent qui croit tout savoir (...) un arriviste, un charlatan et un homme louche (...) est-ce que son *Roi du Monde* n'est pas une fumisterie grâce à laquelle il veut se faire passer pour un envoyé d'un centre mystérieux ? » [15]. C'est ainsi que, interrogé sur les méthodes de « réalisation » des cabalistes, il sera simple-

12. Rapporté in *Document confidentiel inédit.*

13. Titre d'une des premières « Etudes d'Esotérisme catholique » parues in *Les Entretiens idéalistes,* 25 août 1910, p. 57-68. A noter que pour Vulliaud, le christianisme était l'expression la plus parfaite, la forme définitive de la « Tradition perpétuelle et unanime » et constituait à ses yeux, le moteur même du progrès pour une humanité à laquelle il attribuait un avenir illimité. C'est dire qu'il se situait aux antipodes de la théorie des cycles cosmiques telle qu'elle est présentée par Guénon.

14. Il se limitera pour l'essentiel à fournir quelques annotations de Psaumes et d'Etudes dues à la plume de divers auteurs : Jean de Pauly, Frank etc. Sa collaboration au *Voile d'Isis/Etudes traditionnelles* s'étend de 1932 à 1939.

15. *Document confidentiel inédit.*

ment répondu à Clavelle : « ils se bornent à prier comme tout le monde et à méditer la Thora » [16].

Néanmoins, un sens très aiguisé de l'ésotérisme avait amené Vulliaud à déceler des traces de connaissances cabalistiques chez les auteurs néo-testamentaires et chez certains Pères de l'Eglise tels Origène, Clément d'Alexandrie, Denys l'Aréopagite, etc. De plus, il avait été le premier à attirer l'attention, d'une part, sur les travaux d'archéologie traditionnelle et cabalistique de Mgr Devoucoux centrés autour de l'église cathédrale d'Autun et, d'autre part, sur le cabaliste P. Nommès dont il fait, à tort ou à raison, un dominicain. Tout en fustigeant la Franc-maçonnerie, Vulliaud avait ainsi ouvert la voie et posé les jalons d'un certain « ésotérisme catholique ». Profitant de l'effort polygraphique de Vulliaud, le jeune Clavelle arrive donc à se faire une idée plus précise de l'ésotérisme chrétien qu'il associera et identifiera, pour sa part, à l'ésotérisme maçonnique — sans toutefois songer à se rattacher lui-même à la Franc-Maçonnerie. C'est dans cet esprit qu'il introduit Nommès et Devoucoux au public des *Etudes traditionnelles*. Dans ces années 30, Clavelle ne songea pas davantage comme l'y pressait Guénon... à se rattacher à l'Islam par le truchement de la *tarîqah* de Schuon. Non, il est alors à la recherche d'une autre piste...

En 1936, lors même que Michel Vâlsan, jeune diplomate roumain d'origine chrétienne orthodoxe appelé à devenir un érudit et ardent défenseur de l'Islam et de l'œuvre guénonienne, débarque à Paris pour rejoindre le milieu des *Etudes traditionnelles* — Clavelle amorce des contacts plus étroits avec Charbonneau-Lassay penché sur son *Bestiaire du Christ* (1940) étoffé à partir d'un précieux Recueil de symboles datant de la fin du XVème siècle qui lui avait été exceptionnellement communiqué par le groupement de la Fraternité du Paraclet en la personne de son seul survivant, le chanoine Théophile Barbot [17], archiprêtre de Loudun. Accompagné de Tamos, Clavelle effectua même un séjour à Loudun en 1938. Au dire de ce dernier, c'est peu après à l'automne de cette même année que furent communiquées à Guénon les premières (et pour ainsi dire, les seules) indications un peu précises relatives à la survivance de « deux organisations initiatiques chrétiennes d'Europe occidentale » [18], à

16. *Ibid.*
17. Robin, J., *René Guénon. Témoin de la Tradition*, p. 185.
18. « On doit comprendre qu'il n'était guère possible, par correspondance, d'entrer dans de grands détails sur un tel sujet à ce moment ni plus tard. Ce qui fut communiqué à Guénon était suffisant pour qu'il pût se rendre compte qu'il y avait là quelque chose de 'sérieux' et non des fantaisies pseudo-initiatiques, mais ne lui permettait pas d'apprécier l'importance de ce qui était conservé. » Reyor, J., « Les revues », *E.T.*, avril-mai 1956, p. 141.

savoir l'Agla et l'Estoile internelle auxquelles Charbonneau-Lassay avait déjà fait allusion en 1929 :

> (...) de singulières circonstances m'ont permis d'avoir, sur plusieurs groupements hermético-mystiques du Moyen-Age, et sur leurs doctrines et pratiques symboliques, une source d'information qui ne relève pas de l'ordinaire domaine de la bibliographie et qui est, pour le moins, tout aussi sûre. [19]
> (...) J'ai été plusieurs fois obligé déjà, pour être sincère et moins incomplet de faire allusion à ces groupements mystiques et secrets du Moyen-Age, peu connus, comme, par exemple, à la *Fede Santa*, dont Dante paraît avoir été l'un des chefs, et qui était une sorte de tiers-ordre de filiation templière ; certains, parmi ces groupements hermétiques, étaient en parfait accor davec la plus stricte orthodoxie, tout en détenant parfois pour eux des secrets séculaires étrangement troublants ; c'est le cas de l'*Estoile Internelle* qui n'a jamais compté plus de douze membres et qui existe encore avec les manuscrits originaux du XVème siècle de ses écrits constitutifs et de doctrine mystique. D'autres, plus répandus, au contraire, comme l'*Agla*, qui s'appuyaient sur la Kabbale Juive, ont dépassé le cadre du dogme catholique et sont entrés de plein pied dans le domaine que la Sainte Eglise réprouve. C'est dans un de ces groupements que fut acceptée une assimilation complète entre la Personne du Saint-Esprit et celle de la Vierge Marie. [20]

Tout porte à croire que Charbonneau-Lassay aurait, par la suite, été intégré au groupement de la Fraternité du Paraclet — produit de la fusion des organisations hermétiques chrétiennes dites de l'Etoile Internelle et Fraternité des chevaliers du Divin Paraclet à l'époque de la Révolution — avec engagement de la reconstituer si les circonstances se révélaient propices [21]. Tamos, Clavelle et un certain nombre de guénoniens [22]

19. Charbonneau-Lassay, L., « La triple enceinte dans l'emblématique chrétienne », *Atlantis*, sept.-oct. 1929.
20. Charbonneau-Lassay, L., « L'iconographie emblématique de Jésus-Christ : La Colombe », *Regnabit*, janv. 1929.
21. Robin, J., *op. cit.*
22. Les documents relatifs à cette question faisant défaut par la volonté même des milieux guénoniens concernés, nous sommes réduit à devoir invoquer un témoignage sujet à caution. Ainsi, une certaine dame catholique originaire de Lille, victime d'un « délire d'imagina-

l'auraient rejoint à la fin des années 30. Mais, au dire de René Allar [23], plusieurs ne tardèrent pas à considérer ces organisations chrétiennes [24] comme « incomplètes »... et retournèrent à la *tarîqah* de Schuon. Clavelle, pour sa part, se serait rattaché par ailleurs à une organisation de type cabalistique.

En 1939, un mois après le transit de Schuon et de John Levy au Caire, en direction de l'Inde, la guerre éclate. La publication des *Etudes traditionnelles* est interrompue de 1941 à 1945. Miche Vâlsan, qui vient de se voir confier la fonction de *moqaddem* pour la France, maintient le contact avec Guénon par le biais de la valise diplomatique. Dans une de ses lettres, Guénon exprime à nouveau et de façon pressante son désir de voir Clavelle se rattacher à l'Islam. Nous avons tout lieu de croire que ces pressions réitérées aboutirent à une brève tenta-

tion » autour de la question du « Roi du Monde » et qui termine actuellement ses jours comme patiente célèbre de l'asile de Charenton..., fait allusion à ce type d'« initiation » :

« j'étais déjà à l'état d'identité suprême depuis mon investiture comme 'Roi du Monde' en 1937 mais j'ai pensé que cet ordre [des chevaliers et dames du divin Paraclet] pourrait me servir. Un jour, je vins donc à l'appartement de Clavelle dans le 14ème arrondissement. Il était là avec un autre invité, un certain Charbonneau-Lassay qui avait remis en vigueur cette initiation, et un autre grand initié appelé Argos. Ils me firent le baiser du Saint-Esprit en m'évitant les complications d'un rituel trop long. Ce qui est intéressant c'est que cela s'est passé le 28 septembre 1938, car c'est juste à cette époque-là qu'a eu lieu Munich, où Daladier a livré l'Europe à Hitler. Vous voyez que rien ne s'est fait au hasard. Quelques temps plus tard, mon fils André m'a demandé lui aussi à y entrer ».

« Quand Clavelle m'en a parlé, j'ai dit moi aussi, j'aimerais bien en faire partie de cet ordre. J'étais déjà à l'identité suprême, l'état au-delà duquel il n'y en a point, je n'avais donc pas besoin ni pour ma fonction ni pour mon état personnel, mais je crois que c'est le contraire, je crois que ma présence peut apporter beaucoup à cette confraternité et donc par conséquent, je demande à y entrer. Tamos et Charbonneau-Lassay ont accepté de m'initier, je n'avais pas d'obligation rituelle, sinon je ne l'aurais pas fait. Si bien que je n'ai pas seulement l'Agartha, je fais aussi partie de cette initiation catholique ».

Rapporté in Allilaire, J.-F, *Etude d'un délire d'imagination dans ses rapports avec la question du déterminisme en psychopathologie*, p. 24 et 94.

Cette férue d'ésotérisme semble avoir échangé une dizaine de lettres avec Guénon et entretenu une volumineuse correspondance (près d'un millier de lettres) avec Clavelle.

23. *Entrevue de R. Allar accordée à l'auteur*, 10 mai 1974. Inédit.

24. Pour quelques renseignements (en date de 1957) sur ces organisations, cf. Amadou, R., « Esotérisme de Guénon », *Cahiers de l'Homme-Esprit*, n° 3, 1973, p. 89-91.

tive de rallier les voies du Prophète ; mais, comme d'autres avant et après lui tels René Allar, Luc Benoist, Jacques-Albert Cuttat etc., Clavelle ne persista pas dans cette voie.

Alors qu'à la fin de 1945, Guénon considérait toujours que la *tarîqah* de Schuon constituait le seul aboutissement possible de son œuvre, moins d'un an après, il songeait à la constitution d'une loge maçonnique destinée à accueillir les individualités adhérant sans réserve à son œuvre et désireuses de travailler à la restauration de la Maçonnerie intégralement traditionnelle, et réclamait à cette fin la collaboration effective de Clavelle, Roger Maridort et Marcel Mangy, alias Denis Roman. C'est ainsi que, depuis 1947, malgré de nombreuses péripéties — dont le retrait éclatant de Clavelle en janvier 1951 — une [25] loge d'inspiration proprement guénonienne, La Grande Triade, créée dans le cadre du Rite écossais ancien et accepté poursuit, encore aujourd'hui [26], ses activités. Clavelle, alias Jean Reyor, entouré d'une équipe [27] intégrant quelques clercs [28], devait par la suite tout au long des années 50 se consacrer à faire prévaloir la notion guénonienne de l'« ésotérisme chrétien » dans les *Etudes traditionnelles* en lui assimilant plus ou moins les Eckhart, Ruysbroeck, Tauler, Suso, Nicolas de Cuse etc. ; tandis que dans les années 60, la direction littéraire allait revenir à M. Vâlsan qui infléchira à nouveau la revue en fonction du soufisme et de l'Islam.

A partir de 1946-1947, lors même que Jacques Maritain, ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, se démène en vain, au dire de certains [29], pour obtenir, sinon la condamnation du moins la mise à l'Index de l'œuvre guénonienne [30], Schuon

25. Une seconde loge extra-obédentielle connue sous le nom « Les Trois Anneaux » fut créée en 1949 ; cette arrière-loge, appuyée sur un mélange de soufisme, de cabale et de chevalerie, eut une existence assez éphémère.

26. Roman, D., « René Guénon et la Loge 'La Grande Triade' », *E.T.*, sept.-déc. 1971 et janv.-fév. 1973 ; Corneloup, J., *Je ne sais qu'épeler !*, p. 99-124.

27. « Pour ce qui est de ses collaborateurs de la période 1952-1960, la plupart ont pris des pseudonymes et je n'ai naturellement pas le droit de révéler leur identité. Seul Yves Millet a signé de son nom. » *Lettre de M. Clavelle à l'auteur*, 29 novembre 1976. Inédit.

28. *Document confidentiel inédit.*

29. *Ibid.* Affirmation grandement sujette à caution compte tenu que nous n'avons décelé, pour notre part, aucun semblant de preuve sur lequel asseoir cette assertion.

30. Il semble que Guénon ne redoutait nullement cette éventualité ; au contraire, il y aurait vu une excellente publicité pour son œuvre.

— « l'homme d'aujourd'hui qui comprend le mieux le Christianisme » [31] au dire de ses disciples — ne manque aucune occasion d'affirmer son indépendance, de proclamer qu'il a une œuvre personnelle à accomplir et que sa « mission » n'est pas liée à celle de Guénon. Il va jusqu'à laisser entendre que le « précurseur » Guénon devrait bien cesser d'écrire. Là-dessus, il publie un premier ouvrage *L'Unité transcendante des religions* (1948) qui renferme un chapitre sur l'ésotérisme chrétien qui acculait Guénon à reconnaître que Schuon connaissait beaucoup mieux que lui, le christianisme.

Loin du Caire, Schuon, d'une part, donne rapidement à paraître dans le numéro de juillet-août 1948 des *Etudes traditionnelles,* un article sur les *Mystères christiques* où il prend l'initiative de soutenir la thèse du caractère inaltérablement initiatique de deux sacrements : le Baptême et la Confirmation constituant respectivement l'initiation aux petits et aux grands mystères. Il en découle que tous les chrétiens sont des « initiés » mais, à défaut d'un enseignement, d'une méthode, d'un Maître, ils ne le savent pas... d'autre part, Schuon se présente solennellement comme le Maître spirituel pour tout l'Occident et demande à Clavelle de faire savoir aux organisations occidentales avec lesquelles il pourrait être en relation, dont La Grande

(Cf. *ibid.*). Déjà en septembre 1933, il avait signalé dans sa correspondance : « Rome, en condamnant tout ce qui se rattache à l'ésotérisme, prononcerait en réalité sa propre condamnation, car ce serait la rupture définitive avec le 'Centre'; il est compréhensible qu'on y regarde à deux fois, même si l'on n'a pas bien nettement conscience de ce qui est en jeu. Mais une reprise de contact vraiment effectif est bien invraisemblable aussi, maintenant plus que jamais ; c'est à cela que se rapportent les choses auxquelles j'avais fait allusion [le « Pouvoir des clefs »] ; c'est à se demander si la susdite rupture ne serait pas préférable, car elle rendrait du moins la situation plus nette et déblaierait en quelque sorte le terrain... » *Lettre de Guénon à M. Hillel,* 24 septembre 1933. Inédit.

D'un autre côté, Frémond voit mal comment Rome aurait à souffrir d'une telle œuvre... Ce qui ne saurait l'empêcher de demeurer intrigué par certains passages d'une lettre de Guénon adressée à Charbonneau-Lassay en 1936. Il les reprenait ainsi : « Que signifie cette réticence que, 'spectateur quasi-désintéressé', ces attaques, elles, ne l'atteignent même pas et ne feraient que lui 'donner toute liberté de traiter certaines questions', auxquelles il s'abstient de toucher actuellement » — tandis que « 'par contre les conséquences à tirer de cette *prise de position* seraient bien regrettables pour Rome, et par suite pour tout le monde occidental !' » *Lettre de O. de Frémond à Charbonneau-Lassay,* 8 novembre 1936. Inédit.

Triade, qu'elles doivent se soumettre à l'autorité du nouveau Maître !

CHRISTIANISME ET INITIATION

Mis au courant, Guénon explosa. Il y avait de quoi puisque, retenue la thèse schuonienne de la permanence du caractère « initiatique » des sacrements, la nature dichotomique du rapport ésotérisme/exotérisme, donc la nécessaire superposition de l'initiation (en l'occurrence, maçonnique) sur la religion [32], se révélait sans fondement pour des chrétiens... ce qui ruinait une bonne partie de l'œuvre guénonienne. Même si Guénon était bien conscient de la nécessité d'une mise au point publique, il semble que Clavelle eut beaucoup de peine — comme déjà en décembre 1947 au sujet de la *Nécessité de l'exotérisme traditionnel* qui entraînait toute une suite de difficultés concernant les rapports de l'Eglise catholique et de la Franc-maçonnerie... — à faire admettre à Guénon qu'il était le seul à pouvoir et à devoir rédiger cette mise au point. Ce n'est qu'à la suite des demandes et pressions du *moqqadem* pour la France, Michel Vâlsan — qui se refusait à suivre le nouveau courant de la *Tariqah*-mère installée à Lausanne — et de nombreux correspondants, que Guénon se décida à traiter *Christianisme et Initiation* de septembre à décembre 1949 ; un des rares textes où l'ésotériste musulman qu'était devenu Guénon aborde en termes clairs la délicate question des limites de l'Eglise...

31. Rapporté in *Document confidentiel inédit.* Signalons que le nom musulman de Schuon est Aïssa, ou encore Issa, c'est-à-dire Jésus.

32. Contrairement à Schuon pour qui l'ésotérisme est une question de degré et non de principe — pour Guénon, entre les domaines religieux et initiatique il n'y a pas seulement une différence de degré mais de nature profonde : « (...) l'ésotérisme est essentiellement autre chose que la religion, et non pas la partie 'intérieure' d'une religion comme telle, même quand il prend sa base et son point d'appui dans celle-ci comme il arrive dans certaines formes traditionnelles dans l'Islamisme par exemple (a) ; »

(a) « C'est pour bien marquer ceci et éviter toute équivoque qu'il convient de dire 'ésotérisme islamique' ou 'ésotérisme chrétien', et non pas, comme le font certains, 'Islamique ésotérique' ou 'Christianisme ésotérique' ; il est facile de comprendre qu'il y a là plus qu'une simple nuance. »

AI, p. 27.

En 1935, Guénon précisait déjà dans sa correspondance : « Méfiez-vous des rites religieux, tant que vous n'avez pas reçu rien d'autre.

En conformité avec la tradition islamique [33], il pose d'abord que « le Christianisme, à ses origines, avait, tant par ses rites [34] que par sa doctrine, un caractère essentiellement ésotérique, et par conséquent initiatique », en cela comparable au *sangha* bouddhique, mais il précise aussitôt — par le biais de fragiles arguments qui plus est, se révèlent tout à fait irrecevables en perspective chrétienne [35] — que depuis une période fort éloignée qu'il situe au plus tard à l'époque de Constantin et du concile de Nicée [36], on ne peut plus considérer « en aucune façon les

Ils vous maintiennent dans les limites de l'individualité. » *Lettre de Guénon à L. Caudron,* 22 avril 1935. Inédit.

Cette séparation radicale entre l'exotérisme et l'ésotérisme est propre à Guénon ; on ne la trouve chez personne d'autre. Pour une étude des recoupements et des divergences entre les positions de Schuon et de Guénon, cf. Serant, P., «Frithjof Schuon et René Guénon», *La Parisienne,* mars 1954, p. 334-340.

33. « On peut trouver une confirmation dans le fait que la tradition islamique considère le Christianisme primitif comme ayant été proprement une *Tarîqah,* c'est-à-dire en somme une voie initiatique, et non une *shariyah* ou une législation d'ordre social et s'adressant à tous ». Guénon, R., « Christianisme et Initiation » ; repris in *AEC,* p. 9.

Ce qui amènera Noële Maurice-Denis Boulet à souligner que : « La remarque est certes d'importance, mais la conclusion qu'en tire Guénon est plutôt faible. Elle consiste à juger le christianisme incompréhensible. De fait, il a des caractères tout à fait uniques, permettant son universalité. (...) Guénon trouve 'curieux' que le christianisme n'ait pas une partie légale, comme s'il ignorait tout de la question de la libération des observances juives dans les Actes des Apôtres et dans saint Paul, ou comme s'il voulait minimiser le fait que cette libération d'un aspect de conformisme extérieur spécial à une unité éthique était précisément la condition et le signe de l'universalisation du christianisme et de sa possibilité d'adaptation à toutes les cultures. » Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.,* n° 78-79, p. 158.

34. « (...) quand notre auteur disserte sur les rapports du 'social' et du 'doctrinal' dans le fait religieux, il agite des concepts qui ne correspondent à aucune réalité chrétienne ». *Ibid.,* p. 159.

35. Nuançant la thèse de base de Schuon, Guénon fait correspondre le Baptême au début de l'initiation aux « petits mystères », la Confirmation à son aboutissement, et le sacrement de l'Ordre — « qui maintenant donne seulement la possibilité d'exercer certaines fonctions » — à une initiation sacerdotale se rapportant comme telle aux « grands mystères ». Ces trois « rites d'initiation » se complètent par des « rites initiatiques » telle l'Eucharistie qui n'allait pas sans lui poser quelques difficultés : « Il me semble que, entre la Cène du jeudi saint et celle d'Emmaüs, il y a une différence essentielle : c'est que, dans la 2ème, le Christ n'a pas dit à ses disciples : 'Faites ceci en mémoire de moi' ; cela ne suffit-il pas pour qu'on ne soit pas en droit de l'invoquer comme un 'précédent' ? » *Lettre de Guénon à J. Granger-Tourniac,* 18 mars 1950. Inédit.

36. En Février 1950, à la suite de la lecture de *La tradition apostolique* d'Hyppolyte de Rome, il lui semblera « y avoir dans les textes de ce genre bien des choses qui donnent à penser que, en fait, l'*'extériorisation'* a dû commencer très tôt, plus même que je ne l'avais supposé tout d'abord ; il est d'ailleurs bien possible qu'il n'y ait pas eu uniformité à cet égard entre toutes les Eglises ». *Lettre de Guénon à J. Granger-Tourniac,* 9 février 1950. Inédit.

37. « D'après Guénon, l'initiation est une 'illumination proprement dite'. Or chacun sait que c'est là le vieux nom du baptême chez les Pères, le φώτισμος, qui apporte la lumière de la foi et initie l'homme à la connaissance surnaturelle de Dieu. La notion que les textes et les monuments des IVème-VIIème siècles nous donnent de ce sacrement le montre tellement riche de symbolisation initiatique que l'affirmation de Guénon (baptême exotérique dès 325) apparaît tout à fait fantaisiste. C'est justement après le concile de Nicée que nous avons les textes les plus importants sur le baptême-initiation. » Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.,* p. 159.

38. En mars 1950, il fera allusion à une chose qu'il juge « fort énigmatique : dans les romans du St-Graal, il est souvent question d'une succession 'extra-apostolique', si l'on peut dire, procédant de Joseph d'Arimathie, il est bien difficile de savoir à quoi cela peut correspondre au juste, mais en tout cas je ne pense pas que cela puisse avoir un rapport quelconque avec l'ordre exotérique. » *Lettre de Guénon à J. Granger-Tourniac,* 18 mars 1950. Inédit.

rites chrétiens comme ayant un caractère initiatique » [37], puisqu'ils ont fait l'objet d'une « adaptation » pleinement justifiée et même nécessitée par les circonstances de temps et de lieu. A son avis, le christianisme ne pouvait opérer le « redressement » consécutif à la dégénérescence gréco-romaine qu'à la condition de renoncer au caractère ésotérique et « réservé » qu'il avait tout d'abord, devenant ainsi « une religion au sens propre du mot et une forme traditionnelle s'adressant à tous indistinctement ».

Dès lors — toujours dans la perspective guénonienne — en raison de la nature même des choses qui est « de maintenir, en conformité avec l'orthodoxie traditionnelle, la distinction profonde des deux domaines exotérique et ésotérique », devait s'opérer d'une part une « obscuration » délibérée des origines chrétiennes (histoire et intelligence première du message chrétien) [38] et, d'autre part, s'inaugurer l'ère des formulations « dogmatiques » destinées à une présentation purement exotérique, limitée, de la doctrine

> (...) les vérités d'ordre plus proprement ésotérique, qui étaient par leur nature même hors de la portée du plus grand nombre, ne pouvaient plus être présentées que comme des « mystères » au sens que ce mot a pris vulgairement, c'est-à-dire

que, aux yeux du commun, elles ne devaient pas tarder à apparaître comme quelque chose qu'il était impossible de comprendre, voire même interdit de chercher à approfondir.[39]

complétée par la constitution du droit canonique « qui ne fut en réalité qu'une adaptation de l'ancien droit romain, donc quelque chose qui vint entièrement du dehors, et non point un développement de ce qui était contenu tout d'abord dans le Christianisme lui-même »[40].

Faisant objection à la thèse de Schuon sur la permanence du caractère « initiatique » des sacrements chrétiens, Guénon demandera alors :

> (...) comment pourrait-on expliquer l'existence d'organisations initiatiques spécialement chrétiennes, telles qu'il y en eut incontestablement pendant tout le moyen âge, et quelle pourrait bien être alors leur raison d'être, puisque leurs rites particuliers feraient en quelque sorte double emploi avec les rites ordinaires du Christianisme ?[41]

39. Guénon, R., « Christianisme et Initiation », *op. cit.*, p. 15.
« (...) c'est faire preuve d'une telle ignorance de la théologie catholique que l'on se persuade que la question n'a pas été envisagée sérieusement et que cette exécution par trop sommaire n'est qu'une fuite devant un problème particulièrement embarrassant menaçant de renverser tout l'édifice guénonien. » Méroz, L., « René Guénon et l'Eglise Catholique », *Nova et vetera,* oct. 1954, p. 273.

40. « L'aspect 'social' et 'moral' du christianisme, dont Guénon faisait un 'élément secondaire' de sa définition *ne varietur* * de la 'religion' en soi, a dans le christianisme une portée essentielle que [Guénon] était loin d'avoir pu soupçonner. La vie spirituelle, qui parcourt le corps mystique tout entier et qui s'identifie à la charité (*unique* dans son double objet, Dieu et les hommes), est 'sociale' et 'morale' de soi et elle est, nous le répétons, spécifiquement christique, même lorsque le spirituel plonge dans la divinité au point de faire abstraction totale de l'humanité de Jésus. (...) Dans le judaïsme, dans l'Islam, le 'social', le 'moral' n'est guère que du 'juridique'; par suite, le mystique est de soi un isolé, un autonome (d'où peut-être la nécessité constante de la 'prophétie' et l'abondance des prophètes), et la révélation monothéiste ne suffit pas à lui donner, de ce point de vue, une base différente ni même beaucoup meilleure que celle des spirituels formés en climat polythéiste et pour qui tout est sacré (comme Ramakrishna, par exemple). Ainsi la mystique chrétienne est *sui generis* **, elle ne ressemble à nulle autre, non pas qu'elle s'en distingue par les éléments psychologiques mis en jeu, qui peuvent être aussi variés que les individus eux-mêmes, mais à cause de son objet spécifique, qui se confond avec celui de la religion où elle se fonde. » Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.*, p. 155-156.
* invariable.
** spécifique en soi.

41. Guénon, R., « Christianisme et Initiation », *op. cit.*, p. 22.

Notons que ce que Guénon et avec lui tout le courant ésotériste désignent comme « spécifiquement chrétien »[42] n'est en fait rien de plus que « spécifiquement occidental », en ce sens que lesdites organisations initiatiques[43] avaient cours en Occident — sous couvert ou non d'ordres monastiques, puisque des courants déviationistes, développés et entretenus avec plus ou moins de bonne foi[44] selon les cas, demeurent effectivement toujours possibles — et ainsi, se devaient d'utiliser, de s'appuyer sur des matériaux judéo-chrétiens...[45]. Ceci, évidemment, ne saurait présager en rien contre l'existence et même la survivance d'organisations « véritablement chrétiennes », plus ou moins fermées, sous couvert ou non d'ordres monastiques et vouées à l'approfondissement théorique et pratique de la doctrine et des mystères chrétiens[46]. L'astuce consiste à les assi-

42. « En marge de l'Eglise, la *gnose hétérodoxe* est, à coup sûr un ésotérisme. Elle est même le seul cas d'un ésotérisme chrétien (quoique hérétique) si du moins elle est vraiment chrétienne, ce qui est loin d'être certain ». Sagnard, F.-M., *La gnose valentinienne et le témoignage de saint Irénée* ; rapporté par J. Morinval, au thème « Esotérisme » in Jacquemet, G. (dirigé par) *Catholicisme. Hier, aujourd'hui, demain,* t. IV, p. 436.

43. Le caractère proprement « initiatique » de ces organisations hétérodoxes pouvant éventuellement être transmis par une filière hermétique, cathare, templière, cabalistique, maçonnique ou autres.
« (...) partout où prit forme, en Occident, un véritable ésotérisme, cela se produisit essentiellement en dehors du christianisme, avec l'aide de courants non chrétiens, comme la Kabbale hébraïque, l'hermétisme ou des veines d'origine nordique lointaine ». Evola, J., *op. cit.*, p. 391, n. 2.

44. Même si plusieurs de ses propositions qualifiées de « panthéistes » demeurent affectées par l'anathème, le dominicain Eckhart ne saurait être soupçonné de collusion avec le « Gnosticisme ».

45. Rappelons à cet effet, que Guénon se fait le défenseur de la permanence des textes — leur « littéralité » — du Nouveau comme d'ailleurs de l'Ancien Testament. « Les mêmes vérités [étant] susceptibles de recevoir une application dans des domaines différents, en vertu des correspondances qui existent entre tous les ordres de réalité », dans la perspective initiatique, ésotérique, ce qui est changé, modifié « c'est seulement leur compréhension, ou, si l'on préfère, la perspective suivant laquelle ils sont envisagés et la signification qui leur est donnée en conséquence ». Guénon, R., *op. cit.*, p. 18.

46. A titre d'information complémentaire, cf. Daniélou, J. s.j., « Les traditions secrètes des apôtres », *Eranos-Jahrbuch,* 1962. Il y est rapporté d'une part comme fait incontestable que « la conception de doctrines secrètes, enseignées par Jésus après la résurrection, transmises par les Apôtres à quelques-uns par une tradition orale, a existé au Premier et au Second siècles. Cette doctrine appartient à la Grande Eglise — et les hérétiques l'ont imitée. » (p. 204). D'autre part, il est fait allusion à l'itinéraire mystique du Pseudo-Denys, en relation avec les demeures successives et leurs anges, comme à « la révélation d'une expérience

miler... L'enjeu étant de poids, nous nous devons de dénoncer un tel stratège chez Guénon, mais peut-être encore davantage dans la lignée de ses disciples groupés sous la bannière d'un « ésotérisme chrétien » chevauchant plus ou moins — par le biais d'une surexploitation du fameux thème de la « Tradition primordiale, universelle, perpétuelle et unanime » [47] — le champ de la Maçonnerie néo-spiritualiste [48] et ne visant à rien de moins qu'à l'évacuation de l'aspect *sui generis* de la Révélation chrétienne.

Compte tenu des informations de Charbonneau-Lassay obtenues par l'entremise de Clavelle, Guénon, dans le cadre de *Christianisme et Initiation,* se bornera quant à lui à insérer une note de 1946 [49] reprise et modifiée [50] comme suit :

spirituelle qui ne peut être communiquée que de maître à disciple et dont l'écrit ne peut donner l'équivalent. Ainsi nous apparaît l'existence d'une succession des maîtres gnostiques ou maîtres spirituels, distincts de la succession des évêque, qui transmettent la foi des apôtres, dépendant de celle-ci quant à la foi, mais qui continuent la tradition charismatique des temps apostoliques et des Apôtres. Cette succession a sa place et garde sa place » (p. 208-209). La conclusion de cet article est que « le contenu de cette tradition secrète concerne les secrets du monde céleste, qui était déjà dans le judaïsme l'objet d'un savoir réservé. Cette tradition secrète n'est donc à aucun degré relative à l'essence du message apostolique, qui est le Christ mort et ressuscité. Mais elle correspond à une explication de ce mystère dans sa relation avec le monde céleste. Les Apôtres pensaient que cette explication ne relevait pas de l'enseignement commun, mais d'une initiation plus poussée, de caractère oral » (p. 214).

47. Ce que la théologie catholique définit plus proprement comme la « Révélation primitive ». Nous avons déjà vu que d'autres groupes, tel le *Hiéron* de Paray-le-Monial, s'appuyaient de même sur la « Tradition primordiale » ou « Révélation primitive ». Sans préjuger des influences sous-jacentes à ces divers groupements ni de la justesse de la démonstration et des arguments avancés, il n'en demeure pas moins que, se voulant conformes à la perspective de saint Augustin, l'Incarnation, la Mort et la Résurrection du Christ — la Révélation christique — étaient perçues comme l'aboutissement, l'accomplissement et le couronnement de cette « Révélation primitive ».

48. Voir la place faite à « l'ésotérisme chrétien » dans une revue maçonnique comme *Le Symbolisme.* Cf. Van, E., « René Guénon et l'Esotérisme chrétien », avril-mai 1953, p. 195-206.

49. « Des investigations que nous avons dû faire à ce sujet [l'initiation] en un temps déjà lointain, nous ont conduit à une conclusion formelle et indubitable (...) : si l'on met à part le cas de la survivance possible de quelques rares groupements d'hermétisme chrétien du moyen âge, d'ailleurs extrêmement restreints en tout état de cause, c'est un fait que, de toutes les organisations à prétentions initiatiques qui sont répandues actuellement dans le monde occidental, il n'en est que deux qui, si déchues qu'elles soient l'une et l'autre par suite de l'ignorance et de

Nous ne voulons pas dire que certaines formes d'initiation chrétienne ne se soient pas continuées plus tard, puisque nous avons même des raisons de penser qu'il en subsiste encore quelque chose actuellement, mais cela dans des milieux tellement restreints que, en fait, on peut les considérer comme pratiquement inaccessibles, ou bien, comme nous allons le dire, dans des branches du Christianisme autres que l'Eglise latine. [51]

Faute d'une connaissance directe et approfondie des dites formes d'initiation chrétienne « sous couvert » [52] de l'Eglise latine, on comprend que Guénon se soit borné à des allusions prudentes. Dans la mesure où l'organisation de l'Estoile internelle [53] relèverait bien de la plus pure orthodoxie comme l'avait

l'incompréhension de l'immense majorité de leurs membres, peuvent revendiquer une origine traditionnelle authentique et une transmission initiatique réelle (...) : le Compagnonnage et la Maçonnerie. » *AI,* p. 41, n. 1.

A la suite de cela, dans une lettre adressée à J. Evola, Guénon évoquera la « complexité » de la question des organisations hermético-chrétiennes — et lui précisera en juin 1949 : « Je vois aussi que vous n'avez pas compris exactement dans quel sens je vous parlais de 'questions complexes'; je voulais seulement dire par là qu'il y entre en réalité beaucoup d'autres éléments que ceux qui peuvent être connus par une étude faite 'du dehors'; c'est donc tout le contraire de quelque chose qui appellerait des réserves comme vous l'avez pensé. » *Lettre de Guénon à J. Evola,* 13 juin 1949. Inédit.

50. « La méprise portait sur la dénomination d''hermétisme chrétien', l'un des informateurs de Guénon ayant employé le mot 'hermétisme' dans le sens usuel de 'chose fermée', d'ésotérisme, et non dans son sens technique. C'est pourquoi dans la note de décembre 1949, Guénon parle de 'certaines formes d'initiation chrétiennes' sans préciser s'il s'agit d'hermétisme ou d'une autre forme d'ésotérisme. » Reyor, J., « Les livres », *E.T.,* avril-mai 1956, p. 141.

51. Guénon, R., « Christianisme et Initiation », *op. cit.,* p. 24-25, n. 1.

52. « (...) souvent même sous le couvert des ordres religieux et à leur intérieur, bien que ne se confondant en aucune façon avec eux. » *Ibid.,* p. 24.

53. Dans la correspondance dépouillée aussi bien que dans l'œuvre publiée de Guénon, nous n'avons, pour notre part, repéré aucune allusion directe à l'Estoile internelle — par contre, deux lettres adressées à F.G. Galvao font allusion à l'organisation du Paraclet : « (...) en ce qui concerne la possibilité d'une initiation spécifiquement chrétienne, il n'y a toujours rien, pratiquement du moins, du côté catholique ; l'organisation du Paraclet, sur laquelle nous avions fondé quelques espoirs à un certain moment, semble bien, depuis la mort de notre ami Charbonneau-Lassay, être retombé dans le sommeil où elle était restée longtemps avant lui, et je ne vois actuellement personne qui puisse l'en tirer de nouveau ». *Lettre de Guénon à F.G. Galvao,* 24 août 1950. Inédit. « Pour le Paraclet, je vous ai dit dans ma dernière lettre ce qu'il en

d'ailleurs précisé Charbonneau-Lassay [54], on voit mal comment Guénon aurait pu accréditer ce type d'organisation qu'il se devait, conformément à sa théorie de l'initiation, de ranger dans l'exotérisme... Par contre, l'Agla ou toute autre organisation initiatique plus ou moins assimilée, que Charbonneau-Lassay rangeait « dans le domaine que la Sainte Eglise réprouve » parce qu'outre-passant le dogme catholique, pouvait très bien répondre aux critères guénoniens de l'initiation. C'est ainsi que nous ne saurions accorder crédit à l'article de Clavelle, alias Jean Reyor, associant, dans une perspective guénonienne et pour le compte de la revue maçonnique *Le Symbolisme, L. Charbonneau-Lassay et l'ésotérisme catholique* (janvier-mars 1961). A cet effet, Robert Amadou a pleinement raison de faire remarquer qu'il ne faut

> (...) pas supposer qu'une société par les guénoniens déclarée « ésotérique » soit conforme au modèle de la société ésotérique selon René Guénon. Les guénoniens interprètent souvent et l'influence de certains d'entre eux sur ces sociétés sans doute sommeillantes où ils sont entrés a pu infléchir leur ligne traditionnelle dans une direction... néo-traditionaliste. [55]

Si, à la suite de Guénon, nous passons maintenant aux Eglises chrétiennes d'Orient, il faut reconnaître le champ plus libre, plus tolérant, moins tranchant. Nous en voulons déjà pour preuve, la souplesse officieuse [56] sinon officielle de l'Eglise orthodoxe — qui propose mais n'impose pas — ses distances face à la Franc-maçonnerie. Peu confiant dans l'initiative du Père Berteloot s.j. [57], Guénon écrivait donc à Jean Granger-

est, de sorte que je n'y reviendrai pas longuement ; évidemment, sa 'fermeture' presque complète est due à un ensemble de circonstances qui ne sont la faute de personne. » *Lettre de Guénon à F.G. Galvao*, 12 novembre 1950. Inédit.

54. Pour un dernier énoncé des positions de Charbonneau-Lassay, voir l'Avant-propos et les cinq premiers chapitres de son *Bestiaire du Christ*.

55. Amadou, R., « Esotérisme de Guénon », *Cahiers de l'homme-esprit*, n° 3, 1973.

56. « Si la hiérarchie a manifesté certaines tendances anti-franc-maçonniques, il n'en est pas moins qu'elles sont restées isolées et loin d'être généralement suivies ». Panagia, D., « Eglise Orthodoxe et Franc-Maçonnerie », *Le Symbolisme*, janv.-fév. 1955, p. 185.

57. Suite à la publication des deux tomes du Père Berteloot s.j. consacrés à *La Franc-Maçonnerie et l'Eglise Catholique*, Guénon écrivait : « (...) il est difficile de savoir ce qui pourra résulter pratiquement de la tentative de rapprochement qu'il envisage ; sans doute ne

Tourniac, Maçon français soucieux de s'intégrer à un exotérisme religieux [58], qu'il ne restait en fait, mise à part la solution islamique, que la voie de l'Orthodoxie. Toujours en 1949, il lui signalait par là même, le grand intérêt de la *Théologie mystique de l'Eglise d'Orient* (1944) de Wladimir Lossky qui « précise bien certaines différences avec le point de vue du Christianisme occidental ; le mot 'mystique' lui-même n'a pas le même sens de part et d'autre ».

Il est ainsi aisé de comprendre que le courant hésychaste, assimilable par certaines de ses techniques et méthodes, sinon par ses déviations [59], à la conception guénonienne de l'initiation, ait offert matière à amples spéculations ; néanmoins dans l'ensemble, Guénon a jugé l'actuel hésychasme — sauf peut-être dans certains coins reculés du mont Athos — plus ou moins altéré [60] par la dégénérescence moderne. Ce qui l'amenait à conclure de façon « quasi testamentaire » [61] :

faut-il pas se faire trop d'illusions à ce sujet (...) D'un autre côté, je ne crois pas qu'il se fasse de la Maçonnerie une autre idée que son ami le F.·. Albert Lantoine, ce qui, au point de vue initiatique ne va pas bien loin... » *Lettre de Guénon à J. Granger-Tourniac*, 27 septembre 1948. Inédit.

58. Refusant d'emprunter la voie de l'Islam, Granger-Tourniac s'est d'abord tourné vers l'Eglise orthodoxe grecque, puis russe, mais sans succès. Par la suite, Guénon lui déconseille de s'adresser aux jésuites ; d'autre part, il essuie une déconvenue avec l'Eglise arménienne etc. Après la mort de Guénon, le Maçon Granger-Tourniac allait rejoindre les rangs de l'Eglise catholique avec la bénédiction du Père Michel Riquet s.j.

59. Cf. Cuttat, J.-A., « Périls et Limites de la Méthode hésychaste », in *La rencontre des religions*, p. 136-184.

60. Là où Guénon voit une altération, la critique catholique, en la personne de J.-A. Cuttat, discerne au contraire un meilleur recentrement en fonction de la transcendance chrétienne : « (...) la spiritualité évagrienne fait nettement prédominer le mode spécifiquement 'oriental' de spiritualité, visant à la pure intériorisation, sur le mode monothéiste et notamment chrétien, axé tout entier sur la transcendance absolue. C'est cette prédominance du premier mode que l'Eglise a condamnée, parce que, comme nous avons tâché de le montrer, elle tend à absorber le second, même sous la forme atténuée d'une priorité méthodique et nécessaire du recueillement 'enstatique' sur l'élan 'ekstatique' vers les profondeurs inaccessibles de Dieu. (...) [Mais] en conservant l'héritage d'Evagre, l'hésychasme a préparé la voie à un authentique dialogue spirituel, indispensable de nos jours, entre l'Orient et l'Occident.

Les dangers que nous avons signalés permettent en outre de comprendre pourquoi l'hésychasme, dès le début du siècle dernier, s'oriente de plus en plus vers 'une séparation radicale entre la prière de Jésus et les techniques psycho-physiologiques'. » *Ibid.*, p. 187-188.

61. L'expression est de Van, E., *op. cit.*, p. 202.

(...) en dépit des origines initiatiques du Christianisme, celui-ci, dans son état actuel, n'est certainement rien d'autre qu'une religion, c'est-à-dire une tradition d'ordre exclusivement exotérique, et il n'a pas en lui-même d'autres possibilités que celles de tout exotérisme ; il ne le prétend d'ailleurs aucunement, puisqu'il n'y est jamais question d'autre chose que d'obtenir le « salut » [62]. Une initiation peut naturellement s'y superposer, et elle le devrait même normalement pour que la tradition soit véritablement complète, possédant effectivement les deux aspects exotérique et ésotérique ; mais, dans sa forme occidentale tout au moins, cette initiation, en fait, n'existe plus présentement. [63]

Donc, la conclusion sous-jacente qui se dégage ici — c'est-à-dire de l'ensemble de l'œuvre et des témoignages connexes — est que, sur le plan de l'initiation, les intéressés d'origine occidentale ont à s'en remettre à la Franc-maçonnerie ou au soufisme ou encore, à toutes fins pratiques [64], aux deux à la fois ;

62. Ce même thème allait aussitôt être abordé par Guénon, dans le numéro de janv.-fév. 1950 des *E.T.*, sous le titre « Salut et Délivrance », repris in *IRS*, chap. VIII.

63. Guénon, R., « Christianisme et Initiation », *op. cit.*, p. 26.

Ce qui amènera Lucien Méroz à conclure à son tour que Guénon aboutit ainsi à dénier au catholicisme tout ce qui en constitue l'essentiel :

1. La divinité et la permanence de l'Eglise fondée par le Christ pour durer éternellement sans solution de continuité.
2. La transcendance de l'Eglise à l'égard des cultures et des cités humaines.
3. L'universalité de l'enseignement évangélique comme tel transmis pour être prêché jusqu'aux extrémités de la terre et non jusqu'aux limites du seul monde romain.
4. L'intelligence inaltérée de cet enseignement et des mystères révélés par le Christ et leur interprétation infaillible par un magistère divinement assisté.
5. L'efficacité salvatrice des sacrements en vue de la vie éternelle et non en vue d'une prolongation relative de la vie humaine.

Méroz, L., « René Guénon et l'Eglise catholique », *Nova et vetera*, oct.-déc. 1954, p. 272-274.

64. « Pour le rattachement à plusieurs organisations, à la condition qu'il n'y ait pas d'incompatibilité entre elles (car cela peut arriver dans certains cas), il me semble qu'on pourrait appliquer un proverbe qui dit : 'deux sûretés valent mieux qu'une', parce que surtout au milieu de la confusion actuelle, quelqu'un peut très bien ne pas savoir exactement à l'avance de quel côté il lui sera possible d'obtenir les meilleurs résultats ». *Lettre de Guénon à F.G. Galvao*, 12 novembre 1950. Inédit.

Tout au long de son œuvre, Guénon a su louvoyer fort habilement au sujet du caractère spécifiquement ou non-spécifiquement... « chrétien » de la Franc-maçonnerie occidentale. Alors que dans le contexte de

et, compte tenu d'une part de la « nécessité d'un exotérisme traditionnel » [65], d'autre part, de l'opposition marquée des hiérarchies catholique et orthodoxe à l'endroit de la Franc-maçonnerie (*a fortiori* du soufisme...), la seule solution logique qui demeure, du vivant de Guénon — à l'exception de quelques cas marginaux [66] fort discutables quant au fond et à la forme [67] —

Regnabit, il s'employait à mettre l'accent sur le caractère « chrétien » de la Franc-maçonnerie traditionnelle occidentale — à partir de 1932, son statut d'« organisation initiatique » tendra à hisser la Franc-Maçonnerie au-dessus des « formes traditionnelles » et donc, à la rendre compatible avec diverses formes d'ésotérisme et d'exotérisme.

65. « (...) dans l'Occident actuel, on se trouve en présence d'organisations initiatiques [Franc-Maçonnerie et Compagnonnage] n'ayant pas de lien avec l'ensemble d'une forme traditionnelle déterminée ; mais alors nous pouvons dire que, par là même, elles sont, en principe tout au moins, compatibles avec tout exotérisme quel qu'il soit, mais que au point de vue strictement initiatique qui seul nous concerne présentement à l'exclusion de la considération des circonstances contingentes, elles ne le sont pas véritablement avec l'absence d'exotérisme traditionnel. » Guénon, R., « Nécessité de l'exotérisme traditionnel », *E.T.*, déc. 1947 ; repris in *IRS*, p. 73.

66. Dans sa correspondance, Guénon fait allusion à quelques cas : « Les Frères que je connais appartiennent à l'Eglise russe... » *Lettre de Guénon à J. Granger-Tourniac*, 27 septembre 1948. Inédit. « Je dois dire que tous les prêtres catholiques ne pensent pas comme celui à qui vous vous êtes adressé ; je connais en effet un F.·. initié récemment et qui, avant son initiation, a demandé à l'aumônier d'une association d'ingénieurs dont il fait partie ce qu'il devrait faire ; l'aumônier lui a répondu qu'il n'avait nullement besoin de se préoccuper de cela et qu'il n'avait qu'à continuer à pratiquer le Catholicisme comme il l'avait toujours fait. Lui aussi avait envisagé de se rattacher à l'Eglise orthodoxe si la réponse avait été négative, mais il préférait cependant rester dans le Catholicisme si possible. » *Lettre de Guénon à J. Granger-Tourniac*, 19 mai 1949. Inédit. « Au sujet des F.·. syriens et libanais appartenant à des rites orientaux rattachés à Rome, je dois dire que la situation est loin d'être claire; pratiquement, ils font comme s'ils ignoraient l'interdiction de la Maçonnerie et certains pensaient même que cela devait être compris parmi les 'exemptions' dont ils jouissent; mais, renseignements pris, il paraît qu'il n'en est rien.» *Lettre de Guénon à J. Granger-Tourniac*, 4 juin 1949. Inédit. « (...) j'ai su qu'au Brésil, il y a encore 30 ou 40 ans, certains ne se préoccupaient guère, en fait, de la question de l'excommunication, et qu'il y avait même des prêtres appartenant à la Maçonnerie, comme il en était en France au XVIIIème siècle ; mais j'ignore si on est plus strict actuellement... » *Lettre de Guénon à F.G. Galvao*, 12 novembre 1950. Inédit.

67. Cf. Millet, Y., « Guénon a-t-il 'fait' des catholiques ? », *Cahiers de l'homme-esprit*, n° 3, 1973, p. 35-54.

« Il y a quelque chose de lamentable à lire en résumé la pensée de la secte à ce sujet. Pour parvenir à la réalisation métaphysique, pour connaître Dieu, l'Occidental doit être catholique pratiquant, à l'exotérique, et franc-maçon, à l'ésotérique. Or, c'est impossible, on l'avoue, tant que

c'est de suivre l'exemple [68] du théoricien de l'initiation et d'adhérer, au premier chef, à l'Islam exotérique aussi bien qu'ésotérique tout en choisissant d'œuvrer sur le terrain occidental.

l'Eglise ne sera pas réconciliée, au moins avec telle forme de la Maçonnerie... Il ne faut pas cependant (sauf vocation spéciale !) se faire oriental. De fait cependant, l'Islam apparaît bien aux Guénoniens comme une charnière entre Orient et Occident ; il peut d'ailleurs paraître superficiellement conciliable avec le Christianisme, puisqu'il n'exclut pas la vénération d'un Christ nestorien ou plutôt arien. Pratiquement, pour peu qu'il soit parvenu à quelque réalisation métaphysique ou spirituelle, le guénonien deviendra musulman tout en prétendant demeurer chrétien ». Maurice-Denis Boulet, N., *op. cit.*, n° 80, p. 67.

68. « (...) [Guénon] avait trouvé en Islam la nécessité — qui lui est propre — d'un ésotérisme au sens strict et il ne voyait pas que son exemple tendait à faire de l'Islam au XXème siècle ce qu'avait été la Maçonnerie au XVIIIème siècle : le refuge des chrétiens qui voulant échapper à toute discipline hiérarchique d'Eglise, tiennent cependant à rattacher leur 'religion naturelle' à un mysticisme de fait et à une tradition positive ». *Ibid.*, p. 73.

BILAN DE LA CRITIQUE CATHOLIQUE DEPUIS LA MORT DE RENE GUENON

Au lendemain de la mort de Guénon, *La France catholique* ouvrait une nouvelle page d'analyse-critique de l'œuvre guénonienne sous le titre *René Guénon et l'ésotérisme* (19 janvier 1951). Considéré comme « l'initiateur du renouveau ésotérique et occultiste » Guénon, « un homme qui a vécu dans le plus complet oubli de lui-même », est ici perçu, à travers son œuvre — dont on reconnaît certains « aperçus essentiels » — comme quelqu'un qui prônait l'idée qu'au travers de l'histoire, il y a « une seule et unique tradition de la vie spirituelle, de Confucius à l'Islam par le christianisme » ; un point de vue qui ne pouvait manquer d'être reçu par l'hebdomadaire catholique comme « une étonnante incompréhension des vrais chemins du spirituel ». C'est ainsi que A. Vincent, dans le quotidien *La Croix* (12 mars 1951), déplorait que le « pauvre Guénon » n'ait pas su trouver « dans l'Eglise de son baptême la lumière qu'il avait été chercher ailleurs » [1].

Ce verdict aigre-doux allait être repris et plus ou moins développé tout au long des années 50 [2] à travers une suite d'analyses et de commentaires parus dans diverses revues et périodiques et dont l'article du Père Louis Beirnaert s.j. s'interrogeant sur la *Sagesse de René Guénon ?,* dans le cadre des *Etudes* (mai 1951), résume assez bien le contenu et l'orientation.

Face au « cas singulier et troublant de René Guénon » dont pas une ligne de l'œuvre ne trahit « une confidence personnelle » ni aucun ouvrage ne reflète un « progrès » ou une « évolution substantielle », notre critique jésuite éprouve, comme bien d'autres, un charme certain [3] — charme-type qui lui paraît

1. Rapporté in Serant, P., *René Guénon,* p. 24.
2. Cf. bibliographie.
3. « Comme le jeune démiurge au brin de paille, Guénon ne livre jamais que la même pensée, indéfiniment. Mais cette pensée serait de celles qu'on n'épuise jamais, car elle prétend contenir l'univers.

le propre de « certaines œuvres de pensée pure » caractérisées par leurs aspects de synthèse et d'illumination. Néanmoins, « malgré tant d'idées justes et une apparente rigueur », la pensée guénonienne se révèle « inconsistante » :

> Les grands problèmes y sont posés et résolus en fonction d'une sagesse trop courte qui ne parvient à intégrer ni l'effort humain, ni l'histoire, ni les aspirations du cœur. En proclamant la supériorité de la métaphysique sur la religion, elle s'est fermée tout accès au Dieu Vivant, et demeure captive du cosmos. En prétendant ramener le christianisme à n'être qu'une forme particulière de la tradition universelle, elle en a méconnu l'essence. [4]

C'est ainsi que l'œuvre, « séduisante et décevante à la fois », tout autant que le personnage, « au visage dont les yeux ne savent pas se poser sur nous... », suscitent l'interrogation. Passant en revue les diverses données de la pensée de notre auteur et axant son analyse sur la conception guénonienne de « la désacralisation du monde occidental » de même que sur « sa méconnaissance du christianisme et de ses posibilités », le Père Beirnaert en vient à déceler la source de l'erreur de Guénon dans sa « confusion du 'religieux' (ou du 'métaphysique') cosmique [5] avec le divin transcendant » ; une confusion qui amène à frapper de stérilité la conception guénonienne de l'initiation de même que ses vues pour une restauration de l'Occident [6].

En effet, l'initiation que préconise Guénon constitue, aux yeux de notre critique jésuite, « une régression [qui] fait retomber sous la domination du cosmos, et [qui] ne peut faire illusion qu'en substituant l'unité abstraite du Possible universel à la totalité concrète de la Puissance cosmique » [7]. C'est ainsi que, en réalité et compte tenu de la conversion à laquelle est appelé le « sacré cosmique » en perspective chrétienne, les vues guénoniennes sur la restauration de l'Occident — malgré « la justesse de certaines idées » — prennent la forme d'un retour « archaïque » à un passé antérieur au christianisme et « aux aspects les moins évolués » du psychisme humain.

Tandis que la critique catholique, en général, se borne le plus souvent à signaler « la justesse de certaines idées » guénoniennes, Paul Serant, dans son profil de la vie et de l'œuvre de *René Guénon* (1953) et à travers ses réflexions *Au seuil de l'ésotérisme* (1955), insiste davantage sur le « mérite essentiel » de Guénon qui est d'une part d'avoir ramené « les esprits contemporains à la juste hiérarchie des choses, celle qui veut que la contemplation soit au sommet de toutes les activités humaines, que l'ordre intellectuel soit au-dessus de l'ordre sensible, que l'Immuable domine le mouvant, et que le relatif dépende de l'Absolu » et, d'autre part, d'avoir « su mettre en lumière la valeur de la connaissance symbolique ». L'auteur tente de même une explication du « malentendu qui oppose souvent au Christianisme les chercheurs 'ésotéristes' », à partir des abus et des pressions outrées du dogmatisme clérical [8].

Le secret du prestige de René Guénon n'est pas ailleurs. Quand une œuvre, dans une époque de désarroi comme la nôtre, se saisit avec force des plus angoissants de nos problèmes ; quand elle ne se contente pas de les retourner sous toutes leurs faces, mais que, sans un tâtonnement ni un balancement, elle pose avec un lucidité coupante les principes qui sont censés les résoudre, elle est nécessairement incantatoire. » Beirnaert, L. s.j., « Sagesse de René Guénon ? », *Etudes*, mai 1951, p. 173.

4. *Ibid.*, p. 173-174.

5. « Tant que Dieu n'est pas révélé comme transcendant au cosmos, l'homme soumis à Dieu ne peut que subir la loi des principes cosmiques considérés comme sacrés. Et toute son activité reste subordonnée à un supra-humain, si l'on veut, mais non à un supra-cosmique. » *Ibid.*, p. 189.

6. Cf. aussi Jacob, D., « René Guénon. Une super-religion pour initiés », *Permanences*, nov. 1966, p. 31-41.

7. « Aveugle à l'authentique transcendance du Dieu Vivant, [Guénon] ne peut concevoir la réalisation métaphysique que sous la forme soit d'une communion effective avec la Vie universelle, soit d'une identification par la connaissance avec un cosmos abstrait de toute détermination existentielle, et réduit à l'état de 'Possibilité universelle'. Qu'il ait choisi cette seconde voie, et suivi la pente de l'intellectualisme absolu, pour lequel l'existence est une dégénérescence par rapport au possible, les raisons s'en trouvent sans doute dans sa psychologie profonde et sa formation mathématique. » *Ibid.*, p. 190.

8. « (...) pas plus que les influences de l'éducation, l'attrait de l'exotisme et le goût de la préciosité ne suffisent à expliquer le malentendu qui oppose souvent au Christianisme les chercheurs 'ésotéristes'. Les causes en sont plus profondes (...) La principale raison du malentendu en question tient, me semble-t-il, à l'abus du dogmatisme que les théologiens ont tendance à pratiquer, particulièrement depuis le concile de Trente, en réaction contre la Réforme. Quand nous parlons de dogmatisme, nous ne songeons pas à contester l'autorité de l'Eglise dans la définition des vérités à croire ; mais nous parlons de la mentalité autocratique et juridique de certains ecclésiastiques, qui tendent à imposer aux fidèles, une soumission pure et simple non seulement à la lettre des enseignements fondamentaux de l'Eglise, comme si les fidèles ne devaient pas chercher à approfondir ce qui leur est enseigné — mais aussi à leurs propres opinions et interprétations dans l'ordre moral et social, comme

Pour sa part, le docteur Jean Joublin, directement inspiré par l'œuvre de Guénon dans son étude philosophique sur *Le réel passe la mesure ou les surprises de la « qualité » naturelle transformée ou non* (1960), avouera par ailleurs, dans *La Pensée catholique*, être venu à la *philosophia perennis* de saint Thomas par l'entremise de René Guénon [9] :

> Si je suis venu à saint Thomas, c'est bien par René Guénon, que j'ai entièrement lu, et quelque peu médité, (...) Et je déclare formellement que jamais je ne me serais décidé à pousser cette étude sur la *qualité naturelle* au modeste point de vue où je l'ai menée si cet exemple contemporain d'une philosophie très inhabituelle, (et fort objective du moins dans le domaine qui me préoccupait,) ne m'avait porté à chercher non plus comme possible mais comme sûr, de quoi combler dans la Science Catholique la lacune à son tour assez évidente de cette œuvre (et qui devait suffire à neutraliser ses erreurs). (...) Avec un solide avant-propos et une préparation convenable, la plus grande partie de cette œuvre de Guénon, en tout cas, est un excellent préambule à la *philosophia perennis* — et il y a là de quoi reprendre (prendre en ce qui me concerne bien simplement) le goût de saint Thomas d'Aquin qui ne me semble pas très sûr chez beaucoup de Dominicains ; et le goût de ce que saint Thomas n'a pas eu mission de traiter le cas échéant qui, cependant, relève de la Science Catholique. [10]

si celles-ci n'étaient pas aussi faillibles et discutables que celles de n'importe quel individu. Ce dogmatisme ecclésiastique s'est accompagné d'une suspicion de l'intelligence, identifiée à l' 'orgueil' et de l'art et de la nature, identifiés au 'paganisme' et à la 'sensualité'. Les fidèles étaient invités à concentrer exclusivement leur attention sur les obligations de la morale. (...) le triomphe au sein de l'Eglise du dogmatisme 'littéral' et 'moralisant' a eu souvent pour résultat d'écarter d'elle les individualités fortes, qui ne pouvaient accepter qu'on les contraignît à renoncer à leurs possibilités intellectuelles et esthétiques. C'est ainsi que le conflit entre la religion d'une part, l'intelligence et l'art d'autre part n'a fait que s'aggraver depuis la Renaissance ». Serant, P., *Au seuil de l'ésotérisme*, p. 168-170.

9. Lucien Méroz nous rapporte d'autre part : « Pendant toutes ces années, tous les contacts que j'ai eus m'ont appris que Guénon a exercé encore une extraordinaire séduction sur nombre de catholiques dont certains sont parvenus à l'Eglise grâce à lui et à sa critique du monde moderne. Chose curieuse, cette influence est analogue à celle qu'il exerce par ailleurs sur les loges maçonniques d'esprit traditionnel. » *Lettre de L. Méroz à l'auteur*, 12 février 1974. Inédit.

10. Joublin, J., « Extraits d'une lettre du docteur Jean Joublin à Monseigneur André Combes au sujet de diverses questions ou réflexions qu'avait faites Monseigneur Combes sur l'étude du docteur Joublin relative au xsurprises de la 'qualité' naturelle », *La Pensée catholique*, 1960, n° 69, p. 49-50.

Plus tard, François Chenique, un autre sympathisant guénonien qui avait par ailleurs soutenu une thèse relative à l'étude de la Bible hébraïque à l'aide des ordinateurs, à la Faculté de théologie catholique de Strasbourg, donnera à publier un « Essai sur la métaphysique de la Vierge » : *Le buisson ardent* (1971) qui — quoique sujet à caution — ne paraît pas dépourvu d'intérêt en une matière si peu explorée. La première partie de l'ouvrage consacrée aux principes de la perspective métaphysique présente de même l'avantage d'inciter à une relecture des commentaires de saint Thomas relatifs à la métaphysique d'Aristote tout autant qu'à une familiarisation avec l'« exemplarisme » du disciple de François d'Assise, saint Bonaventure.

Tout récemment, François Chenique a recueilli et annoté un certain nombre de traités, redevables à cet autre sympathisant guénonien couvert sous le pseudonyme de l'abbé Henri Stéphane [11], et qui se veulent une *Introduction à l'ésotérisme chrétien* (1979) nettement inspirée du *Vêdânta* et des conceptions élaborées par René Guénon et Frithjof Schuon. Dans une ligne plus proprement respectueuse du dogme chrétien, il y a lieu de signaler *L'illumination du cœur* (1977) de André Allard L'Ollivier qui, quoique grandement redevable à René Guénon, ne manque pas néanmoins de maintenir un juste équilibre entre les notions d'« identité existentielle ». Mais l'exemple le plus probant de l'impulsion qu'un philoslophe chrétien est susceptible de recevoir du traditionalisme guénonien est sans doute le récent ouvrage de Jean Borella *La charité profanée* (1979) diagnostiquée à travers « la confusion du psychique et du spirituel » ; cependant, il y a lieu de signaler que cet essai d'une qualité exceptionnelle, étoffé au versant platonicien, ne nous paraît pas exempt d'une certaine imprécision au niveau de la distinction fondée du créé et de l'Incréé, palpable de part en part de l'ouvrage.

Mais ce sont les années 60 qui allaient introduire, par la plume de laïcs, à une analyse catholique plus approfondie de la pensée guénonienne. C'est ainsi que les *Souvenirs et jugements* de Noële Maurice-Denis Boulet relatifs à la vie et à l'œuvre de Guénon, exposés dans un important et volumineux article paru dans *La Pensée catholique* en 1962 [12], jettent une précieuse lumière sur la vie tout autant que sur la problématique

11. Il s'agit effectivement d'un ecclésiastique. Compte tenu qu'il est toujours vivant, nous jugeons plus opportun de lui conserver son anonymat.

impliquée dans et suscitée par l'œuvre de l'ésotériste et métaphysicien René Guénon. Un décodage existentiel et philo-théologique, sous le signe de la nuance intellectuelle et de la rectitude chrétienne, apprécié par les milieux catholiques tout autant que par ceux se réclamant de Guénon. Parallèlement, un confrère néo-thomiste, Lucien Méroz, plus réticent en ce qui concerne les vues méta-philosophiques de Guénon, donne à publier en ouvrage *René Guénon ou La sagesse initiatique* (1962), qui apparaît comme le fruit et la décantation d'une série d'articles relatifs à notre auteur parus dans une revue suisse d'inspiration néo-thomiste *Nova et vetera,* au cours des années 50.

En 1965, un autre Suisse, Jacques-Albert Cuttat, ancien ambassadeur en Inde et ancien adepte du traditionalisme ésotérique — qui s'était déjà montré soucieux de signaler et de commenter *L'Equivoque du Traditionalisme* remis en vogue par René Guénon, Ananda K. Coomaraswamy et Frithjof Schuon, dans un ouvrage relatif à la problématique suscitée par *La rencontre des religions* (1957) — signe une excellente introduction au précieux ouvrage du directeur de la chaire de religion comparée de l'université de Oxford, R.C. Zaehner, *Inde, Israël, Islam. Religions mystiques et révélations prophétiques* (1965). J.-A. Cuttat se montre ici soucieux de présenter et de situer — par rapport aux approches « polémique », « descriptive » et « concordiste » — la nouvelle [13] méthode d'investiga-

12. Cette importante étude a fait l'objet d'un article/compte rendu par la plume de Marcel Clavelle alias Sirius, « Souvenirs et jugements d'une catholique sur René Guénon », *Le Symbolisme,* oct.-déc. 1963, p. 51-69 ; mais l'auteur se garde bien — tel que précisé — d'aborder le fond de la problématique traitée par N. Maurice-Denis Boulet.

13. « En bref, M. Zaehner est, à notre connaissance, le premier orientaliste de marque qui ait osé confronter *entre eux* et *avec le christianisme* à la fois les trois principaux faits religieux relevant du 'type' que notre auteur appelle *mystique* (hindouisme, bouddhisme et taoïsme) et les trois principaux faits religieux relevant du 'type' *prophétique* (zoroastrisme, judaïsme et islam). Relevons dès à présent que l'une des contributions majeures de M. Zaehner à l'étude comparée des religions, c'est précisément d'avoir mis à jour ces deux grands ternaires spirituels de l'humanité, d'avoir analysé leurs structures antithétiques et, par là même, d'avoir saisi la science des religions, en tant que science anthropologique, de la question de savoir si et dans quelle mesure le Fait chrétien 'récapitule' en lui-même l'un et l'autre 'type' et 'révèle' en quelque sorte comme étant ultimement complémentaire leur opposition apparemment irréductible. L'orientalisme et, plus généralement, les sciences humaines se trouvent ainsi placés devant un problème inédit et que l'érudit agnostique lui-même ne pourra plus guère éluder ou refuser sous prétexte qu'il comporte un aspect apologétique incompatible avec l'objectivité scientifique, puisqu'il se pose désormais en tant que simple problème de structures. » Cuttat, J.-A., Introduction in Zaehner, R.C., *Inde, Israël, Islam. Religions mystiques et révélations prophétiques,* p. 8.

14. mystère du futur.

tion en matière de religion comparée de R.C. Zaehner : la méthode « dialogique ». C'est ainsi qu'il était amené à caractériser l'attitude « polémique », par « son grand défaut [qui] est d'exclure ce qu'il s'agit d'inclure (...) une foi si prompte à réfuter et à baptiser l' 'infidèle' qu'elle en oublie de le comprendre » ; tandis que l'attitude « concordiste » du syncrétisme était caractérisée par son nivellement de données « irréductiblement hétérogènes » :

> Complaisant ou rigoureux, opéré « par le bas » ou effectué « par le haut », le nivellement concordiste en vient inévitablement à éluder ou à escamoter les différences et les contrastes inter-religieux. Ces contrastes et ces différences qu'il faudrait distinguer à l'extrême pour pouvoir les unir réellement, le syncrétiste ne les unit pas, il les dissout en fait dans un hypothétique Absolu supra-religieux conçu comme « indistinction » ou « indifférenciation principielle » (R. Guénon). Sous ses formes vulgaires, le syncrétisme n'est guère que cécité envers les différences dont il s'agit ; quand il prend la forme d'une métaphysique élaborée, en revanche, son ressort secret n'est autre qu'un refus impatient d'accepter le fait ou d'envisager la possibilité que l'unité transcendante des religions soit un *mysterium futuri* [14] dont Dieu seul possède la clef, un Secret qu'Il se réserve de dévoiler à l'homme lorsque « les temps seront accomplis ». (...) l'élan syncrétiste visant à se placer par l'intelligence « au point de vue » de la transcendance inaccessi- du Dieu de la Bible prend un caractère luciférien quand il émane d'un spirituel d'origine biblique et notamment chrétienne. Il se laisse prendre à une terrible confusion, à un piège très caractéristique de celui dont le nom signifie littéralement l'« emmêleur » (*diabolos*), lorsqu'il prétend, par exemple, que l'« indistinction principielle » et « supra-religieuse » concorde, correspond, équivaut à la « ténèbre translumineuse » d'un Denys ou à la « nuit obscure de l'esprit » d'un Jean de la Croix (...) on n'est guère surpris de voir un penseur aussi épris de Vérité à tous les plans que l'est M. Zaehner, aussi conscient que lui de la nécessité de « distinguer pour unir », qualifier de « mystification métaphysique » les incroyables tours de passe-passe interreligieux auxquels un éminent représentant de l'école guénonienne doit se livrer pour faire apparaître comme « essentiellement » équivalentes (et donc ultimement interchangeables) des valeurs ou des données spirituelles *essentiellement*

hétérogènes (...) Parti pour dépasser toutes les religions, le concordisme métaphysique (traditionaliste) ne parvient en fin de compte qu'à surenchérir sur les premiers tâtonnements mystiques de l'une d'entre elles, à savoir l'hindouisme naissant ; le geste qui visait à survoler la grâce gratuitement reçue, à surmonter la valeur ultime de l'amour, à transcender la transcendance du Dieu personnel, se laisse docilement emporter par un courant spirituel pré-chrétien et prépersonnel. Et pourtant, même ici, réfuter, réprouver, anathémiser ne saurait être le dernier mot du christianisme. Il y a, au départ du concordisme, une intention d'universalité hautement légitime, voire irrésistible de nos jours, et cet élan initial, loin de l'étouffer ou de l'exclure, la foi chrétienne doit se montrer capable de l'assumer, de l'inclure et de l'épanouir. [15]

C'est ainsi que, tentant d'apporter sa pierre à l'édifice de l'Eglise d'hier et de demain, Jacques-Albert Cuttat livre au public une prestigieuse étude de métaphysique et de mystique comparées à travers *Expérience chrétienne et spiritualité orientale* intégrée [16] dans le cadre d'un recueil rassemblé par le Père A. Ravier s.j. et ayant pour thème *La Mystique et les mystiques* (1965). La densité des propos de l'auteur en une matière aussi complexe que les convergences et les divergences entre le christianisme et les spiritualités traditionnelles de l'Orient nous met dans l'impossibilité de résumer ici l'essentiel [17] de cette étude de religion comparée faisant une large place aux concepts et catégories développés dans l'œuvre de Guénon. Nous nous bornerons donc à dégager les conclusions de J.-A. Cuttat — cas précieux de quelqu'un qui semble avoir connu, de manière existentielle et en profondeur, les expériences chrétienne *et* orientale [18] — qui confirment et complètent, à travers un prolongement, les constantes du verdict catholique porté sur l'œuvre de René Guénon.

Partant d'une lignée méthodologique qui, dans un premier temps, cherche à discerner le « contraste » entre la spiritualité orientale (intériorité, enstase, manifestation métaphysique, *avatâra* etc.) et l'expérience chrétienne (transcendance, extase,

15. Cuttat, J.-A., Introduction in *op. cit.*, p. 15-17.

16. L'étude de J.-A. Cuttat a, depuis, fait l'objet d'un tiré à part dans la collection « Foi vivante ».

17. Cf. Cuttat, J.-A., « Expérience chrétienne et spiritualité orientale » (tableau synoptique) in Ravier, A. s.j., (sous la direction de) *La Mystique et les mystiques*, p. 1021-1095.

18. Cf. aussi le témoignage de Clément, O., *L'autre soleil*, p. 87-94 ; *La révolte de l'Esprit*, p. 279-366.

création monothéiste, incarnation etc.) Jacques-Albert Cuttat cherche à suggérer l'idée, le projet d'une « convergence » apparaissant sous les traits d'une « synthèse assomptive » impliquant — de part et d'autre — une « récapitulation par dépassement *in Christo* » ; et il veut pour exemple et modèle de cette « assomption (implicite ou explicite) », saint Jean, saint Paul, l'hésychasme (ou « prière du cœur ») et saint Augustin [19]. C'est

19. « Les meilleurs connaisseurs d'Augustin, de Plotin *et* de l'Orient spirituel sont d'accord sur deux points. Le premier, c'est l'influence décisive exercée sur la conversion d'Augustin par les *Ennéades* (surtout par le Traité sur le Beau) dont la lecture, de son propre aveu, a déclenché en lui 'un incroyable incendie'. Le second point, c'est la structure foncièrement orientale (au sens exposé dans le présent essai), quasi védantine, de la convergence plotinienne du microcosme humain et du macrocosme universel dans l'Un supra-cosmique. (...)

'Au commencement, il n'y avait que le Soi' (âtmâ), dit la *Brihad-Aranyaka-Upanishad* (1,4), '...il eut peur... ; puis il se dit : de quoi aurai-je peur puisqu'il n'y a rien d'autre que Moi ?'. Augustin, à Milan déjà, savait par expérience chrétienne qu'il existe, au-dessous du subconscient (exploré par l'Orient), dans ce qu'il nomme l'*abyssus humanae conscientiae* ou le 'palais de la Mémoire', un mystère d'iniquité suscitant une angoisse que nul monisme ou non-dualisme ne parvient à dissiper, mais une angoisse que le Repentir pardonné, grâce à un Revirement qui assume la conversion plotinienne, convertit en une Joie surnaturelle que nulle enstase ne peut atteindre. Elle jaillit de la présence d'un Dieu à la fois inaccessible et d'une *immédiateté* à l'âme inconnue de l'Orient ; cette présence, encore voilée chez Denis l'Aréopagite par des hiérarchies cosmiques d'une densité trop platonicienne, éclate dans ce principe capital de la spiritualité augustinienne : *inter animam et Deum, nulla natura interposita est.* 'Entre l'âme et Dieu, nulle nature ne vient s'interposer.'

Ce principe explique l'épanouissement, dans l'œuvre augustinienne, d'une dimension chrétienne qui, chez les Pères grecs, n'a pas reçu son plein développement et reste chez eux comme enveloppée dans les prolongements cosmiques de la conscience, et 'retenue' par ceux-ci. (...) Si les sommets de l'Eglise d'Orient peuvent être dits docteurs de la Transfiguration, saint Augustin, lui, est le docteur de la Confrontation. Les *Confessions* sont le seul ouvrage de théologie et de métaphysique écrit d'un bout à l'autre, non seulement sur Dieu, mais à Dieu. Le cœur joue chez lui un rôle presqu'aussi central que dans l'hésychasme, et il y voit également la jonction du corps et de l'âme ; toutefois, le Cœur augustinien, moins 'mystiquement' envahi et irradié par l'Esprit, moins immergé dans ce que l'on pourrait appeler la 'Surnature naturante' que ce n'est le cas du Cœur hésychaste, moins translucide à la 'Lumière incréée', n'en est que plus concrètement plus humainement — et plus tragiquement — devant le Dieu d'Amour. Toujours 'toi' pour l'Absolu en Personne, il voit bien l'unité indissociée de la conscience, mais davantage encore la tension abyssale entre la Grâce et le Péché, et la sinistre division de l'âme d'avec elle-même ; cette division intime inconnue de Plotin et de l'Orient, il l'explore et la dévoile à Dieu, nous l'avons vu, à un degré inégalé. C'est aussi sous le Regard éclairant de Dieu qu'il

ainsi que, conforme à l'esprit du concile de Vatican II, il invite les chrétiens d'aujourd'hui à s'engager dans une démarche de synthèse assomptive, c'est-à-dire

> (...) de préfigurer en soi, à partir d'un niveau de profondeur aussi proche que possible de celui de l'Oriental, le revirement intérieur que l'on attend de lui, ou plutôt : que Dieu en lui et en moi entend et veut bien lui « communiquer » par moi.

parvient à mettre à jour des richesses jusqu'alors inaperçues de la conscience en son unité trine. 'Les profondeurs atteintes par Augustin dans cette recherche autour de l'esprit humain n'ont pas encore été surpassées (a). Et plus son ministère d'Hippone l'amènera à embrasser du même regard aimant le Toi 'transmétacosmique' et le Toi fait chair qui nous confronte dans les tâches les plus ingrates pour nous sanctifier plus intégralement, mieux il découvrira la valeur et le mystère de l'autre en tant qu'autre, de l'Eglise en son devenir terrestre et tangible et dans sa vocation sociale, de l'Eglise des justes et des pécheurs, de ceux qui 'paraissent dedans et sont dehors', bref d'innombrables membres du *totus Christus* * sur lesquels l'Orient chrétien ne se penche pas dans la même mesure. Et c'est encore grâce à la visée inlassablement et ultimement confrontée de toutes les démarches de son génie qu'on a pu écrire, à propos de l'Assomption (Heimholung) augustinienne de la Gnose : 'Ce qu'Augustin a réalisé à cet égard confine à l'incroyable' (b).

Est-ce à dire qu'il a réussi à intégrer, à assumer dans cette dimension nouvelle *toutes* les dimensions les plus anciennes de l'Eglise ? (...) que va devenir et quelle est la place de la Liturgie cosmique des Pères grecs, de ce tressaillement de la beauté du monde devant la gloire de son Créateur ? Ne risquait-elle pas de se voir reléguée au rôle subalterne d'adjuvant plus ou moins toléré, et d'être comme refoulée vers le pourtour du sanctuaire de l'église et de l'esprit. C'est ce que pense un auteur à qui on ne saurait certes pas reprocher de ne point connaître et admirer Augustin comme il le mérite. 'En face d'eux (des Pères grecs), écrit Henri Marrou, saint Augustin apparaît incontestablement plus étroit : il y a chez lui une évidente atrophie de cette composante cosmique du salut, si fortement marquée par saint Paul : rien de plus décevant que le traitement qu'il inflige aux prestigieux versets de l'Epître aux Romains (8.18-24)... pour peu qu'on se souvienne de Teilhard de Chardin.' (Ajoutons ici : et de saint François d'Assise). *Deux vues* différentes prises par des saints sur le même Verbe incarné ! Peuvent-elles s'enrichir l'une l'autre ? Elles ne pourront pas ne pas le faire, répondrons-nous, parce que ces *'deux regards'* sur le Christ, après avoir convergé pendant mille ans sans pouvoir ou sans vouloir s'en rendre compte, *savent* aujourd'hui qu'ils *convergent*, bien plus : se croisent inévitablement de plus en plus.

La Synthèse augustinienne, la plus puissante qui soit, n'est donc pas totale. Comment le serait-elle, dès là que l'Eglise, loin d'être la somme de génies spirituels infaillibles, restera toujours sur terre le Corps du Christ *en construction* (Eph. 3, 17), prégnant de promesses sans cesse inédites. L'Assomption chrétienne de l'Orient spirituel n'est pas la moindre de ces promesses. La rencontre, l'enrichissement mutuel, la synthèse vécue au plan de l'Eglise *visible*, des deux visions complémentaires que nous venons d'évoquer, ne serait-elle pas une condition mise par Dieu au rayonnement de son Fils jusqu'aux confins asiatiques de l'Eglise *invisible* ? A vues humaines, les 'chances' sont minces : fier d'avoir secoué le joug colonial, l'Orient paraît aujourd'hui moins ouvert encore que naguère au message de la Croix, plus résolu à fermer la voie au prosélytisme missionnaire. Mais les vues et les voies de Dieu ne sont pas les nôtres. »

(a) Sciacca, M.F., « Trinité et Unité de l'esprit » in *Augustinus Magister*.

(b) Quinspel, G., *Gnosis als Weltreligion*, p. 50.

Cuttat, J.-A., « Expérience chrétienne et spiritualité orientale », in *op. cit.*, p. 1007-1013.

* Christ total.

A cet effet, il importe souvent de discerner et de surmonter d'abord en soi, voire de « retracer » et de vaincre en soi-même, la « tentation de la Gnose », de la gnose hérétique aussi bien que de la gnose pré-chrétienne.

Or, tous ces efforts dépassent les forces humaines. Ils ne sauraient aboutir que si l'exigence apostolique suivante, suprême et première, les surnaturalise au départ : *demander d'abord ce que le Christ me dit* à travers le spirituel asiatique au cœur duquel Il me confronte, et *ensuite seulement ce que j'ai à dire du Christ* à ce frère oriental. Exigence d'ailleurs primordiale aussi entre chrétiens : faire silence en soi pour écouter, pour laisser parler d'abord le Verbe incarné. *Amare Deum* [20], condition et « Milieu » de l'*amare in Deo* [21]. Premier Commandement, racine et sève du second. L'Assomption de la spiritualité préchrétienne, plus présente que jamais à la conscience « occidentale », commence plus que jamais en moi et parmi nous. [22]

20. amour de Dieu.

21. amour en Dieu.

22. Cuttat, J.-A., in *op. cit.*, p. 1014-1015.

BIBLIOGRAPHIE

Recension des Comptes Rendus de Livres Fournis par René Guénon

De 1912 à 1950, plus de deux cent soixante auteurs et pas moins de quatre cents titres d'ouvrages ont fait l'objet de comptes rendus rédigés par la plume de René Guénon. La grande majorité de ces comptes rendus ont été publiés dans le cadre de diverses recensions des nouveautés d'édition telle la « Revue des livres » aux *Etudes traditionnelles*. Quelques-uns ont été fondus dans des articles — que nous précisons ici sous la dénomination « article/compte rendu » — dont les nouveaux titres révèlent alors l'inspiration, le point de départ, l'occasion donnée d'établir ou de développer une mise au point sur l'objet d'un ouvrage ou sur son auteur. La liste aurait pu s'allonger si nous avions retenu certains volumes — et leurs auteurs — longuement commentés dans les ouvrages de René Guénon, telles que les diverses publications de Mesdames H.-P. Blavatsky et Annie Besant dans *Le Théosophisme. Histoire d'une Pseudo-Religion* ou encore, la *Défense de l'Occident* par Henri Massis dans *La crise du Monde Moderne*. Signalons de même que la présente recension n'inclut pas les comptes rendus d'articles de revues ; c'est ainsi que de volumineux articles comme *Un précurseur hispano-musulman de saint Jean de la Croix* (Ibn 'Abbâd de Ronda) du Père Miguel Asin Palacios et les *Réflexions sur Satan en marge de la tradition judéo-chrétienne* de Albert Frank-Duquesne, parus dans les *Etudes carmélitaines* respectivement en avril 1932 et dans un numéro spécial consacré à Satan en 1948 et analysés par Guénon [1], sont laissés pour compte.

Les diverses revues qui se sont vues honorées de comptes rendus fournis par notre auteur sont, par ordre chronologique, *La Gnose*, mensuel consacré aux doctrines ésotériques créé en 1909 et dirigé par Guénon, sous son nom gnostique de Palingenius, jusqu'à son extinction en 1912. Dans un des derniers fascicules figure l'unique compte rendu sous la plume de notre auteur ; un compte rendu relatif à un ouvrage du Révérend J.T. Laurence sur la Franc-maçonnerie. *La France chrétienne antimaçonnique*, hebdomadaire dirigé par Abel Clarin de la Rive. A la suite de mises au point épistolaires, Guénon y collabore de juillet 1913 à juillet 1914 sous le pseudonyme du « Sphinx ». La revue intègre deux articles/comptes rendus relatifs à des ouvra-

ges d'érudition maçonnique. Introduit par Gonzague Truc, de 1919 à 1921, notre auteur fournit six comptes rendus à *La Revue philosophique* alors sous la direction de Lévy-Bruhl. A l'époque où Guénon est en contact avec le milieu de l'Institut catholique de Paris par l'entremise de Noële Maurice-Denis, plus précisément en 1923 et 1924, la *Revue de philosophie* dirigée par le Père Emile Peillaube s.m.i. agrée neuf comptes rendus relatifs à l'Islam et aux doctrines orientales et trois autres en 1936. La revue italienne *Ignis* s'honore en 1925 d'un compte rendu de *La Kabbale juive* de Paul Vulliaud et, en 1926, le *Milarepa* de Bacot est signalé dans les *Cahiers du mois*. En 1927, une revue internationale de synthèse spirituelle qui se veut l'organe de la « Droite nouvelle » *Vers l'unité* publie, sous la plume de Guénon, un article/compte rendu de l'ouvrage que Emile Dermenghem vient de consacrer à *Joseph de Maistre mystique* — tandis que dans les colonnes de *Regnabit*, dirigée par le Père Félix Anizan o.m.i., notre auteur, peu avant son éviction en 1927, traite des contrefaçons du catholicisme à travers deux ouvrages respectivement de Annie Besant et de Francis E. Udny. De 1926 à 1929, il fournit près de vingt-cinq comptes rendus à une revue de recension littéraire d'inspiration catholique *Vient de paraître* où il semble avoir été introduit par un de ses confrères à la Société du rayonnement intellectuel du Sacré-Cœur, Charles Grolleau ; par l'entremise de cet « huysmansien » fervent, il se voit intégré à la rubrique philosophique et, à l'occasion, confier celles du néo-spiritualisme et de l'occultisme.

A la fin des années 20, notre ami est définitivement installé au *Voile d'Isis* auquel il a d'abord collaboré de façon épisodique depuis 1925. Organe de la pensée guénonienne, son titre d'*Etudes traditionnelles* lui rendra davantage justice à partir de 1933 ; et c'est du Caire que René Guénon, pendant vingt ans, rédigera sa chronique régulière de « Revue des livres et des revues » à partir de publications qui lui sont envoyées par ses collaborateurs et correspondants établis en France ou répartis aux quatre coins du monde : en Italie, en Angleterre, aux U.S.A., au Brésil, en Inde etc.

Classés par ordre d'importance, les thèmes et les auteurs qui se révèlent prioritaires sont, au premier plan, l'*hindouisme* avec une centaine de titres environ. A partir de 1935, c'est plus d'une vingtaine de comptes rendus qui sont consacrés aux ouvrages d'un confrère, le traditionaliste Ananda K. Coomaraswamy, dont les travaux sur le patrimoine védique et l'art traditionnel en particulier complètent ceux de Guénon. Suivent, l'éminent Shrî Ramana Maharshi dont les ouvrages sont centrés sur la réalisation spirituelle puis, Shrî Aurobindo s'attirant à l'occasion certaines réticences de notre auteur ; d'autres, tel le Swami Vivêkânanda, sont le plus souvent l'occasion de dénoncer les conceptions issues d'un *Vêdânta* « occidentalisé ». Le bouddhisme et l'Extrême-Orient, pour leur part, retiennent une vingtaine de titres et l'Islam moins d'une dizaine. La cabale juive, quant à elle, est abordée presque exclusivement à travers les travaux de l'hébraïsant réputé et déjà signalé Paul Vulliaud.

Le second thème revient à la *Franc-maçonnerie* avec une cinquantaine de titres traitant de questions historiques à travers

des auteurs comme Albert Lantoine et André Lebey à qui Guénon accorde l'impartialité de vue mais dont il déplore quelque peu la superficialité en tout ce qui touche le symbolisme et le rituel. L'*occultisme* et les diverses formes de *néo-spiritualisme*, à travers une véritable pléiade d'auteurs d'importance très diverse — à noter que plusieurs de ces « essais » n'ont même pas fait l'objet d'un dépôt légal à la Bibliothèque nationale — retiennent tout autant l'attention de Guénon ; le plus souvent pour les relativiser, les démarquer sinon les dénoncer, en référence à la conception guénonienne de l'*ésotérisme*. De même, signalons les nombreux comptes rendus d'ouvrages philosophiques et théologiques ou soi-disant tels, que notre auteur tend plus ou moins heureusement à associer au bloc néo-spiritualiste. Ses réticences étant nombreuses en ce qui concerne les courants modernes de toutes sortes, il n'est pas étonnant de voir Guénon accorder crédit à des dénonciateurs de l'emprise maçonnico-occultiste comme Léon de Poncins et à Lesley Fry rappelant l'énigme que demeure l'affaire Taxil. Enfin, les *sciences traditionnelles*, l'*hermétisme*, le *pythagorisme* et le *symbolisme* sous toutes ses formes font l'objet de minutieux comptes rendus à l'appui des principes développés dans l'œuvre guénonienne. Certains personnages retiennent davantage l'attention de notre ami, tel *Dante* auquel il consacre près de vingt comptes rendus, tandis qu'une quinzaine traitent de *Nostradamus* et ses prophéties.

Concluons cette brève rétrospective en signalant que plus de la moitié de ces comptes rendus sont d'ores et déjà très accessibles puisqu'ils ont fait l'objet d'une insertion, d'une reprise, dans le cadre de la réédition d'un ouvrage comme *Le Théosophisme. Histoire d'une Pseudo-Religion* ou dans les ouvrages thématiques posthumes.

ADLER, M.J., *Saint Thomas and the Gentiles*, Milwaukee, Wisconsin, Marquette University Press, 1938, 111 p.
in *E.T.*, 1939, p. 72 ; repris in *CR*, p. 30.
ALEXANDER, F.J., *Le Royaume Intérieur*, traduction française de Marcel Sauton, préface du Swami Siddheswarananda, Paris, A. Maisonneuve, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1939, 120 p.
in *E.T.*, 1946, p. 144-145 ; repris in *EH*, p. 191-192.
ALLENDY, R., *Rêves expliqués*, Paris, Gallimard, 1938, 239 p
in *E.T.*, 1938, p. 418-419.
AMADOU, R., *L'Occultisme. Esquisse d'un monde vivant*, Paris, Julliard, 1950, 350 p.
in *E.T.*, 1950, p. 327 ; repris in *CR*, p. 114-116.
— et KANTERS, R., *Anthologie littéraire de l'occultisme*, Paris, Julliard, 1950, 367 p.
in *E.T.*, 1950, p. 328 ; repris in *CR*, p. 116-117.
AMBELAIN, R., *Adam, Dieu rouge. L'ésotérisme judéo-chrétien. La gnose et les Ophites. Luciférien et Rose Croix*, Paris, Niclaus, 1941, 251 p.
in *E.T.*, 1947, p. 311-312.
— *Dans l'ombre des Cathédrales*, Paris, Adyar, 1939, 103 p.
in *E.T.*, 1947, p. 311-312.
— *Dans l'ombre des Cathédrales*, Paris, Adyar, 1939, 103 p.
in *E.T.*, 1946, p. 193-197 ; repris in *CR*, p. 46-53.
— *Au pied des Menhirs. Introduction à l'étude des doctrines celtiques*, Paris, Niclaus, 1945, 160 p.
In *E.T.*, 1947, p. 312 ; repris in CR, p. 90-92.
ANCONA, S.G., *The Substance of Adam*, London, Rider and Co., 1935, 349 p.
in *E.T.*, 1935, p. 304 ; repris in *CR*, p. 16-17.
(Anonyme), *Le poète tibétain Milarépa, ses crimes, ses épreuves, son nirvana*, traduction du tibétain et introduction de J. Bacot, Paris, Bossard, 1925, 302 p.
in *Cahiers du mois*, 1926, p. 232-233.
(Anonyme), *A Guide to Glastonbury's Temple of the Stars, its giant effigies described from air views, maps, and from « The High History of the Holy Graal »*, London, John M. Watkins.
Article/compte rendu « La terre du Soleil » in *E.T.*, 1936, p. 32-38 ; repris in *SFSS*, p. 114-119.
(Anonyme), *I Protocolli dei Savi Anziani di Sion*, traduction italienne de G. Preziosi, réédition et introduction de M.-J. Evola, Roma, 1938, La Vita Italiana.
in *E.T.*, 1938, p. 37-39 ; repris in *THPR*, p. 414-417.
APPUHN, C., *Spinoza* (Œuvres), Paris, Garnier, 2 tomes, 1928.
in *Vient de paraître*, 1928, p. 351.

ARNAUD, E., *Recherche de la Vérité : art, science, occultisme, religions*, Paris, Leymarie, 1935, 544 p.
in *E.T.*, 1936, p. 239-240 ; repris in *THPR*, p. 397-398.
AROUET, F., *La fin d'une parade philosophique : le Bergsonisme*, Paris, « Les Revues », 1929, 125 p.
in *Vient de paraître*, 1929, p. 407 ; repris in *EH*, p. 122-123.
AROUX, E., *Dante hérétique, révolutionnaire et socialiste : Révélations d'un catholique sur le moyen âge*, Paris, Niclaus, 1939, 472 p.
in *E.T.*, 1939, p. 230-231 ; repris in *CR*, p. 33-35.
AUROBINDO (Shrî), *Aperçus et Pensées*, traduit de l'anglais avec préface de J. Herbert, Paris, A. Maisonneuve, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1937, 55 p.
in *E.T.*, 1937, p. 356 ; repris in *EH*, p. 145.
= *Bases of Yoga*, Calcutta, Arya Publishing House, 1936, 144 p.
in *E.T.*, 1938, p. 416-417 ; repris in *EH*, p. 165-166.
= *Lights on Yoga*, Howarth, Shrî Aurobindo Library, 1935, 100 p.
in *E.T.*, 1938, p. 415-416 ; repris in *EH*, p. 163-164.
= *Lumières sur le Yoga*, Paris, A. Maisonneuve, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1938, 76 p.
in *E.T.*, 1938, p. 417 ; repris in *EH*, p. 166.
= *The Mother*, Calcutta, Arya Publishing Press, 83 p.
in *E.T.*, 1938, p. 235 ; repris in *EH*, p. 154.
= *Les Bases du Yoga*, précédé d'une étude de Nolini Kanta Gupta sur le Yoga de Shrî Aurobindo, Paris, A. Maisonneuve, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1939, 177 p.
in *E.T.*, 1940, p. 32 ; repris in EH, p. 179.
= *La Mère*, Paris, A. Maisonneuve, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1938, 76 p.
in *E.T.*, 1940, p. 33-34 ; repris in *EH*, p. 180.
= *L'Isha Upanishad*, Paris, A. Maisonneuve, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1939, 131 p.
in *E.T.*, 1940, p. 34-35 ; repris in *EH*, p. 181-182.
= *L'Enigme de ce Monde*, Paris, A. Maisonneuve, 1947, 13 p.
in *E.T.*, 1949, p. 44 ; repris in *EH*, p. 214-215.
AUVARD, A., *Médecine ésotérique*, Paris, Durville, 1937, 60 p.
in *E.T.*, 1937, p. 357 ; repris in *THPR*, p. 407.
= *Politique ésotérique*, Paris, Durville.
in *E.T.*, 1937, p. 357 ; repris in *THPR*, p. 407-408.
AVALON, A. et AVALON, E., *Hymnes à la Déesse*, traduction, Paris, Bossard, 1923, 80 p.
in *Revue de philosophie*, janv.-fév. 1924.
AVALON, A., *The Serpent Power*, 3ème édition revue, Madras, Ganesh and Co. Article/compte rendu « Kundalinî-Yoga » in *V.I.*, 1933, p. 397-404 et 437-444 ; repris in *EH*, p. 27-43.
AYET, P., *Notes sur le Mal*, Marseille, « Les Cahiers du Sud ».
in *E.T.*, 1937, p. 232.
BACOT, J., cf. (anonyme), *Le poète tibétain Milarépa...*
BAILEY, A.A., *Les trois prochaines années*, Faversham, chez l'auteur, 1934, 39 p.
in *E.T.*, 1935, p. 463-464 ; repris in *THPR*, p. 392-393.
BARBARIN, G., *Le Secret de la Grande Pyramide ou, la fin du Monde adamique*, Paris, Adyar, 1936, 124 p.
in *E.T.*, 1936, p. 434-436 ; repris in *THPR*, p. 401-403.

— *Le Livre de la Mort douce,* Paris, Adyar, 1937, 239 p.
in *E.T.*, 1937, p. 357-358.
— *Les Destins occultes de l'Humanité,* Paris, Astra, 1946, 232 p.
in *E.T.*, 1947, p. 356 ; repris in *THPR*, p. 429-430.
— *L'Enigme du Grand Sphinx,* Paris, Adyar, 1946, 152 p.
in *E.T.*, 1947, p. 355 ; repris in *THPR*, p. 427-429.
— *Je et Moi ; ou, le dédoublement spirituel,* Paris, Astra, 1947, 155 p.
in *E.T.*, 1949, p. 143-144 ; repris in *EH*, p. 216-217.
— cf. GASSETTE, G., *La Clé.*
BEATTY, C.R.L., *The Garden of the Golden Flower,* London, Rider and Co., 1944, 343 p.
in *E.T.*, 1946, p. 244-245 ; repris in *THPR*, p. 425-427.
BECK, L.A., *Au cœur du Japon : Zenn, Amours mystiques,* traduit de l'anglais par J. Herbert et P. Sauvageot, Paris et Neuchâtel, V. Attinger, 1938, 355 p.
in *E.T.*, 1939, p. 151 ; repris in *CR*, p. 31-32.
— *Du Kashmir au Tibet : A la découverte du Yoga,* traduit de l'anglais par J. Herbert et P. Sauvageot, Paris, Neuchâtel, V. Attinger, 1938, 315 p.
in *E.T.*, 1938, p. 373 ; repris in *EH*, p. 161-162.
BENOIT, H., *Métaphysique et Psychanalyse. Essais sur le problème de la réalisation de l'homme,* Paris, Mazarine, 1949, 159 p.
in *E.T.*, 1949, p. 237-238 ; repris in *EH*, p. 218-220.
BENSON, J.W., cf. COOMARASWAMY, etc., *What use is Art anyway ?*
BERGSON, H., *Les deux sources de la morale et de la religion,* Paris, Alcan, 1932, 347 p.
Article/compte rendu « La 'religion' d'un philosophe », in *V.I.*, 1934, p. 5-12.
BERTAUD, E., *Etudes de symbolisme dans le culte de la Vierge,* Limoges, Société des Journaux et Publications du Centre, 1947, 104 p.
in *E.T.*, 1948, p. 36 ; repris in *THPR*, p. 431-432.
BESANT, A., *Esoteric Christianity ; or, the lesser mysteries,* London, Theosophical Publication House, 1914, 404 p.
Article/compte rendu « Une contrefaçon du Catholicisme » in *Regnabit*, 1927, p. 409-415.
BESSONNET-FAVRE (Mme), *La Pucelle et les Sociétés secrètes de son temps.*
in *E.T.*, 1948, p. 37.
BETESTA, J., *Delta,* Versailles, chez l'auteur, 1947, 207 p.
in *E.T.*, 1948, p. 276-277 ; repris in *CR*, p. 102.
BETHUNE, A. de, *Work,* Newport, Rhode Island, John Stevens, 1938, 44 p.
in *E.T.*, 1939, p. 111.
BLECH, C., *Contribution à l'histoire de la Société Théosophique en France,* Paris, Adyar, 1933, 215 p.
in *V.I.*, 1933, p. 316-317 ; repris in *THPR*, p. 383.
BLEICHSTEINER, R., *L'Eglise jaune,* traduction de J. Marty, Paris, Payot, 1937, 292 p.
in *E.T.*, 1947, p. 43-45 ; repris in *EH*, p. 204-206.
BOEHME, J., cf. WARRAIN, F., *La Théodicée de la Kabbale...*

BOLLE, H.J., *Le Temple, Ordre initiatique du moyen-âge,* Genève, Association Maçonnique Internationale.
In *V.I.*, 1932, p. 411 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 95.
BOREL, H., *Wu Wei,* traduit du hollandais par Mme Barbier, Paris, Monde Nouveau, 1931, 109 p.
In *V.I.*, 1932, p. 604-605 ; repris in *AEIT*, p. 154-156.
BOUTROUX, E., *Des Vérités éternelles chez Descartes,* Paris, Alcan, 1927, 147 p.
In *Vient de paraître*, 1927, p. 952.
BRAHMANANDA (Swamî), cf. RAMAKRISHNA (Shrî), *Les Paroles du Maître.*
BRUNTON, P., *A Search in secret India,* London, Rider and Co., 1934, 312 p.
in *E.T.*, 1935, p. 261-262 ; repris in *EH*, p. 129.
— *A Search in secret Egypt,* London, Rider and Co., 1936, 287 p.
in *E.T.*, 1936, p. 433-434 ; repris in *THPR*, p. 399-400.
— *A Hermit in the Himalaya,* London, Leonard and Co., 1937, 322 p.
in *E.T.*, 1937, p. 266-267 ; repris in *EH*, p. 140.
BULARD, M., *Le Scorpion, symbole du peuple juif dans l'art religieux des XIVème, XVème et XVIème siècles,* Paris, Boccard, 1935, 364 p.
in *E.T.*, 1936, p. 283-284 ; repris in *FTCC*, p. 111-112.
CALLIAS, H. de, *Magie sonore,* Isère, Moly-Sabata, Paris, Véga, 1938, 97 p.
in *E.T.*, 1938, p. 374.
CANNON, A., *L'Influence invisible,* traduit de l'anglais par G. Gassette et G. Barbarin, Bazainville, Seine-et-Oise, Editions du Prieuré, 1935, 223 p.
in *E.T.*, 1935, p. 262-263 ; repris in *THPR*, p. 390-391.
CANTIDEVA, cf. FINOT, L., *La Marche à la Lumière...*
CAREY, G., *The Majority Report on Art,* Newport, Rhode Island, John Stevens, 1937, 25 p.
in *E.T.*, 1937, p. 231.
— *Pattern,* Newport, Rhode Island, John Stevens, 1938, 47 p.
in *E.T.*, 1939, p. 111-112.
— cf. COOMARASWAMY, A.K., *Patron and Artist...*
cf. COOMARASWAMY, A.K., *What use is Art Anyway ?*
CARRA de VAUX (baron), *Les Penseurs de l'Islam,* Paris, Geuthner, 1921, 383 p.
in *Revue de philosophie,* nov.-déc. 1923.
CATTIAUX, L., *Le Message retrouvé,* Paris, Chacornac, 1946, 144 p.
in *E.T.*, 1948, p. 275-276 ; repris in *CR*, p. 99-101.
CAVALLI, A., *L'Homme n'est plus un inconnu,* Mantes-Gassicourt, Editions Eluni, 1937, 167 p.
in *E.T.*, 1937, p. 406.
CAVALLUCCI, G., *L'Intelligenza come forza revoluzionaria,* Roma, Biblioteca del Secolo Fascista, Libreria Angelo Signorelli, 1936, 149 p.
in *E.T.*, 1936, p. 156 ; repris in *THPR*, p. 394-395.
CHABOSEAU, J., *Le Tarot. Essai d'interprétation selon les principes de l'hermétisme,* Paris, Niclaus, 1946, 96 p.
in *E.T.*, 1948, p. 178-179 ; repris in *CR*, p. 97-99.

CHACORNAC, P., *Le Comte de Saint-Germain*, Paris, Chacornac, 1947, 319 p.
in *E.T.*, 1947, p. 168-169 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 91-94.
CHAMUEL, L., cf. LALANDE, E. (Mme), LALANDE, A., *Marc Haven (le Dr....*
CHATILLON, F. de, *Les Prophéties de M. Michel Nostradamus, Interprétation d'une trentaine de quatrains*, Pau, Marrimpouey Jeune.
in *E.T.*, 1938, p. 152.
CHARBONNEAU-LASSAY, L., *L'« Œuf du Monde » des anciens et la présence de l'oursin dans les sépultures anciennes de l'Ouest*, Extrait des « Mélanges Louis Arnould », Poitiers, Société française d'édition et de librairie.
in *E.T.*, 1935, p. 462-463.
CHARPENTIER, J., *Le Maître du Secret : un complot maçonnique sous Louis XVI*, Paris, H.G. Peyre, 1936, 245 p.
in *E.T.*, 1936, p. 391 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 112-113.
— *L'Ordre des Templiers*, Paris, La Colombe, 1944, 267 p.
in *E.T.*, 1946, p. 421-422 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 86-88.
CHATEAURHIN, G. de, *Bibliographie du Martinisme*, Lyon, Derain et Raclet, 1939, 24 p.
in *E.T.*, 1946, p. 246 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 80-81.
CHATIR, P., *Les dix causeries occultistes d'El-Dalil sur l'Homme dans l'Univers*, Istambul, Paris, Albert Messein, 1934, 177 p.
in *V.I.*, 1934, p. 420.
CHETTEOUI, W.-R., *Cagliostro et Catherine II*, Paris, Editions des Champs-Elysées, 1947, 216 p.
in *E.T.*, 1948, p. 135-136 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 109-112.
CHEVILLON, C., *Le vrai visage de la Franc-Maçonnerie : ascèse, apostolat, culture*, Lyon, Editions des Annales Initiatiques, Derain et Raclet, 1939, 75 p.
in *E.T.*, 1939, p. 151-152 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 136-137.
— *La Tradition universelle*, Lyon, Derain, 1946, 155 p.
in *E.T.*, 1947, p. 265 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 100-101.
CHOCHOD, L., *Huê la Mystérieuse*, Paris, Mercure de France, 1943, 313 p.
in *E.T.*, 1946, p. 381.
— *Occultisme et Magie en Extrême-Orient*, Paris, Payot, 1945, 406 p.
in *E.T.*, 1946, p. 381-382.
CHOISNARD, P., *Saint Thomas et l'influence des astres*, Paris, Alcan, 1926, 256 p.
in *Vient de paraître*, 1926, p. 179-180.
— *Les preuves de l'influence astrale sur l'homme*, Paris, Alcan, 1927, 95 p.
in *Vient de paraître*, 1927, p. 1002.
CHRISTOFLOUR, R., *Louis Le Cardonnel, pélerin de l'invisible*, Paris, Plon, 1938, 245 p.
in *E.T.*, 1938, p. 419.
CLYMER, R.S., *The Rosicrucian Fraternity in America*, Vol. I, Quakertown, Pennsylvania, The Rosicrucian Foundation, 1935.
in *E.T.*, 1937, p. 158-161 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 115-120.
— *The Rosicrucian Fraternity in America*, Vol. II, Quakertown, Pennsylvania, The Rosicrucian Foundation, 1937, 959 p.

in *E.T.*, 1946, p. 242-243 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 82-83.
COCKREN, A., *Alchemy Rediscovered and Restored*, London, Rider and Co., 1940, 158 p.
in *E.T.*, 1946, p. 243-244 ; repris in *CR*, p. 55-56.
COMPAIN, L., *La robe déchirée*, Paris, Eugène Figuière, 1929, 191 p.
in *V.I.*, 1930, p. 118 ; repris in *THPR*, p. 381.
COOMARASWAMY, A.K., *The Darker Side of Dawn*, Washington, Smithsonian Miscellaneous Collections, 1935, 18 p.
in *E.T.*, 1935, p. 305 ; repris in *EH*, p. 130.
— *The Rig-Veda as Land-Nama-Bok*, London, Luzac and Co., 1935, 39 p.
in *E.T.*, 1935, p. 420 ; repris in *EH*, p. 131.
— *Elements of Buddhist Iconography*, Cambridge, Massachussetts, Harvard University Press, 1935, 95 p.
in *E.T.*, 1936, p. 281-282 ; repris in *EH*, p. 137-138.
— and GOPALAKRISHNAYYA, D., *The Mirror of Gesture, being the Abbinaya Darpana of Nandikeshwara*, translated into english, with introduction and illustrations, New-York, E. Weyhe, 1936.
in *E.T.*, 1936, p. 474 ; repris in *EH*, p. 140.
— and CAREY, A.G., *Patron and Artist, Pre-Renaissance and Modern*, Norton, Massachussetts, Wheaton College Press, 1936, 69 p.
in *E.T.*, 1936, p. 474-475.
— *Angel and Titan : an Essay in Vedic Ontology*, Extrait du « Journal of the American Oriental Society », vol. 55, n° 4, p. 373-419.
in *E.T.*, 1936, p. 114 ; repris in *EH*, p. 133-134.
— and CAREY, G., BENSON, J.W., *What use is Art anyway ?*, série de conférences, Newport, Rhode Island, John Stevens, 1937.
in *E.T.*, 1937, p. 265-266.
— *Is Art a superstition or a way of life ?*, Newport, Rhode Island, John Stevens, 1937, 23 p.
in *E.T.*, 1937, p. 437.
— *Asiatic Art*, Chicago, The New Orient Society of America, 1938, 15 p.
in *E.T.*, 1938, p. 371 ; repris in *EH*, p. 159-160.
— *The Nature of Buddhist Art*, Boston, A. Townshend Johnson, 1938, 38 p.
in *E.T.*, 1938, p. 109-110 ; repris in *EH*, p. 148-149.
— *The Christian and Oriental, or True, Philosophy of Art*, Newport, Rhode Island, John Stevens, 1939, 38 p.
in *E.T.*, 1940, p. 31-32 ; repris in *CR*, p. 36-37.
— *Swayamâtrinnâ : Janua Coeli*, Paris, Geuthner, 1939, 51 p.
Article/compte rendu « Janua Coeli » in *E.T.*, 1946, p. 138-142.
— *Spiritual Authority and Temporal Power in the Indian Theory of Government*, New Haven, Connecticut, American Oriental Society, 1942, 87 p.
in *E.T.*, 1946, p. 339-341 ; repris in *EH*, p. 196-198.
— *Hindouism and Bouddhism*, New-York, Philosophical Library, 86 p.
in *E.T.*, 1946, p. 337-339 ; repris in *EH*, p. 193-195.

— *Why exhibit Works of Art ?*, London, Luzac and Co., 1943, 148 p.
in *E.T.*, 1946, p. 287-289 ; repris in *CR*, p. 56-59.
— *Figures of Speech or Figures of Thought*, London, Luzac and Co., 1946, 256 p.
in *E.T.*, 1946, p. 458-460 ; repris in *CR*, p. 78-81.
— *The Religious Basis of the Forms of Indian Society. Indian culture and english influence. East and West*, New-York, Orientalia, 1946, 51 p.
in *E.T.*, 1946, p. 460-461 ; repris in *EH*, p. 199-200.
— *Am I my Brother's Keeper ?*, with an Introduction by R.A. Parker, New-York, « Asia Press », The John Day Company, 1947, 110 p.
in *E.T.*, 1948, p. 84-85 ; repris in *EH*, p. 207.
— *Time and Eternity*, Ascona, Suisse, Artibus Asiae, 1947, 140 p.
in *E.T.*, 1948, p. 370-371 ; repris in *EH*, p. 208-210.
— *The living Thoughts of Gotama the Buddha*, presented by A.K. Coomaraswamy and J.B. Horner, London, Cassell and Co., 1948, 224 p.
in *E.T.*, 1949, p. 234-235 ; repris in *EH*, p. 217-218.
— *Hindouisme et Bouddhisme*, traduit de l'anglais par R. Allar et P. Ponsoye, Paris, Gallimard, 1949, 157 p.
in *E.T.*, 1950, p. 95 ; repris in *EH*, p. 221.
CORBIN, H., *Suhrawardî d'Alep, fondateur de la doctrine illuminative (ishrâq)*, Paris, G.-P. Maisonneuve, 1939, 48 p.
in *E.T.*, 1947, p. 92 ; repris in *AEIT*, p. 143.
COZE, P., *L'Oiseau-Tonnerre. Paysages et magie peaux-rouges*, Paris, Editions « Je sers », 1938, 415 p.
inspire « Silence et Solitude » in *E.T.*, 1949, p. 53-58.
DADAJI-MAHARAJ (Shrî), cf. HARI PRASAD SHASTRI, *Vedanta Light*.....
DANIEL-ROPS, cf. DAWSON, C., *Progrès et religion*...
DANDOY s.j., G., *L'Ontologie du Vedânta*, traduction de l'anglais par L.M. Gauthier, commentaires de J. Maritain et de O. Lacombe, Paris, Bruges, DDB, 1932, 186 p.
in *V.I.*, 1932, p. 475-477 ; repris in *EH*, p. 124-126.
DAREL, T., *L'Expérience Mystique et le Règne de l'Esprit*, Paris, Editions de la Revue mondiale, 1932, 200 p.
in *V.I.*, 1932, p. 658-659 ; repris in *SFSS*, p. 421-423.
DAVIDS (Mrs), R., *The Birth of Indian Psychology and its development in Buddhism*, London, Luzac and Co., 1935, 444 p.
in *E.T.*, 1936, p. 154-155 ; repris in *EH*, p. 135-136.
— *To become or not to become (That is the question !). Episodes in the History of an Indian word*, London, Luzac and Co., 1937, 164 p.
in *E.T.*, 1938, p. 196-197 ; repris in *EH*, p. 151-153.
— *The Minor Anthologies of the Pali Canon. Part. I. Dhamenapada : Verses on Dhamena, and Khuddaka-Pâtha : The Text of the Minor Sayings*, London, Humphrey Milford, Oxford University Press.
in *Revue de philosophie*, 1936, p. 70-71.
DAWSON, C., *Progrès et religion : une enquête historique*, traduction de P. Belperron, préface de Daniel-Rops, Paris, Plon, 1935, 247 p.

in *E.T.*, 1937, p. 196-197.
DELEUZE, G., cf. MALFATTI de MONTEREGIO, J., *Etudes sur la Mathèse*...
DELL'ACQUA, G.R. *La Pierre*, Milano, V. Allegretti di Campi, 1948, 36 p.
in *E.T.*, 1948, p. 276, repris in *CR*, p. 101.
DERMENGHEM, E., *Joseph de Maistre mystique*, Paris, La Colombe, 1946, 303 p.
in *E.T.*, 1947, p. 169-170 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 94.
— *Contes Kabyles*, Alger, Charlot, 1947, 216 p.
in *E.T.*, 1947, p. 90-91 ; repris in *AEIT*, p. 139-141.
— *Le Mythe de Psyché dans le Folklore nord-africain*, Alger, Société historique algérienne.
— cf. MAISTRE, J. de, *La Franc-Maçonnerie, mémoire*...
DEUNOV, P., *La Parole de l'auguste fraternité universelle. Le Maître parle*, Sofia, Rédaction de la Revue « Jitno Zerno » (2ème édition, Bagnolet, Editions Amour et Vie, 1949, 132 p.).
in *E.T.*, 1936, p. 392 ; repris in *THPR*, p. 398.
DEVILLAS, J., *Essais systématiques*, Paris, Lethielleux, 1920, 350 p.
in *La Revue philosophique*, nov. 1921.
DIENVAL, P. de, *La Clé des Songes*, Paris, Imprimerie Centrale de la Bourse.
in *V.I.*, 1933, p. 427-429 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 98-102.
DIVOIRE, F., *Néant... Paradis... ou Réincarnation ?*, Paris, Dorbon Aîné, 1934, 158 p.
in *V.I.*, 1934, p. 206-207.
DODD, A., *Shakespeare Creator of Freemasonry*, London, Rider and Co., 1937, 283 p.
in *E.T.*, 1938, p. 72-74 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 124-128.
DUBOSCQ, A., *Unité de l'Asie*, Paris, Unitas, 1936, 95 p.
in *E.T.*, 1936, p. 475-476.
DUBOULOZ-LAFFIN, M.-L., *La Bou-Mergoud, Folklore tunisien*, Paris, G.P. Maisonneuve, 1946, 316 p.
in *E.T.*, 1949, p. 45-46 ; repris in *AEIT*, p. 144-146.
DUDLEY, W.H. et FISHER, R.A., *The Mystic Light. The Script of Harzael-Harzrael*, London, Rider and Co.
in *E.T.*, 1940, p. 75 ; repris in *CR*, p. 37-38.
DUGARD, M., *Sur les frontières de la Foi*, Paris, Alcan, 1928, 284 p.
in *Vient de paraître*, 1928, p. 397.
DUGUET, R., *La Cravate blanche*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1933, 215 p.
in *V.I.*, 1933, p. 427 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 97-98.
— *Autour de la Tiare. Essai sur les prophéties concernant la succession des papes du XIIIème siècle à la fin des temps*, Paris, F. Sorlot, 1938, 286 p.
— cf. RICHARD s.j., H., *L'Elue du Dragon*...
DUJARDIN, E., *Le Dieu Jésus, essai sur les origines et sur la formation de la légende évangélique*, Paris, Albert Messein, 260 p.
in *Vient de paraître*, 1928, p. 180.
DUMEZIL, G., *L'Héritage indo-européen à Rome*, Paris, Gallimard, 1949, 256 p.
in *E.T.*, 1949, p. 376-377 ; repris in *FTCC*, p. 172-174.

DUPORTAIL, R., *Enchaînements scientifiques et philosophiques*, Paris, Montmartre Bibliophile.
in *E.T.*, 1938, p. 376.
DUVILLE, D., *L'Éthiopia orientale ou Atlantie, initiatrice des peuples anciens, suivie de « Naissance et propagation de l'alphabet »*, Paris, Edgard Malfère, 1936, 233 p.
in *E.T.*, 1937, p. 43.
ELIADE, M., *Techniques du Yoga*, Paris, Gallimard, 1948, 267 p.
in *E.T.*, 1948, p. 371-372 ; repris in *EH*, p. 210-212.
— *Le Mythe de l'éternel retour. Archétypes et répétition*, Paris, Gallimard, 1949, 255 p.
in *E.T.*, 1949, p. 375-376 ; repris in *FTCC*, p. 25-28.
ENEL, *Les Origines de la Genèse et l'enseignement des Temples de l'ancienne Egypte*, vol. I, 1ère et 2ème parties, Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, 1935.
in *E.T.*, 1936, p. 432-433 ; repris in *FTCC*, p. 149-151.
— *A Message from the Sphinx*, London, Rider and Co.
in *E.T.*, 1937, p. 403-405 ; repris in *FTCC*, p. 151-156.
EVOLA, J., *La Tradizione Ermetica nei suoi Sinboli, nella sua Dottrina e nella sua « Arte Regia »*, Bari, G. Laterza, 1931, (2ème édition, 1948, 236 p.).
Article/compte rendu « La Tradition Hermétique » in *V.I.*, 1931, p. 194-203 ; repris in *FTCC*, p. 119-127.
— *Maschera e volto dello Spiritualisme contemporaneo*, Torino, Fratelli Bocca, (2ème édition revue et complétée, 1949, 181 p.).
in *V.I.*, 1932, p. 657-658.
— *Il Mistero del Graal e la Tradizione ghibellina dell'Impero*, Bari, G. Laterza e Fligi, 1937, 192 p.
in *E.T.*, 1937, p. 264.
— *Il Mito del Sangue, Milano*, Ulrico Hoepli, (2ème édition revue et corrigée, 1942, 308 p.).
in *E.T.*, 1937, p. 265.
— cf. (Anonyme), *I Protocolli dei...*
— cf. RIVIERA, C. della, *Il Mondo Magico...*
FAVONE, M., *Les disciples d'Hiram en province : La Franc-Maçonnerie dans la Manche*, Paris, Dorbon Aîné, 1937, 64 p.
in *E.T.*, 1937, p. 156 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 114-115.
FERVAN, J., *La Fin des Temps. Recueil des principales prophéties sacrées et prédictions sur notre époque et les « derniers temps », suivi d'une enquête sur « le prochain roi de France »*, Paris, Editions La Bourdonnais, 1937, 252 p.
in *E.T.*, 1938, p. 152-153.
FINOT, L., *La Marche à la Lumière (Bodhicharyâvatara) poème sanscrit de Cântideva*, Paris, Bossard, 1920, 168 p.
in *Revue de philosophie*, nov.-déc., 1923, p. 640.
— *Les Questions de Milinda : Milindapânna*, traduction, Paris, Bossard, 1923, 168 p.
in *Revue de philosophie*, nov.-déc. 1923, p. 642-643.
FIOLLE, G., *Scientisme et Science*, Paris, Mercure de France, 1936, 267 p.
in *E.T.*, 1937, p. 81-82.
FISHER, R.A., cf. DUDLEY, W.H., *The Mystic Light...*
FONTBRUNE, J. de, *Les Prophéties de Nostradamus dévoilées : Lettre à Henri II*, Paris, Adyar, 1937, XXXIII-100 p.

in *E.T.*, 1937, p. 152-158.
FORLIERE, M. et E., *Qui fût Jeanne d'Arc ?*, Paris, Sfelt, 1947, 237 p.
in *E.T.*, 1948, p. 36-37.
FORTUNE, D., *La Cabale mystique*, traduit de l'anglais par G. Trarieux d'Egmont, Paris, Adyar, 1937, 339 p.
in *E.T.*, 1937, p. 436-438 ; repris in *CR*, p. 20-24.
FOX, D.C., cf. FROBENIUS, L., *Prehistoric Rock Pictures in Europe...*
FRANCE, R., *Les Sens de la Plante*, traduit de l'allemand par J. Baar, Paris Adyar, 1937, 126 p.
FROBENIUS, L. et FOX, D.C., *Prehistoric Rock Pictures in Europe and Africa, from material in the archives of the Research Institute for the Morphology of Civilization, Frankfort-on-Main*, New-York, The Museum of Modern Art, 1937.
in *E.T.*, 1938, p. 371-372.
FRY, L., *Les Taxil et la Franc-Maçonnerie*, Chatou, British-American Press, 1934, 469 p.
in *E.T.*, 1935, p. 43-45 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 102-104.
FUMET, D.-V., *La Divine Oraison*, Extrait des « Cahiers de la Quinzaine », 23ème série, 2ème cahier, Paris, D.D.B., 1933, 55 p.
in *V.I.*, 1934, p. 81-82.
— *Notre Sœur la Douleur*, Paris, Seuil, 1938, 108 p.
in *E.T.*, 1938, p. 235-236.
GALLI, E., *Nel Regno del conoscere e del ragionare*, Pavia, Tip. Cooperativa, 1919, 300 p.
in *La Revue philosophique*, juill. 1920.
— *Nel Dominio del « io »*, Milano, « Unitas », Società Editrice, 1919, 205 p.
in *La Revue philosophique*, mai-juin 1921.
— *Nel mondo dello spirito*, Milano, Roma, « Unitas » Societa Editrice, 1919, 252 p.
in *La Revue philosophique*, mai-juin 1921.
GALIMARD, P., *Hippocrate et la Tradition pythagoricienne*, Paris, Jouve et Cie, 1939, 71 p.
in *E.T.*, 1940, p. 215 ; repris in *CR*, p. 40-41.
GANAPATI MUNI KAVYAKANTA, *Sri Ramaga Gita*, Tiruvannamalai, South India, Sri Ramanasraman.
in *E.T.*, 1936, p. 154 ; repris in *EH*, p. 134.
GASSETTE, G. et BARBARIN, G., *La Clé*, Bazainville, Seine-et-Oise, Editions du Prieuré, 1935, 211 p.
in *E.T.*, 1935, p. 504-505 ; repris in *THPR*, p. 393-394.
GATTEFOSSE, R.M., *Les Sages Ecritures. Essai sur la philosophie et les origines de l'écriture*, Lyon, Derain, 1945, 239 p.
in *E.T.*, 1947, p. 170-171 ; repris in *CR*, p. 84-86.
GAUTHERON, E., *Les Loges maçonniques dans la Haute-Loire*, Le Puy, Editions de la Main de Bronze, 1937, 208 p.
in *E.T.*, 1938, p. 151 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 131-132.
GENTILE, G., *L'Esprit, acte pur*, traduit de l'italien par A. Lion, Paris, Alcan, 1925, 255 p.
in *Vient de paraître*, 1926, p. 64-65.
GEORGEL, G., *Les Rythmes dans l'Histoire*, Belfort, chez l'auteur, 1937, 160 p.

in *E.T.*, 1937, p. 355-356 ; repris in *FTCC*, p. 28-30.
— *Les Rythmes dans l'Histoire*, nouvelle édition, Besançon, Editions « Servir », 1947, 191 p.
in *E.T.*, 1949, p. 42-43 ; repris in *FTCC*, p. 30-31.
GEYMULLER, H. de, *Swedenborg et les phénomènes psychiques*, Paris, Lausanne, E. Leroux, 1935, 461 p.
in *E.T.*, 1935, p. 261 ; repris in *THPR*, p. 389.
GILL, E., *Work and Culture*, Newport, Rhode Island, John Stevens, 1938, 25 p.
in *E.T.*, 1939, p. 112.
GLARDON, R., *Le Spiritisme en face de l'histoire, de la science, de la religion*, Lausanne, F. Rouge et Cie, Paris, Fishbacher, 1936, 271 p.
in *E.T.*, 1936, p. 239 ; repris in *THPR*, p. 396-397.
GLEIZES, A., *La signification humaine du Cubisme*, Sablons, Isère, Editions Moly-Sabata, 1938, 32 p.
in *E.T.*, 1939, p. 72-73 ; repris in *CR*, p. 30-31.
GOBINEAU, J.A. (comte de), *Les Religions et les Philosophies dans l'Asie centrale*, Paris, G. Crès et Cie, 1928, 427 p.
Article/compte rendu sous le même titre, in *Vient de paraître*, 1929, p. 380-381 ; repris in *EH*, p. 119-121.
GODDARD, D., cf. WAI-TAO, Bhikhu, *Laotzu's Tao and Wu-Wei...*
GOLDZIHER, I., *Le Dogme et la Loi de l'Islam*, traduit par F. Arin, Paris, Geuthner, 1920, 317 p.
in *Revue de philosophie*, sept.-oct. 1921.
GONNET, P.J., *Arûpa*, Lyon, Derain, 1945, 169 p.
in *E.T.*, 1947, p. 173 ; repris in *CR*, p. 84.
GOPALAKRISHNAYYA, D., cf. COOMARASWAMY, A.K., *The Mirror of Gesture...*
GRANET, M., *Catégories matrimoniales et relations de proximité dans la Chine ancienne*, Paris, Alcan, 1939, 255 p.
in *E.T.*, 1946, p. 379-380.
GROSLIER, G., *La sculpture khmère ancienne*, Paris, G. Crès et Cie, 1925, 92 p.
in *Vient de paraître*, 1926, p. 68.
GUAITA, S. de et WIRTH, O., *Le problème du Mal.* (*Essais de Sciences Maudites : Le Serpent de la Genèse. 3ème septaine, Livre 3 : Le problème du mal...*), avant-propos et post-face de M. Lepage, Levallois-Perret, Edition du « Symbolisme », 1949, 360 p.
in *E.T.*, 1950, p. 45-47.
GUIBERTEAU, P., *Musique et incarnation*, extrait des « Cahiers de la Quinzaine », 23ème série, 5ème cahier, Paris, Editions des « Cahiers de la Quinzaine », 1933, 93 p.
in *E.T.*, 1934, p. 82 ; repris in *CR*, p. 11-12.
GUICHARD, X., *Eleusis Alésia : Enquête sur les origines de la civilisation européenne*, Abbeville, Impr. F. Paillart, 1936, 557 p.
in *E.T.*, 1938, p. 231-234 ; repris in *FTCC*, p. 156-163.
HAMILTON, C.H., *Wei Shih Er Shih Lun, or the Treatise in twenty stanzas or representation-only, by Vasubandhu*, translated from the chinese version of Hsïan Tsang, Tripitaka master of the T'ang Dynasty, New Haven, Connecticut, American Oriental Society, 1938, 82 p.

in *E.T.*, 1940, p. 165-166 ; repris in *EH*, p. 185-186.
HAMON, M., *Les Prophéties de la Fin des Temps*, Paris, La Nouvelle Edition, 1945, 267 p.
in *E.T.*, 1947, p. 356 ; repris in *THPR*, p. 430.
HARI PRASAD SHASTRI, *Teachings from the Bhagawad-Gitâ*, translation, introduction and comments, London, Luzac and Co., 1935.
in *E.T.*, 1935, p. 223 ; repris in *EH*, p. 128.
— *A Path to God-Realization*, London, The Shanti-Sadan Publishing Committee, 1935.
in *E.T.*, 1936, p. 39 ; repris in *EH*, p. 133.
— *The Avadhut Gitâ*, translation and introduction, London, chez l'auteur, 30 Lansdowne Crescent, London, W. II
in *E.T.*, 1935, p. 223 ; repris in *EH*, p. 128-129.
— *Book of Ram, the Bible of India by Mahâtma Tulsidas*, rendered into English, London, Luzac and Co., 1935.
in *E.T.*, 1935, p. 262.
— *Meditation, its theory and practice*, London, The Shanti-Sadan Publishing Committee, 1936.
in *E.T.*, 1936, p. 280-281.
HAAB, F., *Divination de l'alphabet latin*, Paris, « Pro Libros », 1948, 127 p.
in *E.T.*, 1949, p. 236-237 ; repris in *CR*, p. 104-105.
HARI PRASAD SHASTRI, *Vedanta Light, from Shri Dadaji-Maharaj*, London, The Shanti-Sadan Publishing Committee.
in *E.T.*, 1936, p. 391-392 ; repris in *EH*, p. 139-140.
HAVEN, M., *Trésor Hermétique*, comprenant *Le Livre d'Images sans paroles* (*Mutus Liber*) où toutes les opérations de la philosophie hermétique sont représentées, réédité avec une introduction par le Dr M. Haven, et *Le Traité symbolique de la Pierre philosophale* en 78 figures par J.C. Berchusen, réédité pour la première fois avec une notice par P. Servant. Lyon, Derain, 1942, non paginé.
in *E.T.*, 1946, p. 243 ; repris in *CR* p. 54-55.
— *Rituel de la Maçonnerie Egyptienne de Cagliostro*, annoté par le Dr M. Haven et précédé d'une introduction de D. Nazir, Nice, Editions des Cahiers Astrologiques, 1947, 275 p.
in *E.T.*, 1948, p. 133-135 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 107-109.
HENSELER, E. de, *L'âme et le dogme de la transmigration dans les livres sacrés de l'Inde ancienne*, Bordeaux, Paris, Boccard, 1928, 192 p.
in *V.I.*, 1928, p. 389-390.
HERBERT, J., *Quelques grands penseurs de l'Inde moderne*, causeries faites à « Radio-Genève » en juin 1937, Paris, A. Maisonneuve, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
in *E.T.*, 1937, p. 405-406 ; repris in *EH*, p. 145-146.
— *Introduction à l'étude des Yogas hindous*, Belgique, Union imprimeries, Paris, A. Maisonneuve, 1938, 98 p.
in *E.T.*, 1938, p. 372-373 ; repris in *EH*, p. 160-161.
— *Etudes sur Râmana Maharshi*, Volume premier : Swami Siddheswarananda, Dr. Sarma K. Lakshman Swami Tapasyananda, introduction et traduction de J. Herbert, Frameries, Belgique, Union des Imprimeries, Paris, A. Maisonneuve, 1940.

in *E.T.*, 1946, p. 143-144 ; repris in *EH*, p. 190-191.
— cf. AUROBINDO (Shrî), *Aperçus et Pensées.*
— cf. RAMAKRISHNA (Shrî), *Un des chemins... Les Paroles du Maître.*
— cf. TAGORE, R.N., *Sâdhanâ.*
HERVE, J., *De la Physique à la Religion, en lisant des livres d'hier et d'aujourd'hui,* Paris, Imprimerie militaire universelle, L. Fournier, 1929, 327 p.
in *V.I.*, 1930, p. 118 ; repris in *THPR*, p. 381-382.
HIRAM, *J.-B. Willermoz et le Rite Templier à l'Orient de Lyon,* Paris, Fédération Nationale Catholique.
in *E.T.*, 1936, p. 390-391 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 111-112.
HOCART, A.M., *Les Castes,* traduit du manuscrit anglais par E.J. Levy et J. Auboyer, Paris, Geuthner, 1938, 275 p.
in *E.T.*, 1940, p. 211-213 ; repris in *EH*, p. 186-189.
HORNER, J.B.., cf. COOMARASWAMY, A.K., *The living Thoughts of Gotama...*
HOUSSAYE, N. de, *Les Bronzes italiotes archaïques et leur symbolique,* Paris, Editions du Trident.
in *E.T.*, 1946, p. 146-147 ; repris in *FTCC*, p. 163-165.
— *Le Phoenix, poème symbolique,* Paris, Editions du Trident.
in *E.T.*, 1946, p. 147 ; repris in *FTCC*, p. 165-166.
HUNT, C.C., *Masonic Symbolism,* Cedar Rapids, Iowa, Laurance Press Co., 1939, 512 p.
in *E.T.*, 1940, p. 124-125 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 144-145.
HUTCHINS, R.M., *The Higher Learning in America,* New Haven, Connecticut, Yale University Press, London, H. Milford, Oxford University Press, 1936, 119 p.
in *E.T.*, 1938, p. 34.
ISNARD, E., *La Sagesse du Bouddha et la science du bonheur,* Saïgon, Editions de la revue « Extrême-Asie », 1927, 207 p.
in *V.I.*, 1928, p. 686.
IWANICKI, J., *Morin et les démonstrations mathématiques de l'existence de Dieu,* Paris, Vrin, 1936, 144 p.
in *E.T.*, 1937, p. 357.
JAIN, C.R., *La Psychologie jaïniste,* traduction française de J. Salève, Paris, E. Figuière, 1936, 78 p.
in *E.T.*, 1936, p. 391.
JAKUBISIAK, A., *Essai sur les limites de l'espace et du temps,* Paris, Alcan, 1927, 196 p.
in *Vient de paraître,* 1928, p. 267.
JOLY, A., *Un mystique lyonnais et les secrets de la Franc-Maçonnerie* (1730-1824), Mâcon, Protat Frères, 1938, 332 p.
in *E.T.*, 1939, p. 231-232 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 138-140.
JURDI, E. Jabra, *Illumination in Islamic Mysticism* ; a translation, with an introduction and notes, based upon a critical edition of Abu-al Mawâhib al-Shâdhili's treatise entittled Qawânîn Hikam al Ishrâq. Princeton, Princeton University Press.
in *E.T.*, 1940, p. 166-168 ; repris in *AEIT*, p. 137-139.
KANTERS, R., cf. AMADOU, R., *Anthologie littéraire de l'occultisme.*
KARDELAND, J. de, *De Nostradamus à Cagliostro,* Paris, Self.
in *E.T.*, 1946, p. 423-424 ; repris in *CR*, p. 77-78.

KERENYI, C., *La Religione antica nelle sue linee fondamentali,* traduzione di D. Cantimori, Bologna ,Nicola Zanichelli, (nouvelle édition, 1951, 223 p.).
in *E.T.*, 1946, p. 289-292 ; repris in *CR*, p. 59-64.
KERNEIZ, C., *Le Hatha-Yoga ou l'art de vivre selon l'Inde mystérieuse,* Paris, J. Tallandier, 1936, 255 p.
in *E.T.*, 1937, p. 44 ; repris in *EH*, p. 141-142.
— *Le Yoga de l'Occident,* Paris, Adyar, 1938, 192 p.
in *E.T.*, 1938, p. 281-282 ; repris in *THPR*, p. 419-421.
— *Le Karma Yoga, ou l'action dans la vie selon la sagesse hindoue,* Paris, J. Tallandier, 1939, 253 p.
in *E.T.*, 1940, p. 36 ; repris in *EH*, p. 183-184.
KHAN SAHIB KHAJA KHAN, *The Secret of Ana'l Haqq,* Madras, The Hogarth Press.
in *E.T.*, 1937, p. 266 ; repris in *AEIT*, p. 135-136.
KRAMRISCH, S., *A Survey of Painting in the Deccan,* London, The India Society, Calcutta, Usha Press, 1937, 234 p.
in *E.T.*, 1938, p. 234-235 ; repris in *EH*, p. 153-154.
KRISHNA PREM (Shrî), *The Yoga of the Bhagavad Gitâ,* London, John M. Watkins (New-York, Harper, 1949, 224 p.).
in *E.T.*, 1939, p. 191-192 ; repris in *EH*, p. 176-177.
KRISHNASWAMI AIYAR, R., *Thoughts from the Eternal Law,* Mylapore, Madras, The Madras Law Journal Press.
in *E.T.*, 1939, p. 149-150 ; repris in *EH*, p. 174.
— *Thoughts from the Gitâ,* Mylapore, Madras, The Madras Law Journal Press.
in *E.T.*, 1939, p. 149 ; repris in *EH*, p. 173.
LACHAT, L., cf. LETI, G., *L'Esotérisme à la scène...*
LACOMBE, O., cf. DANDOY s.j., G., *L'Ontologie du Vedânta.*
LACOMBE, R.E., *Déclin de l'Individualisme ?,* Paris, Denoël, 1937, 301 p.
in *E.T.*, 1938, p. 114-116.
LACROIX-A-L'HENRI, R., *Théories et procédés radiesthésiques,* Paris, H. Dangles (Edition 1939, 196 p.).
in *E.T.*, 1937, p. 232-233 ; repris in *THPR*, p. 406-407.
LADET, F., *Méditations sur l'omnitude,* Paris ,Vrin, 1936, 388 p.
in *E.T.*, 1937, p. 41-42.
LAGNEAU, J., *De l'existence de Dieu,* Paris, Alcan, 1925, 156 p.
in *Vient de paraître,* 1926, p. 64.
LAIRD, J., *Problems of the Self,* London, Macmillan and Co., 1917, 375 p.
in *La Revue philosophique,* mai 1919.
LAKSHMAN, S.K., cf. HERBERT, J., *Etudes sur Râmana Maharshi.*
LALANDE, E. (Mme), LALANDE, A., CHAMUEL, L., etc..., *Marc Haven (le Dr Emmanuel Lalande),* Paris, 1934, 183 p.
in *V.I.*, 1934, p. 465.
LALLEMAND, M., *Notes sur l'Occultisme,* Bruxelles, Editions de la Nouvelle Equipe, 1932, 45 p.
in *V.I.*, 1932, p. 477-478.
— *Le Transfini, sa logique et sa métaphysique,* Paris, Bruges, DDB, 1934, 302 p.
in *V.I.*, 1934, p. 464-465.
LANOE-VILLENE, G., *Le livre des symboles, dictionnaire de*

symbolisme et de mythologie (*Lettres A-B*), Paris, Bossard, 1927.
in *Vient de paraître*, 1928, p. 180.
— *Le livre des symboles, dictionnaire de symbolisme et de mythologie* (*Lettre C*), Paris, Bossard, 1928.
in *Vient de paraître*, 1929, p. 406.
LANTOINE, A., *Histoire de la Franc-Maçonnerie française : La Franc-Maçonnerie dans l'Etat*, Paris, Nourry, 1935, 459 p.
in *E.T.*, 1936, p. 278 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 106-107.
— *Les Société s secrètes actuelles en Europe et en Amérique, Paris*, Leroux, 1940, 151 p.
in *E.T.*, 1946, p. 420-421 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 84-86.
— *La Franc-Maçonnerie* in *l'Histoire générale des Religions*, Paris, Quillet, 1947, p. 273-303.
in *E.T.*, 1947, p. 264-265 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 99-100.
LAVASTINE, P., cf. SAINT-MARTIN, L.-C. de, *Tableau naturel des rapports...*
LAVELLE, L., *La dialectique de l'éternel présent : de l'Etre*, Paris, Alcan, 1928, 215 p.
in *Vient de paraître*, 1928, p. 266.
LAWRENCE, J.T., *By ways of Freemasonry*, London, A. Lewis, 1911, 312 p.
in *La Gnose*, janv. 1912 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 301-305.
LEADBEATER, C.-W., *La science des sacrements*, Paris, Editions Saint-Alban, 1926, 459 p.
in *Vient de paraître*, 1927, p. 677.
LEBEY, A., *Nécessité de l'Histoire*, Paris, Firmin-Didot et Cie, 1933, 147 p.
in *V.I.*, 1933, p. 426.
— *La Vérité sur la Franc-Maçonnerie par des documents, avec le Secret du Temple*, Paris, E. Figuière, 1935, 236 p.
in *E.T.*, 1936, p. 279 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 107-108.
— *La Fayette ou le Militant Franc-Maçon*, Paris, Librairie Mercure, 1937, 271 p.
in *E.T.*, 1938, p. 112-113 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 129-130.
LE COUR, P., *L'Ère du Verseau : L'Avènement de Ganymède*, Vincennes, Editions « Atlantis », 1937, 260 p.
in *E.T.*, 1937, p. 439-440 ; repris in *CR*, p. 86-87.
— *Dieu et les dieux*, Paris, Editions Bière, 1945, 299 p.
in *E.T.*, 1947, p. 171-172 ; repris in *CR*, p. 87-88.
LE FORESTIER, M.R., *La Franc-Maçonnerie occultiste au XVIIIème siècle et l'Ordre des Elus Coens*, Paris, Dorbon Aîné, 1928, 576 p.
Article/Compte rendu « Un nouveau livre sur l'Ordre des Elus Coens ».
in *V.I.*, 1929, p. 757-765 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 37-45.
LENNHOFF, E., *Histoire des Sociétés politiques secrètes au XIXème et au XXème siècle*, Paris, Payot, 1934, 365 p.
in *V.I.*, 1934, p. 419 ; repris in *THPR*, p. 384-385.
LEPAGE, M., cf. GUAITA, S. de, *Le problème du Mal...*
LE ROY, E., *L'exigence idéaliste et le fait de l'Evolution*, Paris, Boivin et Cie, 1927, 270 p.
in *Vient de paraître*, 1928, p. 398.
— *Les Origines humaines et l'Evolution de l'Intelligence*, Paris, Boivin et Cie, 1928, 375 p.
in *Vient de paraître*, 1929, p. 406.
LEROY, O., *Les Hommes Salamandres. Recherches et réflexions sur l'imcombustibilité du corps humain*, Paris, DDB, 1931, 93 p.
in *V.I.*, 1932, p. 475.
LETI, G. et LACHAT, L., *L'Esotérisme à la scène : La flûte enchantée ; Parsifal ; Faust*, Lyon, Derain et Raclet, 1935, 173 p.
in *E.T.*, 1940, p. 125-126 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 145-147.
LEVI, E., *La Clef des Grands Mystères*, Paris, Niclaus, (1ère édition, 1861, 498 p.).
in *E.T.*, 1940, p. 75 ; repris in *THPR*, p. 423-424.
LHERMIER, P., *Le mystérieux Comte de Saint-Germain, Rose-Croix et diplomate*, Paris, Editions Colbert, 1943, 293 p.
in *E.T.*, 1946, p. 245-246 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 79-80.
LIOU TSE HOUA, *La Cosmologie des Pa Koua et l'Astronomie moderne*, Paris, Jouve et Cie, 1940, 164 p.
in *E.T.*, 1946, p. 380-381.
LOUNSBERY, G.C., *La Méditation bouddhique, étude de sa théorie et de sa pratique selon l'Ecole du Sud*, Caen, Paris, A. Maisonneuve, 1935, 178 p.
in *E.T.*, 1935, p. 462.
MAGRE, M., cf. MARQUES-RIVIERE, J., *A l'ombre des monastères thibétains.*
MAISTRE, J. de, *La Franc-Maçonnerie, Mémoire inédit au duc du Brunswick* (1782), publié avec une introduction par E. Dermenghem, Paris, F. Rieder, 1925, 128 p.
Article/compte rendu « Un projet de Joseph de Maistre pour l'union des peuples » in *Vers l'Unité*, mars 1927 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 19-30.
MALFATTI de MONTEREGIO, J., *Etudes sur la Mathèse ou, Anarchie et Hiérarchie de la Science*, traduction de C. Ostrowski, introduction de G. Deleuze, Paris, Editions du Griffon d'Or, 1946, 206 p.
in *E.T.*, 1947, p. 214 ; repris in *CR*, p. 88-89.
MALLINGER, J., *Pythagore et les Mystères*, Paris, Niclaus, 1944, 176 p.
in *E.T.*, 1946, p. 422-423 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 88-90.
— *Notes sur les Secrets ésotériques des Pythagoriciens*, Paris, Niclaus, 1946, 103 p.
in *E.T.*, 1947, p. 312-313 ; repris in *CR*, p. 93-94.
— *Les Secrets ésotériques dans Plutarque*, Paris, Niclaus, 1946, 114 p.
in *E.T.*, 1947, p. 313-314 ; repris in *CR*, p. 89-90.
MALYNSKI, E. et PONCINS, L. de, *La Guerre occulte*, Paris, Beauchesne, 1936, 278 p.
in *E.T.*, 1936, p. 279-280 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 108-110.
MAMESSIER, H., *A la recherche de Forces spirituelles*, Paris, Adyar, 1936, 61 p.
in *E.T.*, 1936, p. 240.
MANDONNET, o.p., P., *Dante le Théologien : Introduction à l'intelligence de la vie, des œuvres et de l'art de Dante Alighieri*, Paris, DDB, 1935, 331 p.

in *E.T.*, 1936, p. 39-41.
MANZIARLY, I. de, *Pérégrinations asiatiques*, Paris, Geuthner, 1935, 408 p.
in *E.T.*, 1935, p. 462.
MARCHAIS, R., *Mystère de la Vie humaine*, Paris, Adyar, 1938, 312 p.
in *E.T.*, 1938, p. 375-376 ; repris in *THPR*, p. 422-423.
MARCY, H.-F., *Essai sur l'origine de la Franc-Maçonnerie et l'histoire du Grand Orient de France*, Paris, Edition du Foyer Philosophique, 1949.
in *E.T.*, 1950, p. 285-288 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 121-126.
MARECHAL s.j., J., *Le point de départ de la Métaphysique. Cahier V : Le Thomisme devant la Philosophie critique*, Paris, Alcan, 1927, 218 p.
in *Vient de paraître*, sept.-oct. 1927.
MARGOULIES, G., *La Langue et l'Ecriture chinoises*, Paris, Payot, 1943, 272 p.
in *E.T.*, 1946, p. 378-379.
MARITAIN, J., cf. DANDOY s.j., G., *L'Ontologie du Vedânta*.
MARQUES-RIVIERE, J., *A l'ombre des monastères thibétains*, préface de M. Magre, Paris, Neuchâtel, V. Attinger, 1929, 212 p.
in *V.I.*, 1929, p. 803 ; repris in *THPR*, p. 379-380.
— *Le Bouddhisme au Thibet*, Paris, Editions Baudinière, 1936, 255 p.
in *E.T.*, 1936, p. 282-283 ; repris in *EH*, p. 138-139.
— *L'Inde secrète et sa magie*, Paris, Les Œuvres Françaises, 1937, 184 p.
in *E.T.*, 1937, p. 438-439 ; repris in *EH*, p. 146-147.
— *Le Yoga tantrique hindou et thibétain*, Paris, Véga, 1938, 126 p.
in *E.T.*, 1938, p. 373-374 ; repris in *EH*, p. 162.
— *Rituel de Magie tantrique hindoue : Yantra Chintâmani* (*Le Joyau des Yantras*), traduit pour la première fois en français et précédé d'une étude sur le Tantrisme, Paris, Véga, 1939, 187 p.
in *E.T.*, 1940, p. 35-36 ; repris in *EH*, p. 182-183.
MARSTON, C. (Sir), *La Bible a dit vrai*, version française de L. Clarence, Paris, Plon, 1936, 287 p.
in *E.T.*, 1936, p. 476-477 ; repris in *FTCC*, p. 113-115.
MASSON-OURSEL, P., *Esquisse d'une histoire de la philosophie indienne*, Paris, Geuthner, 1923, 314 p.
in *Revue de philosophie*, janv.-fév. 1923.
— *La philosophie comparée*, Paris, Alcan, 1923, 204 p.
in *Revue de philosophie*, janv.-fév. 1924.
MAZZONI, M., *Lettera di Giovanni Pontano sul « Fuoco Filosofico »*, introduzione, traduzione e note di M. Mazzoni, San Gimignano, Siena, Casa Editrice Toscana.
in *V.I.*, 1930 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 94.
— *Sonetti alchimici-ermetici di Frate Elia e Cecco d'Ascoli*, con introduzione et note di M. Mazzoni, San Gimignano, Siena, Casa, Editrice Toscana.
in *V.I.*, 1930, p. 494.
MEAUTIS, G., *L'âme helléniaue d'après les vases grecs*, Paris, L'artisan du livre, 1932, 192 p.

in *V.I.*, 1933, p. 193 ; repris in *CR*, p. 8-9.
— *Les Mystères d'Eleusis*, Neuchâtel, Editions de la Baconnière, 1934, 93 p.
in *V.I.*, 1934, p. 119-120 ; repris in *CR*, p. 12-13.
— *Le Livre de la Sagesse pythagoricienne*, traduction et commentaires des Vers Dorés pythagoriciens, Paris, Dorbon Aîné, 1938, 55 p.
in *E.T.*, 1939, p. 73.
MEES, G.H., *Dharma and Society*, London, Luzac and Co., N.V. Servire, The Hague, 1935, 206 p.
Articles/comptes rendus « Dharma » in *E.T.*, 1935, p. 415-419 et « Varna » in *E.T.*, 1935, p. 446-451 ; repris in *EH*, p. 69-81.
MICHELET, C.-E., *Les Compagnons de la Hiérophanie*, Paris, Dorbon Aîné, 1937, 143 p.
in *E.T.*, 1938, p. 34-35 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 121-123.
MIEVILLE, H.-L., *Vers une Philosophie de l'Esprit ou de la Totalité*, Lausanne, Editions des Trois Collines, Paris. Alcan, 1937, 293 p.
in *E.T.*, 1937, p. 268-269 ; repris in *EH*, p. 143-144.
MODENE, L. de, *Cérémonies et coutumes qui s'observent aujourd'huy parmy les Juifs*, traduit de l'italien par le sieur de Simonville, Paris, Rieder, 1929, 215 p.
in *V.I.*, 1930, p. 118.
MONOD-HERZEN, G., cf. SAINT-HILAIRE, P.B., *Le Message de Shrî Aurobindo...*
MONTANDON, R., *Les radiations humaines. Introduction à la démonstration expérimentale de l'existence des corps subtils de l'homme*, Paris, Alcan, 1927, 407 p.
in *Vient de paraître*, 1928, p. 181.
NARASIMHA-SWAMI, B.V., *Self Realisation : Life and teachings of Ramana Maharshi*, Tiruvannamalai, South India, Sri Ramanasrman.
in *E.T.*, 1938, p. 462 ; repris in *EH*, p. 171-172.
— cf. RAMANA MAHARSHI (Shrî), *Upadesa Saram*.
NAZIR, D., cf. HAVEN, M., *Rituel de la Maçonnerie...*
NEHRU, J., cf. REYNOLDS, R., *The White Sahibs in India*.
NOBLINI KANTA GUPTA, cf. AUROBINDO (Shrî), *Les Bases du Yoga*.
OSTY, E., *Le sens de la vie humaine*, Paris, « La Renaissance du Livre », 1919, 272 p.
in *La Revue philosophique*, mai-juin 1921.
PAGLIANI, C., *Di Nostradamus e di una sua poco nota iscrizione liminare torinese*, Turin, Carlo Accame.
in *V.I.*, 1934, p. 206.
PAINI, L., *Le Mysticisme intégral*, Paris, Edition « Les Argonautes », 1934, 207 p.
in *E.T.*, 1935, p. 120-121 ; repris in *THPR*, p. 387-389.
PALLIS, M., *Peaks and Lamas*, London, Cassell and Co., 1942, 428 p.
in *E.T.*, 1947, p. 42-43 ; repris in *EH*, p. 202-204.
— *Peaks and Lamas*, nouvelle édition refondue, New-York, Alfred A. Knopf, 1949, 307 p.
in *E.T.*, 1949, p. 41-42 ; repris in *EH*, p. 213-214.

PALOMBA, G., *Introduzione all'Economica*, Napoli, Pellerano-Del Gandio, 1950, 340 p.
in *E.T.*, 1950, p. 187-188 ; repris in *CR*, p. 113-114.
PARKER, R.A., cf. COOMARASWAMY, A.K., *Am I my Brother's Keeper ?*
PAVITRANANDA (Swamî), *Common Sense about Yoga*, Mayavati, Almora, Himalayas, Adwaite Ashrama.
in *E.T.*, 1948 ; repris in *EH*, p. 207-208.
PENIDO, T.L., *La méthode intuitive de M. Bergson : Essai critique*, Genève, Atar, 1918, 226 p.
in *La Revue philosophique*, sept. 1920.
PERIER, A., *Yahyâ ben Adî, un philosophe chrétien du Xème siècle*, Paris, Gabalda, 1920, 228 p.
in *Revue de philosophie*, nov.-déc. 1923.

PERSIGOUT, G., *Rosicrucisme et Cartésianisme : « X Novembris 1619 », Essai d'exégèse hermétique du Songe cartésien*, Paris, Editions « La Paix ».
in *E.T.*, 1939, p. 35-36 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 134-135.
— *Le Cabinet de Réflexion. Considérations historiques et philosophiques sur le contenu et la portée ésotériques de l'Epreuve de la Terre*, Paris, R. Méré, 1946, 512 p.
in *E.T.*, 1947, p. 263-264 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 101-103.
PIOBB, P.V., *Le secret de Nostradamus et de ses célèbres prophéties du XVIIème siècle*, Paris, Adyar, 1927, 224 p.
in *Vient de paraître*, 1927, p. 953.
— *Le sort de l'Europe d'après la célèbre prophétie des Papes de saint Malachie ; accompagnée de la prophétie d'Orval et des toutes dernières indications de Nostradamus*, Paris, Dangle, 1939, 264 p.
in *E.T.*, 1945, p. 41-46 ; repris in *CR*, p. 64-72.

PONCINS, L. de, *Les Forces secrètes de la Révolution*, nouvelle édition revue et mise à jour, Paris, Bossard, 1929, 311 p.
in *V.I.*, 1930 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 94.
— *Refusé par la Presse*, Paris, A. Rédier, 1931, 273 p.
in *V.I.*, 1932, p. 411 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 95-96.
— *Tempête sur le Monde, ou la faillite du Progrès*, Paris, Beauchesne, 1934, 268 p.
in *V.I.*, 1934, p. 119.
— *La Dictature des Puissance occultes : La Franc-Maçonnerie d'après ses document secrets*, Paris, Beauchesne, 1934, 323 p.
in *V.I.*, 1934, p. 419-420.

PONCINS, L. de, *La mystérieuse Internationale juive*, Paris, Beauchesne, 1936, 289 p.
in *E.T.*, 1936, p. 390 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 111.
— cf. MALYNSKI, E., *La guerre occulte.*
PONTONO, G., cf. MAZZONI, M., *Lettera di Giovanni Fontano...*
PORTAL, F., *Des couleurs symboliques dans l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes*, Paris, Niclaus, 1938, 312 p.
in *E.T.*, 1939, p. 34-35 ; repris in *CR*, 312 p.
in *E.T.*, 1939, p. 34-35 ; repris in *CR*, p. 28-29.
POUCEL s.j., V., *Mystique de la Terre : I. Plaidoyer pour le Corps*, Paris, Plon, 1937, 308 p.
in *E.T.*, 1938, p. 110-112.

= *Mystique de la Terre. II. La parabole du Monde*, Paris, Plon, 1940, 325 p.
in *E.T.*, 1940, p. 213-215 ; repris in *CR*, p. 41-44.
POUYAUD, R., *Sous le signe de la Spirale : Vézelay, centre initiatique*, Clamecy, Imprimerie Maurice Laballery.
in *E.T.*, 1946, p. 145-146 ; repris in *CR*, p. 45-46.
= *Du « Cubisme » à la peinture traditionnelle*, Clamecy, Imprimerie générale de la Nièvre, 1948, 61 p.
in *E.T.*, 1949, p. 235-236 ; repris in *CR*, p. 108-109.
POZNER, V., *Le Mors aux dents*, Paris, Denoël, 1937, 362 p.
in *E.T.*, 1938, p. 36-37 ; repris in *THPR*, p. 411-414.
PROBST-BIRABEN, J.-H., *Les Mystères des Templiers*, Nice, Editions des Cahiers Astrologiques, 1947, 187 p.
in *E.T.*, 1948, p. 132-133 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 104-106.
= *Rabelais et les secrets du Pantagruel*, Nice, Editions des Cahiers Astrologiques, 1950, 180 p.
in *E.T.*, 1950, p. 132-133 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 113-115.
RADHAKRISNAN, S., *L'Hindouisme et la vie*, traduit par P. Masson-Oursel, Paris, Alcan, 1929, 135 p.
in *Vient de paraître*, 1929, p. 407 ; repris in *EH*, p. 122.
RADIN, P., *The Story of the American Indian*, New-York, Liveright Publishing Corporation.
in *E.T.*, 1939, p. 192-193 ; repris in *CR*, p. 32-33.
RAGON, J.M., *De la Maçonnerie occulte et de l'Initiation hermétique*, introduction de A. Volguine, Nice, Editions des Cahiers Astrologiques, 1946, 147 p.
in *E.T.*, 1947, p. 215-216 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 96-98.
RAMAKRISHNA (Shrî), *Un des chemins...*, adaptation française de M. Honegger-Durand, préface de J. Herbert, Paris, A. Maisonneuve, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1936, 175 p.
in *E.T.*, 1938, p. 417-418 ; repris in *EH*, p. 167.
= *Les Paroles du Maître*, Entretiens recueillis et publiés par Swamî Brahmananda. Traduction française de M. Honegger-Durand, Dilip Kumar Roy et J. Herbert, préface de Swami Yatiswarananda, Paris, A. Maisonneuve, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1937, 108 p.
in *E.T.*, 1938, p. 418 ; repris in *EH*, p. 167-168.
RAMANA MAHARSHI (Shrî), *Five Hymns to Sri Arunachala*, Tiruvannamalai, South India, Sri Ramanasraman.
in *E.T.*, 1935, p. 420 ; repris in *EH*, p. 131-132.
= Truth Revealed (Sad-Vidyâ), Tiruvannamalai, South India, Sri Ramanasraman.
in *E.T.*, 1936, p. 154 ; repris in *EH*, p. 134.
= *Upadesa Saram*, with english translation and notes by B.V. Narasimhaswami, Tiruvannamalai, South India, Sri Ramanasramn.
in *E.T.*, 1938, p. 460 ; repris in *EH*, p. 168-169.
= *Five Hymns to Sri Arunachala*, translated from the Tamil original, Tiruvannamalai, South India, Sri Ramanasraman.
in *E.T.*, 1938, p. 460 ; repris in *EH*, p. 168.
= *Who am I ?*, translated by S. Seshu Iyer, Tiruvannamalai, South India, Sri Ramanasraman.
in *E.T.*, 1938, p. 460-461 ; repris in *EH*, p. 169.
= *K-Sat-Darshana Bhashya and Talks with Maharshi, with forty*

verses in praise of Sri Ramana, Tiruvannamalai, South India, Sri Ramanasraman.
in *E.T.*, 1938, p. 461-462 ; repris in *EH*, p. 170-171.
— *A Catechism of Instruction*, Tiruvannamalai, South India, Sriramanasraman.
in *E.T.*, 1940, p. 32 ; repris in *EH*, p. 178.
— *A Catechism of Enquiry*, Tiruvannamalai, South India, Sriramanasraman.
in *E.T.*, 1940, p. 32 ; repris in *EH*, p. 178.
Who am I ?, nouvelle édition, Tiruvannamalai, South India, Sriramanasraman.
in *E.T.*, 1940, p. 165 ; repris in *EH*, p. 185.
— *Maharshi's Gospel*, Tiruvannamalai, South India, Sriramanasraman, édition 1957, 93).
in *E.T.*, 1940, p. 165 ; repris in *EH*, p. 184.
RAMANANDA SWARNAGIRI, *Crumbs from His table*, Trichinopoly, South India, Sri K.S. Narayanaswami Iyer.
in *E.T.*, 1938 ; repris in *EH*, p. 170.
RATTIER, A., *De l'utilité de la mort : Essai de philosophie scientifique*, Lyon, Derain, 1945, 92 p.
in *E.T.*, 1948, p. 37.
REGHINI, A., *Per la restituzione della Geometria pitagorica*, Roma, Casa Editrice Ignis.
in *E.T.*, 1935, p. 222 ; repris in *CR*, p. 15.
— *Il Fascio littorio*, extrait de la revue « Docens », Roma, Stab. Ambrosini.
in *E.T.*, 1935, p. 222-223 ; repris in *CR*, p. 16.
RENAULT, L., *L'Instructeur du Monde*, Krishnamurti, Nice, « Les Tables d'Harmonie », 1934, 350 p.
in *E.T.*, 1935, p. 119-120 ; repris in *THPR*, p. 385-387.
REYMOND, L., cf. TYABJI, R., *L'Ame d'une Gopî*.
REYMOND-PLENSE, C., *Les vraies Centuries et Prophéties de Michel Nostradamus ; le grand voyant de Salon, avec sa vie, et un glossaire nostradamique*, Salon, Imprimerie Régionale, 1939, 255 p.
in *E.T.*, 1946, p. 197-198 ; repris in *CR*, p. 54.
REYNOLDS, R., *The White Sahibs in India*, with a preface by J. Nehru, London, Martin Secker and Warburg ltd.
in *E.T.*, 1938, p. 113 ; repris in *EH*, p. 149-150.
RICHARD s.j., H. (R.P. Xxxx), *L'Elue du Dragon*, « Les Etincelles », 1929, (seconde édition préfacée par R. Duguet, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1932, 316 p.)
in *V.I.*, 1929, p. 490-492 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 91-93.
RICOLFI, A., *Studi sui « Fedeli d'Amore » : 1. Le «Corti d'Amore» in Francia ed i loro riflessi in Italia*, Roma, Biblioteca della Nueva Rivista Storica, Societa Editrice Dante Alighieri, 1933, 89 p.
article/compte rendu « Fidèles d'Amour et Cours d'Amour »
in *V.I.*, 1933, p. 285-293 ; repris in *AEC*, p. 74-82.
RIVIER, W., *Le Problème de la Vie*, Paris, Vrin, 1937, 115 p.
in *E.T.*, 1937, p. 356.
RIVIERA, C. della, *Il Mondo Magico de gli Heroi*, reproduction modernisée du texte de 1605, avec introduction et notes de J. Evola, Bari, G. Laterza e Figli, 1932, 180 p.

in *V.I.*, 1932, p. 657 ; repris in *CR*, p. 7.
ROCHE, D., *Le Catharisme*, Toulouse, Institut d'Etudes Occidentales, 1947, 206 p.
in *E.T.*, 1949, p. 144-145 ; repris in *CR*, p. 103-104.
ROCHETAILLEE, P., *Prophéties de Nostradamus : Clef des Centuries, son application à l'histoire de la Troisième République*, Paris, Adyar, 1939, 200 p.
in *E.T.*, 1945, p. 46-47 ; repris in *CR*, p. 72-74.
RUIR, E., *L'écroulement de l'Europe d'après les prophéties de Nostradamus*, Paris, Editions Médicis.
in *E.T.*, 1945, p. 47-48 ; repris in *CR*, p. 74-76.
— *Nostradamus, ses Prophéties*, 1948-2023, Paris, Editions Médicis, 1949, 300 p.
in *E.T.*, 1949, p. 43-44.
RUSSELL, B., *Analyse de l'Esprit*, traduit par M. Lefèvre, Paris, Payot, 1926, 311 p.
in *Vient de paraître*, 1928, p. 350.
SAGE, A., *Une Science de l'Ordre est cachée dans le Monde des Nombres*, Paris, Nourry, 1936, 142 p.
in *E.T.*, 1936, p. 478-479.
SAINT-HILAIRE, P.B. et MONOD-HERZEN, G., *Le Message de Shri Aurobindo et son Ashram*, Paris, A. Maisonneuve.
in *E.T.*, 1949, p. 44-45 ; repris in *EH*, p. 216.
SAINT-MARTIN, L.-C., *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'Univers*, introduction de P. Lavastine, Rochefort-sur-Mer, Editions du Griffon d'Or, 1946, 307 p.
in *E.T.*, 1947, p. 170 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 95.
SAINTYVES, P., *Pierres magiques : bétyles, haches, amulettes et pierres de foudre ; traditions savantes et traditions populaires*, Paris, Nourry, 1936, 297 p.
in *E.T.*, 1937, p. 80-81 ; repris in *CR*, p. 19-20.
— *L'Astrologie populaire, étudiée spécialement dans les doctrines et les traditions relatives à l'influence de la Lune : Essai sur la méthode dans l'étude du folklore des opinions et des croyances*, Paris, Nourry, 1937, 470 p.
in *E.T.*, 1938, p. 236-237.
SAINT-YVES d'ALVEYDRE, J.A., *Mission des Souverains*, Paris, Editions Nord-Sud, 1948, 475 p.
in *E.T.*, 1949, p. 233-234 ; repris in *CR*, p. 106-108.
SAKURAZAWA, N., *Principe unique de la philosophie et de la science d'Extrême-Orient*, Paris, Vrin, 1931, 161 p.
in *Revue de philosophie*, 1936, p. 70.
SARMA, D.S., *Lectures on the Bhagavad-Gitâ, with an English Translation of the Gitâ*, London, Luzac and Co., Rajahmundry, N. Subba Rau Pantulu.
in *E.T.*, 1938, p. 195-196 ; repris in *EH*, p. 150-151.
SAUSSURE, Ride, *Le Miracle grec, étude psychanalytique sur la civilisation hellénique*, Paris, Denoël, 1939, 211 p.
in *E.T.*, 1940, p. 126-127 ; repris in *CR*, p. 39-40.
SAVOIRE, C., *Regards sur les Temples de la Franc-Maçonnerie*, Paris, Les Editions Initiatiques.
in *E.T.*, 1935, p. 504 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 105.
SAVORET, A., *Du Menhir à la Croix : essai sur la triple tradition de l'Occident*, Paris, Editions Psyché, 1932, 366 p.

in *V.I.*, 1933, p. 193-194 ; repris in *CR*, p. 9-10.
— *Les forces secrètes de la Vie*, Paris, Heugel, 1937, 92 p.
in *E.T.*, 1937, p. 267-268.
— *L'Inversion psychanalytique : Totémisme et Freudisme*, Paris, Heugel, 1939, 71 p.
in *E.T.*, 1940, p. 126 ; repris in *CR*, p. 38-39.
SCARLATA, G., *Le origini della letteratura italiana nel pensiero di Dante*, Palermo, Friulla editore, 1929, 179 p.
article/compte rendu « Nouveaux aperçus sur le langage secret de Dante ».
in *V.I.*, 1932, p. 417-424 ; repris in *AEC*, p. 67-73.
— *Il trattato sul volgare di Dante*, Tolmezzo, Stabilimento gra- secret de Dante » in *V.I.*, 1932, p. 417-424 ; repris in *AEC*, p. 67-73.
SEABROOK, W.B., *Aventures en Arabie*, traduit de l'anglais par G. Eleshons, Paris, Gallimard, 1934, 278 p.
in *E.T.*, 1935, p. 42-43 ; repris in *AEIT*, p. 133-135.
SENART, E., *La Bhagavad-Gîtâ*, traduction, Paris, Bossard, 1922, 170 p.
in *Revue de philosophie*, nov.-déc. 1923.
SERRES, P., *L'Homme et les Energies astrales : de l'astrophysique à l'astrologie*, Paris, Adyar, 1938, 120 p.
in *E.T.*, 1938, p. 375.
SERVANT, P., cf HAVEN, M., *Trésor Hermétique...*
SHEWRING, W., *Art in Christian Philosophy*, Plainfield, New Jersey, The Sower Press.
in *E.T.*, 1946, p. 462 ; repris in *CR*, p. 81-83.
SIDDHESWARANDA (Swamî), cf. ALEXANDER, F.J., *Le Royaume Intérieur.*
— cf. HERBERT, J., *Etudes sur Râmana Maharshi.*
SINCLAIR, U., *Comment je crois en Dieu*, traduit de l'anglais par H. Delgove et R.N. Raimbault, Paris, Adyar, 1937, 163 p.
in *E.T.*, 1938, p. 113-114 ; repris in *THPR*, p. 418-419.
SIRDAR IKBAL ALI SHAH, *Islamic Sufism*, London, Rider and Co.
article/compte rendu « Le Soufisme », in *V.I.*, 1934, p. 289-296.
STEINER, R., *L'Evangile de saint Jean*, Paris, Association de la Science Spirituelle, 1935, 187 p.
in *E.T.*, 1935, p. 304-305 ; repris in *THPR*, p. 391-392.
— *Mythes et Mystères égyptiens*, Paris, Association de la Science Spirituelle, 1936, 149 p.
in *E.T.*, 1936, p. 155.
— *L'apparition des Sciences naturelles*, Paris, Association de la Science Spirituelle, 1936, 174 p.
in *E.T.*, 1936, p. 392 ; repris in *THPR*, p. 398.
— *L'Evangile de saint Luc*, Paris, Association de la Science Spirituelle, 1936, 184 p.
in *E.T.*, 1937, p. 42-43 ; repris in *THPR*, p. 405-406.
STEINILBER-OBERLIN, E., *Les sectes bouddhiques japonaises*, Paris, G. Crès, 1930, 347 p.
in *Revue de philosophie*, 1936, p. 71-72.
STODDARD, L., *Le Nouveau Monde de l'Islam*, traduit de l'anglais par P. Doysié, Paris, Payot, 1923, 323 p.
in *Revue de philosophie*, nov.-déc. 1923.

SUARES, C., *Krishnamurti*, Paris, Adyar, 1932, 276 p.
in *V.I.*, 1932, p. 659-660 ; repris in *THPR*, p. 382-383.
SUTTON, E.-A., cf. SWEDENBORG, E., *La Nouvelle Jérusalem...*
SWEDENBORG, E., *La Nouvelle Jérusalem et sa doctrine céleste*, précédé d'une notice sur Swedenborg par M. le pasteur E.-A. Sutton, London, Swedenborg Society.
in *E.T.*, 1940, p. 76 ; repris in *THPR*, p. 424-425.
TAGORE, R.N., *Sâdhanâ*, traduction et préface de J. Herbert, Paris, A. Maisonneuve, 1940, 159 p.
in *E.T.*, 1946, p. 143 ; repris in *EH*, p. 190.
TAPASYANANDA (Swamî), cf. HERBERT, J., *Etudes sur Râmana Maharshi.*
TECHOUEYRES, E., *A la recherche de l'Unité, essais de philosophie médicale et scientifique*, Paris, Baillière et Fils, 1937, 184 p.
in *E.T.*, 1937, p. 231-232 ; repris in *EH*, p. 142.
THORY, C.A., *Acta Lactomarum : Chronologie de l'histoire de la Franc-Maçonnerie française et étrangère...*, Paris, P.-E. Dufart, 1815, 2 vol.
article/compte rendu « Le Régime Ecossais rectifié » in *La France antimaçonnique*, 14 août 1913.
TRARIEUX d'EGMONT, G., *La Lumière d'Asie*, Paris, E. Figuière, 1933, 189 p.
in *V.I.*, 1934, p. 81.
— *Prométhée ou le Mystère de l'Homme*, Paris, Adyar, 1935, 175 p.
in *E.T.*, 1936, p. 157 ; repris in *THPR*, p. 395-396.
— *Le Thyrse et la Croix. Essai sur l'ésotérisme chrétien*, Paris, Adyar, 1936, 224 p.
in *E.T.*, 1936, p. 477-478 ; repris in *THPR*, p. 403-405.
— *Que sera* 1938 ? *année de transition difficile en attendant la dictature prochaine*, Paris, Flammarion, 1937, 166 p.
in *E.T.*, 1937, p. 440-441 ; repris in *THPR*, p. 410-411.
— *La Vie d'outre-tombe*, Paris, Adyar, 1938, 142 p.
in *E.T.*, 1938, p. 374-375 ; repris in *THPR*, p. 421-422.
TULSIDAS (Mahâtma), cf. HARI PRASAD SHASTRI, *Book of Ram, the Bible of India.*
TYABJI, R., *L'Ame d'une Gopî*, traduction et préface de L. Reymond, Paris, A. Maisonneuve, 1938, 120 p.
in *E.T.*, 1939, p. 150-151 ; repris in *EH*, p. 175.
UDNY, F.E. *Le Christianisme primitif dans l'Evangile des douze saints*, traduit de l'anglais par M. Ouseley, Paris, Adyar, 1926, 158 p.
in *Vient de paraître*, 1927, p. 677 ;
article/compte rendu « Une contrefaçon du Catholicisme » in *Regnabit*, 1927, p. 409-415.
VALENTINO, H., *Le Voyage d'un pélerin chinois dans l'Inde des Bouddhas, précédé d'un exposé des doctrines de l'Inde antique sur la vie et la mort*, Paris, G.P. Maisonneuve, 1932, 249 p.
in *V.I.*, 1933, p. 316 ; repris in *EH*, p. 127.
VALLI, L., *Il linguaggio segreto di Dante e dei « Fedeli d'Amore »*, vol. I, Roma, Biblioteca di Filosofia e Scienza, Casa editrice « Optima », 1928.
Article/compte rendu « Le langage secret de Dante et des

« Fidèles d'Amour » in *V.I.*, 1929, p. 109-121 ; repris in *AEC*, p. 41-56.
— *Il linguaggio segreto di Dante e dei « Fedeli d'Amore ». Vol. II : Discussione e note aggiunte*, Roma, Biblioteca di Filosofia e Scienza, Casa editrice « Optima », 1928, 453 p.
Article/compte rendu « Le langage secret de Dante et des « Fidèles d'Amour » in *V.I.*, 1932, p. 129-141 ; repris in *AEC*, p. 57-67.
— *La Struttura morale dell'universo dantesco*, Roma, Casa editrice « Ausonia », 1935, 525 p.
in *E.T.*, 1935, p. 503-504.
VAN RIJNBERK, G., *Un thaumaturge au XVIIIème siècle : Martinès de Pasqually, sa vie, son œuvre, son Ordre*, t. I, Paris, Alcan, 1935, 202 p.
Article/compte rendu « L'énigme de Martinès de Pasqually », in *E.T.*, p. 185-192, 230-238, 271-277 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 61-88.
— *Un thaumaturge au XVIIIème siècle : Martinès de Pasqually, sa vie, son œuvre, son Ordre*, t. II, Lyon, Derain et Raclet, 1938, 184 p.
in *E.T.*, 1939, p. 232-234 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 140-143.
— *Le Tarot. Histoire, iconographie, ésotérisme*, Lyon, Derain, 1947, 371 p.
in *E.T.*, 1948, p. 177-178 ; repris in *CR*, p. 95-97.
— *Episodes de la vie ésotérique* (1780-1824), Lyon, Derain, 1948, 244 p.
in *E.T.*, 1950, p. 133-136 ; repris in *EFMC*, t. II, p. 116-120.
VASUBANDHU, cf. HAMILTON, C.H., *Wei Shih Er Shih Lun, or the Treatise...*
VIVEKANANDA (Swamî), *Jnâna-Yoga*, traduit de l'anglais par J. Herbert, Frameries, Belgique, Union des Imprimeries, Paris, A. Maisonneuve, 1936.
in *E.T.*, 1938, p. 278-279 ; repris in *EH*, p. 154-157.
— *Râja-Yoga ou la conquête de la Nature intérieure*, traduit de l'anglais par J. Herbert, Paris, A. Maisonneuve, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1937, 287 p.
in *E.T.*, 1938, p. 280-281 ; repris in *EH*, p. 158-159.
— *Karma-Yoga*, traduit de l'anglais par J. Herbert, Paris, A. Maisonneuve, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1936, 157 p.
in *E.T.*, 1938, p. 279-280 ; repris in *EH*, p. 157.
— *Bhakti-Yoga*, traduit de l'anglais par L. Reymond et J. Herbert, Paris, A. Maisonneuve, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1938, 264 p.
in *E.T.*, 1938, p. 280 ; repris in *EH*, p. 157-158.
— *Conférences sur Bhakti-Yoga*, traduit de l'anglais par L. Reymond et J. Herbert, Frameries, Belgique, Union des Imprimeries, Paris, A. Maisonneuve, 1939.
in *E.T.*, 1939, p. 191 ; repris in *EH*, p. 175-176.
VIVONA, F., *Note critiche alle Epistole di Seneca*, Roma, Casa Editrice « Ausonia », 1932, 52 p.
in *E.T.*, 1935, p. 463.
— *L'Anima di Virgilio*, Roma, Casa Editrice « Ausonia », 1935, 83 p.
in *E.T.*, 1935, p. 463.

VOLQUINE, A., cf. RAGON, J.M., *De la Maçonnerie occulte...*
VRIES de HEEKELINGEN, H., *L'Orgueil juif*, Paris, Revue internationale des sociétés secrètes, 1938, 128 p.
in *E.T.*, 1938, p. 420-421 ; repris in *CR*, p. 26-27.
VULLIAUD, P., *La Kabbale juive, histoire et doctrine ; essai critique*, Paris, Nourry, 1923, 2 vol.
in *Ignis*, avril-mai 1925 ; repris in *FTCC*, p. 81-104.
— *Les Rose-Croix lyonnais au XVIIIème siècle*, Paris, Nourry, 1929, 392 p.
Article/compte rendu « A propos des 'Rose-Croix lyonnais' » in *V.I.*, 1930, p. 16-21 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 46-51.
— Le livre secret : *Siphra-di-Tzeniutha*, Paris, Nourry, 1930, 217 p.
Article/compte rendu « Le Siphra di-Tzeniutha » in *V.I.*, 1930, p. 907-913 ; repris in *FTCC*, p. 105-110.
WAI-TAO, Bhikshu and GODDARD, D., *Laotzu's Tao and Wu-Wei, a new translation*, Santa Barbara, California, Dwight Goddard, London, Luzac and Co.
in *E.T.*, 1936, p. 156-157 ; repris in *AEIT*, p. 152.
WAITE, A.E., *The Holy Grail, its legends and symbolism*, London, Rider and Co., 1933, 624 p.
Article/compte rendu « Le saint Graal » in *V.I.*, 1934, p. 45-54 et 85-92 ; repris in *SFSS*, p. 49-62 et *AEC*, p. 83-100.
— *Shadows of Life and Thought. A retrospective review in the form of memoirs*, London, Selwyn and Blount, 1938, 288 p.
in *E.T.*, 1940, p. 74.
WARRAIN, F., *L'œuvre philosophique de Hoëné Wronski : textes, commentaires et critique*, t. 1er, Paris, Véga, 1933, 275 p.
in *V.I.*, 1934, p. 463-464.
— *L'œuvre philosophique de Hoëné Wronski : textes, commentaires et critique ; t. II : Architectonique de l'Univers*, Paris, Véga, 1936, 340 p.
in *E.T.*, 1937, p. 41.
— *La Théodicée de la Kabbale. Suivi de « La nature éternelle » de J. Boehme*, Paris, Véga, 1949, 227 p.
in *E.T.*, 1950, pp. 44-45.
WEISSEN-SZUMLANSKA, M., *L'Ame archaïque de l'Afrique du Nord*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1933, 215 p.
in *V.I.*, 1934, p. 81 ; repris in *CR*, p. 11.
WHO, *Mahâ Yoga, or the Upanishadic lore in the light of the teachings of Mahlrshi Ramana*, Puoukotah, South India, The New Light Publishing House.
in *E.T.*, 1938, p. 462-463 ; repris in *EH*, p. 172.
WILCZKOWSKI, C., *L'Homme et le Zodiaque. Essai de synthèse typologique*, Paris, Editions du Griffon d'Or, 1947, 269 p.
in *E.T.*, 1949, p. 143.
WIRTH, O., *Qui est régulier ? Le pur Maçonnisme sous le régime des Grandes Loges inauguré en* 1717, Paris, Editions du Symbolisme.
in *E.T.*, 1938, p. 419-420 ; repris in *EFMC*, t. I, p. 132-133.
— cf. GUAITA, S. de, *Le problème du Mal...*
YATISWARANANDA (Swamî), cf. RAMAKRISHNA (Shrî), *Les Paroles du Maître.*
ZANNE, S.U., *Principes et éléments de la langue sacrée selon*

l'Astro-Kabbale d'Al Chami, Lauzanne, Les Editions Cosmosophiques, 1929.
in *V.I.*, 1929, p. 804 ; repris in *THPR*, p. 380-381.
— *Les Origines : l'Atlantide.*
in *V.I.*, 1932, p. 410.

LISTE DES OUVRAGES CITES AVEC INDICATION DES EDITIONS CONSULTEES *

ABDALLAH IBN OMAR, *La lumière du Livre révélé et les secrets de l'exégèse* ; rapporté in CHACORNAC, P., *La vie simple...*
ALES, A. d' (sous la direction de), *Dictionnaire Apologétique de la Foi Catholique* contenant les preuves de la Vérité de la Religion et les Réponses aux objections tirées des Sciences humaines, Paris, Beauchesne, 1911-1922, 4 vol.
ALLEAU, R., SCRIABINE, A., *Actes du colloque international : René Guénon et l'actualité de la pensée traditionnelle*, (Cerisy-la-Salle, 13-20 juillet 1973), Braine-le-Comte, Editions du Baucens, 1977, 333 p.
ALLILAIRE, J.-F., *Etude d'un délire d'imagination dans ses rapports avec la question du déterminisme en psychopathologie*, (Thèse présentée à la Faculté de Médecine Pitié-Salpêtrière) 1973), Paris, Editions médicales et universitaires, 1973, 235 p. ronéo.
ALLO, E.-B. o.p., *Plaie d'Europe et Baumes du Gange*, Paris, Cerf, 236 p.
ANIZAN, F. o.m.i., *Le Centre du plan divin*, Paris, Lethielleux, 1925, 206 p.
— *En Lui. Portrait de l'âme dévouée au Sacré-Cœur*, Paris, Lethielleux, 1911, 512 p.
— *Par Lui. Formation de l'âme dévouée au Sacré-Cœur*, Paris, Lethielleux, 1914, 405 p.
— *Précis des vérités premières sur le Rayonnement du Sacré-Cœur dans la Pensée humaine*, Paris, Lethielleux, 1928, 94 p.
— *Qu'est-ce que le Sacré-Cœur ?*, Paris, Lethielleux, 1910, LVI-127 p.
— *Vers Lui. Elévations au Sacré-Cœur*, Paris, Librairie Saint-Paul, 1909, 388 p.
(Anonyme), *Baghavad Gitâ*, introduction texte sanscrit et notes de S. Radhakrishnan, traduction française de J.-E. Marcault, Paris, Adyar, 1954, 405 p.
(Anonyme), *Evolution of Mrs Besant, and the methods by which Mr Leadbeater...*, Madras, Justice, 1918 ; rapporté in GRANDMAISON, L. de s.j., « Comptes rendus » (THPR), *Etudes*, mars 1923.

* Les ouvrages déjà indiqués dans la « Recension des comptes rendus fournis par René Guénon » ne sont pas repris ici. Quant aux articles de revues, les références précisées dans le texte sont jugées suffisantes. La présente liste n'intègre que les numéros spéciaux de revues.

(Anonyme), *Notes et documents relatifs à la vie et à l'œuvre du vénérable François-Marie-Paul Libermann*, Paris, 1929-1936, 5 vol.
AROUX, A., *Dante, hérétique, révolutionnaire et socialiste. Révélation d'un catholique sur le moyen âge*, Paris, J. Renouard, 1854, 472 p.
AUBER, A., *Histoire et théorie du symbolisme religieux, avant et depuis le Christianisme*, Paris, Letouzey, 1894, 4 vol.
BAINVILLE, J., « L'avenir de la civilisation » (1922) ; repris in *Heur et Malheur des Français*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1924, 752 p.
BARBIER, E., *Les infiltrations maçonniques dans l'Eglise*, Paris, DDB, Lille, Société Saint-Augustin, 1910, 252 p.
BARBIER DE MONTAULT, *Traité d'iconographie chrétienne*, Paris, L. Vivès, 1890, 2 vol.
BARLET, F.-Ch., *Nos Maîtres. Saint-Yves d'Alveydre*, Paris, l'Edition, 1910, 218 p.
BECKER, R. de, *L'Hindouisme et la crise du monde moderne*, préface de A. Daniélou, Paris, Encyclopédie Planète, n° 21, 253 p.
BENOIST, L. *L'ésotérisme*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 1970, 127 p.
BENOIT, P., *La conjuration antichrétienne au XIXème siècle, t. II : Les erreurs modernes, t. II : La Franc-Maçonnerie*, Paris, Société Générale de librairie catholique, 1886.
BERCHMANS, M., *Le diable au XIXème siècle. La mystification du Dr Bataille*, Verviers, Gérard et Cie, 1973, 250 p.
BERDIAEFF, N., *L'Orient et l'Occident*. Textes suivis de débats, Paris, Cahiers de la quinzaine, 1933, 64 p.
— *Un nouveau Moyen-Age. Réflexions sur les destinées de la Russie et de l'Europe*, traduit du russe par A.-M.F., Paris, Plon, 1927, 292 p.
BERGIER, J., cf. PAUWELS, L.
BERSONE, C., *L'Elue du Dragon*, préface de R. Duguet, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1932, 316 p.
BERTELOOT, J. s.j., *La Franc-Maçonnerie et l'Eglise catholique*, t. I : Motifs de condamnation, t. II : Perspectives de pacification, Paris, Lausanne, Bruxelles, Editions du Monde Nouveau, 1945.
— *Les Francs-Maçons devant l'histoire*, t. I : Origine et diversité, t. II : Evolution et déviation, Paris, Editions du Monde Nouveau, 1949.
BHOTIVA, Z., *Asia mysteriosa. L'Oracle de force astrale comme moyen de communication avec « Les petites lumières d'Orient »*, précédé d'une préface de F. Divoire et d'études par M. Magre et J. Marquès-Rivière, Paris, Dorbon-Aîné, 1929, 152 p.
BIES, J., *Littérature française et pensée hindoue, des origines à* 1950, Paris, Librairie Klincksieck, 1974, 681 p.
BORD, G., *La conspiration révolutionnaire de* 1789, *les complices, les victimes*, Paris, Bibliothèque d'histoire moderne, 1909, XXII-447 p.
— *Etudes sur la question Louis XVII. Autour du Temple* (1792-1795), Paris, Emile-Paul, 1912, 4 vol.
— *La Franc-Maçonnerie en France des origines à* 1815. Tome Ier

Les ouvriers de l'idée révolutionnaire (1688-1771), Paris, Nouvelle librairie nationale, 1909, xxvi-551 p.
BOULIN, P., *La Folie Mauroy*, 1908 ; rapporté in POULAT, E., *Intégrisme et catholicisme intégral...*
CASPAR, R., *Cours de mystique musulmane*, Rome, Institut Pontifical d'Etudes Arabes, 1971, 148 p. ronéo.
— *Cours de théologie musulmane*, Rome, Institut Pontifical d'Etudes Arabes, 1965-1969, 134 p. ronéo.
CECILE, sœur o.c.d., LONCHAMPT, J., *Le triomphe de l'humilité : Thérèse mystifiée* (1896-1897), *l'affaire Léo Taxil et le Manuscrit B*, Paris, Cerf-DDB, 1975, 143 p.
CERTEAU, M. de s.j., *Les jésuites : Spiritualité et activités. Jalons d'une histoire*, Paris, Beauchesne, 1974, 214 p.
CHACORNAC, P., *La vie simple de René Guénon*, Paris, Edition traditionnelles, 1958, 130 p.
CHAMPRENAUD, L., *Matgioï et son rôle dans les Sociétés secrètes chinoises*, 1910 ; rapporté in LAURANT, J.-P., *L'argumentation historique...*
— cf. SIMON-THEOPHANE.
CHARBONNEAU-LASSAY, L., *Histoire des châteaux de Loudun*, Paris, Blanchard, 1915, 489 p.
— *La mystérieuse emblématique de Jésus-Christ : Le Bestiaire du Christ*, Bruges, DDB, 1940, 997 p.
CHEIKH SIHABIL KLARIN M'TA EL CHOOT, *Ourida*, Paris, Librairie militaire, H. Charles-Lavauzelle, 1890, 316 p.
— *Vocabulaire de la langue parlée dans les pays barbaresques — coordonné avec le « Koran »*, Paris, Limoges, Ch. Lavauzelle, 1890, 527 p.
CLARIN DE LA RIVE, A., *Une date fatale*, Paris, Marpon et Flammarion, 1881, 246 p.
— *Dupleix ou les Français aux Indes orientales*, Lille, Société de Saint-Augustin, DDB, 1888, 212 p.
— *La femme et l'enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle*, Paris, Delhomme et Briguet, 1894, 746 p.
— *Histoire générale de la Tunisie depuis* 1590 *avant Jésus-Christ jusqu'en* 1883, introduction de M.P. Mignard, Tunis, E. Demoflys, 1883, 414 p.
— *Le juif dans la Franc-Maçonnerie*, Paris, A. Pierre, 1895, 431 p.
— cf. CHEIKH SIHABIL KLARIN M'TA EL CHOOT.
(Collectif), *Bible de Jérusalem*, traduction française sous la direction de l'Ecole biblique de Jérusalem, Paris, Cerf, 1973, 1844 p.
(Collectif), *Le Grand Larousse encyclopédique*, Paris, Librairie Larousse, 1960-1968, 13 vol.
(Collectif), Numéro spécial consacré à Mgr Ernest Jouin, *R.I.S.S.* (judéo-maçonnique), 15 août 1932, p. 625-672.
(Collectif), Numéro spécial : Réponse à une odieuse campagne de M.E. Gatebois (Flavien Brenier) contre Mgr Jouin et la R.I.S.S., *R.I.S.S.* (judéo-maçonnique), 1er nov. 1932, 69 p.
(Collectif), Numéro spécial consacré à René Guénon, *E.T.*, juil.-sept. 1951, p. 193-352.
(Collectif), Numéro spécial consacré à René Guénon, *France-Asie*, 1953, p. 1159-1270.
(Collectif), Numéro spécial consacré à René Guénon, *Planète Plus*, avril 1970, 143 p.

(Collectif), Numéro spécial consacré à René Guénon, *Cahiers de l'homme-esprit*, n° 3, 1973, 115 p.
COPIN-ALBANCELLI, P., *Comment je suis entré dans la Franc-Maçonnerie et comment j'en suis sorti*, Paris, Perrin, 1895, 90 p.
— *La Conjuration juive contre le monde chrétien*, Paris, La Renaissance française, 1909, 534 p.
— *Le Drame maçonnique. Le Pouvoir occulte contre la France*, Paris, Société d'édition, 1908, 429 p.
— *La Franc-Maçonnerie et la question religieuse*, Paris, Perrin, 1892, X-235 p.
CORNELOUP, J., *Je ne sais qu'épeler !*, Paris, Vitiano, 1971, 240 p.
DANIELOU, J. s.j., *Le mystère de l'Avent*, Paris, Seuil, 1948, 207 p.
DANIEL-ROPS, *Le monde sans âme*, Paris, Plon, 1932, 250 p.
DANTE ALIGHIERI, *La Divine Comédie*, traduction, préface, notes et commentaires par H. Longnon, Paris, Garnier, 1966, 717 p.
DAUDET, L., *Le stupide XIXème siècle*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1922, 310 p.
DELASSUS, H., *La conjuration anti-chrétienne. Le temple maçonnique voulant s'élever sur les ruines de l'église catholique*, Lille, DDB, 1910, 3 vol.
DERMENGHEM, E., *L'Eloge du Vin (Al Khamriya), poème mystique d'Ibn el Faridh et commentaire de Nabolosi*, précédé d'une étude sur le Soufisme et la Mystique musulmane, Paris, Vega, 1931, 269 p.
DESCHAMPS, N., *Les Sociétés secrètes et la Société ou Philosophie de l'histoire contemporaine*, introduction de C. Jannet, Avignon, Seguin frères, 1880 2 vol.
DESCLAUNAIS, J., *Primauté de l'Etre* 1, *Religion et Politique*, Paris, Plon, 1936, 83 p.
DINA, H.F., *La Destinée, la Mort et ses hypothèses*, Paris, Alcan, 1927, VI-519 p.
DIVOIRE, F., *Pourquoi je crois à l'Occultisme*, Paris, Editions de France, 1928, 125 p.
DOINEL, J., cf. KOSTKA, J.
DRACH, D.P.-L.-B., *Lettre d'un rabbin converti, aux israëlites, ses frères, sur les motifs de sa conversion*, Paris, impr. de Beaucé-Rusand, 1825, VI-88 p.
DREVON, V. s.j., *Court exposé de l'œuvre de la Communion réparatrice — par un Père de la Compagnie de Jésus*, Avignon, Aubanel Frères, 1862, 31 p.
ENCAUSSE, G., cf. PAPUS.
EVOLA, J., *Révolte contre le monde moderne*, traduction, Montréal, Editions de l'homme, 1972, 501 p.
FABRE, B., *Un initié des sociétés secrètes : Franciscus Eques a Capite Galeato* 1753-1814, préface de P. Copin-Albancelli, Paris, La Renaissance française, 1913, XXIII-456 p.
FABRE d'OLIVET, A., *La langue hébraïque restituée et le véritable sens des mots hébreux rétabli et prouvé par leur analyse radicale*, Paris, chez l'auteur, 1815.
FAVA, A.-J., *Le Secret de la Franc-Maçonnerie*, Lille, DDB, 1883, 330 p.

FAY, B., *La Franc-Maçonnerie et la révolution intellectuelle du XVIIIème siècle*, Paris, La Librairie française, 1961, 224 p.
FESTUGIERE, A.J. o.p., *Hermétisme et mystique païenne*, Paris, Aubier Montaigne, 1967, 333 p.
FOMALHAUT, *Manuel d'astrologie sphérique et judiciaire*, Paris, Vigot frères, 1897, 332 p.
GARRIGOU-LAGRANGE, R. o.p., *Le sens du mystère et le clair-obscur intellectuel (nature et surnaturel)*, Paris, DDB, 1934, 343 p.
— *Theologiua fundamentalis secundum S. Thomas doctrinam. Pars apologetica. De revelatione per Ecclesiam catholicam proposita...*, Romae, F. Ferrari, Paris, J. Gabalda, 1921, 2 vol.
GAUFFIN, A., *Ivan Aguéli ; människan, mystikern, målaren*, Stockholm, Norstedt, 1940, 2 vol.
GERSON, W., *Le Nazisme, société secrète*, Paris, Productions de Paris, 1969, 365 p.
GHATE, V.-S., *Le Vedanta. Etudes sur les Brahmas-Sutras et leurs cinq commentaires*, Paris, Ernest Leroux, 1918, XLIV-146 p.
GILSON, E., *Le Thomisme, introduction à la philosophie de Saint Thomas d'Aquin*, Paris, Vrin, 1942, 532 p.
— *L'Esprit de la Philosophie médiévale*, Paris, Vrin, 1948, VII-447 p.
GIMPEL, J., *Les bâtisseurs de cathédrales*, Paris, Seuil, Coll. « Le temps qui court », 1973, 190 p.
GOBLET d'ALVIELLA, *Croyances, rites, institutions*, Paris, Geuthner, 1911, 3 vol.
GOMBAULT, F., *Accord de la Bible et de la science dans les données fournies par la cormographie et la physique du globe*, Paris, Delhomme et Briguet, 1894.
— *Autour des apparitions de Tilly-sur-Seulles*, Blois, R. Constant, 1896, 2 vol.
— *L'Avenir de l'Hypnose. Réflexions philosophiques, théologiques et physiologiques sur la nature et les effets du sommeil provoqué*, Paris, Delhomme et Briguet, 1894, 308 p.
— *L'imagination et les phénomènes préternaturels. Etudes psychophysiologiques et mystique*, Blois, Migault et Cie, 1899, 643 p.
— *Similitude des écritures figuratives (chinoise, égyptienne, babylonienne)*, Blois, Migault, 1915, 114 p.
— *Les visions de l'école de Tilly-sur-Seulles*, Blois, R. Constant, 1896, 136 p.
GOUGENOT des MOUSSEAUX, *Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation du peuple chrétien*, Paris, F. Wattelier, 1886, XLIV-543 p.
— *La magie au dix-neuvième siècle, ses agents, ses vérités, ses mensonges*, Paris, H. Plon, 1860, XX-460 p.
— *Les médiateurs et les moyens de la magie, les hallucinations et les savants ; le fantôme humain et le principe vital*, Paris, H. Plon, 1863, XV-447 p.
— *Mœurs et pratique des démons ou des esprits visiteurs, d'après les autorités de l'Eglise, les auteurs païens, les faits contemporains, etc.*, Paris, H. Vrayet de Surcy, 1854, XV-404 p.

GREEN, J., *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1972-1977, 5 vol.
GROUSSET, R., *Histoire de la philosophie orientale*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1923, 376 p.
— *Les philosophies indiennes*, avant-propos de O. Lacombe, Bruges, Paris, DDB, 1931, 2 vol.
GUENON, R., *Aperçus sur l'Esotérisme Chrétien*, Paris, Editions traditionnelles, 1971, 110 p.
— *Aperçus sur l'Esotérisme Islamique et le Taoïsme*, Paris, Gallimard, 1973, 157 p.
— *Aperçus sur l'Initiation*, Paris, Editions traditionnelles, 1970, 303 p.
— *Autorité Spirituelle et Pouvoir Temporel*, Paris, Didier et Richard, 1930, 158 p.
— *La Crise du Monde Moderne*, Paris, Gallimard, 1946, 134 p.
— *Comptes Rendus*, Paris, Editions traditionnelles, 1973, 240 p.
— *L'Erreur Spirite*, Paris, Editions traditionnelles, 1952, 406 p.
— *L'Esotérisme de Dante*, Paris, Editions traditionnelles, 1939, 100 p.
— *Les Etats Multiples de l'Etre*, Paris, Editions traditionnelles, 1957, 107 p.
— *Etudes sur la Franc-Maçonnerie et le Compagnonnage*, Paris, Editions traditionnelles, 1965, 2 tomes, 314 et 318 p.
— *Etudes sur l'Hindouisme*, Paris, Editions traditionnelles, 1968, 283 p.
— *Examen des idées de Leibnitz sur la signification du calcul infinitésimal*, Mémoire présenté pour l'obtention d'un Diplôme d'études supérieures en Philosophie, Archives de l'Académie de Paris, 1916, dactyliographié.
— *Formes Traditionnelles et Cycles Cosmiques*, avant-propos de R. Maridort, Paris, Gallimard, 1973, 157 p.
— *La Grande Triade*, Paris, Gallimard, 1957, 212 p.
— *L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta*, Paris, Editions traditionnelles, 1970, 214 p.
— *Initiation et Réalisation Spirituelle*, avant-propos de J. Reyor, Paris, Editions traditionnelles, 1967, 275 p.
— *Introduction Générale à l'Etude des Doctrines Hindoues*, Paris, Véga, 1964, 320 p.
— *Mélanges*, avant-propos de R. Maridort, Paris, Gallimard, 1976, 232 p.
— *La Métaphysique Orientale*, Paris, Editions traditionnelles, 1970, 26 p.
— *Orient et Occident*, Paris, Véga, 1964, 230 p.
— *Les Principes du Calcul Infinitésimal*, Paris, Gallimard, 1946, 144 p.
— *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, Paris, Gallimard, 1945, 274 p.
— *Le Roi du Monde*, Paris, Editions traditionnelles, 1950, 91 p.
— *Saint Bernard*, Paris, Editions traditionnelles, 1959, 20 p.
— *Symboles Fondamentaux de la Science Sacrée*, introduction de M. Vâlsan, Paris, Gallimard, 1962, 468 p.
— *Le Symbolisme de la Croix*, préface de R. Amadou, Paris, Union Générale d'Editions, Coll. « 10-18 », 1970, 315 p.

— *Le Théosophisme. Histoire d'une Pseudo-Religion,* Paris, Editions traditionnelles, 1969, 477 p.
GUICHARD, A., *Les Francs-Maçons,* Paris, Grasset, 1969, 299 p.
HAMON, A. s.j., *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur,* Paris, Beauchesne, 1923-1939, 5 vol.
HEILER, F., *Die Mystyk in den Upanishaden,* 1925 ; rapporté in ALLO, E.B. o.p., « Comptes rendus » (HDV), *Revue des sciences philosophiques et théologiques,* juil. 1926.
HENRION, C., *Abrégé de la Doctrine spirituelle de saint Jean de la Croix,* Paris, Seuil, 1948, 232 p.
HERING, J., *Le Royaume de Dieu et sa venue. Etude sur l'espérance de Jésus et de l'apôtre Paul,* Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1959, 292 p.
HIPPOLYTE de ROME, *La tradition apostolique,* présentation de B. Botte, Paris, Cerf, 1968, 152 p.
HUAN, G., *Considérations sur le Christ de l'Eglise intérieure,* Paris, Vrin, 1930, 136 p.
HUBY, J. (sous la direction de), *Christus. Manuel d'histoire des religions,* Paris, Beauchesne, 1927, 1360 p.
HUMBERT, A., *Les Nabis et leur époque* (1888-1900), Genève, Editions Pierre Cailler, 1954, 145 p.
HUTIN, S., *Les francs-maçons,* Paris, Seuil, Coll. « Le temps qui court », 1972, 190 p.
JACQUEMET, G. (sous la direction de), *Catholicisme,* hier, aujourd'hui, demain, Paris, Letouzey et Ané, 1948..., 7 vol. parus.
JALABERT, P.-J., *Le Catholicisme avant Jésus-Christ. Etudes sur les croyances des peuples qui ont précédé l'ère chrétienne,* Paris, Victor Sarlit, 1872, 2 vol.
JEAN de la CROIX (saint), *Œuvres spirituelles,* traduction du R.P. Grégoire de Saint Joseph, Paris, Seuil, 1960, 1305 p.
JOUIN, E., *Les fidèles de la Contre-Eglise : Juifs et Maçons,* Paris, Emile-Paul, 1921, 209 p.
JOURNET, C., *Connaissance et inconnaissance de Dieu,* Paris, DDB, Coll. « Foi Vivante », 1969, 157 p.
KIRCHER, A. s.j., *Mundus Subterraneus, in XII libros digestus...,* Amstelodami, apud J. Janssonium et E. Weyerstraten, 1664-1665, 2 tomes en un volume.
KOSTKA, J., *Lucifer démasqué,* Paris, Lyon, Delhomme et Briguet, 1895, 391 p.
LACOMBE, O., *L'Absolu selon le Védânta, les notions de Brahman et d'Atman dans les systèmes de Çankara et Râmânouja,* Paris, Geuthner, 1966, XVI-416 p.
LALANDE, A., *Vocabulaire technique et critique de la philosophie,* Paris, P.U.F., 1976, XXIV-1324 p.
LANDRIOT, J.B., *Le Symbolisme,* Paris, Victor Palme, 1891, 381 p.
LANTOINE, A., *Lettre au Souverain Pontife,* Paris, J. Thiébaut, 1937, 216 p.
LAO-TSEU, *Tao tö King,* traduit du chinois par Liou Kia-Hway, préface de R. Etiemble, Paris, Gallimard, 1967, 125 p.
LAURANT, J.-P., *L'argumentation historique dans l'œuvre de René Guénon,* Mémoire présenté à la Vème section de l'E.P.-H.E., 1971, 317 p., dactylographié.

— *Le sens caché dans l'œuvre de René Guénon,* Lausanne, Editions de l'Age d'Homme, 1975, 276 p.
LECLERE, A., *Die Religions Philosophie* (Le bilan de la philosophie religieuse), Berlin, Mittler, 1913.
— *Essai critique sur le droit d'affirmer,* Paris, Alcan, 1901, 263 p.
— *Le mysticisme catholique et l'âme de Dante,* Paris, Bloud et Cie, 1906, 155 p.
— *Pragmatisme, modernisme, protestantisme,* Paris, Bloud et Cie, 1906, 296 p.
LE FORESTIER, R., *La Franc-Maçonnerie templière et occultiste aux XVIIIème et XIXème siècles,* préface de A. Faivre, introduction de A. Mellor, Paris, Aubier Montaigne, 1970, 1116 p.
— *L'Occultisme et la Franc-Maçonnerie Ecossaise,* Paris, Perrin, 1928, 315 p.
LELOUP, Y., cf. SEDIR.
LEMONNYER, A. o.p., *La révélation primitive et les données actuelles de la science, d'après l'ouvrage allemand du R.P. G. Schmidt,* Paris, Gabalda, 1914, XV-359 p.
LERAY, A.-J., *La Constitution de l'univers et le dogme de l'Eucharistie,* Paris, Librairie Ch. Poussielgue, 1900, 275 p.
LONCHAMPT, J., cf. CECILE, sœur o.c.d.
LOSSKY, W., *Théologie mystique de l'Eglise d'Orient,* Paris, Aubier, 1960, 253 p.
MAETERLINCK, M., *Le Grand secret,* Paris, E. Fasquelle, 1921, 325 p.
MAINAGE, T.-L. o.p., *Les Principes de la Théosophie. Etude critique,* Paris, Revue des jeunes, 1922, 303 p.
— *La religion spirite,* Paris, Revue des jeunes, 1921, 188 p.
MALRAUX, A., *La tentation de l'Occident,* Paris, Grasset, 1926, 205 p.
MARIEL, P., *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident,* Paris, Grasset, 1971, 479 p.
MARITAIN, J., *Antimoderne,* Paris, Editions de la Revue des jeunes, 1922, 247 p.
— *Carnet de notes,* Paris, DDB, 1965, 423 p.
— *Distinguer pour unir, ou les degrés du savoir,* Paris, DDB, 1946, 919 p.
— *Le Docteur Angélique,* Paris, DDB, 1930, XVIII-283 p.
— (Publié par) *Journal de Raïssa,* préface de R. Voillaume, Paris, DDB, 1963, 380 p.
— *Le mystère d'Israël et autres essais,* Paris, DDB, 1965, 253 p.
— *La philosophie bergsonienne,* Paris, M. Rivière, 1914, 479 p.
— *Primauté du Spirituel,* Paris, Plon, 1927, 314 p.
— *Quatre essais sur l'esprit dans sa condition charnelle,* Paris, Alsatia, 1956, 271 p.
— *Raison et raisons,* essais détachés, Paris, Egloff, 1948, 360 p.
— *Théonas, ou les entretiens d'un sage et de deux philosophes sur diverses matières inégalement actuelles,* Paris, Nouvelle librairie nationale, 1921, 220 p.
MARITAIN, R., *Les grandes amitiés,* Paris, DDB, Coll. « Livre de vie », 1966, 439 p.
MARQUES-RIVIERE, J., *La trahison spirituelle de la Franc-Maçonnerie,* Paris, Editions des Portiques, 1931, 286 p.

— *Vers Bénarès, la ville sainte. L'histoire merveilleuse de Li-Log, le Guru thibétain,* Paris-Neuchâtel, V. Attinger, 1930, 175 p.
MASSIGNON, L., *Essai sur les origines du lexique technique de la mystique musulmane,* Paris, Geuthner, 1922, 303-104 p.
MASSIS, H., *Défense de l'Occident,* Paris, Plon, 1927, 281 p.
MATGIOI, *De l'autre côté du mur, récits chinois des guerres de* 1883, Haïphong, Impr. de F.-H. Schneider, 1897, 132 p.
— *Le Maître des Sentences,* Paris, P. Ollendorff, 1899, 228 p.
— *Nos Maîtres : Stanislas de Guaïta,* Paris, Librairie hermétique, 1909, 123 p.
— *Sainte Thérèse de Lisieux, protectrice des peuples,* préface de Mgr Baudrillart et avant-propos de Mgr Henry, Paris, Editions du Lys, 1934, 187 p.
— *La Voie métaphysique,* Paris, Editions traditionnelles, 1956, 139 p.
— *La Voie rationnelle,* préface de Alta, Paris, Société d'éditions contemporaines et L. Bodin, 1907, XVIII-379 p.
MAURICE-DENIS, N., *L'Etre en puissance d'après Aristote et saint Thomas d'Aquin,* Paris, Jouve et Cie, 1922, 234 p.
MELLOR, A., *Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie et des Francs-Maçons,* Paris, Belfond, 1971, 321 p.
— *La Franc-Maçonnerie à l'heure du choix,* France, Mame, 1963, 496 p.
— *Nos frères séparés, les francs-maçons,* Paris, Mame, 1961, 343 p.
MERIC, E., *Le Merveilleux et la science, étude sur l'hypnotisme,* Paris, Letouzey et Ané, 1891, 468 p.
MICHAUD, G., *Le visage intérieur. Pour une anthologie de l'écrivain,* t. I : Les structures de la personnalité, Paris, A.-G. Nizet, 1974, 267 p.
MICHEL, A.G., *La Dictature de la Franc-Maçonnerie sur la France,* Paris, Spes, 1924, 96 p.
MORTILLET, G. de, *Le signe de la croix avant le christianisme,* Paris, Reinwald, 1866, 182 p.
NAUDON, P., *La Franc-Maçonnerie et le Divin. Histoire philosophique de la Franc-Maçonnerie à l'égard du sentiment religieux,* Paris, Dervy, 1960, 177 p.
NEGRE, Mgr, NOAILLAT, G. de, *Le Règne social du Sacré-Cœur,* Tours, Mame, 1921, 97 p.
NICOULLAUD, C., *L'Expiatrice,* Paris, Perrin, 1909, 420 p.
— *L'initiation dans les sociétés secrètes. L'initiation maçonnique,* préface de E. Jouin, Paris, Perrin, 1913, XVII-306 p.
— *Episode antimaçonnique,* Paris, R.I.S.S., 1914, 251 p.
— *Zoé, théosophe à Lourdes,* Paris, Vigot Frères, 1911, 263 p.
Cf. FOMALHAUT.
NOAILLAT, G. de, cf. NEGRE, Mgr.
OLLIVIER, A., *Les templiers,* Paris, Seuil, Coll. « Le temps qui court », 1974, 189 p.
OSSENDOWSKY, F., *Bêtes, hommes et dieux. L'énigme du Roi du Monde,* traduction de R. Renard, Paris, Coll. « J'ai lu », 1973, 307 p.
PAPUS, *Traité méthodique de science occulte,* lettre-préface de A. Franck, Paris, Dorbon-Aîné, 1929, 2 vol.

PARACELSE, *Traité des trois essences premières,* traduit pour la première fois du latin par Grillot de Givry, Paris, Bibliothèque Chacornac, 1903, 23 p.
PARAIN, B. (sous la direction de), *Histoire de la philosophie,* Paris, Gallimard, La Pléiade, 1969-1974, 3 vol.
PASQUALLY, M. de, *Traité de la Réintégration des êtres, dans leurs premières propriétés, vertus et puissances spirituelles et divines,* Paris, Chacornac, 1899, 388 p.
PAUWELS, L., BERGIER, J., *Le Matin des magiciens,* Paris, Gallimard, Livre de poche, 1965, 640 p.
PITRA, J.-B. o.s.b., *La clef du symbolisme par saint Méliton, évêque de Sardes,* Extrait du second volume des *Analecta sacra spicilegio solasmensi parata,* Frascati, impr. de F. Scajola, 1883, 39 p.
PONCINS, L. de, *Christianisme et Franc-Maçonnerie,* Paris, L'Ordre français, 1969, 241 p.
PORTAL, F. de, *Des couleurs symboliques, dans l'antiquité, le moyen-âge et les temps modernes,* avant-propos de J.-C. Cuin, Paris, Editions de la Maisnie, 1975, 309 p.
POUCEL, V. s.j., *Mystique de la terre,* t. I, *Plaidoyer pour le corps,* préface de P. Claudel, Le Puy, Editions Xavier Mappus, 1937, 305 p. ;
t. II, *La parabole du monde,* Le Puy, Editions Xavier Mappus, 1945, 322 p. ;
t. III, *Incarnation,* Le Puy, Editions Xavier Mappus, 1942, 356 p. ;
t. IV, *Ma Genèse,* Le Puy, Editions Xavier Mappus, 1940, 300 p. ;
t. V, *Apocalypse,* Le Puy, Editions Xavier Mappus, 1943, 314 p.;
t. VI, *Ma religion,* Le Puy, Editions Xavier Mappus, 1945, 400 p.
POULAT, E., *Intégrisme et catholicisme intégral. Un réseau anti-moderniste : La « Sapinière »* 1909-1921, Paris, Casterman, 1969, 626 p.
POUVOURVILLE, A. de, cf. MATGIOI, SIMON-THEOPHANE.
PUECH, H.-C. (sous la direction de), *Histoire des Religions,* Paris, Gallimard, La Pléiade, 1972-1977, 3 vol.
RAGON, J.M., *Cours philosophique et interprétatif des initiations anciennes et modernes,* Paris, Berlandier, 1841, 410 p.
RAVIGNANT, P., *Les maîtres spirituels contemporains,* Paris, Grasset, 1972, 253 p.
RIBET, J., *La mystique divine distinguée des contrefaçons diaboliques et des analogies humaines,* Paris, C. Poussielgue, 1895-1902, 4 vol.
ROBIN, J., *René Guénon. Témoin de la Tradition,* Paris, R. Laffont, 1978, 348 p.
ROSNAY, F. baron de, *Le Hiéron du Val d'Or élevé en hommage à Jésus-Hostie-Roi — ses origines, ses travaux, ses collections, sa méthode,* Paray-le-Monial, 1900, 304 p.
ROURE, L. s.j., *Au pays de l'Occultisme, ou Par delà le catholicisme,* Paris, Beauchesne, 1925, 350 p.
— *Le Merveilleux spirite,* Paris, Beauchesne, 1917, 398 p.
— *Le Spiritisme d'aujourd'hui et d'hier,* Paris, Beauchesne, 1923, 170 p.

SAGNARD, F.-M. o.p., *La gnose valentinienne et le témoignage de saint Irénée*, Paris, Vrin, 1947, 470 p.
SAINT-YVES D'ALVEYDRE, J.-A., *L'Archéomètre, clef de toutes les religions et de toutes les sciences de l'Antiquité*, Paris, Dorbon-Aîné, 1911, 325 p.
— *Mission de l'Inde en Europe, Mission de l'Europe en Asie. La question des Mahatma et sa solution*, Paris, Dorbon, 1910, 211 p.
— *Mission des Juifs*, Paris, C. Lévy, 1884, 947 p.
— *Mission des Souverains, par l'un d'eux*, Paris, C. Lévy, 1884, 435 p.
SAUVETRE, abbé, *Un bon serviteur de l'Eglise, Mgr Jouin, protonotaire apostolique, curé de Saint-Augustin*, Paris, Casterman, Ligue franc-catholique, 1936, 260 p.
SAUNIER, J., *La Synarchie ou le vieux rêve d'une nouvelle société*, Paris, Grasset, 1971, 287 p.
SCHLETTE, H.R., *Pour une « théologie des religions »*, traduction, Paris, DDB, 1971, 190 p.
SCHUON, F., *L'œil du cœur*, Paris, Gallimard, 1950, 224 p.
— *L'Unité transcendante des religions*, Paris, Gallimard, 1948, 179 p.
SCHWAB, R., *La Renaissance orientale*, préface de L. Renou, Paris, Payot, 1950, 526 p.
SCRIABINE, M., cf. ALLEAU, R.
SEDIR, *Histoire et doctrine des Rose-Croix*, Bihorel, Impr. des « Amitiés spirituelles », 1933, XX-363 p.
SEUMOIS, A.-V. o.m.i., *La Papauté et les missions au cours des six premiers siècles*, Paris, Louvain, Eglise vivante, 1953, 224 p.
SIMON-THEOPHANE, *Les enseignements secrets de la gnôse*, Paris, Robert Dumas, 1976.
SPENGLER, O., *Le Déclin de l'Occident, esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, traduit de l'allemand par M. Tazerout, Paris, N.R.F., 1931-1933, 2 t. en 5 vol.
TANQUEREY, A., *Précis de théologie ascétique et mystique*, Paris, Tournai, Rome, New-York, Desclée et Cie, 1958, 1000 p.
THILS, G., *Propos et problèmes de la théologie des religions non chrétiennes*, Paris, Casterman, 1966, 204 p.
THORY, *Acta Latomorum, ou Chronologie de l'histoire de la Franche-maçonnerie française et étrangère...*, Paris, P.-E. Dufart, 1815, 2 vol.
TRUC, G., *Notre temps*, Paris, Editions du siècle, 1925, 191 p.
— *Le retour à la scolastique*, Paris, La Renaissance du livre, 1919, XVI-164 p.
VACANT, A., MANGENOT, E. (sous la direction de), *Dictionnaire de théologie catholique* contenant l'exposé des doctrines de la théologie catholique, leurs preuves et leur histoire, Paris, Letouzey et Ané, 1903-50, 15 vol.
VAN DEN EYNDE, D., *Les normes de l'enseignement chrétien dans la littérature patristique des trois premiers siècles*, Paris, Gembloux, J. Duculot, Paris, Gabalda, 1933, xxviii-364 p.
VIATTE, A., *Le catholicisme chez les romantiques*, avant-propos de A. Cherel, Paris, Boccard, 1922, 401 p.

— *Les sources occultes du Romantisme. Illuminisme, théosophie*, 1770-1820, Paris, H. Champion, 1969, 2 tomes.
VILLER, M. s.j. (sous la direction de), *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*. Doctrine et histoire, Paris, Beauchesne, 1932-en cours..., 9 tomes parus.
VIRION, P., *Mystère d'iniquité*, Rennes, Editions Saint-Michel, 1966, 206 p.
WALLACE, W. s.j., *De l'évangélisme au catholicisme par la route des Indes*, traduction de L. Humblet s.j., introduction de Th. Henusse s.j., Bruxelles, A. Dewit, 1921, 303 p.
WEBER, E., *Satan Franc-Maçon : la mystification taxilienne*, Paris, Julliard, 1964, 237 p.
WEBERT, G. o.p., *Essai de Métaphysique Thomiste*, Paris, Revue des jeunes, 1927, 400 p.
WINDAL, F., « Un aventurier de l'Esprit : Albert Frank-Duquesne (1896-1955) », in LELOTTE, F. s.j., (sous la direction de), *Convertis du XXème siècle*, t. IV, p. 231-246.

LISTE DE LA CRITIQUE CATHOLIQUE (ET DES ASSIMILES) DEPUIS LA MORT DE RENE GUENON

OUVRAGES

ALLARD L'OLLIVIER, A., *L'illumination du cœur*, Paris, Editions traditionnelles, 1977, 268 p.
BORELLA, J., *La charité profanée*, Paris, Editions du Cèdre, 1979, 436 p.
BORELLY, A., *L'Homme transfiguré. L'instinct d'Orthodoxie*, Paris, Cerf, 1975, cf. p. 13-14.
CHENIQUE, F., *Le buisson ardent. Essai sur la métaphysique de la Vierge*, Paris, La Pensée Universelle, 1971, 220 p.
CLEMENT, O., *L'autre soleil*, Paris, Stock, 1975, p. 93.
— *La révolte de l'Esprit*, Paris, Stock, 1979, p. 279-366.
COLINON, M., « Un 'mystique' franc-maçon : René Guénon », in *L'Eglise face à la Franc-Maçonnerie*, Paris, Fayard, 1954, p. 187-190.
CORNELIS, H. o.p., LEONARD, A. o.p., « Le Traditionalisme », in *La Gnose éternelle*, Paris, Fayard, 1959, p. 84-88.
CUTTAT, J.-A., Compte rendu d'une série de vingt conférences libres de Jacques-Albert Cuttat consacrées au néo-traditionalisme (R. Guénon, A.K. Coomaraswamy, F. Schuon), *Annuaire de l'E.P.H.E.* (Vème Section : Sciences religieuses), 1958-1959, p. 67-71.
— *La rencontre des religions*, suivi d'une étude sur la spiritualité de l'Orient chrétien, Paris, Aubier, 1957, 200 p.
— « Expérience chrétienne et spiritualité orientale », in

RAVIER, A. s.j., *La Mystique et les mystiques*, Bruges, DDB, 1965, p. 825-1095, ou *Expérience chrétienne et spiritualité orientale*, Paris, DDB, coll. « Foi Vivante », 1967, 376 p.
DANIELOU, J. s.j., « Grandeur et faiblesse de René Guénon », in *Essai sur le mystère de l'Histoire*, Paris, Seuil, 1953, p. 120-126.
JOUBLIN, J., *Le réel passe la mesure ou les surprises de la « qualité » naturelle transformée ou non*, Paris, Editions Maloine, 1960, 125 p.
LUBAC, H. de s.j., *Exégèse médiévale. Les quatre sens de l'Ecriture*, Seconde partie, Paris, Aubier, 1961, 2 vol., cf. Vol. I, p. 312, Vol. II, p. 139 et 321.
— Préface in RAVIER, A. s.j., *La Mystique et les mystiques*, Bruges, DDB, 1965, cf. p. 24.
MEROZ, L., *René Guénon ou La sagesse initiatique*, Paris, Plon, 1962, 245 p.
SERANT, P., *René Guénon*, Paris, La Colombe, 1953, 186 p.
— *Au seuil de l'ésotérisme*, précédé de *L'Esprit moderne et la Tradition*, par ABELLIO, R., Paris, Grasset, 1955, 254 p.
STEPHANE, H., *Introduction à l'ésotérisme chrétien*, introduction de F. Chenique ; préface de J. Borella, Paris, Dervy, 1979, 398 p.
TOURNIAC, J., *Propos sur René Guénon*, Paris, Dervy-Livres, 1973, 255 p.
ZAEHNER, R.C., *Inde, Israël, Islam. Religions mystiques et révélations prophétiques*, traduction et introduction de J.-A. CUTTAT, Bruges, DDB, 1965, 333 p.

REVUES ET PERIODIQUES

ALLARD L'OLLIVIER, A., « René Guénon », *Synthèses*, sept. 1951, p. 35-52.
— « La notion de Tradition chez René Guénon », *France-Asie*, numéro spécial, 1953, p. 1185-1194.
(Anonyme), « Le syncrétisme d'après René Guénon et Simone Weil », *Axes*, avril 1952, p. 14-16.
(Anonyme), « René Guénon et le sens de l'éternité », *C'est-à-dire*, déc. 1956, p. 49-51.
(Anonyme), « Guénon et l'ésotérisme », *La France catholique*, 19 janvier 1951, page couverture.
BEIRNAERT, L. s.j., « Sagesse de René Guénon ? », *Etudes*, mai 1951, p. 171-192.
BESNARD o.p., Allusion du Père Besnard o.p., rapporté in ROMAN, D., « Guénon présenté à la multitude », *E.T.*, mars-juin 1971, p. 113.
BEZAULT, R., « Prestige de René Guénon », *Témoignages* (Cahiers de la Pierre-qui-vire), janv. 1952, p. 64-70.
— « Prestige et vanité d'une métaphysique », *France-Asie*, numéro spécial, 1953, p. 1257-1266.
BRUEL, F., « René Guénon, l'un des plus surprenants directeurs

spirituels de l'Occident, vient de mourir », *Carrefour*, 16 janv. 1951, p. 8.
CARFORT, O. de, « Un sage vivait au pied des pyramides », *Réforme*, 27 janv. 1951.
DANIELOU, J. s.j., « Réticences chrétiennes » in « L'homme et son message, René Guénon », *Planète-Plus*, numéro spécial, avril 1970, p. 127-133.
DUVAL, B., « Après la mort de René Guénon : Un Blésois converti à l'Islam », *La Nouvelle république*, Blois, 27 fév. 1951, p. 3.
JACOB, D., « René Guénon. Une super-religion pour initiés », *Permanences*, nov. 1966, p. 31-61.
JOUBLIN, J., « Extraits d'une lettre du docteur Jean Joublin à Monseigneur André Combes au sujet de diverses questions ou réflexions qu'avait faites Monseigneur Combes sur l'étude du docteur Joublin relative aux surplus de la 'qualité' naturelle », *La Pensée catholique*, 1960, n° 69, p. 39-51.
LOUIS, A., « A propos de René Guénon », *Cahiers du symbolisme chrétien*, printemps 1954, p. 40-42.
MAURICE-DENIS BOULET, N., « L'ésotériste René Guénon. Souvenirs et jugements », *La Pensée catholique*, 1962, n° 77, 78-79, 90.
MEROZ, L., « Initiation et réalisation spirituelle selon René Guénon », *Nova et vetera*, janv.-mars 1953, p. 39-52.
— « Les fondements de l'enseignement ésotérique de René Guénon », *Nova et vetera*, oct.-déc. 1953, p. 268-280.
— « René Guénon et les notions chrétiennes de Salut et de Création », *Nova et vetera*, juil.-sept. 1954, p. 194-207.
— « René Guénon et l'Eglise catholique », *Nova et vetera*, oct. 1954, p. 266-274.
— « Un ésotériste lausannois, M. Frithjof Schuon », *Nova et vetera*, janv.-mars 1955, p. 49-55.
ROUSSEAUX, A., « Le dernier jour de René Guénon », *Le Figaro*, 22 janvier 1951, page couverture.
— « Derniers écrits de René Guénon », *Le Figaro littéraire*, 3 fév. 1951, p. 2.
SERANT, P., « René Guénon, rénovateur des études ésotériques, vient de mourir », *Combat*, 10 janv. 1951, p. 1 et 7.
— « Frithjof Schuon et René Guénon », *La Parisienne*, mars 1954, p. 334-340.
SIMON, L.-M., « René Guénon 1886-1951 », *Forts dans la Foi*, 1975, n° 40, p. 223-227.
VAQUIE, J., « A propos de René Guénon et de l'Hindouisme. Tradition orientale et tradition apostolique », *Lecture et tradition*, mai-juin 1979, p. 29-40 ; nov.-déc. 1979, p. 17-26.
— « La métaphysique de René Guénon », *Lecture et tradition*, avril-mai 1980, p. 30-37 (à suivre).
VINCENT, A., « René Guénon », *La Croix*, 12 mars 1951, p. 3.

LISTE DE LA DOCUMENTATION INEDITE

CORRESPONDANCES DIVERSES

Lettre du chanoine Montagne à Jean-Baptiste Guénon,
début octobre 1901
23 octobre 1901
— de Jean-Baptiste Guénon au chanoine Montagne,
20 octobre 1901
22 octobre 1901
— de Jean-Baptiste Guénon au professeur de Mathématiques de son fils,
novembre 1901
— de C. Gasnault à René Guénon,
14 novembre 1902
— de Léon Boucheron à M. Rousselot,
1904
— de « Tomas Salomon » à Jean-Baptiste Guénon,
25 octobre 1904
— de A. Cuvillier à Jean-Baptiste Guénon,
5 janvier 1906
26 février 1906
16 juin 1906
— de René Guénon à Pierre Germain,
26 août 1916
16 septembre 1916
— de René Guénon à Noële Maurice-Denis,
12 août 1917
13 septembre 1917
3 janvier 1918
19 décembre 1918
16 février 1919
30 mars 1919
8 septembre 1919
16 décembre 1919
16 juillet 1920
17 septembre 1920
22 octobre 1920
7 mai 1921
— de René Guénon à M. Hillel,
15 octobre 1916
2 juin 1929
11 avril 1930
18 octobre 1930
22 avril 1932
8 juin 1933
24 septembre 1933
12 mai 1935
19 janvier 1939
— de René Guénon à Louis Caudron,

17 novembre 1934
22 avril 1935
3 janvier 1937
— de René Guénon à P. Collard,
11 octobre 1938
— de René Guénon à Jean Granger-Tourniac,
27 septembre 1948
19 mai 1949
4 juin 1949
9 août 1949
30 octobre 1949
9 février 1950
18 mars 1950
— de René Guénon à Julius Evola,
13 juin 1949
— de René Guénon à F.G. Galvao,
24 août 1950
12 novembre 1950
— de Olivier de Frémond à René Guénon
29 juillet 1931
7 octobre 1931
6 octobre 1932
7 février 1933
8 juin 1933
20 juillet 1933
21 août 1933
21 septembre 1934
30 juin 1936
— de Olivier de Frémond à Louis Charbonneau-Lassay,
8 novembre 1936
29 août 1938
— de Olivier de Frémond à l'abbé Emile Hoffet,
18 mars 1929
— de A. Yvonneau au docteur Jean Mornet,
28 février 1951
— du Père Henri de Lubac s.j. à Noële Maurice-Denis Boulet,
31 décembre 1962
— de Luc Benoist à Noële Maurice-Denis Boulet,
23 février 1963
— de André Préau à Jean-Pierre Laurant,
mai 1973

PIECES ET DOCUMENTS

COLAS, M., « L'homme que fut René Guénon », 1974, 12 pages dactylographiées, in-4°.
GRANGIER, T., « Souvenirs sur René Guénon », conférence faite chez le docteur Pierre Winter, le 24 février 1951, 10 pages dactylographiées, in-4°.
GOMBAULT, F., Brouillons de conférences,
octobre 1903
juillet 1903

août 1903
juin 1903
septembre 1903
— Série de notes (non datées).
— « Vers l'Homme-Dieu par l'Eglise », XXXIV-260 pages manuscrites, in-4°.
Bulletins scolaires de René Guénon (1898-1906).
GUENON, R., « La Frontière de l'Autre Monde », [1906], cahiers d'écolier, pages manuscrites.
Document confidentiel inédit, « Quelques souvenirs sur René Guénon et les Etudes traditionnelles », 75 pages dactylographiées, in-4°.
« Dossier F. Anizan », Archives générales des Oblats de Marie Immaculée, Rome.
Photos : René Guénon adolescent
René Guénon et son épouse, née Berthe Loury, (1912)
M. le chanoine Ferdinand Gombault et son chien « Pacha »
Albert Leclère (1898)
Olivier de Frémond
Louis Charbonneau-Lassay
Sœur Marie-Chantal (1934)
M. l'abbé Clamet (1934)
M. L'abbé Paul Boulin
Noële Maurice-Denis Boulet (1929)
M. l'abbé Léonce Petit
Frithjof Schuon, Titus Burckhardt et Jacques-Albert Cuttat à Bâle au cours des années 30.
René Guénon, Jacques-Albert Cuttat et Titus Burckhardt au Caire à la fin des années 40.

CORRESPONDANCES ADRESSEES A L'AUTEUR

Lettre de Lucien Méroz,
12 février 1974
— du Père Elisée de la Trinité o.c.d.,
27 mars 1974
— de Henri Loury,
4 avril 1974
8 juin 1974
— de H. Kéraly,
26 avril 1974
— de sœur Marie-Chantal,
20 juin 1974
— de Louis G. Bouillier,
9 octobre 1975
— de l'abbé Raymond Dulac,
29 septembre 1975
— du Père H. Holstein s.j.
27 septembre 1976
16 octobre 1976
9 décembre 1976
— de Marcel Clavelle,
29 novembre 1976

ENTREVUES ACCORDEES A L'AUTEUR

Entrevue avec René Allar, 10 mai 1974.
— avec Madame Geneviève Jourd'Heuil, 1er novembre 1974.
— avec le docteur Jean Collin, 3 mars 1974.
— avec Madame H. Sauvage, 3 mars 1974.

INDEX SIGNALETIQUE

Abdallah Ibn Omar, 84.
Abdel Al-Kaour, 305.
Abd El-Kader (1807-1883), 88.
Abder Rahman Elish El-Kebir (?-1929), 20, 85, 87-93, 299, 310, 312.
Abdur-Hadi, 86, 87, 89, 90. Cf. Agelii John Gustaf.
Abdul Halim Mahmoud, 91.
Abdul-Haqq, 83. Cf. Champrenaud Léon.
Abdul-Karim El-Guili, 86.
Abele, Jean-Marie-Joseph-Edouard (1886- ?), 371.
Abou-Bekr, 294.
Abraham (entre XXI[e] et XIV[e] siècle av. J.-C.), 13.
Abu Bakr, 305.
Abu-L-Hasan Ash-Shadhili (1196-1258), 88.
Adam, Juliette (1836-1936), 338.
Adda Ben Tounes, 382.
Adler, Mortimer J., (1902- ?), 221, 267.
Agelii, John Gustaf (1869-1917), 20, 84-87. Cf. Abdul-Hadi, Agueli Yvan.
Agraives, Frédéric Causse dit Jean d' (1892- ?), 281, 282.
Agueli, Yvan, 21, 84. Cf. Agelii John Gustaf.
Ahmed Abdul Ben Moustafa Ben Alioua (1869-1934), 382, 383. Cf. El-Alaoui.
Albert de Jesus, 233. Cf. Arnaud Albert.
Albert le Grand, saint (1193 ou 1206-1280), 170.
Alcan, Félix (1841-1925), 193.
Alcantara, comte d', 241.
Ales, Adhémar d' (1861-1938), 236, 240, 246.
Alhaiza, Adolphe (1839- ?), 111.
Al-Hallaj (?-922), 92.
Ali (?-661), 294).
Allar, René (1902- ?), 286, 311, 383, 388, 289.
Allard L'Ollivier, André (1913- ?), 305, 407.
Alleau, René, 29, 31, 302.
Allendy, 32.
Allilaire, Jean-François, 388.
Allo, Bernard-Marie (1873-1945), 16, 209-211, 214, 227, 250-252, 261, 288-291, 313, 316, 317.
Alta, 78. Cf. Melinge Calixte.
Altermann, Jean-Pierre, 221.
Amadou, Robert, 32, 33, 39, 53, 71, 81, 91, 302, 362, 388, 398.
Amette, Léon-Adolphe (1850-1920), 123, 126.
Ampelius, Lucius (III[e] siècle), 277.
Anbowa, 333.
Anderson, James (1680-1739), 258.
André, Louis (1838-1913), 124.
Anizan, Félix (1878-1944), 14, 22, 243, 246-249, 255-257, 263, 264, 271, 272, 276, 297, 347.
Anselme de Canterbury, saint (1033-1109), 235.
Apphun, Charles, 293.
Arabi Pacha (1839-1911), 88.
Argos, 306. Cf. Thomas Georges.
Arintero, Juan-Gonzales (1860-1928), 197.

Aristote (384, 322 av. J.-C.), 181, 202, 216, 217, 225, 373, 376.
Armilous, 81, 338, 340, 343. Cf. Guillebert des Essars Henri.
Arnaud, Albert (1871-1961), 233. Cf. Albert de Jesus.
Aroux, Eugène (1793-1859), 252.
Asfar, Gabriel, 170, 172.
Auber, Charles-Auguste (1804-1892), 245, 259-261.
Auclair, Raoul (1906- ?), 268, 269.
Augustin, saint (354-430), 170, 217, 259, 265, 273, 411, 412.

Baader, Franz Xaver von (1765-1841), 150.
Bainvel, Jean-Vincent (1858-1937), 237.
Bainville, Jacques (1879-1936), 193, 223.
Balsamo, Giuseppe (1743-1795), 69. Cf. Cagliostro Alexandre.
Balzer, Lucien, 51.
Bammate, Nadjn oud-Dine, 302, 305.
Barbault, André, 32.
Barbier, Emmanuel (1851-1924), 94, 96, 97, 121, 122, 240, 368.
Barbier de Montault, Xavier (1830-1901), 259.
Barbot, Théophile (1841-1927), 386.
Bareille, Jean-François, 340.
Barlet ,Albert Faucheux dit F.-Ch. (1831-1921), 75, 82, 83, 94, 215, 277.
Barruel, Augustin (1741-1820), 115.
Battifol, Pierre-Henri (1861-1929), 219.
Baudrillart, Alfred (1859-1942), 81, 123.
Baumann, Antoine (1860-1925), 124-125.
Baylot, Jean (1897-1976), 96, 99, 100.
Beaurepaire, comtesse, 105.
Becker, Raymond de (1912- ?), 32.
Bedarride, Armand, 356.
Beirnaert, Louis (1906- ?), 267, 403, 404.
Belile, Françoise (1914- ?), 22, 23, 59, 232, 234, 295. Cf. Marie-Chantal, sœur.
Benigni, Umberto (1862-1934), 118, 122-124.
Benoist, Luc (1893-1980), 249, 253, 265, 288, 289, 383, 389. Cf. Lebasquais, Elie.
Benoit XII, pape (v. 1212-1342), 260.
Benoit XV, pape (1854-1922), 119.
Berchmans, M., 63.
Berdiaeff, Nicolas (1874-1948), 285, 286, 317.
Berge, Rançois (? -1979), 250.
Bergier, aJcques (1912-1978), 133.
Bergson, Henri (1859-1941), 132-224.
Bernard, Emile, 84.
Bernard, P.-M. Me, 74.
Bernard de Clairvaux, saint (1090-1153), 23, 235, 291.
Bernonville, Gaston, 203.
Bersone, Clotilde, 81, 328.
Bertaud, Emile (1909- ?), 268.
Berteloot, Joseph (1881-1955), 119, 260, 335, 398.
Besant, Annie (1847-1933), 136, 213, 214, 219, 271, 292.
Bessonet-Favre, Mme, 241.
Bessonies, Gabriel de (1859-1913), 106, 124, 126, 128, 340, 341, 343. Cf. Soulacroix, Gabriel.
Bidegain, Jean-Baptiste (1870-1926), 124.
Bies, Jean, 74.
Blanchard, V., 98.
Blanche, Albert-Marie (1874-1967), 163, 168.
Blavatsky, Helena-Petrovna (1831-1891), 14, 73, 75, 95, 136, 159-161, 213, 214, 219, 220, 269, 353, 384.
Bliguet, Marie-Joseph (1885-1963), 213, 221.
Bloy, Léon (1846-1917), 340.
Boehme, Jacob (1575-1624), 137, 149, 150, 153, 218.
Boissin, Firmin (1855-1893), 122, 340. Cf. Brugal, Simon.
Boistel, J. de, 333.
Boiteau, E., 43.
Bon, Emmanuel (1856-1939), 331. Cf. Hiram.
Bonaparte, Napoléon (1769-1821), 130.
Bonaventure, saint (1217-1274), 325, 407.
Boniface IV, pape (?-615), 260.
Bonjean, François (1884-1963), 220, 304.
Bonnard, Pierre (1867-1947), 164.
Bonsirven, Joseph (1880-1958), 266.
Bord, Gustave (1852-1934), 21, 120, 122, 134, 135, 138, 140, 142-147, 153-155.
Borella, Jean, 407.
Bossard, 42, 44.
Bossuet, Jacques-Bénigne (1627-1704), 219, 263.
Bouays de la Begassiere, R., 236.
Boucheron, Léon, 56.
Bouillier, Louis-Gaétan (1900-), 280, 282, 348, 355. Cf. Mariani Gaétan, Oidipos Th.
Boulet, Noële né Maurice-Denis. Cf. Maurice-Denis Boulet, Noële.
Boulet, Robert (?-1969), 197, 221.
Boulin, Paul (1875-1933), 122, 123, 279, 285, 286, 297, 338, 341. Cf. Colmet Pierre, Duguet Roger, Recalde I. de.
Bourdel, 32.
Brenier, Flavien, 120, 124, 125, 127. Cf. Gatebois A.-G.

Brian-Chaninov, 285.
Brigaud, Jean (1881-1934), 82, 83, 112, 307. Cf. Jean II.
Briere de, 75.
Britt, Ernest, 301.
Britten, Hardinge, 215.
Brugal, Simon, 122. Cf. Boissin, Firmin.
Bruno de Jesus-Marie (1892-1962), 369.
Brunot, Ferdinand (1860-1938), 194.
Burckhardt, Titus (1908- ?), 383.
Burgoyne, T.-H., 215.
Burlet, R.-M., 268.

Cabassilas, Nicolas (v. 1300-1370), 247.
Cagliostro, Alexandre, 69, 98, 136. Cf. Balsamo Giuseppe.
Caithness, lady (1832-1895), 81.
Cajetan, Tomaso de Vio dit (1468-1534), 173.
Camille de la Croix (1871-1946), 243.
Camilleri, Albert, 221.
Cang, Nguyen V., 78.
Cankara (788-820), 53, 73, 95, 147, 179, 210, 251, 271, 287, 333.
Carey, Graham, 267.
Caspar, C., 86, 91.
Cathala, Marie-Raymond (1886-1932), 212.
Caudron, Louis (1901-1967), 24, 73, 257, 303, 392.
Caussade, Jean-Pierre de (1675-1751), 196.
Cecile, sœur, 106.
Certeau, Michel de, 236.
Chaboseau, Augustin (1869-1946), 81, 215.
Chacornac, Louis (?-1955), 306, 384.
Chacornac, Paul (1884-?), 33, 43, 72, 76, 78, 84, 85, 89, 94, 96, 128, 130, 232, 298, 301,

303, 304, 306, 311, 312, 326, 384.
Chalandar, Ferdinand de (1843-1925), 124.
Champrenaud, Léon (1870-1925), 20, 75, 82-84. Cf. Abdul-Haqq, Sisera Noël, Theophane.
Charasson, Henriette (1884-1972), 212.
Charbonneau-Lassay, Louis (1871-1946), 15, 22, 129, 243-247, 249, 256, 258, 259, 261, 263-265, 276, 295, 297, 303, 334, 335, 347, 351, 486-488, 390, 396, 398.
Charlemagne (742-814), 381.
Chauvel de Chauvigny, Marie (1848-1927), 82, 165.
Chefdebien, François de (1753-1814), 134, 136, 138, 139. Cf. Franciscus Eques A Capite Galeato.
Chenique, François, 275, 407.
Choisnard, Paul (275, 407).
Chrestien de Troyes (v. 1135-v. 1183), 254.
Clamet, 19, 50.
Clarin de la Rive, Abel (1855-1914), 15, 21, 76, 105-114, 124, 125, 127-131, 140, 161, 249, 340-343, 382. Cf. Sihabil Klarin M'ta El Choot.
Clavelle, Marcel (1905- ?), 23, 249, 306-311, 384-390, 396, 398, 408. Cf. Reyor Jean, Sirius.
Clement, Mlle, 221.
Clement, Olivier, 410.
Clement V, pape (? -1314), 95, 244, 246.
Clement d'Alexandrie (v. 150-v. 214), 113, 158, 170, 219, 486.
Clerissac, Humbert (1864-1914), 193.
Clermont-Tonnerre, François de, 234.
Colas, Marcel (1906-?), 224, 225, 233, 234.
Colebrooke, Henri-Thomas (1765-1837), 75.
Collard, P., 302.
Collin, Jean, 232.
Colmet, Pierre, 121, 123, 270, 275, 276, 279, 285. Cf. Boulin Paul.
Combes, André, 406.
Constantin (entre 270 et 288-337), 392.
Conty, 232.
Coomaraswamy, Ananda-Kentish (1877-1947), 12 23, 66, 267, 305, 323, 324, 408.
Copin-Albancelli, Paul (1851-1939).
Corman, 32.
Cornelis, Humbert (1915- ?) 12.
Corneloup, Johannis (v. 1890-), 389.
Coucoumous, Gottlieb-Franz Gugomos dit (1742-1816), 135.
Coumes, 297, 334.
Couret, Estème, 245.
Coverly, Daniel, 343.
Cretineau-Joly, Jacques (1802-1875), 115.
Creuzer, Georg-Friedrich (1771-1858), 75.
Cristiani, Léon (1879-1971), 243.
Crowley, Aleister (1875-1947), 134, 282, 332, 348.
Cuignet, Louis (1857-1936), 124-125.
Cuttat, Jacques-Albert (1909-), 11, 12, 15-17, 147, 187, 305, 317, 318, 326, 353, 374, 383, 389, 399, 408, 410-413. Cf. Thamar Jean.
Cuvillier, A., 57.

Daladier, Edouard (1884-1970), 388.
Dalbiez, Roland (1893-1974), 211, 221.
Dandoy, Georges (1882-1962), 168, 189, 321-325, 373.
Daniel-Ange, 237.

Daniel-Rops, Henri Petiot dit (1901-1965), 284.
Danielou, Alain, 304, 376.
Danielou, Jean (1905-1974), 13, 16, 158, 219, 255, 267, 372-377, 395.
Dante Alighieri (1265-1321), 55, 114, 252-254, 265, 379, 387.
Dardaud, Gabriel, 304.
Darel, Th. Mme, 270.
Daridan, Jean, 234.
Darlu, Alphonse (1849-1921), 232.
Daste, André Baron dit Louis, 114, 124.
Daudet, Léon (1868-1942), 212, 223, 224, 291.
Davancourt, Simon, 43-45.
Dawson, Christopher-Henry (1889-), 372.
Debien, Gabriel, 303.
Defrenne, Pierre (1867-1929), 284.
Demaret, 243.
Delassus, Henri (1836-1921), 115, 368.
Democrite (v. 460-v. 370 av. J.-C.), 51.
Denis, Maurice (1870-1943), 164, 165, 168.
Denys l'Areopagite, pseudo (fin du Vᵉ siècle), 78, 84, 158, 183, 386, 395, 411.
Derembourg, Hartwig (1844-1908), 84.
Dermenghem, Emile (1892-1971), 315, 317, 350.
Desaguliers, Jean-Théophile (1683-1739), 258.
Descartes, René (1596-1650), 168, 169, 224.
Deschamps, Nicolas (1797-1872), 115, 261.
Desclaunais, Joseph, 334, 335.
Descormiers, Georges (1867-1945), 94. Cf. Phaneg.
Desjobert, J., 98, 108.
Detre, Charles (1855-1918), 95-307. Cf. Teder.
Devillere, H., 111.
Devoucoux, Jean-Sébastien-Adolphe (1804-1870), 386.
Diels, Hermann (1848-1922), 52.
Dies, 180.
Divoire, Fernand (1883-1951), 304, 306.
Dina, Hassan Farid (?-1928), 298.
Dina, Marie née Shilito (?-1938), 23, 76, 298, 299, 301.
Doinel, Jules-Stanislas (1842-1902), 81, 108, 113, 121, 340, 343. Cf. Kostka Jean, Valentin II.
Dondaine, 221.
Doresse, J., 259.
Drach, Paul-Louis-Bernard (1791-1865), 339.
Drevon, Victor (1820-1880), 237, 238.
Driant, Emile-Auguste-Cyprien (1855-1916), 124.
Dubois, Louis (1856-1929), 244.
Duguard, Marie (1862-?), 119, 293.
Duguet, Roger, 121-123, 328-330, 338, 341. Cf. Boulin Paul.
Duhamel, 232.
Dujardin, Edouard (1861-1949), 293.
Dulac, Raymond (1903-), 117, 118, 140, 348, 356-361.
Dupleix, Joseph-François (1697-1763), 106.
Duperron, Louis-Gaston (1867-1940), 124, 128, 335, 355.
Durkheim, Emile (1858-1917), 202.
Duru, Ernestine née Jolly (1853-1928), 19-21, 23, 42, 47, 58, 59, 64, 66, 67, 170, 231, 232, 295, 301, 389, 395.

Eckhart, Johann (1260-1327), 389, 395.
El-Akbar, 85, 89, 90, 91, 93. Cf. Mohiddyn Ibn Arabi.

El-Alaoui, 87. Cf. Ahmed Abdul Ben Moustafa Ben Alioua.
Eliade, Mircéa (1907-), 184, 185.
Elisee de la Nativité (1900-), 315-317, 363.
Encausse, Gérard (1865-1916), 20, 69. Cf. Papus.
Evola, Julius (1898-1974), 333, 334, 384, 395, 397.
Eysele, Charles (1891-1966), 193.

Fabre, Benjamin, 134, 135.
Fabre des Essarts, Léonce (1848-1917), 20, 82, 83, 111, 114. Cf. Synesius.
Fabre des Essarts, Mathilde (1876-?), 82.
Fabre d'Olivet, Antoine (1768-1925), 64, 74, 84, 384.
Faivre, Antoine, 16.
Fatma Hanem Ibrahim, 23, 302.
Fava, Armand-Joseph (1826-1899), 340.
Fay, Bernard (1893-1978), 115.
Fénelon, François de Salignac de la Mothe - (1651-1715), 219.
Ferrand, 232.
Ferrière, 32.
Festugière, André-Jean (1898-), 259.
Finbert, Elian J. (1899-1977), 302.
Fohi (?-v. 2852 av. J.-C.), 79.
Fomalhaut, 120, 140. Cf. Nicoullaud Charles.
Forget, J., 61.
Foucauld, Charles de (1858-1916), 183, 354.
Foussier, Jean (1886-1950), 263, 264.
Franciscus Eques A Capite Galeato, 134, 135, 138, 139. Cf. Chefdebien François de.
Franck, Adolphe (1809-1893), 385.
François d'Assise, saint (v. 1182-v. 1226), 55, 252, 407, 412.
François de Sales, saint (1567-1622), 55, 196.
Frank-Duquesne, Albert (1896-1955), 269, 362-369.
Fraville, 125.
Fremond, Olivier de (1854-1940), 15, 21, 124, 129, 249, 286, 295-298, 303, 327, 329-331, 334, 335, 347, 348, 351, 360, 390.
Fry, L., 63, 105, 106, 330, 331, 341.
Fuguet, Daniel, 335.
Fumet, Stanislas (1896-), 285, 317.

Gabet, M.-P., 238.
Galvao, F.-G., 397, 398, 400, 401.
Gardet, Louis, 177, 288, 316.
Garfield, James-Abram (1831-1881), 328.
Garrigou-Lagrange, Réginald (1877-1964), 204, 206, 221, 316.
Gasnault, C. mlle, 47.
Gasparri, Pietro (1852-1934), 119, 248.
Gatebois, A.-G., 120. Cf. Brenier Flavien.
Gauffin, Axel (1852-1934), 119, 248.
Gauthier, Louis-Marcel, 168.
Gengis-Khan (v. 1160-1227), 228.
Germain, Pierre (1888-1922), 21, 22, 68, 83, 163, 164, 166, 167, 170, 171, 175, 182, 183, 193, 216, 232.
Gerson, W., 133, 134, 281, 332.
Gertrude, sainte (1256-v. 1302), 235, 237.
Ghate, Vinayak-Sakharam, 195.
Ghéon, Henri-Léon Vangeon, dit Henri (1875-1944), 221.
Ghika, prince, 221.
Gibier, 61.
Gichtel, Johann-Georg (1638-1710), 137, 149, 150, 153.
Gilbert, 126.
Gilbert de Hollande (?-1172), 235.

Gilson, Etienne (1884-), 180, 272.
Gimpel, J., 261.
Gleizes, Albert (1881-1953), 268.
Gobineau, Joseph-Arthur (1816-1882), 293, 294.
Goblet d'Alviella, Eugène (1846-1925), 314.
Goethe, Johann-Wolfgang (1749-1832), 55, 216.
Goldziher, Ignac (1850-1921), 194.
Gombault, Ferdinand (1858-1947), 19, 47, 58-68, 70, 110, 128, 164, 298.
Gougenot des Mousseaux, Roger (1805-1876), 115, 159, 345.
Gouzien, Alain, 105.
Grammont, Michel de, 234.
Grandmaison, Léonce de (1868-1927), 204, 213, 253.
Granger-Tourniac, Jean Tourniac dit Jean, 266, 369, 376, 381, 382, 392, 393, 398, 399, 401.
Grangier, Tony (1868-1952), 72, 220, 234, 296, 299.
Green, Julien (1900-), 17.
Grégoire XVI, pape (1765-1846), 339.
Grillot de Givry, Emile (1874-1929), 385.
Grolleau, Charles (1867-1940), 263, 264, 279, 291.
Gros, Irénée (1908-), 373-375.
Grou, Jean-Nicolas (1731-1803), 197.
Grousset, René (1885-1952), 22, 174, 228.
Gruber, Hermann (1851-1930), 119.
Guaita, Stanislas de (1861-1897), 77, 81, 132, 384.
Guénon, Abdel Wâhed (1951-), 24, 303.
Guénon, Ahmed (1949-), 24, 303.
Guénon, Anna-Léontine née Jolly (1849-1917), 19, 21, 41, 47.
Guénon, Berthe née Loury (1883-1928), 21, 23, 47, 67, 99, 170, 183, 232, 233, 294, 296, 301.
Guénon, Jean-Baptiste (1830-1913), 19, 21, 41, 44-47, 57.
Guénon, Jeanne (1885-1886), 41.
Guénon, Khadija (1944-), 24, 303.
Guénon, Leila (1947-), 24, 303.
Guenon, Marie-Clémentine née Desnoyers, 41.
Guichard, Alain, 120.
Guillebert, Henri de, 338-341, 344-347, 349.
Guillebert des Essars, Henri (?-1931), 121, 327, 338-348. Cf. Armilous, Milous A.R., Guillebert Henri de.
Guizot, François (1787-1874), 35.

Hamon, Auguste (1860-1939), 237, 243.
Haven, Emmanuel Lalande dit Marc (1868-1926), 215, 220.
Hegel, Georg-Wilhelm Friedriech (1770-1831), 51, 171.
Heiler, Friedrich (1892-), 252.
Henrion, Charles (1887-), 183, 221.
Henry, Marcel (1855-1940), 41.
Héricault, Charles Ricault d'Héricault, dit Charles d' (1823-1899), 122.
Hering, J., 13.
Heyberger, André, 29, 30.
Hillel, M., 93, 165, 329, 370, 342, 360, 362, 390.
Hiram, 330. Cf. Bon Emmanuel.
Hiran Singh, 75, 213, 216. Cf. Narad Mani.
Hitler, Adolf (1889-1945), 277, 288.
Hoffet, Emile (1873-1946), 243, 286, 295-298, 347.

Huan, Gabriel, 69, 307, 352.
Huby, J., 204.
Humbert, Agnès, 164.
Hund, Charles de (1722-1776), 69.
Hunwald, 369.
Huot, Marie, 84, 85.
Hussein, 305.
Hutin, Serge, 12, 100, 119.
Hyppolyte de Rome (v. 173-v. 237), 393.

Ibn Abbad de Ronda (1333-1390), 315.
Ibn Al-Faridh (1182-1235), 315.
Iman Ach-Cha'rani, 89.
Insabato, Enrico (1878-?), 85.

Jacob, Daniel, 404.
Jacolliot, Louis (1837-1890), 277.
Jacquemet, G., 241, 395.
Jallabert, Pierre-Julien (1825-1916), 272, 273, 385.
Jannet, Claudio (1844-1894), 115.
Jean, saint (?-v.100), 78, 84, 113, 173, 317, 412.
Jean II, 82, 108. Cf. Bricaud Jean.
Jean Chrysostome, saint (v. 344-407), 265.
Jean de la Croix, saint (1542-1591), 183, 196, 315, 321.
Jeanne d'Arc, sainte (1412-1431), 335.
Jelal-Ed-Dine Er-Rumi (1209-1273), 90.
Johannet, Anastasie née Jolly, 41.
Johannet, René (1884-1972), 212.
Johanns, Peter (1882-?), 373.
Jollivet-Castelot, François (1874-1937), 215, 356.
Jonckx, Alphonse (1872-1953), 123.
Joseph, Henri, 106, 124, 128. Cf. Tourmentin, J.
Joseph d'Arimathie, saint Ier siècle), 278.
Joublin, Jean (1912-1976), 406.
Jouin, Ernest (1844-1932), 114-123, 125, 126, 128, 159, 249, 286, 297, 327, 331, 337, 338, 346, 358.
Jounet, Albert (1863-1923), 78, 82, 113.
Jourd'heuil, Geneviève (1886-), 298, 299.
Journet, Charles (1891-1975), 182, 221.
Jousse, Marcel (1886-1961), 266.
Jung, Carl-Gustav (1875-1961), 32, 34, 38.

Kardec, Hippolyte-Léon Rivail dit Allen (1804-1869), 149, 215.
Kant, Emmanuel (1724-1804), 224.
Katz, 306.
Keyserling, Hermann (1880-1946), 227.
Kircher, Athanase (1602-1680), 280.
Koot Hoomi, 160.
Kostka, Jean, 121. Cf. Doinel Jules-Stanislas.

Lacombe, Georges, 164.
Lacombe Olivier (1904-), 174, 177, 286-288, 316, 321, 373.
Lacroix, Lucien-Léon (1855-1922), 20, 82.
Lacroze, Gary, 81.
Laffon-Maydieu, Henri (1845-1913), 340.
Lagrange, Joseph-Marie (1855-1938), 180, 181.
Lalande, A., 59.
Lallemand, Marcel, 268, 286.
Lallemant, Louis (1587-1635), 191, 196.
Lallement, Daniel (1892-1977), 221, 225, 275.
Lamartine, Alphonse de (1790-1869), 305.

Lamballe, Emile (1874-1914), 197.
Lamennais, Félicité-Robert de (1782-1854), 12.
Lancelot, 330.
Landriot, Jean-Baptiste (1816-1874), 259.
Lantoine, Albert (1869-1949), 119, 399.
Lanza del Vasto, Joseph-Jean (1901-1981), 269.
La Rochefoucauld (1613-1680), 35.
Lasbax, E., 212.
Laurant, Jean-Pierre, 29, 30, 33, 61, 69, 70, 74, 75, 77, 78, 80, 81, 194, 277, 298, 302.
Lavallière, Eugenia Fenoglio, dite Eve (1866-1929), 183.
Lavaud, 221.
Lavelle, Louis (1883-1951), 293.
Leadbeater, C.W. (1847-1934), 213, 292.
Lebasquais, Elie, 183. Cf. Benoist Luc.
Lebbe, Vincent (1877-1938), 230.
Lebey, André (1877-1938), 82.
Le Chartier, Louis (1853-1912), 127, 339-343, 346.
Leclère, Albert, 19, 49, 50, 56, 70, 252.
Le Cour, Paul (1871-1954), 238-243, 307, 349.
Lefèvre, Frédéric (1889-1949), 22, 227-228, 277, 302.
Le Forestier, René (1868-1951), 71, 115, 143, 144.
Leibnitz, Gottfried-Wilhelm (1646-1716), 21, 163, 173, 176, 201.
Lejbowicz, Max, 29, 31.
Leleu, Louis, 78.
Lelotte, F., 363.
Le Loup, Yvon (1871-1926), 73. Cf. Sedir Paul.
Lemonnyer, Antoine (1872-1932), 255.
Lenain, Yvan (1907-1965), 268, 286.
Léon XIII, pape (1810-1903), 105, 240, 241.
Léonard, A., 12.
Lepage, Marius (1902-1972), 275.
Lépine-Authelain, Jeanne (?-1926), 241.
Leray, Armand-Jean (1828-1912), 61.
Le Roy, Edouard (1870-1954), 293.
Lesueur, 232.
Leuret, Mlle, 221.
Levi, Alphonse-Charles Constant dit Eliphas (1810-1875), 69, 149, 158, 354, 384.
Levi, Sylvain (1863-1935), 22, 58, 75, 84, 194, 195.
Levy, John, 24, 303, 388.
Levy-Bruhl, Lucien (1857-1939), 193.
Libermann, François-Marie-Paul (1804-1852), 339.
Limousin, Charles-M. (1840-1909), 107, 109, 125.
Lings, Martin (1909-), 305.
Lodge, W., 115.
Lonchampt, J., 106.
Lossky, Wladimir (1903-1958), 399.
Loury, Henri, 67, 233, 295.
Lubac, Henri de (1896-), 197.
Lucas, Wilfrid (1882-1976), 269.
Luther, Martin (1483-1546), 224.

Mac Gregor, Samuel Liddell Mathers, dit (1854-?), 133.
Maeterlinck, Maurice (1862-1949), 199, 223.
Mahomet (v. 575-632), 79, 383.
Mainage, Thomas (1878-1931), 213, 221.
Maistre, Joseph de (1754-1821), 12, 225, 261, 280.
Malik Ibn Anas (?-715), 88.
Mallarmé, Stephane (1842-1898), 32.
Malraux, André (1901-1976), 17, 284, 317.
Malraux, Clara, 284.

Malynski, Emmanuel (?-1938), 336.
Mandonnet, Pierre-Félix (1858-1936), 253, 273.
Mangenot, E., 219.
Mangy, Marcel, 389. Cf. Roman Denis.
Mansion, Joseph, 210.
Marechal, Joseph (1878-1944), 292.
Marguerite-Marie, sainte (1647-1690), 235, 237, 238.
Mariani, Gaétan, 280-282, 314, 326, 341, 348-355. Cf. Bouillier Pierre.
Maridort, Roger (v.1910-v.1977), 399.
Marie-Chantal, sœur, 67, 295. Cf. Belile Françoise.
Mariel, Pierre, 134, 158, 216, 281, 282.
Maritain, Jacques (1882-1973), 14, 21, 22, 68, 115, 116, 158, 163, 164, 168, 175-179, 183, 191, 193, 195, 197-199, 203, 212, 216, 217, 221, 222, 224, 225, 228-230, 250, 272, 275, 286, 312, 316, 318-321, 324, 325, 335, 372, 389.
Maritain, Raïssa née Oumancoff (1883-1960), 163, 183, 221, 230, 286.
Marnes, 74. Cf. Thomas Alexandre.
Marques-Rivière, Jean (1903-), 308-310.
Marrou, Henri-Irénée (1904-), 412.
Martigue, A., 136, 138, 147. Cf. Nicoullaud Charles.
Marty, François (1904-), 120.
Massignon, Louis (1883-1957), 90, 288.
Massis, Henri (1886-1970), 193, 216, 223, 250, 275, 284, 285, 290.
Masson-Oursel, Paul (1882-1956), 82.
Matgioi, 77-81, 83, 86. Cf. Pouvourville Albert de.
Maurice-Denis Boulet, Noëlle (1897-1969), 14, 15, 21, 22, 58, 63-65, 67, 68, 76, 81, 83, 92, 162-212, 216-221, 223, 231, 232, 251, 286, 288, 289, 291, 296, 299, 301, 302, 313, 325, 362, 381, 392, 394, 402, 407, 408.
Maurras, Charles (1868-1952), 193, 225.
Mechtilde, sainte (1241-1299), 235, 255.
Melchissedec v. 1800 av. J.-C.), 95, 278-280, 380.
Mélinge, Calixte (1839-1933), 78. Cf. Alta.
Meliton, saint (IIe siècle), 344.
Mellor, Alec (1907-), 94, 95, 101, 105, 119, 130, 140, 145.
Merejkowsky, Dmitri (1865-1941), 257.
Méric, Joseph-Elie (1838-1905), 61.
Merlier, Henri (1869-1952), 123.
Méroz, Lucien (1915-), 35, 36, 175, 189, 190, 218, 266, 267, 272, 304, 372, 376, 400, 406, 407.
Méry, Gaston (1866-1909), 63.
Meunier, Mario (1880-1960), 220.
Meurin, Léon (1825-1895), 115.
Michaud, Guy, 32, 34, 35.
Michel, A.-G., 248.
Migne, Jacques-Paul (1800-1875), 273.
Milhaud, Gaston (1858-1918), 21, 163.
Millet, Yves, 389, 401.
Milous, A.-R., 343. Cf. Guillebert des Essars Henri.
Mohammed Ibn Fazlalah El-Hindi, 86.
Mohamed Ibrahim, 24, 305.
Mohiddyn Ibn Arabi (1165-1240), 15, 85, 86, 88-91, 93, 253. Cf. El-Akbar.
Moïse (XIIIe siècle av. J.-C.), 79, 187, 217.

Molay, Jacques de (v. 1243-1314), 95, 98, 244.
Mollat, G., 246.
Monchanin, Jules (1895-1957), 288, 373.
Monniot, Albert (1862-1938), 130.
Monnot, J., 35, 36.
Montagne, 43, 45.
Morinval, J., 395.
Mornet, eJan (?-1978), 42, 43, 45, 47, 50, 51, 56.
Mortillet, G. de (1821-1898), 314.
Nabolosi, 315.
Mukermann, Friderich M. (1883-1941), 119.
Nabuchodonosor (604-562 av. J.-C.), 67, 268.
Narad Mani, 75. Cf. Hiran Sing.
Naudon, Paul, 101.
Nesiotes, E., 120.
Nicolas III, pape (v. 1215-1280), 260.
Nicolas de Cuse (1401-1464), 389.
Nicoullaud, Charles (1854-1925), 21, 117, 120-122, 124, 125, 127, 132, 138-142, 148-153, 157, 159, 161, 240, 327, 341-343. Cf. Fomalhaut, Martigue A.
Nietzsche, Friedrich (1844-1900), 51.
Noaillat, Gabriel de, 238, 243, 244.
Noaillat, Marthe de (1865-1926), 241.
Nommes, P., 386.
Nourrisson, Paul (1858-1940), 124.
Oidipos, Th. 355. Cf. Bouillier Pierre.
Ollivier, A., 246.
Orain, 43.
Origène (v. 185-v. 253), 158, 170, 374, 386.
Ossendowsky, Ferdinand (1876-1945), 22, 227-230.
Otto, Rudolf (1869-1937), 353.
Palacios, Miguel-Azin (1871-1944), 253, 315.
Pallis, Marco (1895-), 277, 305.
Panagia, D., 398.
Papus, 20, 58, 61-63, 69, 71, 78, 82, 83, 93, 94, 98, 99, 107, 108, 132, 215, 244, 362, 384. Cf. Encausse Gérard.
Parmenide (v. 540-v. 450 av. J.-C.), 51.
Pascal, Blaise (1623-1662), 32.
Pasqually, Martinès de (1727-1779), 69, 137, 143, 144, 149, 150, 153, 156, 280.
Paterson, 305. Cf. Abu Bakr.
Paul, saint (v. 10-67), 17, 71, 187, 290, 314, 392, 412.
Pauwels, Louis (1920-), 133.
Pauly, Jean de (v. 1860-1903), 385.
Peillaube, Emile (1864-1934), 14, 21, 163, 164, 168, 193, 194, 211.
Péladan, Joséphin (1859-1918), 61.
Pende, 32.
Peponnet, 221.
Petit, Léonce (1875-1935), 234.
Phaneg, 83, 94. Cf. Descormiers Georges.
Philastre, Paul-Louis-Félix (1837-1902), 77.
Philippe, Nizier-Anthelme (1849-1905), 69.
Philippe le Bel (1268-1314), 95, 246.
Philon d'Alexandrie (v. 20 av. J.-C. v. 55), 317.
Pichet, 221.
Pie, Louis (1815-1880), 236.
Pie IX, pape (1792-1878), 240.
Pie X, pape (1835-1914), 117.
Pie XI, pape (1857-1939), 291.

Pie XII, pape (1876-1958), 298.
Pierre, saint (?-64), 113, 226, 355.
Pierrefeu, François de (1891-1959), 220.
Pike, Albert (1809-1891), 343.
Pitra, Jean-Baptiste (1812-1889), 339, 344.
Platon (428-347 av. J.-C.), 174, 274, 376.
Plotin (v. 205-v. 270), 84, 90, 158, 411, 412.
Poncins, Léon de (1897-1975), 119, 261, 335, 336.
Porphyre (234-305), 158.
Portal, Frédéric de (1803-1876), 75, 385.
Poucel, Victor (1872-1953), 264, 266, 267.
Pougeois, 105.
Poulain, Auguste (1836-1919), 197.
Poulat, Emile, 123, 125.
Pouvourville, Albert de (1861-1940), 20, 75, 77-83. Cf. Matgioi, Simon.
Pouyaud, Robert, 268.
Preau, André (1893-1976), 11, 72, 73, 78, 383.
Preuss, Arthur (1871-1934), 343.
Puech, Henri-Charles (1902-), 16, 259, 285.

Quinspel, G., 413.

Rabbi Eliezer Hakabir, 343.
Ragon, eJan-Marie (1781-1862).
Ramanuja (v. 1050-1137), 178, 251, 373.
Rampolla, Mariano (1843-1913), 298.
Ranson, Paul, 164.
Rastoul, Armand (1877-1946), 244.
Ravens, J., 348.
Ravier, André, 318, 410.
Ravignant, Patrick, 242.
Rawheya Nour Eddin, 305. Cf. Saint-Point Valentine de.
Recalde, I. de, 123. Cf. Boulin Paul.
Redonnel, Paul (1860-?), 305.
Reuss, Theodor (1855-1923), 95, 96, 332.
Reyor, Jean, 23, 302, 306, 379, 387, 389, 397, 398. Cf. Clavelle Marcel.
Ribet, Jérôme (1837-1909), 151.
Richard, Harald (1867-1928), 329, 348.
Richaud, 221.
Rioux, A.-D., 107. Cf. Taxil Léo.
Riquet, Michel (1898-), 119, 399.
Rivière, Marcel, 193, 194, 221.
Robert de Borron (fin du XII[e] siècle), 257.
Robin, Jean, 76, 386, 387.
Rolland, Romain (1866-1944), 223.
Roman, Denis, 389. Cf. Mangy Marcel.
Roriczer, 261.
Rotureau, Gaston (1911-), 241.
Rosnay, Félix de (1868-?), 238, 241.
Rougemont, Frédéric de (1808-1876), 75.
Rouhier, Antoine (1875-1968), 301.
Roure, Lucien (1857-1945), 158, 213, 214, 221, 222, 278, 279, 284, 306, 313, 314.
Roussel, Ker-Xavier (1867-1944), 164.
Russo, François (1909-), 371.
Ruysbroeck, Jan Van (1293-1381), 389.

Sagnard, F.-M., 395.
Saint-Germain, comte de (v. 1707-1784), 146, 147.
Saint-Just, Louis-Antoine-Léon (1767-1794), 35.
Saint-Martin, Louis-Claude de (1743-1803), 136, 137, 149, 153, 218, 280.

Saint-Point, Anna-Jeanne-Valentine-Marianne Vercell dite Valentine de (1875-1953), 301, 305. Cf. Rawheya Nour Eddin.
Saint-Thierry, Guillaume de (1085-1148), 235.
Saint-Victor, Hugues de (1096-1141), 235, 265.
Saint-Yves d'Alveydre, Alexandre (1842-1909), 69, 73, 74, 132, 157, 277, 278, 281, 337, 384.
Sakurazawa, Yukikazu (1893-1966), 352.
Salama Radi, 23, 302.
Salaville, S., 247.
Salmanasar, 66.
Salomon, Tomas, 48.
Salvalette de Lange, Charles-Pierre-Paul (1745-1797), 136.
Sarachaga, Alexis de (1840-1918), 237-241.
Sasi Kumar Hesh, 76.
Saudreau, Auguste (1859-1946), 197.
Saunier, Jean, 281.
Sauvage, H. Mme, 76.
Sauvetre, 116, 127.
Savoret, André (1898-1977), 307.
Schaefer, Georges (1865-1940), 119.
Schlette, H.-R., 273, 275.
Schmidt, 232.
Schmidt, Wilhelm (1868-1954), 255, 274.
Schuon, Frithjof (1907-), 12, 23, 265, 304, 310, 382, 386, 387, 389-392, 394, 407, 408.
Schure, Edouard (1841-1929), 265, 384.
Schwab, Raymond, 74.
Sciacca, M.-F., 413.
Scriabine, A. Mme, 29, 31, 302.
Sedir, Paul, 73, 74, 82, 83, 94, 215, 252, 307, 352, 384. Cf. Le Loup Yvon.
Senussi, 89.
Serant, Paul Salleron dit Paul (1922-), 312, 313, 392, 403, 405, 406.
Serre, Joseph (1860-1937), 240, 265.
Sertillanges, Antoine-Delmace (1863-1948), 163, 179-181.
Serisier, Paul (1865-1927), 164-165.
Seumois, André V., 273.
Seyid Abu Abdur Rahman, 86.
Shewring, Walter-Hayward (1906-), 267.
Shri Aurobindo, 76.
Siddeswarananda, swâmi (1897-1957), 315.
Sihabil Klarin M'ta El Choot, 126. Cf. Clarin de la Rive Abel.
Simon, 82. Cf. Pouvourville Albert de.
Sincerus Renatus, Samuel Richter dit (seconde moitié du XVIII[e] siècle), 73.
Sirius, 408. Cf. Clavelle Marcel.
Sisera, Noël, 83. Cf. Champrenaud Léon.
Socrate (v. 470-399 av. J.-C.), 52, 274.
Soleiman Ben Aiffah, 134.
Soulacroix, Gabriel, 106, 126. Cf. Bessonies Gabriel de.
Spectator, 330.
Spengler, Oswald (1880-1936), 223.
Spinoza, Baruch (1632-1677), 293.
Spitzer, Marthe, 221.
Starck, Johann August von (1741-1816), 135.
Stephane, Henri, 407.
Sulzberger, Mayer (1843-1023), 314.
Surin, Jean-Joseph (1600-1665), 196.
Suso, Henri (v. 1296-1366), 389.
Swedenborg, Emmanuel (1688-1772), 73, 84, 137, 149, 150, 153, 218.

Synesius, 82, 83, 108, 110, 111, 165. Cf. Fabre des Essars Léonce.

Tagore, Rabindranah (1861-1941), 284.
Talmeyr, Maurice Coste dit (1851-1931), 1124.
Tamos G., 249, 306-311, 385-388. Cf. Thomas Georges.
Tanquerey, Adolphe-Alfred (1854-1932), 321.
Tarannes, A., 348.
Tauler, Jean (1300-1361), 389.
Tavernier, Eugène (1854-1928), 212.
Taxil, Gabriel Jogand-Pages dit Léo (1854-1907), 63, 105, 106, 117, 125, 126, 128, 140, 159, 328-332, 340-342. Cf. Rioux A.-D., Vaughan Diana.
Teder, 95, 97, 108, 307. Cf. Detre Charles.
Teilhard de Chardin, Pierre (1881-1955), 293, 412.
Téqui, Adrien, 105.
Tesnière, Albert, 42.
Thalamas, 341.
Thamar, Jean, 383. Cf. Cuttat Jacques-Albert.
Theophane, 82, 83. Cf. Champrenaud Léon.
Thérèse d'Avila, sainte (1515-1582), 184, 196, 315, 321.
Thérèse de Lisieux, sainte (1873-1897), 81, 105, 106.
Thils, Gustave (1909-), 275, 315.
Thomas, Alexandre, 74, 77, 108. Cf. Marnes.
Thomas, Georges (1884-1966), 77, 306. Cf. Argos, Tamos.
Thomas, Paul, 248.
Thomas d'Aquin, saint (1225-1274), 65, 164, 167, 170, 173-176, 178, 183, 199, 216, 217, 221, 225, 240, 254, 271-273, 291, 406.
Thory, Claude-Antoine (1757-1827), 130, 134.
Tilak, Bal-Gangadhar (1856-1920), 75, 311.
Todevin, J., 105.
Tong-Song-Luat, 77, 78.
Tonquédec, Joseph (1868-1962), 309.
Tourmentin, J., 106, 124, 126, 330. Cf. Joseph Henri.
Truc, Gonzague (1877-1972), 22, 192, 212, 220, 223, 283, 284.

Udny, François-Ernest, 292.

Vacant, A., 219.
Valéry, Paul (1871-1945), 32
Valentin (?-161).
Valentin II, 82. Cf. Doinel, Jules-Stanislas.
Vallatton, Félix, 164.
Valsan, Michel (1907-1974), 24, 85, 87, 88, 90, 92, 93, 256, 263, 265, 270, 386, 388, 389, 391.
Van, Elie, 396, 399.
Van den Eynde, D. (1903-), 219.
Vaughan, Diana, 328-331. Cf. Taxil Léo.
Verkade, Jean (1868-1946), 164, 165.
Viatte, Auguste (1901-),74.
Victoria Ire, reine (1819-1901), 88.
Vigny, Alfred de (1797-1863), 32.
Villard, Pierre, 193.
Villard de Honnecourt (milieu du XIIIe siècle), 223, 261.
Viller, M., 237.
Villiers de l'Isle-Adam, Auguste (1838-1889), 84.
Vincent, A., 403.
Vintras, Pierre-Eugène-Michel (1807-1875), 62.
Virgile (70-19 av. J.-C.), 274.
Virion, Pierre (1899-), 119, 132, 281.
Voegli, Marc (1853-1930), 340.
Voltaire, François-Marie Arouet dit (1694-1778), 32.

Vreede, Ranz (1887-1975), 22, 203, 223, 233.
Vuillard, Edouard, 164, 368.
Vulliaud, Paul (1875-1950), 55, 113, 121, 240, 266, 269, 270, 340, 344, 386.

Wallace, William (1863-1922), 270, 311.
Wandel, Joseph de, 269.
Weber, E., 63.
Webert, Georges (1887-1951), 353.
Weishaupt, Adam (1748-1830), 98.
Wells, Herbert-Georges (1866-1946), 243.
Wen-Wang, 82.
White, Mary, 356.
Willermoz, Jean-Baptiste (1730-1824), 69, 136, 280, 334.
Windal, F., 363.
Winter, Pierre (1891-1952), 72, 296.
Wirth, Oswald (1860-1943), 99, 107, 132, 245, 265, 352.

Yvignac, Amédée d' (1895-?), 225.
Yvonneau, A., 50.

Zaehner, Robert-Charles (1913-1974), 408, 409.
Zundel, 221.

TABLE DES MATIERES

Préface 7

Introduction 11

Index : Chronologie de la vie et de l'œuvre de René Guénon 19

Genèse d'une œuvre 27

Constantes d'une personnalité 29
Thème astrologique - Structure caractériologique - Analyse graphologique.

Expériences premières et dévoilement des affinités .. 41
L'imperfection vécue comme « condamnation » et « rejet » - Les présocratiques - Le préternaturel - L'influence hindoue - L'influence extrême orientale - La consécration gnostique - La confirmation maçonnique.

L'ésotériste René Guénon et les milieux catholiques de son temps 103

René Guénon et « la France chrétienne antimaçonnique » (1909-1914) 105
« La France chrétienne antimaçonnique » et son directeur Abel Clarin de la Rive - Dissensions au sein du mouvement antimaçonnique - Collaboration du franc-maçon Guénon à « la France antimaçonnique » sous le pseudonyme de « Sphynx » (1913-1914).

René Guénon et le milieu de l'Institut catholique de Paris (1915-1924) 163
Premiers contacts - Correspondance avec Noële Maurice-Denis - Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues - Le théosophisme, histoire d'une pseudo-religion - L'erreur spirite - Orient et Occident - Table ronde autour de Ferdinand Ossendowsky - Supplément : carrière pédagogique de Guénon.

Autour de « Regnabit » (1925-1930) 235
Préambule : Le « Sacré-Cœur » thème de prédilection catholique et ésotérique - La revue « Regnabit », son fondateur : le père Anizan o.m.i. et ses principaux collaborateurs - L'homme et son devenir selon de Vêdânta - L'ésotérisme de Dante - Collaboration de Guénon à « Regnabit » (1925-1927) - Le roi du monde - La crise du monde moderne - Autorité spirituelle et pouvoir temporel... Saint Bernard - Comptes rendus de Guénon fournis dans « Vient de paraître » - La triple épreuve de 1929 et le départ pour Le Caire.

A l'angle des Pyramides et de La Mecque (1930-1951) 301
Le sheikh Abdel Wahed Yahia sur le sol d'Egypte - Etablissement de la tribune permanente du « Voile d'Isis/Etudes traditionnelles » - Le symbolisme de la croix - Les états multiples de l'être - Reprise de la polémique avec la « Revue Internationale des Sociétés Secrètes » - I. Partie judéomaçonnique - II. Partie occultiste - Polémique avec Albert Franck-Duquesne - Dernières appréciations catholiques.

Jalons guénoniens vers une réactualisation de la notion d'« Esotérisme chrétien » 379
Le bras droit en matière « d'ésotérisme chrétien » : Maurice Clavelle - Christianisme et initiation.

Bilan de la critique catholique depuis la mort de René Guénon 403

Bibliographie 415

Index 463

Table des matières 478



Marie-France James

L'ésotériste René GUENON a-t-il été ignoré des milieux catholiques de son temps ? Son œuvre a-t-elle été passée sous silence par les critiques chrétiens ?

Dans cet ouvrage M.-F. JAMES prouve le contraire. Elle explore les relations de GUENON avec les milieux catholiques à travers sa famille, sa formation scolaire, ses amitiés et sa collaboration avec diverses revues se réclamant du christianisme ainsi que les articles fournis par des catholiques aux revues qu'il a fondées ou dirigées ou ceux qu'il a fournis lui-même à des publications de même esprit. Elle expose les influences qu'il a subies, donne de nombreux inédits, situe l'imbrication de sa vie et de son œuvre avec les courants néo-thomiste et antimaçonnico-occultiste.

Œuvre fondamentale pour tous ceux qui s'interressent au « codificateur de l'ésotérisme doctrinal du XX^{e} siècle » et sont soucieux d'un discernement chrétien sur ce philosophe qui, après avoir longtemps et sincèrement cherché et changé, a fini par se convertir à l'Islam.

1, rue Palatine - 75006 PARIS

Tél. : 354.77.42

En couverture :
René Guénon entouré de Jacques-Albert Cuttat et Titus Burckhardt, au Caire à la fin de 1940.